

LORAIN COLLEGE LIBRARY



5 0051 00015 7500

WITHDRAWN FROM
LORAS COLLEGE LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2024

OEUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

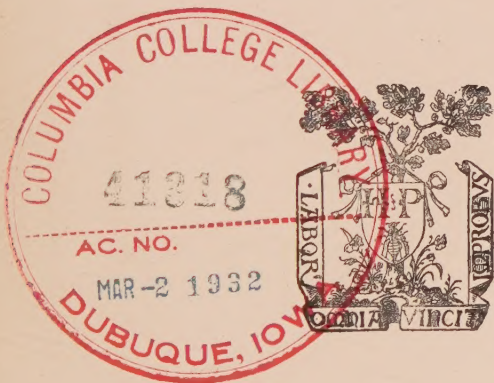
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

V

UNE IDYLLE TRAGIQUE — LA DUCHESSE BLEUE

7



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1902

Tous droits réservés

UNE IDYLLE TRAGIQUE

A

ROGER GALICHON

UNE IDYLLE TRAGIQUE

I

LE « TOUT EUROPE »

Une foule énorme se pressait, ce soir-là, — un des derniers du mois de février 188., — dans les salles de la maison de jeu de Monte-Carlo. C'était un de ces instants, passagers mais bien connus de ceux qui ont hiverné une saison sur la Corniche, où un prodigieux et soudain afflux d'humanité composite transfigure cet endroit, si vulgaire d'habitude et par son luxe brutal et par la qualité des êtres auxquels il suffit. La furie de plaisir déchaînée à travers Nice durant ces quelques semaines de Carnaval attire sur ce petit coin de la Rivière la mouvante légion des oisifs et des aventuriers ; la beauté du climat y retient par milliers les malades et les lassés de la vie, les vaincus de la santé et du sort ; et, par certaines nuits, lorsque d'innombrables représentants de ces diverses classes, épars d'ordinaire le long de la côte, s'abattent à la fois sur le Casino, leurs caractères fantastiquement disparates éclatent en de folles antithèses. Cela donne l'impression d'une sorte de pandémonium cosmopolite, tout ensemble éblouissant et sinistre, étourdissant et tragique, bouffon et poignant, où auraient échoué les épaves de tous les luxes et de tous les vices,

de tous les pays et de tous les mondes, de tous les drames aussi et de toutes les histoires. Dans cette atmosphère étouffante et dans ce décor d'une richesse insolente d'abus et ignoble de flétrissure, les vieilles monarchies étaient représentées par trois princes de la maison de Bourbon, et les modernes par deux arrière-cousins de Bonaparte, tous les cinq reconnaissables à leur profil où se reproduisaient, en vagues mais sûres ressemblances, les effigies de quelques-unes des pièces, jaunes ou blanches, éparses sur le drap vert des tables. Ni ces princes ni leurs voisins n'y prenaient garde, non plus qu'à la présence d'un joueur qui avait porté le titre de roi dans un des petits États improvisés à même la péninsule des Balkans. Des gens s'étaient battus pour cet homme, des gens étaient morts pour lui, et sa propre couronne semblait beaucoup moins l'intéresser en ce moment que celles des monarques de pique ou de trèfle, de cœur ou de carreau, étalés sur le tapis du trente-et-quarante. A quelques pas, deux nobles Romains, de ceux dont le nom, porté par un pontife de génie, reste associé aux plus illustres épisodes dans l'histoire de l'Église, poursuivaient une martingale désespérée. Et rois et princes, petits-neveux de papes et cousins d'empereurs, coudoyaient, dans la promiscuité de ce Casino, des grands seigneurs dont les aïeux avaient servi ou trahi les leurs; et ces grands seigneurs coudoyaient des fils de bourgeois, habillés comme eux, nourris comme eux, amusés comme eux; et ces bourgeois frôlaient des artistes célèbres: ici le plus illustre de nos peintres de portraits, là un chanteur à la mode, là un écrivain fameux, tandis que des femmes du monde se mêlaient à cette cohue, dans des toilettes qui rivalisaient de tapage et d'éclat avec celles des demi-mondaines. L'heure avançait, et d'autres hommes arrivaient sans cesse, et d'autres femmes du monde, et d'autres femmes du demi-monde, et des filles, — des filles surtout. Il en dévalait par la porte du fond, encore et encore, et de toutes les catégories, depuis la créature aux yeux affamés dans un visage de crime, en chasse d'un joueur heureux qu'elle videra d'un peu de son

gain et de sa substance, — comme l'araignée vide la mouche, — jusqu'à l'insolente et triomphante mangeuse de fortunes qui hasarde des vingt-cinq louis sur un coup de roulette et porte aux oreilles des diamants de trente mille francs.

Ces contrastes se fixaient par places en quelques tableaux plus significatifs et plus saisissants. Entre deux de ces vendeuses d'amour, par exemple, à la peau pétrie de céruse et de fard, aux yeux immondes de luxure et de lucre, une jeune femme, presque une enfant, mariée de la veille et venue à Nice au cours de son voyage de noces, avançait un joli et frais visage qu'une innocente curiosité éclairait d'un sourire mutin. Plus loin, les amateurs de philosophie politique auraient pu voir un des grands banquiers israélites de Paris allonger sa mise à côté de celle d'un célèbre pamphlétaire socialiste. Ailleurs, un jeune homme consumé de phtisie et dont la pâleur tachée de pourpre, les traits creusés, les prunelles brûlantes, les mains décharnées disaient la mort prochaine, était assis contre un homme de sport auquel un teint éclatant, de larges épaules, une musculature d'Hercule promettaient quatre-vingts ans d'existence. Et tantôt la lumière blanche de l'électricité que les globes dardaient du plafond et des murs, tantôt la flamme jaune que projetait la mèche des lampes accrochées au-dessus des tables, faisaient saillir sur ce grouillement des visages où se révélaient des différences non moins extraordinaires de sang et d'origine. Des faces de Russes, larges et maflues, d'un type puissamment, presque sauvagement Asiatique, se juxtaposaient à des physionomies Italiennes d'une finesse et d'un style qui rappelaient les élégances des vieux portraits Toscans ou Lombards. Des têtes Allemandes, épaisses, comme mal dégrossies, d'une expression finaude dans la bonhomie, alternaient avec des têtes Parisiennes, spirituelles et fripées, qui rappelaient le boulevard et les couloirs des *Variétés*. De rouges et volontaires profils d'Anglais et d'Américains, sculptés en vigueur, racontaient l'entraînement de l'exercice, le hâle du grand air et aussi l'intoxication quotidienne de l'alcool, cependant que des masques

exotiques, par l'animation des yeux et de la bouche, par la chaude ardeur de la peau, évoquaient d'autres climats, des contrées lointaines, des fortunes faites par delà les mers, dans ces régions mystérieuses que nos pères appelaient poétiquement « les Iles ». Et de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent ruisselait de cette foule sur le tapis des tables dont le nombre était augmenté depuis la veille. Quoique autour de ces dernières parties — les aiguilles de la grande horloge placée au-dessus de la porte d'entrée marquaient dix heures moins un quart — les joueurs se fissent plus compacts de minute en minute, ce n'était pas une rumeur de conversation qui dominait dans les salles, mais un bruit de pas piétinant sur place, d'allées et venues ininterrompues autour de ces tables. Elles s'épalaient au milieu de cette houle humaine comme des roches plates dans la marée montante, immobiles sous le coup de balai des lames. Cette rumeur des pieds sur le parquet s'accompagnait d'une autre, non moins ininterrompue : le tintement des pièces d'or ou d'argent que l'on entendait se choquer, se rassembler, se séparer, courir, vivre enfin de cette vie sonore et rapide, passionnante et décevante qu'elles ont sous le râteau des croupiers. Le cliquetis de la bille dans les salles de roulette scandait d'un appel mécanique les formules mécaniquement répétées, où les mots « rouge » et « noir », « pair » et « impair », « passe » et « manque », revenaient avec une impassibilité d'oracle. Et plus monotonalement encore, dans les salles de trente-et-quarante, où manquait ce cliquetis, d'autres formules résonnaient :

— « Quatre, deux. Rouge gagne et la couleur... Cinq, neuf. Rouge perd, la couleur gagne... Deux, deux. Après... »

A voir, sur ces dix ou douze tables en activité, les colonnes de napoléons et de pièces de cent francs se dresser, s'écrouler, se redresser, s'écrouler à nouveau, les billets de cent, de cinq cents, de mille francs se déployer et se replier, s'entasser et s'en aller ; à regarder la tenue des hommes, les bijoux des femmes, l'évidente prodigalité de tous ces êtres, on sentait la maison du jeu s'emplir d'une autre frénésie que celle

du gain ou de la perte On y respirait la fièvre du luxe, de la jouissance immédiate, de l'abus. Par des nuits pareilles, il semble que l'or ici n'ait plus de valeur, tant il s'en gagne et tant il s'en perd sur ces tables, tant il s'en dépense follement autour et à côté d'elles, dans ces hôtels, ces restaurants et ces villas qui enserrent le Casino, comme les maisons d'une station d'eaux cernent la source. La beauté des femmes est trop tentante et trop facile, la chère trop fine, le climat trop doux, le confortable trop aisé. Ce paradis de brutal raffinement, installé sur ce rocher fleuri, ne permet plus le calme, la réflexion, le sang-froid. Le vertige dont il enivre ses hôtes de passage a ses heures d'apogée, et cette soirée en était une. Elle tenait de la kermesse et de la folie babylonienne. Il n'y manquait même pas le *Mané, Thécel, Pharès* de la fête biblique, car les dépêches affichées sur une colonne du vestibule racontaient un épisode sanglant d'une grève proclamée depuis la veille dans un district minier du Nord. Ce télégramme mentionnait des coups de fusil tirés par la troupe, des ouvriers tués, un ingénieur assassiné par représailles. Mais qui donc réalisait en images concrètes les mots de cette tragique dépêche et sa menace révolutionnaire, dans cette foule de plus en plus affamée de plaisir? Les pièces d'or et d'argent continuaient de rouler, les billets de banque de frissonner, les croupiers de crier : « Faites vos jeux... Rien ne va plus... » la bille de courir sur la roulette, les cartes de s'étaler sur le tapis vert, les râteaux de happer les mises des pontes malheureux et les inombrables assistants de suivre, qui sa manie du jeu, qui sa manie de luxure, qui sa chimère de vanité, qui son caprice de désœuvrement. A combien de fantaisies différentes cet étrange palais, avec ses portes découpées comme celles de l'Alhambra, ne servait-il pas de théâtre, puisqu'il se trouvait, par cette nuit de fiévreuse ardeur, prêter un de ses divans aux préparatifs d'une aventure fantastiquement invraisemblable et dont le seul énoncé appelle l'affiche de l'Opéra-Comique, une musique du temps de nos arrière-grand'mères et le nom démodé d'un Cimarosa : — un mariage secret!

Le groupe des trois personnes qui avaient choisi, par nécessité, un coin de ce caravansérail mondial pour se livrer à cette romanesque conspiration était composé d'un jeune homme et de deux femmes. Le jeune homme paraissait avoir trente-deux ans. C'était aussi l'âge d'une des deux femmes, de celle qui servait de chaperon à l'autre : une jeune fille de dix ans moins âgée. Pour achever de donner son plein caractère de paradoxe à cette conférence matrimoniale installée dans la longue pièce en couloir qui sépare les salles de la roulette et celles du trente-et-quarante, il convient d'ajouter que la jeune fille chaperonnait en réalité son chaperon officiel et que le projet de ce mariage secret ne la concernait en rien. Elle était assise à l'extrémité du divan et faisait le guet, tandis que son amie et le jeune homme causaient ensemble. Rien qu'à la voir ainsi fouiller sans cesse de ses beaux yeux bruns la foule des allants et venants, vous eussiez reconnu en elle une étrangère, et, presque tout de suite, une Américaine. Elle avait, dans toute sa physionomie, cette assurance énergique d'une personne habituée depuis l'enfance à se gouverner et qui, du jour où elle se met au-dessus des convenances, sait du moins pourquoi et n'en a nulle honte. Elle était jolie, de cette joliesse déjà si faite, qui, relevée par une toilette presque trop à la mode, donne aisément aux Professionnelles-Beautés des États-Unis un aspect de femmes-objets, de créatures fabriquées pour une exposition. Elle avait des traits fins, jusqu'à en être menus, dans un visage d'une construction puissante, une bouche et un menton volontaires. Elle portait sur ses épais cheveux châtons un chapeau rond, en velours noir, avec des bords trop larges sous de trop hautes plumes, et que relevait par derrière un cache-peigne en orchidées artificielles. C'était un chapeau de jeune fille et un chapeau d'après-midi, mais qui tenait du costume par son outrance, comme la robe de drap gris velouté et comme le corsage, une cuirasse presque, en passementerie d'argent, qu'avait imaginé pour elle le plus grand couturier de Paris. Ainsi parée, et avec la surcharge de bijoux qui accompagnait

cette toilette, miss Florence Marsh — c'était son nom — aurait pu passer pour tout au monde, excepté pour ce qu'elle était vraiment : la plus droite, la plus honnête des jeunes filles en train de veiller sur le futur bonheur conjugal d'une femme tout aussi honnête qu'elle et tout aussi irréprochable. Cette dernière s'appelait la marquise Andriana Bonaccorsi ; elle était de Venise, et par sa naissance appartenait à l'illustre et vieille famille dogale des Navagero. Sur sa toilette qui venait de Paris également, éclatait ce goût du colifichet particulier aux élégances d'Italie et qui leur donne cet air « fufu », pour employer le terme sans équivalent par lequel la bourgeoisie provinciale de chez nous flétrit un certain à-peu près de mise féminine, brillant, séduisant, mais sans solidité. Sur sa robe de satin noir courait un essaim de papillons en jais noir. Ces mêmes papillons voletaient sur le satin de ses petits souliers et autour des roses rouges du chapeau dont se coiffaient ses beaux cheveux blonds, du blond fauve cher aux peintres de son pays. L'éclat voluptueux de son teint, la noblesse un peu lourde de son visage aux grands traits, l'épaississement précoce de son buste s'accordaient bien avec son origine, et, surtout, la caresse bleue de son regard, où flottait la langueur passionnée de la lagune. Elle en enveloppait, elle en noyait le causeur qui lui parlait à cette minute et dont elle était visiblement éprise jusqu'à la folie. L'aspect de ce dernier justifiait cette adoration, plus sensuelle que sentimentale. Ce jeune homme, alors dans la pleine maturité de sa force, offrait un type remarquable de cette beauté virile, particulière à notre Provence et qui atteste qu'elle fut, en effet, pendant des siècles, la *Province* par excellence, la terre choisie où la race romaine a le plus fortement marqué son empreinte. Ses cheveux noirs, coupés très court sur un front droit et blanc, sa barbe taillée en pointe et un peu frisée, l'arête ferme de son nez et la profondeur de son arcade sourcilière lui donnaient un profil de médaille qui eût été sévère, si toutes les chaudes énergies de l'homme d'amour n'eussent brillé dans ses yeux humides, et toute la gaieté du Midi dans

le sourire de ses dents blanches. Son corps robuste et souple se devinait sous l'étoffe mince du *smoking* et sous le piqué du gilet blanc. Cette impression de robustesse animale était si évidente, la gesticulation un peu excessive de ce garçon attestait une si complète joie de vivre, qu'on oubliait de remarquer combien ces prunelles ardentes étaient impénétrables, combien cette bouche souriante était fine, ce nez effilé, bref, tous les signes de ruse empreints sur cette physionomie, si réfléchie, si calculatrice dans son apparente mobilité. Deux sortes d'hommes excellent ainsi à exploiter leurs défauts naturels au profit de leurs intérêts : les Allemands qui dissimulent leur diplomatie derrière leur lourdeur, et le Provençal qui abrite la sienne sous sa pétulance instinctive. Il vous paraît, il est réellement enthousiaste, expansif, à la même seconde où il exécute un plan de conduite aussi solidement, aussi froidement réaliste que s'il était un Écossais des Hautes-Terres. Qui donc l'eût deviné ? Tandis qu'abandonné sur un canapé de Casino il causait si gaiement avec son abandon habituel, le vicomte de Corancez — il appartenait à une famille des environs de Barbentane, de la moins authentique noblesse — achevait de mener à bon terme la plus audacieuse, la plus invraisemblable et la mieux étudiée des intrigues. Mais qui donc au monde soupçonnait l'état d'esprit véritable de ce « sans-souci de Marius » ? — Ainsi l'appelait son père, le vieux vigneron que ses compatriotes barbentanais avaient vu mourir désespéré par les dettes éternelles de son fils. — Ce n'étaient certes pas ces gens de la côte du Rhône, tous plus ou moins ses cousins, depuis Avignon jusqu'à Tarascon. Ils avaient trop vu les belles vignes, si bien soignées et régénérées par ce père, se dépecer, éminée par éminée, pour suffire aux folies que l'héritier faisait à Paris. Ce n'étaient pas davantage les compagnons de ces folies, les Casal, les Vardes, les Machault, tous les grands viveurs de l'époque. Ils avaient bien reconnu la sensualité du Méridional et sa vanité, mais non pas sa finesse, et ils s'étaient trompés, en le rangeant, une fois pour toutes, dans la classe des provinciaux destinés à disparaître

après avoir brillé d'un feu de météore sur le firmament Parisien. Ni les uns ni les autres n'avaient diagnostiqué dans ce joyeux compagnon, gourmand de toutes les gourmandises, toujours prêt à un souper ou à une partie de jeu, à un duel ou à une aventure de galanterie, le philosophe pratique et positif qui devait, à l'heure voulue, changer lestement son fusil d'épaule. Or cette heure avait sonné depuis plusieurs mois déjà : des six cent mille francs laissés par son père, à peine s'il en restait quarante mille à Marius, et le souple Méridional avait commencé, dès cet hiver, à travailler le programme de sa trente-deuxième année : un beau mariage. L'originalité de ce projet résidait dans les données particulières qu'il s'était fixées, avec une précision digne d'une agence. Il avait reconnu d'abord que, même enrichi par la dot la plus inespérée, il n'aurait jamais de vraie situation à Paris. Un échec à un club élégant, en dépit d'un parrainage savamment choisi, avait achevé de lui montrer quelle différence sépare la camaraderie de cabaret et la réelle solidarité mondaine. Deux ou trois visites à Nice, en revanche, très accueillies, très fêtées, lui avaient révélé le monde cosmopolite, et, avec son flair supérieur, il en avait deviné les ressources. Il avait donc résolu d'épouser une étrangère, qui lui créât, par sa fortune et par ses alliances, une situation européenne. Il s'était vu passant l'hiver sur la Rivière, l'été dans les Alpes, la saison de la chasse en Écosse, l'automne dans les terres de sa femme, — et Paris, comme un régal de quelques semaines, au printemps. Ce plan d'existence supposait que cette femme ne fût pas une toute jeune fille. Corancez avait décidé qu'elle serait veuve, de son âge, un peu son aînée au besoin, mais belle encore dans son automne. Comme il comptait, pour réussir dans sa campagne, sur sa fière tournure de joli garçon, il fallait que la corvée conjugale ne fût pas trop sévère. Il en était là de ses projets, quand le hasard l'avait mis en face de Mme Bonaccorsi. Une marquise italienne, apparentée par sa naissance à la plus haute aristocratie de Venise, veuve d'un grand seigneur et riche par ce veuvage de deux cent mille livres de rente,

n'ayant jamais fait parler d'elle, pieuse jusqu'à la dévotion, ce qui l'amènerait, une fois amoureuse, à vouloir tout naturellement le mariage, avec cela, entraînée par l'influence de son frère, anglomane forcené, aux habitudes de la vie cosmopolite, — c'était l'idéal du prudent Corancez réalisé comme par enchantement ! Mais toutes les pommes des Hespérides ont leur dragon, et le monstre mythologique était précisément représenté, pour la circonstance, par ce frère, le comte Alvisé Navagero. Ce personnage, énigmatique et dangereux sous une ridicule livrée de *snob*, entendait bien garder pour son usage exclusif les millions de feu son beau-frère, Francesco Bonaccorsi. Comment la rouerie provençale avait-elle eu raison de la méfiance vénitienne ? Encore aujourd'hui, et quoique l'événement ait mis dans une pleine lumière ce dédale de combinaisons, les vieux habitués de cinq heures au Cercle nautique de Cannes s'avouent incapables de résoudre ce problème, tant l'ingénieux Corancez déploya d'astuce à creuser la mine sans que personne pût même imaginer ce travail souterrain. Quatre petits mois y avaient suffi cependant. A travers un long et violent combat intime de ses sentiments et de ses scrupules, de sa passion et de sa timidité, la marquise Andriana en était arrivée à discuter comme possible cette idée d'un mariage secret, puis à l'accepter. Merveilleuse idée, et dont Corancez pouvait se féliciter comme d'un coup de maître ! Ce projet avait pour lui d'être extraordinaire d'abord, et de remuer dans l'âme de l'Italienne la corde profonde du romanesque. Il offrait un infaillible moyen de concilier les exigences de l'amour que l'adroit Méridional avait su inspirer et les exigences de la dévotion. Il donnait à Corancez une belle allure de désintéressement, puisqu'un mariage purement religieux ne lui assurait aucun droit légal. Peut-être aussi Andriana n'était-elle pas fâchée de se comporter comme venait de faire, à Cannes même, une princesse de la famille royale d'Italie, qui, elle, avait pour motifs des exigences de rang autrement graves que la timidité devant un frère tyrannique. Mais chacun subit son caractère, et celui de la marquise était

si craintif qu'elle voyait surtout dans cette union clandestine le recul indéfini de l'explication avec ce frère. Elle redoutait ce dernier au point de trembler, même maintenant, à la seule idée qu'il pût la surprendre, quoiqu'elle sût ce redoutable gardien occupé à risquer sur le tapis vert, dans une autre pièce, quelques billets de mille francs, — tirés de sa bourse, à elle. — Alvisé hasardait cet argent avec la réflexion et la prudence d'un habitué de tripot souvent échaudé par le jeu. Il ne se doutait guère que tout à côté une autre partie se jouait, d'une autre importance, et dans laquelle il s'agissait d'une fortune considérée par lui comme la sienne propre. Elle ne se jouait même plus, cette partie, elle était perdue, puisque le plan si pratiquement chimérique imaginé par Corancez pour créer entre la marquise et lui un lien irrévocable allait s'exécuter. Les deux amoureux venaient tout simplement de fixer le lieu et la date de leur mariage.

— « Et maintenant, » concluait Marius, « rien ne va plus, comme disent ces messieurs de la roulette. Il ne me reste qu'à passer tant bien que mal ces deux semaines qui me séparent de mon bonheur... Je crois que nous avons pensé à tout... »

— « Et moi, j'ai si peur d'un contre-temps ! » fit la marquise Andriana en secouant sa blonde tête d'un geste doux, qui fit trembler les papillons noirs de son chapeau. « Si Marsh remettait sa partie de yacht!... »

— « Vous me télégraphieriez, » dit Corancez, « et je vous attendrais à Gênes un autre jour... D'ailleurs, Marsh ne remettra pas sa partie. C'est la baronne Ely qui a choisi le 14, et la femme d'un archiduc, même morganatique, ne se décommande pas comme un simple boscard, fût-on aussi démocrate que le *ranchman* de l'Ouest qui disait avec un fort *shake-hand* à une infante d'Espagne : « *Very glad to meet you, Infanta* (1) ». C'est Marsh lui-même qui nous a raconté l'histoire, et vous vous rappelez son dégoût... N'est-ce pas, miss Florence? »

(1) Très heureux de vous rencontrer, Infante.

— « Mon oncle est aussi ponctuel en plaisirs qu'en affaires, » répondit l'Américaine, « et, puisque la baronne Ely de Carlsberg est dans le complot... »

— « Mais si Alvisé change d'avis et vient croiser avec nous?... » reprit la Vénitienne.

— « Ah ! marquise, marquise, » répondit Corancez, « que vous avez le goût de vous construire des cachots en Espagne, toute fille des doges que vous êtes !... Vous oubliez que le comte Alvisé est invité sur la *Dalila*, le yacht de lord Herbert Bohun, *to meet S. A. R. Alberto Edoardo, principe di Galles*, et lui, Navagero, manquer à ce rendez-vous-là, *never !* »

Il s'était amusé, en prononçant cette phrase en trois langues, qui persiflait moqueusement l'anglomanie de son futur beau-frère, à imiter l'accent britannique de ce dernier, avec une mimique si gaie que la marquise essaya bien de l'arrêter en lui disant :

— « Ne soyez pas si mauvais !... »

Mais, en même temps, elle caressait avec le revers de son éventail la main de celui qu'elle considérait comme son fiancé. Malgré sa plaisanterie à l'adresse du tyran domestique dont la marquise osait à peine sourire, Corancez, lui aussi, jugeait le voisinage d'Alvisé dangereux, car il essaya de clore cet entretien désormais inutile :

— « Vous avez raison, » dit-il ; « quand on est heureux, on doit être bon. Mais c'est que je vous voudrais aussi heureuse que moi et aussi confiante. Et avant de vous quitter je veux vous prédire, heure par heure, tout ce qui se passera le 14. Vous verrez si votre ami n'est pas prophète .. Vous savez ma ligne de chance, » ajouta-t-il en montrant la paume de sa main, « et vous savez ce que j'ai lu dans votre jolie main, à vous. » C'était une de ses ruses et de ses superstitions à la fois, que de faire, dans les salons, le sorcier et le chiromancien ; et il continua, avec cet accent de certitude qui suggère les irrésolus et leur insufflé la fermeté : « Vous aurez, pour aller à Gênes, une traversée magnifique. Vous m'y trouverez, où vous savez, avec dom Fortunato Lagumina, puisque

le vieil abbé veut bien nous servir de chapelain pour ce jour-là. Vous rentrerez à Cannes sans que personne au monde puisse soupçonner que madame la marquise Bonaccorsi est devenue madame la vicomtesse de Corancez, excepté le vicomte, lequel trouvera bien le moyen, avant la fin de l'hiver, de faire accepter notre petite conjuration à ce brave Alvise... Vous m'écrirez à Gênes, ces quinze jours-ci, poste restante, et moi, je vous écrirai aux bons soins de notre chère miss Florence. »

— « Qui s'appelle aussi miss Prudence, » dit la jeune fille, « et qui trouve que vous causez trop longtemps pour des conspirateurs... Prenez garde aux pickpockets... » ajouta-t-elle vivement. C'était le signal convenu au cas où elle verrait s'approcher quelque personne de leur connaissance.

— « Bah ! ce pickpocket-là n'est guère dangereux ! » fit Corancez, après avoir regardé du côté où miss Marsh avait tourné la pointe de son éventail. Il venait, dans le flot de la foule, de reconnaître le personnage qui attirait l'attention de la jeune Américaine. « C'est Pierre Hautefeuille, mon vieux camarade... Il ne nous a seulement pas aperçus... Voulez-vous voir, marquise, un amoureux désespéré de ne pas avoir rencontré celle qu'il aime?... Et dire que je serais comme lui, si vous n'étiez pas là, » soupira-t-il plus bas, « à m'enivrer de votre beauté!... » Et tout haut : « Regardez-le s'en aller dans l'autre coin, sur l'autre canapé, et s'y asseoir, sans se douter qu'il y a là trois paires d'yeux occupées à le considérer. Un joueur décafé se brûlerait la cervelle à côté de lui, que le coup de pistolet ne lui ferait point tourner la tête. Il ne l'entendrait même pas... »

Le jeune homme que le Méridional désignait à ses compagnes semblait en ce moment absorbé dans ses pensées d'une façon si profonde, en effet, si totale, si mélancolique aussi, qu'elle justifiait l'hypothèse railleuse de Corancez. Si la conjuration d'un mariage secret, ébauchée dans ce décor de plaisir et parmi cette foule luxurieuse, pouvait passer pour un

étrange paradoxe, la rêverie de celui que Corancez avait appelé son « vieux camarade » — ils avaient été au collège ensemble à Paris pendant deux ans — était plus étrange et plus paradoxale encore. Entre cette cohue bourdonnante et l'hypnotisme intérieur auquel Pierre Hautefeuille était en proie, le contraste semblait trop fort. Visiblement, aucune n'existait pour lui des deux mille personnes éparses dans les salons, du moment que *quelqu'un* ne s'y trouvait pas. Et qui ce *quelqu'un* pouvait-il être, sinon une femme ? L'amoureux déçu s'était laissé tomber, plutôt qu'il ne s'était assis, sur le canapé qui faisait pendant à celui de Corancez et de ses deux complices. Il s'y tenait, le coude sur un des bras du meuble et le front sur la main, dans une pose abandonnée qui ne se surveillait plus. Ses doigts fins, en relevant un peu ses cheveux, découvraient un front noblement coupé. Un nez légèrement busqué et une bouche altière eussent donné à ce profil perdu une expression presque farouche, sans la douceur humide et tendre de la prune. Ce regard, d'une intensité de méditation singulière, dans un teint pâli et comme lassé, achevait d'imprimer à ce visage, qu'une moustache légère tachait de son ombre noire, une certaine ressemblance avec le portrait classique de Louis XIII encore jeune. Des épaules minces, des membres un peu aigus, la délicatesse apparente de tout le corps indiquaient chez lui un de ces organismes fragiles dont la force réside uniquement dans les nerfs, — une de ces physiologies sans résistance sanguine, dans lesquelles les moindres impressions morales retentissent trop vivement, et pour qui sentir, c'est presque toujours être blessée, — une de ces natures de douleur qui s'usent par l'émotion comme les physiologies musculaires s'usent par l'action et la sensation. Quoique Pierre Hautefeuille ne se distinguât en rien, par sa tenue, de Corancez et des innombrables oisifs disséminés dans les salles, où son regard était bien trompeur, où il n'appartenait pas au même univers moral que ces chevaliers du *smoking*, du gilet blanc, des chaussettes en soie brodée et des escarpins vernis, qui tournaient autour des femmes du monde

habillées comme des filles, des filles habillées comme les femmes du monde, et des tables à jeu envahies pêle-mêle par des gentlemen et des aigrefins. La rêverie empreinte dans le pli de ses lèvres et dans le creux de ses paupières fatiguées révélait une anxiété, non pas momentanée, mais habituelle, un fond coutumier de préoccupations tristes. S'il était vrai qu'il fût venu dans cet endroit pour y chercher une femme qu'il aimait, cette tristesse profonde s'expliquait trop naturellement. Il devait souffrir de la vie que menait cette femme, souffrir de son milieu, de ses plaisirs, de ses fréquentations, de choses d'elle qui n'étaient pas elle, — en souffrir jusqu'à l'angoisse et peut-être ne pas s'en rendre compte. Il n'avait pas des yeux à juger ce qu'il aimait. En tout cas, s'il était, comme l'avait dit Corancez, un amoureux, à coup sûr il n'était pas un amant. Il n'avait, dans sa physionomie pure, ni les orgueils, ni la rancune de l'homme que des souvenirs sensuels ont entraîné à une déshonorante enquête de haineuse jalousie. Rien que la simplicité avec laquelle il s'enfonçait, il se noyait dans sa rêverie au milieu de ce public et sur le divan d'un Casino, attestait une jeunesse de cœur et d'imagination bien rare à son âge et dans son monde. Les compagnes de Corancez étaient elles-mêmes des femmes trop délicates pour ne pas sentir et goûter le charme et comme la saveur naïve de ce contraste, et toutes deux elles eurent une petite exclamation de pitié involontaire, chacune dans la langue de son pays :

— « *Com'è simpatico!*... » dit l'Italienne.

— « *Oh! you dear boy!*... » dit miss Florence.

— « Et de qui est-il amoureux? » ajoutèrent-elles ensemble.

— « Je pourrais vous donner en cent à le deviner, » reprit

Corancez, « et vous ne trouveriez pas... Tranquillisez-vous, votre curiosité va être satisfaite. Ce n'est pas un secret qui m'ait été confié. Je l'ai dépisté à moi tout seul, en sorte que je ne suis pas tenu au mystère. Eh bien! le *sympathique cher garçon* s'est tout simplement avisé d'aller choisir, pour en devenir amoureux comme une bête, non, comme un ange,

notre belle amie Mme de Carlsberg, notre baronne Ely en personne... Elle est à Monte-Carlo depuis huit jours chez Mme Brion, comme vous savez, et le pauvre Hautefeuille n'a pas pu y tenir. Il a voulu la revoir sans qu'elle le sût. Il a dû errer tout autour de la villa Brion en attendant qu'elle sortit. Regardez la poussière de ses escarpins et le bas de son pantalon... Puis, comme on lui aura dit à Cannes que la baronne passe ses soirées à jouer, il est venu ici. Il n'a pas su la découvrir dans cette foule... Et voilà comment nous aimons, nous autres Français... » ajouta-t-il en regardant la marquise, « quand nous aimons... »

— « Et la baronne ? » demanda l'Italienne.

— « Vous voulez savoir si la baronne l'aime ou ne l'aime pas ? » continua Corancez. « Heureusement que vous croyez aux mains, vous et miss Flossie, car je n'ai pour vous répondre que mon petit talent comme diseur de bonne aventure... Cela vous amuse ? Hé bien ! » continua-t-il sur un signe affirmatif des deux femmes, avec cet air si à lui, tout mêlé de sérieux et de mystification, « la baronne a dans la main une ligne de cœur toute rouge, ce qui indique une passion violente, avec un signe qui met cette passion vers la trentième année, l'âge qu'elle a. Cette passion entraînerait même une mort tragique, il ne faudrait pas s'en étonner... Ne vous effrayez pas : tout ce qui est dans la main ne se réalise pas toujours. Et pourtant !... Vous ai-je jamais conté qu'elle a aussi, sur le mont de Jupiter, là, une étoile très bien tracée dont une des branches forme une croix d'union ? »

— « Et cela signifie ? » interrogea l'Américaine, avec cet intérêt que les personnes de ce pays si positif apportent aux questions d'ordre surnaturel et spiritualiste, comme on dit là-bas.

— « Mariage avec un prince... » répondit le Méridional.

Il y eut une minute de silence durant laquelle Corancez continua de regarder Pierre Hautefeuille avec une attention singulière ; puis une lueur passa dans son regard, et, du ton d'un homme à qui vient d'apparaître une idée :

— « Marquise! Ce témoin que nous cherchions pour la cérémonie de Gênes et que nous ne trouvions pas, si c'était lui?... Il me semble que sa présence à notre mariage nous porterait bonheur. »

— « C'est vrai, » dit Mme Bonaccorsi, « on aime à rencontrer de ces figures si honnêtes, si sincères, dans certaines heures. Seulement c'est un confident de plus... Est-ce bien sage?... »

— « Si je vous le propose, » fit Corancez, « croyez que je réponds de sa discrétion. Nous nous sommes connus tout jeunes, Hautefeuille et moi. C'est un personnage des anciens temps, — je vous conterai cela un autre jour, — avec un château dans le Puy-de-Dôme où il vit presque toute l'année, une mère et un père qui ne lui ont pas laissé prendre de carrière pour qu'il ne serve pas la République. Une terre en Auvergne et un hôtel rue de l'Université, ça lui fait deux provinces! Comment papa et maman l'ont-ils laissé venir se soigner à Cannes tout seul? Mystère! Mais il y a une sœur aussi, un peu plus dans le mouvement... Enfin, la loyauté de cet homme-là, c'est de l'or en barre. Tel que vous le voyez, frêle comme il est, en 70, il s'est engagé, et il s'est battu comme un vieux troupier. »

— « Mais acceptera-t-il? » reprit la marquise.

— « Je le saurai demain avant de quitter Cannes, du moment qu'en principe vous n'êtes pas hostile à ce choix... Seulement, » ajouta le jeune homme, « il serait plus prudent qu'il fût, dans ce cas-là, invité sur le yacht... »

— « J'en fais mon affaire, » dit miss Marsh. « Mais comment et où le présenter à mon oncle? Ils ne se connaissent pas... »

— « Ils se connaîtront ce soir même, » répondit Corancez, « et dans le train qui nous ramènera tous à Cannes. Je vais cueillir notre amoureux et je ne le quitte point jusqu'au wagon, d'autant plus, » conclut-il en se levant, « que nous venons de causer ici bien longtemps; et, quand les murs n'ont pas d'oreilles, ils ont des yeux... Mon amie, » soupira-

t-il en prenant la petite main de Mme Bonaccorsi, qui s'était levée aussi, et en la serrant d'une étreinte passionnée, « je ne causerai plus vraiment avec vous avant le grand jour; dites-moi un mot, un seul mot, que je l'emporte pour en vivre jusque-là... »

— « Que Dieu te garde, *anima mia* ! » dit Mme Bonaccorsi d'une voix grave, presque solennelle dans ce tutoiement, où se révélait la passion que l'adroit et félin personnage avait eu l'art d'éveiller en elle.

— « C'est écrit là, » répondit gaiement Corancez, qui montra sa main, « et là, » ajouta-t-il en mettant cette main sur son cœur.

Puis se tournant vers la jeune fille :

— « Miss Flossie, quand vous aurez besoin qu'un brave garçon aille au feu pour vous, un mot, et l'on y court *right away*... »

Et, tandis que miss Marsh riait de cette innocente épigramme sur l'un des petits idiotismes de la langue yankee, et que la marquise le suivait avec ce regard de la femme aimante dont le cœur s'en va dans chaque geste de l'homme aimé, le Provençal s'approchait de son ancien camarade. Il avait tant de grâce robuste dans ses mouvements, tant de souplesse virile, une si jolie et si mâle allure que la jeune Américaine ne put se retenir de le remarquer tout haut. Les filles de cette race énergique, chez lesquelles l'exercice occupe une telle place, ont toutes passé des heures en plein air dans une familiarité athlétique avec des joueurs de *tennis* ou de *golf*. Elles sont ingénument et innocemment sensibles à cette beauté animale de l'homme, comme les jeunes Romaines ou les jeunes Grecques.

— « Est-il beau, ton Corancez ! » dit-elle à la marquise. « Et puis, il a tant de gaieté, tant d'entrain ! Pour moi, c'est le Français typique, celui que je me figurais, à Marionville, quand je lisais les romans d'Alexandre Dumas, un vrai d'Artagnan. Que tu seras heureuse avec lui !... »

— « Bien heureuse ! » dit l'Italienne, — qui répéta, comme

saisie d'un funeste pressentiment : « Bien heureuse, mais Dieu ne le permettra pas. »

— « Dieu permet tout ce qu'on veut, lorsqu'on le veut bien et que c'est juste, » fit miss Florence.

— « Non, » reprit l'autre. « J'ai déjà dû trop mentir à Alvise. J'en serai punie... »

— « Si c'est ta pensée, » dit l'Américaine, « pourquoi ne parles-tu pas à ton frère ? Veux-tu m'en charger ? Cinq minutes de conversation, et tu n'as plus un seul mensonge sur la conscience. Tu es dans ton droit de te marier, je suppose. L'argent est à toi. De quoi as-tu peur?... »

— « Tu ne connais pas Alvise, » répliqua Mme Bonaccorsi, dont le visage exprima une véritable épouvante. « Et s'il allait le provoquer en duel et me le tuer?... Enfin, faisons comme il est convenu, et que la Madone nous protège!... »

Elle ferma les yeux une seconde en laissant échapper ce soupir. Florence Marsh la regardait avec la stupeur que lui causait toujours, à elle, l'Anglo-Saxonne dressée à toutes les indépendances, le magnétisme de crainte dont Navagero enveloppait sa sœur. Celle-ci était en pensée bien loin de la salle de jeu et de sa confidente. Elle revoyait la petite chapelle de Notre-Dame-des-Pins, à Cannes, où chaque jour, depuis des mois, il se disait une messe pour que ses mensonges à son frère lui fussent pardonnés, et l'autel où elle avait forcé Corancez de s'agenouiller, pour faire le vœu d'aller ensemble à Lorette, aussitôt leur mariage déclaré ! Le Provençal croyait à la Madone à peu près comme il croyait aux lignes de la main, avec ce demi-scepticisme et cette demi-foi d'une nature du Midi, enfantine et retorse, très compliquée malgré des instincts très simples, sincère dans ses hâbleries et un peu superstitieuse dans ses calculs les plus précis. Il avait vu dans les scrupules de Mme Bonaccorsi la plus sûre garantie de son succès : une fois éprise, une femme qui unissait une pareille ardeur de piété à cette fougue de passion en arriverait nécessairement au mariage ; et, d'autre part, il n'était pas si loin de croire lui-même que les cierges allumés

dans la petite église de Cannes l'assuraient contre les vengeances du redoutable frère, parfaitement capable de tout pour empêcher que la sœur ne portât sa fortune ailleurs. Il avait trop étudié le vrai et sinistre caractère du Vénitien pour s'étonner, comme miss Marsh, devant les paniques de sa fiancée. Mais que pourraient toutes les fureurs d'Alvise contre un mariage accompli en bonne et due forme devant un vrai prêtre, et quand il manquerait seulement la consécration civile qui, pour la pieuse marquise, ne comptait pas? Cependant, fidèle au vieil adage que deux précautions valent mieux qu'une, Corancez n'était pas fâché d'avoir à cette cérémonie, pour le jour inévitable de l'explication, quelques personnes de son monde. Comment n'avait-il pas pensé plus tôt à son ancien camarade, retrouvé cet hiver à Cannes, aussi simple de cœur, aussi candide qu'à l'époque où ils suivaient ensemble les classes du lycée Louis-le-Grand, élèves tous deux du collègue Saint-André, la fondation, alors récente, du célèbre abbé Taconet? Cette juvénile candeur, cette franche simplicité de son compagnon d'adolescence, Corancez les avait reconnues dans la première poignée de main échangée à cette rencontre. Il les avait reconnues aussi dans l'innocent entraînement d'Hautefeuille vers la baronne Ely de Carlsberg. Il avait vu croître jour par jour cette passion qu'il venait de révéler à ses deux interlocutrices. Mais, ce qu'il ne leur avait pas dit, il croyait Mme de Carlsberg aussi éprise du jeune homme que ce dernier l'était d'elle. Il eût pu, à cette occasion-là, se vanter justement de sa perspicacité. Elle avait été grande sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Pourtant, si observateur fût-il, le Méridional ne prévoyait pas qu'en se servant de sa découverte afin de mieux servir ses propres intérêts, il allait faire, de cet *opera buffa*, — son mariage avec Mme Bonaccorsi, — un épisode d'un drame. Quand il parlait de lui-même et de sa fameuse ligne de chance, Corancez disait toujours : « Il ne m'est rien arrivé que de gai... » Il semble, en effet, qu'il y ait dans la vie deux types d'êtres bien distincts, et leur coexistence éternelle prouve la légitimité des

deux points de vue représentés à travers les siècles par la comédie et la tragédie. Chaque homme ressortit à l'un de ces deux domaines, et rares sont les destinées qui mélangent l'un et l'autre élément. Pour toute une classe de personnes, — ainsi Corancez, — les plus romantiques entreprises s'achèvent en vaudeville. Pour toute une autre classe, — à laquelle appartenait, hélas ! Pierre Hautefeuille, — les plus simples aventures, au contraire, aboutissent au drame. Si les premiers aiment, et sincèrement, jamais la femme qu'ils aiment ne leur fait du mal. Pour eux les proverbes mentent, et le sourire est toujours près des larmes. Les autres sont voués aux émotions poignantes, aux complications cruelles ; toutes leurs idylles sont des idylles tragiques. Et vraiment, à voir ainsi les deux jeunes gens l'un à côté de l'autre, à la minute où Corancez mit la main sur l'épaule d'Hautefeuille, ces deux types irréductibles du personnage de comédie et du héros de tragédie apparaissaient dans la pleine évidence de leur antithèse : celui-là robuste et rieur, l'œil brillant, la lèvre sensuelle, sûr de lui-même et comme projetant un effluve de belle humeur ; l'autre frêle et délicat, le regard lourd de pensée, prêt à souffrir au contact de la vie. En l'éveillant de sa méditation, l'interrupteur lui causa un frisson de contrariété à peine dissimulée. Cette contrariété n'offensa point le rusé Méridional. Il savait trop bien quel nom il suffisait de prononcer pour la dissiper. Forçant son ami à se lever, il lui avait pris le bras et il commençait :

— « Es-tu assez surnois, tout de même, d'être venu ici sans m'avertir ? Surnois et maladroit ! Nous aurions diné tout tranquillement. J'avais ce soir la plus jolie table de Monte-Carlo : Mme de Carlsberg, Mme de Chésy, Mlle Marsh, Mme Bonaccorsi. Tu ne te serais pas ennuyé... »

— « Je ne savais seulement pas à cinq heures que je prendrais le train à six, » dit Hautefeuille.

— « Je connais cela, » dit Corancez : « on est bien paisible dans sa chambre de Cannes ; on entend des voix, comme Jeanne d'Arc, pas les mêmes, celles-ci : « Rien ne va plus... »

« Messieurs, faites vos jeux ; » et les billets de banque commencent à frétiller dans votre portefeuille, les louis à danser dans votre gousset, et on arrive au tapis vert sans même s'en être douté. As-tu gagné, au moins ? »

— « Je ne joue jamais, » répondit Pierre.

— « Il y a commencement à tout, » reprit l'autre. « Mais, dis-moi, es-tu venu ici souvent ? »

— « C'est la première fois. »

— « Et tu as passé tout l'hiver à Cannes ! J'entends encore Du Prat t'appeler mademoiselle Pierrette. Tu es trop jeune pour être si sage. Prends garde à la revanche... Et, puisque je t'ai parlé de Du Prat, as-tu de ses nouvelles ? »

— « Il est toujours sur le Nil avec sa femme, en route pour rentrer au Caire, » dit Hautefeuille ; « il insistait même pour que j'allasse les rejoindre... »

— « Et tu n'as pas voulu aller finir avec eux leur lune de miel... C'est encore plus sage que de ne pas jouer, ce refus-là, » reprit Corancez... « Voilà ce que c'est que de ne pas faire son voyage de noces sur cette côte, comme tout le monde. On veut des sphinx, des pyramides, des déserts, des dahabiehs, des cataractes, des temples en ruine... Et puis on s'ennuie de sa femme et on l'ennuie, avant même d'avoir pendu la crémaillère... »

— « Mais je t'affirme qu'Olivier est très heureux, » répondit Hautefeuille avec une vivacité qui attestait combien lui tenait au cœur l'ami dont Corancez parlait si légèrement. Puis, afin de couper court, sans doute, à tout nouveau commentaire sur l'absent : « Et, franchement, un voyage de noces ici ! Tu la trouves très amusante, toi, cette société?... » Il montra d'un geste la poussée des joueurs autour des tables qui se faisait plus haletante avec l'heure. « De Nice à San Remo, c'est le paradis des rastaquouères. C'est commun, c'est brutal, c'est abominable, tout simplement. Une merveilleuse nature déshonorée par les hommes, voilà cette côte... Franchement, Olivier a bien raison de préférer le désert. Est-ce la peine de quitter Paris pour venir en retrouver ici la caricature ? »

— « C'est une opinion de Parisien, cela, » fit le Provençal. De son échec final au plus désiré des clubs, il gardait à la grande ville une rancune qu'il soulagea en répétant : « Rastaquouères!... Quand vous avez proféré cet anathème, tout est dit ; et, à force de le prononcer, vous ne vous doutez pas que vous êtes en train de devenir, vous autres Parisiens, les provinciaux de l'Europe. Mais oui, mais oui... Qu'il y ait des aventuriers sur la Rivière, qui donc le nie ? Mais aussi que de grands seigneurs ! Et ces grands seigneurs, sont-ce des Parisiens ? Non, mais des Anglais, des Russes, des Américains, voire des Italiens, qui ont tout autant d'élégance et d'esprit que vous, avec du tempérament sous cette élégance, chose que vous n'avez jamais eue, et de la gaieté, chose que vous n'avez plus. Et les étrangères que l'on rencontre sur cette côte ! Si nous parlions un peu des étrangères ? Et si nous les comparions à cette poupée sans cœur ni sens, à cette vanité en papier mâché qui est la Parisienne?... »

— « D'abord, je ne suis guère un Parisien moi-même, » interrompit Hautefeuille. « Je suis un rural. Tu oublies que je vis sept mois sur douze dans mon paisible Chaméane et que mes pauvres montagnes d'Auvergne ne ressemblent guère au boulevard. Et puis, je t'accorde la seconde moitié de ton paradoxe : oui, quelques-unes parmi ces femmes sont bien étonnantes de finesse et de culture, d'esprit et de charme... Pourtant, » ajouta-t-il en hochant la tête, « ce charme vaudra-t-il celui qu'avait non pas la Parisienne, je te l'abandonne, mais la vraie Française, avec cette raison dans la grâce, ce tact dans l'intelligence, cette poésie de la mesure et du goût parfaits?... »

Il avait pensé tout haut, sans prendre garde au vague, au presque invisible sourire qui avait flotté sur les lèvres spirituelles de son interlocuteur. Marius de Corancez n'était pas homme à prolonger une aussi vaine discussion. Il se souciait fort peu qu'Olivier Du Prat promenât sa lune de miel parmi les tombes des Pharaons ou dans les « réserves » de la Corniche, et il n'avait nommé cet ancien camarade, le plus ten-

dre ami d'Hautefeuille, qu'afin de donner à leur causerie un plus facile accent d'intimité. La phrase que ce dernier venait de prononcer sur les étrangères lui prouva, une fois de plus, combien il avait diagnostiqué juste en le croyant épris de Mme de Carlsberg, et du même coup il fut rappelé à la réalité de son projet. Les deux compagnons se trouvaient à cette minute devant la table de trente-et-quarante, et à cette table était justement assise une des personnes les plus étroitement liées à l'exécution de ce projet : l'oncle propre de miss Marsh, l'un des plus célèbres parmi les *magnats* des chemins de fer en Amérique, Richard Carlyle Marsh, ou plus familièrement Dickie Marsh, celui qui devait, au jour fixé, et sans rien savoir, prêter la complicité de son yacht au voyage matrimonial de la marquise Bonaccorsi. Avant une heure, Corancez comptait présenter Hautefeuille, dans le wagon du train de retour, au potentat yankee. Pourquoi ne pas préparer dès maintenant cette présentation ?

— « Et moi, je t'assure, » reprit-il donc, « que cette colonie étrangère compte nombre d'hommes aussi intéressants que leurs femmes. L'étranger vaut l'étrangère. Nous n'y prenons pas assez garde, parce qu'il est moins joli à considérer, voilà tout. » Puis : « J'en aperçois un à cette table de jeu que je te ferai connaître. Tu as certainement rencontré sa nièce chez la baronne Ely... C'est Marsh, l'Américain... Je voudrais que tu le viesses jouer... Bon, quelqu'un se lève... Ne me quitte pas, nous allons profiter du remous et arriver au premier rang... »

Et l'adroit Méridional trouva le moyen de se pousser, lui et Hautefeuille, à travers la foule des spectateurs soudain écartée, puis refermée. Il y mit tant d'à-propos qu'installés tous deux juste derrière la chaise du croupier occupé à étaler les cartes, ils dominaient maintenant la table entière et les moindres gestes des joueurs.

— « Regarde bien, » disait de nouveau Corancez, à voix basse, « voici Marsh... »

— « Ce petit homme au teint gris, avec cette liasse de billets de banque devant lui ? »

— « C'est lui-même. Il n'a pas cinquante ans et il vaut dix millions de dollars. A dix-huit ans il était conducteur de tramway à Cleveland, dans l'Ohio. Tel que tu le vois, il a fondé une ville qui compte aujourd'hui cinquante mille habitants. Il l'a baptisée du nom de sa femme : Marionville. Sa fortune, il l'a construite de ses mains, à la lettre. On raconte qu'il a posé lui-même sur la prairie, avec ses ouvriers, les premiers kilomètres de rails de sa Compagnie, elle en couvre des mille et des mille maintenant. Étudie-les, ces mains de travailleur. Elles se détachent si bien sur le tapis vert, à présent... Vois comme elles sont fortes, mais pas communes. Les nœuds aux doigts disent la réflexion, le jugement, le calcul. Les bouts de ces doigts sont un peu trop spatulés : c'est la tyrannie de l'action, le goût du mouvement et une tendance aux idées lugubres. Je te raconterai sa conduite après la mort de sa fille... Tu vois le pouce ? Les deux phalanges sont grandes et égales : c'est la volonté et la logique réunies. Il est rejeté en arrière : c'est la prodigalité. Marsh a donné cent mille dollars à l'université de Marionville... Et vois ses gestes, quelle décision, quel calme dans son jeu, quelle absence d'énervement !... Est-ce un homme, cela, oui ou non ? »

— « C'est surtout un monsieur qui a beaucoup d'argent, » dit Hautefeuille que la conviction de son camarade avait amusé, « tant d'argent qu'il lui est égal d'en perdre... »

— « Et cet autre à deux places de Marsh, » reprit Corancez, « il n'en a donc pas, de l'argent, lui ? Ce personnage à rosette, très rouge, avec cette figure de goujat ! Tu ne le connais pas ? c'est Brion, le financier, le directeur de la *Banque générale*. Tu ne l'as pas rencontré chez Mme de Carlsberg ? Sa femme est l'amie intime de la baronne Ely... Tout millionnaire qu'il est, regarde ses mains, comme elles sont nerveuse et avides. Tu observeras qu'il a le pouce en bille : c'est le signe du crime. Si ce gaillard-là n'est pas un voleur !... Et sa façon de prendre les billets de banque !.. Ce geste raconte-t-il assez sa brutalité ? A côté de lui, veux-tu voir jouer un sot ? Regarde Chésy avec ses doigts pointus et lisses, les deux du milieu

égaux, celui de Saturne et celui du Soleil. C'est le signe infail-
liblé du joueur qui doit se ruiner, surtout s'il n'a pas plus de
logique que n'en annonce le pouce de celui-ci. Et ça se croit
malin. Ça fait des affaires avec Brion qui, lui, fait la cour à
Mme de Chésy. Tu vois la fin inévitable?... »

— « Cette jolie Mme de Chésy, l'amie de ma sœur ? » fit
Hautefeuille vivement, « et cet abominable Brion ?... C'est
impossible... »

— « Je n'ai pas dit que *ça y était*, » dit le méridional, « j'ai
dit qu'étant donné cet imbécile de mari et son goût du jeu,
ici et à la Bourse, ça risquait fort d'y être un jour... Ah ! tu
t'indignes, monsieur le puritain, mais tu ne t'ennuies plus...
Va, cet endroit n'est pas si banal quand on veut seulement
ouvrir les yeux. Et, avoue-le : des deux Parisiens et du rasta-
quouère que nous venons de voir, l'homme intéressant c'est le
rastaquouère... »

Les deux jeunes gens avaient quitté leur poste d'observa-
tion sur cette dernière phrase. Corancez entraînait maintenant
son compagnon vers les salles de roulette. Il dit ces mots, qui
firent tressaillir Hautefeuille de la tête aux pieds :

— « Si cela ne te fait rien, nous allons chercher Mme de
Carlsberg ? Je l'ai laissée à une de ces tables et je voudrais
prendre congé d'elle... Imagine-toi qu'elle déteste que ses
amis assistent à son jeu... Mais elle doit déjà avoir perdu tout
son argent et s'être levée depuis longtemps... »

— « Est-ce qu'elle joue souvent et beaucoup ? » demanda
Hautefeuille, qui maintenant n'avait plus aucune envie de
quitter son ancien camarade.

— « Oui, elle joue, et souvent, mais comme elle fait tout, »
répondit Corancez, « par caprice et par ennui. Et son mariage
l'en justifie trop. Tu connais le prince ? Très peu. Mais tu sais
ses habitudes. Est-ce la peine, réponds-moi, d'appartenir à la
maison de Habsbourg-Lorraine, de s'appeler l'archiduc Henri-
François, d'avoir une femme comme celle-là, pour professer
des opinions anarchistes, pour passer seize heures sur vingt-
quatre dans un laboratoire de physique à se brûler les mains,

la barbe et les yeux aux feux des fourneaux, et pour recevoir les amis de la baronne comme il les reçoit, quand il daigne se montrer?... »

— « Alors, » reprit Hautefeuille dont le bras trembla sur le bras de son ami, tandis qu'il posait cette naïve question, « tu penses qu'elle n'est pas heureuse? »

— « Tu n'as qu'à la regarder, » dit Corancez qui venait, haussé sur la pointe des pieds, de reconnaître Mme de Carlsberg. C'était précisément la seule table dont Pierre ne se fût pas approché quand il avait examiné les salles, rebuté par le flot de la foule qui se pressait là, plus épais que partout ailleurs. Il fit signe à son camarade qu'il n'était pas assez grand pour y voir par-dessus cette houle d'épaules et de têtes, et Corancez recommença de se glisser, en précédant son timide compagnon, à travers ce mur vivant de spectateurs et de spectatrices, dont la curiosité paraissait surexcitée au plus haut degré. Les jeunes gens comprirent pourquoi, lorsque après plusieurs minutes d'étouffants efforts ils occupèrent de nouveau cette place derrière le croupier qu'ils avaient eue tout à l'heure à la table du trente-et-quarante. Il se jouait là, en effet, une de ces parties extraordinaires qui figurent ensuite dans la légende de la côte, puis se propagent à travers l'Europe et les deux Amériques. Hautefeuille subit comme un choc à le constater : l'héroïne de cette partie était justement cette baronne Ely dont l'adorable prénom — ce délicieux diminutif autrichien d'Élisabeth — se répétait tout seul dans son cœur avec une douceur de musique. Oui, c'était bien Mme de Carlsberg qui faisait le centre de tous les regards de ce public, si blasé pourtant. Elle déployait, dans le caprice d'un jeu déraisonnable, l'espèce de grâce imposante et douce qui avait inspiré au jeune homme son sentiment d'idolâtrie passionnée. Ah ! qu'elle était fière, même en ce moment, et qu'elle était belle ! Son buste mince, la seule partie de son corps qu'il pût apercevoir, était pris dans un corsage en poulte de soie violet recouvert d'une mousseline de soie noire plissée, avec des manches pareilles et qui semblaient frissonner à chacun

de ses mouvements. Une rangée de perles du Danube, énormes et entourées de brillants, boutonnaient ce corsage sur lequel jouait la longue chaîne d'or mince et semée de pierres changeantes qui retenait la montre. Elle était coiffée d'un chapeau très petit, composé de deux ailes pailletées de jais violet et d'argent. Ce colifichet de la mode, posé sur les lourds bandeaux de cheveux noirs, comme aussi la surcharge de sa toilette, contrastait avec sa physionomie non moins que l'occupation où elle s'absorbait en ce moment. Sur ce visage de femme était empreint ce caractère si rare dans nos civilisations vieillissantes, la *Grande Beauté*, celle qui résistera aux épreuves de l'âge comme à celle des chagrins, car elle réside dans les portions essentielles des traits : la forme de la tête, la coupe du front, la construction de la mâchoire, l'orbe des paupières. Quand on savait qu'un peu de sang grec coulait dans ses veines, la noblesse classique de son visage s'expliquait aussitôt. Son père, le général de Sallach, alors aide de camp du commandant militaire à Zara, avait épousé par amour une Monténégrine, fille elle-même d'une femme de Salonique, et cette hérédité avait pu seule pétrir ce masque, magnifique à la fois et si fin, auquel une blancheur mate et chaude achevait de donner un vague reflet oriental. Les yeux seuls n'avaient pas ce luisant heureux ou passionné des yeux d'Orient. Ils étaient d'une nuance indécise, bruns, tirant sur le jaune, avec quelque chose d'inéclairable dans leur prunelle, comme si une détresse intime en ternissait le regard. Il s'y lisait un si profond ennui, une lassitude tellement irrémédiable, qu'après avoir une fois discerné cette expression, malgré soi l'on se prenait à plaindre cette femme si comblée en apparence, et l'on éprouvait le besoin d'obéir à ses moindres désirs pour que cet admirable visage n'eût pas ce regard-là, ne fût-ce qu'une seconde. Mais, sans doute, c'était un simple effet de physionomie et qui n'avait rien à voir avec l'âme, car ces yeux gardaient cette expression singulière à ce moment même où la baronne Ely se livrait à la fantaisie folle de son jeu. Elle avait dû gagner, depuis que Corancez l'avait

quittée, des sommes énormes : une liasse de billets de mille francs — cinquante peut-être — s'entassait devant elle, et toute une architecture de pièces de vingt ou de cent francs rangées par colonnes. Ses doigts gantés, armés d'un petit râteau, manœuvraient cet amas d'or et de papier avec une dextérité gracieuse, et — ce qui lui valait cette fièvre de curiosité autour de ses martingales — elle risquait à chaque coup le maximum de la mise : neuf louis en plein sur un seul chiffre, celui de son âge : 31, un nombre égal de louis sur les carrés, et six mille francs sur la noire. Les alternatives de ses pertes et de ses gains étaient si fortes, et elle les supportait avec une si évidente impassibilité, qu'elle était naturellement devenue l'âme de cette partie, et les commentaires allaient leur train, mais elle ne semblait pas plus les entendre qu'elle ne paraissait s'intéresser aux allées et venues de la bille dans les cases de la roulette.

— « Je vous affirme que c'est une archiduchesse, » disait l'un.

— « C'est une princesse russe, » répondait un autre : « il n'y a qu'une Russe pour jouer ce jeu-là. »

— « Son numéro est sorti trois fois en plein tout à l'heure; qu'il sorte encore, et la banque saute. »

— « Mais non, elle ne peut pas gagner à ce jeu-là... C'est la couleur qui la sauve. »

— « Moi, je crois à sa veine. Je rejoue son numéro. »

— « Moi, je joue contre elle. Elle est en perte maintenant. »

— « Les mains... » disait Corancez en se penchant à l'oreille d'Hautefeuille, « regarde les mains : même sous les gants, de vraies mains de grande dame et de fantaisiste. Vois les autres à côté, les allées et venues de ces pattes avides et nerveuses. Toutes sont plébéiennes, quand on a regardé ses doigts... Mais on dirait que nous lui portons la guigne. Rouge et 7... Elle a perdu... Rouge et 10... Perdu encore... Rouge et 9... Perdu toujours... Rouge et 27... Elle en est pour vingt-cinq mille francs ! Si le mot n'était pas vulgaire appliqué à

une si jolie femme, je dirais : « Quel estomac ! » Elle continue... »

La jeune femme continuait, en effet, de distribuer son or et ses billets sur le même chiffre, sur les mêmes carrés, sur la même couleur, et il semblait que maintenant ni ce chiffre, ni ces carrés, ni la noire, ne dussent plus jamais sortir. Quelques coups encore, et les pièces de vingt ou de cent francs avaient disparu, comme fondues au creuset, et, six par six, les billets étaient allés sous le râteau se joindre au tas empilé devant le croupier. Un quart d'heure s'était à peine passé depuis que Corancez et Hautefeuille avaient commencé de suivre cette partie, et la baronne Ely n'avait plus devant elle qu'une petite bourse d'or vide et une espèce de bijou barbare : un étui à cigarettes d'un travail russe, en or massif, tout incrusté de saphirs, de rubis et de diamants. La jeune femme prit cet étui dans sa main en le soupesant, tandis qu'un nouveau coup de roulette faisait sortir la rouge encore. C'était la onzième fois que cette couleur passait. Avec le même air indifférent, elle se tourna vers son voisin, un gros homme de cinquante ans peut-être, à tête carrée et à lunettes, qui avait abandonné un livre de calculs, pour jouer simplement contre elle. Il avait devant lui, maintenant, un monceau d'or et de billets.

— « Monsieur, » dit-elle en lui tendant l'étui, « voulez-vous me donner vingt-cinq louis de cette boîte?... »

Elle avait parlé assez haut pour que Hautefeuille et Corancez l'entendissent prononcer cette phrase si étrangement inattendue.

— « Mais c'est à nous de lui demander qu'elle nous permette de lui prêter cet argent... » dit Pierre.

— « Je ne t'y engage pas, » fit l'autre. « Elle est très archiduchesse quand elle veut, la baronne, et j'ai idée qu'elle nous recevrait mal... D'ailleurs, il y aura bien quelque usurier pour acheter l'objet à ce prix-là, si l'homme aux lunettes refuse... Il lui répond en allemand... Il ne comprend pas... Tiens, que te disais-je?... »

Comme pour justifier les prétentions de Corancez à la prophétie, et dans la minute même où Mme de Carlsberg répétait elle-même en allemand la question à son voisin, un profil busqué de marchand de bijoux avait fendu la foule, une main avait tendu le billet de cinq cents francs demandé, l'étui d'or avait déjà disparu, et la grande dame n'avait pas daigné seulement regarder le personnage, un des innombrables prêteurs d'argent qui font autour de ces tables une usure vainement pourchassée. Elle avait pris le billet, qu'elle maniait sans le déployer. Elle attendit que la rouge passât deux fois encore, parut hésiter, et, de la pointe de son râteau, poussa les vingt-cinq louis vers le croupier en disant :

— « Sur la rouge. »

La bille roula de nouveau. La noire sortit. Cette fois, la baronne Ely ramassa son éventail, sa bourse vide, et elle se leva. Dans le mouvement de ce départ et tandis qu'il fendait lui-même la foule pour aller saluer la hardie joueuse, Corancez s'aperçut soudain qu'il avait perdu Hautefeuille.

— « On n'est pas plus maladroit que cet innocent, » se dit-il en abordant Mme de Carlsberg. Si sa vanité de causer avec l'épouse, même morgantique, d'un archiduc d'Autriche, ne l'eût pas, pour ces quelques minutes, absorbé tout entier, il eût constaté que son compagnon se frayait un passage jusqu'à l'acheteur du bijou si fantasquement offert et vendu. Et peut-être eût-il trouvé très habile le marché conclu par « cet innocent », s'il l'avait vu tirer de sa poche un portefeuille, de ce portefeuille deux billets de banque, et le marchand lui remettre l'objet même qui tout à l'heure flamboyait sur la table de roulette devant la baronne Ely. L'usurier venait de revendre l'étui à l'amoureux pour le triple de la somme qu'il l'avait payé lui-même. — Ainsi commencent les grandes maisons.

II

LE CRI D'UNE AME

Si l'action de Pierre Hautefeuille avait échappé au malicieux coup d'œil de Corancez, elle n'avait pas pour cela passé inaperçue. Une autre personne avait vu la baronne Ely vendre l'étui à cigarettes, et le jeune homme le racheter ; or cette personne était celle dont le romanesque amoureux eût certainement le plus redouté le regard. Avoir été vu par elle ou par Mme de Carlsberg elle-même, c'était tout un : car le témoin des deux marchés successifs n'était autre que Mme Brion, la confidente de la baronne Ely, l'intime amie qui la recevait dans sa villa depuis une semaine, et cette amie pouvait-elle ne pas rapporter ce qu'elle avait surpris ? Mais pour faire comprendre avec quel intérêt singulier Mme Brion avait observé ces deux scènes et dans quels termes elle allait en parler, il est nécessaire d'expliquer comment cette étroite intimité unissait la femme d'un financier parisien aussi peu « né » qu'Horace Brion à une grande dame de l'Olympe européen qui figurait au Gotha parmi les membres de la famille impériale d'Autriche. La singularité du monde cosmopolite, son pittoresque psychologique, si l'on peut dire, la part de hasard qui corrige en lui le caractère banal inhérent à toute société composée de gens riches et désœuvrés, c'est précisément la fréquence de pareilles rencontres et l'imprévu qui en résulte. Ce monde sert de point d'intersection aux destinées les plus follement contradictoires, venues des diverses extrémités du monde social. On y peut voir jouer les unes sur les autres des natures si dissemblables, si hostiles parfois, que les émotions les plus simples partout ailleurs y prennent, grâce

à l'inattendu des circonstances, une valeur de rareté et comme une poésie d'exception. De même que l'amour conçu par Pierre Hautefeuille, ce Français si profondément, si intimement Français, pour une étrangère du charme de la baronne Ely, charme si nouveau, si peu analysable au jeune homme, devait occuper dans sa vie sentimentale une place unique, de même cette amitié entre la baronne Ely et Louise Brion ne pouvait manquer d'être pour elles deux un sentiment très à part dans leur vie, quoique les données matérielles en fussent aussi naturelles dans leur détail qu'arbitraires dans leur résultat. C'est là encore un trait du monde cosmopolite. Prenez à part les existences qui s'y déploient, elles semblent simples et logiques. Réunissez-les, leur rapprochement constitue la plus paradoxale excentricité.

Cette amitié remontait, comme la plupart des solides affections de ce genre, à la seizième année des deux femmes. Elles se trouvaient avoir fini leur vie de jeune fille côte à côte dans une de ces intimités de couvent qui cessent, d'ordinaire, avec l'entrée dans le monde. Mais, lorsqu'elles ont duré à travers ce monde, résisté à l'absence, à la différence des milieux, à la séduction de nouveaux engagements, ses intimités deviennent instinctives, indestructibles, nécessaires, comme des sentiments de famille. Quand les deux amies s'étaient connues ainsi, elles s'appelaient, l'une, Ely de Sallach, l'autre, Louise Rodier, — de la grande lignée des banquiers catholiques aujourd'hui éteinte, les Rodier-Vimal. — Certes à leur naissance, l'une au château de Sallach, au pied des Alpes styriennes, l'autre, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'hôtel Rodier, il semblait bien que leurs chemins d'ici-bas dussent être à jamais séparés. Un même malheur les avait rapprochées. Voici comment. Toutes deux avaient perdu leur mère à la même époque, et, presque aussitôt, les deux pères s'étaient remariés. Toutes deux avaient eu, dès les premiers mois de ces nouveaux mariages, des difficultés avec leur belle-mère, et pour chacune cette petite crise d'intérieur s'était résolue par l'internement au Sacré-Cœur, à Paris. Le banquier avait

choisi cet établissement parce qu'il en administrait les fonds et qu'il en connaissait les supérieures. Le général de Sallach, lui, avait été poussé à ce choix par sa seconde femme, qui, du même coup, se débarrassait de sa belle-fille et se procurait un prétexte pour venir souvent à Paris. Entrées dans la pieuse maison de la rue de Varenne le même jour, les deux orphelines, la jeune Autrichienne et la jeune Française, avaient éprouvé l'une pour l'autre un vif attrait de sympathie. Leurs confidences réciproques avaient vite transformé cet attrait en une amitié passionnée. Puis cette amitié avait duré, parce qu'elle reposait sur les portions profondes de leur caractère, que le temps devait approfondir encore.

La Tragédie classique n'était pas si loin de la nature que l'ont prétendu ses adversaires, quand, à côté du protagoniste, elle évoquait un personnage uniquement chargé d'écouter ses confidences. Il y a, en effet, dans la réalité de l'existence quotidienne, des âmes à la suite, des âmes d'écho, si l'on peut dire, toujours prêtes à recevoir les soupirs et les cris émanés d'autres âmes, des âmes-miroirs dont toute la vie réside dans le reflet qu'elles reçoivent, toute la personnalité dans l'image qu'une autre personnalité projette en elles. Dès le couvent, Louise Brion appartenait à cette race dont Shakespeare a incarné les adorables pudeurs, les délicates intelligences, l'exquise pitié, dans son Horatio, cet héroïque et loyal « second » d'Hamlet en son duel avec l'assassin de son père. A seize ans aussi bien qu'à trente, il suffisait de la regarder pour découvrir en elle l'effacement instinctif d'une nature sensible jusqu'à la timidité, incapable de s'imposer, de s'affirmer par une initiative, de vouloir, d'agir, de vivre pour son propre compte. Son visage était fin, mais cette finesse passait inaperçue, tant il y avait de réserve dans ses traits modestes, dans ses yeux d'un gris cendré, dans les masses simplement disposées de ses cheveux châtons. Elle parlait peu et d'une voix sans éclat. Elle avait le génie des parures discrètes, « tranquilles », — ce joli, cet indéfinissable terme du papotage féminin ! — Hommes

ou femmes, les êtres où tout est ainsi atténuation instinctive de leur désir, reculé devant la réalité, délicatesse un peu pauvre, nuance amortie du sentiment, s'attachent d'ordinaire, par une apparente contradiction qui est au fond une logique, à quelque créature d'ardeur et d'élan, d'audace et d'impétuosité, dont ils subissent la fascination. Ils éprouvent le besoin irrésistible de participer en imagination et par sympathie à des souffrances qu'ils n'auraient pas la force d'affronter par leur expérience propre. Les rapports de Mme Brion avec la baronne de Carlsberg n'avaient pas d'autre histoire. Dès la première semaine de leur enfantine camaraderie, la passionnée, la fantasque Ely avait ensorcelé la raisonnable, la sage Louise, et cette sorcellerie continuait à travers les années, d'autant plus puissante qu'à leur sortie du Sacré-Cœur les deux amies avaient subi de nouveau l'analogie du même malheur. Rien ne rapproche comme ces communautés de misère. L'une et l'autre avait été dans le mariage la victime des ambitions paternelles. Louise Rodier était devenue Mme Brion, parce que le vieux Rodier, engagé à l'insu de tout le monde dans la plus difficile impasse de sa vie financière, avait cru trouver le salut en prenant pour gendre et pour associé Horace Brion. Fils d'un père exécuté à la Bourse de Paris, ce dernier, en quinze ans, à force d'énergie, n'avait pas seulement refait sa fortune ; il s'était conquis en outre une espèce de gloire financière par le relèvement d'affaires réputées perdues, comme celle des Chemins de fer austro-dalmates si scélératement lancés et abandonnés par le trop célèbre Justus Hafner. (Voir *Cosmopolis*.) Il fallait à Brion, pour effacer entièrement le souvenir de son père, une alliance avec une de ces familles qui sont l'aristocratie de la Haute Banque, et dont l'honorabilité professionnelle équivaut à un brevet de noblesse. Il fallait au chef actuel de la maison Rodier-Vimal, dans la crise secrète que ses affaires traversaient, un aide de camp supérieur et d'un coup d'œil magistral. Louise avait su comprendre la nécessité de cette union et l'accepter, mais pour en être horriblement malheureuse. C'était l'époque où Ely de Sallach, contrainte

aussi par son père, épousait l'archiduc Henri-François, devenu amoureux d'elle aux eaux de Carlsbad, d'une de ces passions furieuses comme en peut éprouver un prince blasé de cinquante ans, pour qui *sentir* est une impression si violemment inattendue qu'il s'y cramponne avec les fièvres de la jeunesse un instant retrouvée. L'Empereur, quoique très hostile en principe aux mariages morganatiques, avait consenti à celui-là dans l'espoir que le plus révolutionnaire de ses cousins et le plus inquiétant s'apaiserait, se réglerait par cette vie nouvelle. Le général de Sallach avait vu dans l'élévation de sa fille la certitude du feld-maréchalat. Lui et sa femme avaient pressé l'enfant d'une telle manière qu'elle avait cédé, tentée elle-même par une vanité trop naturelle à son âge. Douze ans avaient passé depuis lors et les deux anciennes camarades du Sacré-Cœur étaient aussi solitaires, aussi misérables, aussi orphelines, l'une dans son existence comblée de demi-princesse, l'autre dans son luxe quasi royal de grande Parisienne, qu'au jour où elles s'étaient parlé pour la première fois sous les arbres du jardin conventuel dont les verdure égalaient au printemps le morne boulevard des Invalides. Elles n'avaient jamais cessé de s'écrire, et, chacune ayant pu suivre les chagrins de sa propre destinée dans la destinée de l'autre, leur affection s'était resserrée de toute cette identité de mélancolie, de leurs confidences, de leurs silences mêmes. La dureté du financier, son âpre égoïsme dissimulé sous les manières étudiées d'un faux homme du monde, sa brutale sensualité, avaient permis à Louise de comprendre, de plaindre, de partager les meurtrissures d'âme de la pauvre Ély, abandonnée en proie au despotisme jaloux d'un maître cruellement inégal, quinteux, chez lequel le nihilisme intellectuel d'un anarchiste se trouvait associé à l'orgueil impérieux d'une nature de tyran. De son côté, la baronne avait pu mesurer à la profondeur de ses propres blessures les plaies dont saignait le cœur tendre de son amie. Seulement elle, la fille d'un soldat, la descendante de ces héros de la Tchernagora qui ne se sont jamais rendus, elle ne s'était pas soumise comme l'héritière d'une lignée

dévote, la petite-fille des vertueux Rodier et des prudents Vimal. Ély avait aussitôt dressé orgueil contre orgueil, volonté contre volonté. Des scènes atroces, qu'elle avait subies sans y sombrer, auraient abouti à la plus éclatante rupture, si la jeune femme n'avait eu l'idée d'en appeler en très haut lieu. Une influence souveraine avait imposé un compromis qui sauvait les apparences. La baronne avait recouvré sa liberté presque entière, sans divorce ni séparation légale, avec quelle rancune de son mari, on le devine ! En fait, c'était depuis quatre ans le premier hiver qu'elle passait auprès de l'archiduc, malade et retiré dans sa villa de Cannes, — étrange endroit, véritablement disposé à l'image de son étrange maître : la moitié de la maison était un palais, l'autre un laboratoire. — Mme Brion avait assisté de loin à ce drame conjugal, puis à ce demi-affranchissement dont elle n'avait pas suivi l'exemple. La douce créature s'était laissé, sans rien dire, brutaliser et briser par le négrier de finance, à la dure poigne, dont elle portait le nom. Ce contraste même lui avait rendu son amie plus chère. Ély de Carlsberg avait été sa rébellion, son indépendance, son roman, — un roman dont elle ne savait pas tous les chapitres. Les confidences de deux amies qui ne se voient qu'à intervalles sont toujours un peu arrangées. D'instinct, l'amie qui se confesse à son amie s'abstient de toucher à l'image que l'autre se fait d'elle, et cette image finit de la sorte par beaucoup plus ressembler à son passé qu'à son présent. Aussi la baronne avait-elle caché à sa confidente tout un côté de sa vie. Belle comme elle était, riche, libre, audacieuse et sans principes, elle avait cherché l'oubli et la vengeance de ses misères de ménage, là où toutes les femmes qui ont du tempérament et pas de foi religieuse cherchent de pareils oublis et de pareilles vengeances. Elle avait eu d'abord des coquetteries, puis des légèretés, enfin une aventure. Mme Brion n'en soupçonnait rien. Elle aimait Ely, de la sentir si vivante, sans se rendre compte que ce mouvement, cette vitalité, cette énergie ne pouvaient pas aller, chez une créature de cette race et de ces libres allures,

sans de hardies et coupables expériences. Mais n'est-ce pas la première condition et la définition même de l'amitié, cette partialité inconséquente qui nous fait oublier devant certaines personnes la grande loi si connue et que le langage vulgaire exprime si simplement : tout être a les défauts de ses qualités ? La haine et l'envie ne voient que les défauts. Est-il si injuste que l'amitié ne voie que les qualités ?

Cependant, si aveuglée par l'amitié que soit une femme et si honnête, si peu initiée aux intrigues de son entourage, elle n'en est pas moins femme. A ce titre, il semble qu'elle possède un instinct spécial pour les choses du sexe. Cette infailliable divination lui fait sentir inconsciemment, j'allais dire animallement, si l'amie en qui elle a le plus de confiance se conduit comme elle-même dans ses rapports avec les hommes. Louise n'aurait pas su formuler en quoi Ely avait changé ; pourtant, à chaque nouvelle entrevue, depuis quelques années, elle percevait ce changement. Était-ce une fantaisie plus libre d'attitude et de toilette, une hardiesse dans le regard, l'aisance à interpréter dans un sens coupable toute intimité autour d'elle, un désenchantement, presque un cynisme habituel de la conversation ? Ces signes auxquels se reconnaît la femme qui a bravé les préjugés de la convention, aussi bien que les principes de la morale, Mme Brion n'avait pu s'empêcher de les remarquer chez Mme de Carlsberg. Mais analyser ces signes, se les avouer même, elle ne se l'était pas permis. Les âmes délicates, et qui savent aimer, ont le scrupule, presque le remords de leurs propres froissements lorsqu'il s'agit de ceux qu'elles aiment. Elles donnent tort à leur conscience et condamnent leurs impressions, plutôt que de juger les personnes d'où ces impressions leur viennent. Un malaise leur reste cependant, que le moindre fait trop précis leur rend insupportable. Pour Louise Brion, ce petit fait avait été, ces derniers temps, l'attitude de son amie à l'égard de Pierre Hautefeuille. Le hasard avait voulu qu'elle fût à Cannes lorsqu'il avait été présenté à la baronne chez Mme de Chésy, laquelle était, comme on l'a vu, une amie

particulière de la sœur du jeune homme, la jeune et brillante Marie d'Yssac. Dès cette première soirée, Mme Brion avait été surprise par les manières d'Ely, qui avait causé longuement en tête-à-tête dans un coin du salon avec cet inconnu de la veille. Repartie aussitôt pour Monte-Carlo, elle n'y aurait plus pensé, sans doute, si elle n'avait, lors d'une nouvelle visite à Cannes, trouvé que le jeune homme était reçu chez la baronne sur un pied de bien soudaine intimité. Ayant fait elle-même une visite de quelques jours chez Mme de Carlsberg, elle avait dû reconnaître que son amie était ou très coquette, ou très imprudente avec Hautefeuille. Elle avait opté pour l'imprudence. Elle s'était dit que ce garçon devenait follement amoureux d'Ely, et que cette dernière se prêtait par désœuvrement, par légèreté, à un jeu vraiment trop périlleux, sinon coupable. Elle avait résolu de l'avertir. Puis elle n'avait pas osé, en proie à cette espèce de paralysie morale dont les personnalités fortes frappent les personnalités faibles, par le seul magnétisme de leur présence. La petite scène surprise ce soir dans la salle de jeu allait lui donner l'énergie de parler. L'action de Pierre Hautefeuille, cette immédiate démarche pour se procurer l'étui à cigarettes vendu par Mme de Carlsberg, avait remué la fidèle amie à une profondeur singulière. Elle y avait soudain découvert la preuve d'une attendrissante analogie entre sa façon de sentir et celle de l'amoureux. Venue elle-même se mêler à la foule des spectateurs pour suivre le jeu de son amie dont l'énervement l'inquiétait, elle l'avait vue vendre la boîte d'or. Cette action de « Bohémienne » lui avait été cruellement pénible, et plus pénible encore de penser que ce bijou si intime, dont Ely se servait toujours, serait brocanté dans une des boutiques de Monte-Carlo, et donné en cadeau par quelque joueur à quelque fille. Tout de suite elle avait cherché à joindre l'usurier pour faire ce qu'avait fait Pierre Hautefeuille. De constater qu'ils avaient eu la même idée, avait remué en elle une corde profonde de sympathie. Elle avait été touchée dans son affection pour Mme de Carlsberg et comme caressée dans son doux esprit de femme

romanesque, si peu habituée à trouver chez les hommes un écho à ses délicatesses. Elle s'était dit : « Le malheureux ! Ce que je craignais est arrivé. Il l'aime !... Est-il encore temps d'avertir Ely et d'empêcher qu'elle n'ait sur la conscience le malheur de cet enfant ? » Cette réflexion avait triomphé de toute timidité chez la naïve et bonne créature. Elle s'était promis de parler à son amie aussitôt qu'elle en aurait l'occasion, et cette occasion allait se présenter le soir même.

Elles étaient sorties vers onze heures. Brion, toujours très correct, voire courtois devant témoins, avait reconduit les deux femmes jusqu'à la villa, magnifique construction que le financier avait dressée, comme une réclame de marbre, dans l'endroit le plus en vue de la colline. Il les avait quittées aussitôt, et, une fois seules, la baronne avait demandé à son amie de marcher un peu dans ce jardin de la villa Brion, aussi extraordinaire, aussi improvisé, aussi célèbre que la villa elle-même : elle voulait, avait-elle dit, devant repartir pour Cannes le lendemain, jouir une dernière fois de ce jardin par cette nuit réellement féerique. Enveloppées de leurs fourrures, les deux femmes commencèrent d'aller et de venir sur la terrasse d'abord, puis dans les allées. Elles marchaient silencieuses, saisies toutes deux par l'antithèse entre la fiévreuse atmosphère du casino où elles avaient passé la soirée et la magnificence paisible du paysage qui les entourait maintenant. Et le contraste n'était pas moins étonnant entre la baronne Ély de la table de roulette et la baronne Ely de cette promenade et de cette heure. La lune qui rayonnait à plein globe dans le vaste ciel semblait l'envelopper, la noyer d'un frisson de langueur exaltée. La bouche à demi ouverte, et comme respirant, comme aspirant toute la pureté de cette belle nuit froide, on eût dit que son visage se caressait à la pâleur de ce rayonnement et que la fraîcheur de l'astre lui atteignait le cœur à travers les yeux, tant elle fixait avec avidité le disque d'argent qui éclairait l'horizon d'une lumière presque aussi intense que celle du grand jour. C'était

d'abord la mer que cette lune illuminait, une mer de velours sombre sur laquelle cette ruisselante et mourante traînée de clarté blanche traçait un chemin miraculeux. La nuit était si limpide que, dans cette baie ainsi éclairée, on distinguait le gréement d'un yacht immobile sur ses ancres, à l'abri du promontoire que couronnent les créneaux guelfes du vieux palais Grimaldi. La grande forme vague du cap Martin s'allongeait de l'autre côté, et c'était partout un mélange d'éclatantes transparences et de formes noires, comme découpées à l'emporte-pièce sur cette lumière de rêve. Les longues branches des palmiers recourbées en chapiteaux, les poignards dressés des aloès, l'épaisse feuillée des orangers se projetaient en ombres presque dures, tandis que sur les gazons la magie du clair de lune étalait ses splendeurs nacrées. Une à une les maisons éteignaient leurs feux, et, de la terrasse, les deux femmes pouvaient les voir qui maintenant, toutes blanches, presque fantomatiques parmi le floconnement obscur et impénétrable des oliviers, s'endormaient du vaste sommeil répandu sur ce paysage. L'apaisement de cette heure était si complet que les promeneuses n'entendaient d'autre bruit que le craquement du gravier sous leurs petits souliers du soir et le frisson de leurs robes. Ce fut Mme de Carlsberg qui rompit la première ce silence, entraînée par le charme de penser tout haut, délicieux par une telle heure, auprès d'une telle amie. Elle s'était arrêtée une minute pour regarder plus fixement le ciel, et elle dit :

— « Que cette nuit est pure et comme elle est douce ! Toute petite fille, à Sallach, j'avais une gouvernante Allemande qui savait le nom de toutes les étoiles. Elle m'apprenait à les connaître. Je les retrouve encore : voici la Polaire, Cassiopée, la Grande Ourse, Arcturus, Véga de la Lyre. Elles sont toujours à la même place... Elles y étaient avant que nous fussions nées, elles y seront quand nous serons mortes. Penses-tu quelquefois à cela, que la face de la nuit était la même quand vivaient Marie-Antoinette, Marie Stuart, Cléopâtre, toutes ces femmes dont les noms nous représentent, par delà des années

et des siècles, d'immenses malheurs, de tragiques amours, de grandes gloires? Penses-tu qu'elles ont regardé cette même lune et ces mêmes étoiles aux mêmes points de l'espace, avec les mêmes yeux que nous, la même âme, les mêmes joies, les mêmes douleurs, et qu'elles ont passé, comme nous passerons, devant cette figure du ciel qui n'a pas bougé, qui ne s'est pas doutée de ces joies et de ces douleurs? Lorsque ces idées me prennent, lorsque je songe aux pauvres êtres que nous sommes, avec toutes nos agonies qui ne remueraient pas un atome de cette immensité, je me demande : Que signifient nos lois, nos mœurs, nos préjugés? Quelle vanité de croire que nous importons en quoi que ce soit à cette magnifique, à cette éternelle, à cette impassible nature!... Je me dis : Il n'y a qu'une chose de vraie ici-bas, s'assouvir le cœur, sentir et aller jusqu'au bout de tous ses sentiments, désirer et aller jusqu'au bout de tous ses désirs, vivre enfin sa vie à soi, sa vie sincère, hardiment, librement, hors des mensonges et des conventions, avant de sombrer dans l'inévitable néant... »

Il y avait quelque chose d'affreux à entendre cette belle jeune femme prononcer des paroles d'un si farouche nihilisme par cette belle nuit et devant ce beau paysage. Pour Mme Brion, si pieuse et si tendre, ces phrases étaient plus pénibles encore, dites de la même voix qui tout à l'heure indiquait au croupier où poser le dernier enjeu. Elle admirait tellement Ely pour cette haute intelligence qui lui permettait de lire tous les livres, d'écrire en quatre ou cinq langues, de causer sur toutes les matières, avec les hommes les plus distingués! Élevée jusqu'à dix-sept ans d'après les solides méthodes allemandes, la baronne avait trouvé, d'abord dans la fréquentation de l'archiduc, puis dans ses longs séjours en Italie, des occasions d'une culture exceptionnelle, et son souple esprit de demi-Slave en avait profité. Hélas! à quoi lui servait cette rare instruction, cette facilité à comprendre, ce goût des idées, puisqu'elle n'en tirait ni de quoi gouverner ses caprices, — son attitude à la table de roulette venait de

le prouver, — ni de quoi gouverner sa pensée, — la sombre profession de foi qu'elle venait de laisser échapper le prouvait trop?... — Cette indigence intime parmi tant de dons et de chances extérieures saisit une fois de plus la fidèle amie qui n'avait jamais voulu admettre certaines négations chez son ancienne compagne du Sacré-Cœur, et elle lui dit :

— « Tu parles de nouveau comme si tu ne croyais pas à un autre monde. Est-il possible que tu penses ainsi? »

— « Non, je n'y crois pas, » répondit la baronne, en secouant sa jolie tête autour de laquelle un souffle d'air faisait trembler les longs poils soyeux de son collet en zibeline.

« Mon mari n'a eu que cette bonne influence sur moi, mais il l'a eue. Il m'a guérie de cette faiblesse qui n'ose pas regarder en face la vérité... La vérité, c'est que l'homme n'a jamais pu rencontrer ici-bas la trace d'une Providence, d'une pitié venue d'en haut, d'une justice, un signe, un seul signe, qu'il y ait au-dessus de nous, quoi que ce soit, sinon des forces aveugles et implacables. Il n'y a pas de Dieu. Il n'y a que ce monde. Voilà ce que je sais aujourd'hui, et j'aime à le savoir. J'aime à meurtrir mon cœur contre cette idée d'un univers féroce et stupide. J'y trouve un sauvage plaisir et, si étrange que cela doive te paraître, une force intérieure... »

— « Ne continue pas à parler de la sorte, » interrompit Mme Brion qui la prit dans ses bras, et elle la serra contre elle, comme une sœur presse une sœur malade, une mère son enfant ; « tu me fais trop de mal... Mais, » insista-t-elle en gardant la main de son amie dans la sienne, et toutes deux reprenant leur marche, « je sais, moi, que tu portes sur le cœur un poids que tu ne me dis pas. Tu n'as jamais été heureuse. Tu l'es moins que jamais aujourd'hui, et tu en veux à Dieu de ta destinée manquée. Tu te laisses aller à blasphémer comme tu te laissais aller à jouer tout à l'heure, avec folie, comme on dit que certains hommes se grisent. Ne dis pas non. J'étais là, ce soir, cachée dans la foule, à te regarder... Pardonne-moi. Tu avais été si nerveuse ce matin ! Tu m'avais tant inquiétée ! Enfin, je n'aurais pas voulu te quitter cinq minutes.

Et toi, mon Ely, je t'ai vue parmi ces femmes et ces hommes, et cette déraisonnable partie à laquelle assistait ce public qui se chuchotait ton nom ! Je t'ai vue quand tu as voulu vendre cet étui, cet objet si intime, si à toi !... Ah ! mon Ely, mon Ely !... »

Un profond soupir accompagna ce nom aimé, que la douce femme répétait avec une tendresse passionnée. Cette naïveté d'affection, qui souffrait devant les déchéances de son idole sans formuler un reproche, toucha la baronne et lui fit un peu honte. Elle dissimula ces deux impressions sous un rire qu'elle essaya de rendre gai afin d'apaiser son amie :

— « Comme c'est heureux que je ne t'aie pas vue ! » dit-elle. « Je t'aurais emprunté de l'argent et il aurait rejoint le reste... Et puis ne t'inquiète pas, cela ne m'arrivera plus. J'avais si souvent entendu parler des émotions du jeu. J'ai voulu, pour une fois, non pas jouer, comme je faisais tous les jours, mais jouer vraiment... C'est encore plus ennuyeux que bête... Je ne regrette que l'étui à cigarettes... » Elle eut comme une seconde d'hésitation. « C'était un souvenir d'un ami qui n'est plus... Mais je retrouverai le marchand demain... »

— « C'est inutile... » fit vivement Mme Brion. « Il ne l'a pas. »

— « Tu l'as déjà racheté ? » dit Mme de Carlsberg. « A ce trait-là, je reconnais ma Louise... »

— « J'ai eu cette idée, » répondit Mme Brion, presque à voix basse ; « mais quelqu'un d'autre m'avait devancée... »

— « Quelqu'un d'autre ? » demanda la baronne dont le visage revêtit soudain une expression altière. « Quelqu'un que tu as vu et que je connais ? »

— « Que j'ai vu et que tu connais... Mais je n'ose pas te répéter son nom, maintenant que je vois comment tu prends la chose... Et pourtant, tu n'as pas le droit d'en vouloir à cet homme. Car, s'il est devenu amoureux de toi, c'est bien ta faute... Tu as été si imprudente avec lui, laisse-moi tout te dire, si coquette !... » Et après un silence : « C'est le jeune Pierre Hautefeuille... »

L'excellente femme avait un battement de cœur en prononçant cette dernière phrase. Elle voulait bien empêcher Mme de Carlsberg de prolonger une coquetterie qu'elle jugeait imprudente et malsaine; mais le courroux qui avait contracté le visage de son amie lui faisait craindre de dépasser le but et d'attirer sur l'indiscret amoureux quelque-une de ces colères dont elle savait Ely capable; et cela, elle se le fût reproché comme une indécatesse, une trahison presque, envers le pauvre garçon dont elle avait surpris le tendre secret. Mais non, ce n'était pas la colère qui avait, au seul nom de Pierre Hautefeuille, décomposé les traits de Mme de Carlsberg et empourpré soudain ses joues. Louise, qui la connaissait bien, put voir qu'une émotion profonde venait de la saisir, qui n'avait plus rien de commun avec la fierté révoltée de tout à l'heure. Elle en demeura si interdite qu'elle s'arrêta de parler. La baronne Ely, de son côté, n'avait rien répondu, en sorte que les deux femmes recommencèrent à marcher en silence. Elles étaient entrées dans une allée de palmiers que la lune criblait de sa lumière sans en dissiper l'obscurité. Comme Mme Brion ne voyait plus le visage de son amie, son trouble à elle-même devint si fort qu'elle osa demander, d'une voix maintenant tremblante :

— « Pourquoi ne me réponds-tu pas? Est-ce que tu penses que j'aurais dû empêcher ce jeune homme de faire ce qu'il a fait? A cause de toi, je ne pouvais pas même paraître l'avoir remarqué!... Tu es froissée de ma remarque sur ta coquetterie? Tu le sais bien : si je t'ai parlé de la sorte, c'est que j'estime tellement ton cœur... »

— « Toi, me froisser? » dit la baronne. « Toi?... Tu sais bien aussi que ce n'est pas possible... Non, je ne suis pas froissée. Je suis émue... Je ne savais pas qu'il fût là, » continua-t-elle plus bas, « ni qu'il m'eût vue à cette table, faisant ce que j'y faisais. Tu crois que j'ai été coquette avec lui? Tiens, regarde... »

Et, comme elles étaient en ce moment à l'extrémité de l'allée, elle se retourna. Sur son visage, deux larmes coulaient

lentement le long de ses joues. A travers ses yeux, d'où ces pleurs venaient de jaillir, Louise put lire jusqu'au fond de son âme; et devant l'évidence de ce qu'elle n'avait pas osé comprendre tout à l'heure, elle s'écria :

— « Tu pleures... » Puis comme épouvantée devant cette tragédie morale qu'elle apercevait à présent : « Tu l'aimes? » répéta-t-elle, « tu l'aimes?... »

— « A quoi bon te le cacher maintenant? » répondit Ely. « Oui, je l'aime... Quand tu m'as dit ce qu'il avait fait ce soir et qui m'a prouvé, une fois de plus, ce que je sais, qu'il m'aime aussi, cela m'a touchée à un point trop malade, voilà tout. J'aurais dû en être heureuse, n'est-ce pas? Tu vois que j'en suis bouleversée... Si tu savais dans quelles conditions ce sentiment est venu me prendre, pauvre chère, c'est alors que tu plaindrais ton Ely. Ah! plains-la, plains-la! »

Et, posant sa tête enfantinement sur l'épaule de sa compagne, voilà qu'elle se mit à pleurer, comme une enfant, en effet, tandis que l'autre, affolée de cette soudaine explosion, lui disait, révélant jusque dans sa pitié la naïveté de l'honnête femme, incapable de soupçon :

— « Je t'en supplie, calme-toi. C'est vrai : c'est un affreux malheur pour une femme que de se laisser envahir par un amour qu'elle n'a pas le droit de satisfaire... Mais, n'aie pas de remords, et, surtout, ne crois pas que je te blâme. Quand je t'ai parlé comme j'ai fait, c'était pour te mettre en garde contre le chagrin que tu pouvais causer... Je le vois trop, que tu n'as pas été coquette. Je sais que tu n'as pas permis à ce jeune homme de deviner le sentiment qu'il t'a inspiré. Je sais qu'il ne le devinera jamais, et que tu seras toujours mon irréprochable Ely... Calme-toi, souris-moi. N'est-ce donc rien que d'avoir auprès de soi une amie, une vraie amie pour te comprendre? »

— « Me comprendre? » répondit la baronne Ely. « Pauvre Louise! Tu m'aimes, oui, tu m'aimes bien. Mais, » acheva-t-elle d'une voix profonde, « tu ne me connais pas... » Puis, avec une sorte d'emportement, elle prit le bras de son amie,

et, la regardant bien en face : « Écoute, » fit-elle, « tu crois que je suis toujours ce que tu es restée, ce que j'étais autrefois, ton irréprochable Ely, comme tu dis... Et bien ! ce n'est pas vrai... J'ai eu un amant. Tais-toi, ne me réponds pas. Il fallait que cela fût dit. C'est dit... Et cet amant, c'est l'ami le plus intime de Pierre Hautefeuille, un ami comme tu es mon amie, un frère d'amitié comme tu es ma sœur... Ce poids que tu as deviné que j'avais ici, » et elle se frappa le sein, « le voilà. Il est horrible à porter... »

Certains aveux entraînent avec eux tant d'irréremédiable que leur franchise donne à ceux qui les font et qui n'y sont pas contraints je ne sais quoi d'auguste, même dans la déchéance ; et quand ces aveux nous viennent de quelqu'un que nous aimons comme Louise aimait Ely, c'est en nous un délire de tendresse pour cet être qui nous prouve sa noblesse par sa confession, en même temps que l'évidence de sa flétrissure nous perce l'âme. Si, quelques heures auparavant, dans un des salons de Monte-Carlo, un des innombrables viveurs en train d'errer autour des tables eût répété la plus vague phrase de doute sur l'honneur de Mme de Carlsberg et que Mme Brion eût entendu cette phrase, quelle indignation n'eût pas été la sienne, et quelle douleur ! La douleur y était encore, et déchirante, tandis qu'Ely prononçait les mots impossibles à oublier ; d'indignation, il n'y avait plus trace dans ce cœur, et elle ne trouvait pour répondre à ce douloureux aveu que ces mots dont le reproche était à lui seul la preuve d'une tendresse indulgente jusqu'à la complicité :

— « Dieu juste ! Comme tu as dû souffrir ! Mais pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt comme tu me parles maintenant ? Pourquoi n'as-tu pas eu confiance en moi ? As-tu cru que je t'aimerais moins?... Vois, j'ai le courage de tout entendre... » Et elle ajouta, d'un accent où palpitait cette soif de savoir qui nous saisit devant les pires fautes de ceux que nous chérissons, comme si nous espérions trouver dans ce cruel détail de quoi mieux leur pardonner : « Je t'en conjure. Dis-moi tout, tout... Et d'abord, cet homme ? Je le connais?... »

— « Non, » répondit Mme de Carlsberg. « Il s'appelait Olivier du Prat. Je l'ai rencontré à Rome, il y a deux ans, lorsque j'y ai passé l'hiver. C'est l'époque de ma vie où tu m'as le moins vue, où je t'ai le moins écrit. C'est aussi l'époque où j'ai été la plus mauvaise, par solitude, par inaction, par tristesse, par dégoût de tout et de moi-même. Ce garçon était secrétaire à l'une des ambassades de France. Il était très à la mode, parce qu'il avait inspiré une passion à deux dames de la société romaine qui se le disputaient presque ouvertement... C'est très vilain, ce que je vais te dire, mais c'est ainsi : cela m'amusa de le leur prendre. Dans ces sortes d'aventures, c'est comme tout à l'heure au jeu : on s'imagine qu'on trouvera des émotions là où les autres en trouvent. Et puis, toujours comme au jeu, on découvre que cela vous ennuie, mais on s'acharne à jouer, par entêtement, par vanité, par excitation d'une absurde lutte... Je suis devenue sa maîtresse... Sa maîtresse ! » et sa voix se fit plus grave pour appuyer sur ce mot : « Et je sais aujourd'hui que je ne l'ai jamais aimé... Je me suis obstinée, exaspérée à cette liaison, au point qu'il serait en droit de dire que c'est moi qui ai voulu qu'il m'aimât, moi qui ai tout fait pour le retenir... Il aurait raison, et, je te le répète, je ne l'ai pas aimé... Et lui-même !... C'était un caractère singulier et très différent de ces hommes à bonnes fortunes, d'habitude effroyablement vulgaires. Il était si changeant, si ondoyant, si pétri de contrastes, si insaisissable, qu'à l'heure présente je ne pourrais pas dire si lui non plus il m'a aimée... Tu crois rêver en m'écoutant, et, en te parlant, j'éprouve l'impression que nos rapports furent, en effet, presque inexplicables, inintelligibles pour qui ne l'a pas connu... Je n'ai jamais rencontré d'être plus déconcertant, plus irritant aussi, par cette incertitude éternelle où il vous tenait, quoi que vous fissiez. Un jour il était ému, vibrant, passionné jusqu'à la frénésie, et le lendemain, le même jour quelquefois, il se reprenait, il se retournait : de tendre, il devenait persifleur ; de confiant, soupçonneux ; d'abandonné, ironique ; d'amoureux, cruel ; —

sans qu'il fût possible ni de mettre en doute sa sincérité, ni de saisir la cause de cet incroyable revirement. — Ces sautes d'humeur, il ne les avait pas seulement dans ses émotions; il les avait jusque dans ses idées. Je l'ai vu ému aux larmes par une visite dans les Catacombes, et, au retour, aussi outrageusement athée que l'archiduc. Je l'ai vu, dans le monde, tenir vingt personnes sous le charme de sa verve et de sa fantaisie, et puis passer des soirées entières sans qu'on pût lui arracher deux mots... Enfin, c'était, du petit au grand, une énigme vivante, et que je pénétre mieux à distance. Il avait été orphelin de très bonne heure et il avait eu une enfance très malheureuse, suivie d'une adolescence précocement désenchantée. Il avait été blessé et corrompu trop jeune. De là cette instabilité d'âme, ce caractère tout en fuites, qui agit sur moi, aussitôt que je commençai de m'y intéresser, comme par une puissance de spasme. Quand j'étais jeune, à Sallach, j'aimais à monter des bêtes difficiles que je m'acharnais à dompter. Je ne peux mieux comparer mes relations avec Olivier qu'à ce duel avec un cheval qui essaie *to get the best of you*, comme disent les Anglais. Je te le répète : je suis bien sûre de ne pas l'avoir aimé. Je ne suis pas bien sûre de ne pas l'avoir haï...

Elle avait parlé avec une véhémence qui prouvait combien ces souvenirs tenaient en elle à des fibres profondes. Elle se tut pendant une minute; et, comme elle était près d'un buisson de roses, elle arracha une fleur dont elle se mit à mordre les pétales d'une bouche nerveuse, tandis que Mme Brion poussait ce gémissement :

— « Fallait-il que j'eusse à te plaindre de cela aussi, d'avoir cherché le bonheur hors du mariage et d'avoir rencontré cet homme, ce monstre d'égoïsme, de dureté, de caprice!... »

— « Je n'en suis pas juge, » reprit Mme de Carlsberg. « Si, moi-même, j'avais été autre, je l'aurais sans doute changé. Mais il avait touché en moi la place irritable. Je voulais le tenir, je voulais le dompter, le vaincre, et j'employai l'arme terrible : je le rendis jaloux... Tout cela fit une histoire amère, dont je t'épargne les épisodes. Ils me seraient cruels

à rappeler. Tu en sauras assez quand je t'aurai dit qu'un jour, après une semaine de brouille, suivie d'une reprise d'intimité où il fut plus tendre que je ne l'avais jamais connu, Olivier quitta Rome, subitement, sans une explication, sans un mot d'adieu, sans une lettre. Je ne l'ai plus jamais revu. Je n'ai plus jamais rien su de lui, sinon ce qu'un hasard de conversation m'apprit cet hiver, qu'il était marié... Et c'est tout ! » Elle se tut ; puis, d'un accent adouci, qui disait la différence entre les souvenirs qu'elle venait d'évoquer et ceux qu'elle aborda : « Tu comprendras maintenant quelle étrange curiosité j'ai ressentie quand, voici deux mois, Chésy me demanda la permission de me présenter le frère d'une amie de sa femme, venu à Cannes en convalescence, très isolé, très charmant, et qu'il me nomma Pierre Hautefeuille. Au cours des conversations indéfiniment prolongées que nous avions eues ensemble, Olivier et moi, dans l'intervalle de nos heures de querelle, ce nom était bien souvent revenu... Ici encore il me faut essayer de te faire comprendre quelque chose de si personnel et de si particulier : comment cet homme causait, et l'extraordinaire attrait que sa parole avait pour moi. Cet être, énigmatique et fermé, avait tout d'un coup des heures d'une expansion absolue, des ouvertures de cœur que je n'ai connues qu'à lui. C'était comme s'il eût revécu sa vie tout haut devant moi, qui l'écoutais avec un attrait, lui aussi, sans analogue. Il déployait, dans ces moments-là, une lucidité implacable sur les autres et sur lui-même, qui vous donnait envie de crier, comme une opération de chirurgie, et qui vous hypnotisait en même temps d'un intérêt poignant. C'était, quand il parlait de lui, une mise à nu, brutale à la fois et délicate, de son enfance et de sa jeunesse, avec des évocations si précises que tel ou tel individu, connu seulement par ces confidences, m'est présent comme si je l'avais réellement rencontré. Et lui, quelle âme étrange, incomplète et supérieure, si noble et si dégradée, si sensible et si aride, où tout semblait avoir été velléité, avortement, souillure, désillusion ! Oui, tout, excepté un seul sentiment. Cet homme, qui

méprisait sa famille, qui ne parlait de son pays qu'avec écœurement, qui interprétait toutes les actions des autres et les siennes propres par les pires motifs, qui niait Dieu, qui niait la vertu, qui niait l'amour, cet anarchiste moral enfin, si pareil à l'archiduc par tant de côtés, avait une foi, un culte, une religion : il croyait à l'amitié, du moins à celle d'un homme pour un homme, car il n'admettait pas qu'une femme pût être l'amie d'une femme. — Il ne te connaissait pas, chère Louise... — Il prétendait, je me rappelle si bien ses mots eux-mêmes, qu'entre deux hommes qui se sont éprouvés l'un l'autre, qui ont vécu, pensé, souffert côte à côte et qui s'estiment en s'aimant, il s'établit une sorte d'affection si haute, si profonde, si fière, que rien ne saurait lui être comparé. Il disait que ce sentiment était le seul qu'il respectât, le seul contre lequel ni les années, ni les événements ne pussent prévaloir. Il avouait que ces amitiés étaient rares, qu'il en avait pourtant rencontré quelques exemples, et qu'il en gardait lui-même une dans sa vie : c'est alors qu'il évoquait l'image de Pierre Hautefeuille. Son accent, son regard, l'expression de ses traits, tout changeait en lui, quand il s'attachait au souvenir de cet ami absent. Lui, l'homme de toutes les ironies, il me racontait avec attendrissement et avec respect des détails aussi naïfs que leur première rencontre au collège, leur camaraderie naissante, leurs vacances d'enfants. Il me disait l'enthousiasme qui les avait fait, en 1870, s'engager ensemble, et la guerre, leurs communs dangers, leurs communes souffrances. Il n'en finissait pas de me vanter la pureté d'âme de son ami, sa délicatesse d'esprit, sa noblesse... Je t'ai déjà dit que cet homme est demeuré pour moi une énigme. Il l'était surtout dans ces heures de confidences rétrospectives auxquelles j'assistais avec l'étonnement, la stupeur presque, de constater cette anomalie dans ce cœur si usé, si blasé, cette floraison, dans ce terrain stérile, d'un sentiment si délicat, si jeune, si rare qu'il me rappelait — malgré les paradoxes d'Olivier, c'est le meilleur éloge que j'en puisse faire — notre amitié à nous... »

— « Merci, » dit Mme Brion, « tu m'as fait du bien. Tout à l'heure, en t'écoutant, je croyais entendre parler une autre personne, que je ne connaissais pas. Je viens de te retrouver tout entière, si aimante, si douce, si bonne... »

— « Bonne? Je ne le suis guère, » répondit la baronne Ely en hochant la tête, « et la preuve : à peine Chésy m'eut-il prononcé le nom de Pierre Hautefeuille, une seule idée s'empara de moi. Tu la trouveras abominable. Je la paierai peut-être bien cher. Le départ d'Olivier d'abord, et puis son mariage avaient remué en moi ce levain de haine dont je te parlais. Le croiras-tu? Je ne pouvais pas supporter la pensée que cet homme m'eût quittée ainsi et qu'il fût heureux, paisible, indifférent ailleurs, ni qu'il eût refait sa vie comme cela, sans que je me fusse vengée. On porte de ces bas-fonds dans son cœur, quand on a été ce que je fus si longtemps, une malheureuse, une désespérée dans un décor de bonheur et de luxe. Trop de détresse morale déprave, à la fin. Quand j'appris que j'allais rencontrer l'intime ami d'Olivier, c'est uniquement cette possibilité de vengeance qui s'offrit à moi : une vengeance raffinée, atroce et sûre. Mon existence et celle de Du Prat étaient bien séparées, certes. Il m'avait très probablement oubliée. Pourtant, je ne doutai pas une minute que si je me faisais aimer de son ami, et s'il le savait, je le percerais à l'endroit le plus sensible et le plus intime de son cœur. Et voilà pourquoi j'ai accepté que l'on me présentât Hautefeuille, pourquoi j'ai eu avec lui les coquetteries que tu me reproches. Car, je l'avoue, j'ai commencé par être coquette... Dieu! comme c'est près!... Et comme c'est loin!... »

— « Mais Pierre Hautefeuille, » interrompit Mme Brion, « sait-il tes relations avec Olivier ? »

— « Ah ! » dit Mme de Carlsberg, « tu touches à la place la plus malade. Il les ignore, comme il ignore tout des réalités basses de la vie. C'est par cette fraîcheur de nature, par cette simplicité de cœur dont l'autre m'avait tant parlé, par cette jeunesse enfin, que cet enfant, avec lequel je me préparais à jouer un jeu trop cruel, m'a prise tout entière... »

Tu ne peux pas comprendre cela, toi qui as toujours senti comme tu devais sentir, ce que c'est que d'avoir étouffé en soi l'être bon, confiant, enthousiaste, et que, tout d'un coup, cet être se réveille!... On a cru que l'on n'aimerait plus jamais. On s'est crue, on s'est voulue sèche, implacable, mauvaise; et puis, c'est un miracle de résurrection, au contact d'un cœur si jeune, si vrai, si simple, que le tromper, ce serait tromper un enfant. Si tu le connaissais comme je le connais maintenant! Si, jour par jour, heure par heure, tu t'étais penchée sur cette âme pour l'estimer, pour l'admirer, pour l'aimer davantage, à chaque nouvelle preuve de sa beauté!... Jamais un doute, jamais une défiance, jamais une petitesse dans cet esprit resté neuf et pour qui le mal n'existe point, qui ne le voit point. Je n'avais pas causé avec lui trois fois, je comprenais tout ce qu'Olivier m'en avait dit, ce qui jadis, dans nos entretiens de Rome, provoquait tantôt mon incrédulité, tantôt ma colère. Ce respect, cette vénération plutôt, qu'il m'avouait ressentir devant cette candeur et cette droiture, je l'éprouvais à mon tour. Ah! ce fut là, dans le charme dont j'étais enlacée, une impression que je peux à peine dire, tant l'amertume s'y mélangeait à l'enchantement. Toutes les phrases dont Olivier se servait jadis pour me parler de son ami m'étaient revenues dès le premier jour, et, à chaque nouvelle rencontre, je constatais comme elles étaient fines, comme elles étaient vraies... Cet Olivier que nous n'avons jamais nommé, dont Pierre Hautefeuille ignore même que je le connais, il n'a jamais cessé d'être entre nous. C'est lui qui m'a appris à mieux comprendre celui que j'aime, à mieux l'aimer à travers ce qu'il m'en a dit autrefois... Et cependant, à travers cette amertume, l'enchantement continuait... Je me laissai d'abord aller à cette surprise de désapprendre ma basse vengeance auprès de cette nature si délicate, si jeune et que je respirais comme je respire cette fleur... » En disant ces mots, elle porta à son visage la rose dont elle avait mordu les pétales; et tristement, tendrement, passionnément : « Ce fut ensuite comme une sensation de source fraîche dans un désert... Si tu savais

comme ce monde frelaté où je vis me fatigue, m'écœure, m'excède ! Comme j'en ai assez de toujours entendre raconter les déjeuners que Dickie Marsh donne sur son yacht aux grands-ducs, les bezigues de Navagero avec les princes, les coups de bourse de Chésy et de la demi-douzaine de gogos titrés qui suivent ses conseils ! Si tu savais comme les meilleurs de ce monde factice me lassent, comme cela m'est égal de savoir si la Bonaccorsi se décidera à épouser le sire de Corancez, et les innombrables calomnies écloses à tous les thés de cinq heures dans les cent villas de Cannes !... Je ne te parle pas de l'enfer qu'est ma maison depuis que mon mari me soupçonne de favoriser le mariage de Flossie Marsh avec Verdier, son préparateur... De rencontrer dans cette atmosphère d'ennui et de vanité, de sottises et d'enfantillages, un être à la fois profond et simple, vrai et romanesque, archaïque enfin, comme je m'amuse à l'appeler, ce fut un ravissement, une entrée dans une oasis !... Et puis, une minute est venue où j'ai senti que j'aimais ce jeune homme et qu'il m'aimait, sans un incident, sans un geste, sans un mot, sans rien, à un regard de lui surpris par hasard. C'est pour cela que je me suis réfugiée ici pendant ces huit jours... J'avais peur. J'ai peur encore... Peur pour moi, un peu... Je me connais trop. Je sais qu'une fois entrée dans ce chemin de la passion, j'irai jusqu'au bout, que je ne garderai rien à moi, que je donnerai tout mon cœur pour toujours, que je mettrai toute ma vie sur cet amour, et, s'il allait me manquer, si... » Elle n'acheva pas, mais son amie put comprendre la redoutable perspective en l'entendant continuer : « Et j'ai peur pour lui aussi. Que c'est cruel de se dire : « Il est si jeune, si intact ! Il croit tellement en moi... S'il savait !... » Je ne peux pas mieux te prouver combien j'ai changé. Il y a six semaines, quand on m'a présenté Hautefeuille, je n'avais qu'une idée : « Comment apprendrai-je à Du Prat que je connais son ami ? » Aujourd'hui, pour que ces deux hommes ne se revoient jamais, et, s'ils se revoient, pour que mon nom ne soit jamais prononcé entre eux, je donnerais dix ans de ma vie... Comprends-tu

maintenant pourquoi les larmes ont jailli de mes yeux quand tu m'as raconté ce qu'il avait fait ce soir ? J'ai pensé qu'il m'avait vue employer mon temps loin de lui, comment ! Et j'ai eu honte de cela, une dure honte. Juge quelle autre honte s'il savait le reste. »

— « Et que vas-tu faire ? » s'écria douloureusement Mme Brion. « Ces deux hommes se reverront. Ils parleront de toi. Si cet Olivier aime son ami comme tu prétends qu'il l'aime, ils se diront tout... Écoute, » continua-t-elle en joignant les mains, « écoute ce que l'affection la plus tendre, la plus dévouée, te crie par ma bouche. Vois, je ne te dis rien de tes devoirs, de l'opinion du monde, d'une vengeance de ton mari. Je comprends que tu marches sur tout cela, puisque tu y as marché déjà, pour aller à ton bonheur. Mais tu ne l'auras pas, ce bonheur ! Tu ne peux pas être heureuse dans cet amour avec ce secret sur le cœur. Tu étoufferas de ce silence. Et, si tu parles... Je te connais, tu as dû penser à parler, à tout confesser comme maintenant... Si tu parles... »

— « Si je parle, il ne me reverra jamais, » dit Mme de Carlsberg. « Ah ! sans cette certitude !... »

— « Hé bien ! Aie du courage jusqu'au bout, » interrompit l'autre. « Tu as eu la force de quitter Cannes huit jours ; tu dois avoir celle de partir tout à fait, ou de lui ordonner de s'en aller... Tu ne seras pas seule : je serai avec toi : je te soutiendrai. Tu souffriras ; mais qu'est-ce que cette douleur, si tu penses à cette horrible chose : que tu sois tout pour ce jeune homme, qu'il soit devenu tout pour toi, et qu'il sache que tu as été la maîtresse de son ami?... »

— « Tu as raison, » dit la baronne d'une voix brisée. « Je l'ai rencontré trop tard... Mais c'est si dur de s'arracher du cœur un vrai sentiment, quand on n'a rien connu depuis des années que des curiosités, des vanités et de la misère, toujours de la misère ! » Puis, amèrement, presque furieusement : « Mais j'en trouverai la force. Je le veux. Je le veux, » répéta-t-elle, et vaincue : « Oh ! quelle pitié qu'une telle vie !... »

Elle regarda le ciel, en jetant ce cri, d'un regard très différent de celui qu'elle avait eu aux premiers instants de la promenade. Le clair reflet de la lune montra sur ce beau visage une colère, maintenant, une révolte contre cette implacable sérénité des étoiles, des montagnes, de la nature tout entière. Puis les deux amies reprirent leur promenade en silence, parmi les formes de plus en plus découpées des palmiers et des aloès, entre les haies des roses embaumées, et près des massifs sombres des orangers, — Ely abîmée dans sa cruelle résolution de renoncement, et l'autre se disant tout bas, se répétant :

— « Je la sauverai... fût-ce malgré elle ! »

III

AUTOUR D'UN SCRUPULE

Le sire de Corancez — comme Mme de Carlsberg appelait dédaigneusement le Méridional — n'était pas homme à néglier un seul des petits détails jugés utiles à la réalisation d'un projet bien étudié. Son père, le vigneron, disait de lui : « Marius?... Ne vous inquiétez pas de Marius : c'est un fin merle... » A la minute même où la baronne Ely commençait dans les allées solitaires du jardin Brion sa douloureuse confidence, l'adroit personnage, lui, retrouvait Hautefeuille à la gare, il le chambrait dans le train entre Chésy et Dickie Marsh, et il manœuvrait si habilement qu'un peu après Beaulieu, avant Nice, l'Américain avait déjà offert à Pierre de visiter, le lendemain matin, son yacht, la *Jenny*, en ce moment à l'ancre dans le port de Cannes. Or, ce lendemain matin représentait pour Corancez les dernières heures qu'il dût lui-même passer à Cannes avant son départ, soi-disant pour Marseille et Barbentane, en réalité pour l'Italie. Cette visite à la *Jenny* —

Florence Marsh l'avait promis — serait aussitôt suivie d'une invitation pour Hautefeuille à la croisière du 13... Pierre accepterait-il ? Consentirait-il surtout à servir de témoin dans cette cérémonie clandestine où cet abbé vénitien au nom copieux, dom Fortunato Lagumina, prononcerait les paroles d'union solennelle entre les millions de feu Francesco Bonaccorsi et l'héritier du blason douteux des Corancez ? Le Provençal n'avait pour décider son ancien camarade que cette matinée. Mais il ne doutait pas du succès, et, dès neuf heures et demie, aussi frais, aussi dispos que s'il ne fût pas rentré de Monte-Carlo la veille par le dernier train, il escaladait de son pied lesté les rampes de la colline qui sépare Cannes du Golfe-Jouan. Pierre Hautefeuille s'était installé pour l'hiver dans un des hôtels qui déploient leurs innombrables fenêtres en espaliers sur cette hauteur, décorée par les Cannois du nom de Californie. C'était une de ces matinées de soleil et de brise, — un soleil frais, une brise tiède, — qui font le charme des hivers sur cette côte. Les roses s'ouvraient par centaines le long des haies et sur le bord des terrasses. Les villas apparaissaient, blanches ou peintes, derrière leurs rideaux de palmiers et de mimosas, d'aloès et de bambous, de faux-poivriers et d'eucalyptus. Au pied de la colline, la presqu'île de la Croisette s'allongeait, s'étirait du côté des îles. Les masses sombres de ses pins, tachées de maisons claires, s'enlevaient entre le bleu tendre du ciel et le bleu presque noir de la mer ; et le sire de Corancez allait gaiement, un bouquet de violettes à la boutonnière du plus délicieux veston que jamais tailleur complaisant ait coupé à crédit pour un joli garçon en chasse d'une dot, ses pieds minces bien pris dans ses bottines jaunes, un chapeau de paille sur ses épais cheveux noirs, l'œil humide, la dent blanche sous le demi-sourire, la barbe lustrée, fleurant bon, portant beau. Il était heureux par les portions animales de son être, et d'un bonheur tout physique, tout sensuel. Il savourait cette lumière divine, cette brise de mer qui roulait des arômes de fleurs, cette atmosphère caressante comme au printemps ; il jouissait de sa santé, de sa force, de sa jeunesse,

du radieux paysage, tandis que le calculateur, en lui, monologuait sur le caractère de l'ami qu'il allait rejoindre et sur le succès de sa négociation :

— « Acceptera-t-il ? N'acceptera-t-il pas ?... Ce serait oui, sans aucun doute, s'il savait que Mme de Carlsberg sera sur le bateau. Puis-je le lui dire ?... Mais non. Dit par moi, il en prendrait ombrage. Comme son bras a tremblé contre le mien, hier, quand je la lui ai nommée !... Bah ! Marsh ou sa nièce lui en parleront, ou ils ne seraient pas des Américains. C'est leur manière, à ces gens-là, et qui leur réussit : dire tout haut à tout le monde tout ce qu'ils pensent et tout ce qu'ils veulent... S'il accepte ? Est-il prudent d'avoir ce témoin de plus ?... Mais oui : plus il y aura de personnes dans le secret, plus Navagero sera maté au jour de la grande explication... Dans le secret ? Avec trois femmes dans la confidence !... Mme de Carlsberg racontera tout à Mme Brion. Et puis après ? Flossie Marsh racontera tout au jeune Verdier. Peut-être. Ces petites Américaines ont des loyautés d'hommes. Mettons tout de même qu'elle *fuit*. Et puis après ?... Hautefeuille ? Hautefeuille est le plus sûr des quatre... Comme il y a des gens qui changent peu ! Voilà un garçon que j'avais à peine revu depuis le collège : il est aussi simple, aussi naïf qu'à l'époque où nous confessions nos peccadilles de collégiens au brave abbé Taconet... La vie ne lui a rien appris. Il ne se doute seulement pas que la baronne est amoureuse de lui, autant qu'il est amoureux d'elle. Il faudra qu'elle lui fasse une déclaration la première. Si nous pouvions en causer, elle et moi !... Laissons agir la nature. Une femme de trente ans, belle, ardente, intelligente, qui a envie d'un jeune homme et qui ne se le paie pas, ça se voit peut-être dans les affreux brouillards du Nord, mais avec ce soleil et parmi ces fleurs ? Jamais... Bon ! me voici devant son hôtel. Ce serait cependant commode pour s'y donner des rendez-vous, cette caserne-là. Tant de monde y va et vient, qu'une femme peut entrer dix fois sans être remarquée... »

L'hôtel des Palmes — ce nom biblique, justifié par un jardin oriental, flamboyait sur la façade — érigeait au tournant du chemin sa masse grise, prétentieusement décorée de gigantesques sculptures. Des cariatides colossales y soutenaient des balcons, des colonnes cannelées y supportaient des terrasses à balustres. Pierre Hautefeuille occupait une modeste chambre dans ce caravansérail indiqué par son docteur. Si c'avait été un paradoxe, la veille, que sa rêverie sentimentale sur le divan du Casino de Monte-Carlo, sa présence dans cette banale cellule de cette immense ruche cosmopolite en était un autre, et quotidien. Il y vivait aussi retiré, aussi absorbé, aussi enveloppé par l'atmosphère de ses songes que s'il n'eût pas eu grouillante, à côté de lui, sous ses pieds et sur sa tête, toute une colonie des agités et des agitées dont le Carnaval peuple la côte. Encore ce matin, l'indulgente moquerie de Corancez eût trouvé de quoi s'exercer à loisir, si les lourdes pierres de la bâtisse fussent magiquement devenues transparentes, et si l'entreprenant Méridional eût vu son camarade accoudé sur sa table à écrire et comme hypnotisé par la contemplation de la boîte d'or achetée la veille au soir. Et cette moquerie se fût changée en une véritable stupeur, s'il avait suivi l'écheveau de pensées dévidé dans cet esprit d'amoureux, en proie, depuis cet achat, aux fièvres imaginatives d'un de ces scrupules qui sont les grandes tragédies des passions timides et silencieuses.

Elle avait débuté, cette crise d'inquiétude, de délicatesse et de remords, dans le train qui ramenait de Monte-Carlo toute la bande racolée par Corancez. Un mot de Chésy l'avait provoquée :

— « Est-il vrai, » avait demandé ce dernier à Marius, « que la baronne Ely ait perdu cent mille francs ce soir, et qu'elle ait vendu ses diamants à un des pontes pour continuer ? »

— « Comme on écrit l'histoire ! » avait répondu Corancez. « J'étais là avec Hautefeuille. Elle a perdu ce qu'elle avait

gagné, voilà tout, et elle a vendu un pauvre bijou de cent louis : un porte-cigarettes en or... »

— « Celui dont elle se sert toujours ? » avait interrogé Navagero.

— « Je ne lui souhaite pas que l'archiduc apprenne ce trafic, » avait repris Chésy. « Quoique démocrate, il est sévère sur le chapitre de la tenue, le patron... »

— « Et qui voulez-vous qui lui répète cette histoire ? » avait répliqué Corancez.

— « L'aide de camp, parbleu ! » avait insisté Chésy, « cette canaille de Laubach. Il espionne tout ce qu'elle fait. Si le bijou manque, l'archiduc le saura... »

— « Bah ! Elle rachètera l'objet demain matin. C'est plein de ces honnêtes spéculateurs, Monte-Carlo. Ce sont même les seuls qui gagnent au jeu... »

A l'instant précis où Hautefeuille écoutait ce dialogue, dont chaque mot lui retentissait douloureusement dans le cœur, il avait surpris le regard de la marquise Bonaccorsi posé sur lui, — un de ces regards de curiosité, terribles pour un amoureux timide, car il y lit distinctement la connaissance de son secret. La causerie avait tourné aussitôt, mais les paroles échangées et l'expression des yeux de Mme Bonaccorsi avaient suffi : le jeune homme venait d'être pris par un remords aussi aigu que si la poche intérieure de son veston du soir se fût déchirée et que tous ces gens eussent aperçu le précieux étui.

— « La marquise m'aurait-elle vu l'acheter?... » s'était-il demandé avec un frisson de tout son être. « Si elle m'a vu, que pense-t-elle?... » Puis, comme l'Italiennne, abîmée dans une conversation avec Florence Marsh, paraissait de nouveau parfaitement indifférente à son existence, il s'était dit : — « Non, j'ai rêvé, il n'est pas possible qu'elle m'ait vu. J'ai tellement pris garde aux personnes qui étaient là !... Je me suis trompé. Elle me regardait comme elle regarde, de cette façon fixe qui, chez elle, ne signifie rien. J'ai rêvé... Mais je n'ai pas rêvé en écoutant les autres. Cet étui à cigarettes, Ely va vouloir le racheter demain. Elle retrouvera le marchand.

Cet homme lui dira qu'il l'a déjà vendu. Il me décrira... Et si elle me reconnaît à ce signalement?... » A cette idée, un nouveau frisson courut en lui. Dans un éclair, une hallucination intérieure lui montra le petit salon de la villa Helmholtz. — L'archiduc avait baptisé ainsi sa maison, à cause du grand savant, son maître. — L'amoureux aperçut la baronne Ely assise au coin de la cheminée, dans une robe de dentelle noire à nœuds de satin vert myrte, celle de ses toilettes qu'il préférerait. Il vit cette pièce à l'heure du thé : les meubles, les fleurs dans les vases, les lampes sous leurs abat-jour nuancés, tout ce décor aimé. Il se vit arrivant là et rencontrant un autre regard, celui dans lequel il lirait, cette fois, avec certitude, que Mme de Carlsberg *savait son action*... La douleur que cette hypothèse lui causa fut trop vive. Elle le ramena, du coup, à la réalité : — « Je rêve encore, » se dit-il, « mais il n'en reste pas moins que j'ai été bien imprudent; pis que cela, bien indiscret. Je n'avais pas le droit d'acheter ce bijou. Non. Je n'en avais pas le droit. Je risquais d'être surpris, d'abord, et de la compromettre. Et puis, demain, après-demain, si une indiscretion se produit, et si le prince fait une enquête?... » Dans un second éclair d'hallucination, il aperçut l'archiduc Henri-François et la baronne en face l'un de l'autre. Il vit les beaux, les chers yeux de la femme qu'il aimait, remplis de larmes. Elle souffrirait, une fois de plus, dans sa vie intime, et par sa faute, à lui, quand il aurait donné tout son sang avec délices pour que ses yeux volontiers tristes s'éclairassent, pour que cette bouche amère sourit d'un sourire heureux ! Et voilà pourquoi la plus chimérique mais aussi la plus douloureuse et la plus sincère des inquiétudes avait commencé de tourmenter le jeune homme, tandis que miss Marsh et Corancez échangeaient tout bas dans un coin ce commentaire :

— « Je demanderai à mon oncle de l'inviter, c'est convenu, » disait la jeune Américaine. « Pauvre garçon ! J'ai vraiment un faible pour lui. Il a l'air si triste maintenant !... Il lui auront fait de la peine en parlant de la baronne comme ils en ont parlé. »

— « Mais non, mais non, » répondait Corancez ; « il est au désespoir d'avoir manqué, par sa faute, une occasion d'approcher à son idole. Imaginez-vous qu'au moment où je l'abordais, elle, pftt... Ni vu, ni connu... mon Hautefeuille s'était évanoui, évaporé, dissipé. Il a un remords d'avoir été trop timide. C'est un sentiment que j'espère bien ne connaître jamais. »

Un remords? L'astucieux Méridional ne croyait pas si bien dire. Il se trompait sur le motif, mais il avait nommé du terme le plus juste l'émotion qui avait en effet obsédé Hautefeuille pendant de longues heures de la nuit, et qui, ce matin, l'immobilisait devant le précieux étui. C'était comme si réellement le jeune homme eût non pas acheté, mais volé ce bijou, tant il éprouvait de malaise à l'avoir là, sous ses yeux. Qu'allait-il en faire, maintenant? Le garder?... Ç'avait été la veille son instinct, son passionné désir, quand il se précipitait vers le marchand. Ce simple objet, si souvent manié par la baronne Ely, la lui rendait si vivante... Le garder? Les phrases entendues la veille dans le train lui revenaient, et avec elles les appréhensions qui l'avaient saisi aussitôt... Le renvoyer? Quel plus sûr moyen pour que la jeune femme cherchât qui s'était permis tant d'audace? Et si elle trouvait?... En proie au tumulte de ces pensées, Pierre prenait et reprenait la boîte d'or. Il épelait l'absurde inscription tracée en pierres précieuses par l'ingéniosité du joaillier sur le métal de l'étui : « *M. E. moi. 100. C. C.* » — *Aimez-moi sans cesser,* » disaient ces lettres et ces chiffres! L'amoureux songeait que ce bijou, pour afficher ainsi ce tendre souhait, avait dû venir à Mme de Carlsberg ou de l'archiduc ou d'une amie très chère. On a de ces naïvetés quand on aime comme il aimait, pour la première fois, et quand on ne traduit pas encore en images concrètes cette banale vérité que toutes les femmes ont un passé. Quelle agonie aurait été la sienne si ce bibelot féminin avait pu raconter sa propre histoire et les disputes auxquelles cette devise sentimentale avait déjà donné lieu

durant la liaison de la baronne Ely avec Olivier Du Prat? Que de fois ce dernier avait, lui aussi, cherché à savoir de qui sa maîtresse tenait cet objet, — un de ces bijoux dont la fastuosité inutile pue l'adultère! — Et jamais il n'avait pu arracher à la jeune femme le nom du mystérieux donateur, celui dont Ely avait dit la veille à Mme Brion : « ...Un souvenir d'un ami qui n'est plus... » En réalité cette boîte suspecte ne rappelait rien de très coupable, et la baronne l'avait reçue d'un jeune Russe, un des comtes Werekiew. Elle avait eu avec lui une première coquetterie, poussée assez loin, — l'inscription en témoignait, — mais interrompue, avant la faute, par le départ du jeune homme pour la guerre de Turquie. Il avait été tué sous Plewna... Oui. Comme Hautefeuille eût été misérable s'il avait soupçonné les paroles qui s'étaient prononcées autour de ce bijou, paroles de tendresse romanesque dites par Nicolas Werekiew, paroles du plus outrageant soupçon dites par son plus cher ami, par cet Olivier dont il avait le portrait (quelle ironie!) sur la table où il s'accoudait à cette minute, entre les photographies de son père, de sa mère, de sa sœur et de sa maison d'Auvergne, — tout ce qu'il avait aimé avant de rencontrer la baronne Ely. — Ah! cœur trop jeune, cœur resté trop intact, trop pur, trop confiant, comme il devait saigner un jour de ce qu'il ne soupçonnait pas durant cette matinée où sa délicatesse lui servait seulement à s'accuser lui-même, — jusqu'à la seconde où un coup frappé à sa porte le fit sursauter. Dans son absorption, il avait oublié, et l'heure, et son rendez-vous, et le camarade qu'il attendait. Il jeta le porte-cigarettes dans le tiroir de la table avec une palpitation de criminel surpris en flagrant délit. Sa voix trembla pour prononcer un : « Entrez! » à la suite duquel l'élégante et joviale silhouette de Corancez se dessina dans l'entre-bâillement de la porte; et, avec ce rien d'accent, que ni Paris ni les salons princiers de Cannes n'avaient pu corriger, le Méridional commençait :

— « Quel pays, tout de même, que mon pays! Quelle matinée! Quel air! Quel soleil!... Ils ont des fourrures là-bas,

eux, les gens du Nord, et nous, tu vois!... » Il montra son veston, qu'il portait sans pardessus. Puis, aussitôt, l'œil pris par les objets, et pensant tout haut : « Je n'étais jamais monté jusqu'à ton phare. Quelle vue ! Comme la ligne de l'Esterel s'allonge en un beau grand cap, et quelle mer ! Un satin mouvant!... Tu serais divinement ici, avec un peu plus de place. Tu n'es pas gêné de n'avoir qu'une chambre?... »

— « Pas le moins du monde, » fit Hautefeuille : « j'ai si peu de choses avec moi, à peine quelques livres... »

— « C'est vrai, » répondit Corancez. Il inventoriait d'un regard l'étroite pièce à laquelle la modeste trousse déployée sur la commode donnait la physionomie d'un campement d'officier. « Tu n'as pas la folie de l'objet. Si tu voyais le nécessaire ridiculement complet que je traîne après moi, sans compter une pleine malle de bibelots!... Mais j'ai été corrompu par les étrangers. Toi, tu es resté le vrai Français. On ne dira jamais assez combien ce peuple est simple, sobre, économe. Il l'est trop. Surtout il a trop de haine pour les inventions nouvelles. Il les déteste autant que les Anglais et les Américains les aiment. Toi, par exemple, c'est un hasard, j'en suis sûr, qui t'a fait descendre dans cet hôtel ultramoderne. Au fond, tu en abominas le luxe et le confort?... »

— « Tu appelles cela du luxe ? » interrompit Hautefeuille en montrant le mobilier de la chambre, trop neuf et fausement anglais. Puis, haussant les épaules : « Mais il y a du vrai dans ce que tu dis. Je n'aime pas à compliquer ma vie... »

— « Je connais cette école, » répliqua Corancez : « tu es pour l'escalier contre l'ascenseur, pour les feux de bois contre le calorifère, pour la lampe à l'huile contre l'électricité, pour la poste contre le téléphone. C'est la vieille France. Mon père en était. Moi, j'appartiens au nouveau jeu. Jamais assez de tuyaux d'eau chaude et d'eau froide ! Jamais assez de fils télégraphiques et téléphoniques ! Jamais assez de machines pour nous éviter un geste, un petit geste!... Ils ont un défaut pourtant, ces hôtels nouveaux : les murs y ont juste l'épais-

seur d'une feuille de papier. Or, comme j'ai à te parler un peu sérieusement, et peut-être un vrai service à te demander, nous allons sortir, si tu permets. Nous irons à pied jusqu'au port, où Marsh nous attend à la demie de dix heures. Cela te va ? Nous tuerons le temps en prenant par le plus long... »

En proposant ce « plus long », le Provençal avait son idée. Il voulait conduire son ami par un chemin qui passât devant la grille de certain jardin, celui de Mme de Carlsberg. C'était une façon de psychologue que Marius de Corancez, et son instinct lui servait de guide plus assuré que n'eussent fait les savantes théories d'un Taine ou d'un Ribot sur la réviviscence des images. Il s'en rendait compte : Pierre Hautefeuille verrait surtout dans le complot de Gênes une occasion de voyager avec la baronne Ely. Plus l'idée de la jeune femme lui aurait été rendue présente, plus il serait disposé à répondre le « oui » dont Corancez avait besoin. Cet innocent machiavélisme fut cause qu'au lieu de se diriger droit vers le port, les deux camarades s'engagèrent dans ce labyrinthe de routes et de sentiers qui court à l'ouest de la Californie. Il y a là toute une suite de ravins demeurés intacts et plantés d'oliviers, de ces beaux arbres au fin feuillage qui donnent un coloris d'argent au vrai paysage de Provence, celui qui ne joue pas aux tropiques et à la serre chaude. Les maisons s'y font plus rares, plus isolées ; et, à certains moments, comme dans les replis du vallon d'Urie, on se croirait à cent lieues de toute ville et de toute plage, tant les escarpements du terrain boisé dérobent la vue du Cannes moderne et de la mer. La misanthropie de l'archiduc Henri-François l'avait décidé à établir sa villa sur le coteau même devant lequel se creuse cette espèce de parc, nécessairement habité et entretenu dans sa sauvagerie par des Anglais. Corancez fit traverser ce vallon à Hautefeuille ; ils aboutirent ainsi à un point d'où la villa Helmholtz se découvrit soudain à leurs yeux. C'était une lourde construction à deux étages. Une vaste serre la flanquait sur l'un de ses côtés. L'autre côté s'achevait sur un

bâtiment bas, couronné par une cheminée de forme singulière qui fumait en ce moment à toute vapeur. Le Méridional montra du geste à son compagnon cette noire colonne qui se détachait sur le ciel bleu et que la brise éparpillait doucement contre les palmiers du jardin :

— « L'archiduc est à son laboratoire, » dit-il : « j'espère que Verdier aura fait aujourd'hui quelque belle découverte, de quoi envoyer une jolie note à l'Institut... »

— « Tu ne crois donc pas que le prince travaille lui-même? » interrogea Pierre.

— « Pas beaucoup, » fit Corancez. « Tu sais... la science des cousins d'empereur ou leur littérature!... D'ailleurs, cela m'est parfaitement égal. Ce qui m'est beaucoup moins égal, ce qui ne me l'est même pas du tout, c'est comment il accueillera aujourd'hui sa charmante femme, — car elle est charmante, et elle vient encore de me prouver, dans une circonstance que je te conterai, qu'elle est parfaitement bonne. Tu as entendu ce qu'on disait hier, qu'elle est entourée d'espions?... »

— « Même à Monte-Carlo? » dit Hautefeuille.

— « Surtout à Monte-Carlo, » répondit Corancez. « Et puis, j'ai une conviction : si l'archiduc n'aime pas la baronne, il n'en est pas moins jaloux d'elle jusqu'à la fureur ; et rien de féroce comme un jaloux sans amour... Othello a étouffé sa femme pour un mouchoir qu'il lui avait donné, et il l'adorait. Juge un peu du tapage que celui-ci pourrait faire à propos du porte-cigarettes qu'elle a vendu, si ce porte-cigarettes vient de lui... »

Ce petit discours débité sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, enfermait un bon conseil que le Méridional tenait à donner à son ami avant son départ. C'était comme s'il lui eût dit, en clair et simple français : « Fais la cour à cette jolie femme tant que tu voudras : elle est délicieuse... Sois son amant. Mais défie-toi du mari... » Il vit la physionomie transparente d'Hautefeuille se voiler soudain, et il s'applaudit d'avoir été compris si vite. Comment se fût-il douté qu'il venait de tou-

cher à une blessure, et que cette allusion à la jalousie du prince avait seulement avivé chez l'amoureux la douleur du remords dont saignait cette tendre, cette scrupuleuse conscience? Hautefeuille était trop fier, trop viril dans sa délicatesse, pour admettre une minute des calculs comme celui auquel son camarade l'invitait diplomatiquement sur le plus ou moins de facilité d'un adultère. Il était de ceux qui ne sont atteints, quand ils aiment, que par la souffrance de l'être qu'ils aiment, un de ces cœurs naturellement héroïques dans la tendresse, et toujours prêts à faire bon marché de leur propre sécurité. Ce qu'il avait déjà vu, la veille, dans cette hallucination de son premier scrupule, il le vit de nouveau, plus nettement, plus amèrement : cette scène possible entre l'archiduc et la baronne Ély, scène dont il risquait d'être la cause, si vraiment le prince savait la vente du bijou, et si la baronne avait en vain cherché à le racheter. C'en était assez pour qu'il n'écoutât plus que d'une oreille distraite les hâbleries de Corancez. Celui-ci, pourtant, avait eu assez de tact pour détourner la causerie et entamer quelque une des anecdotes bouffonnes de son répertoire. Qu'importait à Pierre cette chronique, plus ou moins vérifiée, des ridicules ou des scandales de la côte? Il ne prêta de nouveau son attention qu'au moment où, arrivés sur la Croissette, son camarade se décida à frapper le grand coup. Sur cette promenade, plus peuplée ce matin-là que d'habitude, un personnage s'avancait, qui allait fournir au Méridional le meilleur prétexte pour sa confidence et pour sa demande. Prenant soudain le bras du songeur, qu'il réveilla de ses pensées, il dit à mi-voix :

— « Je t'ai raconté que Mme de Carlsberg avait été particulièrement bonne pour moi, ces derniers temps ; et je t'avais annoncé, en quittant l'hôtel, que j'aurais sans doute un service à te demander, un grand service. Tu ne saisis pas le lien? Tu vas le saisir et comprendre cette énigme. Vois-tu quelqu'un s'avancer de notre côté?... »

— « Je vois le comte Navagero, » répondit Hautefeuille,

« avec ses deux chiens, et un ami que je ne connais pas. C'est tout... »

— « Et c'est aussi le mot de l'énigme... Mais attendons qu'ils aient passé... Il est avec Herbert Bohun. Il ne daignera pas nous parler... »

Le Vénitien approchait en effet, plus Anglais cent fois que le lord en compagnie duquel il cheminait. Il avait trouvé le moyen, lui, l'enfant de l'Adriatique, de réaliser le type d'un *masher* de Cowes ou de Scarborough, avec une telle perfection qu'il échappait à la caricature. Vêtu d'un complet coupé à Londres dans une de ces étoffes que les Écossais appellent des *harris*, à cause de leur lieu d'origine, et qui sentent vaguement la tourbe, le bas du pantalon retroussé, comme à Londres, quoique depuis huit jours il ne fût pas tombé une goutte de pluie, le pas allongé, la jambe raide, tenant ses gants d'une main, et de l'autre sa canne par le milieu, le visage rasé et tendu sous la casquette d'une étoffe pareille à celle du veston, il fumait une courte pipe en bois de bruyère, de la forme qu'affectionnent les Oxoniens. Deux petits terriers, de la race propre à l'île de Skye, trottaient derrière lui, traînant un corps trois fois plus long que leur hauteur, de vivants manchons de poils, montés sur des pattes de bassets, torses et courtes. De quelle partie de *tennis* arrivait Navagero? A quelle partie de *golf* se rendait-il? La couleur rousse de ses cheveux, de ce roux qui se retrouve dans les tableaux de Bonifazio, achevait de le rendre si pareil à lord Herbert que c'en était invraisemblable. Il y eut pourtant entre eux cette différence : en croisant Corancez et Hautefeuille, les deux sosies jetèrent un « bonjour » dont l'un était dépourvu d'accent, celui de Bohun, tandis que le Vénitien détacha ces deux syllabes avec un timbre absolument britannique.

— « Tu as bien regardé cet homme, » reprit Corancez, quand les deux amis furent à une distance convenable, « et tu l'as pris pour un anglo-man de l'espèce la plus falote?... Mais quand on gratte l'Anglais, chez lui, sais-tu ce que l'on trouve par-dessous? Un Italien du temps de Machiavel, sans

plus de scrupules que s'il vivait à la cour des Borgia. Il nous empoisonnerait tous, toi, moi, le premier venu, s'il nous trouvait sur sa route d'une certaine façon... Je lui ai lu dans la main. Il a le signe... Mais tranquillise-toi, il n'a pas encore pratiqué : il n'en est qu'à torturer depuis six ans une pauvre femme sans défense, cette adorable marquise Bonaccorsi, sa sœur. Je ne me charge pas de t'expliquer cela, ni par quels procédés il la terrorise... Mais depuis ces six ans cette femme n'a pas fait une démarche qu'il n'ait sue, pas eu un valet de pied qu'il n'ait choisi, pas reçu une lettre qu'il ne lui en ait demandé compte. Enfin, c'est une affreuse tragédie de famille, un de ces despotismes, de ces accaparements comme on ne les croit pas possibles, avant d'en avoir lu le récit dans la *Gazette des tribunaux*, ou d'y avoir assisté comme j'ai fait. Il ne veut absolument pas qu'elle se remarie, parce qu'il vit à même la grosse fortune qui n'est qu'à elle... »

— « Quelle infamie ! » interrompit Hautefeuille. « Et tu es bien sûr, bien sûr de ce que tu me racontes ? »

— « Sûr comme je vois le bateau de Marsh, » reprit Corancez en montrant du doigt le svelte yacht à l'ancre dans le port ; et il continua, avec une espèce de goguenardise, à la fois sentimentale et mâle, qui n'était pas sans grâce : « Et ce que j'ai à te demander, c'est de travailler avec moi à l'exécution de ce joli monsieur. Tu vas comprendre... Nous autres Provençaux, nous avons un côté Don Quichotte. Le soleil nous met ça dans le sang, ce goût, cette manie de nous emballer pour quelque chose ou quelqu'un. Si Mme Bonaccorsi avait été heureuse et libre, je n'y aurais pas fait attention. Quand j'ai su qu'elle était indignement exploitée et malheureuse, j'en suis devenu amoureux fou. Comment je suis arrivé à le lui dire et à savoir qu'elle m'aimait, je te raconterai cela un jour. Si Navagero est de Venise, je suis de Barben-tane. C'est un peu plus loin de la mer, un peu moins romantique, un peu moins glorieux, mais on y connaît tout de même la navigation... Tant il y a que je vais épouser Mme Bonaccorsi et que je viens te demander d'être mon témoin. »

— « Tu vas épouser Mme Bonaccorsi? » répéta Hautefeuille, que sa stupeur empêcha de répondre à son camarade : « mais le frère, alors?... »

— « Hé! il n'en sait rien, » répliqua Corancez. « Voici justement où apparaît dans le conte bleu la fée bienfaisante, sous la forme de cette charmante baronne Ely. Sans elle, Andriana — tu me permets d'appeler ainsi ma fiancée — ne se serait jamais décidée à prononcer le « oui ». Elle m'aimait, et elle avait peur. Ne la juge pas mal. Ces femmes trop tendres, trop sensibles, ont de ces timidités folles qu'il faut comprendre... Elle avait peur, mais pour moi surtout. Elle imaginait une dispute entre son frère et moi, des mots trop vifs, un duel. Navagero tire l'épée comme Machault et le pistolet comme Casal. *Ecco*... Alors je lui ai proposé et fait accepter le plus romanesque, le plus invraisemblable des dénouements, — un mariage secret!... Le 14 du mois qui vient, si Dieu me prête vie, un prêtre de Venise, dont elle est sûre, nous mariera dans la chapelle d'un palais de Gênes. Moi, d'ici là, je disparaïs. Je suis à Barbantane, dans mes vignes; et le 13, tandis que Navagero fera l'Anglais à bord du bateau de lord Herbert Bohun, avec le prince de Galles et quelques moindres Altesses, le bateau de Marsh, à bord duquel tu vas être invité, emportera, entre autres passagers, la femme que j'aime le plus au monde, à qui je vais donner ma vie, et l'ami que j'estime le plus, — si toutefois cet ami ne dit pas non à ma demande... Que répond-il?... »

— « Il répond, » fit Hautefeuille, « que s'il a jamais été étonné de sa vie, c'est aujourd'hui. Toi, Corancez, amoureux, et assez amoureux pour engager ta liberté! Tu semblais si insouciant, si indifférent!... Et un mariage secret!... Mais il ne restera pas secret vingt-quatre heures, ce mariage. Exubérant comme je te connais, tu te racontes toujours tout entier à tout le monde... Enfin, je te remercie de l'affection que tu viens de me montrer, » conclut-il, « et je te promets que je serai ton témoin... »

Il avait pris la main de Corancez, en prononçant ces mots,

avec le sérieux simple qu'il mettait aux moindres choses. L'autre avait touché juste, en faisant vibrer la corde de la chevalerie, dans cette âme instinctivement généreuse. Sans doute, cette simplicité et aussi la candeur confiante que Pierre venait de lui montrer gênèrent le Méridional. Il voulait bien en profiter, mais peut-être éprouvait-il quelque honte à trop abuser cet être si droit et dont lui-même subissait le charme, car à son remerciement il mélangea une confession comme il n'en faisait guère :

— « Et puis, ne me crois pas si exubérant... C'est toujours le soleil qui veut cela... Mais au fond, nous autres, gens du Midi, nous disons toujours ce que nous voulons dire et rien de plus... Nous voici arrivés... Chut! » fit-il, en mettant son doigt sur sa bouche ; « miss Marsh sait tout ; Marsh ne sait rien... »

— « Un mot encore, » répondit Hautefeuille : « je t'ai promis d'être ton témoin ; mais tu me permettras de gagner Gênes de mon côté. Je connais trop peu ces gens-là pour accepter une invitation de cette espèce... »

— « Je m'en rapporte à Flossie Marsh pour avoir raison de tes scrupules, » répondit Corancez, qui ne put réprimer un sourire. « Tu seras un des passagers de la *Jenny*. Et sais-tu comment ce bateau s'appelle la *Jenny*? Il n'y a que les Anglo-Saxons pour se permettre sérieusement un pareil jeu de mots. Tu n'ignores pas que *the sea*, la mer, se prononce comme *si*, la note de musique, et tu as bien entendu parler de Jenny Lind, la cantatrice?... Eh bien! voilà pourquoi le facétieux Marsh a baptisé sa villa flottante de ce joli prénom : *because she keeps the high seas*, parce qu'elle tient les hautes mers — ou les *si* d'en haut!... Et chaque fois qu'il raconte cette histoire, il est si étonné de son esprit qu'il en a le fou rire... Quel délicieux joujou, d'ailleurs!... »

La *Jenny* profilait les lignes élégantes de sa coque blanche et de ses agrès à quelques pas maintenant des deux compagnons. Elle semblait vraiment la jeune et coquette reine de ce

petit port, où les barques de pêche, les voiles de course et les bateaux de cabotage se pressaient le long du quai. Des marins assis à même les dalles, au soleil, raccommodaient en chantant les mailles brunes d'un filet. Au rez-de-chaussée des maisons, s'ouvraient des échoppes où se vendaient les mille outils de la mer : des cordages et des vestes goudronnées, des chapeaux de cuir bouilli et des bottes en caoutchouc. Des entrepôts de denrées, des bureaux de compagnies maritimes s'y trouvaient aussi. La vie du besoin, totalement abolie, croirait-on, dans cette cité de loisir, semblait s'être concentrée tout entière sur cette marge étroite pour lui donner un pittoresque grouillant, savoureux, populaire, très différent de cette uniformité banale que l'abus du luxe étalé imprime au Midi oisif et cosmopolite. Sans doute, ce contraste inconsciemment senti attachait le plébéen Marsh à ce coin de port. Ce fils de ses œuvres, et qui avait, lui aussi, travaillé de ses mains sur le quai de Cleveland, au bord du lac Erie, plus mouvant que la Méditerranée, méprisait, au fond, cette société vide et vaine où il vivait. Il y vivait pourtant, parce que ce monde de la haute aristocratie cosmopolite, c'était encore une conquête à faire. Quand il recevait un grand-duc ou un prince régnant à bord de son yacht, comment n'eût-il pas éprouvé une volupté d'orgueil d'une acuité particulière à regarder ces pêcheurs du même âge que lui, et à se dire, tout en fumant son cigare avec l'Altesse Impériale ou Royale : « Voici trente ans, ces pêcheurs et moi, nous étions égaux. Je faisais le métier qu'ils font. Et aujourd'hui?... » En ce moment, comme Hautefeuille et Corancez ne figuraient sur aucune page du Gotha, le maître du yacht n'avait pas jugé à propos d'attendre ses visiteurs sur le pont. Quand les deux jeunes gens mirent le pied sur la dernière marche de l'escalier du bord, ils n'aperçurent que miss Flossie Marsh, assise devant un chevalet, et occupée à laver une aquarelle. Minutieusement, patiemment, elle copiait le paysage développé devant ses yeux : le groupe des îles fondues ensemble, là-bas, semblable à une longue et sombre carapace velue, immobile

sur l'eau bleue, — la ligne creusée, allongée, comme souple, du golfe, avec la succession des maisons parmi les verdure, — cette eau d'un si intense, d'un si absorbant azur, avec les taches blanches des voiles, — et, sur tout cet horizon, l'enveloppement d'un autre azur, celui du ciel, léger, transparent, lumineux... Sous la main appliquée de la jeune fille, cet horizon se fixait en formes et en couleurs dont l'exactitude et la sécheresse révélaient un don très petit au service d'une volonté très grande.

— « Ces Américaines sont étonnantes, » souffla Corancez à Hautefeuille. « Il y a dix-huit mois, celle-ci n'avait jamais touché un pinceau ; elle s'est mise à travailler. Elle s'est fabriquée artiste, comme elle se fabriquera savante si elle épouse Verdier. Elles se construisent des talents sur l'esprit comme leurs dentistes vous battent des dents d'or dans la bouche... Elle nous a vus... »

— « Mon oncle est occupé en ce moment, » dit l'aquarelliste improvisée après avoir échangé avec les nouveaux venus une vigoureuse poignée de main. « Je prétends qu'ils auraient dû appeler le bateau : mon office... Est-ce que c'est le mot français?... A peine arrivé dans un port, on installe le téléphone entre le yacht et le télégraphe, et en avant le câble avec New-York, avec Chicago, avec Frisco, avec Marionville !... Nous allons lui dire bonjour, et puis je vous montrerai le yacht. Il est assez joli, mais c'est déjà un vieux modèle. Il a au moins six ans. M. Marsh en fait construire un à Glasgow qui battra celui-ci et beaucoup d'autres. Il jagera quatre mille tonnes. La *Jenny* n'en a que dix-huit cents !... Mais voici mon oncle... »

Les deux jeunes gens avaient, sous la conduite de miss Florence, traversé le pont du bateau, avec son plancher aussi net, ses cuivres aussi polis, ses meubles de paille brune capitonnés d'étoffes aussi fraîches, sa jonchée de tapis d'Orient aussi précieux que si ce parquet, ce métal, ces fauteuils, ces carpettes avaient appartenu à quelqu'une des villas éparies sur la côte, et non pas à ce yacht éprouvé par toutes les houles de

l'Atlantique et du Pacifique. Et, de même, le salon où les introduisait la jeune fille n'aurait pas offert un spectacle différent à Marionville, au quinzième étage d'une de ces colossales bâtisses d'affaires qui dressent, le long des rues, leurs démesurées falaises d'acier et de briques. Trois secrétaires étaient assis à trois bureaux. Un d'eux copiait des lettres en faisant courir ses doigts agiles sur le piano d'une machine à écrire, un autre transmettait une dépêche par téléphone, le troisième sténographiait sous la dictée du même petit homme trapu à face grise que Corancez avait montré la veille à Hautefeuille, assis devant la table du trente-et-quarante. Ce Napoléon de l'Ohio s'interrompit pour saluer les visiteurs :

— « Impossible de vous accompagner, messieurs, » leur dit-il : « Flossie vous montrera le bateau. Tandis que vous vous promenez, » ajouta-t-il, avec cet air de défi tranquille par lequel tout vrai Yankee manifeste son mépris pour le vieux monde, « nous vous préparons de beaux voyages. Mais vous autres, Français, vous êtes si bien chez vous que vous ne bougez guère... Connaissez-vous seulement notre région des lacs ? Tenez, voici la carte. Nous avons là, rien que sur le supérieur, le Michigan, le Huron et l'Érié, soixante mille navires, d'un tonnage de trente-deux millions de tonnes. Ils transportent par an pour trois milliards et demi de marchandises. Il s'agit de mettre cette flotte et les villes qu'elle dessert : Duluth, Milwaukee, Chicago, Détroit, Cleveland, Buffalo, Marionville, en communication directe avec l'Europe... Les lacs vont se jeter à la mer par le Saint-Laurent. C'est la voie à suivre, n'est-ce pas ? Malheureusement, nous avons un petit barrage à sauter en sortant du lac Érié ; une fois et demie la hauteur de l'Arc de l'Étoile à Paris : c'est le Niagara. Et puis il y a les rapides du fleuve à l'issue du lac Ontario. On a bien creusé sept ou huit canaux à écluses qui permettent la montée ou la descente aux petits bateaux. Nous voulons, nous, ce passage libre pour n'importe quel transatlantique... Voilà monsieur qui est en train de conclure l'affaire, » — et Marsh montra le secrétaire installé au téléphone. — « Notre capital est sous-

crit d'hier soir : deux cents millions de dollars... Dans deux ans, j'irai de ce quai, avec la *Jenny*, à mon *home*, sans transbordement... Je veux que Marionville devienne le Liverpool des lacs. Elle a déjà cent mille habitants. Dans deux ans, nous en aurons cent cinquante mille ; — c'est le chiffre de votre Toulouse. — Dans dix ans, deux cent cinquante mille ; — c'est le chiffre de votre Bordeaux ; — et dans vingt ans, nous rattraperons les cinq cent dix-sept mille de ce vieux Liverpool. Nous sommes un peuple jeune, avec beaucoup de crudités, mais nous poussons. — et nous vous poussons... A tout à l'heure, messieurs. Vous permettez ? »

Et l'infatigable abatteur de besogne recommençait déjà de dicter avant que sa nièce eût fait sortir de la chambre les enfants dégénérés de la lente Europe !

— « Est-il assez Américain ? » disait tout bas Corancez à Hautefeuille. « Il le sait trop, et il tourne au cabotin de lui-même : *Heautoncabotinoumenos*, comme eût dit notre vieux maître Merlet... Toute leur race est là dedans. » Et tout haut : — « Vous savez, miss Flossie, que nous pouvons parler librement de nos projets devant Pierre : il accepte d'être mon témoin... »

— « Ah ! quel bonheur ! » fit la jeune fille, qui ajouta gaiement : « Je n'en doutais pas, d'ailleurs. Mon oncle m'a chargée, » continua-t-elle, « de vous inviter pour le petit voyage à Gênes... C'est donc oui. Ce sera tout à fait charmant. Et vous savez, vous serez récompensé de votre bonne action : vous aurez à bord votre *flirt*, Mme de Carlsberg. »

En disant cette phrase, la rieuse enfant avait regardé le jeune homme bien en face. Elle parlait sans malice aucune, avec cette simplicité directe que le sagace Corancez avait justement escomptée. Les gens du nouveau monde ont de ces franchises que nous prenons pour des brutalités. Elles résultent de leur profonde, de leur totale acceptation du fait. Flossie Marsh savait que la présence de la baronne Ely sur le yacht serait agréable à Hautefeuille ; en sa qualité d'honnête fille et d'Américaine, elle ne croyait pas que les relations de

celui-ci avec une femme mariée pussent dépasser la limite d'une innocente coquetterie ou d'un romanesque permis : elle avait donc trouvé aussi naturel de hasarder cette allusion aux sentiments de Pierre, qu'elle eût trouvé naturelle une allusion à ses propres sentiments pour Marcel Verdier. Ce lui fut une impression étrangement pénible de voir, à la soudaine pâleur du jeune homme, au frémissement de sa bouche et à son regard, qu'elle venait de lui faire mal. Elle-même, à cette constatation, un flot de sang lui empourpra le visage. Si les Américains manquent parfois de tact par excès de simplicité, ils sont sensitifs, — *touchy*, comme ils disent, — au plus haut degré. Ces mêmes fautes de tact, si aisément commises, leur deviennent aussitôt un réel supplice. Hélas ! cette rougeur même ne pouvait qu'aggraver la douloureuse surprise que le nom de Mme de Carlsberg ainsi prononcé venait d'infliger à Hautefeuille. Dans une invincible et foudroyante association d'idées, il se rappela les mots de Corancez : « Je suis sûr que miss Marsh aura raison de ce scrupule, » et son dernier sourire. Le regard de Mme Bonaccorsi, la veille, dans le train, lui revint à la mémoire. Une intuition irraisonnée et indiscutable lui révéla que le mystère de passion caché au plus profond de son être avait été surpris par ces trois personnes. Un frisson de pudeur, de révolte et d'inquiétude courut dans toutes ses veines, si violent qu'il en eut une palpitation étouffante. Le martyre de parler, dans cette minute de suprême saisissement, lui fut épargné, grâce à Corancez, qui s'aperçut bien de l'effet produit sur son camarade par l'imprudence de l'Américaine, et, faisant lui-même les honneurs du bateau :

— « Que dis-tu, Hautefeuille, de ce salon et de ce fumoir ? Est-ce compris ? Ce décor de bois clair et laqué, est-il élégant, et de quelle élégance nette et virile ?... Et cette salle à manger ? Et ces cabines ? On y passerait des mois, des années... Tu vois, chacune avec son cabinet de toilette et son bain... »

Et il guidait son compagnon et la jeune fille elle-même. Il se rappelait les moindres détails, grâce à l'étonnante mémoire des choses que possèdent les natures comme la sienne, faites

pour l'action et la réalité. Avec son aplomb habituel, il les commentait tous, depuis les piques et les fusils de l'entrepont, destinés aux pirates des mers de Chine, jusqu'au système pour remplir et vider les baignoires ; et à un moment, il posa cette question bien singulière à formuler dans un coin de ce colossal bibelot de mer où se résumait la somme entière des inventions destinées à raffiner la vie :

— « Miss Flossie, est-ce que nous ne pourrions pas voir la chambre de la morte ? »

— « Si cela intéresse monsieur Hautefeuille?... » dit Florence Marsh, qui, depuis le commencement de cette visite, n'avait pas cessé de regretter son étourderie. « Mon oncle avait une fille unique, » continua-t-elle, « qui s'appelait Marion, comme ma pauvre tante... Vous savez que c'est à cause de sa femme que M. Marsh, devenu veuf tout jeune, a nommé sa ville Marionville ? Ma cousine est morte, voici quatre ans. Mon oncle a été comme fou. Il a voulu que rien ne fût changé dans la pièce qu'elle occupait à bord du yacht. Il y a fait mettre sa statue, et elle a toujours autour d'elle les fleurs qu'elle aimait vivante... Tenez, regardez, mais sans entrer... »

Elle venait d'ouvrir une porte, et les deux jeunes gens aperçurent, à la lueur de deux lampes voilées de globes bleuâtres, une chambre entièrement tendue d'une étoffe couleur de rose, — d'un rose éteint, comme passé. Une profusion de menus brimborions de luxe la remplissait : tout ce que peut posséder une enfant follement gâtée par son père, quand celui-ci est un magnat de chemin de fer des États-Unis, un nécessaire de toilette en or, des bijoux de princesse dans des coupes de musée, des portraits dans des cadres ciselés ; et, sur un véritable lit de milieu en bois incrusté, la statue de la morte était couchée, toute blanche, les paupières closes, la bouche à demi ouverte, parmi des gerbes d'œillels et d'orchidées. Le silence de cet étrange hypogée, son mystère, le délicat parfum végétal dont il était rempli, la poésie improvisée de cette idolâtrie posthume dans ce bateau d'un *yachts-*

man homme d'affaires, c'était de quoi, en toute autre circonstance, flatter le goût du sentimentalisme inné au cœur de Pierre Hautefeuille. Mais il n'avait, durant cette visite, qu'un désir, celui d'être délivré de miss Marsh et de Corancez, un besoin d'être seul et de méditer sur les signes pour lui si follement, si péniblement inattendus, qui lui avaient révélé que son plus intime secret était découvert. Ce lui fut donc un soulagement de quitter le bateau, et une torture d'avoir à subir pour quelques minutes encore son compagnon qui disait :

— « As-tu remarqué combien la morte ressemble à Mme de Chésy?... Non? Eh bien! quand tu rencontreras cette dernière quelque part avec Marsh, je t'engage à le regarder. Le canal des Grands Lacs, son chemin de fer, les *blocks* de Marionville, ses mines, son bateau, il oublie tout : il pense à sa fille morte. Si la petite Chésy lui demandait le Kohinoor, il prendrait la mer pour aller le lui chercher, rien qu'à cause de cette ressemblance... Est-ce assez singulier, tout de même, ce coin bête, vieux jeu, troubadour, dessus de pendule, tableau à la Greuze, dans un gaillard de cette carrure?... Ce caractère doit te plaire, à toi, l'homme du bleu. S'il t'intéresse, tu pourras l'étudier tout à loisir, le 13, le 14 et le 15... Et encore merci de ce que tu vas faire pour moi. Si tu as quelque chose à me communiquer, voici mon adresse : Gênes, palais Fregoso... Et maintenant, il faut que je rentre veiller aux derniers emballages... Tu ne veux pas que je te jette quelque part? Justement, j'aperçois l'Ainé, mon cocher. Je lui avais donné rendez-vous ici vers onze heures... »

Corancez avait hélé, tout en disant ces mots, un panier qui passait à vide, attelé de petits chevaux sardes, dont les sonnaillles tintamarraient. Un personnage les conduisait qui salua le jeune homme d'un clignement d'œil narquois, tandis que son : « Té! bonjour, monsieur Marius! » attestait la familiarité de longues causeries entre les deux Provençaux. Pascal Espérandieu, dit l'Ainé, était un petit homme alerte et futé qui mettait tout son amour-propre à faire trotter les deux rats de son attelage plus vite que les chevaux russes des

grands-ducs établis à Cannes. Il les harnachait, les pomponnait, les fleurissait avec une fantaisie qui arrachait à toutes les compatriotes de miss Marsh, depuis Antibes jusqu'à la Napoule, les mêmes « *how lovely!... how enchanting!... how fascinating!...* » qu'elles eussent prononcés devant un Raphaël ou une robe de Worth, une partie de polo ou un gymnaste à la mode. Sans doute, le compère, avec son fin sourire, possédait aussi des talents de diplomate qui pouvaient le rendre utile dans quelque intrigue secrètement conduite, car le prudent Corancez ne prenait jamais d'autre voiture, surtout quand il avait comme ce matin un rendez-vous avec la marquise Andriana. Il devait la retrouver pour cinq minutes dans le jardin d'un hôtel où elle faisait une visite. Sa voiture, à elle, attendrait devant une des portes, l'équipage de l'Ainé devant une autre. Aussi aucune réponse ne pouvait être plus agréable au fiancé clandestin que celle de Pierre :

— « Merci, j'aime mieux marcher... »

— « Alors, adieu, » fit Corancez en s'asseyant dans la voiture. Et, parodiant un vers célèbre : — « Et à bientôt, Seigneur, où vous savez,

Avec qui vous savez, pour ce que vous savez!... »

La voiture tourna l'angle de la rue d'Antibes, et s'éloigna d'une vitesse folle. Hautefeuille était enfin seul ! L'idée qui se formulait dans sa pensée avec une précision affreuse depuis que miss Florence Marsh lui avait dit ces simples mots : « Votre flirt, Mme de Carlsberg... » cette incroyable, cette indiscutable idée, il pouvait enfin la regarder en face : — « Ils savent tous trois que je l'aime, la marquise, Corancez, miss Marsh. Le regard de l'une hier, la phrase et le sourire de l'autre, ce que m'a dit la troisième et sa rougeur d'avoir pensé tout haut, ce ne sont pas des rêves, cela... Ils savent que je l'aime?... Mais alors, hier, quand il me conduisait vers la table de jeu, Corancez devinait tout ce que j'éprouvais ? Cette dissimulation de sa part, est-ce possible ? Et pourquoi

pas? Il le disait lui-même tout à l'heure : pour qu'il ait pu cacher à Navagero, aux Chésy, à tout cet odieux monde, le sentiment qu'il porte à Mme Bonaccorsi, il faut bien qu'il sache se taire... Il a pu le cacher, et moi, je n'ai pas pu cacher le mien... Qui sait si tous les trois ne m'ont pas vu acheter le porte-cigarettes? Non. Ils n'auraient pas eu la cruauté d'en parler et d'en laisser parler devant moi. Marius n'est pas méchant, ni la marquise, ni miss Marsh. Ils savent, voilà tout, *ils savent*. Mais comment savent-ils?... »

Oui, comment? Se poser une pareille question à soi-même, pour un amoureux, et rongé par cette susceptibilité d'âme, c'était aboutir nécessairement à un de ces examens de conscience où le scrupule développe toutes les illusions, toutes les folies de sa fièvre imaginative. Dans le chemin que fit Pierre pour regagner la Californie, puis assis devant la table où on lui servait son déjeuner à part, enfin dans une promenade solitaire prolongée jusqu'au pittoresque village de Mougins, toute sa vie de ces dernières semaines se représenta devant lui, jour par jour, heure par heure. Un irrésistible déplacement de perspective intime lui montra dans tous les naïfs, dans tous les innocents bonheurs de sa silencieuse idylle autant d'irréparables fautes, couronnées par cette faute dernière : l'achat de la boîte d'or, en pleine salle de jeu et sous quels regards!... Il se revoyait à sa première rencontre avec Mme de Carlsberg dans le salon de la villa Chésy : la beauté originale de la jeune femme et son charme d'étrangère l'avaient saisi tout de suite, il s'était laissé aller à la contempler indéfiniment. Et il n'avait pas eu l'idée qu'il attirait ainsi l'attention et les commentaires!... Il se voyait se rendant chez elle une première fois, y retournant, cherchant les moindres occasions de la rencontrer, de respirer dans son air, de lui parler. L'indiscrétion de cette assiduité avait-elle pu passer inaperçue, et sa présence dans des endroits où il n'allait jamais auparavant, et dont il était devenu un habitué?... Il se revoyait sur les pelouses du *Golf-Club*, le matin, et comme

la baronne Ely lui semblait belle dans la singularité piquante de sa toilette rouge et blanche, aux vives couleurs du cercle. Toutes les petites excentricités de mise qui, chez une autre, l'auraient choqué, le ravissaient chez elle... Il se revoyait au bal, debout dans un angle de salon, attendant qu'elle entrât, qu'elle apportât avec elle cet enchantement qu'elle secouait pour lui de chaque pli de sa robe... Il se revoyait chez le confiseur en vogue, sur la Croisette, s'approchant d'elle, qui, sans cesse, le priaient de se mettre à sa table, avec une grâce accueillante... A toutes ces images, en effet, il retrouvait attaché le souvenir d'une amabilité qu'elle avait eue, d'une délicate indulgence, d'une gâterie. La sensation du charme auquel il s'était tant plu s'ajoutait à la sensation du scrupule, pour l'exaspérer. Il se rappelait ses imprudences de conduite, étourderies si naturelles quand on ne se sait pas soupçonné. On y reconnaît de telles fautes, plus tard, quand on sent planer au-dessus de soi l'éveil de l'observation ! Depuis les dix jours que Mme de Carlsberg avait quitté Cannes, par exemple, il n'était plus retourné dans ces divers endroits, ne les ayant jamais fréquentés que pour la voir. Personne ne l'avait plus rencontré ni au *Golf*, ni dans aucune soirée, ni dans aucun thé de cinq heures. Il n'avait pas fait une visite. Cette coïncidence de sa retraite avec l'absence de la baronne n'avait-elle pas été remarquée, et qu'avait-on pu dire?... Depuis que son amour l'avait entraîné dans ce monde de plaisir et de mouvement, il avait été souvent si blessé par la légèreté des propos lancés au hasard sur les femmes, quand elles n'étaient pas là ! Pourquoi aurait-on ménagé Mme de Carlsberg à son occasion ? On avait parlé d'eux. Avaient-ils été un simple prétexte à moquerie, ou bien avait-on souligné son attitude, à lui, pour calomnier celle qu'il aimait d'un amour si troublé, si ravagé, à cette minute, par toutes les chimères du remords ? Ce mot employé par Florence Marsh : « votre flirt », donnait un corps à ces hypothèses, Pierre avait toujours tant méprisé les choses que ce mot sous-entend, cette familiarité flétrissante de la femme avec l'homme, ce

frôlement de la beauté de l'une par le désir de l'autre, la camaraderie indiscreète et le mauvais ton de cette équivoque approche. Avait-on pu croire que ses relations avec Mme de Carlsberg étaient de cet ordre? Son manque de réserve avait-il été si mal interprété?... Il pensait alors aux chagrins qu'il devinait dans la vie de cette créature, pour lui unique ici-bas, à l'espionnage qui entourait ces moindres gestes. De nouveau la salle de Monte-Carlo lui apparaissait, et sa démarche, à lui, dont il ne comprenait pas maintenant qu'il n'en eût pas senti la prodigieuse indécatesse. Il la sentait avec une intensité aiguë jusqu'à la douleur. Que devint-il, lorsque au retour de cette promenade ainsi poussée pendant des heures et des heures et parmi ces idées, il se retrouva devant la porte de son hôtel, au crépuscule, — un crépuscule soudain du Midi, noir et glacé après des journées douces et bleues comme en été, — et le concierge lui remit une lettre sur l'enveloppe de laquelle il reconnut l'écriture de la baronne Ely!... Ses mains tremblaient en déchirant l'enveloppe. Un cachet la fermait, à l'empreinte d'une pierre antique, représentant une tête de Méduse : c'était le chaton d'une bague achetée en Italie et que la jeune femme portait d'habitude au doigt. Et réellement, la tête de la légende païenne eût été là, vivante, devant Hautefeuille, il n'eût pas été plus épouvanté que par les simples mots de ce billet :

« Cher Monsieur, je suis de retour à Cannes, et je serais heureuse si vous pouviez venir demain vers une heure et demie à la villa Helmholtz. J'ai besoin d'avoir avec vous un entretien sur un assez grave sujet. C'est pour cela que je vous fixe une heure où je suis sûre que nous ne serons pas dérangés. Meilleurs compliments. »

Et elle avait signé, non plus comme dans les autres billets qu'il avait pu recevoir, son prénom devant son nom, mais

comme dans le tout premier : *Sallach Carlsberg*. Le jeune homme lut et relut ces quelques lignes si sèches, si froides. L'évidence le terrassa : la jeune femme avait appris son achat de la veille à Monte-Carlo, et toutes les angoisses de ce long scrupule se fondirent en une anxiété suprême qui le fit s'écrier tout haut, une fois rentré dans sa chambre :

— « Elle sait tout. Je suis perdu. »

IV

VOLONTÉS D'AMOUREUX

Le billet qui venait ainsi de porter à son comble l'inquiétude de Pierre avait naturellement été dicté à Ely de Carlsberg par Mme Brion. C'était la première mise en œuvre du plan imaginé par la fidèle amie pour couper court et aussitôt à un sentiment dont l'avenir l'épouvantait. Sa perspicacité y entrevoyait d'affreuses douleurs, un drame possible, une catastrophe certaine. Durant les heures qui avaient suivi la passionnée et soudaine confiance de Mme de Carlsberg, elle s'était dit qu'il fallait séparer dès aujourd'hui ces deux êtres, précipités l'un vers l'autre d'un si instinctif élan. Sinon, le jeune homme ne tarderait pas à savoir quels sentiments il inspirait à celle qu'il aimait. Toute son ingénuité, toute sa candeur expliquaient à peine qu'il ne les eût pas devinés déjà. Du jour où il connaîtrait la vérité, qu'arriverait-il ? Si ingénue et si candide qu'elle fût elle-même, Louise Brion donnait à cette question la vraie réponse. Qu'une seule parole d'aveu fût prononcée entre Hautefeuille et Ely, et cette dernière irait jusqu'à l'extrémité de son amour. Elle avait trop révélé dans sa confession l'indomptable audace de son caractère, son besoin de vivre d'après la logique absolue de ses passions. Elle deviendrait la maîtresse de Pierre. Quoique

l'entretien de la veille eût imposé à Louise l'évidence des fautes déjà commises par son ancienne compagne de couvent, ni sa pensée ni son cœur ne s'étaient habitués à la réalité de ces fautes. La seule idée de cette liaison la secouait d'un sursaut d'effroi, presque d'horreur. Toute la nuit elle avait songé au moyen de provoquer le seul événement où elle aperçût pour Ely un salut assuré : — le départ volontaire d'Hautefeuille. Sa première pensée fut d'en appeler à la délicatesse du jeune homme. Le portrait moral que lui en avait tracé Mme de Carlsberg, sa physionomie si intéressante, son regard loyal, sa naïve action d'amoureux, quand il avait acheté l'étui d'or, — tout révélait en lui une exquise finesse de nature. Si elle lui écrivait, bravement, simplement, une lettre non signée, où elle lui parlerait de son action même, de cet achat qui aurait pu être vu, qui sans doute avait été vu par d'autres que par elle ? Si, à ce propos, elle le suppliait de s'éloigner afin de ménager le repos de Mme de Carlsberg?... Cette lettre, elle en avait essayé plusieurs brouillons, au cours d'une longue et fiévreuse insomnie, sans arriver à une expression qui la contentât. Il était bien difficile de rédiger cet appel, et qu'il ne signifîât point : « Allez-vous-en, parce qu'elle vous aime !... » Puis, au matin, et comme elle s'éveillait du tardif sommeil qui avait terminé cette nuit d'angoisse, un hasard très vulgaire, où sa piété voulut voir un secours providentiel, vint lui fournir un prétexte inespéré pour insister, non plus auprès du jeune homme et de loin, mais auprès de Mme Carlsberg elle-même et sans retard. En parcourant au lit, et d'un œil distrait, un de ces journaux de la Rivière, moniteurs du snobisme international qui renseignent les uns sur les autres tous les errants de la haute vie, elle avait rencontré, à la colonne des « déplacements », parmi les noms rangés sous la rubrique : *Arrivées au Caire*, ceux de M. Olivier Du Prat, secrétaire d'ambassade, et de sa femme, et elle s'était levée aussitôt pour montrer à Ely cette ligne d'un avis mondain, si insignifiante, si chargée, pour les deux amies, de redoutables menaces :

— « S'il est au Caire, » avait-elle dit à la baronne, « c'est que son voyage sur le Nil est fini, et qu'il pense au retour. Quel est son chemin naturel ? D'Alexandrie à Marseille... Et à Marseille, si près de Cannes, il voudra revoir Hautefeuille. »

— « C'est vrai, » avait répondu Ely, après avoir regardé de ses yeux les lettres de ce nom : *Olivier Du Prat*, qui lui avaient donné un horrible battement de cœur, et elle avait répété : « C'est vrai. Ils se reverront... »

— « Avais-je raison hier ? » reprit Louise Brion. « Vois où tu en serais si tu n'avais pas eu jusqu'ici la force de résister à ton sentiment ? Vois où tu en seras demain, si tu n'en finis pas pour toujours... » Et elle avait continué, développant, avec l'éloquence d'une amitié frémissante, un plan de conduite qui venait soudain de lui apparaître, comme le plus sage et le plus efficace. — « Il faut saisir l'occasion qui t'est offerte, » disait-elle, « tu n'en auras jamais de meilleure. Il faut toi-même faire venir ce jeune homme, et lui parler de cet achat d'hier au soir... Tu lui diras que d'autres personnes l'ont vu. Tu lui montreras ton étonnement de son indiscretion. Tu ajouteras que son assiduité a été remarquée. Au nom de ton repos, au nom de ta réputation, tu lui ordonneras de s'éloigner. Un peu de fermeté pendant un quart d'heure, et ce sera fini... Il ne serait pas celui que tu m'as peint, délicat, noble et fier, s'il n'obéissait pas à ton désir... Ah ! crois-moi !... Tu n'as qu'une façon de l'aimer, une seule. Sauve-le d'un drame qui n'est plus seulement possible et lointain, qui est inévitable et tout proche... »

Ely écoutait sans répondre. Épuisée par ses confidences de la nuit et leurs terribles secousses, elle était sans force contre les suggestions d'une tendresse qui en appelait chez elle, pour combattre son amour, à cet amour lui-même. Il y a dans les sentiments très complets un instinctif et violent appétit des résolutions extrêmes. Quand ils ne peuvent pas se satisfaire dans l'entier bonheur, ils demandent à l'entier malheur une sorte d'assouvissement. Remplissant notre âme jusqu'au fond, ils la portent sans cesse tout entière vers les deux pôles de

l'extase ou du désespoir, sans jamais s'arrêter aux solutions moyennes. Louise Brion l'avait vu nettement : arrivée à cette étape de sa passion, il fallait de toute nécessité, ou que la baronne Ely devint la maîtresse du jeune homme, ou qu'elle mît entre elle et lui cet irréparable d'une rupture avant la liaison, — roman secret de tant de femmes, honnêtes ou galantes !... Oui, que de femmes ont ainsi, en proie au délire du renoncement, creusé des abîmes entre elles et un être idolâtré en silence, qui n'a jamais soupçonné ni cette idolâtrie ni cette immolation ! Aux unes, les innocentes, le remords anticipé de leur propre faiblesse a donné cette énergie ; les autres, les coupables, ont senti, ce que sentait si fortement Mme de Carlsberg, leur impuissance à effacer leur passé. Elles ont préféré le martyr exalté du sacrifice à l'affreuse amertume d'un bonheur pour toujours empoisonné par l'atroce jalousie de cet indestructible passé. Une autre influence achevait de dissoudre l'esprit de révolte chez la jeune femme. Étrangère à toute foi religieuse, elle ne prêtait pas, comme sa pieuse amie, un caractère providentiel à ce hasard si vulgaire, la rencontre d'un nom dans un journal. Mais elle avait, à cause de son incroyance même, ce fatalisme inconscient, dernière superstition des incrédules. A voir devant elle, imprimées, ces cinq syllabes : *Olivier Du Prat*, quelques heures après la conversation de la nuit, elle avait subi cette impression du pressentiment, plus difficile parfois à supporter que le danger réel :

— « Oui, tu avais raison, » avait-elle répondu, de l'accent brisé des abdications irrémédiables, « je le verrai, je lui parlerai, et tout sera fini pour toujours... »

Elle était donc revenue à Cannes, l'après-midi du même jour, sur cette résolution, prise réellement avec les plus profondes énergies de son cœur. Elle était accompagnée de Mme Brion, qui ne voulait la quitter qu'une fois le sacrifice accompli. Elle avait, sitôt arrivée, écrit et fait porter le billet dont la lecture avait achevé de bouleverser Hautefeuille. Certes

elle se croyait, elle était bien sincère dans ce parti pris de rupture. Cependant, si elle avait lu jusqu'au fond d'elle-même, un tout petit fait lui aurait prouvé combien cette résolution était fragile et à quel point les idées d'amour la possédaient, la hantaient. Elle venait à peine d'écrire à celui qu'elle voulait séparer d'elle à jamais, et de la même plume, de la même encre, elle griffonnait deux billets aux deux personnes des amours desquelles elle était la confidente et un peu la complice : miss Florence Marsh et la marquise Andriana Bonaccorsi. Elle les invitait à déjeuner pour le lendemain. Action bien simple, mais en la faisant, elle obéissait au plus profond instinct de la femme qui aime et qui souffre : rechercher des femmes qui aiment aussi, avec qui elle puisse parler des choses du sentiment, aux bonheurs de qui elle se réchauffe, qui la plaindraient de son malheur si elle le leur disait, qu'elle comprenne et par qui elle serait comprise. D'ordinaire, comme Ely l'avait proclamé la veille, les hésitations de la sentimentale et craintive Italienne la fatiguaient, et dans la passion de l'Américaine pour le préparateur de l'archiduc il entraient un élément de positivisme réfléchi qui déconcertait sa fougue native. Mais la jeune veuve et la jeune fille étaient deux amoureuses, et ce titre suffisait pour qu'à l'heure de son martyre ce lui fût une douceur, presque un besoin de les voir. Elle ne se doutait guère que cette invitation, toute impulsive et si naturelle, provoquerait une scène violente avec son mari, ni qu'une lutte conjugale s'engagerait à la suite, — lutte sourde et implacable dont le dernier épisode influa si tragiquement sur l'issue de cette passion commençante qu'elle s'était juré de sacrifier.

Arrivée à Cannes vers trois heures de l'après-midi, elle n'avait pas aperçu l'archiduc durant le reste de la journée. Elle savait qu'il était enfermé avec Marcel Verdier dans le laboratoire. Elle ne s'en était pas étonnée, non plus que de le voir apparaître, à l'heure du dîner, suivi par son aide de camp, le comte de Laubach, l'espion professionnel de Son Altesse. Et

pas une marque d'intérêt sur sa santé, pas une question sur la manière dont elle avait employé ces dix jours!... Le prince avait été, dans sa jeunesse, l'un des plus hardis et des plus beaux cavaliers d'un pays qui en compte d'incomparables. L'ancien militaire se reconnaissait, dans le maniaque de science, à la tournure demeurée svelte malgré la soixantaine approchante, au ton de commandement qu'avaient gardé les moindres inflexions de la voix, à la face martiale où se voyait la cicatrice d'un glorieux coup de sabre reçu à Sadowa, aux deux longues moustaches toutes grises sur le pourpre du teint. Ce qui ne s'oubliait pas, lorsqu'on avait une fois rencontré cet homme singulier, c'étaient les yeux, des yeux très bleus, très clairs et d'une inquiétude sauvage, sous des sourcils blonds, presque roux et d'une formidable épaisseur. L'archiduc avait cette originalité de porter toujours, même en tenue de soirée, de fortes bottines lacées, qui lui permettaient, le repas à peine fini, de sortir à pied, accompagné tantôt de son aide de camp, tantôt de Verdier, pour d'interminables promenades nocturnes. Il les prolongeait parfois jusqu'à trois heures du matin, n'ayant pas d'autre moyen de procurer un peu de sommeil à ses nerfs malades. Cette extrême nervosité se trahissait à ses mains, très fines, mais brûlées d'acides, noires de limaille, déformées aux outils du laboratoire, et dont les doigts se crispaient sans cesse en mouvements désordonnés. A tous ses gestes, d'ailleurs, on pouvait deviner le trait dominant de son caractère, cette infirmité morale qui n'a pas de nom précis dans la langue : — l'incapacité de durer dans une sensation ou dans une volonté quelconque. C'était le secret du malaise que cet homme, si distingué par certains côtés, répandait autour de lui et dont il souffrait le premier. Conduite par ce personnage si étrangement irritable, toute entreprise devait échouer, on le sentait, et qu'une frénésie intérieure et irrésistible lui défendait de se mettre en harmonie avec aucun milieu, aucune circonstance, aucune nécessité. Cette nature supérieure était incapable d'acceptation. Peut-être le secret de son déséquilibre intime résidait-il dans la pensée, fixe chez lui, d'avoir

été à une époque si près du trône et d'en être à jamais écarté, d'avoir vu commettre les plus irréparables fautes de politique et de guerre, de les avoir vues telles au moment même, et de n'avoir pu les empêcher. Ainsi au début de la lutte de 1866, il avait tracé un plan de campagne qui pouvait changer la face de l'Europe dans cette dernière moitié du siècle. Au lieu de cela, il avait dû risquer sa vie pour l'exécution de manœuvres dont il prévoyait l'échec assuré. Chaque année, à l'anniversaire de la célèbre bataille où il avait été blessé, il devenait littéralement fou pendant quarante-huit heures. Il l'était de même chaque fois que l'on prononçait devant lui le nom de quelque grand révolutionnaire militant. L'archiduc ne se pardonnait pas la faiblesse par laquelle il conservait les bénéfices attachés à son titre et à son rang, alors que son goût des théories abstraites et les rancœurs de sa destinée manquée l'avaient conduit à partager les pires convictions du socialisme anarchiste. D'ailleurs prodigieusement instruit, grand liseur et grand causeur, il semblait qu'il se vengeât sur les autres de ses propres inconséquences par l'acuité implacable de sa critique. Jamais l'admiration n'allait, dans sa bouche, sans quelque dénigrante et cruelle réserve. Seules les recherches scientifiques et leurs inébranlables certitudes paraissaient communiquer à cette intelligence dérégulée un peu de repos, comme une assiette plus ferme. Depuis l'époque où ses dissentiments avec sa femme avaient abouti à ce divorce tacite et décent, imposé d'en haut, ces recherches l'avaient absorbé davantage encore. Retiré à Cannes, où le retenait une laryngite obstinée, il y avait tant travaillé qu'il s'était, d'amateur, transformé en professionnel, et une série de découvertes importantes sur l'électricité lui avaient donné une demi-gloire dans le monde des spécialistes. Ses ennemis avaient bien répandu le bruit qu'il publiait simplement sous son nom les travaux de Marcel Verdier, un ancien élève de l'École normale, attaché à son laboratoire depuis plusieurs années. Il faut rendre cette justice à l'archiduc, cette calomnie — dont Corancez s'était fait l'écho près d'Hautefeuille —

n'avait pas entamé l'affection enthousiaste et jalouse que l'étrange homme portait à son aide. Car un dernier trait de ce prince inégal, incertain, et, par suite, profondément, passionnément injuste, était de ne sentir que par engouements. L'histoire de ses relations avec sa femme reproduisait l'histoire de sa vie. Il l'avait dépensée tout entière en alternatives de sympathie désordonnée et d'antipathie déréglée pour les mêmes gens, et sans autre cause que cette impuissance à contrôler son humeur, — impuissance qui avait fait de lui, avec tant de dons, un personnage tyrannique, redouté, mal jugé, profondément malheureux, et, pour emprunter au même Corancez une épigramme vulgaire, mais trop justifiée, « le grand Raté du Gotha. »

Mme de Carlsberg avait une trop longue expérience de ce caractère pour ne pas connaître son mari admirablement, et elle en avait trop souffert pour ne pas être, de son côté, souverainement injuste à son égard. L'humeur est, de tous les défauts, celui que les femmes pardonnent à un homme le moins volontiers. Il est trop contraire à la plus virile des vertus, la constance. Celle-ci était trop fine pour ne pas lire, sur cette physionomie tourmentée du César manqué, l'orage approchant, comme font les marins sur la face du ciel et de la terre. Lorsque, au soir de son retour à Cannes, elle se trouva assise vis-à-vis de lui à table, elle n'eut pas de peine à deviner que le repas ne se terminerait point sans quelque-une de ces paroles féroces où l'archiduc soulageait son fiel dans les mauvaises heures. Au premier regard, elle avait compris qu'il nourrissait de nouveau un violent grief à son endroit. Quel grief? Avait-il su déjà, par Laubach, cet infâme Judas, au profil fuyant, aux manières félines, comment elle s'était comportée au jeu la veille, et, par un de ces détours d'orgueil dont il était coutumier, se préparait-il, lui, le prince démocrate, à lui faire sentir que ces manières bohémiennes ne convenaient pas à leur rang? Était-il froissé — une si puérile contradiction ne l'eût pas étonnée non plus — qu'elle fût

demeurée à Monte-Carlo toute la semaine sans donner signe de vie, n'était la dépêche du retour au maître d'hôtel? Que lui importait, d'ailleurs, le motif d'une colère qu'elle méprisait? Le chagrin de sa résolution était trop profond. Elle en avait le cœur trop rempli pour ne pas opposer à ce nouvel ennui l'espèce d'anesthésie intérieure qui suit les agonies morales. Aussi ne répliqua-t-elle pas un mot, durant le dîner, aux sorties amères de l'archiduc, qui, s'adressant à Mme Brion, outragea tour à tour d'une manière atroce Monte-Carlo et les femmes du monde, les Français de la côte et la colonie étrangère, les gens riches enfin, et toute la société. La livrée allait et venait à pas silencieux autour de la table. Les culottes courtes, les bas de soie, les perruques poudrées des valets donnaient aux paroles du maître de cette maison princière une inexprimable ironie de contraste. L'aide de camp, avec un mélange patelin de politesse et de perfidie, répondait aux boutades de l'archiduc exactement les mots qui pouvaient l'exaspérer, et Mme Brion, de plus en plus rouge, subissait l'assaut de ces insolents sarcasmes, avec l'idée qu'elle se dévouait pour Ely, et cette dernière, indifférente, daignait à peine prêter l'oreille à des tirades du goût de celle-ci :

— « Ses plaisirs, voilà ce qui juge un monde, et j'aime cela de cette côte. On y voit à plein la sottise et l'infamie des ploutocrates... Leurs femmes? Elles s'y amusent comme des drôlesses, eux, comme des drôles... Ces impôts, ces lois, ces magistrats, ces armées, ce clergé, tout cet appareil social, qui travaille au profit des riches, aboutit, à quoi? A protéger une crapule dorée dont nous avons une carte d'échantillons complète sur ce beau rivage... J'admire la naïveté des socialistes qui, devant des aristocraties de cette espèce, parlent de réformes!... Un membre gangrené, ça se brûle et ça se coupe, simplement, brutalement. Mais les révolutionnaires modernes ont un grand défaut : le respect. Par bonheur, la faiblesse et la sottise des classes dirigeantes s'étalent avec une si magnifique ingénuité que le peuple finit par s'en apercevoir, et, quand les millions d'ouvriers qui nourrissent cette poignée de

parasites feront un geste, — *le geste*, — ah ! nous rirons, nous rirons !... Déjà le libéralisme, le parlementarisme, le modérantisme, toutes ces sottises en *isme*, ne sont plus possibles. Il n'y aura plus de place, dans toute l'Europe, d'ici à dix ans, que pour une réaction à la Philippe II ou pour la Commune... Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis pour la Commune. D'ailleurs, avec la science, le branle-bas devient facile !... Prenez tous les enfants des prolétaires, faites-en des électriciens et des chimistes, et dans une génération, ça y est... »

Quand il proférait des déclamations de cet ordre, le prince regardait autour de lui avec une physionomie trop menaçante pour que l'on sourît de ses paradoxes, comiques autant qu'inefficaces, dans cet opulent décor de haute vie. Les personnes initiées aux dessous de l'histoire contemporaine se rappelaient qu'une légende, d'ailleurs calomnieuse, associait le nom de « l'archiduc rouge » à un mystérieux attentat, dirigé contre le chef même de sa famille. Le rêve sanguinaire d'un césarisme démagogique jaillissait trop visiblement de ces yeux cruels qui ne regardaient en face que pour outrager. On sentait la présence du tyran, tyran muselé, paralysé, à qui les circonstances seules avaient manqué, — mais de si peu ! Malgré soi, on en tremblait. — D'ordinaire, quand il avait ainsi lancé quelques sinistres coups de boutoir, personne ne répondait et le dîner continuait dans un silence de gêne et d'oppression. Le Néron en disponibilité jouissait de cette terreur pendant quelques minutes. Puis il lui arrivait, ayant déchargé sa bile, de vouloir plaire et de déployer toutes les séductions de sa nature. Sa remarquable lucidité d'intelligence étonnait alors les plus hostiles, et sa culture, son absence de préjugés, son immense érudition des découvertes nouvelles. Ce soir-là, il était sans doute tourmenté par une inquiétude particulière, car il ne désarma point, jusqu'au moment où, à peine revenus dans le salon, une phrase de Mme de Carlsberg à Mme Brion fit éclater la vraie cause de sa terrible humeur.

— « Nous saurons cela par Flossie Marsh. Elle vient déjeuner demain, » avait dit la baronne.

— « Puis-je avoir cinq minutes d'entretien avec vous, madame? » demanda brusquement le prince à sa femme. Et l'entraînant à part, sans plus se soucier des témoins de cette scène conjugale : « Vous avez invité miss Marsh à déjeuner, demain matin?... » continua-t-il.

— « Parfaitement, » répondit-elle. « Cela contrarie Votre Altesse? »

— « Vous êtes chez vous, » reprit l'archiduc, « mais vous ne vous étonnerez point si je défends à Verdier de se trouver là... Ne m'interrompez point... Il y a longtemps que je l'observe, vous favorisez les projets de cette fille qui s'est mis en tête d'épouser ce garçon. Je ne veux pas que ce mariage ait lieu. Et il n'aura pas lieu. »

— « J'ignore les intentions de miss Marsh, » répliqua la baronne, dont les joues pâles s'étaient empourprées d'un flot de sang à écouter le discours de son mari. « Je l'invite parce qu'elle est mon amie et que j'ai du plaisir à la voir. Quant à M. Verdier, il est d'âge à savoir s'il lui convient ou non de se marier, sans prendre l'ordre de personne. D'ailleurs, s'il veut causer avec miss Marsh, il n'a nul besoin de mon intermédiaire, et, s'il lui a plu de dîner avec elle ce soir... »

— « Il a dîné avec elle ce soir? » interrompit le prince, avec une violence maintenant exaspérée. « Vous le savez? Répondez. Soyez franche. »

— « Votre Altesse Impériale peut charger d'autres personnes de ses espionnages... » fit la jeune femme fièrement. Et elle lança vers M. de Laubach un regard où le mépris se mélangeait au défi.

— « Madame, trêve d'ironies, » repartit l'archiduc : « je ne les supporte point. C'est d'une commission auprès de mademoiselle votre amie que j'entends vous charger, et, si vous ne transmettez pas mon message, je le transmettrai moi-même... Vous lui direz, à cette intrigante, que je suis au courant de toutes ses menées. Je sais, entendez-vous bien, je sais qu'elle n'aime pas ce jeune homme. Je sais qu'elle est un instrument au service de son oncle. Ce brasseur d'affaires a

eu vent d'une découverte que nous avons faite, Verdier et moi, chez moi ; » et il tendit la main dans la direction de son laboratoire. « C'est une révolution dans les chemins de fer électriques, tout simplement, notre invention. Mais, pour l'avoir, il faudrait avoir les inventeurs. Je ne suis ni à vendre ni à marier, moi. Verdier n'est pas à vendre, lui non plus, mais il est jeune, il est naïf, et M. Marsh a lancé la nièce... Je constate qu'il vous a mise dans son jeu et que vous travaillez pour lui... Écoutez-moi bien. Fréquentez les Marsh, oncle et nièce, tant que vous voudrez, faites des parties avec eux à Monte-Carlo et ailleurs. Si vous aimez à trôner parmi les rastaquouères des deux mondes, cela vous regarde. Vous êtes libre... Mais ne vous mêlez pas de cette intrigue, ou vous me paierez cette trahison trop cher. Je saurai trouver le point où vous frapper... Avec les millions de son oncle, que cette fille achète un nom et un titre, comme elles font toutes ! Il ne manque pas de marquis anglais, de ducs français et de princes romains pour lui brocanter leur blason, leurs ancêtres et leur personne. La noblesse est une chose aussi abjecte, aussi basse que l'or. Que l'un paie l'autre, c'est justice. Mais cet homme de talent, mon ami, mon élève ? A bas les pattes !... Cet immonde Yankee faire d'un cerveau comme celui-là une nouvelle machine à dollars ! Cela, jamais, jamais, jamais !... Voilà ce que je vous prie de vouloir dire à cette demoiselle ; et vous, pas de réponse, n'est-ce pas ?... Monsieur de Laubach... »

— « Monseigneur ?... »

A peine si l'aide de camp put prendre congé des deux femmes, tant l'archiduc sortit avec précipitation, celle d'un homme qui, ne se contenant plus, va passer de la parole aux actes, et frapper après avoir outragé, s'il reste une minute de plus en présence de ce qu'il hait !...

— « Voilà donc le secret de sa fureur, » dit Mme Brion, quand son amie lui eut rapporté le brutal discours du prince. « C'est trop injuste. Mais j'aime mieux cela. J'avais si peur qu'il n'eût appris ta façon de jouer hier, et surtout l'impru-

dence de qui tu sais... Tu vas décommander miss Florence?... »

— « Moi? » fit la baronne en haussant les épaules, et son noble visage exprima un irrésistible dégoût. « Il fut un temps où ces goujateries me terrassaient, un temps où elles me révoltaient. Aujourd'hui, je me soucie de cette bête brute et de ses colères comme de ceci... »

Et elle avait, en disant ces mots, allumé une cigarette de tabac russe à long bout de papier. De sa bouche méprisante elle venait de chasser un anneau de fumée bleuâtre qui allait, s'ouvrant, s'allongeant, se dispersant à travers l'atmosphère tiède et parfumée du petit salon. C'était, autour des deux amies, un cadre de délicieuse intimité que cette pièce joliment claire, avec les nuances atténuées de ses tentures, ses tableaux anciens, ses meubles précieux, les vagues profondeurs vertes de la serre entrevue derrière une des portes vitrées, et partout des fleurs, de ces belles et vivantes fleurs du Midi, comme tissées, comme pétries de soleil. Les grandes et les petites lampes voilées par des abat-jour de souple étoffe tamisaient dans cette retraite une lumière adoucie qui se mariait à la flamme gaie et claire du foyer. Les déshérités du sort envieraient moins ces décors exquis des existences comblées, s'ils soupçonnaient les agonies secrètes auxquelles ce luxe raffiné sert le plus souvent de théâtre. Ely de Carlsberg s'était laissée tomber sur une chaise longue, et elle disait :

— « Que veux-tu que ces misères me fassent, avec le chagrin que j'ai dans le cœur et que tu sais? Je recevrai Flossie Marsh demain et les jours suivants, et, si l'archiduc se fâche, il se fâchera. Il parle de trouver un point où m'atteindre. Il n'y en a qu'un, et je m'y frappe moi-même. C'est comme si l'on menaçait d'un duel quelqu'un qui s'est décidé au suicide. »

— « Mais crois-tu qu'il a raison, quand il prête ces odieux calculs à Marsh? » demanda Mme Brion pour arrêter l'accès de révolte qui grondait sourdement dans cette voix, ces yeux, ces gestes.

— « C'est bien possible, » dit la baronne. « Marsh est un

Américain, et pour ces gens-là un sentiment est un fait comme un autre, qu'il s'agit d'exploiter et du mieux qu'on peut. Mais admettons qu'il spéculé sur le sentiment de Flossie pour un savant et un inventeur, cette spéculation de l'oncle prouve-t-elle que le sentiment de la nièce n'est pas sincère?... Pauvre Flossie! » conclut-elle, avec un accent où passait de nouveau l'écho de la tourmente intérieure. « J'espère qu'elle ne se laissera pas séparer de celui qu'elle aime : elle souffrirait trop ; et, s'il faut l'aider à le garder, je l'y aiderai... »

Quel trouble encore trahissaient ces deux cris successifs ! Quel reste d'incertitude dans la sage résolution prise en commun ! La fidèle amie en demeura épouvantée. L'idée qu'elle avait eue la nuit précédente, puis repoussée comme trop difficile à réaliser, cette idée de s'adresser directement à la magnanimité du jeune homme, la ressaisit avec une force extrême. Cette fois, elle y donna un libre cours ; et le lendemain matin, un commissionnaire pris à la gare remettait à l'hôtel des Palmes la lettre suivante que Pierre Hautefeuille ouvrit et lut, au moment où il venait de traverser lui-même les longues heures d'une anxieuse et cruelle insomnie :

« Monsieur, je compte sur votre délicatesse pour ne pas chercher à savoir qui je suis, ni le motif qui me fait vous écrire ces lignes. Elles viennent de quelqu'un qui vous connaît sans que vous le connaissiez vous-même, et qui vous estime profondément. Je ne doute donc pas que vous n'entendiez cet appel adressé à votre honneur. Un mot suffira pour vous faire comprendre combien cet honneur est intéressé à ce que vous cessiez de compromettre — bien involontairement, on en est sûr — la paix et le bon renom d'une personne qui n'est pas libre et que sa haute situation expose à beaucoup d'envie. On vous a vu, monsieur, avant-hier, dans la salle de jeu de Monte-Carlo, acheter un objet que cette personne venait de vendre à un marchand. Si c'était là un fait isolé, il n'aurait pas une très dangereuse signification. Mais vous devez vous en rendre compte : votre attitude

n'a pu, durant ces dernières semaines, échapper aux commentaires de la malignité. La personne dont il s'agit n'est pas libre. Elle a beaucoup souffert dans son intérieur. Le moindre ombrage, chez celui à qui elle doit son rang, risquerait de provoquer pour elle une catastrophe. Peut-être ne vous dira-t-elle jamais elle-même combien votre démarche, dont elle a été informée, lui a été pénible. Soyez un honnête homme, monsieur, n'essayez pas d'entrer dans une existence que vous pouvez seulement troubler. Ne compromettez pas une femme de grand cœur, qui a d'autant plus de droits à votre respect scrupuleux qu'elle s'est moins défiée de vous. Ayez donc le courage de faire la seule action qui puisse empêcher les calomnies de naître, si elles ne sont pas nées; qui puisse les détruire si elles sont nées. Quittez Cannes, monsieur, pendant quelques semaines. Un jour viendra où vous éprouverez une joie intime à vous dire que vous avez fait votre devoir, et que vous avez donné à une créature d'élite la seule preuve de dévouement qu'il vous soit permis de lui offrir : le respect de son repos et de son honneur. »

Il y a dans le célèbre roman de Daniel de Foë, ce prodigieux raccourci de toutes les profondes émotions humaines, une page célèbre et qui demeure le symbole de l'épouvante dont nous bouleversent certaines révélations absolument, tragiquement inattendues. C'est celle où le Solitaire tressaille jusqu'à l'être de son être, en apercevant, sur le sable de l'île déserte, l'empreinte fraîche d'un pied nu. Un même tremblement convulsif secoua Pierre Hautefeuille à la lecture de cette lettre : il tenait la preuve, après ces vingt-quatre heures d'incertitude, l'indiscutable, la foudroyante preuve que son action de l'avant-veille avait été vue... Par qui?... Mais qu'importait le nom de ce témoin, du moment que Mme de Carlsberg était avertie? Le secret instinct du jeune homme ne l'avait pas trompé. La baronne le faisait venir pour lui reprocher son indiscretion, peut-être pour le bannir à jamais de sa présence. La certitude que cet entretien roulerait sur

ce qu'il se reprochait, maintenant, comme un crime, lui fut si intolérable que l'idée le saisit de ne pas aller au rendez-vous, de ne jamais revoir cette femme offensée, de s'enfuir ailleurs, bien loin, pour toujours. Il reprit la lettre et il se dit : « C'est vrai, je n'ai plus qu'à m'en aller !... » Frénétiquement à la fois et machinalement, comme si une réelle suggestion eût émané des phrases écrites sur cette petite feuille de papier bleuté, il sonna, il demanda un indicateur, que l'on préparât sa note, que l'on apportât sa malle. Si l'express d'Italie, au lieu de partir dans l'après-midi, eût quitté Cannes vers onze heures, peut-être le pauvre enfant eût-il, dans cette attaque de demi-folie, précipité une fuite qui devait, quelques heures plus tard, lui paraître aussi insensée qu'elle lui paraissait nécessaire en ce moment-là. Mais pour prendre le train, il fallait attendre, et, une fois cette première crise passée, Hautefeuille sentit qu'il ne devait, qu'il ne pouvait pas fuir, comme un coupable, avant de s'être expliqué. Il ne pensait pas à se justifier : à ses propres yeux, il était injustifiable. Pourtant il ne voulait pas que Mme de Carlsberg le condamnât sans qu'il eût plaidé pour sa propre délicatesse. Hélas ! que lui dirait-il ? Durant ces heures qui le séparaient de son rendez-vous, combien de discours imagina-t-il sans se douter que la force souveraine qui l'attirait vers cette femme n'était pas ce besoin de plaider sa cause ! C'était vers *la sensation de la présence* qu'il marchait irrésistiblement, — seul besoin qui finisse toujours par tout abolir dans un cœur qui aime, depuis les plus justes rancunes jusqu'aux plus folles timidités.

Quand le jeune homme entra dans le salon de la villa Helmholtz, l'excès de ces émotions l'avait mis dans cet état de somnambulisme éveillé où l'âme et le corps obéissent à une impulsion dont ils ont à peine la conscience. Cet état ressemble beaucoup à celui d'un homme résolu qui traverse un très grand péril. Les deux instincts fondamentaux de notre nature, celui de la conservation et celui de l'amour, agissent de même en toute occurrence importante. C'est une preuve de plus qu'ils

sont l'œuvre en nous de forces impersonnelles, extérieures et supérieures à l'étroit domaine de notre volonté réfléchie. Dans des instants pareils, nos sens sont à la fois suraiguïsés et paralysés, — suraiguïsés pour les moindres détails qui correspondent à notre élan intérieur, paralysés pour tout le reste. — Quand Hautefeuille pense aujourd'hui à ces minutes si décisives de sa vie, il ne peut se rappeler par quel chemin il est allé de l'hôtel à la villa, quelles personnes de sa connaissance il a rencontrées. Il ne fut réveillé de ce songe lucide qu'au moment où il se trouva dans le premier des deux salons, le plus grand, vide à cette minute. Une senteur y flottait, mêlée à l'arome des plantes qui garnissaient les vases : celle du parfum préféré par Mme de Carlsberg, une composition légère d'ambre, de chypre et d'eau de cologne russe. A peine Pierre avait-il eu le temps de respirer cette odeur qui lui rendait Ely si présente, et la seconde porte s'était ouverte. Des voix lui arrivaient, parmi lesquelles il n'en distingua qu'une. Elle lui entra dans le cœur comme y était entré le parfum. Quelques pas encore, et il était devant Mme de Carlsberg elle-même, qui causait avec Mme Brion, la marquise Bonaccorsi et la jolie vicomtesse de Chésy. Plus loin, près de la haute porte vitrée ouverte sur la serre, Flossie Marsh, debout, s'entretenait avec un jeune homme, un grand garçon blond, très mal habillé, très laid, qui montrait sous une chevelure désordonnée un clair visage de savant aux yeux lucides et méditatifs, au sourire jeune. C'était Marcel Verdier, que la jeune fille avait prévenu d'un mot, hardiment, à l'américaine, et qui, empêché par l'archiduc d'assister au déjeuner, s'était échappé du laboratoire, dix minutes, pour venir la saluer. La baronne non plus n'était pas assise. Elle allait et venait à travers la pièce, afin de tromper un énervement auquel mettait le comble l'arrivée de celui qu'elle attendait. Mais comment ce dernier s'en serait-il douté ? Comment aurait-il deviné, à la voir vêtue du classique costume tailleur en serge bleue, fait pour la promenade, le motif qui l'avait le matin même chassée de la maison ? Elle avait marché du côté de son hôtel, à lui,

comme il avait lui-même souvent marché du côté de la villa Helmholtz, pour voir une porte, une rangée de fenêtres, et s'en retourner le cœur battant. Enfin, comment aurait-il lu dans les tendres yeux bleus de Mme Bonaccorsi une complaisance, dans les doux yeux bruns de Mme Brion une inquiétude qui, pour un amoureux capable d'observation, eussent été des raisons d'espérer? Hautefeuille ne vit distinctement qu'une chose : l'anxiété que Mme de Carlsberg avait dans ses yeux, à elle, et qu'il interpréta aussitôt comme un signe d'un courroux inapaisable. C'en était assez pour qu'il trouvât à peine la force de répondre les phrases banales de la politesse, tout en prenant un siège auprès de la romanesque Italienne, qui lui avait fait signe de se mettre à côté d'elle, tant cette trop visible émotion lui faisait pitié. Cependant la gaie Mme de Chésy, la jolie blonde aux yeux bleus, d'un bleu aussi vif que celui des prunelles d'Andriana Bonaccorsi était profond, avait souri au nouveau venu. Ce sourire avait frappé de menues fossettes son frais visage potelé, si blanc sous la sapote de loutre ; et sa fine taille prise dans une jaquette de la même fourrure, ses fines mains qui jouaient dans son manchon, ses pieds fins dans leurs bottines vernies achevaient de faire d'elle une charmante figurine de frivolité. Que le monde a raison d'être indulgent à ces poupées de la mode ! Car leur présence suffit à égayer, à *frivoliser*, comme elles, si l'on peut dire, les situations les plus fausses et les visites les plus chargées d'explications. Étant donné ce que savait Mme Brion, ce que pensait Mme Bonaccorsi, ce que sentaient la baronne Ely et Pierre Hautefeuille, l'entrée de ce dernier eût rendu ce début d'entretien par trop difficile et pénible, si la légère Parisienne n'eût continué son joli babil d'oiseau moqueur :

— « Vous, je ne devrais plus vous connaître ! » dit-elle à Pierre Hautefeuille. « Voilà huit jours, » ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Carlsberg, « tenez, depuis que j'ai diné chez vous à côté de lui, la veille de votre départ... Oui, voilà huit jours qu'il a disparu... Et je n'ai pas écrit à sa sœur, qui pourtant me

l'a confié... Car Marie vous a confié à moi, c'est positif, et non pas à ces demoiselles de Nice et de Monte-Carlo !... »

— « Mais je n'ai pas quitté Cannes de la semaine, » répondit Pierre, qui rougissait malgré lui. La petite phrase dite par Mme de Chésy soulignait trop la coïncidence significative entre sa disparition et l'éloignement de Mme de Carlsberg.

— « Et que faisiez-vous, pas plus tard qu'hier, à la table de trente-et-quarante?... » demanda railleusement la jeune femme. « Si la grande sœur savait cela, elle qui croit son frère en train de se soigner sagement au soleil ? »

— « Ne le tourmentez pas, » interrompit Mme Bonaccorsi, « c'est nous qui l'avons ramené... »

— « Mais revenons à votre aventure. Vous n'avez pas fini de nous la raconter?... » reprit Mme de Carlsberg. Les innocentes taquineries de Mme de Chésy lui avaient déplu, à cause du trouble infligé à Hautefeuille. Depuis qu'il était là, vivant et respirant, dans ce petit salon, elle aussi elle éprouvait cette sensation de la présence qui dissout les plus fortes volontés. Jamais la physionomie du jeune homme ne lui avait paru plus fière et plus pure, son regard plus attrayant, sa bouche plus délicate, ses gestes plus gracieux, tout son être enfin plus digne d'être aimé. Elle discernait dans son attitude ce mélange de respect et de passion, d'idolâtrie et de timidité, si puissant sur les femmes qui ont souffert de la brutalité du mâle et qui rêvent de rencontrer l'amour sans les sursauts de la haine sensuelle, la tendresse passionnée sans la jalousie, la volupté heureuse sans la violence. Elle aurait voulu crier à Yvonne de Chésy : « Taisez-vous. Ne voyez-vous pas que vous lui faites mal?... » Mais elle savait que l'étourdie n'avait pas dans le cœur un atome de méchanceté. C'était une Parisienne d'aujourd'hui, très sensible et très innocente malgré un très mauvais ton, jouant au scandale par enfantillage, avec un fond réel d'honnêteté, une de ces imprudentes qui payent quelquefois de leur honneur et de leur bonheur un naïf désir d'étonner et de s'amuser. Elle reprit, se racontant tout entière dans l'anecdote que l'arrivée d'Hautefeuille avait interrompue :

— « La fin de mon aventure?... Je vous ai déjà dit que ce monsieur m'avait prise justement pour une de ces demoiselles. A Nice, une petite femme qui dine toute seule, à une petite table du grand salon du London-House!... Et il s'était donné un mal pour se faire remarquer, et des « hum ! hum ! » par-ci, — j'avais envie de lui offrir des boules de gomme, — et des « garçon ! » par-là, parfaitement inutiles, pour me faire retourner. Et je me retournais, pas trop, juste assez pour me laisser regarder sans pouffer de rire. J'en avais pourtant bien envie!... Enfin je paie, je me lève, je sors. Il paie, il se lève, il sort. Je ne savais pas que faire jusqu'au train. Il me suit. Je me laisse suivre... Vous êtes-vous demandé quelquefois, en pensant à ces demoiselles : « Qu'est-ce qu'on leur dit quand « on les aborde?... »

— « Des choses que j'aurais, je crois, bien peur d'entendre, » fit Mme Bonaccorsi.

— « Moi, plus maintenant, » reprit Mme de Chésy : « car elles sont aussi bêtes que celles que ces messieurs nous disent à nous. Écoutez plutôt. Je m'arrête devant l'étalage d'un fleuriste ; il s'y arrête, à côté de moi, à gauche. Je regarde les bouquets ; il regarde les bouquets. J'entends les « hum ! hum ! » de tout à l'heure. Il allait parler. « Voilà de bien belles « roses, madame, » me dit-il. — « Oui, monsieur, voilà de bien belles roses. » — « Aimez-vous beaucoup les fleurs, madame ? » J'allais répondre : « Oui, monsieur, j'aime beaucoup les fleurs, » quand j'entends une voix à droite qui m'interpelle : « Tiens, « Yvonne, vous êtes ici ! » Et me voilà nez à nez avec la grande duchesse Véra Pavlovna, et, dans la même minute, je vois mon suiveur devenir de la couleur des roses que nous regardions ensemble, et s'incliner devant l'altesse impériale. Et elle, avec son accent russe : « Idéal, ma chère !... Que je vous présente le comte Serge Komow, un de mes plus charmants compatriotes... » Tableau... »

La jolie et moqueuse Yvonne avait à peine fini de raconter son enfantine équipée, avec ce plaisir, constaté souvent, toujours inexplicable, que certaines femmes du monde éprouvent

à frôler le demi-monde, quand l'entrée soudaine d'un nouveau personnage vint arrêter net le rire ou le blâme sur les lèvres des amies qui avaient écouté ce gai récit. Ce personnage n'était autre que l'archiduc Henri-François, le teint enflammé comme à l'habitude, ses pieds toujours chaussés de ses grosses bottines, son grand corps maigre enveloppé dans un complet de couleur sombre qui, à lui seul, par ses souillures et par sa sordidité, décelait le laboratoire. Comme il l'avait annoncé la veille, il avait empêché que Verdier déjeunât à la table de la baronne. Lui-même, il ne s'y était pas présenté. Le maître et l'élève avaient mangé, comme cela leur arrivait entre deux expériences, debout et revêtus de leur tablier de travail, sur un angle d'un de leurs fourneaux. Puis le prince s'était retiré en prétextant une sieste, soit qu'il voulût réellement se reposer, soit qu'il méditât une épreuve décisive et qui lui permit de mesurer le degré de l'intimité établie déjà entre miss Marsh et son préparateur. Il n'avait naturellement nommé aucun des convives de la baronne à Verdier, qui ne lui avait parlé de rien non plus. Aussi, lorsqu'à son entrée dans le salon il aperçut l'Américaine et le jeune homme en train de causer à part et familièrement, un passage de réelle fureur décomposa son visage. Un éclair lui jaillit des yeux, tandis qu'il enveloppait du regard ce groupe d'abord, puis l'autre. S'il eût été le maître en ce moment, il les eût tous mis aux fers : sa femme, la cause certaine de cette trahison ; Mme Brion et Mme Bonaccorsi, parce que Mme de Carlsberg les aimait ; Mme de Chésy et Hautefeuille, parce qu'ils étaient là, témoins complaisants de ce tête-à-tête. De sa voix impérieuse et qu'il gouvernait à peine, il appela, d'une extrémité à l'autre de la pièce :

— « Monsieur Verdier ! »

Verdier se retourna. Le saisissement que lui causait la présence imprévue du prince, l'humiliation d'être interpellé devant la femme qu'il aimait, l'impatience d'un joug longtemps supporté, que d'émotions complexes frémissaient dans l'accent avec lequel il répondit :

— « Monseigneur?... »

— « J'ai besoin de vous au laboratoire, » reprit l'archiduc :
« veuillez venir, et tout de suite. »

A leur tour, les yeux du préparateur lancèrent un éclair de fureur. Pendant quelques secondes, les spectateurs de cette odieuse scène virent sur cette figure d'un homme supérieur, traité indignement, un combat tragique se livrer entre l'orgueil et la reconnaissance. L'archiduc avait été particulièrement bon pour le jeune homme. C'était lui qui à seize ans l'avait distingué, l'avait fait partir à Paris, entrer à l'École normale... Enfin il avait rendu à toute sa famille de ces services d'argent qu'il est trop dur d'avoir acceptés quand le bienfaiteur en abuse... Verdier regardait toujours l'archiduc. Un chien battu injustement jette de ces regards sur son maître. Va-t-il lui sauter à la gorge? va-t-il lui obéir? Mais le jeune homme connaissait trop le prince pour lui tenir tête en ce moment. Il appréhenda de déchaîner la colère de ce forcené et qu'un éclat d'injurieuse insolence rejaillit sur Florence Marsh. Peut-être aussi estimait-il que son rôle de salarié et d'obligé ne comportait qu'une dignité : faire ressentir, à force de stricte correction, l'inqualifiable dureté du maître. Après quelques secondes de cette douloureuse hésitation, il répondit : — « Je viens, monseigneur... » Et prenant la main de miss Marsh, pour la première fois il osa y mettre un baiser, en disant : — « Vous m'excuserez, mademoiselle, de vous quitter ainsi, mais j'espère aller vous rendre mes devoirs bientôt... Mesdames, monsieur... » Et il suivit son redoutable patron, lequel était sorti aussi brusquement qu'il était entré, quand il avait vu Verdier porter à ses lèvres la main de miss Marsh.

Le silence régnait dans le salon maintenant, parmi toutes ces personnes demeurées debout, — un de ces silences comme il s'en produit dans le monde, après une scène par trop contraire aux plus simples convenances et que les assistants ne peuvent se permettre de juger tout haut. Ni Mme Brion, ni

Mme Bonaccorsi, ni Mme de Chésy n'osaient regarder Mme de Carlsberg, qui avait rendu au prince, en sa présence, regard pour regard, défi pour défi, et qui maintenant tremblait de colère sous l'affront que son mari lui avait fait subir en se conduisant de la sorte devant ses invités. Florence Marsh, penchée sur une table, affectait de chercher ses gants, un mouchoir, son flacon de sels, afin de cacher l'expression de son visage. Quant à Hautefeuille, il ne connaissait les dessous de cette société que par les indiscretions savamment dosées de Corancez. Il ignorait les vraies relations de Marcel Verdier et de l'Américaine, et il n'eût pas été un amoureux s'il n'eût pas rapporté cette algarade du prince à l'idée fixe dont il était possédé. Sans doute, l'espionnage avait fait son œuvre : l'archiduc savait son indiscretion de l'avant-veille. Pour quelle part cette indiscretion entraînait-elle dans la farouche humeur du mari de Mme de Carlsberg? Le jeune homme n'aurait pu le dire. Une seule chose était certaine pour lui, depuis qu'il avait rencontré le terrible regard du prince : sa présence était odieuse à cet homme. Et d'où pouvait venir cette aversion, si ce n'est de rapports trop justifiés? Ah! demanderait-il jamais assez pardon à la femme qu'il aimait d'avoir été pour elle le principe de nouveaux ennuis parmi ses ennuis? Cependant le silence venait d'être rompu par Mme de Chésy, qui avait regardé sa montre et embrassé la baronne en lui disant :

— « Je serai en retard pour le train. Je dîne encore à Monte-Carlo, ce soir... Mais, après le carnaval, j'arrête les frais. Rien ne va plus. Adieu, chère, chère Ely... »

— « Et nous aussi, nous vous laissons, » dit Mme Bonaccorsi ;
— elle était allée prendre le bras de miss Marsh pendant qu'Yvonne de Chésy sortait. — « Je vais essayer de consoler un peu cette grande fille-là... »

— « Mais je suis toute consolée, » répondit Florence. Et avec un accent singulièrement ferme, elle ajouta : « On arrive toujours à tout ce qu'on veut quand on le veut bien... Nous rentrons à pied, n'est-ce pas?... » demanda-t-elle à la marquise.

— « Alors, vous allez passer par le jardin, et je vous accompagnerai pour prendre un peu d'air, » fit Mme Brion, qui embrassa Ely à son tour, en lui disant tout haut : « Chérie, je te rejoins dans un quart d'heure. » Et elle ajouta tout bas : « Aie du courage. »

La porte de la serre, par où l'on accédait au jardin, venait de se refermer. Ely de Carlsberg et Pierre Hautefeuille étaient seuls. Tous deux, ils avaient médité longuement sur les paroles qu'ils prononceraient dans ce tête-à-tête. Tous deux, ils arrivaient à ce rendez-vous avec une volonté très fixe, la même, puisque Ely avait décidé de demander à Pierre précisément ce départ qu'il avait décidé de lui offrir. Mais tous deux aussi venaient d'être bouleversés par la scène inattendue à laquelle ils avaient assisté. La jeune femme surtout avait été remuée dans le plus intime arrière-fond de sa violente et indomptable nature : le sauvage instinct de révolte, endormi chez elle par son amour, s'était de nouveau soulevé dans son cœur. La plaie de son orgueil, adoucie, presque refermée par une influence de tendresse, s'était soudain rouverte et saignait. Enfin, elle venait de sentir à nouveau l'injuste dureté de la destinée, qui la livrait, malgré tout et toujours, pieds et poings liés, à ce terrible prince, le mauvais génie de sa jeunesse. Quant à Hautefeuille, les sombres légendes recueillies, de-ci de-là, sur la tyrannie et la jalousie de l'archiduc, avaient soudain pris corps devant ses yeux. Cette vision des deux époux en face l'un de l'autre, l'un menaçant, l'autre outragée, lui avait été si intolérable à seulement imaginer ! Elle venait de se réaliser en un inoubliable tableau durant les quelques minutes que le prince avait passées dans le salon. Cela suffisait pour faire de lui, pendant cet entretien, un homme différent. Les caractères comme le sien, toute pureté et toute délicatesse, ont des incertitudes par excès de scrupule, des indécisions par respect de la sensibilité d'autrui, qui donnent l'idée de la faiblesse, presque de l'enfantillage. Sont-ils en présence d'une situation vraie et d'un devoir positif, c'est une

volte-face subite, une reprise invincible de leur énergie. Il leur suffit de penser qu'ils peuvent être utiles à ce qu'ils aiment pour trouver dans la sincérité de leur dévouement toutes les vigueurs dont ils paraissaient manquer. Pierre avait cru qu'il ne pourrait pas seulement supporter le regard de la baronne, quand il y lirait *qu'elle savait son action*. Il allait lui-même la lui déclarer, cette action, et simplement, naturellement, par un irrésistible et passionné besoin d'expier sa faute, s'il était pour quelque chose dans le chagrin qu'il l'avait vue éprouver et qui lui avait fendu le cœur.

— « Monsieur, » commença Ely, après ce silence du début des explications, plus pénible que ces explications mêmes, « je vous ai écrit que nous devons avoir un entretien sur un sujet un peu grave, un peu difficile. Mais je veux d'abord que vous soyez bien convaincu d'une chose : si j'ai à vous dire, au cours de cet entretien, des mots qui vous soient pénibles, croyez-le, cela va me coûter beaucoup... » Elle répéta : « Beaucoup. »

— « Ah ! madame, » répondit-il, « vous craignez de m'être dure, quand vous auriez le droit d'être si sévère !... Je veux, moi, que vous sachiez ceci d'abord : vos reproches, quels qu'ils soient, n'égaleront jamais les reproches que je me suis faits, que je me fais à moi-même !... Oui, » continua-t-il, avec l'accent du remords passionné, « après ce que je viens de voir et de comprendre, comment me pardonner jamais d'avoir été pour vous la cause d'une contrariété, même la plus légère ? Je sais tout. Je sais, — une lettre anonyme, reçue en même temps que la vôtre, m'a tout appris, — que ma démarche d'avant-hier a été vue, cet achat du bijou que vous veniez de vendre. Un des témoins vous a rapporté cette action, je le sais, et ce que vous en pensez, je le devine. Je ne vous demande pas de me pardonner mon indiscrétion. J'aurais dû en sentir la portée tout de suite... Et puis, je n'ai pas réfléchi. J'ai vu le marchand prendre cet étui dont vous vous étiez servie devant moi... L'idée que cet objet, associé pour moi à votre image, se trouverait, le lendemain, dans une boutique de cet

affreux endroit, qu'il appartiendrait peut-être à une de ces horribles femmes, comme celles que j'avais frôlées autour de ces tables, oui, cette idée a été plus forte que la prudence, plus forte que mon devoir de réserve à votre égard... Vous voyez. Je n'essaie même pas de me justifier. Mais peut-être ai-je le droit de vous demander de me croire, quand je vous affirme, quand je vous jure que, même dans cette étourderie, même dans cette indiscretion, il y avait encore du respect pour vous... »

— « Je n'ai jamais douté de votre délicatesse, » dit Mme de Carlsberg. Elle venait d'être remuée par cette naïve supplication. Elle en avait senti si vivement la jeunesse et la tendresse, par contraste avec les allures brutales que le prince s'était permises un quart d'heure auparavant, à cette même place ! Et puis, comme elle avait tout de suite reconnu la main de Louise Brion dans l'envoi de la lettre anonyme, cette preuve secrète d'amitié aussi l'avait touchée, et elle essaya de remettre la conversation sur ce terrain où cette prudente conseillère l'avait tant suppliée de la maintenir. Timide et gauche effort que démentaient maintenant ses yeux, agrandis par son trouble, son sein soulevé par un involontaire soupir, sa voix où tremblait son cœur ! — « Non, » répéta-t-elle, « je n'en ai jamais douté. Mais vous savez vous-même les malveillances du monde, et vous voyez que votre démarche a été remarquée, puisqu'on vous en a écrit... »

— « On ne m'en écrira pas deux fois, » interrompit le jeune homme : « ces malveillances, ces férociétés du monde, je n'avais pas besoin de cette lettre pour les comprendre... Ce que j'ai compris encore plus nettement, tout à l'heure, » ajouta-t-il avec la fermeté mélancolique des adieux qui ne veulent pas pleurer, « c'est mon devoir. Il est tout tracé maintenant. Cette indiscretion d'avant-hier, et d'autres que j'ai pu commettre, il est heureusement en mon pouvoir de les réparer, et je suis venu vous dire tout simplement : — Madame, je vais m'en aller... m'en aller, » répéta-t-il, « quitter Cannes, et, si vous me permettiez d'espérer que vous

me rendez toute votre estime en voyant comme j'agis à présent, je partirais, non pas heureux, mais moins triste... »

— « Vous en aller ? » répéta Ely à son tour. Elle redit, une fois encore : « Vous voulez vous en aller?... » Elle regarda le jeune homme bien en face. Elle vit cette physionomie délicate, ce regard ému, dont la douceur caressait en elle une place inconnue, cette bouche fine et qui tremblait encore des paroles prononcées. La pensée qu'elle serait privée de cette présence, à jamais, se réalisa pour elle avec une précision physiquement intolérable, en même temps que l'évidence du bonheur, s'ils s'abandonnaient tous deux au profond instinct qui les portait l'un vers l'autre. Sa volonté plia — comme une digue soudain rompue — sous le désir qui s'empara d'elle avec une force irrésistible, et, sentant tout haut à cette minute, elle reprit : « Non, vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir. Je suis trop seule, trop abandonnée, trop misérable!... Je n'ai rien de vrai autour de moi, rien, rien, rien... Et je vous perdrais!... »

Elle se leva d'un mouvement passionné qui fit lever aussi Hautefeuille, et, s'approchant de lui, les yeux dans ses yeux, belle d'une beauté d'apparition, son admirable visage éclairé, transfiguré par cet afflux total de son âme dans ses prunelles et sur ses lèvres, elle lui prit les mains entre ses mains, et elle dit, comme si elle eût voulu, par cette pression et par ces mots, lier, mêler, fondre l'un dans l'autre le plus intime de leurs deux êtres :

— « Non, vous ne me quitterez pas. Nous ne nous quitterons pas... Cela n'est pas possible, puisque vous m'aimez et que je vous aime... »

V

EN MER

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que Mme de Carlsberg avait la première, malgré ses promesses, malgré ses résolutions, malgré ses remords, malgré sa certitude d'une catastrophe prochaine, avoué à Pierre Hautefeuille la passion qu'elle éprouvait pour lui. La date fixée pour la croisière de la *Jenny* était arrivée. Tous les deux, ils se trouvaient debout l'un à côté de l'autre sur le pont de ce yacht qui emmenait aussi la marquise Bonaccorsi, en route pour son fantastique mariage, miss Florence, sa confidente, enfin la jolie Mme de Chésy et son mari, pour occuper le « commodore ». — C'était le surnom plaisamment donné par la nièce à son oncle, et justifié ; car l'infatigable Marsh ne quittait guère la dunette, d'où il dirigeait la manœuvre avec l'entente d'un marin professionnel. Pour le potentat de Marionville, être dans une voiture et ne pas la conduire, soi-même, — croiser sur un yacht et ne pas le gouverner, soi-même, — autant n'avoir ni voiture ni yacht. Il disait, et ce n'était pas une vantardise :

— « Si je me ruinais demain, j'aurais vingt moyens de refaire fortune, et, d'abord, de gagner ma vie. Je suis mécanicien. Je suis cocher. Je suis charpentier. Je suis pilote. Je suis capitaine au long cours... »

Par cet après-midi où la *Jenny* voguait vers Gênes, ce maître Jacques de l'Ohio exerçait donc le dernier des vingt métiers qu'il se vantait de posséder. Il était sur sa passerelle de commandement, sa lunette à la main, une carte marine devant lui, coiffé de la casquette à galons d'or, et son attention à diriger la manœuvre était aussi entière, aussi scrupuleuse que s'il n'eût jamais eu ici-bas qu'un souci : donner des

instructions à un équipage de matelots. Il avait au suprême degré ce trait commun à tous les puissants travailleurs : il était tout entier toujours à la besogne actuelle. Pour lui, en ce moment, cette mer si bleue, si douce, si profonde, immense nappe d'azur à peine frissonnante, n'était qu'un champ de course, de quoi se livrer au goût de la lutte pour la lutte, le vrai plaisir national des Anglo-Saxons. A cinq cents mètres de la *Jenny*, en avant, à droite, se dessinait le grément d'un second yacht, peint en noir, plus bas sur l'eau et de coque plus effilée, qui marchait à toute vapeur. C'était la *Dalila*, le bateau de lord Herbert Bohun. Plus loin encore, toujours en avant, mais à gauche, un troisième yacht filait dans la même direction, blanc comme la *Jenny*, mais plus renflé. C'était l'*Albatros*, le joujou préféré d'un des grands-ducs de Russie en villégiature à Cannes. L'Américain avait laissé les deux yachts partir avant lui, avec l'intention, vite comprise par les deux autres équipages, de les dépasser ; et, aussitôt, un pari tacite s'était comme engagé entre le prince russe, le grand seigneur anglais et le millionnaire américain, tous les trois également fanatiques de sport, tous les trois fiers de leur bateau, comme des jeunes gens le sont de leurs chevaux ou de leur maîtresse. Au regard de Dickie Marsh, et tandis qu'il criait ses ordres dans le porte-voix, le paysage se réduisait à une sorte de schéma idéal : un triangle mouvant dont les trois yachts marquaient les trois extrémités. Il ne voyait littéralement pas l'admirable horizon déployé autour de lui. En vain l'Esterel violet développait la longue ligne ondulée de ses montagnes, les sombres cassures de ses ravines boisées et le déchiquetage de ses caps. En vain le port de Cannes allongeait son môle, avec la vieille ville étagée au-dessus et son église, dans une atmosphère si transparente que l'on aurait pu compter chaque petite fenêtre derrière son volet, chaque arbre derrière sa muraille. En vain la colline de Grasse s'étalait au fond, luxuriante de culture, tandis que, sur la baie, la suite des blanches villas s'égrenait parmi les jardins, et que les îles, semblables à deux oasis d'un vert

sombre, marquaient un point de départ à la courbe d'un autre golfe, achevée sur la pointe solitaire d'Antibes; et les arbres de cette pointe, comme ceux des îles, ces bouquets de pins parasols penchés d'un seul côté, disaient le drame éternel de cette côte, la bataille du mistral et des flots, en ce moment suspendue. Qu'importait à Dickie Marsh, pour qui le beau temps de cette glorieuse après-midi n'était qu'une des données de son jeu, d'une partie à perdre ou à gagner?... Pas un mouton d'écume ne tachait cette vaste étendue de saphir en fusion sur laquelle la *Jenny* avançait dans un bruissement sonore et frais d'eau déchirée. Pas un *cirrus*, pas une de ces effilochures de nuages que les marins appellent des queues de chat, ne rayait la coupole radieuse du ciel, où le soleil semblait s'épanouir, se dilater, se réjouir, dans un éther absolument pur. Il semblait qu'il y eût comme une conjuration de ce ciel, de cette mer, de ce rivage pour réaliser le pronostic du chiromancien Corancez sur la traversée du bateau qui lui amenait sa fiancée clandestine; et Andriana Bonaccorsi rappelait à Flossie Marsh cette prédiction, tandis que toutes deux accoudées au bastingage et vêtues de costumes identiques, en flanelle blanche, à petites raies rouges et noires, — les couleurs du pavillon de la *Jenny*, — elles causaient, les yeux fixés sur la *Dalila*, toujours plus proche et plus proche :

— « Tu te souviens de la salle de Monte-Carlo? » disait-elle. « Et comme il a deviné ce temps-ci d'après sa main et les nôtres, exactement celui-ci?... N'est-ce pas extraordinaire tout de même?... »

— « Tu avoues donc que tu avais tort d'avoir peur... » répondait miss Marsh. « S'il a vu juste pour une chose, il doit avoir vu juste pour le reste. Nous allons passer la plus douce nuit en pleine mer. Demain nous mettons le cap sur Gênes à la première heure... »

— « N'aie pas tant de confiance, » reprit l'Italienne, qui étendit ses deux doigts en cornes pour conjurer le mauvais sort : « tu nous porterais malheur... »

— « Mais quel malheur ? » demanda l'autre. « Avec ce ciel, cette mer, ce bateau et cette équipe... »

— « Est-ce que je sais, moi?... Et si lord Herbert Bohun s'avise tout simplement de lutter jusqu'au bout et de nous suivre à Gênes?... »

— « Nous suivre jusqu'au bout, lui sur la *Dalila* et nous sur la *Jenny*? Je l'en défie bien, » dit l'Américaine. « Regarde comme nous le gagnons déjà... Mais prends garde : Chésy et sa femme viennent de notre côté... Hé bien ! Yvonne, » dit-elle à la jolie vicomtesse, toute mince, toute blonde, toute rose, dans une robe de serge blanche à grands revers, avec le pavillon du bateau brodé sur ces revers, « cela ne vous fait pas peur d'aller si vite?... »

— « Moi?... » fit Mme de Chésy en riant, — et, tournée à l'avant, elle respira de toutes les forces de ses poumons : « Cet air, dans cette vitesse, me grise comme du champagne... »

— « Voyez-vous votre frère, marquise?... » demandait Chésy, en montrant du doigt à Mme Bonaccorsi un des personnages debout sur le pont de la *Dalila*. « Il est à côté du prince. Ils ne doivent pas être contents... Et ses terriers ? Voyez-vous ses terriers qui trottent comme de véritables rats?... Je vais faire enrager Alvisé... Tenez... » Et, à travers ses deux mains placées en porte-voix, il cria ces mots, — dont il ne soupçonnait guère l'ironie :

— « Hé, Navagero ! Avez-vous des commissions pour Gênes ? »

— « Il n'entend pas, ou il fait semblant, » dit Mme de Chésy, « mais voici qu'il va comprendre... Le prince ne regarde pas ? Non?... » Et, gamine, elle esquissa de ses deux petites mains le plus impertinent pied de nez que jamais une jolie femme ait envoyé à un groupe où se trouvait une altesse royale. — « Ah ! le prince m'a vue, » continua-t-elle avec un fou rire. « Bah ! il est si bon diable ! Et puis, s'il n'est pas content... » et elle se battit l'œil du bout des doigts, doucement : « Et voilà !... »

Au moment où l'espiègle Parisienne se livrait à cet irrespectueux enfantillage, les deux yachts se trouvaient enfin sur la même ligne. Pendant un quart d'heure, ils allèrent de la sorte, sans que l'un parût dépasser l'autre, fendant la lame, dévorant l'espace, remués seulement par la respiration de leurs robustes poumons d'acier, vomissant de leurs cheminées deux colonnes noires, qui s'incurvaient à angle droit et sans un éparpillement, tant l'atmosphère était calme ; et c'était, derrière eux, une *creusée* d'un vert glauque sur l'eau bleue, un long et mouvant chemin d'émeraude frangé d'argent, où roulait, où tanguait une barque à voiles et à rames montée par des jeunes gens qui s'étaient amusés à se mettre dans le sillage. L'immobilité du plancher, à bord de la *Jenny*, dans cette course folle, tenait du fantastique. On voyait à peine trembler l'eau dans les vases en verre de Venise placés sur une table volante, pas très loin du groupe des trois femmes. Des roses s'y effeuillaient lentement, de larges roses couleur de pourpre et de safran. Mme de Carlsberg se tenait assise auprès de ces fleurs et dans leur arôme. Elle avait déganté une de ses belles mains et se caressait les doigts aux corolles épanouies des belles fleurs. Elle regardait, d'un regard amusé à la fois et rêveur, la *Dalila* tour à tour et le clair horizon, ses compagnons de voyage et la vaste mer, puis Hautefeuille, debout auprès des Chésy, et qui sans cesse se retournait de son côté. La brise soulevée par le déplacement dessinait le svelte corps du jeune homme sous la veste de serge bleu marine et le pantalon de flanelle blanche. Cette même brise agitait doucement la souple étoffe de la blouse rouge où était pris le buste de la baronne Ely, et les larges bouts de sa cravate en mousseline de soie noire assortis aux grands carrés noirs et blancs de sa jupe. Tous deux, le jeune homme et la jeune femme, avaient dans les profondeurs de leurs prunelles une fièvre enivrée de vivre qui s'harmonisait avec le rayonnement de cet admirable après-midi. Comme son sourire, à lui, ce tendre et facile sourire d'un amoureux qui se sait aimé, ressemblait peu au pli lassé que les plaisanteries de Corancez

éveillaient au coin de sa bouche quinze jours auparavant ! Et elle, avec un rien de rose à ses joues trop pâles d'habitude, avec sa bouche entr'ouverte qui aspirait pêle-mêle la salubre senteur de la mer et le délicat parfum des fleurs, avec son front où la pensée s'était éclairée, comme elle ressemblait peu à l'Ely de la villa Brion, maudissant, sous les étoiles de la plus douce nuit méridionale, l'impassible beauté de la naurte !... Assise à quelques pas de son aimé, combien cette nature lui semblait douce, aussi douce que cet arôme des roses dont ses doigts froissaient les pétales, aussi caressante que cette molle brise, aussi enivrante que ce libre ciel et cette libre mer ! Que d'indulgence elle sentait en elle-même pour les petits défauts qu'elle condamnait, l'autre soir, dans les personnes de sa société ! Les hésitations éternelles d'Andriana Bonaccorsi, le positivisme de Florence Marsh, le mauvais ton d'Yvonne de Chésy, n'excitaient plus en elle qu'un demi-sourire complaisant. Elle oubliait de s'irriter, à l'inverse de ses habitudes, contre la naïve et comique importance que Chésy se donnait à bord du bateau. Coiffé de la casquette bleue à visière droite, raide et tendu, dans son rôle comique d'invité titré et protecteur, le petit homme expliquait les raisons de la supériorité de la *Jenny* sur la *Dalila* et sur l'*Albatros*. Il débitait des mots techniques prononcés devant lui par Marsh et il donnait des ordres pour le thé :

— « Dickie va descendre aussitôt que nous aurons dépassé l'autre yacht, » annonçait-il, et, interpellant un matelot : « John, allez dire au chef que le thé soit prêt dans un quart d'heure... » Puis, s'adressant à Mme de Carlsberg : « Vous êtes mal ici, baronne... J'ai déjà dit et redit à Marsh qu'il devrait changer ses fauteuils... Il a si peu d'œil, quelquefois... Tenez... Ces tapis !... Ce sont des boukharas, des magnificences... Il en avait acheté six au Caire, qui pourraient dans l'entrepont si je ne les avais pas découverts et fait mettre ici à la place des horreurs qu'il y laissait, ces hideuses carpettes du Maroc ! Vous vous rappelez ?... Et ces plantes sur le pont, ça fait beaucoup mieux, n'est-ce pas ?... Mon Dieu ! S'il n'était pas

teetotaller je dirais qu'il a pris ce matin un *cock-tail* de trop. Voyez comme il nous fait passer près de l'*Albatros*... C'est effrayant... Nous allons nous couper... Non... Comme c'est gouverné!... Le grand-duc nous regarde. Il faut nous excuser... Monseigneur, Votre Altesse Impériale ne nous garde pas rancune ? »

Et il salua le prince, — un géant à bonne large figure de moujik, qui applaudissait lui-même au triomphe de la *Jenny*, et qui cria de sa voix forte, quand les deux bateaux furent bord à bord :

— « A l'année prochaine ! J'en fais construire un qui vous battra à votre tour... »

— « Savez-vous que j'ai eu bien peur ? » dit Chésy à Marsh quand celui-ci, suivant sa promesse, descendit de la dunette ; « nous avons frôlé l'*Albatros* à deux mètres près... Il s'en est fallu d'un rien qu'il n'y eût un malheur... »

— « J'étais très sûr de mon bateau, » répondit simplement Marsh. « Mais je n'aurais pas fait cela avec Bohun. Vous avez vu à quelle distance je suis resté de lui. Il m'aurait coupé le yacht en deux... Quand les Anglais se voient sur le point d'être battus, l'amour-propre les rend fous, et il n'y a rien dont ils ne soient capables... »

— « C'est justement ce qu'ils disent des Américains, » repartit gaiement Yvonne de Chésy. La jolie Parisienne était probablement la seule personne à laquelle le maître de la *Jenny* permit une plaisanterie de ce genre. Corancez avait dit vrai dans son diagnostic : quand la malicieuse vicomtesse parlait, Marsh voyait sa fille. Il ne se fâcha donc point de cette épigramme contre son pays, lui si naïvement susceptible, quand on semblait douter qu'une chose quelconque d'Amérique ne fût pas la plus grande du monde : — *the greatest in the world*.

— « Vous allez encore attaquer mes pauvres compatriotes ? » dit-il. « C'est bien ingrat. Tous ceux que je connais sont amoureux de vous... »

— « Allons, commodore, » répondit la jeune femme, « ne travaillez pas dans le madrigal. Ce n'est pas votre genre, à vous, ces douceurs... Conduisez-nous plutôt prendre le thé, qui doit être servi, n'est-ce pas, Gontran?... »

— « Ils sont étonnants ! » dit miss Marsh, à mi-voix, quand son oncle et le ménage Chésy furent à quelques pas, dans la direction de l'escalier qui menait au salon. « Ils sont chez eux... »

— « N'en sois pas jalouse, » fit Mme Bonaccorsi. « Ils vont nous être si utiles, à Gênes, pour occuper l'oncle... »

— « S'il n'y avait qu'elle ! » reprit Florence, « elle est amusante et c'est un brave cœur. Mais il y a lui. Je suis une fille de la grande République, tu sais, et je ne peux pas souffrir les nobles qui trouvent le moyen d'être insolents alors qu'ils font un métier de parasites et de domestiques... Et ce qui me fâche le plus, c'est que ce monsieur impose à mon oncle... »

— « Chésy est tout simplement le mari d'une très jolie personne et très charmante, » dit Mme de Carlsberg. « On leur permet tout, à cause de leurs femmes, à ces maris-là. Ils deviennent des enfants gâtés. Et un enfant gâté de trente ans, ce n'est jamais bien aimable. Mais je vous assure que celui-ci est un très honnête garçon et très inoffensif... Vous descendez ? Moi je reste sur le pont. Envoyez-nous du thé ici, voulez-vous?... Je dis : nous, car je vous garde pour me tenir compagnie, » continua-t-elle en se tournant vers Hautefeuille. « Je connais mon Chésy : maintenant que la course est finie, il n'aura pas de cesse qu'il ne vous ait fait refaire dans le yacht le tour du propriétaire. Heureusement, je vous protège... Asseyez-vous là... »

En parlant ainsi, elle indiquait au jeune homme, avec son gant, un autre fauteuil à côté du sien ; et elle déployait pour le retenir cette grâce tendre et impérative où une femme qui aime, et qui doit se surveiller à cause des témoins, sait empreindre toute la frémissante passion des caresses qu'elle ne peut pas donner. Les amoureux de la race de Pierre Hautefeuille ont, pour obéir à un ordre pareil, des gestes émus,

presque religieux, qui font sourire les hommes et qui attendrissent les femmes. Elles savent trop bien que la dévotion dans les petites choses est le vrai signe de l'idolâtrie intérieure. Aussi miss Marsh ne pensa-t-elle pas plus que Mme Bonaccorsi à plaisanter l'attitude d'Hautefeuille. Mais, en s'éloignant avec cette instinctive complicité que les femmes les plus honnêtes accordent aux romans les moins honnêtes des autres, elles disaient :

— « Corancez a bien raison. Comme il l'aime !... »

— « Oui, il est heureux maintenant... Mais demain... »

Ah ! Demain ! Ce dangereux et mystérieux demain, l'inévitable expiateur de nos coupables aujourd'hui, le jeune homme n'y pensait guère, tandis que la *Jenny* continuait d'avancer de cet élan berceur et rapide sur l'azur bruissant de cette mer, libre maintenant. La *Dalila* et l'*Albatros* s'effaçaient déjà dans le lointain bleu où disparaissait aussi la côte. Quelques halètements encore de la machine, quelques vibrations de l'hélice, et il n'y eut plus autour du bateau en marche que cette eau mouvante et ce ciel immobile où le soleil commençait de descendre. Ces fins des belles après-midi, l'hiver, en Provence, ont de ces heures réellement divines, avant que le brusque frisson du soir ait glacé toute l'atmosphère et assombri tout le paysage. Maintenant que les autres hôtes du yacht étaient descendus dans la salle à manger, il semblait que les deux amoureux fussent seuls au monde sur une terrasse flottante, parmi les arbustes et dans le parfum des fleurs. Un des domestiques du bord, pareil à quelque agile et silencieux génie, avait installé auprès d'eux la petite table pour le thé, avec un appareil d'argenterie compliqué, où se retrouvait le blason de fantaisie adopté par Marsh, et qui décorait déjà les tasses et les assiettes : une arche de pont sur un marais, — *Arch on Marsh*. — Ce jeu de mots, dans le goût de celui qui avait baptisé le bateau, flamboyait en hautes lettres sous l'écusson. Le « pont » de ces armes parlantes était en or, le « marais » était en sable, et le tout s'enlevait sur un

champ d'argent. L'Américain se souciait peu des hérésies héraldiques; il traduisait ces emblèmes par : *noir, rouge, blanc*, les trois couleurs de son pavillon; et ce blason avec cette devise signifiait, dans sa pensée, que son chemin de fer, célèbre par la hardiesse de ses viaducs, l'avait sauvé de la misère, figurée ici par le marais!... Naïf symbolisme et qui aurait convenu plus justement à l'arche de songe jetée pour les deux amoureux à cette minute par-dessus toutes les fanges de la vie? Il n'était pas jusqu'à cette petite installation d'un goûter improvisé qui n'achevât de donner à cet instant passer un charme plus intime, l'illusion d'un *home* où tous deux vivraient cœur à cœur dans la volupté ininterrompue de la présence quotidienne, et c'est l'impression que le jeune homme traduisit à haute voix après qu'ils furent restés un peu de temps à jouir de leur solitude, sans une parole :

— « Que cette heure est douce ! » dit-il. « Si douce que je ne l'avais même pas rêvée !... Pensez donc : si ce bateau était à nous, et si nous pouvions aller ainsi, pour de longs jours, vous et moi, rien que nous deux, vers cette Italie que je voudrais voir avec vous seule, vers cette Grèce où vous avez pris votre beauté. Que vous êtes belle et comme je vous aime !... Dieu ! Si cette heure ne pouvait jamais finir !... »

— « Enfant ! toutes les heures finissent, » répondit Ely en fermant à demi ses yeux bruns dans lesquels le discours du jeune homme avait fait passer une extase. Puis, comme en réaction contre un de ces frissons du cœur presque douloureux à force d'attendrissement, elle eut une grâce, presque une mutinerie de jeune fille, pour reprendre : « Ma vieille gouvernante allemande me disait toujours en me montrant les oiseaux du parc, à Sallach : « Il faut leur ressembler et « être contents comme eux, avec des miettes... » C'est vrai qu'on n'a que des miettes dans la vie... Mais je me suis juré, » continua-t-elle, « de ne pas vous permettre, de ne pas nous permettre de tomber dans l'*horrible tristesse*. » Elle souligna ces deux mots, tendre rappel d'une phrase prononcée plusieurs fois entre eux au moment de se quitter, et qui avait

déjà sa place dans leur dialecte sentimental. Et, hochant la tête, elle se tourna vers la table et commença de préparer deux tasses, en ajoutant : « Prenons plutôt notre thé sagement, et soyons aussi *gemüthlich* que de bons bourgeois de mon pays... »

Elle tendait une des tasses à Hautefeuille en parlant ainsi. Le jeune homme la prit en s'attardant à frôler de ses doigts la fine et souple main qui le servait, avec ce délice des humbles gâteries, si cher aux femmes vraiment amoureuses. Cette simple caresse leur fit échanger un de ces regards où deux âmes se touchent, se fondent, s'absorbent par le magnétisme du désir. Ils se turent de nouveau, prolongeant, approfondissant par ce silence l'impression de leur commune fièvre, si enivrante à partager dans cette atmosphère mélangée de senteurs marines et d'aromes de rose, avec l'immense palpitation de l'eau vivante et sommeillante qui les enveloppait de sa rumeur alanguie. Pour comprendre quelle intensité de vibration cette simple caresse éveillait dans le jeune homme et dans la jeune femme, il faut ajouter qu'ils n'étaient pas encore amant et maîtresse, au sens réel de ces mots. Si la naïve Louise Brion, qui s'était en allée de Cannes aussitôt, afin de ne pas assister à la chute, pour elle certaine, de sa trop chère et trop imprudente amie, eût soupçonné la vérité de cette étrange situation, peut-être eût-elle essayé de lutter encore. Durant ces quinze jours écoulés depuis le soudain aveu de Mme de Carlsberg, les deux amants s'étaient dit, ils s'étaient répété qu'ils s'aimaient, ils avaient échangé des baisers à y laisser l'âme, des lettres aussi folles que ces baisers, et ils ne s'étaient pas donnés entièrement l'un à l'autre. C'est dans les livres qu'il n'y a pas d'étapes entre l'instant où deux amoureux se disent : « Je t'aime... » et la possession complète. Dans la réalité, il en va autrement. Toutes les femmes coquettes le savent bien, et aussi tous les amants délicats, ceux dont le cœur n'a été corrompu ni par l'orgueil, ni par le libertinage, et pour qui la volupté des suprêmes caresses est impossible à goûter dans certaines conditions brutales. Cette

délicatesse native était accrue chez Hautefeuille par la timidité particulière aux hommes romanesques et chastes, comme lui, qui atteignent la trentième année sans rien connaître de la vie sensuelle que les froides et rares rencontres de la galanterie vénale, suivies aussitôt de dégoût et de remords. Ces scrupuleux, qui ont souhaité, sans y réussir tout à fait, de se garder vierges pour leur véritable amour, sont en proie, lorsqu'ils rencontrent enfin cet amour, à un trouble si profond qu'il les paralyse. L'irrésistible instinct de la nature les force, devant une femme religieusement, idéalement aimée, à rêver de caresses pareilles aux caresses reçues de créatures indignes, et cette association d'images les offense, au plus vif de leur amour même, comme une indigne profanation. Dans la familiarité toujours plus émue de ces deux semaines, Pierre n'avait pas osé demander un rendez-vous plus intime à cette femme qui s'était livrée à lui sans défense, en lui parlant comme elle avait fait, dans la magnifique sincérité de sa passion. Pour échapper aux surveillances de la vie mondaine de Cannes, une des plus ouvertes qui soient, il aurait fallu recourir à des rencontres dans des chambres d'hôtels, à Nice ou à Monte-Carlo, dont la seule pensée lui répugnait. Mais, après la possession, serait-elle liée à lui d'un lien plus étroit qu'elle ne l'avait été par le premier baiser de cette première heure? Lorsqu'elle lui avait dit : « Nous nous aimons, » les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, — il s'était penché vers elle, défaillant d'un bonheur dont il avait cru mourir, et leurs lèvres s'étaient prises... En la contemplant, à cette minute et sur ce pont solitaire du yacht, Pierre tremblait jusqu'au fond de l'être au seul sourire de cette bouche : il en sentait encore sur la sienne la délicieuse et fraîche brûlure. A voir son amie si souple, si jeune, avec sa taille où frémissait la nervosité d'une créature de race, il se rappelait de quelle étreinte il l'avait serrée contre lui dans le jardin de la villa Helmholtz, deux jours après ce premier aveu... Elle l'avait conduit, sous prétexte de causerie, jusqu'à une espèce de belvédère, de cloître plutôt, avec une double

rangée de colonnes peintes d'où l'on découvrait la mer et les îles. Au centre, un carré de terre nue formait un *patio* planté de gigantesques camélias poussés librement. Le sol était tapissé, feutré, étouffé par la jonchée des épais pétales rouges, roses et blancs, tombés des branches, brillants et lisses comme des éclats de marbre. D'autres fleurs, rouges, roses et blanches, luisaient dans le sombre feuillage lustré. Là il l'avait, pour la seconde fois, tenue entre ses bras, plus près encore, — et plus près encore dans un coin perdu de l'adorable villa *Ellen-Rock*, à Antibes... Il était venu l'y attendre à l'un des rares moments où elle avait pu se dérober aux servitudes de son rang. Elle était arrivée si belle, si mince, tout en mauve, sur un sentier bordé de cinéraires bleues, de pensées jaunes et de larges anémones violettes. Des rosiers emplissaient l'air d'un arôme pareil à l'arôme d'à présent, et, assis tous deux sur la bruyère blanche, sous les pins noirs au tronc rougeâtre qui descendent vers une petite crique d'eau bleue et de rochers gris, il avait appuyé sa tête sur le cœur de sa chère compagne de promenade... Maintenant, rien qu'à regarder son buste jeune, il lui semblait entendre le battement profond de ce cœur, et retrouver contre sa joue la forme divine de ce sein. Tous ces souvenirs — d'autres encore, aussi vivants, aussi troublants, se mélangaient à son émotion présente. Elle en prenait une amplitude qui dépassait presque les forces de son être. Une grande houle intérieure le soulevait, le portait vers l'heure, bien voisine, il le sentait, où Ely serait à lui tout entière. Quel homme, ayant aimé et respecté celle qu'il aimait, ne se rappelle, avec un attendrissement qui lui fait mal, des instants pareils et cette inexprimable douceur : la certitude *d'avant*, plus enivrante, plus puissante que la reconnaissance *d'après* ? Mais combien rares ceux qui ont pu, comme Pierre Hautefeuille, goûter, savourer cette sensation exquise dans un décor de nature, lumineux, immense, traversé par tous les souffles vivifiants de la mer et du ciel ? Combien rares ceux pour qui cette créature inoubliable et unique, la première vraie mai-

tresse, a eu cet attrait, par-dessus les autres, d'être l'Étrangère, la femme mystérieuse et ensorcelante comme une fleur irrespirée, comme une musique inentendue? Cette totale absence d'analogie entre Ely et les autres femmes qu'il avait pu rencontrer achevait d'endormir chez le jeune homme le naïf remords de ses quelques expérience passées, et de même il oubliait ce qui faisait l'arrière-fond criminel, ce qui eût dû faire l'arrière-fond douloureux de cette heure enivrante : — Ely était mariée. Elle s'était donnée à un premier homme, et, lui vivant, elle n'avait pas le droit de se donner à un second. Pierre n'était pas assez religieux pour respecter dans le mariage le caractère mystique du sacrement. Pourtant il gardait trop profonde en lui l'empreinte de son éducation, ses souvenirs de famille étaient trop honnêtes, surtout il était trop épris de loyauté pour ne pas répugner de tout son cœur aux tristesses et aux souillures de l'adultère. Mais Ely avait eu soin d'empêcher qu'il ne revît l'archiduc, ce qui avait été bien aisé. Le prince avait à peine reparu devant sa femme depuis la terrible dernière scène. Il mangeait avec Verdier, en tête-à-tête et à des heures particulières. Cet invisible mari ne s'évoquait dans l'imagination d'Hautefeuille que sous la forme d'un despote et d'un bourreau. Sa femme n'était pas sa femme, c'était sa victime ; et le jeune homme la plaignait trop passionnément pour que cette pitié n'étouffât point les scrupules, d'autant plus qu'il avait sans cesse, durant ces deux semaines, rencontré chez son amie la trace d'une révolte continue contre un indigne espionnage, — celui de ce sinistre baron de Laubach, l'aide de camp à face de Judas. Il fallait que réellement ce policier volontaire obsédât Ely d'une odieuse surveillance pour que son souvenir revînt dans la pensée et sur les lèvres de la jeune femme, à cet instant où elle oubliait, où elle voulait oublier tout, excepté le ciel voluptueux, la mer caressante, le bateau comme suspendu entre ce ciel et cette mer, et l'amant aux yeux extasiés qui lui parlait.

— « Vous souvenez-vous, » lui disait-il, « de notre inquié-

tude, il y a quatre jours, lorsque le vent était si fort et que nous avons pensé : « Le yacht ne partira point?... » Nous avons eu la même idée, celle d'aller sur la Croisette voir la tempête... Je vous aurais dit : « Merci, » à deux genoux, quand je vous ai rencontrée avec miss Marsh... »

— « Et puis vous avez cru que j'étais fâchée contre vous, » fit-elle, « parce que j'ai passé vite et sans vous parler... Je venais de voir le profil de Iago-Laubach... C'est un tel charme ici, de penser que toutes les personnes qui sont à bord sont des amis, incapables d'une perfidie ! Marsh, sa nièce, Andriana, c'est l'honneur même... Les petits Chésy sont bien légers, bien frivoles, mais pas une vilénie chez eux... Le voisinage d'un traître, même quand on n'a pas peur de lui, cela gâte les plus chères minutes. Et cette minute, si on me la gâtait, ce serait vraiment trop triste... »

— « Que je vous comprends ! » répondit-il en lui jetant un regard fin et tendre, celui d'un amant qui retrouve avec délices ses façons de sentir dans les façons de sentir de ce qu'il aime. « Je suis tellement comme vous ! La présence d'une personne méprisable me resserre physiquement le cœur... L'autre soir, quand j'ai rencontré chez vous ce Navagero dont Corancez m'a tant parlé, la seule vue de ce coquin m'a empoisonné ma visite. J'avais pourtant là cette lettre que vous m'aviez écrite la veille, vous savez, celle qui finissait : « *Aimez-moi plus que trop et ce ne sera pas assez...* » Ils se sourirent, et lui, rêveur, suivant sa pensée, continua : « C'est étrange que tout le monde ne sente pas de même sur ce point. Pour certains êtres, et d'excellents, constater l'infamie humaine est presque une joie. J'ai un ami qui est ainsi : cet Olivier Du Prat dont je vous ai parlé et que vous avez connu à Rome... Je ne l'ai jamais vu si gai que devant une vilénie bien démontrée, bien étalée. Qu'il m'a fait souffrir, avec cette disposition d'esprit ! Et c'était l'homme le plus délicat, le cœur le plus tendre, l'intelligence la plus haute... Pouvez-vous expliquer cela ? »

Ce nom d'Olivier prononcé de la sorte et par cette même voix qui remuait le cœur d'Ely jusqu'au fond, — quelle réponse au soupir poussé par la femme amoureuse, à ce passionné souhait que cette divine minute ne lui fût pas gâtée ! Cette simple phrase était à peine tombée des lèvres de Pierre, et l'enchantement se dissipait. Ely venait de sentir une douleur se mêler à sa joie, si aiguë qu'elle en aurait crié. Elle n'en était qu'aux tout premiers débuts de son roman d'amour, et ce que lui avait prédit Louise Brion, sa trop lucide conseillère, se réalisait aussitôt : elle était enfermée dans l'étrange enfer du silence qui a mal, si mal, et qui doit se refuser, comme le plus terrible des dangers, le soulagement de la confession. Que de fois déjà, dans des instants pareils, un rappel semblable avait soudain évoqué entre elle et Pierre cette image de l'ancienne liaison ! Tantôt Pierre avait gaiement, légèrement nommé au passage son meilleur ami, et comme la baronne avait cru plus prudent de lui dire qu'elle l'avait rencontré à Rome, il se laissait aller à se souvenir de lui tout haut. Il ne se doutait pas que chacune de ses paroles enfonceait un couteau dans le cœur de la pauvre femme. A constater combien Hautefeuille chérissait Du Prat, — d'une amitié égale à celle que ce dernier rendait à son ami, — comment n'eût-elle pas senti davantage la constante menace suspendue sur son nouveau bonheur ? Et chaque fois, ainsi qu'à présent, une angoisse l'avait étreinte, inexprimable. C'était comme si tout le sang de ses veines se fût soudain écoulé par une invisible et profonde blessure. Hélas ! Il n'était pas besoin que le nom redouté passât dans la conversation des deux amoureux pour que cette même angoisse étoufât ce pauvre cœur. Il suffisait que le jeune homme, au cours d'une causerie intime, exprimât ingénument son opinion sur quelque une des aventures de galanterie rapportées par la chronique de la côte. Elle insistait alors pour qu'il parlât, afin de mieux mesurer la rigueur de son intransigeance morale. Elle aurait tant souffert qu'il sentit autrement ! Car il n'aurait pas été lui, alors. Il n'aurait pas eu cette noble et pure conscience

inentamée par la vie. Et elle souffrait tant qu'il sentit ainsi, qu'il la condamnât comme il faisait, et sans même s'en douter, dans son passé! Oui, elle insistait anxieusement pour qu'il découvrit le fond même de son âme, et, avec un mortel effroi, elle y apercevait cette idée, trop naturelle à une âme neuve, que si tout est pardonnable à l'amour, rien n'est pardonnable au caprice, et qu'une femme d'une réelle noblesse de cœur ne peut pas avoir eu deux amours. Quand Hautefeuille prononçait ainsi quelque phrase qui supposait en lui cette foi absolue et naïve dans l'unicité de l'amour vrai, invinciblement, implacablement Olivier réapparaissait devant le regard intérieur d'Ely. Où qu'ils fussent, dans le silencieux patio semé de feuilles de camélias, sous les pins sonores de la villa *Ellen-Rock*, à la Napoule sur la prairie où les joueurs de *golf* vont et viennent dans le plus frais paysage, cette merveilleuse nature du Midi s'évanouissait, disparaissait : et les palmiers, et les rosiers, et les orangers, et le ciel bleu, et la mer lumineuse, et celui qu'elle aimait. Les yeux cruels et le mauvais sourire de son ancien amant s'évoquaient dans l'éclair d'une demi-hallucination torturante. Elle l'entendait parlant à Pierre. C'était alors un arrêt en elle de toutes les puissances heureuses. Ses paupières battaient, sa bouche s'ouvrait pour aspirer l'air, une pointe aiguë lui déchirait, lui fouillait le sein, ses traits s'altéraient, et, comme à présent, son inconscient, son tendre bourreau lui demandait : « Qu'avez-vous?... » avec une sollicitude émue qui la désespérait et la consolait à la fois. Et elle répondait, comme à présent, par un de ces petits mensonges que l'amour vrai ne se pardonne pas. La sincérité complète, totale, est, pour le cœur, lorsqu'il sent à une certaine profondeur, un besoin presque physique, comme la faim et la soif. Que cette tromperie était inoffensive! Et pourtant, Ely eut de nouveau une impression de remords à expliquer son soudain malaise comme elle fit :

— « Un frisson de froid m'a saisi... Le soir arrive si vite... C'est un si brusque sursaut de température... » Puis,

tandis que le jeune homme l'aidait à s'envelopper d'un manteau, elle dit encore, d'un accent qui contrastait avec l'insignifiance du détail remarqué ainsi : « Voyez comme la mer a changé, avec le soleil qui s'abaisse... Elle est devenue sombre, presque noire... Le ciel s'est foncé... On dirait que toute la nature, elle aussi, a eu froid tout d'un coup... C'est bien beau encore, mais d'une beauté où l'on sent l'ombre qui vient.... »

En effet, par un de ces phénomènes d'atmosphère plus rapides en Provence que partout ailleurs, le radieux et presque brûlant après-midi venait de s'interrompre brusquement, et le soir d'arriver en quelques minutes. La *Jenny* continuait d'avancer sur une mer qui n'avait ni plus de houle, ni plus de rides ; mais les mâts, les vergues, la cheminée allongeaient sur cette mer une ombre démesurée. Le soleil, presque au ras de l'horizon, n'envoyait plus de rayons assez chauds pour dissiper le brouillard indistinct et glacé qui montait, montait, engluant déjà de son suintement les cuivres et les boiseries du bateau. Le bleu de cette mer immobile s'épaississait jusqu'au noir, tandis que l'azur du ciel sans nuage pâlisait, froidissait, se neutralisait. Un quart d'heure s'écoula ainsi : puis, lorsque le globe du soleil toucha l'horizon, l'incendie démesuré du couchant éclata sur ce ciel et sur cette mer. Toute côte avait disparu, en sorte que les passagers du yacht, maintenant remontés sur le pont, n'avaient devant eux que l'eau et le ciel, le ciel et l'eau, ces deux immensités sans forme, sans contour, vierges et nues comme aux premiers jours du monde, où la lumière déployait, prodiguait ses resplendissantes féeries, — toute la lumière, ici projetée en des nappes d'un rose tendre, délicat, transparent, comme le rose des pétales sur un buisson d'églantiers, — là répandue en des flots de pourpre, de la couleur d'un sang généreux, — ailleurs étalée comme en des grèves d'un vert d'émeraude et d'un violet d'améthyste, — plus loin solidifiée en de colossaux porches d'or ! Et cette lumière s'approfondissait avec le

ciel, elle palpitait avec la mer, elle se dilatait dans l'espace infini, jusqu'à ce que, le globe ayant plongé sous les lames, cette gloire s'évanouit comme elle avait surgi, laissant de nouveau la mer toute bleue, presque noire, et le dôme du ciel presque noir aussi cette fois, avec une suprême frange à son bord, de l'orangé le plus intense. Cette large bande éclatante s'amincit, s'atténua, s'effaça elle-même. Les premières étoiles commencèrent de poindre et les lumières du yacht de s'allumer, éclairant sa masse de plus en plus sombre qui allait, emportant à travers la nuit grandissante un cœur de femme où s'était reflétée tout le jour la divine sérénité des heures claires, puis la splendeur de la minute fulgurante, où se reflétait maintenant la mélancolie de ce fugitif et décoloré crépuscule.

Bien qu'elle ne fût guère superstitieuse, Ely n'avait pas pu ne pas le sentir, avec un frémissement de tout son être : cette soudaine invasion du radieux paysage par la tristesse du soir, c'était le symbole cruellement exact de son âme à cette minute. Ainsi la joie sereine de son ciel intime venait d'être ternie, voilée, effacée par la soudaine évocation de son passé. Cette analogie lui avait rendu presque poignante la contemplation de cette tragédie du couchant, cette bataille perdue d'avance que livraient désespérément les derniers feux du jour à l'ombre de la nuit. Par bonheur, la magnificence du spectacle avait été si souveraine que même les âmes légères des mondains, ses compagnons, en avaient subi la solennité. Personne n'avait dit une parole pendant les quelques instants qu'avaient duré cette apothéose, puis cette agonie de la lumière à l'horizon occidental. Maintenant que le papotage reprenait, Ely eût voulu partir, fuir bien loin, — fuir même Hautefeuille, dont le voisinage lui faisait peur. Elle craignait, remuée comme elle était, d'avoir auprès de lui une crise de larmes qu'elle ne pourrait pas expliquer. Elle lui dit, comme il s'approchait d'elle : — « Il faut vous occuper un peu des autres... » Et elle se mit elle-même à parcourir le pont, de

l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, en compagnie du seul Dickie Marsh. L'Américain avait l'habitude, à bord, de se donner chaque jour une certaine quantité de mouvement, dosée le podomètre à la main. Il regardait l'heure, et il allait et venait, d'un point à un point, sur une distance mesurée d'avance, jusqu'à ce qu'il fût bien en règle avec ses principes d'hygiène physique. « A Marionville, » disait-il souvent, « c'est bien commode : les paquets de maisons, les *blocks*, ont chacun un demi-mille, exactement. Quand vous en avez franchi huit, vous savez que vous avez marché quatre milles. Votre *constitutional walk* est fait... » D'ordinaire, pendant qu'il vaquait ainsi au noble devoir de l'exercice, Marsh se taisait. Comme la plupart des grands hommes d'affaires de son pays, ce réaliste était un imaginaire effréné, sans cesse en train de construire et de défaire quelque combinaison destinée à le promouvoir à la dignité mondiale de milliardaire. C'était sa manière de se reposer, et ses rêves de dollars le rendaient muet comme un fumeur d'opium. Ely, qui savait cette particularité, comptait bien, en marchant avec le potentat de Marionville, qu'ils n'échangeraient pas ensemble dix paroles. Elle pensait que cette promenade toute mécanique détendrait ses nerfs trop vibrants. Ils cheminèrent ainsi pendant dix minutes sans échanger un mot; après quoi Dickie Marsh, qui paraissait plus préoccupé qu'à l'ordinaire, demanda subitement à Mme de Carlsberg :

— « Est-ce que Chésy vous parle quelquefois de ses affaires? »

— « Quelquefois, » répondit la jeune femme, « comme à tout le monde. Vous savez bien qu'il a la manie de se croire de première force à la Bourse et qu'il le raconte volontiers... »

— « Vous a-t-il dit, » continua Marsh, « qu'il est en train de spéculer à fond sur les Métaux, avec l'idée de tripler son capital? »

— « C'est bien probable. Je ne l'ai pas écouté. »

— « Je l'ai écouté, moi, » fit l'Américain, « pas plus tard que tout à l'heure, en bas, et vous m'en voyez encore boule-

versé. Je ne m'affecte pas de grand'chose, cependant... A l'heure qu'il est, » continua-t-il en regardant la jolie Mme de Chésy, qui causait avec Hautefeuille, « cette charmante vicomtesse Yvonne est sans doute ruinée, ce qui s'appelle ruinée, absolument, radicalement... »

— « C'est impossible!... Chésy est conseillé par Brion, dont j'ai toujours entendu parler comme du premier financier de ce temps. »

— « Peuh! » fit Dickie Marsh, « petite musique!... On n'en ferait qu'une bouchée dans *Wall Street*... Mais pour les affaires de ce côté-ci de l'eau, il s'y entend assez bien... C'est justement, » ajouta-t-il avec une profonde ironie, « parce que le sieur Brion s'y entend assez bien et parce qu'il conseille Chésy, que ce garçon va y rester, poil et plume... Je ne vous ennuierais pas en vous expliquant le pourquoi. Mais je suis sûr, vous entendez, sûr comme voici la mer, qu'il se produit en ce moment un *krach* du fameux syndicat des mines d'argent. Vous savez au moins son existence... Tous les *bulls* y passeront... C'est vrai, vous ne comprenez pas : c'est notre nom pour les haussiers, qui foncent en avant, comme le taureau... Le coup part de New-York et de Londres. Chésy n'a pas trois cent mille dollars de fortune. Il m'a dit sa position à la Bourse. Il laissera douze cent mille francs sur le carreau... Si ce n'est pas fait à la minute où je vous parle, ce sera fait à la fin du mois... »

— « Et vous lui avez dit tout cela? »

— « A quoi bon? » reprit l'Américain. « Je lui gâterais ce voyage... Et puis, il sera toujours temps à Gênes, d'où il pourra télégraphier à son agent de change... Mais c'est vous, baronne, qui m'aidez à leur rendre un vrai service. Vous avez deviné, » poursuivit-il, « que si Brion conseille à Chésy d'être avec les *bulls*, c'est qu'il est lui-même un *bear*... Pardon encore, vous ne savez pas non plus : nous appelons ainsi les baissiers. C'est l'ours qui se balance, qui roule, qui semble lourd, pesant, pataud, et qui vous étouffe... Commencez-vous à saisir?... Que Brion mette Chésy dedans, et manœuvre

de manière à lui gagner son million, c'est légitime. La Bourse ressemble au poker. Quand on est assez bête pour demander l'avis de son adversaire, il a bien raison de bluffer et de vous prendre votre argent. Chaque fois qu'un financier donne des conseils à un homme du monde, c'est la même histoire. C'est classique, c'est réglé. *All right!*... Seulement Brion a encore une autre visée. Voyez-vous Mme de Chésy avec dix ou quinze mille francs de rente?... Le plan est-il clair?... »

— « Cet abject calcul lui ressemble assez, » dit avec dégoût Ely. « Mais en quoi puis-je vous aider à empêcher que cette canaille offre à la pauvre petite femme d'être sa maîtresse payée? Car c'est bien cela que vous voulez dire, pour mettre les points sur les *i*... »

— « Exactement, » fit l'Américain. « Hé bien! je voudrais que vous lui dissiez, pas ce soir, pas demain, mais au moment où elle recevra le coup sur la tête, et quand elle sera comme folle : « Vous avez besoin de quelqu'un pour vous tirer d'embarras? Adressez-vous à Dickie Marsh, de Marionville... » Je le lui dirais moi-même; mais elle croirait que je suis, comme Brion, amoureux d'elle et que je lui offre de l'argent pour ça... Ces Françaises ont bien de l'esprit. Il y a pourtant une chose qu'elles ne comprendront jamais : c'est qu'on ne pense pas avec elles à ce que cette pauvre vicomtesse Yvonne appelle en riant le petit crime. C'est la faute des hommes de ce pays, pourri jusqu'aux moelles, comme toute l'Europe, d'ailleurs. Si c'est vous qui lui parlez, il y aura un tiers entre elle et moi. Cela suffira pour lui prouver que j'ai un autre motif... A vous qui savez comme elle *lui* ressemble, je n'ai pas besoin de dire lequel. »

Il se tut. Cette ressemblance, follement attendrissante pour lui, d'Yvonne de Chésy avec sa fille morte, était connue de peu de personnes. Mme de Carlsberg était du nombre. Elle ne pouvait donc pas se tromper sur le principe secret de cet étrange intérêt et de cette plus étrange proposition. Il y avait, à côté de sa personnalité d'homme d'affaires, dans ce nabab de l'Ohio à imaginations colossales, des touches de

romantisme, presque de fantasmagorie à la Monte-Cristo. Aussi la baronne ne douta pas de sa sincérité. Elle était si profondément romanesque elle-même qu'elle ne s'en étonna pas non plus. L'idée de voir ce joli et charmant visage, le sosie de celui qu'il avait tant aimé, souillé d'immonde luxure par un Brion ou par quelque autre entreteneur de mondaines ruinées, faisait horreur au père inconsolable. Pour empêcher ce sacrilège, il employait, en véritable Yankee, le moyen le plus direct et le plus pratique. Ely n'admira pas davantage cette contradiction de conscience chez ce bizarre et audacieux Marsh : le spéculateur, en lui, trouvait naturelle la scélératesse de Brion dans les affaires d'argent, et l'Anglo-Saxon se révoltait contre la seule pensée d'un adultère. Non, ce ne fut pas l'étonnement qui saisit Mme de Carlsberg devant cette inattendue confidence. Si troublée, si nerveuse déjà, elle éprouva comme un frisson nouveau de tristesse. Tandis qu'elle et Marsh allaient et venaient d'une extrémité à l'autre du yacht, en causant de la sorte, elle entendait Yvonne de Chésy rire gaiement avec Hautefeuille. Pour cette enfant aussi, la journée avait été délicieuse. Et son malheur était en route vers elle, du fond de cet insondable gouffre où se prépare notre destinée. Cette impression fut si intense qu'irrésistiblement, Marsh à peine quitté, Ely se dirigea tout droit vers la jeune femme, et elle l'embrassa avec une tendresse qui fit dire à celle-ci, toujours rieuse :

— « Ça, c'est gentil... Mais vous êtes si bonne pour moi depuis que vous avez daigné me découvrir... Vous y avez mis le temps, sans reproche... »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda la baronne.

— « Mais... que vous ne vous doutiez guère, autrefois, qu'il se cache un brave petit brin d'honnête homme dans cette toquée d'Yvonne... La sœur de Pierre le sait bien, elle, et depuis toujours... »

La jolie étourdie avait eu, pour faire cette profession de foi, des yeux si clairs, où transparaissait une conscience si droite, où se devinait une telle propreté morale, malgré ses

très mauvaises façons, qu'Ely en eut le cœur plus serré encore. La nuit était venue, et la cloche avait sonné le premier coup du dîner. Maintenant les trois feux, le blanc, le rouge et le vert, jetaient leur éclat de pierres précieuses, à bâbord, à tribord et à misaine. Ely sentit un bras se glisser sous son bras, celui d'Andriana Bonaccorsi qui lui disait :

— « Il faut descendre s'habiller, et c'est bien dommage... On passerait la nuit ici à rêver... »

— « N'est-ce pas ? » répondit la baronne, qui songea : « Celle-ci, du moins, est vraiment heureuse ; » et tout haut : « C'est votre dîner d'adieu à la vie de veuve, il faut vous faire belle... Mais comme vous semblez émue!... »

— « Je pense à mon frère, » dit l'Italienne, « et cette idée me pèse comme un remords. Et puis, je pense à Corancez : il est plus jeune que moi d'un an. Ce n'est rien aujourd'hui, mais dans dix ans?... J'ai peur de ce que me réserve l'avenir. »

— « Elle aussi, elle sent la menace du sort, » se répétait Ely un quart d'heure plus tard, tandis que sa femme de chambre achevait de la coiffer, dans la cabine d'honneur qu'on lui avait donnée, juste à côté du salon où dormait la statue couchée de la morte. « Quelle misère ! Et tout le monde en a sa part : Marsh, malgré sa fortune et son activité, nourrit un regret qui le ronge et dont il ne se console pas. Les Chézy s'amusent comme des enfants, sous le coup d'un affreux désastre. Andriana se prépare à se marier parmi tous les remords et toutes les craintes. Florence n'est pas sûre de jamais épouser celui qu'elle aime. Voilà les dessous vrais, dans cette croisière, et de ces gens si enviés... Et Hautefeuille et moi nous nous aimons avec un fantôme entre nous, qu'il ne voit pas, mais que je vois si bien... Et, demain, après-demain, dans quelques semaines, ce fantôme sera un homme vivant, qui nous verra, que je verrai, qui parlera, qui lui parlera!... »

La jeune femme était en proie à cette mélancolie de plus en plus profonde lorsqu'elle s'assit à la table du dîner, servie

avec cette profusion de fleurs coûteuses où se complaît le faste américain. D'incomparables orchidées s'épalaient sur la nappe en un tapis des plus douces nuances : on eût dit un vol posé d'étranges insectes au corselet tacheté, aux ailes immobiles. D'autres orchidées enguirlandaient les flambeaux et jusqu'au lustre électrique suspendu au plafond laqué. Parmi cette prodigalité de corolles aux formes fantastiques, brillait une suite incomparable de pièces d'orfèvrerie, du temps de Louis XIV, le personnage de l'histoire le plus admiré, après Napoléon, par le démocrate de l'Ohio. — Marsh incarnait en lui, sur ce point comme sur tant d'autres, une des plus étonnantes contradictions de ses compatriotes. — Et l'harmonie claire des boiseries, la précision du service, la délicatesse de la chère et des vins, le luxe des toilettes faisaient de ce décor un extrême atteint dans le raffinement, tandis que la mer, aperçue par les hublots grands ouverts, étalait sa glace, toujours immobile, caressée maintenant par le reflet de la lune. Marsh ayant ordonné de ralentir l'allure du bateau, la vibration de l'hélice arrivait faible, atténuée, presque éteinte, dans cette salle à manger fleurie. L'heure était vraiment si exquise que tous les convives, malgré leurs secrets motifs de tristesse ou d'inquiétude, en subirent peu à peu le charme féérique, et le maître du bord tout le premier. Il avait fait asseoir Mme de Carlsberg en face de lui, entre Chézy et Hautefeuille, afin d'avoir Mme de Chézy à sa gauche. Il lui parlait, il la regardait avec une amitié à la fois amusée et tendre, où il y avait de l'indulgence, de la protection et un inexprimable fond de rêverie heureuse et désolée. Résolu à la sauver du danger que lui avait révélé la confiance financière de Chézy, c'était comme s'il avait pu de nouveau faire quelque chose pour l'autre, pour la morte dont l'image dormait à côté, et cela pensait la blessure toujours saignante dans son cœur de père. Il riait aux folies que disait Yvonne, délicieuse dans une toilette rose, et un peu excitée par le champagne sec dont la mousse blonde pétillait dans son verre, un blond de la même nuance de ses cheveux, excitée davantage encore par

cette sensation de plaire, la plus dangereuse griserie des femmes. Miss Marsh, tout en bleu, assise entre Yvonne et Chésy, écoutait ce dernier parler de chasse, — le seul sujet où le gentilhomme fût compétent, — avec la profonde attention d'une Américaine qui s'instruit. Andriana Bonaccorsi se taisait, mais, comme réchauffée par la cordialité des choses alentour, ses tendres yeux, de la couleur des turquoises qui paraient son magnifique corsage de Vénitienne blonde, épanoui dans les blancheurs de sa robe, souriaient à sa pensée. Elle oubliait et les menaçantes ténèbres et les infidélités futures de son beau fiancé, pour ne plus voir en imagination que le profond regard caressant, la bouche voluptueuse, les gestes câlins du jeune homme vers lequel le yacht l'emportait lentement, sûrement, et dans quelques heures elle allait être sa femme et pouvoir l'aimer sans remords. Comment la baronne Ely n'eût-elle pas été gagnée par la contagion d'oubli qui flottait dans cette atmosphère? Elle avait de nouveau son adoré, son adorable ami auprès d'elle, et si à elle! Il la regardait de ses yeux jeunes, où elle lisait tant de respect mêlé à tant d'amour, tant de timidité mêlée à tant de désir. Il lui parlait, lui disant des mots que tout le monde pouvait entendre, mais avec une voix qu'il n'avait que pour elle, où frémissait un tremblement. Elle commença par lui répondre, puis elle finit, elle aussi, par se taire. Des profondeurs de son être une vague de passion montait, ravageant tout, noyant tout. Que pesaient les craintes de l'avenir, les remords du passé, à côté de la présence de Pierre, ce Pierre dont elle voyait, dont elle sentait le cœur battre, la poitrine respirer, le corps bouger, l'esprit penser, la personne vivre?... Au commencement du repas, leurs genoux s'étaient frôlés, et tous deux s'étaient retirés par une honte spontanée de ces familiarités que prémédite le libertinage. Mais il y a, chez deux créatures qui s'aiment, une force plus puissante que toutes les hontes, fausses ou vraies, et qui les contraint de se rapprocher, de s'étreindre, d'échanger, de se prodiguer ces caresses, si vulgaires quand elles sont voulues et calculées, si romanesques,

si délicates lorsqu'elles sont sincères et empreintes de cet infini que le sentiment communique à ses plus humbles signes. A un moment, leurs pieds se touchèrent sous la table. Ils se regardèrent. Ni l'un ni l'autre n'eut le courage de se reculer. A un autre moment, comme Hautefeuille avait glissé dans une phrase un rappel de leurs tendres promenades à Cannes, Ely éprouva un tel besoin de lui donner une caresse, qu'instinctivement, inconsciemment, son pied à elle se dégagea de son petit soulier et vint presser le pied du jeune homme. Ils se regardèrent de nouveau. Il avait pâli à ce contact si intime, si vivant, si voluptueux. Qu'il devait souvent la revoir ainsi dans son souvenir, et tout lui pardonner des affreuses souffrances qu'il subit à cause d'elle, pour la beauté qu'elle avait à cette seconde ! Ah ! la divine beauté !... Une langueur noyait ses yeux. Ses lèvres ouvertes aspiraient l'air comme si elle allait mourir. L'admirable rondeur de son cou se dessinait nue et sans collier. L'attache en apparaissait, gracieuse et puissante, hors de l'échancrure d'une robe noire, d'un noir absorbant qui donnait un éclat plus mat à la blancheur de son teint. Sa chair, dans cette gaine de soie sombre, avait la délicatesse d'une chair de fleur, et, dans ses cheveux bruns qui coiffaient simplement sa tête fière et en marquaient la noble forme un peu longue, un seul bijou brillait : un rubis, rouge et chaud, comme une goutte de sang...

Oui, qu'il devait souvent la revoir ainsi, et plus tard, sur le pont, dans la solitude de cette nuit d'étoiles, rêveuse, accoudée sur le bastingage, — regardant la mer où les profondes nappes d'eau s'écroulaient, palpiétaient, soupiraient dans les ténèbres, — regardant le ciel où étincelait le taciturne fourmillement des astres, — le regardant ensuite et lui disant ces seuls mots : « Je t'aime ! Oh ! comme je t'aime !... » Ils n'avaient pas échangé de promesses. Il ne lui avait pas demandé d'être à lui tout entière, et pourtant, aussi vrai qu'il n'y avait plus autour d'eux que cette nuit, ce ciel et cette mer, il le savait, l'heure était venue. Cette mer pâmée sous la lune,

ce ciel incendié de constellations, cette nuit traversée de brises défaillantes étaient les mystiques, les solennels témoins de leurs secrètes fiançailles... Et plus tard encore, quand tout fut endormi sur le bateau et qu'il se fut glissé dans la chambre d'Ely, quel instant à s'en souvenir jusqu'à la mort que celui où elle le prit entre ses bras et sur son cœur pour l'y tenir serré jusqu'au matin ! La lueur atténuée d'une lampe voilée d'une dentelle souple éclairait à peine le coin où ils reposaient l'un près de l'autre, juste assez pour que l'amant enivré pût voir auprès de sa tête, sur le même oreiller, la tête de sa maîtresse, et ses yeux, ses chers yeux illuminés de volupté reconnaissante parmi les anneaux de ses cheveux défaits... Tous deux se taisaient, comme brisés sous le poids d'émotions trop fortes. Ils n'entendaient dans le silence de la nuit que leurs soupirs d'amour mêlés à la paisible, à la monotone respiration du bateau en marche, et le clapotement rythmé de la mer contre la paroi du bord s'y joignait par instants, de cette mer indulgente, de cette mer, leur complice, qui enchantait, qui berçait leur premier bonheur, de sa lame si calme sous un ciel si pur, — en attendant la tempête.

VI

IL MATRIMONIO SEGRETO

Il était quatre heures du matin quand Pierre Hautefeuille se retrouva dans sa cabine, après la veillée extatique de cette inoubliable nuit. Il éprouvait, non pas cette tristesse après le plaisir, dont parle un proverbe trop souvent cité, mais cette exaltation presque grave, cette ardeur de joie attendrie qui est la gratitude enivrée de l'absolu bonheur, et le signe le plus sûr pour une femme qui est véritablement aimée. En vain essayait-il de dormir. Une vibration de félicité le tenait éveillé,

comme si son être intime avait eu peur de perdre dans le sommeil la conscience de cette réalité si complètement égale à son rêve, si exaltante, si passionnée qu'elle déconcertait presque sa raison. Quand la première aube du jour blanchit la vitre du hublot, il se leva et il monta sur le pont. Dickie Marsh y était déjà, qui regardait le ciel et l'eau avec l'attention d'un vieux marin.

— « Pour un Français, vous m'étonnez, » dit-il au jeune homme. « J'en ai promené beaucoup sur la *Jenny*. Vous êtes le premier que j'aie vu levé à l'heure qui est pourtant la plus agréable en mer... Respirez cette brise qui vient du large. On travaille dix heures de suite sans fatigue, après s'être mis de cet oxygène dans les poumons... Je suis un peu inquiet de ce ciel, » ajouta-t-il. « Nous sommes allés trop loin. Nous ne pourrions arriver à Gênes qu'à huit heures, et la *Jenny* a le temps de danser d'ici là... Je n'ai jamais compris les *yachtmen* qui invitent des amis à ces fêtes de la cuvette et du canapé... Nous aurions pu aller de Cannes à Gênes en quatre heures ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous faire dormir loin des fracas du port. Le baromètre était très haut. Je l'ai rarement vu descendre aussi vite... »

Le dôme du ciel, en effet, si pur toute la journée et toute la nuit précédentes, s'était peu à peu comme bosselé de gros nuages gris en forme de rochers. D'autres nuages s'allongeaient à l'horizon, pareils à des lignes mobiles qui se fuyaient les unes les autres. Ce rideau de vapeurs grises laissait transparaître un soleil pâle. La mer s'étalait toujours, mais moins immobile et moins lisse. L'eau était de la couleur du plomb, opaque, lourde, menaçante. La brise fraîchissait, et bientôt un large souffle de vent courut sur cette nappe morte de l'eau. Il y réveilla un immense frissonnement d'abord, puis des milliers de rides de plus en plus creusées, enfin d'innombrables petites vagues, droites et courtes, écroulées en flocons blancs :

— « Êtes-vous bon marin ? » demanda Marsh à Hautefeuille. « D'ailleurs, je me trompais tout à l'heure : la *Jenny* ne rou-

lera pas plus de quarante à cinquante minutes. Sous avons le vent arrière, et nous allons être abrités par la côte. Tenez, voici le phare de Porto-Fino. Une fois le cap doublé, nous n'aurons plus rien à craindre.»

L'éparpillement de l'écume couvrait maintenant la mer d'une masse bouillonnante sur laquelle le yacht courait, sans tanguer, mais en s'inclinant à droite et à gauche comme un nageur qui trompe la lame. Une pointe de terre s'avancait avec un phare tout blanc, à son extrémité, près d'un couvent ruiné. Une végétation palissante d'oliviers, entre lesquels naient des villas peintes, mettait comme une taison à ce promontoire dont la base rocheuse se découpait en une suite indéfinie de petites criques. C'était le cap de Porto-Fino, célèbre par la captivité de François I^{er} après Pavie. Le yacht contourna ce promontoire de si près qu'Hautefeuille put entendre, pendant le temps que dura cette manœuvre, le bruit des lames brisées contre les rochers. Au delà, ce fut de nouveau la même nappe morte que tout à l'heure, avec la longue ligne de la côte ligurienne qui, de Chiappa et de Camogli, par Recco, par Nervi, par Quinto, dévale jusqu'à Gènes. Étagées les unes sur les autres, les collines qui forment le contrefort de l'Apennin montraient leurs ravines plantées de figuiers et de châtaigniers, leurs villages aux hautes maisons colorées, jusqu'à la mince bande de terre qui court au bord des vagues. Cela faisait une nature à la fois sauvage et riante, que l'homme d'affaires et l'amoureux sentaient très différemment, car le premier dit avec mépris :

— « Il n'ont même pas eu établir un chemin de fer à double voie sur cette côte. C'est de l'ouvrage trop difficile pour des gens d'ici. Moi, de Marionville à Buloth, ma ligne a quatre voies !... »

— « Mais, c'est déjà trop de ceci, » dit Hautefeuille en montrant une locomotive qui, lentement, cheminait le long de cette plage et poussait un panache de fumée. « À quoi bon les inventions modernes dans les vieux pays ?... C'est une oasis à côté de rois unes que la Provence et que l'Italie. Respectez-

les. Il faut bien un coin pour les amoureux et les poètes, pour ceux qui veulent se composer une vie d'émotions heureuses et inoffensives, et dont tout le rêve est une solitude à deux dans des paysages de nature et d'art. Ah ! ce matin, comme celui-ci est doux et apaisé!...

Cette exaltation, grâce à laquelle l'amant heureux répondait des phrases lyriques aux remarques positives de l'Américain, sans même sentir le comique de ce contraste, devait durer tout le jour. Elle s'accrut avec l'heure avançante, lorsque les passagers de la *Jenny* remontèrent sur le pont les uns après les autres, et quand Mme de Carlsberg lui apparut de nouveau, un peu pâlie, un peu lassée. Elle avait dans les yeux cette tendresse mêlée d'anxiété qui rend si touchant le regard d'une femme amoureuse au lendemain de la première possession. Quel trouble en elle, à l'approche de cette rencontre, où elle va lire le sort de son bonheur dans l'expression du visage de celui qu'elle aime ! En se donnant, ne lui a-t-elle pas donné la plus irréparable des preuves d'amour, celle aussi que la brutalité de l'homme convoite le plus et respecte le moins ? S'il allait être déjà fatigué d'elle, pour qui ce dernier, ce suprême abandon de sa personne est le commencement d'un rêve, l'entrée dans le mystérieux univers de la passion partagée ? S'il allait l'estimer moins des pudeurs qu'elle lui a sacrifiées, de la volupté même qu'elle a goûtée dans ses bras ? S'il allait ne lui montrer que la joie de l'orgueil masculin satisfait de sa victoire, quand elle arrive, elle, avec tous les mercis dans le cœur et dans les yeux, toutes les soumissions dans la voix ? Et quel réchauffement, quel renouveau de délices pour elle, quand elle reconnaît, comme Ely de Carlsberg, au premier regard, que son amant vibre à l'unisson de ses troubles intimes ! Cette simultanéité dans l'émotion fut pour la charmante femme une douceur si profonde, si pénétrante, qu'elle aurait voulu se mettre à genoux devant Pierre, tant elle l'adorait d'être pareil à son désir, et elle lui disait, assis tous deux comme la veille, à côté l'un de l'autre, et regardant le golfe se développer et Gènes la Superbe surgir des flots :

— « Es-tu comme moi?... Avais-tu peur à la fois et besoin de me revoir, comme j'avais peur et besoin de te revoir? Avais-tu une autre peur, comme moi, celle d'expier bientôt tant de bonheur? Sentais-tu l'appréhension d'une catastrophe? Lorsque je me suis réveillée, et que j'ai aperçu le ciel voilé, la mer grise, j'ai eu un frisson, un pressentiment. J'ai pensé que tout était fini, puisque tu n'étais plus mon prince Beau-Temps... » Elle appelait Pierre de ce tendre surnom, prétendant que le ciel s'était fait bleu chaque fois qu'elle lui avait donné un rendez-vous de promenade, et elle continuait, caressante, irrésistible : « Quel délice d'avoir tremblé ainsi et de te retrouver, toi, comme je t'ai laissé hier... Non, pas hier, ce matin... »

Elle eut, pour rappeler qu'ils s'étaient quittés peu d'heures auparavant, un sourire si mêlé de langueur et de finesse, de grâce et de volupté, que le jeune homme prit le bord du manteau dont elle était enveloppée, une cape écossaise, avec une longue pèlerine qui flottait au vent, et y mit un baiser, au risque d'être aperçu par les Chésy et par Dickie Marsh qui s'approchaient. Heureusement, l'Américain et ses deux interlocuteurs n'avaient de regards que pour l'admirable ville, de plus en plus voisine et distincte. Elle érigeait maintenant dans son cirque de montagnes, par delà ses deux ports et la forêt de vergues des mâtures, ses innombrables maisons, démesurées, toutes en hauteur, pressées, serrées les unes contre les autres. De petites rues étroites, presque des ruelles, en pentes brusques, coupaient ces masses par angles droits, et ces maisons peintes en couleurs jadis vives, délavées par les pluies, mangées par le soleil, n'en donnaient pas moins l'idée d'une cité de luxe et de fantaisie. Des terrasses de palais se détachaient, couvertes d'arbustes rares et de statues; et des villas s'égrenaient le long de la côte, indéfiniment, ici réunies en hameau et formant un faubourg en dehors des faubourgs, là isolées parmi les verdure. Palais, villas, faubourgs, Marsh les reconnaissait, les uns après les autres, au moyen d'une simple jumelle, qu'il passait ensuite à Yvonne et à son mari :

— « Voici San Pier d'Arena, » disait-il, « Cornigliano, Ses-

tri, à gauche ; à droite, San Francesco d'Albaro, Quarto, Quinto, San Mario Ligure, la villa Gropallo, la villa Serra, la villa Croce...

— « Mais, commodore, ça vous fait un métier de plus pour le jour de la grande dèche ? » répondait Mme de Chésy en riant. « Vous vous établirez cicerone de mer... »

— « Que voulez-vous ? » reprenait Marsh. « Quand je vois un endroit et que je ne puis ni le situer ni le nommer, c'est exactement comme si je ne voyais rien. »

— « Ah ! que nous ne nous ressemblons guère ! » s'écria Chésy. « Je n'ai jamais pu comprendre une carte de géographie, tel que me voilà ; ce qui ne m'a pas empêché de m'amuser beaucoup dans mes voyages... Croyez-moi, mon cher Dick, nous sommes dans le vrai, nous autres : on a des marins sur mer et des cochers sur terre pour ces besognes... »

Tandis qu'à l'avant du bateau s'échangeaient ainsi les propos d'amour et les phrases de caractère, Florence Marsh était à l'arrière, occupée à rendre un peu de courage à Andriana Bonaccorsi. La future vicomtesse de Corancez tournait le dos à la ville, les yeux fixés obstinément sur le sillage :

— « J'ai la conviction, maintenant, » soupirait-elle, « que cette Gênes me sera fatale : *Genova prende e non rende*, comme on dit chez nous... »

— « Elle te prendra le nom de Bonaccorsi, et elle ne te le rendra pas, voilà tout, » répondait Florence, « et le proverbe sera justifié !... Nous avons un autre proverbe, nous, aux États, que le président Lincoln citait toujours. Tu ferais bien de te l'appliquer, et tu te guérirais de tes ennuis. Il n'est pas très, très joli, surtout quand il s'agit d'un mariage, mais il est expressif : *Don't trouble how to cross a mud-creek, before you get there*. Ne vous inquiétez pas de savoir comment franchir une mare de crotte avant d'y être arrivé... »

— « Mais si lord Herbet a changé d'idée et si la *Dalila* est dans le port avec mon frère ? Si les Chésy nous demandent à

nous accompagner? Si, au dernier moment, le vieux prince Fregoso refuse sa chapelle, après l'avoir promise?... »

— « Et si Corancez dit non, à l'autel? » interrompit Florence, « et s'il y a un tremblement de terre qui nous engloutit tous?... Va! la *Dalila* est bien tranquillement à l'ancre dans la rade de Calvi ou dans celle de Bastia. Les Chésy et mon oncle ont à visiter cinq ou six yachts d'Américains et d'Anglais; et supposer qu'ils sacrifieront ce plaisir à une tournée comme celle que nous sommes censés faire, dans des musées et dans des églises, c'est fou... Le vieux prince ayant répondu oui à dom Fortunato, pourquoi veux-tu qu'il change d'avis, surtout si l'abbé et lui ont été compagnons de prison avant 59? Entre vous autres Italiens, tout ce qui touche au *Risorgimento* est sacré. Tu le sais mieux que moi... Je n'ai qu'une inquiétude, » ajouta-t-elle avec son rire gai, « c'est que ce Fregoso n'ait vendu à quelqu'un de mes compatriotes les plus belles toiles de sa galerie et ses plus beaux marbres. Ils raflent tout, ces corsaires. Leur excuse, c'est qu'ils n'ont pas seulement de l'argent : ils ont du goût et ils s'y connaissent. Croirais-tu qu'à Marionville, au collège, la maîtresse d'archéologie nous enseignait l'histoire de l'art grec avant Phidias avec des photographies de cette collection Fregoso?... »

— « Hé bien ! » disait de nouveau Florence Marsh à son amie, deux heures plus tard, « avais-je raison? As-tu rencontré le *mud-creek*? »

Le débarquement s'était effectué dans les conditions énoncées. Les Chésy et Dickie Marsh étaient allés de leur côté rendre visite à la flottille des yachts de plaisance amarrés près du môle. Une dépêche de Navagero, reçue à bord, avait annoncé l'arrivée de la *Dalila* dans les eaux corses. Et maintenant un landau de louage emportait l'amoureuse marquise, en compagnie de Florence elle-même, de Mme de Carlsberg et de Pierre Hautefeuille, vers le palais génois où les attendait Corancez. La voiture allait, escaladant les rues étroites, passant devant les façades peintes des anti-

ques maisons dont les colonnades en marbre attestent partout dans cette ville la fastueuse opulence de ses commerçants, demi-grands seigneurs, demi-pirates. Et c'était dans ces rues, dans ces couloirs plutôt, qui dévalaient, qui dégringolaient vers le port, sous le pavoisement d'innombrables haillons multicolores, pendus à des cordes, accrochés à des volets, tendus à des balcons, un grouillement d'un peuple alerte, crieur, gesticulateur. Quoique la bise fût âpre maintenant, les trois femmes avaient voulu que la voiture restât ouverte, afin de jouir de cette foule, de ces façades effritées et splendides, du pittoresque des costumes. Quand miss Marsh eut dit à la marquise sa phrase d'encouragement, celle-ci eut un sourire ému encore, mais heureux, et elle répondit :

— « C'est vrai, je n'ai plus peur et je commence à croire que je ne rêve pas... Si l'on m'avait dit pourtant qu'un jour, je passerais avec vous trois sur la *Piazza delle Fontane Morose*, et pour aller faire ce que je vais faire?... Ah! Jésus, Maria! voici Corancez! Comme il est imprudent!... »

C'était bien le Provençal qui se tenait à l'angle formé par la célèbre place et par cette antique *Via Nuova*, aujourd'hui *Via Garibaldi*, où l'élève de Michel-Ange, Galéas Alessi, a dressé l'un après l'autre les palais Cambiaso, Serra, Spinola, Doria, Brignole-Sale et Fregoso, chefs-d'œuvre d'architecture grandiose à justifier seuls ce surnom de Superbe donné à Gênes par ses orgueilleux citoyens. Quoiqu'il y eût bien quelque imprudence à se montrer dans les rues, au risque d'y rencontrer un voyageur français de connaissance, le sire de Corancez n'avait pu y tenir. Il jouait une partie si considérable que la nervosité avait, pour une fois, primé la raison dans ce Méridional plus avisé d'ordinaire, plus pénétré de cette vertu de patience, pour laquelle ces mêmes Génois ont inventé ce dicton familier : « Qui a de la patience achète les grives grasses à un liard l'une... » Il avait su, par un émissaire, l'entrée de la *Jenny*, et il était sorti du palais, son asile sûr, pour bien se convaincre que sa fiancée lui arrivait vraiment.

Quand il eut reconnu dans le landau les beaux cheveux blonds de Mme Bonaccorsi, un flot de sang plus chaud courut dans ses veines, et, gaiement, enfantinement, sans attendre l'arrêt de la voiture, il sauta sur le marchepied. Le temps de baiser la main de sa fiancée, de souhaiter par un mot la bienvenue à Mme de Carlsberg et à miss Florence, de dire un bonjour et un merci à Hautefeuille, et il commençait de raconter ses deux semaines d'exil, avec sa verve habituelle :

— « Nous sommes déjà une paire d'amis intimes, » disait-il, « dom Fortunato Lagumina et moi... Vous verrez le drôle de petit bonhomme que c'est, avec ses culottes et son haut chapeau. N'est-ce pas, marquise?... Je suis devenu *figlio mio*... Il a une adoration pour vous, Andriana. Il vous a écrit un épithalame en cinquante-huit strophes... Pourtant, ce mariage religieux sans mariage civil, ah ! ça lui coûte !... Qu'aurait dit le comte Camille Cavour, dont il garde pieusement la canne et le portrait chez lui?... Son Cavour et sa marquise ? Sa marquise et son Cavour ?... Entre les deux, il a choisi sa marquise... Je le comprends. Mais il n'osera plus regarder le portrait et la canne, jusqu'à ce que nous soyons en règle avec la loi italienne... Je lui ai juré que c'était un retard de quelques jours peut-être ; et puis le prince Paolo l'a rassuré... Un autre type, celui-là. Vous verrez son musée, et dans son musée ce qu'il préfère !... Mais nous sommes arrivés... »

Le landau venait de s'arrêter devant la haute porte d'un palais à péristyle de marbre, comme ses voisins, et peint comme eux de couleurs vives. Un énorme blason sculpté, sur les balustres du balcon, au premier étage, montrait les trois étoiles des Fregosi, très connues autrefois dans toute la Méditerranée, quand les vaisseaux de la République tenaient la mer contre les Pisans, les Vénitiens, les Catalans, les Turcs et les Français. Un concierge vêtu d'une longue livrée à boutons armoriés, couverte de taches, et qui manœuvrait une canne colossale à pomme d'argent, introduisit les arrivants sous la voûte d'un vestibule d'où partait un escalier énorme. Au fond verdoyait un jardin intérieur, planté d'orangers. Les fruits

mûrs brillaient dans le feuillage sombre qui laissait voir une grotte artificielle, peuplée de gigantesques divinités. Plusieurs sarcophages décoraient cette entrée où se respirait l'air de magnificence et de délabrement habituel aux vieilles demeures d'Italie. Sur les marches usées de l'escalier, combien de générations avaient passé, depuis que le caprice d'un décorateur génial avait dessiné les moulures blanches sur fond jaune dont s'ornaient les caissons ! Combien de visiteurs avaient débarqué ici des colonies lointaines avec lesquelles commerçait la grande République ! Mais aucun défilé depuis trois siècles n'avait été plus singulier que celui de cette grande dame vénitienne venue de Cannes sur le yacht d'un Américain, pour épouser un gentillâtre ruiné de Barbentane, assistée d'une jeune fille américaine et d'une Autrichienne, archiduchesse morganatique, accompagnée elle-même de son amant, un Français de la plus provinciale tradition française !

— « Ce n'est pas une noce banale que ma noce, tu l'avoueras, » dit Corancez à Hautefeuille, en suivant du regard les trois femmes derrière lesquelles son ami et lui s'attardaient. Ils ne s'étaient plus revus depuis la matinée de Cannes où ils avaient visité ensemble le *Jenny*. Le fin Méridional, dès ces quelques minutes de leur nouvelle rencontre, avait senti une vague gêne dans la poignée de main et dans le regard de Pierre. L'amoureux n'avait pas une seule fois, sur le bateau, été troublé dans son bonheur par la présence de miss Marsh et de la marquise, bien qu'il ne pût pas douter qu'elle savait son sentiment ; mais il devinait qu'elles le respectaient. Au lieu de cela, de rencontrer les yeux de Corancez lui avait infligé un immédiat malaise. « C'est fait, » avait pensé le Provençal, et, avec un facile instinct de complicité galante, il avait été heureux du bonheur de son ami dans son propre bonheur, joyeux de sa joie dans sa propre joie. Maintenant, il flattait, il caressait Hautefeuille, pour fondre le rien de défiance que son tact infailible avait deviné. « Oui, » lui disait-il, « cet escalier est un peu plus chic qu'un escalier de

mairie, et c'est vraiment cordial d'avoir avec soi un témoin comme toi. Je ne sais pas ce que la vie nous réserve, et je n'abuse pas des protestations. Rappelle-toi que tu peux tout me demander après la preuve d'affection que tu me donnes... Mais oui, mais oui. Je te connais bien. Il y a des tas de choses qui ont dû te choquer dans cette expédition. Et tu as passé par-dessus pour ton vieil ami, qui n'est cependant pas Olivier Du Prat... N'est-ce pas que ma fiancée est délicieusement jolie ce matin? » continuait-il. « Mais chut! Voici le vieux prince en personne, et avec lui dom Fortunato... »

En haut de l'escalier, à la porte d'une haute galerie vitrée, deux vieillards se tenaient en effet, que l'on aurait pu croire échappés l'un et l'autre de quelque une des toiles où Longhi a fixé d'un pinceau si léger, si juste, la pittoresque fantaisie de la vieille Italie. L'un était l'abbé Lagumina, tout grêle, tout petit, avec de pauvres jambes d'une maigreur de squelette, prises dans des culottes et des bas qui flottaient autour. Son torse de demi-bossu se drapait dans une longue redingote ecclésiastique. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, indéfiniment, par timidité, en saluant de la tête, et sa physionomie était si fine, si pétrie d'intelligence, que l'on oubliait la laideur du nez démesuré et de la bouche édentée pour ne plus voir que cette expression. L'autre était le prince Paul Fregoso, le plus célèbre descendant de cette illustre lignée dont les hauts faits sont inscrits au livre d'or des guerres étrangères et au livre d'airain, hélas! des guerres civiles de Gênes. Le prince devait ce nom de Paul, héréditaire dans sa famille, au souvenir légendaire du célèbre cardinal Fregoso qui, chassé de la ville, tint longtemps la mer comme pirate. Le dernier petit-neveu de cet étrange héros était un géant aux larges traits, aux beaux yeux noirs brûlants, dont les pieds et les mains étaient déformés par la goutte. Presque plié en deux sur une canne à bout de caoutchouc, sordidement vêtu d'une jaquette délabrée, le prince Paul révélait par sa fière mine le descendant des doges. Il parlait de cette voix profane, ample, caverneuse, où se reconnaît la

vigueur dans un âge très avancé. Il avait soixante-quatorze ans.

— « Mesdames, » disait-il, « vous voudrez bien m'excuser de n'avoir pu descendre ce diabolique escalier pour aller à votre rencontre, comme c'était mon devoir, et vous ne croirez pas à l'épigramme que nos ennemis de Toscane ont répandue contre nous : « A Gênes, air sans oiseaux, mer sans poissons, « montagnes sans bois, hommes sans respect... » « Vous voyez nos oiseaux, » et il montra, par la fenêtre, des mouettes qui planaient au-dessus du port en quête de quelque proie. « J'espère, si vous me faites l'honneur de déjeuner avec moi, vous prouver que nos rougets valent ceux de Livourne... Et, vous permettez ? Nous allons passer tout de suite dans une autre galerie, où il y a une cheminée, et, dans cette cheminée, du bois qui vient de ma villa, derrière la porte Romaine. Par cette tramontane, il nous faut, à nous, du feu, beaucoup de feu, dans ces grandes salles où nos pères vivaient avec un *scaldino*... Le premier respect, c'est celui de la santé de ses hôtes. Madame la baronne, madame la marquise, miss Marsh... » Il saluait chacune des trois dames, avec un mélange inexprimable d'aisance et de cérémonie... « L'abbé va vous montrer le chemin... Moi je vous suivrai comme un malheureux *gancio di mare*... C'est cette difforme et pauvre bête que vous appelez en français un crabe, messieurs, » conclut-il en s'adressant à Corancez et à Hautefeuille, qu'il fit passer devant lui, pour se trainer, de son pauvre pas d'infirme, jusque dans un salon un peu moins grand que la galerie. Un misérable feu de fagots humides brûlait, avec force fumée, dans une cheminée mal construite. Mais une mosaïque de marbres précieux formait le pavé, et toute la voûte était décorée de stucs coloriés et de fresques qui représentaient l'arrivée de Ganymède au festin des dieux. C'était une peinture légère et heureuse, d'un éclat jeune encore, avec de beaux corps élégants, des caprices exquis de paysage et d'architecture, enfin toute la grâce païenne et délicate des élèves immédiats de Raphaël. Au-dessous étaient appendus quelques

portraits. La touche aristocratique de Van Dyck s'y reconnaissait au premier regard. Devant les grandes toiles, sur le parquet, des statues antiques étaient rangées. Des tabourets, jadis dorés, en forme d'X et sans dossiers, achevaient de donner à ce salon une physionomie de musée, qui arracha aux trois femmes cette exclamation :

— « Mais comme c'est beau ! Que de merveilles !... »

— « Regarde le prince, comme il est dégoûté de leur enthousiasme, » dit tout bas Corancez à Pierre. « Tu es aux premières loges pour une comédie. Moi, je te quitte pour aller faire ma cour... Regarde et écoute... Ça vaut la peine... »

— « Vous trouvez cela beau, mesdames ? » disait le prince à la baronne Ely et à miss Marsh, debout à côté de lui, tandis que Mme Bonaccorsi et Corancez causaient dans un coin. « Oui, le plafond n'est pas mal... dans son genre. C'est Jean d'Udine qui l'a peint. Le Fregoso de ce temps-là, le cardinal Paolo, mon parrain d'il y a trois cents ans, lequel fit de la piraterie, s'il vous plaît, — avant le chapeau, s'entend, — fut jaloux des Pierino del Vaga du palais Doria. Il fit venir un autre élève de Raphaël, celui qui avait aidé le maître au Vatican... Tous ces dieux ont leur histoire. Ce Bacchus, c'est le cardinal lui-même, et cet Apollon sans autre vêtement que sa lyre, son coadjuteur... Ne vous scandalisez pas trop, dom Fortunato... Mais il est parti pour aller se préparer à sa messe : *meno male*... Ces Van Dyck non plus ne sont pas mal, dans leur genre... Ils ont leur histoire aussi. Regardez cette belle dame, avec son sourire si fin, si mystérieux. Elle tient un œillet rouge à la main sur une robe verte et, si vous pouviez lire les lettres entrelacées sur sa ceinture, vous y déchiffreriez cette devise : *Ora e sempre*, — maintenant et toujours... A présent regardez ce jeune homme, avec le même sourire, la même étoffe verte de son pourpoint, le même œillet et le même chiffre à la ganse de sa toque posée sur la table. Ils se sont fait peindre ainsi, dans le même costume, parce qu'ils s'aimaient. Le jeune homme était un Fregoso, la dame une

Alfani, donna Maria Alfani... Cela se passait pendant l'absence du mari, prisonnier chez les Algériens; tous les deux croyaient bien qu'il ne reviendrait jamais... *Chi non muore, si revede*, disait volontiers le cardinal... Qui ne meurt pas se revoit toujours... Le mari est revenu et les a tués... On cachait leurs portraits dans la famille. Moi, je les ai mis là... »

Les deux grandes toiles, conservées fraîches par un long exil loin de la lumière, souriaient aux visiteurs, de ce sourire énigmatique dont avait parlé le collectionneur. Une grâce voluptueuse et coupable flottait dans les prunelles de donna Maria Alfani, autour de ses lèvres pourpres, de ses joues pâles, de ses cheveux sombres. Ce délicat visage, souple, subtil, dans les raideurs de la haute fraise verte, gardait un dangereux attrait fascinateur. L'orgueil passionné d'un adultère hardi illuminait les yeux noirs du jeune homme. Cette identité dans les couleurs du costume, dans la nuance des œillets que l'un et l'autre personnage tenaient à la main, dans la pose des corps, cette audace de la devise arborée sur la ceinture de la jeune femme et sur la toque du jeune homme semblaient prolonger après la mort leur criminelle liaison. C'était un défi au vengeur qui avait bien pu les tuer, mais non pas les séparer, puisqu'ils étaient là, sur le même panneau du même mur, proclamant leur audacieuse intimité, glorifiée en elle par la magie de l'art, se regardant, se parlant, s'aimant... Ely et Pierre ne purent se retenir d'échanger ce regard des amants vivants qui rencontrent les reliques des amants d'autrefois et qui sentent d'une façon poignante, au contact d'un passé pour toujours évanoui, la fragilité de leur bonheur présent. Pour Ely, cette émotion était plus vive encore : le menaçant adage du cardinal-pirate, ce *chi non muore, si rivede*, avait fait de nouveau passer sur elle un frisson qu'elle avait senti sur le bateau, à la plus douce minute de son heure la plus douce. Mais comment ne pas s'éveiller de ce frisson et de cette mélancolie, ainsi que dans de mauvais rêve, en entendant miss Marsh répondre au commentaire du prince génois :

— « Voilà deux toiles que mon oncle paierait bien cher. Il aime tant à rapporter des bibelots de genre lorsqu'il revient du Vieux Monde ! C'est ce qu'il appelle ses *scalps*... Mais vous y tenez sans doute beaucoup, mon prince ? Ce sont de si admirables œuvres d'art !... »

— « J'y tiens, parce qu'elles me viennent de ma famille, » répondit Fregoso. « Mais ne profanez pas ce grand mot d'art, » ajouta-t-il solennellement. « Ici et là, » et il montra la voûte et les tableaux, « c'est tout ce que vous voudrez : de la brillante décoration, de l'histoire intéressante, de l'anecdote curieuse, de la peinture de mœurs exacte, de la psychologie instructive, comme on dit aujourd'hui. Ce n'est pas de l'art... Il n'y a jamais eu d'art ailleurs qu'en Grèce, souvenez-vous de cela, mademoiselle, et, parmi les modernes, une fois : chez Dante Alighieri... »

— « Alors vous préférez ces marbres à ces tableaux ? » dit Mme de Carlsberg, que l'accent de cette sortie avait amusée.

— « Ces marbres-ci ? » répliqua le collectionneur. Il regarda autour de lui les blanches statues rangées le long des murs, et les grandes lignes de son puissant visage se contractèrent en une mimique de mépris. « Ceux qui les ont achetés ne soupçonnaient même pas ce que c'est que l'art grec. Ils en étaient juste au même point que les ignorants qui ont ramassé les médiocrités de la Tribune ou du Vatican... »

— « Comment ? » interrompit Mme de Carlsberg, « mais à la Tribune il y a la Vénus de Médicis, et au Vatican l'Apollon et l'Ariane... »

— « La Vénus de Médicis, » s'écria Fregoso avec colère. « Ne me parlez pas de la Vénus de Médicis !... Tenez, » et il montra de ses vieux doigts goutteux une des statues : « la reconnaissez-vous, votre Vénus ? C'est le même corps frêle et maniéré, le même geste des bras, le même petit Amour à ses pieds qui chevauche un dauphin joueur, et c'est, comme l'autre, une basse copie, faite au goût de l'époque romaine, du

chef-d'œuvre de Praxitèle... Est-ce que vous voudriez, chez vous, d'une de ces reproductions de *la Nuit* qui peuplent les boutiques des marbriers toscans?... Des copies, je vous le répète, des copies, encore des copies, — et faites par quels manœuvres! — voilà ce que vous admirez, à Florence, à Rome, à Naples... Tous ces empereurs et ces praticiens romains, qui peuplaient leurs villas avec des reproductions des chefs-d'œuvre grecs, étaient des barbares, et ils vous ont légué l'ombre d'une ombre, une parodie de ce que fut la Grèce, la vraie, celle que Pausanias a pu visiter... Cette Vénus, mais c'est une jolie baigneuse, qui se sauve pour mieux se faire désirer. Elle est coquette. Elle est lascive... Qu'a-t-elle de commun avec l'Anadyomène, avec cette Aphrodite qui incarnait en elle toutes les énergies aimantes du monde, et dont le temple était interdit aux hommes, avec la Déesse qu'on appelait l'*apostrophia*, la préservatrice?... Et on lui demandait la force de résister aux désirs déréglés, le courage d'arracher l'Amour à la souillure des sens... Et votre Apollon! Regardez son sosie... N'est-ce pas qu'il rappelle, à les confondre, celui du Belvédère que Winckelmann admirait tant?... C'est encore la copie romaine d'un marbre de Scopas... Mais quel rapport y a-t-il entre ce bellâtre académique et le terrible Dieu de l'Iliade, tel que nous le montre le fronton d'Olympie?... Là-bas, c'est l'incarnation de la lumière terrible, meurtrière, tragique. On y sent le voisinage de l'Orient et de l'Égypte, les puissances dévoratrices du soleil, le souffle torride du désert. Ici? C'est le beau jeune homme destiné à charmer les loisirs d'une grande dame dépravée, dans une chambre secrète, un *venereo*, comme il y en a par centaines dans les maisons de Pompéi... Et pas un coup de ciseau original sur ces marbres, rien qui révèle la main de l'artiste, derrière la main l'œil, derrière l'œil l'âme, et derrière l'âme la cité, la race, les vertus qui font de l'art une chose auguste et sacrée, la fleur divine de la vie humaine!... »

Le vieillard avait parlé avec une exaltation singulière. La

noble manie intellectuelle transfigurait en ce moment son visage flétri. Soudain le bonhomme un peu comique et falot qui était en lui prit sa revanche. Sa bouche aux lèvres trop longues fit une lippe bouffonne, et, menaçant de son doigt noueux une des statues, une Diane reconnaissable à son carquois et dont le visage, blanc sur certaines parties, jaunâtre sur les autres, trahissait la restauration :

— « Et les gueuses ne sont pas même intactes!... Ce sont des copies et des copies réparées. Voyez-moi plutôt celle-ci?... Ah! coquine, si tu en valais la peine, tu ne garderais pas ce nez-là!... Bon! » ajouta-t-il comme un domestique ouvrait la double porte qui terminait la galerie, « cheval de race n'a pas besoin d'éperon : dom Fortunato est déjà prêt. » Et, s'avancant vers Andriana Bonaccorsi : « Madame la marquise me fera-t-elle l'honneur d'accepter mon bras pour aller à l'autel? Mon âge me donne le droit de jouer le rôle de père, et si je ne marche pas vite, il faut m'excuser : le poids des années est le plus lourd de ceux que l'homme peut avoir à porter. Je vais vous servir de bedeau, » ajouta-t-il en se tournant vers Corancez et esquissant le geste de frapper sur le sol avec sa canne. Puis revenant à sa compagne dont il sentait tressaillir le bras : « Voyons, ne soyez pas si émue, » fit l'excellent homme à voix basse. « J'ai bien étudié votre Corancez depuis quelques jours : c'est un cœur d'or et si loyal!... »

— « Hé bien! » disait l'heureux fiancé lui-même à Mme de Carlsberg, en lui offrant le bras de son côté, tandis que Florence Marsh prenait celui d'Hautefeuille, « vous moquerez-vous toujours de la chiromancie et de ma ligne de chance? J'aurai eu avec moi dans mon cortège de noces la baronne Ely! Est-ce une chance, cela? Et en est-ce une autre, qu'elle ait eu pour la divertir durant cette corvée un original comme notre hôte? »

— « Ce n'est pas une corvée, » répondit la baronne en riant; « mais c'est très vrai que vous avez de la chance d'épouser Andriana. Elle est bien belle aujourd'hui, et elle

vous adore !... Et c'est vrai aussi que le prince ne ressemble à personne. Cela réchauffe de trouver cette chaleur d'enthousiasme dans un homme de cet âge. Quand ces Italiens partent pour une idée, ils l'aiment comme ils aimeraient une femme, passionnément, dévotement... Ils ont refait leur pays avec ces ferveurs-là... »

— « Vous ne pouvez pas comprendre cela, » disait miss Marsh à Hautefeuille, « vous qui êtes d'un vieux pays... Mais pour moi qui suis d'une ville à peine plus âgée que moi-même, c'est un ravissement que ces visites dans des palais comme celui-ci où tout parle d'un très ancien passé. »

— « Hélas ! mademoiselle, » répondait Hautefeuille, « il y a quelque chose de plus pénible que d'habiter un pays trop neuf, c'est d'en habiter un qui veut se faire neuf à tout prix, quand il était plein de ces reliques du passé, d'un glorieux passé, un pays où l'on s'acharne à tout détruire ! C'est la folie de la France depuis cent ans... »

— « Hé ! c'est aussi la folie de l'Italie depuis vingt-cinq, » reprit l'Américaine ; « mais nous sommes là, » ajouta-t-elle gaiement, « pour tout acheter et tout sauver... Oh ! l'adorable chapelle, regardez... Eh bien ! je parie que ces fresques finiront à Marionville ou à Chicago. »

Et elle montrait à Pierre les peintures murales de l'oratoire où était entré le cortège. Cette petite pièce, où le cardinal-pirate avait sans doute officié, était décorée, de la base à la voûte, par une vaste composition symbolique, œuvre d'un de ces maîtres inconnus comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie. Partout ailleurs ils seraient célèbres. Mais là, comme disaient les soldats de la fameuse charge, ils sont trop ! Ce peintre, influencé par les merveilleuses fresques dont Lorenzo Lotto a paré la chapelle Suardi à Trescorre, près de Bergame, avait représenté au-dessus de l'autel un Christ debout, ouvrant ses mains. De l'extrémité de chaque doigt du Sauveur partait un sarment de vigne qui s'étalait, qui s'allongeait jusqu'à la voûte, chargé de raisins. Ces sarments se recourbaient en

lunettes pour encadrer, d'un côté, cinq figures de saints, et, de l'autre, cinq figures de saintes. Au-dessus de la tête du Christ, cette inscription : « *Ego sum vitis, vos palmites...* — *Je suis la vigne, vous êtes les rameaux,* » donnait à cette fantaisie décorative sa justification évangélique. Sur les murs et dans des compartiments dessinés par des colonnades se voyaient les épisodes principaux de la légende de saint Laurent, le patron de la cathédrale de Gênes : — Decius égorgeant l'empereur Philippe dans sa tente ; — le jeune fils de l'empereur mort donnant à Sixte les trésors de son père, pour être distribués aux pauvres ; — Sixte conduit au martyre et suivi par Laurent qui lui criait : « Où vas-tu, père, sans ton fils ? Où vas-tu, prêtre, sans ton diacre ? » — Laurent lui-même recevant les trésors à son tour et les confiant à la pauvre veuve ; — puis Laurent emprisonné et convertissant l'officier de garde ; — Laurent dans les jardins de Salluste, y réunissant les pauvres, les aveugles et les boiteux, et disant à Decius : « Voici les trésors de l'Église ; » Laurent parmi les flammes sur une couche de feu... Le pittoresque des costumes, le caprice des architectures, l'opulence du paysage, l'ampleur du dessin, la chaleur du coloris révélaient l'influence vénitienne, mais atténuée, adoucie par l'usure du temps qui avait effacé le trop vif éclat, estompé les ardeurs trop chaudes de cette peinture. Elle avait pris des tons légers de tapisserie qui achevaient de donner à ce mariage, célébré dans le vieil oratoire de ce vieux palais, chez un vieux prince génois, par un vieux prêtre un peu gallophobe, le caractère d'une fantaisie à la fois délicieuse et comique. L'ultramoderne Corancez, agenouillé à côté de l'héritière des doges, avec dom Fortunato pour les bénir, dans ce décor du seizième siècle, c'était un de ces paradoxes comme la réalité seule ose en fournir, à ne pas y croire. Et à ne pas y croire non plus, la naïveté de l'abbé, cet admirateur passionné du comte Camille, débitant aux fiancés, avant de les unir, un petit discours en français, — il avait tenu, malgré ses rancunes politiques, à faire cette gracieuseté à l'étranger qu'il mariait à sa chère marquise :

— « Noble dame, noble seigneur, je ne vous dirai que peu de mots. Oiseau qui ne chante pas ne donne pas d'augure. Vous allez, noble dame, épouser devant Dieu ce noble seigneur. Noble seigneur, vous allez épouser devant Dieu cette noble dame. Il me semble qu'en consacrant l'union d'un grand nom vénitien et d'un grand nom français, j'appelle une fois de plus la faveur de Celui qui peut tout sur l'accord de ces deux pays qui devraient n'en faire qu'un par le cœur : notre chère Italie, noble dame, votre chère France, noble seigneur... L'Italie, elle est semblable à cette figure qu'un maître de génie a peinte sur le mur de cette chapelle. C'est d'elle que sont sortis, comme d'une vigne féconde, ces deux jeunes rameaux de la race latine, la fière Espagne et la brillante France. La même sève vigoureuse soutient ces trois nations. Puissent-elles être unies un jour, comme une mère est unie avec ses deux filles, comme elles sont déjà unies par la parenté des langues, par la communauté de la religion, unies comme vous allez l'être, noble dame et noble seigneur, d'un lien d'amour que rien ne saura jamais briser. Ainsi soit-il. »

— « Tu l'as entendu?... » disait une heure plus tard Coran-
cez à Hautefeuille. L'*Ite Missa est* avait été prononcé, les
« oui » solennels échangés, et le déjeuner, où figuraient les
rougets meilleurs qu'à Livourne, s'était achevé parmi des
toasts, des rires et la lecture de l'épithalame, œuvre patiente
de dom Fortunato. La compagnie prenait maintenant le
café dans la galerie, et les deux jeunes gens bavardaient
contre un angle de fenêtre, auprès de l'Artemis au nez réparé.
— « Tu l'as entendu. Il m'adore, ce bon abbé... Il m'adore
même trop, car je suis noble, mais pas si noble que ça... En
consentant à ce mariage secret, il a donné à Andriana une
preuve d'affection incalculable. Il est intelligent comme on ne
l'est pas. Voici longtemps qu'il avait jugé le Navagero et qu'il
prévoyait, pour ma femme, le plus sinistre avenir, si elle
n'échappait pas à cet esclavage. Fin diplomate avec cela,
puisqu'il a décidé son ancien compagnon de *carcere duro* à

nous prêter sa petite chapelle. Hé bien ! Intelligence, diplomatie, amitié, rien ne tient pour une âme Italienne devant l'orgueil du droit d'aînesse. Il a fallu qu'en sa qualité d'ami du comte Camille, l'abbé nous fit bien sentir que nous sommes, nous autres Français, les cadets de la famille latine. Mais les cadets, dans la circonstance, ont été plus fins que les aînés. Aussi ai-je pardonné son outrecuidance à dom Fortunato en pensant à la figure que fera mon beau-frère, tout Italien qu'il est, quand on lui exhibera le petit papier où tu viens de signer ton nom à côté de celui du prince... Et veux-tu la voir, la chance de Corancez ? Regarde... » Il montrait par la fenêtre à Pierre Hautefeuille le ciel couvert de nuages noirs, et la rue, au pied du palais, balayée par la brise, avec les passants qui s'embossaient dans leurs manteaux. « Tu ne comprends pas ? » reprit-il. « Vous ne repartirez plus en mer par ce mauvais temps. Ces dames coucheront à l'hôtel. Ne trouves-tu pas que c'est délicieux d'avoir pour le soir de ses noces légitimes un rendez-vous clandestin comme s'il était coupable ? »

Le Provençal avait eu, pour hasarder cette confidence, plus libertine que conjugale, un sourire de demi-complicité. Il disait à Hautefeuille, ce sourire : « C'est une nuit d'amour qui se prépare, pour toi aussi. » Corancez vit son ami rougir comme peut rougir une jeune femme qu'un parent trop familier plaisante au lendemain de son mariage. Mais la nouvelle vicomtesse vint heureusement rompre ce tête-à-tête en s'approchant, appuyée sur le bras de Mme de Carlsberg. C'était le commentaire vivant du propos voluptueux de Corancez, que ces deux belles jeunes femmes si fines, si élégantes, si éprises, s'avancant vers les deux beaux jeunes hommes ; et l'air de paganisme qui se respire involontairement dans un décor d'Italie est si pénétrant, si prenant, que le frisson de pudeur éprouvé par Pierre s'apaisa sous le regard des yeux bruns de sa maîtresse, éclairés du même feu tendre que les yeux bleus de la Vénitienne avaient en contemplant son mari.

— « Vous venez nous chercher de la part du prince ? » fit Corancez. « Je sais sa manie. Il n'aura de cesse que lorsqu'il vous aura montré son trésor. »

— « En effet, il vous réclame, » dit Andriana ; « mais nous venons vous chercher pour nous, d'abord. Un mari qui abandonne sa femme après une heure de mariage, c'est un peu tôt. »

— « Oui, c'est un peu tôt, » répéta Ely ; et la signification que revêtaient ces mots, adressés en réalité à Hautefeuille, fut douce au jeune homme ainsi qu'un baiser.

— « Contentons le prince... et la princesse, » dit-il en osant porter à ses lèvres la main de sa chère maîtresse, comme par un badinage de galanterie, « et allons voir le trésor. Tu le connais déjà, toi ? » demanda-t-il à son ami.

— « Si je le connais ! » répondit l'autre, « je n'étais pas ici depuis une demi-heure que j'avais déjà dû subir le boniment. Vous savez ? » Il désigna de la main le vieux Fregoso qui, escorté de miss Marsh et de dom Fortunato, sortait de la galerie ; puis, se frappant la tête : « Il a son coup de marteau, notre hôte... Mais vous en jugerez. »

Toute la noce donc — pour employer la bourgeoise expression du Méridional qualifié de « grand nom de France » par l'abbé Lagumina — s'était engagée à la suite de Fregoso dans un escalier plus étroit, qui menait à l'appartement privé du collectionneur. Il marchait le premier maintenant, jaloux de montrer la route. Comme il arrive dans ces grandes demeures italiennes, les pièces d'habitation étaient aussi petites que les salles de réception étaient vastes et magnifiques. Le prince vivait ainsi, lorsqu'il était seul, dans quatre chambres étriques et dont le mobilier sommaire attestait le stoïcisme physique du vieillard, grisé de chimères, indifférent au bien-être comme à la vanité. Sur les murs étaient placés les quelques fragments qui composaient son vrai musée, — vingt ou vingt-cinq, pas plus. — Au premier regard, cette collection Fregoso, célèbre dans les deux mondes, était constituée

par des débris informes et d'une rudesse de facture qui devait produire sur un ignorant l'impression qu'ils avaient produite sur Corancez. A force d'étudier l'art antique, Fregoso en était arrivé à n'aimer plus que les marbres d'avant Phidias, ces reliques du sixième siècle, où palpite, où se révèle toute la Grèce primitive et héroïque, celle qui arrêta l'invasion d'Asie par la seule vertu de l'élite, de la race supérieure, mise en présence des races inférieures et de leurs hordes innombrables. Devenu le plus passionné des archéologues, après avoir été le plus actif des conspirateurs, le grand seigneur génois habitait parmi les dieux et les héros de cette Hellade lointaine, comme s'il eût été un contemporain du célèbre soldat sculpté sur la stèle d'Aristion. A peine le dernier de ses invités eut-il passé le seuil de la première pièce qui lui servait d'ordinaire de fumoir, il sembla que, par miracle, le podagre se fût soudain rajeuni. Sa taille s'était redressée, ses pieds ne traînaient plus sur le parquet un poids aussi lourd. Son démon, comme eussent dit ses chers Athéniens, s'était emparé de lui, et il commençait d'expliquer son musée avec une flamme dont il était impossible de sourire. Sous sa parole ardente, le marbre mutilé s'animait, vivait. Il le *voyait* dans sa fraîcheur d'il y a deux mille quatre cents ans, et, par un irrésistible hypnotisme, sa vision se communiquait aux plus sceptiques de ses auditeurs :

— « Voilà, » disait-il, « les plus vénérables des images... Ce sont trois statues d'Héra, trois Junons, sous leur forme primitive : l'idole de bois, copiée en pierre par un ciseau qui hésite encore. »

— « Le *xoanon*, » fit Florence Marsh.

— « Vous connaissez le *xoanon* ! » s'écria Fregoso, qui dès lors ne s'adressa plus qu'à la jeune Américaine. « Alors, mademoiselle, vous êtes digne de comprendre la beauté de ces trois exemplaires. Ils sont uniques. Ni celui de Délos, ni celui de Samos, ni celui de l'Acropole ne les valent... Regardez-les tous trois. C'est la vie que vous voyez naître... Ici, le corps est dans sa gaine encore, et quelle gaine ! Rude comme le

feutre des grossiers lainages. Il respire pourtant : les seins sont là, les hanches, les jambes... Puis cette étoffe se fait souple, c'est un tissu délicat de laine fine, une longue chemisette fendue qui se prête aux mouvements. La statue s'anime. Elle marche... Admirez l'ampleur de ce torse sous le péplos, cette tunique collante étalée en plis verticaux sur ce côté, en éventail sur l'autre, cette pose de la déesse sur sa jambe droite, la gauche en avant... Elle marche, elle vit... O Beauté!... Et ces Apollons?... »

Il montrait, maintenant, sans pouvoir parler, tant la fièvre de son enthousiasme l'exaltait, trois torsos d'une pierre devenue roussâtre à force d'avoir séjourné dans quelque terrain ferrugineux, sans tête ni bras, montés sur des jambes dont il ne restait que des moignons.

— « Est-ce que ce n'est pas le type de ceux d'Orchomène, de Théra et de Ténéa ? » demanda miss Marsh.

— « Justement ! » reprit le prince avec une joie qui ne se contenait plus. « Ce sont des images funéraires, la statue d'un mort divinisé en Apollon... Et dire qu'il y a des barbares pour prétendre que les Grecs sont allés chercher leur art en Égypte et en Mésopotamie ! Est-ce que jamais un Égyptien, un Asiatique ont eu l'idée de cette cambrure, de ce tour du torse et des reins ? Ils n'ont jamais bien fait que l'homme assis, l'idole hiératique et collée au mur... Et ces cuisses ? Homère prétend qu'Achille sautait cinquante pieds. J'ai fait des recherches exactes : c'est le maximum du saut d'un tigre. Cela nous paraît incroyable. Hé bien ! voilà les outils pour des sauts pareils. Il y faut ces muscles. Tout l'art est là : de beaux membres capables de beaux mouvements. *I moti divini*, disait Leonardo. Mettez cette énergie au service de la cité, et cette cité elle-même, représentez-la par des dieux, par ses dieux : vous avez la Grèce... »

— « Et vous avez Venise, vous avez Florence, vous avez Sienne, vous avez Gênes, toute l'Italie ! » interrompit dom Fortunato...

— « L'Italie est l'humble élève de la Grèce, » dit solennelle-

ment Fregoso : « elle a quelques touches de la grande Beauté, mais elle n'est pas la grande Beauté... » Puis, mystérieusement : « Cette fois, il faut fermer les volets et abaisser les rideaux. Dom Fortunato, voulez-vous m'aider?... »

Quand la nuit fut ainsi produite, le vieillard mit aux mains de l'abbé une bougie allumée, il lui fit signe de le suivre, et, s'avancant vers une tête de marbre, posée sur un piédouche, il dit d'une voix troublée par l'émotion :

— « La Niobé de Phidias !... »

Les trois femmes et les deux jeunes gens aperçurent alors, à la lueur de la petite flamme, un morceau de marbre réellement informe. Le nez avait été brisé, écrasé. La place des yeux était à peine reconnaissable. Une partie de la chevelure manquait. Le hasard de cette épouvantable destruction avait pourtant épargné la lèvre inférieure et le menton. C'est sur cette bouche mutilée et sur ce menton que dom Fortunato, habitué à l'enfantine mise en scène de l'archéologue, fit tomber la lumière :

— « Est-elle admirable de vie et de douleur, cette bouche ! » s'écria Fregoso ; « et ce menton, est-il puissant !... Exprime-t-il assez la volonté, l'orgueil, les énergies rebelles de la reine qui défia Latone !... Et ces lèvres, entendez-vous le cri qui les traverse ? Suivez cette joue : à ce qu'il en reste, on la retrouve... Et le nez ? Quelle noble forme l'artiste avait su lui donner !... Regardez !... » Il saisit la tête, la mit sous un certain angle, tira son mouchoir, en prit un morceau entre ses deux mains, et il le tendit au bas du front de la statue, à la place où il n'y avait plus qu'une plaie béante dans la pierre. « La voici, cette ligne du nez !... Je la vois... Je vois les larmes qui coulent, tenez, là... » Et il mit la tête sous un autre angle. « Je les vois... Allons, » conclut-il, après un silence et un soupir, « il faut rentrer dans la vie. Relevons les rideaux et rouvrons les volets... » Et, lorsque la lumière du jour fut revenue jouer sur l'informe débris, Fregoso poussa un nouveau soupir ; puis, avisant une autre tête moins complètement ruinée, il la prit, et, s'inclinant devant miss Marsh, dont les connaissances

techniques et l'attention avaient flatté délicieusement sa manie :

— « Mademoiselle, » dit-il, « vous méritez de posséder un fragment d'une statue qui ornait l'Acropole... Permettez-moi de vous offrir cette tête, découverte dans les dernières fouilles... Regardez le sourire. » Et la tête, élevée dans les mains du vieillard, souriait, en effet, d'un sourire des joues, inquiétant, à la fois sensuel et mystérieux.

— « C'est le sourire éginétique, n'est-ce pas ? » fit l'Américaine.

— « Les archéologues le nomment ainsi, » répondit le prince, « à cause des marbres du célèbre fronton. Pour moi, c'est le sourire élyséen, l'extase qui doit flotter à jamais sur la bouche de ceux qui goûtent l'éternel bonheur. Les dieux et les déesses le révèlent à l'avance à leurs dévots... Rappelez-vous le vers d'Eschyle sur Hélène, mademoiselle. Ce sourire y tient tout entier : *Ame sereine comme le calme des mers...* »

Lorsque les trois femmes et Hautefeuille se retrouvèrent, au sortir de ce fantastique mariage et de cette plus fantastique visite, dans le landau qui les ramenait du côté du port, vers les trois heures de l'après-midi, tous les quatre se regardèrent avec un étonnement d'être de nouveau là, au milieu d'une rue pleine de peuple, entre des maisons au rez-de-chaussée desquelles s'ouvraient des boutiques, devant des murs décorés d'affiches, en plein tapage de la vie contemporaine. C'est l'impression que l'on éprouve lorsqu'on vient d'assister à une représentation de jour. On se réveille sur le trottoir, à la clarté du soleil. Cette hallucination du théâtre, subie deux heures durant sous la flamme du gaz, vous rend presque douloureux le sursaut du retour à la vie réelle. Andriana fut la première à exprimer tout haut cette sensation déconcertante :

— « Si je n'avais pas là l'épithalame de cet excellent dom Fortunato, » dit-elle, et elle montra une petite brochure qu'elle tenait à la main, « je croirais que j'ai rêvé... Il vient de me la remettre avec grande cérémonie, en m'annonçant que ce

poème est imprimé à quatre exemplaires chez l'imprimeur qui travaillait pour les proclamations de Manin, notre dernier doge. Il y en a un pour Corancez, un pour Fregoso, un pour l'abbé lui-même, et celui-ci... Oui, je croirais que j'ai rêvé...

— « Et moi de même, » dit Florence Marsh, « si cette tête de marbre n'était pas si lourde, » et elle soupesa de ses petites mains l'étrange cadeau dont l'avait honorée l'archéologue...

« Mon Dieu, que je voudrais visiter ce musée sans le prince ! J'ai l'idée qu'il nous a tous hypnotisés et que s'il n'était pas là nous ne verrions plus rien... Tenez, le sourire de cette tête, nous l'avons vu tout à l'heure, quand Fregoso nous le montrait?... Maintenant, je n'en trouve plus trace. Et vous ? »

— « Ni moi... Ni moi... Ni moi... » s'écrièrent ensemble Ely de Carlsberg, Andriana et Hautefeuille.

— « Il est certain, » dit celui-ci en riant, « que j'ai vu pleurer la Niobé, qui n'avait pas d'yeux et pas de joues. »

— « Et moi, » dit Mme de Carlsberg, « courir l'Apollon, qui n'avait pas de jambes. »

— « Et moi, » dit Andriana, « respirer la Junon, qui n'avait pas de poitrine. »

— « Corancez m'avait prévenu, » fit Hautefeuille. « Quand Fregoso n'est pas là, son musée devient un simple tas de pierres. Quand il vous le montre, c'est l'Olympe. »

— « C'est un croyant et un amoureux, » reprit la baronne Ely. « Ces quelques heures avec lui m'en ont plus appris sur la Grèce que toutes mes promenades au Vatican, au Capitole et aux Offices. Cela me console de n'avoir pu vous montrer le Palais Rouge, » ajouta-t-elle en s'adressant à Hautefeuille, « et ses Van Dyck. Ils sont adorables. »

— « Vous aurez tout le temps demain, » dit miss Marsh. « Mon oncle partira ce soir, je le connais. Mais il nous laissera tous à terre : la *Jenny* va danser terriblement ; et il n'admet pas qu'on soit malade sur son bateau. Regardez comme l'eau clapote déjà dans le port. En mer, c'est la tempête. »

Le landau était arrivé sur le quai, à la place où la chaloupe

du yacht attendait les voyageurs. De petites vagues se brisaient en effet contre la pierre ; et c'était, dans toute la rade, sous la bise maintenant déchainée, un hérissément de flots menus, trop faibles pour ébranler les paquebots solides sur leurs ancres, mais qui balançaient les barques de promenade et de pêche. Quelle différence entre ce frisson de la houle grise, sensible même dans ce port fermé de ses deux môles, et le miroir uni de saphir immobile qu'étalait la veille, à cette heure, la baie ouverte de Cannes ! Entre ce ciel tendu de nuages et l'azur du départ, entre l'âcreté de ce vent du Nord et le souffle parfumé de la brise d'hier, quel contraste !... Mais qui songeait à s'en apercevoir ? Ce n'était pas Florence Marsh, heureuse malgré tout du *scalp* archaïque qu'elle allait emporter à bord. Ce n'était pas Andriana, à qui la perspective d'une nuit passée à terre promettait une trop douce certitude : elle avait un rendez-vous avec son mari comme avec un amant, et, Corancez ne s'y était pas trompé, le piquant de ce rendez-vous clandestin et légitime après un mariage de roman, achevait d'affoler cette femme amoureuse qui, pour la première fois depuis des années, avait totalement oublié son redoutable frère. Ce n'étaient pas Hautefeuille et sa maîtresse, qui avaient aussi ces longues heures de nuit à passer ensemble. Aussi le jeune homme, resté en arrière avec Ely de Carlsberg, lui disait gaiement et tendrement, comme ils marchaient vers la chaloupe de la *Jenny*, dont le pavillon, blanc, noir et rouge, claquait sous la bise :

— « Je commence à croire que ce charmant Corancez a raison, avec sa ligne de chance... Et il paraît que c'est contagieux... »

A cet instant même, et comme Ely répondait par un sourire de langueur et de promesse, un des matelots debout sur le quai auprès de la barque tendait à miss Marsh un grand portefeuille. C'était le courrier du bord, qu'il était allé chercher à la poste, et la jeune Américaine commença le tri de quinze à vingt lettres :

— « Voilà une dépêche pour vous, Hautefeuille, » dit-elle.

— « Vous allez voir, » fit celui-ci qui continuait la plaisanterie, « c'est une bonne nouvelle... » Il déchira le papier jaune. Son visage s'éclaira d'un beau sourire, et il tendit le télégramme à Mme de Carlsberg en ajoutant : « Qu'est-ce que je vous disais ? » Et cette dépêche était ainsi conçue :

« Quitte le Caire aujourd'hui, serai Cannes dimanche, lundi au plus tard. Recevras nouvelle dépêche. Si heureux te revoir. —
OLIVIER DU PRAT. »

VII

OLIVIER DU PRAT

La seconde dépêche avait été envoyée, et le lundi, vers les deux heures, Pierre Hautefeuille entra dans la gare de Cannes, pour y attendre le rapide. Il était lui-même venu de Paris par ce train, en novembre dernier, encore bien faible, bien souffrant de la pleurésie dont il avait failli mourir. Ceux qui l'avaient vu, par cet après-midi de novembre, descendre de wagon, si maigre, si pâle, frileusement enveloppé de fourrures, n'eussent pas reconnu le maladif, le fiévreux convalescent, dans le beau jeune homme qui traversait la voie quatre mois après, souple et cambré, la joue rose, la bouche souriante, les yeux emplis d'une flamme heureuse dont s'illuminait son visage. Entre la vingt-cinquième et la trente-cinquième année, dans cette période d'énergie à la fois mûrie et inentamée, les plus modestes, les plus timides ont de ces heures où l'orgueil de vivre semble déborder de leurs moindres gestes. C'est le signe qu'ils aiment, qu'ils sont aimés, que toutes choses autour d'eux conspirent à favoriser cet amour, et cette sensation, qu'aucun obstacle ne se dresse devant leur désir, les soulève tout entiers. L'être physique, chez eux, en

est lui-même comme exalté, comme transfiguré. Ils ont une autre démarche, un autre port de tête, un regard autre. On dirait qu'un rayonnement magnétique émane de ces amoureux comblés et les revêt d'une beauté momentanée à laquelle les femmes ne se trompent pas. Elles reconnaissent bien vite cet « air aimé », pour le haïr ou s'en attendrir, suivant qu'elles sont elles-mêmes envieuses ou indulgentes, prosaïques ou romanesques. Ce dernier cas était celui des deux personnes en face desquelles Hautefeuille se rencontra sur le petit trottoir central qui sert de quai d'attente à la gare de Cannes. L'une était Yvonne de Chésy, accompagnée de son mari et d'Horace Brion, l'autre, la marquise Bonaccorsi, — comme elle continuait de s'appeler officiellement, — escortée de son frère Navagero. Pour s'approcher d'elles et les saluer, le jeune homme dut fendre la foule élégante, amassée là, comme chaque jour à cette heure, la plus propice à l'exode vers Monte-Carlo ; et, pendant les deux minutes que dura cette petite opération, les commentaires échangés sur son compte entre les deux femmes et leurs cavaliers prouvaient une fois de plus que la mesquinerie de la malignité jalouse n'est pas l'apanage du sexe faible :

— « Tiens, Hautefeuille... » avait dit Mme de Chésy. « Comme sa sœur serait heureuse de le voir si changé ! Savez-vous qu'il est vraiment très joli garçon ?... »

— « Très joli garçon, » avait répété la Vénitienne, « et il a l'air de ne pas s'en douter, avec cela. C'est si charmant !... »

— « Vous ne lui laisserez pas longtemps cette qualité, » fit Brion : « Hautefeuille par-ci, Hautefeuille par-là... Chez vous, » et il s'adressait à Yvonne, « chez la marquise, chez Mme de Carlsberg, on n'entend parler que de lui... Ce n'était qu'un bon petit garçon quelconque, inoffensif et insignifiant comme tant d'autres. Vous allez en faire un affreux poseur... »

— « Sans compter qu'il aura bientôt fait de compromettre une de vous, si ça continue ainsi, » dit Navagero en regardant sa sœur. Depuis le retour de Gênes, le rusé personnage commençait de s'apercevoir qu'il se faisait un travail insolite d'es-

prit chez Andriana, et il en cherchait le motif, comme on voit, du mauvais côté.

— « Ah ! vous en êtes là tous les deux?... » reprit Yvonne en riant. « Eh bien ! pour vous punir, je vais le prier de monter dans notre compartiment d'abord, et l'inviter à dîner avec nous à Monte-Carlo ensuite, et je le chargerai de surveiller Gontran. Il en a besoin... Dites donc, Pierre, » continua-t-elle en s'adressant au jeune homme qui maintenant était devant elle, « vous êtes de service auprès de moi tout l'après-midi et toute la soirée. Il s'agit de me faire un rapport, au cas où mon seigneur et maître perdrait plus de cent louis. Il en a perdu mille avant-hier au trente-et-quarante. Deux parties comme cela par semaine, c'est un gentil budget d'hiver. Il faudra bientôt que je songe à gagner l'argent du ménage... »

Chésy ne répondit rien. Il continua de tirer sa moustache, nerveusement, en haussant les épaules. Mais son visage se crispa dans un sourire forcé, bien différent de celui avec lequel il accueillait d'ordinaire les plaisanteries volontiers risquées de sa femme. La catastrophe prédite par Dickie Marsh était imminente ; et le malheureux gentilhomme était assez enfant pour essayer de réparer ce désastre en risquant le peu qui lui restait sur le tapis vert de Monte-Carlo, tandis que sa femme ignorait la vérité. Aussi la phrase d'Yvonne devenait singulièrement cruelle pour lui et pour elle-même, prononcée sous le regard de Brion, le banquier des femmes du monde tombées dans le besoin. Hautefeuille, éclairé par ses conversations avec Corancez et avec Mme de Carlsberg, sentit vivement l'ironie d'un tel discours dans une telle situation :

— « Je ne vais pas à Monte-Carlo, » dit-il ; « je suis venu ici attendre un de mes amis que vous connaissez : Olivier Du Prat. »

— « Mon amoureux de chez votre sœur?... Mais oui, j'en ai été toquée au moins quinze jours... Eh bien ! invitez-le à dîner avec nous ce soir. Vous prendrez le train de cinq heures. »

— « Mais il est marié. »

— « Invitez sa femme par-dessus le marché, » dit gaiement l'étourdie. « Voyons, Andriana, décidez-le, vous avez plus de pouvoir que moi... » Et, continuant son rôle d'enfant gâtée, elle prit le bras de Navagero. Rien ne l'amusait comme les mines de l'Italien quand il savait sa sœur en tête-à-tête avec quelqu'un dont il était jaloux. Elle ignorait le service qu'elle rendait à son amie. Celle-ci profita de ces quelques instants pour dire à Pierre :

— « *Lui* aussi, il arrive par ce train. Je ne suis venue que pour le voir. Voulez-vous lui dire que j'ai rendez-vous avec Florence demain matin sur la *Jenny*, à onze heures ? Et puis, je vous en prie, ne soyez pas froissé si Alvise n'est pas très aimable : il s'est mis en tête que vous me faites la cour... Mais voici le rapide... »

La locomotive débouchait de la haute tranchée où court la voie pour entrer dans Cannes, et presque aussitôt Pierre vit apparaître à une portière le profil joyeux du sire de Corancez. Il fut à terre avant l'arrêt des roues, et, embrassant Hautefeuille, il dit très haut, de manière à être entendu de sa femme :

— « Que c'est gentil d'être venu au-devant de moi ! » et tout bas : « Tâche donc de me débarrasser de mon beau-frère une minute. »

— « Je ne peux pas, » fit Hautefeuille ; « j'attends Olivier Du Prat. Tu ne l'as donc pas vu dans le train ?... Ah ! je l'aperçois... »

Et, quittant le Provençal sans plus prendre garde à cette nouvelle scène de *matrimonio segreto* jouée cette fois sur un quai de gare, il se précipita vers un jeune homme qui le regardait, debout sur le marchepied d'un wagon, et qui lui souriait avec joie et attendrissement. Quoique Olivier Du Prat fût du même âge que Pierre, il paraissait plus vieux de quelques années, tant son visage très brun, très maigre et très creusé se modelait en méplats vigoureusement marqués. Il avait des traits irréguliers dont l'ensemble tourmenté ne permettait guère qu'on les oubliât. Ses yeux noirs, d'un noir

humide et velouté, l'éclat de ses dents blanches et régulières, ses cheveux drus et bien plantés donnaient à sa physionomie une grâce animale, si l'on peut dire, qui corrigeait ce que l'expression de sa bouche, de son front et surtout de ses joues avait d'amer. Sans qu'il fût grand, ses épaules et ses bras révélaient la force. Lui aussi, à peine descendu de wagon, embrassa Hautefeuille d'une étreinte qui lui mit presque des larmes au bord des paupières, et tous deux demeurèrent quelques secondes à se contempler, oubliant, l'un et l'autre, d'offrir la main à une jeune femme qui, debout à son tour sur le marchepied un peu trop haut, attendait avec une parfaite impassibilité que l'un des deux jeunes gens voulût bien songer à elle. Mme Olivier Du Prat était une enfant de vingt ans, très jolie, très fine, avec quelque chose dans sa beauté de délicat jusqu'à en être menu, presque aigu, des cheveux couleur d'or, d'un ton froid à force d'être clair, et des prunelles bleues, où flottait, en ce moment, cet on ne sait quoi d'impénétrable et d'illisible dont beaucoup de nouvelles mariées sont coutumières devant les compagnons de jeunesse de leur mari. Celle-ci éprouvait-elle pour l'ami préféré, qui avait été le témoin d'Olivier lors de son mariage, une sympathie ou une antipathie, une confiance ou une défiance ? Elle n'en laissa rien deviner quand le jeune homme vint s'excuser de ne pas l'avoir saluée plus tôt et l'aider à descendre. A peine appuyait-elle la pointe de ses doigts sur la main que lui tendait Pierre. Mais ce pouvait être une réserve trop naturelle, — comme aussi la phrase qu'elle lui répondit, quand il la questionna sur son voyage, pouvait exprimer un trop naturel désir de repos :

— « Nous avons fait un beau voyage, mais après une si longue absence, on aurait bien envie d'être enfin chez soi... »

Oui, cette petite phrase était très naturelle. Mais elle signifiait aussi, prononcée par cette bouche de fine et froide petite femme : « Mon mari a voulu venir vous voir ; je n'ai pas pu l'empêcher. Ne vous y trompez pas ; j'en suis fort mécontente... » Du moins, c'est la traduction involontaire qu'Hau-

tefeuille donna dans sa pensée à ces quelques mots, et il fut reconnaissant à Corancez qui s'approchait et lui épargna ainsi de répliquer. Le train s'ébranlait de nouveau, laissant le passage libre aux piétons, et le Méridional arrivait, la main tendue, la lèvre souriante :

— « Bonjour, Du Prat... Tu ne me reconnais pas?... Corancez, ton voisin de rhétorique. Si Pierre m'avait fait savoir que tu étais dans ce train, nous aurions voyagé ensemble et taillé une de ces bavettes!... Tu as une mine superbe et toujours vingt ans... Veux-tu me présenter à ta femme?... »

— « Je ne l'avais pas reconnu, en effet, » disait Olivier cinq minutes plus tard dans la voiture qui les emmenait maintenant, sa femme, Hautefeuille et lui, vers l'hôtel des Palmes. « Il n'a pas changé, pourtant. C'est l'homme du Midi avec toute sa familiarité, intolérable quand elle est sincère, ignoble quand c'est une comédie. Parmi les choses odieuses de notre pays, il y a le choix, la plus odieuse est, je crois, l'ancien camarade de collège. Parce qu'on a été forçats ensemble dans un de ces bagnes sans eau qu'on nomme un lycée français, on s'appelle par son nom tout court, on se tutoie... Tu le vois souvent ici, Corancez? »

— « Il a l'air de vous aimer beaucoup, monsieur Hautefeuille, » dit la jeune femme : « il vous a sauté au cou en descendant du train, comme Olivier... »

— « Il est un peu démonstratif, » répondit Pierre, « mais c'est vraiment un aimable compagnon et qui m'a été d'une grande ressource... »

— « Ça m'étonne de lui et de toi, » reprit Olivier. « Mais pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé dans tes lettres? J'aurais été plus aimable... »

Ce n'était rien non plus, ce bout de dialogue. Il suffit pour établir entre ces trois personnes cette atmosphère de gêne qui gâte parfois les retours les plus désirés. Hautefeuille avait cru deviner un petit reproche dans la phrase de son ami sur ses lettres, et il avait senti, de nouveau, dans la remarque de Mme Du Prat, la froideur d'une hostilité. Il se tut. La voiture

remontait en ce moment la route en lacets qu'il avait descendue avec Corancez le matin de leur visite à la *Jenny*, et la blanche silhouette de la villa Helmholtz apparut à gauche, par delà le floconnement argenté des oliviers. L'image de sa maîtresse s'évoqua dans l'esprit du jeune homme avec la plus violente intensité, et il établit une involontaire comparaison entre sa chère, sa divine Ely, et la femme de son camarade. La petite Française, assise à son côté, un peu guindée et sèche dans son élégante raideur, lui sembla soudain si étriquée, si pauvre, si neutre, si totalement inintéressante, en regard du souple et voluptueux fantôme de la grande dame étrangère ! Berthe Du Prat offrait dans toute sa personne cette distinction sobre et un peu grise qui est la vraie marque de la Parisienne bien élevée. L'espèce existe. Son costume de voyage sortait de chez un grand faiseur, mais elle avait eu un tel soin de fuir jusqu'au moindre soupçon d'excentricité que tout en était impersonnel. Jolie, elle l'était, de la fragile et délicate joliesse d'une statuette de Saxe ; mais sa physionomie était si surveillée, sa bouche si pincée, ses yeux si muets, que ce délicieux visage ne donnait aucune envie de savoir quelle âme se cachait derrière. Il semblait trop évident que cette âme ne se composerait jamais que d'idées admises, de sentiments convenables, de volontés « comme il faut ». Ces sortes de femmes sont celles que recherchent d'ordinaire dans le mariage les hommes qui ont beaucoup vécu. Après s'être corrompu l'imagination dans de trop nombreuses aventures d'adultère et de séduction, Olivier avait dû naturellement épouser cette enfant dont la beauté flatterait son amour-propre de mari, en même temps que par son irréprochable tenue elle épargnerait sa jalousie. Il n'était pas moins naturel que Pierre, élevé au milieu d'une honnêteté conventionnelle et qui avait un peu souffert des préjugés des siens, remarquât surtout chez la jeune femme sa visible indigence de nature, ce qu'il y avait de médiocre, de mesquin en elle, surtout par comparaison. Des impressions de cet ordre produisent bien vite ce recul, cette retraite de notre âme en arrière, que l'on explique

par ce grand mot, si commode dans son mystère : l'antipathie. Cette antipathie, Pierre ne l'avait pas éprouvée aux toutes premières rencontres, quand Mme Du Prat était encore Mlle Berthe Lyonnet. Cependant elle eût dû lui déplaire davantage encore, vue ainsi dans son milieu originel, entre son père, le plus compassé des avoués, et sa mère, une véritable douairière de la haute bourgeoisie parisienne. C'est qu'alors les portions romanesques de son âme sommeillaient chez le jeune homme. L'enivrement de son amour les avait réveillées aujourd'hui, et il était devenu sensible à des nuances féminines qui lui échappaient jadis. Trop peu habitué à lire en lui-même pour reconnaître combien ces dernières semaines avaient modifié sa propre pensée, il expliqua la sensation de déplaisir subie auprès de Berthe Du Prat par cette simple raison, qui nous aide à justifier toutes nos ignorances du caractère d'autrui :

— « Qu'y a-t-il de changé en elle?... Je l'ai connue charmante au moment de son mariage. Maintenant c'est une autre personne. Olivier aussi a changé. Il était tendre, amoureux, gai. Il paraît indifférent, presque triste. Que se passe-t-il ? Est-ce qu'il ne serait pas heureux ? »

La voiture s'arrêtait devant l'hôtel des Palmes quand cette idée se formula chez Pierre avec cette implacable netteté. Il se répéta cette question, tandis qu'il suivait du regard Olivier et sa femme qui entraient dans le vestibule. Ils allaient, causant d'ordres à donner pour les bagages et pour la femme de chambre. Leur pas était si différent, si peu associé, que cela seul révélait une probabilité de divorce secret entre ces deux êtres. C'est dans des minuties pareilles, et par l'instinctive fusion, par l'emboîtement des gestes de l'un dans les gestes de l'autre, que deux amants ou deux époux dénoncent le mieux l'harmonie intime qui les unit. Olivier et sa femme marchaient hostiles. Il faut créer des expressions pour rendre ces nuances du mouvement qui ne se définissent ni ne s'analysent, mais elles se perçoivent avec une indiscutable évidence. Et quelle évidence aussi que cette phrase prononcée par Du

Prat, quand le secrétaire de l'hôtel lui montra l'appartement réservé pour lui : — il se composait d'une seule chambre avec un grand lit, de deux cabinets de toilette, dont un très vaste, et d'un salon.

— « Où allez-vous mettre un lit pour moi ? Ce cabinet de toilette est bien petit... »

— « J'aurais un autre appartement avec un salon et deux chambres communicantes, » dit le secrétaire, « mais au quatrième étage seulement. »

— « Cela m'est égal, » répondit Du Prat.

Sa femme et lui remontèrent dans l'ascenseur, sans avoir pris garde aux belles fleurs dont Pierre avait lui-même garni les vases. Il avait paré la chambre conjugale d'Olivier et de Berthe, comme il aurait souhaité que fût parée la chambre d'amour qu'il aurait partagée avec son Ely. Demeuré seul à respirer l'arome voluptueux des mimosas mêlés de roses et de narcisses, il regardait par la fenêtre le clair paysage de l'après-midi : l'Esterel, la mer et les îles. C'était vraiment un nid de baisers, intimes et délicieux, que cette pièce ensoleillée, avec ces parfums et ces horizons ; et la première idée d'Olivier avait été de chercher ailleurs deux chambres séparées. Il ne dormait pas dans le même lit que sa femme, et ils étaient mariés depuis six mois à peine. Devant ce petit fait, qui venait s'ajouter aux autres remarques et compléter ses involontaires intuitions, Hautefeuille tomba dans une profonde rêverie. De nouveau une comparaison s'établit dans sa pensée entre les joies passionnées de son mystérieux roman et les étranges froideurs de ce jeune ménage... Il se rappela sa première nuit d'amour réel, passée dans l'adorable intimité de cette couche étroite de navire, d'où il lui avait été si dur de se lever... Il se rappela sa seconde nuit, celle qu'ils avaient, Ely et lui, goûtée à Gênes, et comme il lui avait été doux de s'endormir un peu de temps la tête appuyée contre le sein de sa maîtresse... Il se rappela que l'avant-veille, sur ses supplications, Ely avait consenti à le recevoir vers minuit, dans sa chambre de la villa Helmholtz, — comment il s'était glissé dans le jar-

din par un talus que garantissait une simple haie, pour arriver jusqu'à la serre, — comment il avait trouvé la porte ouverte et sa maîtresse qui l'attendait là. Elle l'avait conduit jusqu'à sa chambre par un escalier tournant qui partait du petit salon et qui ne servait qu'à elle. Quels frémissants baisers ils avaient échangés alors dans cette double et toute-puissante émotion de l'amour et du danger ! Cette fois, quand il avait dû partir de ce lit et de cette chambre, ç'avait été un désespoir, un arrachement, et il était revenu seul le long des routes désertes, sous les étoiles, avec des rêves de fuites à deux, très au loin, pour vivre auprès d'elle comme un mari vit avec sa femme. Ce droit de passer les nuits sur ce cœur adoré, qui lui semblait un droit précieux, le plus précieux de tous, — les nuits, toutes les nuits, la moitié de l'année à la fin de l'année, la moitié de la vie à la fin de la vie, — toutes les nuits, quand, avec sa toilette du jour, la femme a dépouillé l'être social pour redevenir la créature simple et vraie, parée de sa seule jeunesse, de son seul amour, la confiante, la tendre abandonnée que personne d'autre ne voit ainsi !... Olivier n'éprouvait donc pas ces sentiments pour sa jeune femme ? Mais s'il l'aimait si peu, après ces quelques mois de mariage, l'avait-il jamais aimée ? Et s'il ne l'avait pas aimée, pourquoi l'avait-il épousée ?... Pierre en était là de ses pensées, quand une main appuyée sur son épaule le réveilla brusquement. Olivier était de nouveau devant lui, mais seul :

— « Eh bien ! j'ai trouvé, » dit-il ; « c'est un peu haut, mais la vue n'en est que plus belle. Tu n'as rien à faire en ce moment ? Si nous allions nous promener ?... »

— « Et Mme Du Prat ? » demanda Hautefeuille.

— « Il faut lui laisser le temps de s'installer, » répondit Olivier. « Je t'avouerai d'ailleurs que je ne suis pas fâché d'être un peu seul avec toi. On ne cause bien qu'à deux. On... Je veux dire : nous... Si tu savais comme je suis heureux de te revoir ! »

— « Cher Olivier ! » dit Pierre que ce cri, poussé avec un accent simple et profond, avait ému. Ils se prirent les mains

et ils se regarderent, comme sur le quai de la gare, sans prononcer un mot de plus. Dans les *Fioretti* de saint François, il est raconté qu'un jour saint Louis, déguisé en pèlerin, vint frapper au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. Un autre saint, un frère du nom d'Egidio, lui ouvrit et le reconnut. Le roi et le moine se mirent à genoux l'un devant l'autre, et ils se séparèrent, sans s'être parlé : « J'ai lu dans son cœur, » dit Egidio, « et il a lu dans le mien. » Cette belle légende est le symbole des rencontres entre amis tels qu'étaient les deux jeunes gens. Quand deux hommes qui se connaissent et qui s'aiment depuis l'enfance, comme s'aimaient Pierre et Olivier, se retrouvent face à face, ils n'ont pas besoin non plus d'une protestation, pas besoin d'une assurance nouvelle de leur réciproque fidélité. L'estime, le respect, la confiance, le dévouement, ces nobles vertus des affections mâles ne s'expriment pas avec paroles. Elles brillent, elles réchauffent par leur seule présence, comme une claire et pure flamme. Une fois de plus, les deux amis sentirent combien ils pouvaient compter l'un sur l'autre, et à quelle profondeur ils étaient frères.

— « Et tu avais pensé à faire mettre des fleurs partout ! » dit Olivier en passant son bras sous le bras de son ami. « Je vais donner l'ordre qu'on les porte là-haut... Et maintenant, allons. Pas sur la Croisette, veux-tu ? Si elle est encore ce que je l'ai connue, durant les huit jours que j'ai passés ici autrefois, elle est inhabitable. Cannes, à cette époque, c'était *Sabopolis*, avec son bataillon de princes et de princesse... Je me rappelle, au contraire, entre la Californie et Vallauris, de si admirables promenades, une nature sauvage, de grands bois, des pins, des chênes-liege, et non pas ces palmiers, ces plumeaux grotesques dont j'ai l'horreur... »

Ils sortaient du jardin de l'hôtel, et Du Prat montrait, en parlant ainsi, l'allée qui donnait son nom au fashionable caravansérail. Son ami se prit à rire en lui répondant :

— « Ne répands pas trop de *sépia* sur les jardins de ce pauvre Cannes. Ce sont des serres, et très douces pour un malade. J'en sais quelque chose... »

C'était une de leurs vieilles plaisanteries dans leur toute première jeunesse, cette comparaison entre le jet de liqueur noire que darde la seiche pour troubler l'eau où elle se cache, et le flot de bile lancé par Olivier dans ses mauvaises heures. Il rit, lui aussi, de ce rappel, mais il continua :

— « Je ne te reconnais plus : tu fraternises avec Corancez, toi, l'inapprivoisable ! Tu aimes ces jardins frelatés, avec leurs gazons que l'on retourne quand vient le printemps, leurs arbres en zinc coloriés et leurs fausses verdure, toi, le châtelain de Chaméane !... Ah ! que je préfère ceci !... »

Cette fois il montrait à son ami, au détour du chemin, la montagne couverte, comme d'une toison, de pins sombres et de mélèzes clairs. Au pied, la ligne des villas se continuait, de Cannes au golfe Juan, puis elle cessait brusquement, et ce n'était plus, jusqu'au faite, que le frissonnement de la forêt primitive. La mer, à droite, s'étendait libre de toute voile, si bien que, pour une minute, en reportant les yeux de cette montagne verdoyante à cette mer bleuissante, on avait l'illusion du paysage avant la station d'hiver et la vogue. Les deux jeunes gens marchèrent quelque cent mètres encore et ils se trouvèrent en plein bois. Les fûts grisâtres des pins d'Alep s'élevaient maintenant autour d'eux si serrés qu'à peine l'azur des flots apparaissait au travers. Les feuillages à aiguilles, au-dessus de leurs têtes, se découpaient en plein ciel avec une chaude vigueur. Un arôme de résine, pénétrant et cordial, les enveloppait, auquel se mélangeait par intervalles le parfum frais d'un grand mimosa en fleur. Olivier regardait ce coin de forêt déjà septentrional, comme un voyageur qui revient d'Orient et qui, lassé par des horizons de sable, par cette nature monotonement, implacablement rayonnante, retrouve avec une véritable joie des sens la végétation variée, les tons nuancés du paysage Européen. Hautefeuille, lui, regardait Olivier. Préoccupé jusqu'à l'anxiété par l'énigme de ce mariage qu'il avait admis sans le discuter naguère, il continuait à étudier sur cette physionomie expressive les allées et venues des pensées tristes ou gaies. En l'absence de sa femme, Olivier était

visiblement plus à l'aise, mais il conservait dans ses prunelles ce fond de dégoût et autour de sa bouche ce pli d'amertume que son compagnon connaissait trop bien. Ces signes annonçaient toujours quelque-une de ces crises d'âcreté lucide que Mme de Carlsberg avait racontées à Mme Brion. De tous temps, Pierre avait souffert de son ami lorsque ces crises revenaient et que l'autre se prenait à parler sur lui-même ou sur la vie avec un ton cruel de cynisme désenchanté. Il allait en souffrir deux fois aujourd'hui, ayant au cœur l'ivresse tendre de son propre amour. Qu'eût-ce été s'il avait compris la signification complète des phrases où s'épanchait la mélancolie de son camarade ?

— « C'est étrange, » avait commencé Olivier, « combien, tout jeune, on peut avoir un pressentiment complet de la vie ! En ce moment, je me rappelle, comme si nous y étions, une promenade que nous avons faite ensemble, en Auvergne. Tu ne t'en souviens certainement plus ? Nous retournions de La Varenne à Chaméane. C'était pendant les vacances, après notre troisième. J'avais passé quinze jours chez tes parents, et je devais partir le lendemain pour rentrer chez mon abominable tuteur. Il faisait un ciel de septembre, doux comme celui-ci, et la même lumière transparente. Nous nous assîmes au pied d'un mélèze pour nous reposer. Je te voyais, je voyais le bel arbre, la belle forêt, le beau ciel. J'éprouvai tout d'un coup une espèce de langueur sans nom, un maladif désir de mourir. L'idée m'avait pris là, subitement, que je n'aurais jamais rien de meilleur dans la vie, que je n'avais rien à en attendre. D'où me venait une pensée si étrangère aux seize ans que j'avais alors ? Était-ce la comparaison entre votre intérieur de gâteries et la froide maison qui m'attendait ? Était-ce la tristesse de te quitter ? Encore aujourd'hui, je ne peux pas l'expliquer. Mais je n'oublierai jamais le malaise poignant dont je fus étreint sous ce grand arbre, par ce clair et tiède après-midi, auprès de toi. C'était comme si j'avais senti par avance toutes les misères, toutes les vanités, tous les avortements de ma destinée... »

— « Tu n'as pas le droit de parler ainsi, » interrompit Hautefeuille. « Quelles misères ? Quelles vanités ? Quels avortements ?... Tu as trente-deux ans. Tu te portes bien. Tout t'a réussi : fortune, carrière, mariage. Tu as soixante mille francs de rente. Tu vas être premier secrétaire. Tu as une femme charmante, et un ami du Monomotapa, » ajouta-t-il en riant. Le profond soupir d'Olivier lui avait fait mal, il avait senti sa mélancolie trop sincère dans cette effusion qui eût semblé à d'autres singulièrement exagérée. Et il y opposait, comme souvent jadis, une raillerie un peu terre à terre. Il était rare que Du Prat, esprit très critique, très délicat, très sensible à la moindre faute de goût, ne changeât pas de ton aussitôt, quand son ami le brusquait de la sorte. Cette fois, il avait sans doute un poids trop lourd sur le cœur. Il continua, d'un accent plus accablé :

— « Tout m'a réussi ! » et il haussa les épaules : « C'est vrai, ça en a l'air, quand on rédige ce bilan avec des mots... En fait, trente-deux ans, c'est la jeunesse finie, la vraie jeunesse, la seule... La santé, la fortune, c'est quelques ennuis de moins, et pour combien de temps ? Ce n'est pas un bonheur de plus... Ma carrière ? Ne parlons pas de cette sottise-là, si tu veux bien... Mon mariage ?... » Il s'arrêta une seconde, comme s'il reculait devant cette confidence ; puis, avec une âpreté dans la voix qui fit frémir Pierre, car elle révélait que l'abcès intérieur crevait et jetait son pus : « Mon mariage ? Hé bien ! c'est une chose manquée, comme le reste, affreusement, sinistrement manquée... D'ailleurs, qu'importe, » fit-il en secouant la tête, « ça ou autre chose !... » Et il insista, sans que Pierre l'interrompît maintenant : « T'es-tu jamais demandé pourquoi je m'étais décidé à me marier ? Tu as pensé, comme tout le monde, que j'en avais assez de la solitude, que je voulais ranger ma vie, que j'avais rencontré réunies les conditions d'une alliance raisonnable : tout y était, une grosse dot, un nom honorable, une jolie personne bien élevée, et tu as trouvé cela très naturel... Je ne te le reproche pas. C'est le préjugé courant. On est l'esclave des

mœurs, sans même s'en douter. On se demande pourquoi quelqu'un ne s'est pas marié, comme tout le monde. Mais pourquoi quelqu'un s'est marié, comme tout le monde, quand ce quelqu'un n'était pas tout le monde, cela, jamais... D'ailleurs tu ne savais pas, tu ne pouvais pas savoir après quelles expériences j'en arrivais là. Nous nous sommes toujours respectés l'un l'autre dans nos confidences, mon Pierre, et c'est pour cela que notre amitié demeure cette chose belle et rare, bien différente de l'ignoble compagnonnage que la plupart des hommes désignent de ce nom. Je ne t'ai jamais parlé d'aucune de mes maîtresses. Je n'ai jamais cherché à savoir les tiennes. Ces saletés-là sont demeurées, grâce à Dieu, absolument en dehors de notre affection... »

— « Arrête-toi, » dit vivement Hautefeuille, « ne flétris pas ainsi tes souvenirs. Je ne les connais pas, mais il doit y en avoir qui te sont sacrés. Si je ne t'ai jamais interrogé sur les secrets de ta vie sentimentale, sache-le, Olivier, c'est par respect pour elle et non pour notre amitié... Non, cette amitié n'eût pas souffert de s'associer à de belles, à de profondes amours. Ne te calomnie pas. Ne me dis pas que tu n'en as point eu de pareilles, et ne les blasphème pas... »

— « De belles amours ! » reprit Olivier avec une ironie singulière. « Ce que veulent dire ces deux mots-là, mis ensemble, je ne le sais pas. J'ai eu des maîtresses, plus d'une maîtresse, et quand j'y songe, toutes me représentent de grands désirs suivis de plus grands dégoûts, des possessions empoisonnées par d'affreuses rancœurs, d'âcres sensualités saturées de jalousies, beaucoup de mensonges prononcés, et pas une émotion, pas une seule, entends-tu, que je voudrais revivre, pas un bonheur, pas une noblesse, pas une plénitude ! A qui la faute ? Aux femmes que j'ai rencontrées ou à moi-même ? A leur coquinerie ou à mon indigence de cœur?... »

— « On n'a pas le cœur indigent, » interrompit Hautefeuille avec non moins de vivacité, « quand on est l'ami que tu as été pour moi... »

— « Je suis cet ami pour toi parce que tu es toi, mon Pierre, » répondit Olivier avec l'accent des sincérités absolues. « Et puis, les sens n'ont pas de place dans l'amitié, ils en ont une immense dans l'amour, et mes sens à moi sont cruels. J'ai toujours eu le désir mauvais, la volupté méchante, et je ne sais quel levain de férocité a frémi au plus intime de mon être, chaque fois que la chair a été remuée en moi profondément. Je ne justifie pas cela, je ne l'explique pas. C'est ainsi, et toutes mes liaisons, depuis la première jusqu'à la dernière, ont été empoisonnées par cet étrange ferment de haine. » Il insista : « Jusqu'à la dernière... La dernière surtout... C'était à Rome, il y a deux ans. Si j'ai jamais cru que j'aimerais, c'est cette fois-là. J'avais rencontré, dans cette ville unique, une femme unique elle-même, si différente des autres, avec tant de courage dans l'esprit, tant de grâce dans le cœur, sans une petitesse, sans une mesquinerie, et belle, si belle !... Et puis nos orgueils se sont blessés l'un l'autre. Elle avait eu des amants avant moi, un au moins : un Russe, tué sous Plewna. Je le savais. Cette jalousie insensée, injuste, inexprimable, la jalousie pour un mort, a commencé de me rendre cruel envers cette malheureuse, avant le premier rendez-vous... Je l'ai brutalisée. Elle était fière et coquette. Elle s'est vengée. Elle a pris un autre amant sans me quitter, — ou je l'ai cru, ce qui revient au même... Enfin elle m'a fait horriblement mal, si mal qu'après des semaines et des semaines de disputes et de réconciliations je l'ai quittée, moi, le premier, un jour, brusquement, sans adieu, en me jurant de ne plus jamais chercher d'émotions sur ces chemins-là... J'étais au milieu de ma vie. Des expériences sentimentales que j'avais traversées, il me restait une telle usure, une telle courbature intérieure, si je peux dire, j'en avais tellement assez de ma vie que je pris la résolution de la changer, comme cela, pour n'importe quelle autre, avec l'idée que rien ne serait, ne pourrait être pire... Il y a des mariages de raison, de sentiment, de convenance, d'intérêt. J'ai fait, moi, un mariage de lassitude... J'imagine que l'espèce n'est

pas très rare. Il est plus rare qu'on se l'avoue, et je me l'avoue. Je n'ai jamais eu qu'une originalité : celle de n'être pas hypocrite avec moi-même. J'espère mourir sans l'avoir perdue... Voilà mon histoire. »

— « Mais tu paraissais aimer ta fiancée, cependant ? » interrogea Pierre. « Et si tu ne l'avais pas aimée, ou cru l'aimer, toi, l'honnête homme que je connais, tu n'aurais pas voulu prendre sa vie... »

— « Je ne l'ai pas aimée, » reprit Olivier. « Je n'ai pas cru l'aimer. J'ai espéré l'aimer. Je me suis dit qu'au contact de cette âme si différente, si neuve, et dans cette vie qui ressemblait si peu à ma vie passée, je sentirais ce que je n'avais jamais senti. Oui, une fois de plus, *j'ai souhaité et j'ai essayé de sentir*. » Il souligna ces mots avec une énergie singulière. « C'est le vrai mal de ce déclin du siècle et c'est le mien : cette recherche obstinée, acharnée de l'émotion... Je me suis dit, pour endormir ma conscience : « Si je n'épouse pas cette « jeune fille, un autre l'épousera, un des innombrables « drôles qui foisonnent sur le pavé parisien, et qui n'en voudra qu'à sa dot. Je ne serai pas un mari pire... » Et puis, j'ai espéré des enfants, un fils... Aujourd'hui, cela même, je crois, ne me remuerait pas le cœur. L'expérience est faite. Ces six mois ont suffi. Ma femme ne m'aime pas, et je n'aime pas, je n'aimerai jamais ma femme, voilà le vrai bilan... Mais tu as raison : il reste l'honnête homme en moi, et qui tiendra sa parole de son mieux... » Il se passa la main sur les yeux et sur le front, comme pour chasser les affreuses idées qu'il venait d'évoquer avec une si brutale franchise, et, plus calme : « Je ne sais pas pourquoi je vais t'attrister de ma névrose dès la première heure où je te revois... Si, je le sais. La faute en est à cette forêt, à cette couleur du ciel, à ce souvenir d'il y a seize ans, précis jusqu'à l'obsession. C'est fini. Ne me réponds pas. Ne me console pas. La poche à fiel doit crever en dedans... » Et avec un sourire, redevenu ouvert et tendre : « Parlons de toi maintenant... Que fais-tu ici ? Comment vas-tu ? Le Midi t'a guéri, je le vois à ta mine ; mais sur

cette côte, quand le soleil vous a fait du bien, l'ennui vous fait tant de mal que cela se compense.. »

— « Je t'assure que je ne m'ennuie pas, mais pas du tout... » répondit Pierre. Il comprenait qu'Olivier ne pouvait point, ne devait point en dire plus long sur l'intimité de son ménage ; et lui-même, le cœur déchiré par la confiance qu'il venait de recevoir, son rôle d'ami consolateur était d'attendre, pour toucher à ces plaies soudain étalées devant lui, qu'elles fussent moins saignantes, moins exaspérées. Que faire, sinon se prêter à cette fantaisie de curiosité amicale ? D'ailleurs, il fallait bien que Du Prat fût préparé, s'il restait quelques jours, à le voir aller et venir, faire des visites, et il continuait : — « Comment je vis ? Je ne sais pas trop... Je me laisse vivre. Je sors un peu plus que d'habitude. Tu n'as pas bien goûté le charme de Cannes. Tu y es resté trop peu de temps. C'est la ville des petites coteries. Il faut être d'une ou deux pour sentir la douceur de cet endroit. J'ai eu la chance de tomber dans la plus agréable de toutes... Le *tennis*, le *golf*, les thés de cinq heures, les dîners ici et là, on est au printemps avant de se douter que les mois d'hiver sont finis... Et puis, il y a le *yachting*. Tel que tu me vois, quand j'ai reçu ta dépêche du Caire, j'étais à Gênes, en croisière sur le bateau d'un Américain. C'est un monsieur Marsh, que je te ferai connaître : il est original, il t'amusera. »

— « J'en doute fort, » dit Olivier : « les Américains et moi, nous ne nous entendons guère. L'inutile énergie de ces gens-là me fatigue, rien qu'à y songer... Et y en a-t-il ! Y en a-t-il ! En ai-je vu, au Caire ou sur le Nil, et des hommes et des femmes, tous riches, tous bien portants, tous actifs, tous instruits, tous regardant tout, comprenant tout, sachant tout, digérant tout !... Et tous avaient fait, faisaient ou refaisaient le tour du monde. Ils me représentent, moralement, ces saltimbanques des foires qui avalent devant vous un poulet cru, une semelle de botte, une douzaine de balles de fusil, et qui boivent un verre d'eau fraîche par là-dessus... Où emmagasinent-ils la purée d'impressions incohérentes dont ils

s'empâtent ? C'est une énigme... Enfin ton Yankee, à toi, est d'une autre espèce puisqu'il t'a plu. Et quel prince régnant ou détrôné avait-il à son bord ? »

— « Aucun, » fit Hautefeuille, tout heureux de voir la misanthropie de son ami s'égayer maintenant d'humour... « Il y avait sa nièce, miss Florence, qui a bien un peu cet estomac d'autruche dont tu te moques : elle peint, elle est archéologue, elle est chimiste, mais elle est aussi une bien brave fille... Il y avait une Vénitienne, la marquise Bonacorsi, un Véronèse vivant.... »

— « Je les aime mieux en peinture, » dit Olivier. « Ces ressemblances des Italiennes avec les tableaux des maîtres faisaient mon désespoir à Rome. On entre dans un salon : sur un coin de canapé on voit un Luini qui cause avec un Corrège. On s'approche. Le Luini est en train de raconter au Corrège le dernier roman français, le plus malpropre et le plus bête généralement, et le Corrège écoute le Luini avec un intérêt qui vous dégoûte à jamais des madones de l'un et l'autre peintre... Mais ça marchait bien, comme partie cosmopolite, votre bateau : deux Américains, une Italienne, un Français... Quels étaient les autres peuples représentés ? »

— « La France encore, — Paris plutôt, — et l'Autriche, voilà tout... Paris par les deux Chésy. Tu connais la femme : Yvonne... Cela ne te dit rien ?... Mlle Bressuire... »

— « Celle que ta sœur voulait me faire épouser, qui montrait ses épaules jusqu'au bas des reins et qui, à seize ans, se faisait déjà la figure ?... Quel est son amant ? »

— « Mais c'est la plus honnête petite femme du monde ! » répliqua Hautefeuille.

— « Alors, elle représentait médiocrement Paris, » dit Olivier... « Passons à l'Autriche... »

— « L'Autriche ?... » répondit Pierre. Il hésita une seconde. Il savait bien qu'il lui faudrait tôt ou tard mentionner sa maîtresse devant Olivier, et s'il avait parlé du voyage en yacht, ç'avait été pour la nommer dès cette première conversation. Et voici qu'il avait peur. Quel commentaire provo-

querait le nom idolâtré chez son ironique ami ? Aussi un tremblement passa-t-il dans sa voix pour répéter : « L'Autriche ?... » Et il ajouta : « Elle était représentée par la baronne de Carlsberg, que tu as rencontrée justement à Rome. Nous avons parlé de toi ensemble... »

— « En effet, » dit Olivier, « je l'ai rencontrée à Rome. » A son tour il avait hésité. A entendre ces syllabes tomber des lèvres de son ami dans le silence de ce bois, où passait la rumeur des pins, pareille à quelque appel d'une voix lointaine, son saisissement avait été si violent que son visage avait changé. Cette hésitation, ce changement de physionomie, la réponse même de Du Prat, tout aurait dû avertir Hautefeuille d'un mystère. Mais lui-même n'osait pas regarder son ami, qui, redevenu maître de ses nerfs, reprenait : « C'est vrai, l'archiduc a une villa à Cannes... Est-ce qu'elle vit avec lui maintenant ? »

— « Elle en était donc séparée ? » demanda Pierre.

— « Légalement, non. Réellement, oui, » répondit Olivier. Il était trop galant homme pour se permettre même la plus légère épigramme contre une femme dont il avait été l'amant. L'amère et profonde rancune qu'il lui gardait se manifesta par un étrange détour : ne pouvant pas, ne voulant pas dire du mal d'elle, il se prit à louer l'homme qu'elle détestait le plus au monde, son mari. « Pourquoi ne s'entendaient-ils pas ? » continuait-il, « je ne l'ai jamais su, car elle est très intelligente, et lui est un homme de premier ordre. Il est un des trois ou quatre personnages, avec l'empereur du Brésil, le prince de Monaco, l'archiduc en Bavière, qui ont pris rang dans la science et qui réhabilitent les trônes. Il paraît que c'est un savant, un vrai... »

— « Il peut être un vrai savant, » répondit Hautefeuille, « je ne le nie pas ; mais c'est un abominable homme... Si tu l'avais vu, comme je l'ai vu, dans le salon de sa femme, lui faisant une scène devant six personnes, tu l'admirerais, elle, de supporter la vie auprès de ce monstre, fût-ce un jour, et tu la plaindrais. »

Il avait parlé, cette fois, avec une conviction passionnée. En toute circonstance, Olivier, qui le savait peu démonstratif, eût remarqué avec étonnement la vivacité de cet intérêt avoué ainsi. Remué comme il venait de l'être, l'accent profond de son ami devait le surprendre, le saisir davantage encore. Il le regarda. Sur ce visage dont il avait, d'année en année, depuis l'enfance, suivi les métamorphoses, il aperçut une physionomie qu'il ne connaissait pas. Dans l'éclair d'une intuition fulgurante, il entrevit, non pas toute la vérité, mais assez de la vérité pour en demeurer bouleversé. — « Est-ce qu'il l'aimerait?... » Cette question venait de se prononcer dans son esprit, subitement, spontanément, comme si une voix étrangère l'eût murmurée en lui malgré lui. Elle était trop inattendue, trop douloureuse aussi, pour qu'une réaction ne se produisît pas à l'instant : « Je suis fou, » se dit-il, « c'est impossible... » Mais en même temps, il le sentit, il était au-dessus de ses forces d'interroger son ami sur la manière dont celui-ci avait connu Mme de Carlsberg, sur leur excursion à Gênes, sur la vie qu'elle menait à Cannes. On a de ces incapacités d'enquête devant certaine hypothèse qui intéressent des parties trop vivantes, trop blessables du cœur. Il répondit simplement : « Tu as sans doute raison. Je ne parlais que par oui-dire... » Et l'entretien continua sans que le nom de la baronne Ely fût de nouveau prononcé. — Les deux amis causaient de voyage maintenant, de l'Italie et de l'Égypte. Mais quand l'observation s'est une fois éveillée, elle ne s'endort pas au gré de notre désir. C'est une force instinctive et incontrôlable qui travaille en nous, malgré nous, jusqu'à qu'elle ait assouvi son avidité de savoir. Au cours de cette longue promenade, puis au retour, pendant et après le diner, involontairement, incessamment, douloureusement, toutes les puissances attentives d'Olivier furent en arrêt autour de Pierre. Il s'accomplissait en lui un dédoublement complet. Il plaisantait. Il répondait à sa femme. Il donnait des ordres pour le service. Et cependant ses sens étaient aux aguets et des signes se découvraient

à lui par vingtaines qu'il n'avait pas remarqués dans les premiers moments, absorbé par la joie de revoir son ami, puis par ses retours sur lui-même et sa propre destinée.

C'était d'abord, dans toute l'expression de Pierre, dans ses regards, dans ses traits, dans ses gestes, dans son attitude, cette indéfinissable mais évidente nuance d'une personnalité plus virile, plus affirmée. La timidité farouche d'autrefois avait cédé la place à la réserve fière que la certitude d'être aimés donne aux jeunes gens délicats et romanesques... — C'était ensuite ce grand, cet infaillible signe d'un secret bonheur : comme une extase tendre dans le fond des yeux et, sans cesse, l'absence du regard. Jamais, quand Olivier causait avec son ami jadis, il ne l'avait vu distrait de la sorte, en allé, étranger. Les amoureux sont tous ainsi. Il vous parlent. Vous leur parlez. Ils ne s'écoutent ni ne vous écoutent. Leur esprit voyage ailleurs. Celui de Pierre était sur un pont de bateau éclairé par la lune, sur l'escalier d'un vieux palais Italien, dans le patio de la villa Helmholtz, bien loin de la petite table de cette salle à manger d'hôtel, de Mme Du Prat à laquelle il oubliait de servir à boire, d'Olivier qu'il ne voyait même plus... — Et puis, c'étaient d'infimes détails de parure masculine, de ces riens où se reconnaît la tendre gâterie d'une maîtresse qui veut que son amant ne puisse faire un geste sans retrouver la caresse de son souvenir. Pierre portait au petit doigt une bague que son ami ne lui avait jamais vue, deux serpents d'or enlacés, avec une émeraude pour tête. A sa montre était attachée une médaille de Saint-Georges qu'il n'avait pas autrefois. En prenant son mouchoir, il secouait un parfum dont il ne se servait pas auparavant. Olivier avait été lui-même engagé dans trop d'aventures pour se méprendre une seconde à ces traces d'une influence féminine. Elles venaient se joindre au reste : à cette liaison inexplicable de Pierre avec Corancez, à son goût pour le monde cosmopolite, à la soudaine frivolité de ses habitudes, à sa visible sympathie pour celles, entre les choses de Cannes, qui

auraient dû le choquer davantage... Comment ne pas mettre ces faits ensemble et comment ne pas en tirer cette conclusion que Pierre était amoureux? Mais de qui? La vivacité avec laquelle il avait attaqué l'archiduc prouvait-elle qu'il aimât Mme de Carlsberg? N'avait-il pas défendu avec la même vivacité Mme de Chésy, célébré la beauté de Mme Bonaccorsi, la grâce de miss Marsh?... Tandis qu'Olivier étudiait son ami avec cette tension suraiguë et presque machinale de ses nerfs, de son imagination et de sa logique, ces trois noms lui revenaient tour à tour. Combien il eût voulu qu'un autre indice parmi ces indices, un seul, mais irréfutable, lui fût accordé pour chasser, pour annihiler l'autre hypothèse, celle qu'il avait entrevue une seconde, assez pour en être obsédé déjà, comme du plus funeste, du plus affreux cauchemar!...

Vers les onze heures, Pierre se retira sous le prétexte de laisser reposer les voyageurs. C'est alors qu'ayant lui-même pris congé de sa femme, Olivier sentit qu'il lui était physiquement impossible de supporter cette incertitude. Souvent, autrefois, lorsque Pierre et lui se trouvaient ensemble à la campagne, si l'un d'eux souffrait d'insomnie, il allait réveiller l'autre. Ils sortaient alors pour se promener dans la nuit et causer indéfiniment. Olivier pensa que ce serait le plus sûr moyen d'exorciser l'idée qui recommençait de le hanter et contre laquelle il éprouvait, sans lui-même comprendre pourquoi, un élancement de révolte, irraisonné, violent, presque sauvage. Oui, de causer avec Hautefeuille lui ferait du bien, bien qu'il ignorât comment, et ce qu'il lui dirait. La plus élémentaire délicatesse lui défendait toute phrase qui pût donner l'éveil à son ami, et cela, quelles que fussent les relations de cet ami avec Ely de Carlsberg. Mais les conversations intimes ont de tels hasards : peut-être une intonation, un regard, un geste serait-il l'indice passionnément désiré, après lequel il ne penserait même plus à la possibilité d'un sentiment de Pierre pour son ancienne maîtresse. Olivier était déjà couché au moment où cette idée le

saisit. Automatiquement et sans réfléchir davantage, il se leva. Il descendit les escaliers de l'immense hôtel, maintenant silencieux et à demi éteints, jusqu'à la porte de la chambre d'Hautefeuille. Il frappa, aucune réponse. Il frappa encore, même silence. La clef était sur la serrure. Il entra. A la lueur de la lune qui ruisselait par la croisée ouverte, il aperçut le lit intact. Pierre était sorti... Pourquoi Olivier éprouva-t-il, à cette constatation, un sursaut soudain au cœur, suivi d'un inexprimable accès de mélancolie? Il vint s'accouder à la fenêtre. Il regarda l'immense horizon, la sérénité de la nuit méridionale, les étoiles qui scintillaient sur le tendre velours bleu du ciel, l'or bruni de la lune dont le reflet caressait la mer, là-bas, mouvante et souple, les feux de la ville qui brillaient parmi les masses noires des jardins. La brise tiède roulait un arôme de fleurs de citronnier, languissant, troublant à en défaillir. Pour un amant, et qui avait un rendez-vous, quelle nuit divine! Et quelle nuit divine encore pour un amoureux en train de rêver, le long des routes, à celle qu'il aimait!... Pierre était-il cet amant? Était-il allé à ce rendez-vous? Était-il simplement cet amoureux, et qui suivait son rêve dans la solitude parfumée des sentiers?... Qu'en savoir?... Olivier se rappela l'Yvonne de Chésy avec laquelle il avait dansé. Il évoqua les Italiennes et Américaines qu'il avait connues, pour composer une marquise Bonaccorsi et une Florence Marsh idéales. Vainement! C'est vers Ely de Carlsberg, vers cette femme dont il savait les plus intimes beautés, vers cette maîtresse trop récente et encore trop présente, vers ces caresses dont il avait goûté les saveurs, que son imagination s'en alla toute, et il jeta ce soupir si triste dans cette nuit si pure :

— « Ah! Si c'est elle qu'il aime, quel malheur! Mon Dieu! quel malheur!... »

Il se perdit, ce soupir, dans la mûlle, dans la voluptueuse brise, et elle ne l'emporta pas vers celui qui en était l'objet inconscient, et qui, à ce moment même, pénétrait par les

massifs dans le jardin de la villa Helmholtz, comme il avait fait une fois déjà, et se glissait jusqu'à la porte de la serre. Une femme l'attendait là, tremblant d'amour et de terreur. Quelle terreur? Non pas celle d'être surprise dans ce rendez-vous d'amour : le courage d'Ely ne connaissait pas ces faiblesses. Mais elle savait qu'Olivier était revenu le jour même. Elle savait qu'il avait passé l'après-midi à causer avec Pierre. Elle savait que son nom avait été prononcé entre eux. Elle était bien sûre que Pierre n'avait pas trahi leur cher secret. Seulement il était si jeune, si naïf, si transparent au premier regard, et l'autre si pénétrant, si perçant ! Elle allait apprendre si son amour avait été ou non deviné par Olivier, si cet homme avait voulu ou non prévenir son ami contre elle, et se venger. Lorsqu'elle entendit le pas de Pierre, furtif et lent sur le gravier, son cœur battit d'un battement si fort qu'elle l'écouta retentir dans le grand silence de la serre... Il est là. Elle lui saisit la main. Elle sent que cette main lui répond par la même confiante étreinte. Elle le prend dans ses bras. Elle cherche sa bouche, et leurs lèvres s'unissent dans un baiser où elle le retrouve, où elle le possède tout entier, jusqu'au fond de l'âme. L'autre n'a pas parlé ! Et voici que des larmes coulent sur les joues de la femme amoureuse, de chaudes larmes que l'amant essuie de ses lèvres, et il lui demande :

— « Mais tu pleures?... Qu'as-tu?... »

— « Je t'aime, » lui répondit-elle, « et ce sont des larmes de joie... »

VIII

L'AMI ET LA MAITRESSE

Olivier Du Prat croyait se très bien connaître. C'était une de ses prétentions, et souvent justifiée. Par ce goût, cette

manie presque de se regarder vivre, par son appétit des émotions et par son impuissance à se fixer jamais dans aucune, par son inefficace lucidité sur lui-même, et par sa complaisance aux penchants morbides, inquiets, inassouvis de sa propre nature, il était vraiment, comme il l'avait dit à Hautefeuille, un enfant de ce déclin du siècle. Il avait, de cet âge si profondément, si tragiquement troublé que nous traversons, le signe funeste, car c'est la marque infaillible de la décadence chez une race : *il ne savait pas guérir*. La force de la vie, pour un corps aussi bien que pour un esprit, pour un pays aussi bien que pour un homme, n'est pas dans l'absence de plaies. Elle se prouve par la capacité de refermer celles qui s'ouvrent. Cette capacité, Olivier en était si complètement dépourvu que même ses plus lointaines misères d'enfance, lorsqu'il y songeait de par delà les années, lui redevaient présentes jusqu'à lui faire mal. En rappelant à Pierre, la veille, leur promenade dans les montagnes d'Auvergne, il avait pensé tout haut comme il pensait tout bas sans cesse, prenant et reprenant, avec une puissance étonnante d'imagination rétrospective, des heures, des minutes à jamais finies, les ranimant, les ravivant, les revivant, et sans cesse il tarissait en lui, par ce rappel de la sensibilité passée, toute la sensibilité présente. Aux places où il avait été une fois blessé, il ne laissait pas se former de cicatrice, et ses plus anciennes plaies étaient toujours prêtes à saigner. Cette singularité malheureuse de sa nature lui eût, en toutes circonstances, rendu émouvante une rencontre avec Mme de Carlsberg, même si son plus cher ami de jeunesse n'y eût pas été mêlé, et de même, il n'eût jamais appris sans trembler que cet ami était devenu amoureux. Il le savait trop tendre de cœur, trop désarmé, trop vulnérable. Là encore, il était la victime d'une anomalie de sensibilité rétrospective : l'amitié, au degré exalté où il l'éprouvait pour Hautefeuille, est bien plutôt un sentiment de la dix-huitième année que de la trentième. C'est dans la première jeunesse, quand l'âme est toute innocence, toute fraîcheur, toute pureté, qu'apparaissent, pour s'en aller si vite, ces ferveurs de compagnonnage,

ces enthousiasmes de fraternité élective, cette amitié passionnée, susceptible, absolue. Plus tard, les intérêts et les expériences ont trop individualisé la personne pour ne pas l'isoler, la communion complète de l'âme avec une autre âme ne devient possible que par le sortilège de l'amour, et l'amitié cesse de suffire au cœur. Elle va rejoindre au second plan les affections de famille qui, elles aussi, occupèrent un moment une place unique chez l'enfant et chez l'adolescent. Il se rencontre pourtant certains hommes, et Olivier était du nombre, chez qui l'impression produite par l'amitié, aux environs de la dix-huitième année, a été trop forte, trop profonde, surtout trop délicate, pour ne pas demeurer quelque chose d'inoubliable, et, au sens exact du mot, d'incomparable. Ces hommes-là ont pu, comme lui, traverser ensuite des passions brûlantes, subir l'amour avec les dures secousses de ses fièvres, se meurtrir aux plus audacieuses aventures. Le vrai roman de leur sensibilité n'est pas là. Il est dans les heures du départ pour la vie, ou ils s'élançaient en pensée vers l'avenir avec un camarade d'Idéal, avec un frère qu'ils s'étaient choisi, aux côtés duquel ils ont réalisé un instant cette union totale des esprits, des goûts, des espérances, qui faisait définir l'amitié par un ancien : « Une seule âme dans deux corps », et dire à La Fontaine dans sa fable sublime :

L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre. . .

Cette camaraderie d'Idéal avait eu, pour Olivier et pour Pierre, le ciment sacré : ils n'avaient pas été seulement des frères de rêve, ils avaient été des frères d'armes. Ils avaient eu leurs dix-neuf ans en 1870. A la première nouvelle de l'immense naufrage national, tous deux s'étaient engagés ; tous deux avaient fait la guerre ensemble. La première tombée de neige, dans l'hiver de cette terrible campagne, les avait trouvés bivouaquant sur la Loire. Elle avait comme baptisé d'un baptême héroïque cette amitié de deux collégiens devenus soldats dans le même bataillon, et ils avaient appris à s'estimer l'un l'autre, autant qu'ils s'aimaient, en risquant leur vie côte

à côté, simplement, bravement, obscurément. Chez tous les deux, on l'a vu, ces souvenirs de leur jeunesse étaient demeurés bien intacts et bien vivants, — mais chez Olivier davantage. C'étaient les seuls auxquels ne fût mêlée aucune souillure. Avant eux, orphelin de père et de mère, il n'avait connu de la famille que ses tristesses. Après eux, sensuel et jaloux, défiant et despotique, il n'avait connu de l'amour que ses rancœurs et ses âcretés. En faut-il davantage pour expliquer à quel degré cet être illogique et passionné, inquiet et désenchanté, devait être ému par la seule idée d'une femme soudain dressée entre son ami et lui, — et quelle femme, si c'était cette Mme de Carlsberg, tant haïe, tant méprisée, tant condamnée par lui autrefois !

Durant la nuit qui suivit cette soirée du premier soupçon, — nuit passée tout entière à discuter une par une les possibilités d'une aventure de cœur entre Ely et Hautefeuille, — l'imagination d'Olivier n'avait que deux données précises auxquelles se prendre : le caractère de son ami et celui de son ancienne maîtresse. Le caractère de son ami lui faisait tout craindre pour lui. Le caractère de son ancienne maîtresse lui faisait tout craindre d'elle. Sur ce point aussi, les sentiments qu'il éprouvait étaient très complexes. Il était persuadé qu'Ely de Carlsberg avait eu un amant avant lui, et il en avait beaucoup souffert. Il était persuadé qu'elle avait eu un amant en même temps que lui, et il l'avait quittée sur cette certitude. Il se trompait, mais de bonne foi, et d'après des indices de coquetterie assez probants pour convaincre un jaloux. De cette double conviction il gardait à cette femme une rancune méprisante, cette inexpiable amertume qui nous contraint à sans cesse avilir dans notre pensée une image dont nous sentons avec désespoir qu'elle ne peut pas nous devenir entièrement indifférente. Il eût donc considéré comme un affreux malheur pour un homme quelconque une liaison avec une pareille créature, et voici qu'il entrevoyait qu'elle s'était fait aimer par son ami, du moins qu'elle pouvait s'en être fait aimer. Ayant pour cette nature de femme une si partielle, une si violente

mésestime, Olivier devait aussitôt pressentir ce qui avait été la vérité, mais si peu de temps ! — Ely lui en avait voulu de son abandon. Elle avait gardé contre lui la rancune qu'il gardait contre elle. Le hasard l'avait mise en face de son plus cher ami, de ce Pierre Hautefeuille dont il se rappelait lui avoir parlé souvent avec exaltation. Elle avait dû vouloir se venger, d'une vengeance qui lui ressemblait : criminelle, raffinée, et savamment, cruellement intelligente... — Ainsi raisonnait Du Prat ; et, bien qu'il n'en fût qu'aux hypothèses, il subissait, à repaître son imagination de ces pensées, une douleur à la fois et une sorte de maladif attrait qui l'eût épouvanté lui-même, s'il s'en fût bien rendu compte. Supposer que Mme de Carlsberg s'était vengée de lui, et de cette manière calculée, c'était supposer qu'elle ne l'oubliait pas. Les détours du cœur humain sont si étranges qu'ayant outragé son ancienne maîtresse pendant toute la durée de leur liaison, l'ayant quittée le premier et sans un adieu, s'étant marié après de mûres réflexions, et résolu à vivre dans son mariage en honnête homme, cette idée qu'il demeurerait vivant pour elle remuait son amour-propre dans ses profondeurs. Il faut ajouter — car, dans les âmes comme celle-là, sans fixe principe et désorbitées à chaque instant par les chocs en retour de leurs impressions les plus lointaines, toute crise morale se complique de tant d'éléments contradictoires ! — qu'il était dans un des pires moments que puisse traverser une existence conjugale. Les mariages de lassitude, comme celui qu'il avouait avoir contracté, sont aussitôt punis du triste égoïsme qu'ils comportent par un châtiment pire que les pires catastrophes : le profond, l'incurable ennui. L'homme de trente ans, qui s'est cru à jamais dégoûté des passions, et qui, prenant ce dégoût pour une sagesse, s'est, comme on dit, rangé, ne tarde pas à découvrir que ces passions, qui l'écœuraient, lui manquent pourtant comme la morphine au morphinomane à qui l'on a enlevé sa seringue de Pravaz, comme l'alcool à l'alcoolique mis au régime de l'eau claire. Il éprouve la nostalgie de ces émotions malsaines dont il a reconnu et condamné lui-

même la douloureuse stérilité. S'il est permis d'emprunter une brutale mais exacte comparaison à la pathologie moderne, il devient le plus favorable terrain de culture pour les divers germes morbides qui flottent dans son atmosphère, et à l'époque même où tout semblait annoncer une pacification définitive de sa destinée, des bouleversements se produisent chez lui, pareils à ceux dont Olivier fut le théâtre, si rapides, si foudroyants que les témoins et les victimes de ces soudaines explosions de maladie en demeurent presque plus déconcertés que désespérés.

Il avait donc passé la nuit à discuter avec lui-même tous les détails, significatifs ou non, observés dans l'après-midi et dans la soirée, depuis le moment où il avait remarqué l'intimité inattendue de Pierre avec Corancez, jusqu'à celui où, venu dans la chambre de son ami sur un espoir d'explication, il avait trouvé cette chambre vide. Vers les cinq heures, il s'endormit de ce court et pesant sommeil que l'on a en chemin de fer, au matin. Il eut un rêve en accord avec les préoccupations de son insomnie, mais qui exaspéra encore son inquiétude par une apparence de pressentiment. Il se vit auprès d'Ely de Carlsberg, à Rome, dans le petit salon du palais où elle le recevait autrefois. Tout à coup sa femme arrivait, conduisant par la main Pierre Hautefeuille. Celui-ci s'arrêtait, comme terrassé d'épouvante, et voulait crier : soudain la paralysie l'envahissait, immobilisant sa jambe, désorbitant son œil gauche, tirant de côté sa bouche d'où ne s'échappait aucun mot. L'anxiété de ce cauchemar avait été assez forte pour qu'elle continuât d'obséder Olivier une fois réveillé. Il était si mal à son aise qu'il voulut sortir avant même d'avoir revu sa femme. Il lui écrivit un petit mot où il lui disait qu'il avait un peu de migraine, qu'il craignait de lui gâter son repos du matin, qu'il rentrerait vers les neuf heures pour le premier déjeuner, que, s'il tardait, il la priait de ne pas l'attendre. Il espérait apporter à cette journée, qu'il sentait devoir être décisive, des nerfs remontés par le mouvement de la promenade. La marche forcée était son grand remède en

de semblables crises. Elle lui aurait réussi sans doute si, après avoir cheminé longuement et droit devant lui, il ne s'était retrouvé au retour, vers les dix heures, à l'entrée de la rue d'Antibes, ce coin le plus vivant et le plus élégant de Cannes. Le long couloir de cette rue était à cet instant plein d'ombre fraîche, et comme égayé, comme vivifié par une de ces brises marines qui mettent dans l'air brûlant de ces matins provençaux une fièvre alerte de vivre. Les roues des voitures roulaient plus lestement, le sabot des chevaux sonnait plus prestement sur le pavé clair. Des jeunes gens passaient, Anglais pour la plupart, qui vaquaient à leur exercice d'après le *breakfast* et d'avant le *lunch*. Ils abordaient des jeunes femmes et des jeunes filles avec lesquelles ils avaient sans doute arrêté la veille cette rencontre matinale. D'autres se hâtaient vers la gare, pour ne pas manquer le train de Nice et de Monte-Carlo. Et tous et toutes donnaient par leur allure, par leur mise et par leurs façons, cette impression d'une vie très frivole, mais très amusée, qu'Olivier devait sentir avec d'autant plus d'intensité qu'il avait lui-même vécu cette vie autrefois. Des matins semblables s'évoquèrent devant sa pensée : c'était à Rome, il y avait juste deux ans. Oui. Le ciel était bleu de ce bleu-là. Par les couloirs des rues, soufflait la même brise fraîche dans le brûlant soleil. Les voitures et les promeneurs allaient de ce même train allègre, et lui, il était un de ces passants. Il gagnait quelque rendez-vous avec Ely, et, sur la place d'Espagne, il achetait des fleurs pour en garnir l'appartement où il devait la retrouver. Machinalement, par cette parodie de nous-mêmes où nous entraîne parfois le souvenir, il entra chez un fleuriste de cette rue d'Antibes, qui lui avait, pour une seconde, donné l'illusion du Corso Romain. Les roses, les œillets, les narcisses, les anémones, les mimosas, les violettes s'entassaient par gerbes sur le comptoir, glorieuse prodigalité de ce sol, qui, depuis Hyères jusqu'à San-Remo, n'est qu'un vaste jardin épandu au bord de la mer, et le magasin était rempli d'un pénétrant arôme qui ressemblait, lui aussi, aux senteurs respirées jadis à l'heure des baisers.

Le jeune homme prit au hasard une touffe d'œillets rouges. Il sortit, les tenant à la main, puis il songea : « Je n'ai plus personne à qui les offrir... » Par contraste, l'image de son ami et de Mme de Carlsberg se présenta ; et il subit, par-dessous les émotions singulières qu'il éprouvait depuis seize heures, une autre émotion encore et bien inattendue : la plus instinctive, la plus irraisonnée des jalousies. Il haussa les épaules, et il fut sur le point de jeter les œillets sur le pavé ; puis, avec une de ces ironies solitaires où se soulage parfois l'extrême amertume du cœur :

— « Tu l'as voulu, Georges Dandin !... » pensa-t-il. « Je vais offrir ces fleurs à ma femme. Elles me serviront d'excuse pour être sorti sans lui dire bonjour... »

Quand il entra dans le salon de leur petit appartement, à l'hôtel, afin d'exécuter ce projet, si bourgeois pour lui, de galanterie maritale, Berthe était assise à son bureau. Elle écrivait une lettre, d'une longue et haute écriture impersonnelle, sur un buvard de voyage. Autour de ce buvard, vingt petits objets étaient déjà rangés : une pendule, des portraits dans leurs gaines en cuir, le livre d'adresses, le block-notes, la boîte à timbres, un calendrier, comme si elle eût habité l'appartement, non pas depuis quelques heures, mais depuis de longues semaines. Elle portait un costume tailleur, choisi avec l'idée que son mari reviendrait certainement la chercher pour lui faire voir Cannes. Puis, comme il ne paraissait pas, elle réglait sa correspondance en retard, avec un calme apparent dont Olivier fut la dupe. Elle ne fit, d'ailleurs, quand il entra, aucun geste de contrariété ou de reproche. Les traits raides de son visage demeurèrent aussi tendus, aussi froids. Dès les premières semaines de leur mariage, les deux époux avaient commencé de vivre dans ce pénible état d'intimité distante. De toutes les formes d'existence conjugale, c'est la plus contraire à la nature et la plus exceptionnelle dans les commencements. Il faut avoir bien pris son parti d'un mariage manqué pour savoir que le seul remède à l'incompatibilité d'humeur est la politesse. Elle résout du moins les difficultés

du frottement quotidien, aussi intolérables quand l'amour fait défaut que la présence quotidienne est douce et nécessaire aux mariages heureux. Mais que de fois, même dans les ménages les plus mal assortis, cette politesse dissimule chez une des deux personnes qui la pratiquent les secrètes violences de la passion, rênée parce qu'elle est méconnue ! Était-ce le cas pour Mme Du Prat, pour cette enfant de vingt-deux ans, si maîtresse d'elle-même qu'elle semblait tout naturellement indifférente ? Souffrait-elle de son mari sans en rien montrer ? L'avenir le dirait. Le présent, c'était une femme du monde en voyage, d'aspect parfaitement correct, qui tendit son front au baiser du seigneur et maître sans une plainte, sans une nuance de surprise non plus quand il commença :

— « J'ai laissé passer l'heure du déjeuner ; j'espère que vous ne m'avez pas attendu. Pour me faire pardonner, je vous ai apporté ces belles fleurs. »

— « Très belles, en effet, » répondit Berthe, qui approcha le bouquet de son visage pour le respirer. La brillante chair rouge des larges œillets, avec leur éclat si chaud, si vivant, faisait encore ressortir en tonalités froides son teint de blonde, comme nourri d'un sang mêlé de neige. Le bleu de ses prunelles avait quelque chose de métallique, de scintillant, où paraissait n'avoir germé aucune larme ; et pourtant, à la manière dont elle goûtait, dont elle buvait de ses minces narines frémissantes la senteur musquée et poivrée des fleurs offertes par son mari, une nervosité se reconnaissait, peut-être une émotion. Mais il n'y en avait aucune trace dans le son de voix qu'elle eut pour demander : — « Vous êtes sorti sans rien prendre?... Ce n'est pas raisonnable... Est-ce que votre migraine a passé?... Vous avez si mal dormi cette nuit !... Je vous ai entendu marcher. »

— « J'ai eu de l'insomnie en effet, » répondit Olivier, « ce n'est rien. Le grand air de cette jolie matinée m'a remonté... Avez-vous vu Hautefeuille ? » ajouta-t-il.

— « Non, » dit-elle sèchement. « Où l'aurais-je vu ? Je ne suis pas sortie... »

— « Et il ne m'a pas fait demander ? »

— « Pas que je sache. »

— « Il n'est peut-être pas bien lui-même, » reprit Olivier.
« Si vous permettez, je vais chercher de ses nouvelles... »

Il avait quitté le salon depuis longtemps. La jeune femme était encore le front sur sa main, dans l'attitude qu'elle avait eue pour lui répondre : « A tout à l'heure... » Ses joues étaient brûlantes maintenant, et, si elle ne pleurait pas, elle avait le cœur bien gros, car son souffle se faisait hâtif et saccadé. Olivier absent, elle était une autre femme et qui se livrait tout entière au sentiment anormal que lui inspirait son mari. Elle avait pour lui un amour froissé, méconnu et maladroit, qui, ne sachant pas, n'osant pas s'épancher en tendresses ou en reproches, s'exaspérait en de muettes, en de constantes irritations. Dans un tel état moral, l'amitié si visiblement partielle d'Olivier pour Pierre devait lui être très antipathique, surtout depuis ce crochet sur Cannes qui reculait leur retour, quand elle avait, elle, sa famille à revoir. Mais une autre raison lui faisait détester cette amitié. Comme toutes les jeunes femmes qui se marient dans une société autre que la leur, elle était passionnément inquiète du passé de son mari. Une de ces demi-confidences, que les hommes les plus renfermés se permettent avec la première expansion des lendemains de mariage, le lui avait appris : Olivier avait, dans les derniers temps de sa vie de garçon, subi une déception d'amour particulièrement cruelle. Une autre demi-confiance le lui avait fait comprendre : cette aventure avait eu pour théâtre Rome et l'héroïne en était une grande dame étrangère. Olivier, lui, avait oublié ces deux imprudentes phrases, mais Berthe, non. Elle ne s'était pas contentée de retenir ces aveux, de les mettre ensemble, de les compléter par ce travail de mosaïque où les femmes excellent, piquant un détail ici, un autre détail là, dans les conversations les plus insignifiantes, pour les encastrier dans l'histoire qu'elles connaissent déjà. Elles arrivent ainsi à des inductions que n'égaleront ni les plus habiles policiers, ni les savants les plus subtils. Olivier ne soupçonnait

pas cet obscur travail dans la pensée de Berthe ; et encore moins qu'elle eût découvert le prénom de cette maîtresse inconnue, si révélateur par sa singularité. Voici comment. Lorsqu'il s'était marié, il avait détruit bien des lettres, jeté au feu bien des fleurs séchées, bien des portraits. Puis, c'est l'histoire commune de ces autodafés intimes, la main lui avait tremblé devant quelques-unes de ces reliques, — reliques d'une jeunesse tourmentée, malheureuse, mais pourtant *sa jeunesse*. — Il avait ainsi gardé une photographie de Mme de Carlsberg, un profil perdu, si beau, si pur de lignes, si pareil au dessin d'une antique médaille, qu'il ne s'était pas décidé à le brûler. Il avait glissé ce portrait dans une enveloppe. Le hasard d'une visite reçue à ce moment lui avait fait mettre cette enveloppe elle-même dans une poche d'un grand portefeuille où il serrait des papiers d'affaires courantes. Il l'y avait oubliée. Il ne s'était aperçu de sa distraction qu'une fois arrivé en Égypte. Là encore il avait eu l'idée de brûler le portrait ; une seconde fois il n'avait pas pu. Dans le monde cosmopolite où ses fonctions de diplomate l'avaient fait vivre, l'habitude est constante chez les femmes de donner leur photographie avec des signatures à des amis, quelquefois à des connaissances de passage ; par conséquent le prénom d'Ely écrit au bas de la carte ne prouvait rien. Berthe ne découvrirait jamais ce portrait. Si elle le découvrait, il en serait quitte pour dire le nom de Mme de Carlsberg. Il avait donc remis la photographie où elle était ; et un jour, l'événement qu'il avait considéré comme peu probable s'était produit de la manière la plus simple. Il était absent de l'hôtel. C'était à l'époque de leur halte à Louqsor. Berthe, qui ne cessait pas, durant tout ce voyage, de tenir ses comptes avec sa méticulosité native et apprise, avait, pour chercher une note réglée par son mari, regardé, sans penser à mal, dans les poches du portefeuille. Elle avait trouvé la photographie. Seulement, l'autre partie de la prévision d'Olivier ne s'était pas réalisée. Elle ne l'avait pas questionné. La présence de ce portrait dans les papiers d'Olivier, la souveraine et singulière beauté de ce visage de

femme, la nouveauté de ce prénom étranger, l'élégance de la toilette, le lieu enfin d'où venait la photographie, — Rome, — tout avait dit à la jeune femme que c'était là cette rivale mystérieuse qui avait tenu tant de place dans le passé de son mari. Elle y pensait trop souvent ! Mais comment en parler à Olivier sans qu'il pût croire qu'elle avait espionné son secret, fouillé volontairement dans ses papiers ? Et puis, que lui demander qu'elle ne devinât, après ce qu'elle savait à demi ? Elle s'était tue, en gardant au cœur la brûlure de cette anxieuse et mortelle curiosité. C'en était assez pour qu'en voyant la veille son mari sortir seul avec l'ami le plus intime de sa jeunesse, elle se dit : « Ils vont parler d'elle. » Qui donc avait pu recevoir les confidences d'Olivier, sinon Pierre Hautefeuille ? Était-il besoin d'une autre raison pour justifier une véritable antipathie ? Elle avait vu Olivier revenir bouleversé de cette promenade avec son ami. Elle s'était dit : « Ils ont parlé d'elle. » La nuit, elle l'avait entendu aller et venir dans sa chambre, elle s'était dit : « Il pense à elle. » Et voilà pourquoi elle demeurait, devant la porte refermée maintenant, seule, le front sur la main, immobile, sentant son cœur battre à se rompre, et haïssant d'une réelle haine cet ami qui savait ce qu'elle ne savait pas, et devinant, à force de réflexion concentrée, une partie de la vérité. Qu'il eût mieux valu, et pour elle, et pour Olivier, et pour tous, qu'elle la sût dès lors tout entière !

Le cœur d'Olivier battait bien vite aussi, quand, après avoir frappé à la porte de Pierre, il entendit la réponse : « Entrez, » jetée par cette voix si connue et qu'il avait épiée vainement, la veille au soir, sur ce même palier. A onze heures, Pierre n'était pas levé. Il s'en excusa gaiement :

— « Tu vois les habitudes méridionales... J'en serai bientôt au même point qu'un des Werekiew établi ici. L'autre jour, Corancez le trouve encore au lit à cinq heures de l'après-midi. « Vous savez, dit Werekiew, en Russie on n'est pas matinal... »

— « Tu as bien raison de te soigner, » fit Olivier, « puisque tu as été souffrant... »

Il avait dit cette phrase par embarras et un peu au hasard. Comme il eût voulu que l'autre lui répondit en lui racontant sa sortie de la nuit dernière ! Non, une légère rougeur courut sur les joues d'Hautefeuille, et ce fut tout. C'était assez pour qu'Olivier n'eût aucun doute sur la réelle raison de cette sortie. Entre les deux alternatives, soudain imaginées quand il avait trouvé la chambre vide, sa pensée venait de choisir. L'évidence s'imposait à lui : Pierre avait une maîtresse et il était allé, cette nuit, à un rendez-vous avec cette maîtresse. Il voyait ce visage resté si jeune, se détacher sur l'oreiller avec des traces de voluptueuse lassitude partout empreintes : l'orbite des yeux était comme creusé, le teint disait cette fatigue momentanée du sang qui suit les heures de trop délicieux amour, sur les lèvres flottait un sourire d'une langueur tout ensemble heureuse et comme épuisée. Tandis qu'ils commençaient à causer de choses et d'autres, Olivier dévorait du regard ces trop indiscutables signes. Ils lui faisaient mal à constater, presque physiquement, et à l'idée que les caresses dont Pierre était tout enivré encore et tout lassé pouvaient lui avoir été données par Ely, une pointe si aiguë de douleur lui fouillait la poitrine qu'il en aurait crié. Avec l'instinct passionné d'une amitié qui s'inquiète, d'une jalousie qui s'éveille, d'une nostalgie qui se souvient, d'une curiosité qui s'enfièvre, il continuait son implacable et silencieuse enquête. Oui, Pierre avait une maîtresse. Cette maîtresse était une femme du monde, et une femme qui n'était pas libre. La preuve en était dans l'heure des rendez-vous, dans les précautions prises, et surtout dans cette espèce d'orgueil de son cher secret que l'amant avait au fond des yeux. Pour entrer chez elle, il fallait traverser une haie de jardin : en revenant, Pierre avait jeté sur la commode le chapeau de feutre mou qu'il portait pour son expédition, et des brindilles de branches d'arbustes étaient restées sur le rebord, en même temps qu'une petite trainée verte sur le revers attestait le frôlement des feuillages écartés

avec la tête en se penchant. Après de ce chapeau, le jeune homme avait déposé son revolver, emporté pour cette expédition nocturne, et ses bijoux. A côté de sa montre, de ses clefs, de son porte-monnaie, se trouvait la bague qu'Olivier avait remarquée la veille : deux serpents enlacés à têtes d'émeraudes. Il se leva, sous le prétexte d'aller et de venir dans la chambre ; en réalité, pour prendre cette bague. Elle l'attirait, d'une maladive et irrésistible attraction. Machinalement, comme il passait devant la commode, et sans s'interrompre de parler, il la saisit et il la mania, une seconde, d'un air indifférent. Il vit qu'une inscription était tracée en toutes petites lettres à l'intérieur : « *Ora e sempre*, — maintenant et toujours », — cette devise des deux amants du palais Fregoso, qu'Ely avait fait graver sur le talisman de tendresse donné à son ami au retour de Gènes. Olivier ne pouvait pas comprendre ce doux rappel de douces heures. Il reposa la bague sans un commentaire. Mais s'il avait pu conserver un doute sur ce qui se passait en lui-même, il l'aurait perdu à constater son immédiat soulagement. Il n'avait rien trouvé à l'intérieur de la bague qui lui révélât, comme il s'y attendait, Mme de Carlsberg. Au contraire, ces mots italiens venaient de lui suggérer de nouveau cette idée que la maîtresse de Pierre pouvait être Mme Bonaccorsi aussi bien que la baronne Ely. Il songea : « Une fois de plus, j'aurai été le cheval qui galope après son ombre... » Et regardant son ami, qui avait eu un second passage de rougeur sur ses joues pendant ce rapide examen, il lui demanda :

— « Est-elle nombreuse, la colonie italienne d'ici ? »

— « Je ne connais que la marquise Bonaccorsi et son frère Navagero... Encore ce dernier est-il une espèce d'Anglais, plus Anglais que tous les Anglais de Cannes... »

En même temps qu'il nommait ainsi la Vénitienne, Hautefeuille rougissait encore. Il devinait par quelle association d'idées Olivier lui posait cette question aussitôt après avoir manié la bague et certainement lu la devise : son ami croyait que ce souvenir lui venait d'une Italienne, et qui pourrait-

ce être, sinon la marquise Andriana? Un autre se serait réjoui de cette erreur qui égarait aussitôt une perspicacité bien vite éveillée. Hautefeuille, lui, était trop délicat pour ne pas souffrir d'une équivoque de cet ordre qui compromettrait une femme irréprochable, et au mariage de laquelle il avait servi de témoin... Cet embarras, cette rougeur, un rien d'hésitation dans la voix, autant d'indices pour l'autre qu'il était sur la véritable piste. Olivier eut un remords d'avoir cédé à une impulsion presque irréfléchie. Il pensa qu'il avait froissé son ami, et il aurait voulu lui en demander pardon. Mais souligner une indélicatesse en s'en repentant, c'est toujours une indélicatesse de plus. Ce qu'il pouvait faire, et ce qu'il fit, c'était de réparer un peu l'impression que ses sarcasmes de la veille avaient dû produire sur Hautefeuille, si ce dernier était amoureux de la Vénitienne. L'anglomanie de Navagero lui servit de texte à caricaturer en quelques mots un snob du même ordre rencontré à Rome, puis il conclut :

— « J'étais de méchante humeur hier, et j'ai dû te paraître vaguement prudhomme dans mon accès de *sépia*... Je me suis tant amusé moi-même autrefois à cette société bigarrée des villes d'eaux, et j'ai tant goûté le charme des étrangères... J'étais plus jeune... Je me souviens même d'avoir aimé Monte-Carlo... Je serais curieux de le revoir. Si nous y allions dîner, aujourd'hui, par exemple? Ça distrairait Berthe et je crois que ça ne m'ennuierait pas... »

Il disait vrai. Dans ces crises tout imaginatives, les moments de détente sont accompagnés d'un étrange sentiment de bien-être qui se traduit par des passages d'une gaieté enfantine, comme les motifs d'où elle dérive le plus souvent. Pendant les heures qui suivirent, et jusqu'au moment où le train se mit en branle vers Nice, Olivier étonna sa femme et son ami par la métamorphose pour eux inexplicable de son humeur et de sa conversation. L'*ora e sempre* de la bague et son sentimentalisme, ce qu'il savait de la simplicité, du naturel italien en amour, le caractère d'opulente beauté résumé dans cette comparaison que Pierre avait faite de Mme Bonaccorsi avec

un Véronèse, tout lui donnait maintenant l'idée que son ami était l'amant d'une maîtresse indulgente et facile, voluptueuse et douce. Il se complaisait à l'imagination de cet amour heureux, autant qu'il s'était meurtri à la pensée de l'autre amour, et il croyait, de bonne foi, que son anxiété de la veille et du matin avait eu pour unique principe sa sollicitude à l'égard d'Hautefeuille, et que son contentement actuel résultait encore de son amitié rassurée!... Un incident très simple fit s'écrouler cet édifice d'illusions volontaires et involontaires. A la station du Golfe-Jouan, comme Hautefeuille se penchait un peu à la fenêtre, une voix le héla. Olivier reconnut l'indestructible accent de Corancez. La portière s'ouvrit et donna passage à une femme d'abord, qui n'était autre que l'ex-madame Bonaccorsi, escortée du Méridional lui-même. En voyant que Pierre n'était pas seul, Andriana ne put s'empêcher de rougir jusqu'à la racine de ses admirables cheveux blonds, tandis que, toujours égal à toutes les circonstances, triomphant, rayonnant, superbe, Corancez vaquait aux présentations. Le séducteur conjugal avait pensé aux moindres détails, et, avant de partir pour Gênes, il avait installé dans une des villas du Golfe-Jouan un asile de rendez-vous qui devait servir aux secrets bonheurs de son originale lune de miel. Andriana avait trouvé le moyen de tromper la surveillance de son frère et d'aller retrouver son époux clandestin dès le premier jour. La volupté commençait de lui donner cette audace sur laquelle le rusé compère avait spéculé pour le succès final, mais il n'avait pas encore dressé la brave créature à bien mentir. A peine assise dans le wagon, elle dit à Olivier et à sa femme, qui ne la questionnaient pas :

— « J'avais manqué le train précédent, M. de Corancez aussi. Nous avons eu l'idée de venir à pied pour prendre le train suivant, au lieu de nous morfondre dans la gare de Cannes... »

Tandis qu'elle parlait, Olivier regarda ses petits souliers vernis et le bas de sa robe qui démentaient trop évidemment ce propos. Pas un grain de poussière ne les déshonorait, et les pieds de son prétendu compagnon de marche avaient des

guêtres qui n'avaient point fait cinquante pas. Les deux complices légitimes surprirent ce regard d'Olivier. Il acheva la confusion de la sensible Italienne, et faillit provoquer le fou rire de Corancez, qui dit gaiement :

— « Et vous allez à Monte-Carlo? Je vous y retrouverai peut-être... Où dînez-vous? »

— « Je n'en sais rien, » répondit Olivier avec une sécheresse presque impolie. Et il ne prononça plus une parole, pendant que le train filait le long de la mer et de tunnel en tunnel, et que le Méridional, sans se décontenancer devant la visible mauvaise humeur de son ancien camarade, engageait avec Mme Du Prat une conversation qu'il trouvait le moyen de rendre presque familière.

— « C'est la première fois que vous allez à la maison de jeu, madame? Alors je vais vous demander, si je vous retrouve, de me laisser jouer votre jeu... Bon! encore un tunnel... Savez-vous comment les Américains appellent ce bout de ligne?... Miss Marsh ne vous l'a pas conté, marquise?... Non... Hé bien! c'est charmant : « la flûte », parce qu'il n'y a que des trous là-haut, de place en place... Avez-vous aimé l'Égypte, madame? On prétend qu'Alexandrie ressemble à Marseille... « Mais ils n'ont pas le mistral! » dirait un Marseillais... Hautefeuille, tu connais mon cocher, l'Ainé? A Cannes, il y a deux mois, par un jour où toutes les villas tremblaient, il me dit : « Aimez-vous notre Midi, monsieur Marius? — Oui, » lui répondis-je, s'il n'y avait pas de vent... — Hé! *pêcheire*, « de vent!... Il n'y a jamais de vent, depuis Marseille jusqu'à « Nice. — Et ça? lui dis-je en lui montrant un des palmiers « de la Croisette qui s'en allait dans la mer, tant il était « courbé d'un seul côté. — De vent, ça! monsieur Marius? « mais c'est pas de vent... C'est le mistral, qui rend le Pro- « vençal alerte.... »

— « Le voici, le véritable amant de l'Italienne, » songeait Olivier. Il lui avait suffi de voir Hautefeuille en présence d'Andriana, une minute, pour en être sûr : ce n'était point là cette maîtresse inconnue auprès de qui le jeune homme avait passé

une partie de la nuit dernière. L'entrée de Corancez avec elle, au contraire, leur visible intimité, le maladroit mensonge qu'elle s'était permis, la fascination exercée sur elle par le bagout du Méridional, ces divers indices ne permettaient pas le doute. « Oui, » se répétait Olivier, « c'est son amant... Ils sont dignes l'un de l'autre, cette belle grosse femme qui pourrait vendre des oranges sur le quai des Esclavons et ce belâtre bavard ! Comme il avait raison, celui qui disait d'eux : « Vous tairez-vous, Bouches-du-Rhône ? » Et Hautefeuille qui l'écoute avec complaisance ! Hautefeuille qui ne paraît pas étonné que ces braves gens trimbalent leur adultère dans tous les trains à côté d'un jeune ménage !... Comme il a changé !... » On le voit, avec tout son scepticisme, Olivier Du Prat n'échappait guère aux préjugés et à l'illogisme courants. Il avait trouvé fort naturel, sa jeunesse durant, d'abriter ses intrigues sous la protection d'honnêtes femmes, amies ou parentes de ses maîtresses. Il trouvait aujourd'hui fort étrange que Pierre ne se scandalisât point de voir Mme Bonaccorsi et Corancez s'installer dans le même compartiment que M. et Mme Du Prat ! Mais surtout il recommençait de se livrer au douloureux travail d'induction interrompu quelques heures, et il pensait : « Non, cette grosse Italienne et ce Scapin du Midi ne peuvent pas lui plaire... S'il les supporte, s'il les aime, c'est qu'ils lui représentent une commodité, une complicité, ou simplement des gens qui connaissent sa maîtresse... Car il a une maîtresse. Quand je ne saurais pas qu'il a dé couché, quand je ne l'aurais pas vu dans son lit, ce matin, avec ses yeux creusés, son teint épuisé, quand je n'aurais pas eu entre les mains cette bague avec sa devise, je n'aurais qu'à le regarder maintenant. C'est un autre homme... »

Tout en monologuant de la sorte, en lui-même, Olivier étudiait de nouveau son ami avec cette avidité passionnée qui déchiffre les moindres gestes, les mouvements de paupières, la respiration d'un autre être, comme un sauvage saisit, analyse, traduit le pli des herbes, une empreinte à terre, le bris d'une branche, le froissement d'une feuille, sur le sentier où

a passé un fugitif. L'observateur constatait ainsi la diminution chez Pierre de ce caractère exclusivement, étroitement Français, qu'il lui avait connu jadis. Le jeune homme n'aimait pas Ely depuis plus de trois mois, il n'y avait pas plus de trois semaines qu'il s'en savait aimé ; mais à force de penser à elle, toutes ses associations d'idées et ses références s'étaient modifiées d'une manière aussi profonde qu'insensible. Sa causerie s'était comme teintée d'exotisme. Les allusions aux choses d'Italie et d'Autriche y passaient naturellement. Lui qui jadis étonnait Olivier par son absolue incuriosité, il paraissait prendre un plaisir de nouvel initié aux anecdotes de ce monde cosmopolite où de secrètes et vivantes racines le tenaient attaché. Il avait là des intérêts, des habitudes, des sympathies ; et rien dans ses lettres n'avait fait deviner cette métamorphose à son ami. Celui-ci continuait de chercher la femme à travers cette conversation, sur la physionomie de Pierre, et par-dessous les moindres phrases qu'échangeaient les trois causeurs. Berthe, après avoir à peine répondu aux familiarités de Corancez, paraissait maintenant absorbée par l'admirable paysage de mer. C'était la fin de l'après-midi : les nappes d'eau bleue et violette dormaient dans le découpage des criques, l'écume moutonnait autour des grands caps boisés, et, là-bas, de l'autre côté, pour clore l'horizon, par delà les montagnes de roches, se profilait sur un ciel rose la dentelure blanche des Alpes neigeuses. Mais la distraction de la jeune femme n'était qu'apparente, et si Olivier n'avait pas été lui-même bouleversé par un nom soudain prononcé, il aurait pu voir que ce même nom la faisait, elle aussi, frémir tout entière :

— « Est-ce que vous dînez demain à la villa Helmholtz ? » avait demandé Mme Bonaccorsi à Hautefeuille.

— « J'irai le soir, » avait-il répondu.

— « Sais-tu si la baronne Ely est à Monte-Carlo aujourd'hui ? » demanda Corancez.

— « Non, » fit Hautefeuille, « elle dîne chez la grande-duchesse Véra. »

En disant cette phrase pourtant bien simple, sa voix avait tremblé un peu. Il eût trouvé puéril et indigne de jouer à la cachotterie devant Olivier, et il était parfaitement naturel que Corancez, le sachant si lié avec Mme de Carlsberg, lui demandât un renseignement d'une telle insignifiance. Mais le don de double vue que semblent posséder les amants lui avait fait sentir que son ami le regardait d'un regard particulier, et, chose plus singulière, la jeune femme de son ami. La conscience du tendre secret qu'il portait caché au fond de son cœur, en un sanctuaire d'adoration, lui avait rendu ces deux regards si pénibles que sa physionomie s'altéra un peu, — assez pour que les deux personnes qui l'épiaient en ce moment trouvassent dans ce passage de trouble de quoi répondre chacune à sa pensée :

— « La baronne Ely? Mais c'est le nom écrit sous le portrait!... » Comment Berthe ne se fût-elle pas dit cela? Et tout de suite : « Cette femme serait-elle à Cannes? Comme ils ont l'air troublé, Olivier et lui! »

— « Il est au courant de tout ce qu'elle fait, » avait songé Olivier. « Et ce Corancez, avec quelle familiarité il lui en a demandé des nouvelles!... C'est le ton de ces gens-là, pour vous parler d'une femme avec qui vous avez eu une liaison affichée... Une liaison?... Est-ce possible?... »

Est-ce possible? La voix intérieure, exorcisée un moment par la lecture des mots gravés sur la bague, avait recommencé de parler. Elle répondait que cette liaison d'Ely et de Pierre n'était pas seulement possible, qu'elle était probable, qu'elle était certaine... Comme ils étaient peu nombreux pourtant, les faits positifs qui se ramassaient dans cette certitude! Mais d'autres allaient s'y ajouter. Ce fut d'abord une confidence que Pierre lui-même fit à son ami de la part de Corancez, lequel avait bien remarqué la froideur de leur ancien camarade.

— « Tu n'as pas été content de le voir entrer dans notre compartiment? Il l'a senti. Avoue-le... »

— « Ce sont les mœurs de la côte, » répondit Olivier. « Je trouve qu'il aurait pu épargner leur coudolement à ma femme, voilà tout. Que Mme Bonaccorsi soit sa maîtresse, tant mieux pour lui... Qu'il nous la présente comme il l'a fait, je trouve cela un peu sans-gêne, voilà tout... »

— « Elle n'est pas sa maîtresse, » avait repris Hautefeuille. « Elle est sa femme. Il vient lui-même de me demander de te le dire. Je t'expliquerai tout plus tard. »

Et Pierre avait continué, racontant en deux mots hâtifs l'extraordinaire mariage secret, — et la tyrannie de Navagero sur sa sœur, et la résolution de celle-ci, et leur départ à tous sur le yacht, et la cérémonie dans le vieux palais génois. Il avait choisi, pour faire ce récit à son ami, le moment où, dans le vestibule du restaurant, Berthe ôtait à quelques pas d'eux son manteau et son voile, tandis qu'eux-mêmes déposaient leurs pardessus aux mains du chasseur. C'était le premier instant où elle les eût laissés seuls depuis la descente du train, et elle semblait se complaire à le prolonger. Ni l'un ni l'autre ne prenait garde à l'attention avec laquelle elle les observait qui causaient, d'autant plus vivement qu'un orchestre de tsiganes jouait auprès, couvrant leurs voix. Et quand la jeune femme se rapprocha :

— « Avec tout cela, tu n'as pas eu le temps de voir Gênes? » demanda Olivier, changeant à moitié de conversation. Mais comment Berthe n'aurait-elle pas cru qu'ils en changeaient tout à fait?

— « Rien que d'avoir entendu ce nom, » songeait-elle, « et voilà comme il est troublé!... Quel hypocrite que l'autre! »

— « Mais si... » répondait Hautefeuille. « La mer était trop mauvaise, nous ne sommes revenus que le lendemain. »

— « Ils ont passé la nuit là-bas, » se dit Olivier. D'ailleurs, ils l'auraient passée ensemble sur le bateau, sa conclusion eût été pareille. N'est-ce pas le rêve de toutes les maîtresses mariées, le roman dans leur roman : s'assurer la douceur d'une vraie nuit d'amour, pleinement, longuement savourée

en un asile protégé? Et comme si la destinée s'acharnait à dissiper ses derniers doutes, voici qu'en traversant le restaurant pour gagner une table libre, parmi la foule bigarrée des dîneurs et des dîneuses, Hautefeuille s'arrêta. Il saluait quatre personnes assises à une table plus élégamment servie que les autres et jonchée de fleurs rares :

— « Tu n'as pas reconnu ton ancienne camarade de cotillon? » dit-il à Olivier en revenant à côté des Du Prat.

— « Yvonne de Chésy? En effet, elle n'a pas changé... Comme elle reste jeune! » fit Olivier. Il avait devant lui une large glace dans laquelle se réfléchissait le pittoresque tohu-tohu du restaurant à la mode, avec ses tabléées de femmes du monde et du demi-monde en toilettes parées et en chapeau, se coudoyant, se dévisageant, et accompagnées par des hommes qui connaissaient les unes et les autres. La position des convives faisait que Du Prat voyait Yvonne en profil perdu. Elle avait en face d'elle son mari, non plus l'étourdi et fringant Chésy de la *Jenny*, mais un être nerveux, inquiet, absent, l'image trop exacte du joueur décavé, qui se demande, en plein décor de luxe, s'il ne va pas sortir de la chambre pour se brûler la cervelle. Entre ce convive visiblement mal à son aise et la jeune femme toujours rieuse, et qui ne soupçonnait rien, se tenait un personnage de mine ignoble, les bajoues tombantes, les yeux perçants, inquisiteurs, brutaux, dans un masque de chair sanguine, une rosette d'officier à la boutonnière, qui faisait une manifeste cour à la jeune femme. Entre Yvonne et Chésy, une seconde femme était assise, dont Olivier ne voyait d'abord que la nuque. Puis il observa qu'une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cette femme se retournait pour regarder vers leur table, à eux... Il y avait dans l'attitude de cette inconnue, quelque chose de si étrange, la préoccupation qu'elle montrait du groupe formé par les Du Prat et par Hautefeuille contrastait si fort avec sa tenue, avec l'expression réservée de son visage, qu'Olivier eut un éclair de nouvelle espérance. Si cette femme, jolie et fine, avec une expression si doucement intéressante, était cette

maîtresse aimée de Pierre? Et, comme distraitement il demanda :

— « Avec qui donc dînent les Chésy? Qui est cet homme décoré?... »

— « C'est Brion, le financier, » dit Hautefeuille ; « et cette charmante femme en face de lui, c'est sa femme... »

Olivier regarda de nouveau dans la glace ; et cette fois, il surprit les yeux de Mme Brion fixés bien évidemment sur lui. Sa mémoire, si absolument fidèle pour ce qui touchait à son passé romain, lui rappela ce nom qu'il entendit en souvenir distinctement, tel qu'il avait été prononcé devant lui par une inoubliable voix. Il se revit dans une allée de la villa Cœlimontana, parlant à Ely de son amitié pour Pierre et engageant avec elle une discussion comme il en avait eu bien souvent. Il soutenait, lui, que l'amitié, ce sentiment si pur, si fier, ce mélange d'estime et de tendresse, d'absolue confiance et de sympathie lucide, ne peut exister que d'un homme à un homme. Elle prétendait, elle, avoir une amie dont elle était aussi sûre qu'il pouvait l'être, lui, de Pierre Hautefeuille, et elle avait nommé Louise Brion. C'était donc cette amie d'Ely qui dînait maintenant à quelques pas de leur table ; et si cette femme le regardait, lui, avec cette insistance singulière, c'est qu'elle savait... Que savait-elle?... Qu'il avait été l'amant de Mme de Carlsberg?... Sans aucun doute. Que Pierre l'était aujourd'hui?... Cette fois, l'obsession de cette idée devint si violente, si impérieuse, qu'Olivier comprit qu'il ne pouvait plus la supporter. Mais n'avait-il pas à sa portée, et toute de suite, un moyen d'apprendre la vérité? Corancez n'avait-il pas annoncé qu'il finirait la soirée à la maison de jeu? Et lui, qui avait passé l'hiver avec Hautefeuille et Mme de Carlsberg, savait certainement à quoi s'en tenir. Olivier se dit : « Je l'interrogerai, carrément, nettement. Qu'il parle ou non, je lirai sa pensée dans yeux... Il est si étourdi!... » Puis il eut honte d'un pareil procédé comme d'une affreuse indécatesse vis-à-vis de son ami. « Voilà ce que c'est que la seule présence d'une femme

entre deux hommes de cœur. Comme ils s'avilissent aussitôt!... Non, je n'essaierai pas de faire parler Corancez... Et pourtant!... » Étourdi, Corancez? On ne pouvait pas se tromper d'une façon plus complète sur le fin Méridional. Par malheur, il était quelquefois trop fin, et, dans la circonstance, cet excès de subtilité devait lui faire commettre l'irréparable faute d'éclairer définitivement Olivier. Car les scrupules de celui-ci ne devaient pas tenir, hélas! contre la tentation. Après ce qu'il s'était dit, et malgré ce qu'il sentait si nettement, il succomba au funeste désir de savoir, lorsque vers les dix heures il rencontra Corancez dans une des salles du Casino et, brusquement, il lui demanda :

— « Cette baronne Ely dont vous parliez dans le train, c'est bien la belle Mme de Carlsberg que j'ai connue à Rome?... Celle qui a épousé un archiduc d'Autriche?... »

— « Elle-même, » répondit Corancez, qui se dit à part lui : « Tiens ! Hautefeuille n'a pas bavardé... Du Prat l'a connue à Rome? Pourvu qu'il n'y ait pas de *paquet* de ce côté-là, et qu'il n'aille rien raconter à Pierre!... » Et tout haut : « Pourquoi me demandes-tu cela? »

— « Pour rien, » fit Olivier. Il ajouta après un silence : « Est-ce que mon brave Hautefeuille n'est pas un peu amoureux d'elle?... »

— « Nous y voici ! » songea le Méridional ; « il le saura toujours tôt ou tard : mieux vaut que ce soit tôt, ça évite les gaffes... » Et il répondit : « S'il en est amoureux ! j'ai vu naître ça... Il l'adore, tout bonnement... »

— « Et elle ? » interrogea Olivier.

— « Elle ? » répliqua Corancez. « Elle en est folle.... » Et, s'applaudissant de sa perspicacité, il se dit : « Au moins, je suis tranquille maintenant : Du Prat ne commettra pas d'impair!... »

Pour une fois, ce railleur ne saisissait pas lui-même la prodigieuse ironie de ses propres réflexions, et il était aussi naïf que sa clandestine épouse, la toute simple Andriana, qui, ayant retrouvé Mme Du Prat devant une table de roulette,

répondait aux questions tremblantes de la jeune femme sans s'apercevoir de ce trouble, avec la plus imprudente sérénité.

— « Vous avez parlé, dans le train, d'une baronne Ely... Quel drôle de nom ! »

— « C'est un diminutif d'Elisabeth assez fréquent en Autriche. Seulement elle l'écrit, je ne sais pourquoi, avec une *y* au lieu d'un *i*... »

— « Alors cette dame est une Autrichienne ? »

— « Comment ! Vous ne la connaissez pas ? Mais c'est Mme de Carlsberg, l'épouse morganatique de l'archiduc Henri-François... Vous la rencontrerez à Cannes, certainement. Et vous verrez comme elle est belle, et bonne, et sympathique !... »

— « Est-ce qu'elle n'a pas habité Rome autrefois ?... » demanda encore la jeune femme. Comme son cœur battait à oser cette question, à laquelle la Vénitienne répondit du ton le plus naturel :

— « Mais si, deux hivers. Elle n'était pas bien avec son mari, alors, et ils vivaient chacun de son côté. C'est un peu remis, à présent, quoique... »

Et l'excellente créature se tut, — par discrétion !

IX

L'AMI ET LA MAITRESSE (*suite*)

Le sentiment de joie profonde éprouvé par Ely, à constater, dans son rendez-vous nocturne avec Pierre, le silence d'Olivier, n'avait pas duré longtemps. Elle connaissait trop son ancien amant pour ne pas comprendre que ce n'était là qu'un suspens momentané d'une menace toujours présente. Elle savait ce qu'il pensait d'elle, et le délire de vision noire dont cet esprit malheureux était capable. Il ne pouvait pas

ne pas la juger aujourd'hui comme il la jugeait à l'époque de leurs amours, avec cette dureté forcenée dans la méses-time qui l'avait tant révoltée. Elle savait combien il aimait Haute-feuille, de quelle amitié passionnée, inquiète et jalouse. Non, il ne lui laisserait point cet ami si cher sans le lui avoir disputé, ne fût-ce, la jugeant comme il la jugeait, que pour le sauver de son influence. Et puis, son tact d'ancienne maîtresse ne s'y trompait pas, lorsque cet homme qu'elle avait connu si malade de sensualité haineuse apprendrait la vérité, ce serait en lui un réveil de ses plus basses, de ses plus féroces jalousies. N'avait-elle pas compté elle-même sur cette jalousie, au début, quand elle nourrissait des projets de vengeance dont aujourd'hui elle avait honte ? Ces idées s'étaient représentées devant sa raison, presque aussitôt après le départ d'Hautefeuille. Elle l'avait, comme déjà la première fois, accompagné jusqu'au seuil de la sépa- le tenant par la main et le conduisant à travers les meub l'adu salon, dans l'obscurité, tout émue et si fière de ne pde ce ir trembler cette main du jeune homme, indifférent au tayer. Au contact de l'air froid de la nuit, elle avait frissonné... Une dernière étreinte, leurs bouches unies dans un avide et dernier baiser, ce baiser de tous les adieux, — toujours déchirant quand on aime : le sort est si traître et le malheur va si vite ! — quelques minutes d'attente à écouter son pas dans l'allée déserte du jardin, — et elle était rentrée pour retrouver dans son lit solitaire la place, froide maintenant, où avait reposé son Aimé... Là, dans cette mélancolie soudaine de la séparation, son intelligence s'était réveillée du songe d'oubli et de volupté prolongé durant ces dernières heures. Le sens de la réalité lui était revenu, et elle avait eu peur... Cette peur avait été très vive, mais courte. Ely était d'une lignée de gens ayant fait la guerre. Elle était capable, en action, de vigoureux partis pris ; et, en pensée, de cette énergie qui dresse un état exact de situation. Ces âmes-là, fortes et lucides, ne s'attardent pas aux fièvres de l'ima-gination maladive où s'affole la faiblesse. Elles voient claire-

ment approcher le danger. C'est ainsi qu'au plus fort de sa passion naissante pour Hautefeuille, — sa confiance à Mme Brion en faisait foi, — elle avait prévu, avec une quasi-certitude, le heurt de son amour contre l'amitié d'Olivier pour Pierre. Mais ce réalisme courageux fait qu'une fois en présence de ce danger, ces mêmes âmes le circonscrivent, le mesurent. Elles constatent avec précision les données de la crise qu'elles traversent, et elles ont cette autre force d'oser espérer, en sachant pourquoi, dans des moments qui paraissent désespérés. Si après le départ d'Hautefeuille et en remettant sa tête lassée sur l'oreiller de volupté, devenu un oreiller d'anxieuse insomnie, Ely de Carlsberg avait eu une reprise d'affreuse inquiétude, quand elle se leva le lendemain matin, elle était de nouveau en confiance avec l'avenir. Elle espérait.

Elle espérait, — et pour des motifs qu'elle voyait, devant elle, comme son père le général pouvait voir un terrain de bataille, nettement, précisément. Elle espérait dans l'amour, d'abord, qu'Olivier Du Prat devait porter à sa femme. Elle-même, elle avait si bien éprouvé quel rajeunissement procure au cœur l'émotion d'aimer une âme jeune, vierge, naïve à la vie, combien notre être moral s'y retrempe, s'y repétrit, s'y recrée, comme on réapprend à ce contact la foi au bien, la magnanimité des généreuses indulgences, la noblesse de la charité, comme on s'y lave des honteuses rancunes, des vilains sentiments et de leur souillure. Olivier avait épousé une enfant de son choix, dont il était aimé, sans doute, et qu'il aimait. Pourquoi n'aurait-il pas subi, lui aussi, la bienfaisante influence de la jeunesse et de la pureté? Et alors, où trouverait-il la force de faire du mal à une femme dont il avait pu souffrir, qu'il pouvait juger sévèrement, iniquement, mais dans l'actuelle sincérité de laquelle il lui faudrait bien croire? — Ely espérait dans cela encore, dans cette vérité de sa passion pour Pierre, dans l'évidence qu'Olivier aurait du bonheur de son ami : « Le premier mouvement de défiance

une fois passé, il réfléchira, il s'enquerra. Il saura que je n'ai eu vis-à-vis de Pierre aucun des défauts dont il m'a fait jadis des crimes : ni orgueil, ni légèreté, ni coquetterie... » Elle avait été si simple, si droite, si honnête dans cet amour ! Comme toutes les personnes que possède un sentiment très complet, il lui semblait impossible que l'on pût méconnaître la bonne foi de son cœur. — Et puis, elle espérait dans leur honneur à tous les deux : dans celui de Pierre, d'abord, qui, non seulement ne parlerait pas, elle en était sûre, mais qui, en outre, emploierait toute sa force à ne pas se laisser deviner même par son plus intime ami ; dans l'honneur d'Olivier ensuite : elle le savait si scrupuleux dans toutes les questions de délicatesse, si surveillé dans ses propos, si *gentleman* ! Lui non plus ne voudrait jamais parler. Prononcer le nom d'une ancienne maîtresse, lorsque cet amour s'est noué et dénoué dans certaines conditions de mystère, c'est manquer à un contrat tacite aussi sacré qu'une parole d'honneur. C'est se dégrader à ses propres yeux. Olivier se respectait trop pour commettre une telle faute, sinon dans l'égarement d'une crise affolante de douleur. Cette crise, pouvait-il l'avoir dans les conditions où il revenait, marié, heureux, après des mois et des mois, presque deux années ? Non, il ne l'aurait pas, et, surtout, il ne voudrait pas l'infliger à son ami... — Enfin, c'était le dernier motif sur lequel reposait l'espoir d'Ely, le plus ferme, et cette conception prouvait à quelle profondeur elle connaissait Olivier : parler d'elle à Pierre, c'était mettre une femme entre eux deux, c'était corrompre la sérénité idéale de leur affection que jamais un nuage n'avait traversée. Quand il ne se respecterait pas lui-même, Olivier respecterait cette affection. — Telles étaient les pensées sur lesquelles la malheureuse femme vécut cette journée qui suivit l'arrivée d'Olivier à Cannes ; et c'était la journée justement où les soupçons du jeune homme prenaient corps, celle où les indices s'accumulaient autour de lui pour se condenser en une absolue certitude, grâce à la parole bien intentionnée, mais irréparable, de Corancez...

Ces motifs d'espérer, Ely de Carlsberg se les était donnés avec sa raison. Sa raison allait les lui arracher, un par un, au cours de la première semaine qui suivit le retour d'Olivier; et cela sans qu'elle le rencontrât une seule fois. Elle n'avait rien tant appréhendé que de se retrouver en face de lui. Pourtant, combien elle eût préféré une explication, même la plus violente, à cette absence totale de contact, — évidemment intentionnelle de la part du jeune homme, car, du point de vue de la politesse, elle n'était même pas correcte! — Un seul moyen restait à Ely pour savoir la vérité : les conversations d'Hautefeuille... Quelle douleur dans sa douleur! Quelle angoisse dans son angoisse! Ce fut par Hautefeuille uniquement qu'elle entendit parler d'Olivier pendant cette interminable semaine. Ce fut par Hautefeuille qu'elle assista au drame moral qui se jouait dans le cœur de son ancien amant. Pierre trouvait tout naturel de communiquer à sa chère confidente les inquiétudes que lui donnait son ami, et il ne se doutait pas que les moindres détails revêtaient pour elle une signification terrible. Chacune de leurs causeries pendant ces mortels huit jours la fit descendre plus avant dans les profondeurs dange-reuses des pensées d'Olivier; et chacune annonça la possibilité d'abord, puis l'approche d'une catastrophe, probable enfin jusqu'à la certitude. Le premier coup fut porté à Ely au lendemain même de ce dîner à Monte-Carlo, quand elle revit Pierre, non plus dans l'intimité secrète du rendez-vous nocturne, mais à cette grande soirée chez elle dont il avait été parlé dans le train. Il arriva tard, lorsque les salons étaient déjà remplis de monde, vers les onze heures :

— « C'est mon ami Olivier qui a insisté pour me retenir, » dit-il en s'excusant auprès de Mme de Carlsberg; « j'ai cru qu'il ne me laisserait jamais m'en aller. »

— « Il aurait voulu vous garder pour lui seul, » répondit-elle; « il y a si longtemps qu'il ne vous a vu!... » Puis, le cœur battant, car elle allait savoir peut-être après cette phrase si Du Prat, voyant Hautefeuille venir chez elle, avait manifesté quelque répugnance : « Il faut ménager sa susceptibilité de vieil ami. »

— « Il n'est pas susceptible, » répondit Pierre : « il sait trop combien je lui suis attaché... Il s'attardait à me parler de lui et de son ménage... » Et, tristement... « Il est si malheureux ! Sa femme est si peu faite pour être sa femme ! Elle le comprend si mal ! Il ne l'aime guère et elle ne l'aime guère... Ah ! c'est affreux !... »

Ainsi le rajeunissement du cœur d'Olivier par un jeune amour, ce renouveau sentimental sur lequel l'ancienne maîtresse avait tant compté, n'était qu'une de ses illusions à elle. Cet homme était malheureux par ce mariage même où elle avait voulu voir un gage assuré d'oubli, un effacement de leur commun passé. Cette révélation lui parut si grave pour l'avenir de son propre bonheur qu'elle voulut en savoir davantage, et elle s'oublia longuement à interroger Pierre, dans un angle du petit salon. Ils se tenaient au pied de l'escalier intérieur qui menait à sa chambre. Par un de ces contrastes qui avivent chez deux amants la brûlante douceur de leur complicité, ce salon traversé par eux aux minutes périlleuses, sans lumière, la main dans la main, ce petit salon, témoin de leurs secrets rendez-vous, était, à cette heure, empli de mouvement et de lumière. Une foule s'y pressait, qui donnait cette sensation d'une aristocratie mondiale si particulière aux fêtes de la Riviera. Il servait de passage entre la serre illuminée et les pièces du rez-de-chaussée, parées d'arbustes et de fleurs, et regorgeant d'invités. Les plus jolies femmes des colonies anglaise et américaine se trouvaient là, étalant un luxe extravagant de bijoux, parlant et riant haut, avec ces splendeurs de carnation propres à leur race, et mêlées à des Italiennes, à des Russes, à des Autrichiennes, toutes pareilles au premier regard, toutes différentes au second. L'élégance fastueuse des toilettes affichait la surcharge du luxe étranger. Des habits noirs circulaient parmi ces femmes, portés par tout ce que la ville d'hiver comptait de princes authentiques et aussi d'hommes à la mode. Chaque variété de l'espèce était représentée : le sportsman le plus célèbre par son adresse au tir aux pigeons coudoyait un explorateur venu

en Provence pour se reposer de cinq années passées « dans les ténèbres de l'Afrique », et tous deux causaient avec un romancier parisien du plus beau talent, un hercule normand à visage de faune, la lèvre heureuse, les yeux railleurs, qui devait, quelques hivers plus tard, dans cette même ville, assister vivant à une mort pire que la mort, à l'irréparable naufrage de sa magnifique intelligence. Mais, ce soir-là, un air de gaieté courait dans ces salons, éclairés par d'innombrables lampes électriques, ventilés par les souffles tièdes du premier printemps. Encore quelques jours, et cette société se disperserait aux quatre coins de l'un et de l'autre continent. Cette fête devait-elle son animation à ce sentiment d'une saison presque finie, d'un adieu voisin? Toujours est-il que cette alacrité paraissait gagner jusqu'au maître du logis, l'archiduc Henri-François lui-même. C'était sa première apparition dans le salon de sa femme depuis la terrible scène où il était venu y chercher Verdier et l'emmener quasiment de force vers le laboratoire. Ceux et celles qui avaient assisté à son algarade dans cette lointaine après-midi et qui assistaient à la réception de ce soir : Mme de Chésy, par exemple, Mme Bonaccorsi, Mme Brion, venue de Monte-Carlo pour deux jours, Hautefeuille, devaient être stupéfaits de ce changement. Le tyran traversait un de ces moments de grâce extrême et de bonne humeur où il était impossible de lui résister. Il passait de groupe en groupe, avec un mot aimable pour tous et pour toutes. En sa qualité de neveu d'empereur et qui avait failli régner, il possédait le don princier par excellence, une mémoire infailible des physionomies. Elle lui permettait d'appeler par leur nom les personnes qui lui avaient été présentées seulement une fois. Il y joignait cet autre don, qui trahissait en lui l'homme supérieur : une étonnante puissance d'entretenir chacun de sa spécialité. A un général russe, célèbre pour avoir construit la plus hardie des voies ferrées en plein désert asiatique, il parlait des plateaux transcaspiens avec des connaissances d'ingénieur et d'hydrographe. Au romancier parisien, il venait de réciter une strophe de son

premier volume, un recueil de vers trop oublié. Avec un diplomate longtemps accrédité aux États-Unis, il discutait des questions de tarif, et il allait tout à l'heure recommander au professionnel du tir aux pigeons le fusil dernier modèle avec une science d'armurier, parler à Mme Bonaccorsi de ses parents de Venise comme un archiviste de la bibliothèque Saint-Marc, à Mme de Chésy de ses toilettes, comme un assidu de l'Opéra, dire un mot aimable et particulier à Mme Brion sur la maison Rodier et son rôle dans un important emprunt autrichien. Cette prodigieuse souplesse d'intelligence, servie par la plus technique des mémoires, faisait de lui, quand il daignait plaire, une séduction vivante. Il était arrivé ainsi, au milieu de l'enchantement universel, jusqu'au dernier salon, où il aperçut sa femme causant avec Hautefeuille. A cette vue, et comme si de surprendre Ely en tête-à-tête avec le jeune homme lui était un plaisir de plus, ses prunelles bleues, si vives dans son teint coloré, brillèrent davantage encore, et, s'avancant jusqu'à eux qui se taisaient devant son approche, il dit à la baronne, tout naturellement, — mais la bonhomie du ton soulignait encore l'ironie de la phrase :

— « Je n'ai pas aperçu votre amie, Mlle Marsh, ce soir. Est-ce qu'elle n'est pas ici ? »

— « Elle m'avait promis de venir, » répondit Mme de Carlsberg. « Elle est sans doute souffrante... »

— « Vous ne l'avez donc pas vue aujourd'hui ? » demanda le prince.

— « Si, ce matin... Votre Altesse me dira-t-elle pourquoi elle me pose ces questions ? »

— « Mais, » fit l'archiduc, « c'est que je m'intéresse très particulièrement à toutes les personnes auxquelles vous vous intéressez... »

En prononçant ces paroles d'une insolence railleuse, les yeux du mauvais homme posèrent sur Hautefeuille un regard si sauvage que celui-ci en éprouva une commotion presque magnétique. Ce ne fut qu'un éclair, et déjà le prince était dans un autre groupe, causant de chevaux, cette fois, et du

dernier Derby avec l'anglomane Navagero, sans plus prendre garde aux deux amants qui se séparèrent après quelques minutes d'un silence lourd de sous-entendus.

— « Il faut, » dit Mme de Carlsberg, « que j'aie à parler à Andriana. Je connais trop le prince pour n'être pas sûre que sa bonne humeur cache quelque cruelle vengeance. Il a dû trouver le moyen de brouiller Florence avec Verdier... Allons, à tout à l'heure... Et ne vous laissez pas trop attrister par les misères du mariage de votre ami... Je vous le jure, il y en a de pires... » Elle remuait, en parlant, un grand éventail de plumes blanches. Le parfum qu'elle préférait, ce parfum associé pour le jeune homme aux plus voluptueuses émotions, flottait autour de ces souples plumes. Elle inclina doucement la tête en signe d'adieu, et ses doux yeux sombres clignèrent avec cette tendre finesse de complicité qui met comme un invisible baiser sur le cœur d'un amant. Mais, à cet instant, Pierre n'était pas capable de sentir cette douceur. Il venait de subir à nouveau, en présence de l'archiduc, ce chagrin, la plus affreuse rançon de l'adultère : voir celle que l'on aime maltraitée par quelqu'un qui en a le droit, et ne pas pouvoir la défendre. Il la regardait maintenant s'éloigner avec sa démarche de reine, si belle, si élégante, et son port si fier dans sa robe de moire rose lamée d'argent. Il discernait sur cet admirable visage, qu'il voyait de profil, tandis qu'elle traversait le salon, une mélancolie profonde ; et, une fois de plus, il la plaignait, avec tout son cœur, des duretés de son mariage. Il ne soupçonnait guère que les ironies de l'archiduc laissaient en ce moment Mme de Carlsberg très indifférente. Les amours de miss Marsh avec Verdier ne l'intéressaient pas non plus assez pour qu'une menace suspendue sur eux l'accablât ainsi. Non. Ce qui pesait sur l'esprit de la jeune femme d'un poids si lourd, à cette minute et dans cette fête, c'était cette idée : « Olivier est mal marié. Il n'est pas heureux. Cette douceur de cœur que lui eût donnée l'amour, s'il avait aimé sa femme, il ne l'a pas acquise... Il est resté le même. Alors, il me hait toujours... Il lui a suffi d'apprendre que Pierre passait la soi-

rée ici, et déjà il a voulu l'empêcher de venir. Il ne sait rien cependant... Ah ! Quand il saura !... » Et, s'obstinant à l'espérance, elle se contraignait à se dire, à se répéter : « Eh bien ! quand il saura, il comprendra que je suis sincère, et que je n'ai jamais fait, que je ne ferai jamais souffrir son ami... »

Cette seconde illusion, qu'Olivier serait touché par la vérité, par la noblesse de son amour, Pierre lui-même allait de nouveau l'en réveiller. Trois jours avaient passé depuis la soirée, durant lesquels le jeune homme n'avait pas revu sa maîtresse. Si cruelles que leur fussent les séparations, Ely avait jugé plus sage de les prolonger pendant le séjour des Du Prat. Elle se rattraperait plus tard, comptant passer à Cannes avec Hautefeuille les longues semaines des mois d'avril et de mai, si doux, si fleuris, si solitaires sur cette côte, parmi les jardins abandonnés. Le projet d'un voyage en Italie, où ils se retrouveraient, comme à Gênes, dans un décor de beauté, la hantait aussi, et la perspective de cette félicité certaine si elle échappait au danger actuel lui donnait la force de supporter l'insupportable : cette absence avec toutes les possibilités de la présence, — s'aimer tant, être si voisin et ne pas se voir ! — C'était le seul moyen, croyait-elle, d'empêcher que le soupçon naquit chez Olivier. Après ces trois longues journées de nostalgie, elle avait fini par donner rendez-vous à Pierre l'après-midi, et dans ce jardin de la villa Ellen Rock qui leur rappelait à tous deux une heure exquise. Tandis que sa voiture l'emportait vers le cap d'Antibes, elle regardait sur la crête des murs frémir les feuillages des rosiers grimpants, plus longs déjà, plus fournis, qui retombaient en lourdes branches au lieu de se dresser et qui projetaient une ombre plus épaisse. Un incendie de roses grand ouvertes y brûlait maintenant. Au pied des oliviers argentés, la poussée verte du jeune blé égayait la terre brune des champs. C'étaient les signes visibles qu'en ces trois semaines l'année avait passé de l'hiver au printemps, et la jeune femme en tressaillit, d'un petit frisson de tristesse. C'était comme si elle eût senti le

temps s'écouler, et, avec le temps, son bonheur. Malgré le ciel d'un azur plus caressant et plus tiède encore, malgré la mer bleue, malgré les parfums épars dans l'air léger, malgré la féerie des fleurs écloses autour de ses pas, elle n'avait plus, en suivant les allées toujours bordées d'iris et de cinéraires, d'anémones et de pensées, son âme allègre de l'autre rendez-vous. Elle aperçut la silhouette d'Hautefeuille qui l'attendait sous le grand pin parasol au pied duquel ils s'étaient reposés. Tout de suite elle reconnut que lui non plus n'était pas l'amant de cette autre fois, ravi d'une joie parfaite, extatique, sans arrière-pensée. Il semblait qu'une ombre flottait sur ses yeux et sur son esprit. Ce n'était pas qu'il eût un grief contre elle. Non. Il était aussi tendre, aussi confiant. L'autre n'avait rien révélé du redoutable secret. Pourtant, si Pierre était troublé, c'était bien à cause d'Olivier. Il l'avoua aussitôt, et sans même qu'Ely l'interrogeât. Il disait :

— « Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir entre nous. Mais j'ai l'impression bien étrange que certaines choses de moi l'irritent, l'énervent, lui déplaisent... Il m'en veut pour des riens auxquels il n'aurait même pas pris garde auparavant : ma camaraderie avec Corancez, par exemple. Croiriez-vous qu'il m'a reproché, comme une mauvaise action, de m'être prêté à la cérémonie de Gênes?... Et tout cela, pour avoir, hier, rencontré de nouveau dans le train ce brave Marius et sa femme à la station du Golfe-Juan ! « Nous avons notre nid par là, » m'a dit Corancez, et il m'a aussi dit — c'est son mot — que « la bombe allait éclater. » C'est notre amie Andriana qui veut parler à son frère, maintenant... Je raconte cette histoire à Olivier, pour l'amuser, et le voilà qui s'indigne, qui s'emporte jusqu'à prononcer le mot de chantage, — un chantage contre Navagero, contre cet exploiteur abominable !... Je lui réponds. Il me répond... Vous ne vous imaginez pas de quel ton et en quels termes il m'a parlé de moi-même, du danger que je courais en fréquentant la société d'ici, de l'inquiétude que je lui donnais par mes changements de goûts et d'idées... Cannes serait habité par des escrocs, et qui voudraient m'affilier à

leur bande, il ne m'aurait pas gourmandé autrement. C'est inexplicable, mais c'est ainsi : de mè voir heureux ici le peine, le froisse, le blesse... Comprenez-vous cette folie ? Un ami que j'aime tant et qui m'aime tant !... »

— « C'est pour cela qu'il ne faut pas lui en vouloir, » répondit Ely. « Quand on souffre, on devient injuste, et il souffre de son mariage. C'est si dur d'avoir manqué ce bonheur-là !... » Elle avait parlé de la sorte par une naturelle générosité. Cette âme effrénée, violente, mais fière et noble, eût jugé indigne de pratiquer ce travail secret d'empoisonnement que les épouses et les maîtresses exercent avec une si criminelle, une si sûre science, contre les amitiés d'un mari ou d'un amant, lorsque ces amitiés leur déplaisent. En elle-même, elle s'était dit : — Olivier a deviné que Pierre aime quelqu'un. Soupçonne-t-il que c'est moi ?... »

La réponse à cette question n'était pas douteuse. Ely avait trop souvent constaté, à Rome, la presque infailible perspicacité d'Olivier à découvrir les dessous cachés des intrigues d'amour nouées autour d'eux. Bien qu'elle continuât, malgré tout, à espérer dans son honneur de galant homme, elle appréhendait, avec une angoisse chaque jour plus douloureuse, l'instant où elle acquerrait la preuve qu'il *savait*. Comme on voit, ces deux êtres arrivaient à se rapprocher à travers Hautefeuille, à se pénétrer, à se mesurer, même avant que l'inévitable choc les précipitât l'un contre l'autre. Ce fut encore Pierre qui vint apporter à sa pauvre maîtresse cette preuve dont elle avait soif à la fois et peur... Cette nuit-là, exactement la septième depuis l'arrivée d'Olivier, elle attendait Pierre à onze heures et demie, derrière la porte ouverte de la serre. Elle l'avait à peine entrevu dans la journée, le temps de lui fixer ce rendez-vous nocturne dont l'approche la brûlait d'une fièvre si douce. L'après-midi avait été voilée, lourde, orageuse ; et maintenant le dôme opaque des nuages tendus sur le ciel ne laissait filtrer aucun rayon de lune, aucune lueur d'étoiles. Par instants, un immense éclair courait au

ras de l'horizon, illuminant tout le jardin sous les yeux de la jeune femme qui penchait sa tête pour épier. Les allées blanches bordées d'agaves bleuâtres, les gazons semés de massifs fleuris et de hauts palmiers au tronc chevelu, les cannes vertes des bambous, un bouquet de pins parasols au tronc rougeâtre, au feuillage obscur, apparaissaient dans un coup subit de lumière ; et l'ombre, tout de suite, s'épaississait plus noire, plus impénétrable. Était-ce l'énervement de la tempête approchante ? — Car un grand souffle de vent chaud se levait, annonçant un passage d'ouragan. — Était-ce le remords d'exposer son ami, quand il devrait repartir, à la violence de l'orage ? Ely était anxieuse, troublée, misérable. Lorsque enfin, à la lueur d'un de ces froids et livides éclairs, elle aperçut Hautefeuille qui glissait le long du rideau de bambous, ce fut d'anxiété que battit son cœur :

— « Mon Dieu ! » lui dit-elle, « tu n'aurais pas dû venir par une nuit pareille... Écoute... »

De larges gouttes de pluie commençaient de tomber sur le vitrage de la serre. Deux coups de tonnerre éclatèrent au lointain, formidables. Et voici que les gouttes de pluie se firent plus nombreuses, et ce fut autour des deux amants, sous le dôme de verre qui les protégeait, un roulement si continu, si sonore, qu'ils entendaient à peine leurs propres paroles.

— « Tu vois que notre bon génie nous a protégés, » dit le jeune homme en la serrant contre lui avec passion, « puisque je suis arrivé à temps... J'ai été trop malheureux, ce soir ! Il me fallait ta présence pour me remettre, pour me faire du bien... »

— « Tu es tout ému en effet, » dit-elle ; — et, dans l'ombre, lui palpant le visage de ses douces mains caressantes et inquiètes, elle ajouta, la voix altérée : « Tes joues sont brûlantes ?... Tu as des larmes dans les yeux ?... Que se passe-t-il ? »

— « Tout à l'heure, » répondit Pierre, « quand je me serai réchauffé à te sentir là... Mon Dieu ! Comme je t'aime ! Comme je t'aime !... » répétait-il avec une exaltation où elle le sentit souffrir. Et plus tard, quand ils furent tous deux dans

la solitude de la chambre : — « Je crois qu'Olivier devient fou, » lui dit-il. « Ces jours derniers il avait été plus étrange encore... Ce soir, il me regardait d'un regard si particulier, si insistant, si entrant, que j'en étais presque gêné. Je ne lui ai pourtant fait aucune confidence, et j'avais l'impression qu'il lisait en moi, — pas ton nom... ah ! heureusement pas cela, pas cela !... — mais, comment te dire ? mon impatience, mon désir, ma passion, mon bonheur, tous mes sentiments, et que ces sentiments lui faisaient horreur !... Pourquoi ? Est-ce assez injuste ? Lui ai-je pris quoi que ce soit de notre amitié pour te le donner ? Enfin j'étais mal à l'aise. A dix heures, je prends congé de sa femme et de lui... Un quart d'heure après, on frappait à la porte de ma chambre. C'était Olivier. Il me demande : « Veux-tu que nous allions nous « promener ? Je sens que je dormirai mal, si je n'ai pas marché. » Je lui réponds : « Je ne peux pas, j'ai des lettres à « écrire. » Il me fallait bien trouver une excuse. Il me regarda de nouveau avec ce même regard qu'il avait eu pendant le dîner... Et, tout d'un coup, il se mit à rire. Je ne peux pas te rendre ce rire. C'était quelque chose de cruel, d'affreux, d'insultant, d'impossible à supporter. Il ne m'avait pas dit un mot et je savais que c'était de mon amour qu'il riait ainsi. Je l'arrêtai, je sentais une espèce de fureur me gagner moi-même. Je lui demandai : « De quoi ris-tu ?... » Il me répondit : « D'un souvenir... » Son visage devint tout pâle. Il cessa de rire aussi brusquement qu'il avait commencé. Je vis qu'il allait fondre en larmes, et avant que j'eusse pu rien lui demander, il m'avait dit adieu et il était sorti de la chambre... »

Il y a dans le jeu naturel et logique de certaines situations une nécessité de conflit tellement inéluctable que ceux mêmes qui doivent s'y briser admettent ce conflit, quand il arrive, sans essayer de l'écarter. C'est ainsi que dans la vie publique, les peuples acceptent la guerre, et, dans la vie privée, des rivaux le duel, avec une passivité fataliste qui dément parfois

leur caractère tout entier. Ils se reconnaissent pris dans l'orbite d'une puissance plus forte que la volonté humaine. Quand Pierre Hautefeuille l'eut quittée, cette nuit-là, Ely de Carlsberg éprouva cruellement cette impression du combat inévitable, et d'un combat, non pas contre un homme seulement, mais contre une destinée. Tant que son amant fut auprès d'elle, ses nerfs tendus lui permirent de se dominer. Lui parti, elle s'abandonna. Et, seule, sans avoir la force de regagner son lit, affaissée, écroulée sur un fauteuil, elle commença de pleurer longuement, indéfiniment, comme un pauvre être qu'elle se sentait, si traqué, si menacé, si vaincu d'avance ! Son dernier motif d'espérer venait de s'évanouir. Après la scène que lui avait rapportée Pierre, elle ne pouvait plus douter qu'Olivier ne sût tout. Oui, il savait tout ; et ses nervosités, ses colères, son rire, son désespoir le prouvaient trop, il n'acceptait rien. La tempête des volontés frénétiques était maintenant déchaînée en lui. Parvenu à ce point d'exaspération et de lucidité, qu'allait-il faire?... Il chercherait à la revoir, d'abord. De cela elle était aussi absolument certaine que s'il eût été là debout, et riant du rire cruel qui avait percé le tendre Hautefeuille. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, elle serait en présence de cet ennemi mortel, non pas seulement de sa personne, mais de son amour. Il serait là, elle le verrait, elle l'entendrait bouger, respirer, vivre. A cette idée, un frisson d'horreur lui courait sur toute la chair. Elle éprouvait, à penser que cet homme l'avait possédée, une souffrance aiguë qui lui arrêta le cœur. Le souvenir des caresses données et reçues la soulevait d'une nausée et l'écrasait d'une détresse. Jamais autant qu'à cette minute elle n'avait senti combien son sincère, son profond amour avait réellement fait d'elle une autre femme, une créature rajeunie, renouvelée, pardonnée... Soit ! Cette odieuse présence de l'ancien amant, elle l'accepterait, elle la supporterait. Ce serait le châtiment de n'avoir pas attendu ce grand amour d'aujourd'hui dans une pureté entière, de n'avoir pas prévu qu'elle rencontrerait un jour un

Hautefeuille, de ne s'être pas gardée digne de lui. Elle, la raisonneuse, la désabusée, elle en arrivait à cette religion, à ce mysticisme de son propre bonheur, si naturel à la femme vraiment amoureuse, et qui lui montre un blasphème, un sacrilège, une impiété dans les émotions qui n'ont pas eu l'être aimé pour principe. Hé bien ! Elle les expierait, ces émotions, en subissant cette présence... Hélas ! Olivier ne se bornerait pas à lui infliger le supplice d'être là, auprès d'elle. Il lui parlerait. Que lui dirait-il ? Que voudrait-il ? Que voulait-il?... Ely ne s'y trompait plus une seconde : aucun des sentiments de cet homme à son égard n'avait changé. A travers le récit d'Hautefeuille, elle avait de nouveau entendu ce rire douloureux et insulteur, qu'elle connaissait trop bien, et avec ce rire était remonté vers elle ce flot de sensualité haineuse dont elle avait été flétrie jadis à ne s'en jamais laver. Après l'avoir outragée, piétinée, quittée, après avoir mis entre eux l'irréparable de cet abandon et de son mariage, elle comprenait cette chose monstrueuse, impossible de la part d'un autre homme, naturelle de celui-ci, qu'Olivier l'aimait encore... Il l'aimait, si c'est aimer que d'avoir pour une femme ce mélange détestable de passion et de rancune qui fait jaillir sans cesse la colère de la jouissance et la férocité du plaisir. Il l'aimait. Son attitude était inexplicable sans l'anomalie de ce hideux sentiment conservé en lui à travers tout et malgré tout. Et, en même temps, il chérissait son ami de cette amitié jalouse, ombrageuse, passionnée, qui devait à cette minute le supplicier par des émotions d'une douleur et d'une étrangeté inouïes. Où ne l'entraînerait pas la frénésie d'une pareille souffrance, affolante comme une lame d'acier tournée et retournée dans la plaie : avoir aimé, aimer encore une ancienne maîtresse, de ce mauvais, de ce sinistre amour, et savoir que cette femme est la maîtresse du meilleur, du plus tendre ami, d'un frère de choix plus chéri qu'un vrai frère ? Aussi distinctement qu'elle pouvait voir les premiers rais de l'aube percer l'interstice des rideaux à la fin de cette nuit d'une méditation épouvantée, Ely voyait ce

sentiments à l'œuvre dans le cœur d'Olivier. « Qui sème le vent récolte la tempête », dit un proverbe de son pays. Quand elle avait souhaité de rencontrer Hautefeuille et de s'en faire aimer, elle avait voulu frapper Du Prat au plus vif, au plus saignant de sa sensibilité, l'atteindre dans cette amitié si vulnérable, l'y martyriser et se venger. Elle avait trop bien réussi. Quel coup allait-il lui porter, dans la rage de cette douleur ? Et elle-même, elle qui avait tant changé depuis l'instant où elle avait conçu le projet de cette cruelle vengeance, comment se défendrait-elle, et quel parti suivre ?... — Implorer cet homme, le supplier, l'apitoyer ?... Ou bien ruser avec lui, l'amener, à force d'adresse, à douter de sa liaison avec Hautefeuille ? Car enfin il n'avait aucune preuve... Ou mieux, lui tenir tête, et, quand il oserait se présenter devant elle, le mettre dehors ? Car il n'avait plus aucun droit... — Contre le premier de ces moyens son orgueil, contre le second sa noblesse, contre le troisième sa raison se révoltaient également. Dans les crises décisives comme celle que la pauvre femme traversait, l'être en appelle toujours d'instinct aux parties profondes de sa nature. Il se ramasse, il se replie sur le centre même de sa personne, sur son individu le plus intime. Au milieu d'une société raffinée jusqu'à l'excès et composite jusqu'au factice, Ely se distinguait par le besoin et l'énergie de la vérité. Comme elle l'avait dit à sa confidente dans les allées du jardin Brion, par cette nuit si récente, — si lointaine, — c'était la vérité de l'âme chez Hautefeuille qui l'avait attirée, charmée, séduite. C'était pour vivre une vraie vie, pour éprouver de vraies émotions, qu'elle s'était précipitée dans cet amour dont elle avait jugé par avance les pires dangers. Après avoir, en pensée, pris et repris, accepté et rejeté vingt projets, elle finit par décider avec elle-même qu'elle s'appuierait encore sur la seule vérité dans la scène redoutable qui se préparait, et elle se dit :

— « Je lui montrerai mon cœur tel qu'il est. Il marchera dessus s'il en a la force... »

Telle était la politique à laquelle s'arrêta, au terme de cette anxieuse insomnie, cette femme capable de bien des égarements, incapable d'un bas calcul et d'une mesquinerie du cœur. Elle y trouva, non pas l'oubli d'un péril trop imminent, mais ce calme dans le courage que procure à la créature humaine le fait d'être absolument, complètement dans la logique de ce qu'elle sent, de ce qu'elle croit, de ce qu'elle veut. Aussi ne fut-elle pas émue autant qu'elle-même s'y attendait, quand, vers les dix heures, elle reçut un billet qui lui montra combien elle avait deviné juste. Ce billet contenait peu de phrases, — mais quelle menace pour celle qui les lisait dans ce même petit salon où elle avait pris la résolution, si mal tenue, de renvoyer Pierre Hautefeuille, précisément par terreur de la catastrophe que ces quelques lignes annonçaient :

« Madame,

« J'aurai l'honneur de me présenter chez vous aujourd'hui à deux heures. Puis-je espérer que vous voudrez bien me recevoir, ou, si cette heure ne vous convenait pas, m'en fixer vous-même une autre, en ayant comme assuré que vos moindres désirs seront toujours des ordres pour

« votre respectueusement dévoué

« OLIVIER DU PRAT. »

— « Dites que c'est bien, » fit-elle, « et que je serai à la maison cet après-midi. » Il lui avait été impossible de répondre par écrit à cette lettre, pourtant bien banale, mais qu'Olivier avait dû composer dans un état singulier d'agitation et de décision à la fois. Ely, qui connaissait son écriture, pouvait voir, au tracé des caractères, que la plume s'y était comme crispée, comme écrasée. Elle se dit : « C'est la guerre. Tant mieux ! Je saurai à quoi m'en tenir dans quelques heures... » Malgré son énergie native, malgré la force de résistance que lui donnait sa passion, qu'elles lui parurent

longues, ces heures ! Et douloureusement, indéfiniment, lui semblait-il, ses nerfs s'exaspéraient à en compter les minutes. Elle avait condamné sa porte, ne faisant exception que pour le redoutable visiteur. Sur le point d'engager ce duel d'où l'avenir de son bonheur dépendait, il lui fallait se retremper, se recueillir dans une dernière solitude. Ce lui fut donc une surprise dont elle dissimula mal la contrariété, lorsque, vers une heure et demie, elle vit entrer dans le salon Yvonne de Chésy qui avait forcé la consigne. Elle n'eut qu'à regarder la physionomie de la jolie et frivole Parisienne pour s'apercevoir qu'un drame se jouait aussi dans cette vie qui semblait devoir être une fête éternelle. Le visage enfantin de la jeune femme exprimait une douleur étonnée. Ses yeux, si gais d'ordinaire, avaient dans leurs prunelles bleues, comme une épouvante stupéfiée devant une chose horrible, découverte tout à coup, et ses gestes révélaient une nervosité tendue qui contrastait étrangement avec la légèreté de son papillonnage accoutumé. Ely se rappela soudain la confiance de Marsh sur le bateau : elle eut la vision subite que Brion commençait d'exercer sur la pauvre enfant son chantage d'amour. Elle se reprocha son mouvement d'impatience, et, même dans son angoisse, elle retrouva sa grâce d'accueil pour l'infortunée qui balbutiait une excuse :

— « Vous avez bien fait de forcer ma porte. Vous savez que, pour vous, j'y suis toujours... Mais vous voilà bouleversée. Que se passe-t-il ? »

— « Il se passe que je suis perdue, » dit Yvonne, « si j'en ai pas quelqu'un pour m'aider, pour me sauver... Ah ! » continuait-elle, en appuyant ses mains sur son front comme pour en chasser un cauchemar, « quand je pense à tout ce que je traverse depuis hier, je crois que j'ai rêvé... Il se passe que nous sommes ruinés, d'abord, absolument, irréparablement ruinés. Je ne le sais que depuis vingt-quatre heures... Ce gentil, cet excellent Gontran a tout fait pour me le cacher jusqu'au bout... Et moi qui lui reprochais de jouer à Monte-Carlo ! Pauvre cher garçon ! Il espérait qu'un coup de hasard lui don-

nerait cent, deux cent mille francs, une première mise de fonds, de quoi recommencer notre fortune... Car il travaillera. Il est décidé à faire n'importe quoi. Si vous saviez comme il est bon et brave ! C'est pour moi qu'il souffre. C'est pour moi, pour m'avoir un peu plus de luxe, qu'il a essayé des placements trop hardis. Il ne soupçonne pas combien tout cela m'est indifférent... Moi ! mais je le lui ai dit, je vivrais avec rien : une petite couturière que je dirigerais et qui me ferait des robes à mon idée ; une petite installation à Passy dans une de ces maisons anglaises si mignonnes et si bon marché ; une voiture de la compagnie ou un coupé du cercle pour mes visites et le théâtre, et je serais la plus heureuses des femmes. J'irais aux Halles le matin, et je suis sûre que j'aurais pour rien une meilleure table qu'aujourd'hui. Et je me plairais à cette vie, je le sais. Au fond, je n'étais pas née pour être riche. C'est encore heureux !... » Elle avait esquissé ce programme qu'elle croyait modeste et qui supposait cinquante mille francs par an, avec un tel mélange d'enfantillage et de vaillance que Mme de Carlsberg en eut le cœur serré. Elle lui prit la main et l'attira pour l'embrasser en lui disant :

— « Je connais votre cœur, Yvonne. Mais j'espère que tout peut se réparer. Vous avez des amis, de bons amis, et moi, d'abord... Au premier moment on s'affole, et puis on s'aperçoit que l'on n'était pas tant ruiné que cela... »

— « Il paraît bien que si ! » fit la jeune femme en hochant la tête. « Mais c'est parce que je vous sais mon amie, » continua-t-elle, « que je suis venue chez vous dès ce matin. L'autre soir, l'archiduc a parlé devant mon mari de la difficulté qu'il avait à trouver quelqu'un d'honnête pour surveiller ses terres en Transylvanie... Et comme le prince a été charmant pour nous, ce soir-là, nous avons pensé... »

— « Que Chésy pourrait devenir son intendant ? » interrompit Ely, qui ne sut pas retenir un sourire devant une si complète naïveté. « Je ne le souhaiterais point à mon pire ennemi. Si vous en êtes vraiment là que votre mari doive chercher une position, il n'y a qu'un seul homme pour la lui procurer... »

Tandis qu'elle parlait, elle pouvait voir l'enfantine physionomie d'Yvonne, qui s'était éclairée une minute à la sympathie de son accueil, s'assombrir de nouveau, et son regard exprimer une angoisse et une révolte. — « Oui, » insista-t-elle, « un seul homme, et c'est Dickie Marsch. »

— « Le commodore? » fit Mme de Chésy avec une évidente stupeur. Puis, hochant de nouveau la tête et la bouche soudain crispée dans un pli amer : « Non, » fit-elle vivement, « je sais trop maintenant ce que valent ces amitiés des hommes et le prix qu'ils mettent à leurs services. Je ne suis pas ruinée depuis bien longtemps, et déjà il y a eu quelqu'un, » elle hésita une seconde, « oui, il y a eu quelqu'un pour m'offrir de l'argent... Ah! chère Ely! » et elle mit ses mains devant ses yeux en rougissant d'indignation, « si je voulais être sa maîtresse?... Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce qu'éprouve une femme quand elle découvre que depuis des mois et des mois elle est guettée par un homme qu'elle croyait son ami, comme une bête par un chasseur... Les familiarités qu'elle avait permises, sans y prendre garde, parce qu'elle n'y voyait pas de mal, les petites coquetteries qu'elle avait pu avoir innocemment, les intimités dont elle ne se défiait pas, tout lui revient à la fois pour lui faire honte, une honte affreuse. L'infâme manège qui se cachait sous cette comédie, elle ne l'a pas vu; elle le voit. Elle n'a pas été coupable, et il lui semble qu'elle l'a été. Subir un nouvel affront de cette espèce, jamais! Marsh me ferait la même ignoble proposition que m'a faite l'autre... Ah! c'est trop honteux!... »

Elle n'avait prononcé aucun nom. A ce frémissement de pudeur outragée, Mme de Carlsberg devina la scène qui s'était jouée, la veille ou ce matin même, entre l'imprudente, mais si honnête créature, et l'immonde Brion. Elle comprit, une fois de plus, combien l'évaporée, l'étourdie Parisienne était vraiment une innocente et qui venait d'avoir la première révélation des brutalités de la vie. Il y avait quelque chose de pathétique jusqu'à en être navrant dans ces remords, ces scrupules, ces révoltes soudaines d'une âme restée naïve par irréa-

lisme. Si menacée elle-même par une autre brutalité d'un autre homme, Ely eut un mouvement de tout son être vers la malheureuse enfant. Elle allait lui parler de Marsh, lui raconter la conversation du yacht, la promesse de l'Américain, lorsqu'elle entendit, avec cette acuité des sens que nous avons au service de nos inquiétudes dans certaines heures, la porte de l'autre salon s'ouvrir. Elle se dit : « Voilà Olivier ! » En même temps, par un instinctif élan de superstition, elle regarda Yvonne encore tremblante, et mentalement elle ajouta : « Je l'aiderai. Cette bonne action me portera bonheur... » Puis tout haut : « Calmez-vous. Je ne vais pas pouvoir causer avec vous davantage : j'attends quelqu'un. Mais revenez demain dans l'après-midi, et je vous jure que j'aurai trouvé ce que vous cherchez pour Gontran. Laissez-moi faire. Et du courage ! Surtout que personne ne soupçonne rien... Il ne faut jamais qu'on nous voie souffrir... »

Elle se l'adressait à elle-même, ce conseil d'héroïsme mondain ; et elle prêchait d'exemple en ce moment, car le valet de pied venait d'ouvrir la porte et d'annoncer : « M. Olivier Du Prat, » et cependant jamais Mme de Chésy n'aurait deviné, à voir Ely si souriante, si dignement accueillante, ce que représentait pour la maîtresse d'Hautefeuille l'entrée du nouveau venu dans ce petit salon, et celui-ci, non moins correct, non moins surveillé que les deux femmes, s'excusait de n'être pas venu leur rendre ses devoirs plus tôt.

— « Vous êtes tout pardonné, » dit Yvonne, qui s'était levée à l'arrivée d'Olivier et qui ne s'était pas rassise. « Vrai, si l'on avait les corvées du monde pendant un voyage de noces, il n'y aurait plus de lune de miel... Prolongez la vôtre. C'est le conseil de votre ancienne danseuse de cotillon... Et pardon de me sauver si vite, mais Gontran doit venir à ma rencontre sur la route et je ne veux pas le manquer... » Puis, tout bas, embrassant Ely pour lui dire adieu : « Êtes-vous contente de moi?... »

Et la brave petite femme partit avec un sourire que l'autre eut à peine la force de lui rendre. Subir le premier regard d'Oli-

vier avait été pour Mme de Carlsberg une épreuve trop dure. Elle y avait lu distinctement cette brutalité du souvenir physique, si intolérable, pour les femmes, après la rupture, que la plupart préfèrent le scandale d'une brouille officielle au supplice de revoir un homme dont les yeux disent ainsi : « Jouez la comédie, belle dame, soyez adulée, respectée, idolâtrée ! Moi je vous ai eue, et rien, entendez-vous, rien n'effacera cela... » Pour Ely, éprise comme elle l'était, toute vibrante encore des baisers échangés la nuit dernière avec Hautefeuille, cette impression fut trop pénible. Elle en aurait crié si elle avait osé ! Elle n'eut plus qu'une idée : abrégier cette visite, au terme de laquelle, si cette impression se prolongeait, elle n'était pas sûre d'aller sans défaillir. Mais, angoissée jusqu'à la torture, épouvantée jusqu'à l'agonie, elle était encore la grande dame, la demi-princesse, qui tient son rang à travers les pires explications, et elle eut une grâce altière pour dire à cet homme qui avait été son amant et de qui elle redoutait tout :

— « Vous avez voulu me voir, monsieur. Je pouvais vous refuser ma porte. J'en avais peut-être le droit. Je ne l'ai pas fait... Je vous prie de vous souvenir, en me parlant, que cet entretien m'est extrêmement douloureux. Quoi que vous ayez à me dire, dites-le moi sans un mot qui augmente encore ce malaise. Vous le pouvez. Vous voyez que je n'ai contre vous ni hostilité, ni rancune, ni défiance. Épargnez-moi les épi-grammes, les insinuations et les duretés... C'est ma seule demande, et elle est juste. »

Elle avait parlé avec une dignité simple, où Olivier demeura étonné de ne plus trouver cet air de défi qui l'avait trop souvent exaspéré contre elle autrefois. D'ailleurs, dès son entrée dans le salon, il avait été frappé du caractère changé de sa beauté. C'était bien toujours le même visage aux grandes et nobles lignes, ces traits si fiers tout ensemble et si délicats, et, pour les éclairer, ces yeux profonds, avec leur charme de langue touchante. Ce n'était plus cette expression, inassouvie et curieuse, inquiète et mobile, de jadis. Mais cette sensation

demeura indistincte et n'attendrit pas l'ancien amant. Le travail de l'idée fixe avait été trop intense en lui pendant ces huit jours, et dans sa réponse frémissait une colère à peine contenue :

— « Je tâcherai, madame, de vous obéir. Cependant, pour que l'entretien que je me suis permis de vous demander ait un sens, je devrai prononcer des mots que vous préféreriez sans doute ne pas entendre... »

— « Prononcez-les, » interrompit-elle. « J'ai voulu seulement vous demander de n'y rien ajouter d'inutile. »

— « Ce sera court, » dit Olivier. Puis, après un silence, et d'un accent plus âpre encore : « Vous rappelez-vous, madame, un soir, à Rome, il y a deux ans, au palais Savorelli, — vous voyez, je précise, — vous être fait présenter un jeune homme qui ne songeait pas à vous, et avoir été, avec lui... comment m'exprimer sans vous froisser?... »

— « Dites que j'ai été coquette, » interrompit-elle, « et que j'ai voulu m'en faire aimer. C'est vrai. »

— « Puisque vous avez si bonne mémoire, » reprit Olivier, « vous vous souvenez que ces coquetteries allèrent loin, très loin, et que ce jeune homme devint votre amant... » Ah ! Comme les paupières d'Ely battirent douloureusement tandis qu'il insistait sur cette phrase avec cette dureté voulue qu'elle l'avait supplié de lui épargner, et il continuait : « Vous vous souvenez aussi que cet amour fut bien malheureux. Cet homme était susceptible, défiant, inquiet. Il avait beaucoup souffert de jalousie. Une femme qui l'eût aimé vraiment n'aurait eu qu'un souci : ne pas réveiller en lui cette horrible maladie du soupçon. Vous avez fait tout le contraire... Fermez les yeux, et revoyez un peu en pensée un certain bal chez la comtesse Steno et cet homme dans un coin du salon, et vous dansant, et avec qui? »

Cette allusion à un épisode oublié de leur plus triste époque fit venir un flot de sang aux joues d'Ely. Elle se revit, comme l'y invitait son implacable interlocuteur, se laissant faire la cour par un des princes Pietrapertosa, celui de ses rivaux

imaginaires qu'Olivier avait le plus détesté. Elle répondit :

— « Cela est encore vrai. J'ai mal agi. »

— « Vous en convenez, » reprit Du Prat, « et vous en conviendrez aussi : le jeune homme que vous jouiez de la sorte avait le droit de vous juger comme il vous a jugée, et de vous fuir comme il vous a fuie, parce qu'auprès de vous il sentait se lever en lui les pires instincts de son être, parce que vous le rendiez mauvais, cruel, à force de le torturer. Est-ce vrai, cela aussi, est-ce vrai?... Et est-il vrai encore que votre orgueil de femme a été blessé de cet abandon, et que vous avez voulu vous venger?... Nierez-vous que dix-huit mois plus tard, ayant rencontré l'ami le plus intime et le plus cher de cet homme, la seule profonde, la seule complète affection de sa vie, vous ayez conçu cette affreuse idée : vous faire aimer de cet ami, avec l'espoir, avec la certitude, que l'autre l'apprendrait un jour et qu'il souffrirait atrocement de savoir son ancienne maîtresse devenue la maîtresse de ce meilleur, de cet unique ami, de ce frère?... Le nierez-vous? »

— « Je ne le nierai pas, » répondit-elle.

Cette fois, une pâleur livide s'était répandue sur son beau visage. Cette pâleur, le port de cette pauvre tête penchée en avant comme sous l'accablement des coups répétés qu'elle recevait, ses yeux fixes, sa bouche entr'ouverte et à qui l'air manquait, l'humilité de ses réponses, qui prouvaient tant de sincérité dans cette âme, une si profonde résolution de ne pas se défendre, tout aurait dû désarmer Olivier. Mais en prononçant ces mots : « la maîtresse de son ami », il venait de voir l'image qui le crucifiait depuis la première heure du soupçon : le visage d'Hautefeuille près de ce délicieux visage de femme, ses prunelles regardant ces prunelles, ses lèvres baisant ces lèvres. Les aveux d'Ely ne faisaient que donner une réalité plus indiscutable à cette vision, et ils achevaient d'affoler cet homme qui ne se doutait pas lui-même que jamais il n'avait tant aimé, tant désiré cette créature brutalisée ainsi, et que sa passion venait de le reprendre tout entier. Il disait :

— « Et vous avouez cela, posément, tranquillement!... Et vous n'apercevez pas ce qu'il y eut d'infâme, d'abominable, de monstrueux dans cette vengeance : rencontrer un cœur tel que celui-là, si pur, si jeune, si délicat, un être incapable d'un soupçon, tout simplicité, tout naïveté, et s'en faire aimer au risque de le briser, de le désenchanter à jamais, pour satisfaire, quoi?... Une misérable rancune de coquette qui ne veut pas avoir été abandonnée!... Et cela ne vous a pas fait hésiter, cette fraîcheur et cette noblesse d'âme? Vous ne vous êtes pas dit : « Jouer avec cet être sans défense, en abuser, « mais c'est une infamie? » Et ce que vous lui enleviez, vous n'y avez donc pas pensé? Sachant l'amitié qui l'unissait à moi, si vous aviez eu dans le cœur quelque chose, je ne dis même pas de haut, mais d'humain, est-ce que vous n'auriez pas reculé devant ce crime : la lui souiller, la lui ravir, cette belle, cette noble intimité, pour lui donner, en échange, une aventure galante de quelques jours, le temps de vous être divertie à la scélératesse de votre caprice et de votre lâche vengeance!... Il ne vous avait rien fait, lui, il ne vous avait pas quittée, lui, il ne s'était pas marié, lui!... Ah! oui, la lâche vengeance! Mais du moins je vous l'aurai crié en face, que c'est lâche, lâche, lâche!... »

Ely s'était levée pendant que cet homme ulcéré lui jetait ces paroles d'outrage, et son front s'était redressé. Maintenant ses yeux soutenaient ceux d'Olivier avec un regard où l'affront ne faisait passer aucun éclair de colère ou de révolte. Ils exprimaient, ces yeux, presque une sérénité à force d'être sincères. Elle fit quelques pas vers le jeune homme. Sur ce bras qui la menaçait, elle mit sa main, d'un geste si doux et si ferme à la fois qu'Olivier s'arrêta de parler. Et elle commença de lui répondre, avec une voix qu'il ne connaissait pas. L'accent en était si simple, — si humain, justement, — qu'il était impossible de douter des mots prononcés avec cette voix. C'était réellement un cœur mis à nu, et dont la plainte remuait celui qui l'écoutait à une extrême profondeur. Il avait aimé cette femme bien plus qu'il ne le savait lui-même et,

dans cette femme dont il idolâtrait la beauté, il avait cherché sans pouvoir l'animer, le créer, précisément l'être qui se montrait à lui. Cette âme qu'annonçaient ces yeux tendres et tristes, cette âme farouche, passionnée, capable du plus grand, du plus complet amour, il l'avait devinée, pressentie, poursuivie, sans jamais l'atteindre ni l'étreindre, à travers toutes les caresses, toutes les violences, toutes les brutalités de sa jalousie, et elle était là, éveillée par un autre, et quel autre!... Et il écoutait Ely parler :

— « Vous êtes injuste, Olivier, » disait-elle, « bien injuste. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... Vous voyez : tout à l'heure, je n'ai pas essayé de discuter avec vous, de vous tenir tête. Je n'ai pas été l'orgueilleuse contre qui vous avez tant lutté autrefois... L'orgueil, je n'en ai plus. Où en prendrais-je, quand je retrouve, en vous écoutant, la preuve de ce que j'ai été, de ce que je serais encore si je n'avais pas rencontré Pierre, et sans l'amour qui est entré en moi comme un hôte sacré?... Quand je vous ai dit que j'avais pensé à me faire aimer de lui pour me venger de vous, je vous ai dit la vérité; vous devez me croire si je vous dis que maintenant cette idée me fait autant d'horreur qu'à vous-même. Quand je l'ai connu, quand j'ai senti la beauté, la noblesse, la pureté de cette nature, toutes ces vertus dont vous venez de parler, j'ai compris aussitôt quelle infamie je me préparais à commettre. Vous avez raison : j'aurais été un monstre si j'avais pu jouer avec un cœur si jeune, si droit, si vrai, si adorable. Mais non. Je n'ai pas été ce monstre. Je n'avais pas causé avec Pierre deux fois que j'avais renoncé à cette affreuse vengeance, et que déjà il m'avait prise tout entière. Je l'aimais!... Je l'aimais! Tout ce que vous venez de me dire, croyez-vous que je ne me le sois pas dit, que je ne me le dise pas chaque jour, chaque heure, à moi-même, depuis que j'ai vu clair dans mes sentiments? Je l'aimais! Et c'était votre ami, votre frère, et j'avais été votre maîtresse, et une minute viendrait où il vous reverrait, où il vous parlerait de moi, une minute où peut-être il saurait tout, une minute aussi où je

vous reverrais, où vous me parleriez à moi comme vous venez de me parler... Ah! douleur! Ah! honte!... » Et lâchant le bras d'Olivier, elle mit ses poings fermés sur ses yeux, avec un geste d'une agonie physique. C'était dans sa chair qu'elle souffrait, dans ce corps jadis abandonné à cet homme, qui la laissait continuer : — « Pardon. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ni de ce que je puis souffrir, c'est de lui... Que je l'aime avec tout mon cœur, avec tout ce que j'ai de noble, de bon, de vrai en moi, vous ne pouvez plus en douter. Regardez-moi en face seulement. Qu'il m'aime aussi, et avec ce grand cœur que vous connaissez, vous l'avez compris. Toute cette semaine, à travers ce qu'il me disait, je vous ai vu — avec quelle angoisse! — découvrir notre secret, heure par heure... Ce secret, aujourd'hui, vous le savez : Pierre m'aime comme je l'aime, d'un amour passionné, unique, absolu... Et maintenant, si vous le voulez, allez lui dire que j'ai été votre maîtresse. Je ne me défendrai pas plus que je ne me suis défendue tout à l'heure. Je ne me sens pas la force de lui mentir. Le jour où il viendra me demander : « Est-ce vrai qu'Olivier a été votre amant? » je lui répondrai : « Oui. » Mais ce n'est pas moi seule que vous aurez frappée... »

Elle se tut, et, comme si l'effort pour dire sa pensée, toute sa pensée, avec tant de choses qui s'y trouvaient mêlées, tristes et amères, eût épuisé sa force, elle retomba sur le fauteuil, la tête appuyée en arrière sur le dossier. Elle attendait ce qu'Olivier allait répondre, dans une anxiété si intense qu'elle crut s'évanouir et qu'elle ferma les yeux. Avec sa logique de femme véritablement, profondément éprise, elle avait acculé cet homme, venu chez elle pour la menacer et l'outrager, aux deux seuls partis que comportât leur tragique situation : ou bien tout dire à Hautefeuille, et celui-ci déciderait lui-même s'il aimait assez Ely pour croire encore en elle sachant qu'elle avait été la maîtresse de son ami ; — ou bien lui épargner cette misère, le laisser dans son ignorance et dans son bonheur, et alors il fallait qu'Olivier partît, qu'il cessât de s'infliger et d'infliger à son ancienne maîtresse des

troubles qui, à eux seuls, suffisaient à révéler leur commun passé. Qu'allait-il décider? Lui, tout à l'heure si âpre de parole, si agressif d'attitude, il ne répondait pas. A travers ses paupières battantes, Ely le voyait qui la regardait d'un étrange et ardent regard. Une lutte se livrait en lui. Quelle lutte? Elle allait le savoir et aussi quelle émotion ce déchirant appel venait d'éveiller dans ce cœur qui n'avait jamais pu s'arracher d'elle entièrement :

— « Vous l'aimeriez?... » dit-il enfin, « vous l'aimeriez?... Mais oui, vous l'aimez. Je le sens, je le vois. Il faut cela pour expliquer que vous ayez pu trouver cet accent, ces mots, cette vérité... Ah! » continua-t-il âprement, « si vous aviez été à Rome une fois ce que vous venez d'être là tout à l'heure, si une fois, une seule, je vous avais sentie sentir!... Mais vous ne m'aimiez pas, moi, et vous l'aimez. » Il répéta : « Vous l'aimez!... J'avais cru que nous nous étions fait l'un à l'autre tout le mal que deux êtres humains peuvent se faire et que je ne souffrirais jamais par vous plus que je n'avais souffert là-bas, plus que je n'ai souffert ces jours-ci encore, quand j'ai deviné que vous étiez sa maîtresse... Ce n'était rien à côté de ceci. Vous l'aimez!... Mais comment ne l'aimeriez-vous pas? Comment n'ai-je pas compris tout de suite que sa grâce, sa délicatesse, sa jeunesse, tout ce qui fait qu'il est *lui*, avait dû vous toucher, vous pénétrer, vous changer le cœur?... Je viens de vous voir telle que j'ai tant souhaité, tant désespéré de vous voir autrefois, et c'est par lui, c'est pour lui... » Il s'arrêta. Ses lèvres tremblèrent, comme si des phrases de douleur et de colère se pressaient en lui qu'il ne voulait pas proférer. Puis, incapable de se dominer plus longtemps, il jeta un cri de bête blessée en répétant : « Non! je ne peux pas supporter cela! J'ai trop mal, trop mal, trop mal!... » Et cruellement, sauvagement : « Puisque vous m'avez détesté assez pour rêver cette atroce vengeance, de me voir jaloux de lui à cause de vous, savourez-la, cette vengeance, vous l'avez, repaissez-vous-en!... Jouissez-en!... Je n'ai jamais, jamais tant souffert!... »

— « Je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi, » répondit Ely. Cette soudaine et violente explosion de sentiments si étranges venait de la secouer, même dans son trouble, d'un frisson inattendu. Elle entrevoyait, avec un mélange d'inexprimable épouvante et de pitié, un mystère encore dans le cœur de l'homme passionné qui, tour à tour, pendant cette mortelle demi-heure, l'avait insultée, humiliée, méconnue, puis comprise, acceptée, justifiée, plainte, et qui maintenant la maudissait. Elle avait bien deviné, d'après les confidences de Pierre, le reflux de sensualité haineuse qui bouillonnait dans son ancien amant. Elle s'apercevait maintenant de la vérité : par-dessous cette folie sensuelle et cette haine avait toujours germé, palpité, tressailli un amour sincère. Cet amour n'avait jamais pu se développer, grandir, s'épanouir, parce que jamais elle n'avait été pour cet homme la femme qu'il cherchait, qu'il désirait, qu'il pressentait. Cette femme, elle l'était aujourd'hui, grâce au miracle d'un amour inspiré par un autre. Quel martyr nouveau pour le malheureux ! Et elle lui disait, oubliant ses propres craintes, ses propres misères dans ce mouvement de compassion : — « Moi ! me réjouir de votre chagrin, Olivier !... Moi ! penser encore à me venger de vous ! Vous n'avez donc pas senti combien j'étais sincère tout à l'heure et combien j'ai honte d'avoir seulement conçu une si coupable idée ? Vous n'avez donc pas senti non plus mon remords de mes coquetteries de Rome ? Vous ne comprenez donc pas que de vous voir souffrir ainsi me perce le cœur ?... »

Elle continuait, lui prodiguant des paroles de consolation, de supplication, de sympathie, quand, brusquement, il l'interrompit :

— « Je vous remercie de votre pitié, » dit-il d'une voix redevenue brève et sèche. — Reprenait-il la conscience de sa dignité d'homme ? Était-il froissé de cette charité de femme, si humiliante quand on aime ? Tremblait-il, si cet entretien se prolongeait, d'en dire trop, peut-être d'en sentir trop ? Il insista : — « Je vous demande pardon de n'avoir pas mieux

dominé mes nerfs... Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous promets une chose : je ferai tout pour que Pierre ne sache jamais rien. Ne me remerciez pas. Je me serais tu à cause de lui, à cause de moi, pour sauver cette amitié qui m'a été, qui m'est si chère. Je n'étais pas venu vous menacer de parler. J'étais venu vous demander de vous taire, vous aussi, de ne pas pousser plus loin ce que je croyais être votre vengeance... Et, au moment de vous dire adieu pour toujours, c'est encore cela que je vous demande : vous aimez Pierre, il vous aime ; promettez-moi de ne jamais vous servir de cet amour contre notre amitié, de respecter cela dans son cœur. »

Il y avait comme une humilité suppliante dans sa voix, à présent. Toute cette religion d'amitié dont elle le savait possédé venait d'y frémir, presque solennellement, et ce fut avec solennité qu'elle-même lui répondit :

— « Je vous le promets. »

— « Pardon encore, » dit-il, « et adieu. »

— « Adieu, » dit-elle.

Il avait fait quelques pas jusqu'à la porte. Il se retourna, et revint vers elle. Elle lut dans ses yeux, cette fois, tout le vertige, toute la folie de l'amour et du désir. Elle était saisie d'une telle peur qu'elle n'avait pas la force de bouger. Arrivé près du fauteuil, il lui prit la tête dans les mains, et, frénétiquement, passionnément, il la serra. Il couvrait de baisers ses cheveux, son front, ses yeux, et cherchait sa bouche avec un délire qui rendit à la jeune femme son énergie. Et, le repoussant avec sa vigueur décuplée par l'indignation, elle se redressa et se réfugia au fond de la pièce en criant par deux fois, comme si elle appelait à son secours l'être qui avait le droit de la défendre :

— « Et Pierre!... Pierre!... »

Ce nom à peine entendu, Olivier s'appuya de ses deux mains à un meuble, comme s'il allait tomber. Et, brusquement, sans regarder Ely appuyée elle-même contre le mur, défaillante, la main sur son cœur, — sans lui dire un seul

mot, ni de nouvel adieu, ni de repentir, il sortit du petit salon. Elle l'entendit s'éloigner à travers la grande pièce, puis la seconde porte se refermer. Il s'en allait du pas épouvanté d'un homme qui a failli succomber à la tentation d'un crime, qui se fuit lui-même et cette tentation scélérate. Il passa, sans les voir, devant les deux valets de pied du vestibule qui durent le rappeler pour lui remettre sa canne et son pardessus. Il suivit une allée du jardin sans la voir davantage. L'égarement qui l'avait précipité vers son ancienne maîtresse devenue la maîtresse de son ami se résolvait à cette minute dans un tel accès de remords, il était en même temps si bouleversé par ces baisers promenés sur ce visage si secrètement, si douloureusement regretté depuis tant de jours, par la sensation de ces lèvres fiévreuses fuyant ses lèvres, de ce corps trop désiré se débattant avec révolte, avec horreur, qu'il sentait sa raison lui échapper. Tout d'un coup et comme il tournait la grille de la villa, il aperçut quelqu'un qui l'attendait, assis dans une voiture arrêtée. Cette vue l'immobilisa d'une épouvante égale à celle qu'il eût éprouvée devant le fantôme d'une personne qu'il aurait sue morte et couchée sous terre. C'était le vengeur qu'Ely avait appelé à son secours, Hautefeuille lui-même et qui dit simplement :

— « Olivier... »

Et à sa voix, à sa pâleur, à ses yeux où se devinait le déchirement d'une affreuse douleur, son ami comprit qu'il *savait tout*.

X

UN SERMENT

Il n'y a jamais rien que de très simple dans les événements les plus extraordinaires, comme il n'y a jamais rien que de

très logique dans les hasards les plus inattendus. Un peu de réflexion nous aurait suffi le plus souvent pour empêcher les uns et pour prévoir les autres. Mais le propre de la passion est de s'absorber dans son objet tout entière. Elle oublie que d'autres passions existent en dehors d'elle, aussi fougueuses qu'elle, aussi déchainées, et qu'il lui faudra s'y heurter. C'est le train qui file à pleine vapeur sur ses rails et à qui aucun signal n'annonce l'approche d'un autre train lancé sur la même ligne, en sens contraire. Enveloppé, emporté, durant cette mortelle semaine, dans un tourbillon de souffrance, Olivier n'avait pas pris garde qu'auprès de lui un être vivait, s'inquiétait, souffrait aussi. L'idée fixe a de ces égoïsmes et de ces imprévoyances. Il n'avait pas observé le travail d'esprit qui s'accomplissait dans sa femme, ni deviné cette possibilité si naturelle qu'exaspérée par le soupçon Berthe s'adressât à l'ami, au confident de son mari pour implorer une aide, — à Hautefeuille lui-même. Elle venait de le faire, et cet entretien avait eu cet immédiat résultat, trop aisé à prévoir, lui aussi : la jalousie de la jeune femme avait d'un coup déchiré le bandeau qui couvrait les yeux de l'ami aveuglé. En un moment, Pierre avait tout appris.

Cette tragédie — un pareil entretien en était une, et grosse de quel terrible dénouement ! — avait été provoqué par une dernière et folle imprudence d'Olivier. A la veille de son entrevue avec Mme de Carlsberg, il avait donné des signes d'une agitation encore plus enfiévrée que de coutume, et aucun n'avait échappé à sa femme. Il avait marché presque toute la nuit dans sa chambre, s'asseyant de demi-heure en demi-heure pour essayer d'écrire la lettre qu'il enverrait à Ely dans la matinée. Berthe, éveillée et l'oreille au guet, l'entendait, à travers la mince cloison de cet appartement d'hôtel, qui s'asseyait, se levait, se rasseyait, froissait, déchirait un papier, se relevait, froissait, déchirait un autre papier. Elle s'était dit : « Il lui écrit... » Ah ! comme elle aurait voulu se lever, elle aussi, ouvrir cette porte qui n'était

même pas fermée à clef, entrer dans l'autre chambre et savoir si la constante anxiété de ces huit jours ne la trompait pas, si réellement Olivier avait retrouvé sa maîtresse de Rome, si cette femme était bien la cause de la visible crise qu'il traversait; enfin, si, oui ou non, cette ancienne maîtresse était cette baronne Ely qu'elle avait espéré rencontrer dans un des salons de Cannes! Mais son mari, elle ne savait comment, s'était arrangé pour qu'ils fussent tous les jours en excursion, et ils n'avaient pas fait une visite, pas dîné une fois chez une des personnes de leur connaissance. Elle était trop fine pour ne pas avoir compris qu'Olivier ne voulait ni fréquenter le monde à Cannes, ni quitter cette ville. Pourquoi? Une seule donnée aurait permis à Berthe de résoudre cette énigme; elle lui manquait. Mais qu'il y eût énigme, son instinct d'épouse le lui révélait avec une infailible sûreté. A force de réfléchir et d'observer, elle était arrivée à cette conclusion : « Cette femme est ici. Il la regrette et il en a peur... Il la regrette : c'est pour cela que nous restons, et qu'il est si malheureux... Il en a peur : c'est pour cela qu'il m'empêche d'aller dans le monde... » Combien de fois, durant cette semaine, avait-elle été tentée de lui crier qu'une telle situation l'humiliait trop, qu'il choisît de vivre pour sa femme ou pour son ancienne maîtresse, qu'elle voulait partir, rentrer à Paris, auprès des siens!... Et puis, Hautefeuille était là en tiers, cet Hautefeuille qui savait la vérité, lui, certainement. Elle le haïssait de cela davantage à mesure qu'elle souffrait plus de sa propre ignorance... Ou bien si elle était seule avec Olivier, une timidité invincible la terrassait, une honte et une terreur d'avouer comment elle avait découvert le nom de la baronne Ely, cette photographie surprise, croirait-il, par le plus ignoble espionnage. Elle tremblait qu'une irréparable parole ne se prononçât dans cette explication. L'inconnu du caractère de son mari l'épouvantait. Elle avait entendu trop souvent raconter l'histoire des ménages brisés pour toujours dès la première année. S'il allait, dans un accès de colère contre elle, la renvoyer, retourner à l'autre? A cette idée, la pauvre enfant avait froid

au cœur. Elle aimait Olivier. Et, même sans amour, comment accepter, elle si pondérée, si raisonnable, si simplement honnête et bourgeoise, la pensée de son mariage effondré dans le scandale d'une séparation? Encore cette nuit, tandis qu'elle écoutait la veillée inquiète de son mari, elle s'était tue, mais trop misérable, trop abandonnée, trop jalouse! A chaque nouveau bruit de pas dans la chambre voisine, elle avait prié, implorant la force de ne pas céder à la tentation de violence qui l'assaillait. A dix reprises, elle s'était forcée à réciter la consolante oraison : « Notre Père... » Et chaque fois, arrivée à cette phrase : « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » elle s'était révoltée dans tout son être :

— « Pardonner à cette femme. Jamais, jamais. Je ne pourrais pas... »

Un détail presque insignifiant, — mais, dans des crises pareilles y a-t-il des détails insignifiants? — avait achevé de surexciter ses nerfs si tendus. Vers neuf heures du matin, son mari était entré dans sa chambre, habillé pour sortir. A la main, il tenait une lettre glissée entre ses gants et son chapeau. Berthe n'avait pas pu lire la suscription de l'enveloppe, mais elle avait vu que cette enveloppe n'était pas affranchie, et elle avait dit à Olivier, le cœur remué par l'attente de la réponse qu'il ferait à cette simple question :

— « Vous cherchez un timbre? Vous en trouverez dans mon buvard, là, sur ma table... »

— « C'est inutile, » avait-il dit. « C'est un mot à porter en ville. Je le remettrai moi-même... »

Et il était sorti en ajoutant qu'il rentrerait pour le déjeuner. Il ne s'était pas douté qu'à peine seule, sa femme avait éclaté en sanglots. Elle était certaine maintenant que la lettre était pour la baronne Ely. Elle s'était dit : « Olivier y va... » et la douloureuse fureur de la passion impuissante s'était déchaînée en elle. Puis, comme toutes les femmes jalouses, elle s'était livrée à cet irrésistible, à ce sauvage instinct de l'enquête matérielle qui n'apaise, qui n'assouvit rien, — car de trouver

une preuve que notre soupçon a deviné juste, est-ce moins souffrir de la jalousie qui nous a inspiré ce soupçon ? — Elle était allée dans la chambre de son mari. Là, dans une corbeille à papier, elle avait pu voir, jetés par la main fiévreuse du jeune homme, les débris de vingt feuilles peut-être : les brouillons des lettres que, la nuit dernière, elle l'avait entendu froisser et déchirer. Ces débris, elle les avait, les mains tremblantes, les joues brûlante, la gorge étranglée de ce qu'elle osait faire, recueillis et mis ensemble. Elle avait ainsi reconstitué une vingtaine de commencements de billets indifférents pour qui n'aurait pas eu la divination de l'amour blessé, mais, pour elle, d'un sens terriblement, affreusement précis. Tous étaient adressés à une femme, et Berthe pouvait y voir l'incohérence de la pensée d'Olivier, — tour à tour cérémonieux : « *Madame, permettez-vous à un passant qui n'a pas eu l'honneur de vous...* » ; ironique : « *Vous ne serez pas étonnée, madame, que je ne veuille pas quitter Cannes...* » ; familier : « *Je me reproche, chère madame, de n'être pas encore allé frapper à votre porte...* » Que la plume du jeune homme avait hésité sur la formule, pour demander cette chose si simple, une permission de visite ! Cette hésitation était déjà une preuve trop certaine d'un mystère, et un des fragments ainsi rapprochés en révélait trop la nature : « *Il y a des vengeances infâmes, ma chère Ely, et celle que vous avez imaginée...* » Cette phrase, Olivier l'avait écrite dans la minute la plus amère de son insomnie. Sa douleur s'était soulagée à cette insolence du prénom, à ce rappel outrageant d'une ineffaçable intimité. Puis il avait déchiré la feuille avec une rage que révélait la minutie même de cette lacération. Cette phrase fatale une fois rétablie et déchiffrée, Berthe Du Prat n'avait plus vu qu'elle. Tous ses pressentiments avaient donc deviné juste : cette baronne Ely de Carlsberg, dont Corancez avait parlé à Hautefeuille dans le wagon, était bien l'ancienne maîtresse de son mari ! S'il avait voulu revenir à Cannes, c'était parce qu'il la savait là, et pour la revoir ! S'il était comme fou depuis ces huit jours, c'était à cause d'elle ! La lettre qu'il tenait à

la main tout à l'heure était pour elle ! Il était allé la porter chez elle !... Devant cette indiscutable et terrassante certitude, la jeune femme avait été saisie d'un tremblement convulsif qui avait augmenté à mesure que l'heure avançante rapprochait l'instant du déjeuner. Vainement elle s'était dit : « Je dois être calme pour cette explication... » car elle était bien résolue à parler, cette fois, à ne pas accepter davantage une situation intolérable... Mais comment cette volonté de calme aurait-elle duré ? Vers midi, elle reçut une carte d'Olivier sur laquelle il avait griffonné au crayon — avec la même écriture — qu'un ami rencontré le gardait à déjeuner et qu'il la priait de se mettre à table sans lui !

— « Elle l'a repris ! Il est chez elle !... »

Quant elle se fut formulé cette pensée, avec l'horrible douleur de l'évidence qui perce l'âme comme un clair et froid couteau, elle sentit qu'elle ne pouvait physiquement pas supporter cette nouvelle épreuve. Avec l'automatisme presque inconscient de semblables minutes, elle prit son chapeau, sa voilette, ses gants. Puis, quand elle fut habillée et prête à sortir, un dernier reste de raison lui montra l'extravagance du projet qu'elle venait de concevoir : — aller elle-même chez sa rivale, y surprendre Olivier et en finir. — En finir ?... Elle se vit dans la glace, pâle, claquant des dents, remuée de ce même convulsif tremblement. Elle comprit que cette démarche, dans un tel état, auprès d'une telle femme, était insensée. Mais, cette démarche, si un autre pouvait la faire ? un autre aller dire à Olivier : « Ta femme sait tout. Elle souffre trop... Reviens... ? » Un autre ? Quel autre, sinon Pierre ? L'image de celui qu'elle croyait le confident de son mari ne se fut pas plus tôt offerte à l'esprit de la malheureuse, qu'avec cette même fébrilité automatique elle avait sonné sa femme de chambre. — « Priez M. Hautefeuille de monter, s'il est chez lui, » avait-elle dit, elle qui n'avait pas eu, dans sa vie, une seule conversation en tête-à-tête avec un jeune homme ! Elle se souciait bien des convenances, en ce moment ! Son agitation était telle qu'à la réponse rapportée par sa femme

de chambre que M. Hautefeuille allait venir, elle dut s'asseoir. Ses jambes ne la soutenaient réellement plus. Quand il entra dans la chambre, cinq minutes plus tard, elle ne lui laissa pas le temps de la saluer, de l'interroger. Elle se précipita sur lui comme une bête sur une proie, et, lui prenant le bras de sa main frémissante, elle lui dit, avec l'incohérence d'une insensée, qui voit son idée et qui ne voit pas celui à qui elle parle :

— « Ah ! vous voilà... Vous avez deviné que je me doutais de quelque chose... Il faut que vous alliez dire à Olivier que je sais tout, vous entendez, tout, et le ramener. Mais allez, allez!... S'il ne revient pas, je sens que je deviens folle... Monsieur Hautefeuille, vous avez de l'honneur, du cœur. Vous devez trouver cela bien mal, pourtant, qu'après six mois de mariage il retourne où il est retourné... Je vous en supplie, allez lui dire qu'il revienne, que je lui pardonne, que je ne lui parlerai de rien. Je ne sais pas lui montrer que je l'aime... Mais je l'aime, je vous jure que je l'aime... Ah ! ma tête se perd... »

— « Mais, madame, » avait répondu Pierre, « qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Où puis-je aller chercher Olivier ? Que savez-vous ? Que vous a-t-il caché ? Où est-il retourné ?... Je vous affirme que je ne vous comprends pas... »

— « Ah ! vous aussi, vous me mentez ! » avait repris Berthe avec plus de violence. « Vous me ménagez !... Mais puisque je vous jure que je sais tout... Vous faut-il des preuves ? Voulez-vous que je vous dise ce dont vous avez parlé dans votre première conversation quand vous m'avez laissée seule, à l'hôtel, le premier jour ? ce dont vous parlez chaque fois que je ne suis pas là ?... De cette femme qui a été sa maîtresse à Rome, à laquelle il n'a pas cessé de penser... Il avait emporté son portrait avec lui dans notre voyage de noces. Je l'ai vu, ce portrait. Je vous dis que je l'ai vu. C'est comme cela que j'ai su son nom ; il était signé en bas : « Ely »... Vous êtes convaincu, maintenant ?... Est-ce que vous croyez que je n'ai pas vu votre trouble, à tous deux, quand on l'a nommée

devant moi, le jour où nous sommes allés à Monte-Carlo ? Et puis, vous avez pensé que je n'avais rien remarqué, rien soupçonné... Je sais, entendez-vous, je sais qu'elle est ici, je vous dirai le nom de sa villa si vous voulez : la villa Helmholtz... Je sais qu'il n'est venu à Cannes que pour la revoir. Et il est là-bas maintenant, j'en suis sûre... Il est chez elle. Ne me dites pas non. J'ai là les brouillons des lettres qu'il lui a écrites cette nuit, pour lui demander un rendez-vous... »

Et de ses pauvres mains qui pouvaient à peine tenir les feuilles de papier sur lesquelles elle avait étalé ces fragments dénonciateurs patiemment réunis, elle montrait à Pierre tous ces commencements de billets, parmi lesquels se trouvait la ligne irréfutable, et qui, pour lui, avait une signification bien autre encore. Il tremblait tellement lui-même et ses traits exprimaient une telle angoisse que Berthe vit dans ce trouble un aveu de complicité. Cette nouvelle preuve, après tant d'autres, qu'elle avait deviné juste, fut si douloureuse à la pauvre femme qu'elle eut, là, sous les yeux du jeune homme, une véritable crise nerveuse. Elle fit signe que le souffle lui manquait, puis que son cœur palpitait à l'étouffer. Elle porta les mains à son sein gauche en disant : « Ah ! mon Dieu !... » d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge ; et elle s'affaissa sur le tapis, la tête ballante, les yeux révoltés, serrant les dents, un peu d'écume au coin des lèvres, comme si elle allait mourir... L'épouvante de cette agonie, la nécessité d'y porter remède, d'appeler la femme de chambre, d'envoyer chez le docteur, d'attendre son diagnostic, sauvèrent peut-être Pierre. Ces humbles soins matériels lui firent passer, du moins, cette première demi-heure après laquelle on survit à toutes les révélations, si effroyables soient-elles. Il ne reprit la conscience de son propre malheur qu'une fois rassuré sur l'état de la jeune femme, après le départ du médecin. Celui-ci avait ordonné des antispasmodiques et promis de revenir dans la soirée. Quoiqu'il ne parût pas être très inquiet, l'indisposition était assez sérieuse pour que la présence du mari fût nécessaire. Hautefeuille avait dit : « Je vais chercher M. Du Prat... »

et il s'était mis en route vers la villa Helmholtz. Ce fut là, et tandis que sa voiture roulait sur ce chemin, suivi si souvent, qu'il subit son premier accès de désespoir. La nouvelle qu'il venait d'apprendre était si stupéfiante d'inattendu, si déconcertante à la fois et si affreuse, qu'il éprouvait la sensation de traverser un mauvais rêve... Il allait échapper à ce cauchemar, se retrouver ce qu'il était ce matin encore... Mais non. Les mots qu'avait prononcés Berthe lui revenaient subitement. La réalité s'imposait à lui, indiscutable et totale. Il revoyait ce début de lettre, écrit de cette écriture qu'il connaissait depuis vingt ans : « *Il y a des vengeances infâmes, ma chère Ely, et celle que vous avez imaginée...* » A la clarté de cette terrible phrase, l'attitude étrange d'Olivier depuis son arrivée à Cannes s'expliquait avec une évidence affreuse. Pêle-mêle, des signes auxquels Pierre n'avait pas prêté d'attention, des regards et des silences de son ami, des demi-confidences et des allusions, ressuscitaient dans son souvenir, et il se faisait en lui comme une invasion de certitude. C'était la montée à son cerveau d'une vapeur de chagrin, si forte, si intense, qu'elle l'enivrait d'une ivresse mortelle, comme un alcool empoisonné. A un moment, et tandis que le cheval de son fiacre gravissait au pas la côte d'Urie, il avait rencontré Yvonne de Chésy. Il ne l'avait pas reconnue, et elle l'avait interpellé sans qu'il l'entendit. Elle avait fait signe au cocher qu'il s'arrêtât, et, toujours rieuse, même dans son désastre, elle dit au malheureux :

— « Je voulais vous demander si vous n'aviez pas rencontré mon mari, qui devait venir au-devant de moi?... Mais un troupeau d'éléphants aurait passé sur la route que vous ne l'auriez pas remarqué.... Vous allez chez Ely ? Vous y trouverez Du Prat... Vous savez, il a daigné enfin me reconnaître... »

Quoique Pierre Hautefeuille n'eût pas le moindre doute sur la présence d'Olivier chez Mme de Carlsberg, ce témoignage nouveau, recueilli par hasard, avait achevé de lui navrer le cœur. Quelques minutes plus tard, il apercevait les toits et

les terrasses de la villa, puis le jardin. La vue de la haie traversée cette nuit encore avec tant de confiance, tant de désir, tant d'amour, acheva de confondre sa raison. Il sentit que dans cet état de quasi-démence, il lui était impossible de voir sa maîtresse et son ami l'un en face de l'autre sans en mourir de douleur. Voilà pourquoi Olivier l'avait trouvé, attendant sa sortie au détour du chemin, pâle d'une effrayante pâleur, les traits décomposés, les yeux fous. La situation des deux amis était si tragique, elle comportait un entretien si poignant que tous les deux comprirent qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils ne devaient pas s'expliquer là. Olivier monta dans la voiture comme si de rien n'était, et s'assit à la place libre. Au voisinage du corps de son ami, Pierre eut un frisson, aussitôt réprimé ; il dit au cocher : « A l'hôtel, et vite. » Puis, s'adressant à Du Prat : — « Je suis venu te chercher, » fit-il, « parce que ta femme est très mal... »

— « Berthe ? » s'écria Olivier, « mais quand je l'ai quittée ce matin, elle semblait si gaie, si bien portante !... »

— « C'est elle qui m'a dit où tu étais, » continua Hautefeuille sans répondre directement. « Elle avait trouvé par hasard, dans tes papiers, une photographie datée de Rome et signée d'un prénom, un prénom très rare. Elle a entendu quelqu'un ici prononcer devant elle ce prénom. Elle a deviné que la personne qui s'appelle ainsi et qui vit à Cannes était celle du portrait de Rome. Elle a surpris des brouillons de lettres déchirés où se trouvait ce même prénom, et où tu demandais à cette personne un rendez-vous. Enfin, elle sait tout... »

— « Et toi aussi ? » demanda Olivier après un silence.

— « Et moi aussi, » répondit Pierre.

Les deux amis n'échangèrent pas un mot de plus durant le quart d'heure que mit la voiture à gagner l'hôtel des Palmes. Que se seraient-ils dit, en ce moment, qui pût augmenter ou diminuer la cruelle angoisse qui leur serrait la gorge ? Sitôt descendu de voiture, Olivier monta droit chez sa femme sans demander à Pierre et sans que Pierre lui demandât quand ils

se retrouveraient. On a de ces silences au chevet d'un mort, quand l'âme est comme glacée par la première impression de l'irréparable, comme étouffée par l'étreinte du « jamais plus » ... La crise de détente et d'expansion qui suit de pareilles secousses commença pour Du Prat au seuil de la chambre de Berthe. Un fade arôme d'éther le saisit dès l'entrée. Il vit, détaché en pâleur sur l'oreiller et le regardant d'un regard où roulaient de grosses larmes, le visage épuisé de cette enfant qui avait eu foi en lui, qui lui avait donné sa vie, la fleur de sa jeunesse, toutes ses espérances. Fallait-il qu'il eût été dur envers la pauvre et gauche créature, pour que, l'aimant ainsi, elle n'eût jamais rien osé lui en montrer ! Là non plus, il ne trouva pas de parole à dire. Il vint s'asseoir près du lit, et il resta longtemps accoudé à contempler la malade. La sensation de la misère où ils gisaient tous les quatre, Berthe, Pierre, Ely et lui-même, lui fendait le cœur. Berthe l'aimait et elle savait qu'il ne l'aimait pas. Pierre aimait Ely et en était aimé, mais cet amour venait d'être à jamais empoisonné par la plus horrible des révélations. Quant à lui, il se retrouvait épris passionnément d'une ancienne maîtresse, soupçonnée, outragée, abandonnée, et qui était maintenant tout entière à son meilleur, à son plus intime ami. Comme un homme tombé d'un paquebot en pleine mer, et qui nage au milieu de la grande houle, voit s'enfler les lames démesurées qui vont l'engloutir, il sentait monter et grandir de toutes parts, en lui, autour de lui, cette force irrésistible de l'amour qu'il avait tant souhaité connaître et qui l'emportait, le roulait, l'épouvantait maintenant. Il eut là, auprès de ce lit, et tandis qu'il écoutait la respiration saccadée de la jeune femme, quelques instants de ce vertige intellectuel et sentimental que donne aux âmes les moins philosophiques, dans des moments suprêmes, la vision des puissances fatales de la nature, ouvrières implacables de notre destinée. Et puis, comme le nageur que soulève l'énorme palpitation de l'Océan fait quand même le petit effort de lutter contre les formidables vagues avant d'y sombrer, il essaya, lui aussi, de

réagir. Il voulut parler à Berthe, adoucir de cette douleur ce qu'il en pouvait adoucir :

— « Vous m'en voulez beaucoup? » lui dit-il... « Mais vous voyez, aussitôt que je vous ai sue souffrante, je suis venu... Quand vous serez bien, je vous expliquerai ce qui s'est passé. Vous comprendrez que les choses n'ont pas été ce que vous les avez crues... Que de chagrins vous vous seriez, vous nous auriez épargnés, si vous m'aviez ouvert votre cœur ces jours-ci!... »

— « Je ne vous accuse point, » répondit la jeune femme, « et je ne vous demande point de m'expliquer quoi que ce soit... Je vous aime et vous ne m'aimez pas : voilà ce que je sais. Ce n'est pas votre faute et rien ne peut réparer cela... Vous venez d'être bon, » ajouta-t-elle, « et je vous en remercie... Je suis si brisée! Je voudrais reposer un peu. »

— « C'est le commencement de la fin, » se dit Olivier quand il eut passé dans le salon pour obéir au désir exprimé par sa femme. « Que va devenir notre ménage maintenant?... Si je n'arrive pas à me reprendre et à guérir son cœur, c'est la séparation à brève échéance, et pour moi, de nouveau, la vie déracinée... Guérir son cœur, quand le mien est si malade? Pauvre enfant! Où l'ai-je menée?... » A travers toutes les complications de sa sensibilité, il avait gardé une conscience d'honnête homme, trop lucide pour que la réponse à cette question ne lui donnât pas un frisson de remords. Mais — qui ne le sait par expérience? — ni le remords, ni la pitié, ces hautes vertus de l'âme humaine, n'ont jamais prévalu, dans un être qui aime, contre la frénésie dominatrice de la passion : les pensées d'Olivier eurent vite quitté la pauvre Berthe pour s'en aller toutes d'un autre côté. La fièvre des baisers qu'il avait donnés à Ely, à ce pâle visage frémissant et convulsé, lui brûla de nouveau les veines. En même temps, l'image de son ami, de l'amant à qui cette femme appartenait maintenant, ressuscita devant son esprit, et ses deux blessures intérieures se mirent à saigner à flots si vio-

lents qu'il oublia tout ce qui n'était pas Pierre ou Ely, Ely ou Pierre. Et voici qu'une souffrance plus aiguë que celles qu'il avait éprouvées jusqu'à cette heure s'empara de lui. Que faisait, que pensait l'ami, le frère auquel il avait donné une part si vivante de son être? Que restait-il de leur amitié en ce moment? Qu'en resterait-il demain? Devant la perspective d'une rupture avec Hautefeuille, Olivier sentit que c'était là pour lui l'extrémité du malheur, le coup suprême qu'il n'était pas capable d'accepter. L'écroulement de son mariage, c'était une misère à laquelle il était préparé. Cette désespérée reprise de passion pour Ely de Carlsberg, c'était une affreuse épreuve à subir; il la subirait. Perdre cette amitié sacrée, cette fraternité unique, dans laquelle il avait toujours trouvé un refuge, un appui, une consolation, une raison de s'estimer et de croire au bien, c'était le déchirement dernier, après lequel il n'avait réellement plus rien dans la vie à quoi tenir, plus personne avec qui et pour qui durer, l'entrée dans la froide, la noire, la totale solitude... Tout l'avenir de cette amitié se jouait à cette minute, et il demeurait là, immobile, à laisser passer un temps peut-être irréparable. Tout à l'heure, dans la voiture qui les ramenait à l'hôtel, il n'avait pu dire un seul mot à Pierre. Maintenant il lui fallait à tout prix parler, défendre cette chère et noble chose, leur fraternité, prendre part au débat dont le cœur de cet ami si cruellement frappé était le théâtre. Comment celui-ci l'accueillerait-il? Que se diraient-ils? Olivier ne se le demanda pas. L'instinct qui le fit sortir de son appartement et descendre chez Hautefeuille était aussi inconscient, aussi irraisonné que l'avait été l'appel de sa femme à ce même Hautefeuille, — cet appel qui les avait perdus. La démarche d'Olivier serait-elle moins funeste?...

Quand il eut passé la porte de la chambre, il vit Pierre assis à sa table, la tête dans ses mains. Une feuille de papier, préparée devant lui et restée blanche, attestait qu'il avait dû, aussitôt rentré, se mettre là pour écrire une lettre. Puis il

n'avait pas pu. La plume était retombée sur le papier et il l'y avait laissée. Par la fenêtre, derrière cette image vivante du désespoir, un ciel clair de cinq heures du soir s'attendrissait en nuances adorablement douces, où l'azur commençait à se teindre de mauve. De glorieuses gerbes de mimosa fleurissaient les vases. Elles emplissaient de leur parfum, frais et alangui à la fois, cette cellule d'amoureux où le jeune homme avait goûté durant le paisible hiver de si romanesques heures de rêverie, où il vidait maintenant la grande coupe d'amertume que l'éternelle Dalila verse plus complaisamment à ses plus pures victimes. Durant ce tragique après-midi, Olivier avait subi bien des sensations poignantes. Il n'en avait pas connu de plus dures qu'au silencieux spectacle de cette simple douleur. Toute sa virile affection d'ami s'émut, et ses propres peines se fondirent en une tendresse immense pour ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse qui agonisait, sous ses yeux. Il lui mit la main sur l'épaule, doucement, légèrement, comme s'il eût deviné qu'à son contact la chair de l'amant jaloux devait se rebeller d'aversion, presque d'horreur, et lui dit :

— « C'est moi, Pierre, c'est Olivier... Tu dois pourtant le sentir toi-même, que nous ne pouvons pas garder sur le cœur ce que nous y avons tous les deux. C'est un poids qui t'étouffe, comme il m'étouffe. Tu es misérable. Je suis misérable aussi. Nous le serons moins si nous le sommes ensemble, en nous appuyant l'un sur l'autre... Je te dois une explication. Je suis venu te la donner. Tu peux m'écouter et me répondre. Entre nous il n'y a plus de secret. Mme de Carlsberg m'a tout dit... »

Hautefeuille avait paru ne pas entendre les premiers mots de son ami. Au nom de sa maîtresse, il leva brusquement la tête. Ses traits, horriblement contractés, révélaient cette âcre sécheresse du chagrin qui n'a pas pu pleurer. Il répondit d'une voix brève où frémissait sa révolte intérieure :

— « Une explication entre nous? laquelle? Pour t'apprendre quoi? Pour m'apprendre quoi? Que tu as été l'amant de

cette femme l'année dernière, que je le suis cette année-ci?... » Puis, comme s'exaspérant à la brutalité de ses propres paroles : « Si c'est pour me redire d'elle ce que tu m'en as dit quand je ne savais pas de qui tu me parlais, c'est inutile : je n'en ai rien oublié, ni l'histoire du premier amant, ni celle de l'autre, de celui à cause de qui tu l'as quittée... C'est un monstre de libertinage et d'hypocrisie. Je le sais. Tu me l'as démontré. Ne recommence pas. Cela me ferait trop mal, et c'est inutile. Elle est morte pour moi d'aujourd'hui. Je ne la connais plus... »

— « Tu es bien dur pour elle, » reprit Olivier ; « et toi, tu n'en as pas le droit. » Le cynisme des insultes lancées par Pierre contre Ely lui était intolérable. Elles trahissaient, chez l'amant qui outrageait ainsi une maîtresse idolâtrée la veille encore, tant de douleur ! Et puis Olivier avait dans l'oreille l'accent si vrai, si passionné de cette femme parlant de son amour. Une invincible magnanimité le contraignait d'en porter témoignage, et il répéta : — « Non, tu n'en as pas le droit. Non, elle n'a été avec toi ni une libertine ni une hypocrite. Elle t'a aimé, elle t'aime, profondément, passionnément... Sois juste : pouvait-elle te dire ce que tu sais maintenant ? Si elle t'a menti, ç'a été pour te garder, parce que tu étais le premier, l'unique amour de sa vie... »

— « Ce n'est pas vrai, » interrompit amèrement Hautefeuille : « il n'y a pas d'amour sans une sincérité complète... Mais je lui aurais tout pardonné, si j'avais tout su par elle !... Et puis, il y a eu un premier jour, une première heure... Je me le rappelle, moi, ce jour, je ne l'ai pas oubliée, cette heure... Nous avons parlé de toi, dès ce moment-là. Je l'entends encore prononcer ton nom. Je ne lui ai pas caché combien je t'aimais. Elle savait par toi combien tu m'aimais... C'était si simple de ne pas me revoir, de ne pas m'attirer, de ne pas me prendre ! Il y a tant d'autres hommes de par le monde pour qui ce passé n'aurait été que du passé !... Mais non : ce qu'elle voulait, c'était une vengeance ; une ignoble vengeance. Tu l'avais quittée. Tu t'étais marié. Elle m'a

ramassé, comme un assassin ramasse un couteau, pour te frapper, toi, en plein cœur... Ose me dire non... Mais je l'ai lu, que tu crois cela, je l'ai lu, écrit de ta main ! Oui ou non, l'as-tu écrit ? »

— « Je l'ai écrit, » répondit Olivier, « et j'ai eu tort. Je l'ai cru et je me suis trompé. Ah ! » continua-t-il, avec un réel accent de désespoir, « il faut que ce soit moi, moi, qui la défende auprès de toi !... Mais si je ne croyais pas qu'elle t'aime, est-ce que je ne serais pas le premier à te dire maintenant : « C'est une infâme?... » Eh oui ! j'ai pensé qu'elle t'avait pris pour se venger, je l'ai pensé dès le jour de mon arrivée, quand nous nous sommes promenés dans le bois de pins et que tu me l'as nommée. J'ai si bien vu alors, si bien deviné que tu l'aimais, et j'en ai tant souffert !... »

— « Ainsi, tu l'avoues ? » s'écria Pierre. Il se leva, et, saisissant son ami par les épaules, il commença de le secouer avec fureur, en répétant : — « Tu l'avoues, tu l'avoues?... Tu as deviné que je l'aimais et tu ne m'as rien dit. Toute une semaine, tu es resté avec moi, à côté de moi, à me regarder donner tout mon cœur, tout ce que j'ai de bon, de dévoué, de tendre en moi, à ton ancienne maîtresse, et tu te taisais?... Et si je n'avais pas tout appris par ta femme, tu m'aurais laissé m'enfoncer davantage chaque jour dans cette passion, et pour quelqu'un que tu méprisais?... Ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait me dire : « C'est une infâme, » mais à la première heure, à la première minute... »

— « Et le pouvais-je ? » interrompit Olivier. « L'honneur me le défendait, tu le sais bien... »

— « Et l'honneur ne te défendait pas de lui écrire, » reprit Pierre, « quand tu savais que je l'aimais, de lui demander un rendez-vous à mon insu, d'aller chez elle quand je n'y étais pas?... » Et regardant Olivier d'un regard où brillait l'éclair d'une véritable haine : « Mais j'y vois clair maintenant. Vous vous êtes joués de moi tous les deux... Tu as voulu te servir de ce que tu avais découvert pour rentrer dans sa vie. Ah ! Judas, tu m'as trahi, toi aussi... Ah ! traître ! traître ! traî-

tre ! » Et, poussant un cri déchirant, il s'affaissa sur le fauteuil et il éclata en sanglots parmi lesquels il répétait : « L'amitié, l'amour, l'amour, l'amitié, tout est mort, j'ai tout perdu, tout m'a trompé, tout m'a menti... Ah ! que je suis malheureux !... »

Sous cette furieuse apostrophe, Du Prat avait reculé en pâliissant. La douleur que lui infligeait l'insulte de son ami était bien profonde, mais aucune colère, aucun amour-propre ne s'y mélangeait. Cette affreuse injustice d'un être si naturellement bon, si délicat, si tendre, ne faisait qu'augmenter sa pitié. En même temps, le sentiment de ce qu'il y avait d'irré-médiable pour leur mutuelle affection, si l'entretien finissait ainsi, lui rendait un peu de ce sang-froid que l'autre avait entièrement perdu ; et ce fut d'une voix, grave dans l'émotion, qu'il lui répondit :

— « Oui, faut-il que tu sois malheureux, mon Pierre, pour m'avoir parlé ainsi, à moi, à ton compagnon de toujours, à ton ami, à ton frère !... Moi, un Judas ? Moi, un traître ?... Mais regarde-moi donc en face. Tu m'as outragé, menacé, presque frappé... et, tu vois, — je n'ai rien dans le cœur pour toi que cette amitié, aussi complète, aussi tendre, aussi vivante qu'hier, qu'avant-hier, qu'il y a dix ans, qu'il y a vingt ans... Moi, m'être joué de toi, t'avoir trompé ? Non, tu ne peux pas le croire, tu ne le crois pas... Notre amitié ? Tu sais bien qu'elle n'est pas morte, qu'elle ne peut mourir... Et tout cela, » son accent se fit violent et amer à son tour, « à cause d'une femme !... Une femme a passé entre nous, et tu as tout oublié, tout renié... Je t'en supplie, Pierre, reprends-toi, reviens-moi, dis que tu m'as parlé dans l'égarement, que tu n'as cessé de m'aimer et de croire que je t'aime. Je te le demande au nom de notre enfance, de ces heures naïves où nous nous sommes attachés l'un à l'autre en nous désolant de n'être pas de vrais frères. As-tu un souvenir, un seul, de ces temps-là, auquel je ne sois pas mêlé ? Moi, t'effacer de ma vie, ce serait du coup détruire tout mon passé, tout celui dont je suis fier, auquel je retourne chaque fois que je veux me

laver des misères du présent... Reviens-moi, je te le demande au nom de notre jeunesse, au nom de ce qu'elle eut de plus beau, de plus grand, de plus pur. En 70, lorsque tu as voulu t'engager, tu as couru chez moi, tu te rappelles? Tu m'as trouvé qui allais chez toi. Et te souviens-tu comme nous nous sommes embrassés? Ah! si quelqu'un nous avait dit alors qu'un jour arriverait où tu appellerais traître et Judas celui aux côtés de qui tu voulais mourir, avec quelle confiance nous aurions répondu : « C'est impossible!... » Et cette nuit dans la neige au bois de Chagey, à la fin, quand nous avons appris que tout était perdu, que l'armée passait en Suisse, et que le lendemain il nous faudrait rendre nos armes, te la rappelles-tu? Et notre serment sacré, s'il fallait jamais se battre encore, d'être là de nouveau, coude à coude, cœur à cœur, dans le même rang?... Si elle vient jamais, cette heure du nouveau départ, que feras-tu sans moi?... Ah! tu me regardes, tu me comprends, tu me reviens... Embrassons-nous, mon Pierre, comme alors... Il y a plus de dix ans, et c'était hier... Tout peut nous manquer dans la vie, mais pas cela, crois-moi, pas cette amitié... Le reste, c'est de la passion, des sens, du délire... Cela, vois-tu, c'est notre cœur!... »

Tandis qu'Olivier parlait, l'attitude de Pierre avait en effet commencé de changer. Ses sanglots s'étaient arrêtés; et dans ses yeux, encore trempés de larmes, une lueur s'allumait. La voix de son ami exprimait une si poignante supplication, les images évoquées par cette parole fraternelle rappelaient au malheureux tant de hautes émotions, une communauté de sentiments si délicate à certaines heures, si courageuse, si héroïque à d'autres! Il se faisait en lui, après cette secousse d'effroyable douleur, un réveil de son énergie d'homme à cet appel de son ancien compagnon d'armes... Il se leva, parut hésiter, puis il se jeta dans les bras d'Olivier; et ils s'étreignirent d'une de ces mâles étreintes qui sèchent les pleurs sur les joues, arrêtent les défaillances de la volonté, renouvellent dans le cœur la force des décisions généreuses. Puis, brièvement, simplement, Pierre reprit :

— « Je te demande pardon, Olivier. Tu vaux mieux que moi. Mais le coup a été trop rude, trop subit ; j'avais en cette femme une foi si entière, si absolue, si profonde ! Et j'ai tout appris en cinq minutes, et comment?... Je n'avais rien deviné, rien soupçonné... Alors, ces deux lignes de ta main, après ce que venait de me dire ta femme et après tes confidences !... C'est le bateau en mer, dans la nuit, coupé en deux par un autre et qui coule à pic... On devient fou à de pareils moments... Mais laissons cela. Tu as raison. Dans ce naufrage, il faut sauver notre amitié... » Il mit ses mains sur ses yeux, comme pour écarter une autre image qui recommençait de lui faire trop mal. « Écoute, Olivier, » continuait-il, « tu vas me trouver bien faible encore, mais il faut que tu me dises tout, entends-tu, *tout*... Tu n'avais pas revu Mme de Carlsberg depuis Rome?... »

— « Je ne l'avais pas revue, » dit Olivier.

— « Tu lui as envoyé une lettre ce matin... pas celle dont j'ai vu le commencement, mais une lettre. Que lui demandais-tu ? »

— « De me recevoir, rien d'autre. »

— « Et elle, elle t'a répondu ? »

— « Pas elle-même. Elle m'a fait dire qu'elle m'attendait. »

— « Pourquoi lui demandais-tu ce rendez-vous ? Que vous êtes-vous dit ? »

— « Je lui ai dit ce que je croyais alors la vérité. J'étais indigné à l'idée qu'elle avait voulu se venger de moi à travers toi, et j'avais besoin de le lui crier, de lui faire honte. Elle m'a répondu, elle m'a prouvé qu'elle t'aimait... » Et il ajouta : « Ne m'en demande pas davantage... »

Pierre le regarda. La fièvre d'un pareil interrogatoire lui brûlait à nouveau le cœur. Il eut une question sur les lèvres : il allait ajouter : « Lui as-tu parlé de votre passé, de votre ancien amour?... » Puis, sa noblesse native eut un haut-le-cœur devant la bassesse d'une si dégradante inquisition. Il se tut, et il commença de marcher à travers la chambre, en proie

à un combat que son ami suivait avec une mortelle angoisse. Ces questions qu'il avait posées coup sur coup venaient de lui rendre Ely trop présente. Elles avaient ranimé les sentiments exorcisés tout à l'heure par le viril et douloureux appel d'Olivier. L'amour méprisant, désabusé, avili, cruel, — mais l'amour, — luttait contre l'amitié dans ce cœur bouleversé. Soudain le jeune homme s'arrêta. Il frappa le parquet du pied, en même temps que de son poing crispé il battait l'air. Il jeta un : « Ah ! » de révolte, de dégoût et de délivrance, et, les yeux dans les yeux de l'autre :

— « Olivier, » dit-il, « donne-moi ta parole d'honneur que tu ne reverras plus cette femme, que tu ne la recevras pas si elle vient chez toi, que tu ne lui répondras pas si elle t'écrit, que jamais tu ne demanderas de ses nouvelles, quoi qu'il arrive, jamais, jamais... »

— « Je t'en donne ma parole d'honneur, » répondit Olivier, sans hésitation et d'une voix ferme.

— « Hé bien ! moi, » reprit Hautefeuille avec un profond soupir où il y avait du désespoir et du soulagement, « je te donne ma parole d'honneur que j'agirai de même, que je ne la reverrai jamais, que je ne lui écrirai jamais... Je viens de le sentir à cette seconde : maintenant il n'y a pas place pour toi et pour elle à la fois dans mon cœur. Je t'y garde. »

— « Merci, » dit Olivier en prenant la main de son ami. Une inexprimable émotion l'envahissait, faite de joie, de reconnaissance et d'épouvante, — joie de leur amitié sauvée, — reconnaissance pour la délicatesse avec laquelle Pierre lui épargnait les tortures certaines de la plus horrible jalousie, — épouvante devant la sauvage douleur empreinte sur cette physionomie pendant ce vœu de sacrifice. Mais Hautefeuille, comme pressé de fuir cette chambre où venait de se jouer la terrible scène, avait ouvert la porte :

— « Tu as une malade, là-haut, » disait-il. « Tu dois être auprès d'elle. Il faut qu'elle guérisse vite pour que nous puissions partir, demain si c'est possible, après-demain au plus tard... Je t'accompagne. Je t'attendrai dans le salon... »

Les deux amis étaient à peine engagés dans le couloir qu'ils virent s'avancer vers eux un domestique de l'hôtel. Cet homme tenait une lettre sur un plateau, qu'il offrit à Pierre en disant :

— « On attend la réponse en bas, monsieur Hautefeuille. »

Hautefeuille prit la lettre, en regarda la suscription, et, au lieu d'ouvrir l'enveloppe, il la tendit à Olivier. Celui-ci reconnut la belle et haute écriture d'Ely. Il rendit cette lettre à Pierre et lui demanda :

— « Que vas-tu faire ? »

— « Ce que j'ai promis, » répondit Hautefeuille. Et, rentrant dans sa chambre, il mit la lettre toujours close dans une grande enveloppe. Il écrivit lui-même l'adresse de Mme de Carlsberg et le nom de la villa Helmholtz. Puis, revenu dans le couloir, il dit au domestique :

— « Voici la réponse. »

Et quand il remit son bras sous le bras d'Olivier, il put sentir que celui-ci tremblait plus que lui-même.

XI

ENTRE DEUX DRAMES

Ely attendait la réponse de Pierre à sa lettre sans aucune appréhension. Elle lui avait écrit, aussitôt le départ d'Olivier, par un instinctif besoin de se réchauffer, de se purifier à cette tendresse dévouée et simple, après la cruelle scène dont elle sortait si brisée, si humiliée, si souillée. Pas une seule minute elle ne fit à Olivier l'injure de soupçonner qu'il pût, même possédé par la fureur du plus haïssable amour, toucher à l'image que Pierre se faisait d'elle, — cette image trop peu semblable à son passé, mais si vraie aujourd'hui, si pareille au fond même de son être présent. Elle n'avait rien dit à son

ami dans cette lettre qu'elle ne lui eût répété dans vingt autres : d'abord qu'elle l'aimait, ensuite qu'elle l'aimait, enfin qu'elle l'aimait. Elle était sûre qu'il allait lui répondre, lui aussi, des phrases d'amour, lues et relues vingt fois déjà, mais dont chaque mot lui serait pourtant aussi délicieux, aussi neuf qu'un bonheur inédit. Quand elle eut en mains l'enveloppe sur laquelle Pierre avait écrit son adresse, elle la soupesa enfantinement. Elle se dit : « Il m'envoie une longue lettre : comme il est bon !... » et elle la déchira dans un ravissement aussitôt changé en une épouvante. Elle regarda sa propre lettre non décachetée, puis, de nouveau, l'enveloppe à son nom. Était-il possible qu'un tel outrage lui vînt réellement de « son doux, » comme elle appelait son amant, avec la mignardise commune à toutes les tendresses, — de ce Pierre, qui cette nuit encore, la serrait dans ses bras avec tant de respect dans l'idolâtrie, presque une piété dans la passion ? Le doute, hélas ! ne lui était pas permis. L'adresse était bien écrite par le jeune homme. C'était bien lui qui renvoyait ce billet à sa maîtresse, sans avoir voulu même l'ouvrir. Survenant après l'explication de tout à l'heure, ce refus et ce renvoi signifiaient une rupture, et le motif apparaissait aux yeux consternés d'Ely avec une affreuse évidence. Elle ne connaissait pas l'exakte vérité : la jalousie de Berthe Du Prat éveillée par tant d'indices, et ce long drame intérieur qui avait contraint la jeune femme à pousser vers le confident le plus intime de son mari l'appel le plus désespéré, le plus révélateur. C'était là une succession de hasards impossible à deviner, au lieu qu'une volontaire indiscretion d'Olivier à son ami apparaissait comme si probable, si conforme à l'habituelle bassesse de l'orgueil masculin blessé ! Ely n'imagina pas, elle ne chercha pas d'autre cause à la foudroyante révolution d'âme accomplie chez Pierre et dont elle avait là, devant elle, une muette preuve, plus indiscutable, plus affirmative que toutes les phrases. Le détail de la catastrophe se reconstituait très simplement, très logiquement : Olivier l'avait quittée, fou de rancune et de désir, de jalousie et d'humilia-

tion ; et, dans un accès de demi-folie, il avait manqué à l'honneur. Il avait parlé. Qu'avait-il dit ? Tout... A cette seule idée, le sang se glaçait dans les veines de la malheureuse femme. Depuis la minute où, sur le quai du vieux port à Gênes, Hautefeuille lui avait tendu la dépêche annonçant le retour d'Olivier, elle avait traversé de si pénibles heures qu'il semblait que sa pensée dût s'être adaptée à ce danger, avoir admis la possibilité au moins de cet événement. Mais le cœur conserve en lui, quand il aime, de telles énergies de confiance, un si vivace pouvoir d'illusion, qu'elle arrivait à cette épreuve aussi peu préparée, aussi nouvelle, aussi peu résignée que nous arrivons tous à la mort... Ah ! si elle avait pu voir Pierre tout de suite, seule à seul, lui parler à son tour, plaider sa cause, se défendre, lui expliquer ce qu'elle avait été jadis et pourquoi, ce qu'elle était devenue, et pourquoi encore, et ses luttes, et son besoin de tout lui confesser la première, et qu'elle s'était tue par crainte de le perdre, par tremblement de lui faire mal, — par amour, uniquement par amour !... Le voir ? Mais où ? Quand ? Comment ?... A l'hôtel ? Il ne la recevrait pas. Olivier était là, qui veillait, qui le gardait... Chez elle ? Il n'y reviendrait plus... A un rendez-vous ? Elle ne pouvait même pas lui en demander un. Il n'ouvrirait pas sa lettre... Cette nature, demeurée primitive dans son fond intime, sentit frémir en elle, contre les entraves qui la liaient, le sauvage esprit de ses ancêtres de la Montagne Noire. Elle eut, à travers son chagrin, un mouvement d'effrénée violence. Cette impuissante révolte se traduisit — comme elle pouvait se traduire — par une lettre, écrite à Olivier, au lâche dénonciateur. Elle le méprisait, en ce moment, de toute la foi qu'elle avait eue dans sa loyauté, de tout l'amour aussi qu'elle portait à Pierre. Cette nouvelle lettre était bien inefficace, bien indigne aussi de ce qu'elle se devait à elle-même. Mais donner un libre cours à sa fureur contre Olivier, c'était agir dans le sens de sa passion pour l'autre... Et puis, — car en remuant notre âme dans ses couches les plus intimes, la douleur fait se lever cet arrière-fonds d'espérance qui persiste

en nous par-dessous tous les désespoirs, — et puis, qui sait si Olivier, mis en face de sa propre infamie, ne se repentirait pas, s'il n'irait pas à son ami lui dire : « Ce n'est pas vrai. J'ai menti. Je n'ai pas été l'amant de cette femme?... » Cet ouragan d'idées folles, de vaines colères et de plus vaines hypothèses allait se briser contre un second fait aussi brutal que l'autre. Ely avait envoyé cette lettre à Olivier par un de ses domestiques, vers les sept heures. Une demi-heure après et pendant qu'elle achevait, fiévreuse d'attente, sa toilette du soir, cet homme avait rapporté la réponse : une large enveloppe fermée, dont l'adresse était écrite de la main d'Olivier, et dans cette enveloppe se trouvait sa lettre à elle, non décachetée...

Ainsi les deux amis s'entendaient pour lui infliger la même insulte sous la même forme ! C'était comme si elle les avait vus se prendre les mains et se jurer l'un et l'autre un pacte d'alliance contre elle, au nom de leur amitié. Pour la première fois cette âme, habituellement étrangère aux mesquineries de son sexe, éprouva contre cette amitié la haine irraisonnée que les maîtresses vulgaires portent même aux simples camaraderies de leur amant, cette instinctive antipathie du féminin contre les sentiments d'un ordre exclusivement mâle, et dont il se devine à jamais banni. Durant les heures qui suivirent ce double outrage, Ely ne fut pas seulement la femme amoureuse et repoussée qui perd avec celui qu'elle aime sa joie de vivre, et qui en meurt. Elle subit aussi toutes les fureurs de la plus étrange jalousie. Elle fut jalouse d'Olivier, jalouse de l'affection qu'il inspirait et qu'il portait à Pierre. A travers le désespoir que lui causait la certitude d'un si cruel abandon, elle éprouvait une peine de plus à l'idée que ces deux hommes étaient heureux dans le triomphe de leur fraternelle tendresse, qu'ils habitaient sous le même toit, qu'ils se parlaient, qu'ils s'estimaient, qu'ils s'aimaient. Certes, des impressions de cet ordre ressemblaient peu à sa magnanimité innée. Mais les souffrances extrêmes ont ce trait commun

qu'elles nous dénaturent le cœur. L'être délicat s'y fait brutal ; confiant, il y perd le noble pouvoir de se livrer ; cordial, il y devient misanthrope. Il n'y a pas de plus complet préjugé que celui dont un vers célèbre s'est fait l'écho :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître...

Un maître, soit. Mais d'égoïsme et de dépravation. Il faut, pour ne pas se corrompre en souffrant, accepter l'épreuve, comme un châtiment et comme un rachat. Ce n'est plus alors la douleur qui nous améliore, c'est la foi. Sans doute, si la pauvre Ely n'avait pas été la désabusée qui croyait, comme elle l'avait dit énergiquement, « qu'il n'y a que ce monde, » les obscures fatalités qui l'accablaient se fussent éclairés d'une lumière. Elle eût reconnu une mystérieuse justice, plus forte que nos intentions, plus infaillible que nos calculs, dans la rencontre qui voulait que son double adultère fût puni par cette amitié de ceux qui en avaient été les complices, et ces complices eux-mêmes l'un par l'autre. Ne voyant dans le coup qui la frappait que la basse vengeance d'un ancien amant, une telle souffrance ne pouvait que la dégrader. Toutes les vertus de généreuse indulgence, de bonté attendrie, de scrupule sentimental que son amour, magnifique de spontanéité enthousiaste, avait éveillées dans son cœur, elle les sentait s'en aller ; et les hideurs de ses pires instincts les remplaçaient, avec l'idée que ces deux hommes, à qui elle avait appartenu, et dont elle aimait l'un à la folie, la méprisaient ensemble. Et elle revoyait en pensée le Pierre qu'elle avait là, auprès d'elle, vingt-quatre heures auparavant, si dévoué, si exalté, si heureux !... Et cette âcreté se fondait en des crises de larmes où elle criait ce nom idolâtré. A quoi bon ? Celui à qui elle adressait tant de passionnés soupirs n'aurait même pas voulu les écouter !

Quelle soirée et quelle nuit l'infortunée passa de la sorte, enfermée seule dans sa chambre ! Et qu'il lui fallut de courage pour ne pas demeurer ainsi tout le jour d'après, les fenê-

tres closes, les rideaux baissés, à fuir le jour, la vie, à se fuir, plongée, abimée dans le noir et dans le silence, dans ce qui ressemblait le plus à la mort!... Mais, fille d'un soldat et femme d'un prince, elle avait en elle cette marque d'une éducation deux fois militaire, l'absolue exactitude à tenir ses promesses, qui fait qu'à travers tous les événements la volonté dressée à cette discipline exécute à heure fixe les consignes acceptées. Ely s'était engagé la veille à intercéder auprès de Dikie Marsh en faveur du mari d'Yvonne, et elle devait donner la réponse dans l'après-midi. Sa lassitude était si grande, au matin, qu'elle faillit écrire à Mme de Chésy pour reculer cette réponse, et, du même coup, la visite nécessaire au yacht de l'Américain. Puis elle se dit : « Non. Ce n'est pas courageux... » Et, à onze heures du matin, le visage caché par un voile de gaze blanche qui ne laissait pas deviner ses yeux rougis, ses traits altérés, elle descendait de sa voiture sur le petit quai contre lequel s'amarrait la *Jenny*. Quand elle vit, sous le ciel pâle de chaleur, se dessiner le grément du yacht et la coque blanche, elle se rappela son arrivée sur les mêmes pierres ensoleillées du petit quai, dans la même voiture, presque à la même heure, quinze jours auparavant, et sa joie profonde à reconnaître la silhouette de Pierre qui la guettait, du bateau, anxieusement. Ces deux semaines avaient suffi pour que sa romanesque et tendre idylle se transformât en une sinistre tragédie. Où était son amoureux du départ pour Gênes? Où cachait-il l'affreuse peine, subie à cause d'elle, et qu'elle ne pouvait pas même consoler? N'avait-il pas déjà quitté Cannes? Depuis la veille au soir, cette idée que Pierre l'avait peut-être fuie pour toujours lui poignait sans cesse le cœur. Et cependant elle dévorait des yeux ce yacht où elle avait été si heureuse. Elle était assez près maintenant pour compter les hublots, dont la ligne dépassait tout juste le bastingage d'un cotre attaché à côté de la *Jenny*. Le neuvième était celui qui éclairait la cabine, *leur* cabine, l'asile nuptial où ils avaient goûté l'enivrement de leur première nuit d'amour. Un matelot était assis à côté, sur un siège mobile suspendu au bastingage.

gage. Cet homme badigeonnait la paroi extérieure du bateau avec un balai qu'il trempait à même un grand baquet. La trivialité de cette humble besogne, exécutée à cette minute et à cette place, achevait de donner à cette visite un caractère de contraste qui fit mal à la jeune femme. Aussi étouffait-elle d'émotion contenue en s'engageant sur la passerelle qui menait du quai au bateau, et son trouble était si visible que Dickie Marsh lui-même ne put s'empêcher de l'interroger, manquant pour une fois au grand principe Anglo-Saxon d'éviter les *personal remarks*.

— « Mais je n'ai rien, » répondit-elle, « ou, du moins, rien qui me concerne. » Et, faisant de cette question un prétexte à entamer aussitôt l'entretien : « Vous me voyez bouleversée de ce que je viens d'apprendre par Yvonne... »

— « Voulez-vous que nous allions dans le fumoir?... » dit l'Américain, que le nom de Mme de Chésy avait soudain fait tressaillir. « Nous y serons mieux pour causer... » On avait, en effet, introduit Ely dans l'*office* où Marsh se tenait comme toujours. Le tapotement saccadé de la machine à écrire maniée par un des secrétaires ne s'était ni arrêté ni ralenti à l'entrée de la jeune femme, tandis que le second avait continué de télégraphier par téléphone et le troisième de classer des fiches. Cette intensité d'application prouvait l'importance et la hâte du travail. Mais l'homme d'affaires avait laissé là ses dictées et ses calculs, comme un enfant jette son cerceau ou sa balle, pour questionner la messagère d'Yvonne avec une véritable fièvre : — « Ainsi le malheur est arrivé ? Ils sont ruinés?... » demanda-t-il quand ils furent seuls ; puis, sur la réponse affirmative d'Ely : « Avais-je raison ? Je n'ai pas vu la vicomtesse ces temps-ci, et je n'ai pas cherché à la voir. J'ai bien pensé qu'il y avait du Brion là-dessous. J'étais sûr que vous me feriez signe au moment voulu, à moins que... Mais non, il n'y a pas d'à moins que... Je savais que cette brave enfant jugerait cet homme pour ce qu'il est, un abominable *cad*, et qu'elle le mettrait à la porte, au premier mot qu'il se permettrait sur ses véritables intentions... »

— « Elle est arrivée chez moi, » fit Ely, « toute frémissante, toute révoltée des ignobles propositions de ce drôle... »

— « Ah ! qu'il mériterait un sérieux *punishment* !... » interrompit Marsh, en esquissant un geste qui commentait cette énergique expression de boxeur. « Et vous lui avez dit qu'elle pouvait s'adresser à moi ?... Son mari veut-il enfin travailler ?... »

— « Elle en était à me demander pour Gontran une place d'intendant chez l'archiduc, » répondit Ely.

— « Mais j'ai son affaire, » reprit Dickie Marsh vivement. « Une très bonne affaire, encore meilleure pour moi que pour lui... Car j'ai un principe : tout service rendu doit d'abord être utile à celui qui le rend. Comme cela, si l'on oblige un ingrat, on est payé d'avance... Voici. Depuis Gênes, nous avons travaillé. Nous avons fondé à Marionville, entre quatre, — « les quatre gros », comme on nous appelle, — une société pour l'exploitation d'une vingtaine de *ranches* ruinés que nous avons rachetés dans le North-Dakota. Nous avons là des milles et des milles de prairie, sur lesquels nous voulons élever non pas des bœufs, mais des chevaux... Pourquoi des chevaux ? Voici encore. Aux États, ces bêtes ne valent plus rien. Mes compatriotes sont en train de supprimer cette bêtise et cette vanité : la voiture. Les chemins de fer et les tramways électriques leur suffisent, en attendant le progrès des *motor cars*. Vous, en Europe, avec vos armées permanentes, c'est autre chose. Dans cinq ans, vous ne saurez pas comment monter votre cavalerie. Suivez l'affaire. Nous ramassons les chevaux là-bas par milliers, au rabais. Nous les refaisons sur la prairie. Nous les croisons avec des étalons syriens : je viens d'en acheter, par le télégraphe, cinq cents au sultan... » Il quitta le *nous* pour passer au *je*, exalté par les perspectives grandioses de son entreprise : « Je crée une race nouvelle, admirable pour le service de la cavalerie légère. Je monterai tous les hussards, tous les uhlans et tous les chasseurs d'Europe. J'ai calculé. Je puis livrer mes bêtes à Paris, à Berlin, à Rome, à Vienne, un quart en moins du prix que l'État paie

en France, en Allemagne, en Italie et chez vous... Mais il me faut quelqu'un de compétent et de sûr pour veiller à mes haras. J'ai réservé cette place à Chésy. Je lui donne quinze mille dollars par an, ses voyages payés, plus un tant pour cent sur les bénéfices. Vous me direz : « Quand on veut s'enrichir par la charrue, il faut « y mettre la main. » C'est vrai. Mais avec le câble, je suis là, pourvu que mon homme ne me vole pas... Chésy est probe. Il s'y connaît en chevaux comme un maquignon. Il m'économise tout ce qu'un filou m'aurait chipé, tout ce qu'un incapable m'aurait gâché. Dans dix ans, il revient en Europe, plus riche qu'avant les conseils de Brion, et sans me rien devoir... Mais acceptera-t-il?... »

— « C'est tout accepté, » répondit Ély. « J'ai rendez-vous avec Yvonne cet après-midi. Elle vous écrira... »

— « Alors, » continua Marsh, « je vais câbler pour qu'on presse leur installation à Marionville et à Silver-City. Ils auront deux maisons, aux frais de la société. J'irai aux États les établir moi-même. En juin, ils peuvent y être... Et s'ils acceptent, voulez-vous dire à la vicomtesse que nous partons après-demain pour Beyrouth avec la *Jenny* ? Je les y mène. Chésy commencera son métier tout de suite : il empêchera que les Bédouins ne nous vendent quelques rosses dans le tas. Je vais lui écrire, d'ailleurs, pour causer à fond... » Puis, après un silence : « Il y a quelqu'un que je voudrais bien emmener avec eux... »

— « Et qui donc ? » demanda Ely.

Le contraste était trop fort entre le sentiment de misère intime, de prostration désespérée, d'inutilité de toutes choses qui l'accablait, et l'énergie presque dérégulée de l'homme d'affaires yankee. Elle en éprouvait, par-dessus son chagrin, une espèce d'ahurissement et elle en oubliait ce qu'elle savait des intentions de Marsh sur le mariage de sa nièce Florence.

— « Mais Verdier, naturellement ! » reprit l'Américain. « J'ai ma police, moi aussi, » continua-t-il, et cette fois avec plus de vivacité encore. L'admiration et la convoitise étaient visibles dans tout son être, tandis qu'il entonnait l'éloge du

préparateur du prince et de ses inventions : « Je sais qu'il a fini de résoudre son problème... Ils ne vous en ont pas parlé ? C'est merveilleux ! Vous allez comprendre... Vous savez que l'aluminium est un métal unique de légèreté. Il n'a qu'un défaut : il coûte trop cher. Verdier a d'abord inventé un procédé pour le fabriquer par électrolyse directe, sans traitements chimiques, à vil prix, et, avec cet aluminium, il a créé un nouveau type d'accumulateur électrique : quinze fois plus d'énergie à poids égal que les accumulateurs actuels... Il est trouvé, le chemin de fer électrique ! Il est trouvé !... J'emmène Verdier aux États. Nous jetons à bas, du coup, armés de son brevet, toutes les compagnies de tramways de Marionville, de Cleveland et de Buffalo. Hé ! hé ! mais c'est la mort de Jim Davis, sa fin, son écrasement, sa faillite !... Mais vous ne connaissez pas Davis ? *C'est mon ennemi*... Vous avez bien un ennemi, de par le monde, quelqu'un avec qui vous vous battez en duel depuis dix ans, quinze ans, enfin depuis que vous vous sentez vivre... Ce quelqu'un pour moi, c'est Jim... Toutes ses affaires vont mal en ce moment. Avec l'invention de Verdier, je l'égorge, et, du même coup, c'en est fait du parti républicain dans l'Ohio... »

— « Je ne peux pourtant pas aller au laboratoire me faire donner ses appareils !... » interrompit M^{me} de Carlsberg. Malgré sa peine, elle n'avait pu s'empêcher de sourire en subissant ce flot de confidences mi-politiques, mi-industrielles, qui échappaient à Marsh pêle-mêle. Lui, avec son mélange habituel de froideur et d'excitabilité, ne perdait pas de vue son objet. Il venait de rendre un service à la baronne Ely : donnant, donnant ; il lui en demandait un :

— « Non. Mais vous pouvez savoir ce que ce garçon a contre Flossie, » répondit-il. « Vous savez que j'ai arrangé ce mariage dans ma tête. L'enfant ne vous l'a pas dit ? Moi, je vous le dis. Ce mariage ! C'est admirable : la fortune pour lui ; pour elle, le bonheur ; pour moi, un outil... Ah ! quel outil que cet homme de génie entre ces mains-là, un autre Edison !... » Et il eut un geste d'ouvrier saisissant les poignées d'une ma-

chine qu'il va manœuvrer. « Tout semblait marcher ; tout craque... Il y a cinq ou six jours, je vois la petite sérieuse, presque triste. Je lui demande : « Êtes-vous engagée, Florence ? » — « Non, mon oncle, et je ne le serai jamais... » Je l'ai fait causer. Pas beaucoup, assez pour comprendre qu'il y a là-dessous une querelle d'amoureux... Si vous l'interrogez, baronne, vous en saurez plus long que moi et vous pourrez causer avec Verdier... Je vous demande un peu s'ils ont le sens commun, de traîner comme cela quand ils s'aiment ! Car ils s'aiment... Moi, j'ai rencontré mistress Marsh, je veux dire miss Poth, un jeudi, à un *Bazaar* ; le samedi nous étions fiancés... Le temps, voyez-vous, le temps ! Il ne faut pas en perdre un jour, une heure, une minute. Nous n'en perdrons que trop dans notre bière... »

— « Alors vous voulez que je sache de Florence la raison de sa tristesse et de cette rupture ? Je vais la savoir... Et que je rrange tout ? J'essaierai... »

— « C'est cela, baronne, » dit Marsh, qui ajouta naïvement : « Ah ! si ma nièce était comme vous ! Je la prendrais comme *partner* dans toutes mes affaires. Vous êtes si intelligente, si vive, si *matter of fact*, quand il faut l'être !... Vous la trouverez dans sa chambre. Quant aux Chésy, c'est convenu... Si vous permettez, je vais câbler pour eux... »

— « Faites, » dit Ely, qui se dirigea toute seule vers la cabine de miss Marsh. Elle dut, pour y arriver, passer devant la porte de la chambre qui avait été la sienne durant l'inoubliable nuit. Elle entr'ouvrit cette porte avec une horrible mélancolie. La petite pièce, inoccupée en ce moment, était si impersonnelle, si prête à recevoir une autre hôtesse de passage, à protéger d'autres bonheurs ou d'autres chagrins, d'autres rêves ou d'autres regrets ! Était-il possible cependant que de l'émotion éprouvée à cette place tout eût ainsi disparu à jamais ? Soit que les discours de Marsh eussent communiqué à la jeune femme, par suggestion, un peu de leur vitalité, soit qu'arrivée à un certain degré de découragement l'âme ait un instinct de réagir, — comme le corps qui se noie a un instinct

de se débattre, — Ely se répondit : « Non. » Sur le seuil de l'étroite cellule qui avait été son paradis d'une heure, elle se fit à elle-même le serment de ne pas se rendre, de lutter pour son bonheur, de le reconquérir... Ce ne fut qu'un passage : il suffit pour qu'elle n'offrit pas à la curiosité de Florence, plus perspicace que celle de Marsh, un visage trop profondément marqué d'un sceau de tristesse. La jeune Américaine était occupée à peindre. Elle copiait une magnifique gerbe d'œillets et de roses, — d'œillets safranés, teintés de soufre, presque dorés, de roses sanglantes, pourpres, presque noires. Cette harmonie en jaune et en rouge avait séduit son œil épris de couleurs vives. Son pinceau encore inhabile plaquait sur la toile des touches crues, et elle s'obstinait, elle s'appliquait avec une énergie dans la patience égale à celle de son oncle dans l'entreprise. Pourtant, malgré ses allures si fermes, si décidées, elle était bien femme, et son émotion visible à l'entrée d'Ely le racontait trop : elle avait deviné que la baronne, dont elle évitait la maison depuis ces quelques jours, lui parlerait de Verdier. D'ailleurs, elle ne rusa pas avec son amie, et à la première allusion elle répondit :

— « C'est mon oncle qui vous a dépêchée comme messagère ? Il a eu raison. Ce que je n'ai pas voulu, ce que je n'ai pas pu lui dire à lui, je vous le dirai, à vous. C'est vrai. Je suis brouillée avec M. Verdier, parce qu'on m'a indignement calomniée auprès de lui et qu'il m'a crue coupable. Voilà tout... »

— « On, c'est l'archiduc, n'est-ce pas ?... » demanda Mme de Carlsberg, après un silence.

— « Toutes les apparences étaient contre moi, » reprit Florence, sans relever la phrase de la baronne : « mais quand on a foi dans quelqu'un, les apparences ne sont rien... Ne pensez-vous pas comme moi ? »

— « Je pense que Verdier vous aime, » répondit Ely, « et que dans tout amoureux il y a un jaloux... Mais que s'est-il passé ?... »

— « On ne peut aimer ce que l'on n'estime pas, » dit vivement

la jeune fille, « et on n'estime pas une femme que l'on croit capable de certaines complicités... Vous savez, » continua-t-elle avec une colère de plus en plus grandissante et qui prouvait combien elle avait ressenti l'outrage, « qu'Andriana et son mari ont loué une villa au Golfe-Jouan. J'y ai accompagné Andriana, M. Verdier l'a su. Comment ? Je ne m'en étonne pas trop. Car une ou deux fois, comme nous y allions à l'heure du thé, il m'a semblé reconnaître dans les environs le profil de M. Laubach. Et savez-vous ce que M. Verdier a osé penser de moi, une Américaine, ce qu'il m'a reproché?... Que je chaperonnais entre Andriana et Corancez une de ces vilaines choses que vous appelez une liaison... »

— « Mais c'était si simple de vous justifier ! » interrompit Ely.

— « Je ne pouvais pas trahir Andriana, » répondit Florence, « je lui avais promis le secret absolu, et je n'ai pas voulu lui demander de m'autoriser à parler : d'abord, parce que je ne m'en suis pas reconnu le droit ; et puis... » Sa physionomie traduisit toute la fierté de l'honneur froissé : « Et puis, l'on ne se défend pas contre le soupçon. J'ai dit à M. Verdier qu'il se trompait ; il ne m'a pas crue... Tout est fini entre nous... »

— « Comme cela, » dit Ely, « vous acceptez l'idée de ne pas l'épouser, par orgueil, par rancune, pour ne pas lui donner une aussi simple explication?... Mais s'il vient ici lui-même, sur le bateau de votre oncle, vous supplier de lui pardonner ce qu'il a pensé, plutôt ce qu'il a cru penser?... S'il fait mieux, s'il vous demande votre main, d'être votre mari et que vous soyez sa femme, lui répondrez-vous non, et que tout est fini entre vous ? »

— « Il ne viendra pas, » dit Florence : « depuis huit jours, il m'aurait écrit, il aurait fait une démarche. Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Vous allez m'ôter mon courage ; et, croyez-moi, j'en ai besoin... »

— « Vous êtes encore une enfant, Flossie, » reprit Ely en l'embrassant ; « vous saurez un jour que l'on n'a pas de courage contre celui qu'on aime et de qui l'on est aimée... Laissez-moi faire. Vous serez fiancés avant ce soir... »

Elle dit ces paroles d'exhortation et d'espérance avec un accent que Florence ne lui connaissait pas. En écoutant la jeune fille raconter le malentendu si léger qui la séparait de Verdier, elle avait eu la sensation plus vive de sa propre misère. Cette querelle des deux amoureux était la brouille d'une enfant, comme elle avait appelé miss Marsh, avec un autre enfant; et, par comparaison, elle avait pensé à sa rupture à elle, avec Pierre, à ce qu'il y avait entre eux, maintenant, d'amer, de flétri, d'inexpiable. Devant cette jolie fierté de l'Américaine, innocente et calomniée, elle avait senti combien il est dur d'être accusée justement, et de devoir ou mentir, ou avouer sa honte en implorant pitié! En même temps elle était saisie d'une véritable indignation contre les procédés d'espionnage employés par l'archiduc pour garder Verdier. Elle retrouvait là ce qui la soulevait de haine contre Olivier depuis la veille : cet attachement de l'homme pour l'homme, cette amitié jalouse de l'amour, hostile à la femme, et la poursuivant, la traquant, par tous les moyens, afin d'en préserver l'ami. Certes le sentiment du prince pour son collaborateur n'était pas tout à fait pareil à celui d'Olivier pour Pierre et de Pierre pour Olivier. C'était l'affection d'un savant pour un compagnon de laboratoire, d'un maître pour son disciple, presque d'un père pour son fils. Mais cette amitié, tout intellectuelle, n'en était pas moins une amitié passionnée, et à se mettre en campagne pour la briser, comme elle le fit, aussitôt la *Jenny* quittée, Mme de Carlsberg éprouvait le soulagement d'une sorte de revanche personnelle. Pauvre revanche et qui ne l'empêcha pas, à travers ces démarches entreprises pour le bonheur d'une autre, d'avoir le cœur ravagé par le désespoir de son propre bonheur perdu... Son premier soin, après sa conversation avec Florence, fut de courir à la villa qu'Andriana occupait sur la route de Fréjus, à l'autre extrémité de Cannes. Elle n'eut besoin de rien demander à la généreuse Italienne. Celle-ci n'eut pas plutôt appris le malentendu qui séparait Verdier et miss Marsh :

— « Mais pourquoi n'a-t-elle pas parlé? » s'écria-t-elle.

« Pauvre chère créature ! Je voyais bien qu'elle avait quelque chose, les derniers jours... Et c'était cela?... Mais je veux tout de suite aller chez vous, voir ce Verdier, voir le prince, leur dire la vérité. Il faudra bien qu'ils reconnaissent que Florence ne s'est prêtée à rien de mal... D'ailleurs, j'en ai assez de toujours me cacher, de toujours mentir. Je veux déclarer mon mariage, et dès aujourd'hui. Je n'attendais qu'une occasion pour décider Corancez. La voici... »

— « Et votre frère ? » demanda Ely.

— « Ah !... Mon frère ?... Mon frère ?... répéta la Vénitienne. Sur son beau visage où le sang coulait en si fraîches ondées, une rougeur courut à cette évocation, puis une pâleur. Il était visible qu'un dernier combat se livrait dans cette nature longtemps asservie : un reste de terreur y luttait contre la force morale enfin reconquise. Elle avait deux motifs puissants pour être courageuse : son amour, encore exalté par le bonheur et la volupté, puis sa toute récente espérance d'être mère. Elle allait elle-même la dire à Ely, avec la magnifique impudeur, presque l'orgueil des épouses vraiment éprises : — « D'ailleurs, » ajouta-t-elle, « je n'aurai plus le choix longtemps : je crois que je suis enceinte... Mais envoyons chercher Corancez tout de suite. Ce que vous lui conseillerez, vous, il le fera. Insistez... Je ne comprends pas ce qui le fait hésiter. Si je n'avais pas tant de confiance en lui, je croirais qu'il regrette déjà de s'être lié... »

Contrairement aux craintes exprimées par la sentimentale Andriana, le Provençal ne formula aucune objection lorsque Mme de Carlsberg lui demanda de révéler à l'archiduc et au préparateur tout le mystère — ou toute la comédie — du *matrimonio segreto*. Son vieux père aurait une fois de plus prononcé la phrase topique : « Marius est un fin merle... » s'il avait pu voir la cordiale condescendance avec laquelle fut accordée cette permission qui marquait pour l'aimable intrigant le terme suprême de ses vœux. Il y a du Grec et du Toscan chez ces méridionaux du voisinage de Marseille, et ils semblent tous porter écrit dans le fond de leur cœur le dicton où se ré-

sume la philosophie italienne ou levantine : *Chi ha pazienza, ha gloria*... Celui-ci avait bien compté rendre le mariage public, aussitôt qu'il aurait une espérance d'être père. Mais consentir à cette publicité sur la prière de la baronne Ely et par dévouement pour une jeune fille calomniée, quelle occasion de se montrer magnanime et pratique ! Et toutes ces complexités de personnage imaginaire et retors se retrouvaient dans le discours qu'il débita aux deux femmes, — sincèrement ou presque :

— « Il faut suivre sa chance, Andriana. C'est ma grande maxime, vous savez. Cette histoire de miss Marsh et de Verdier, c'est pour nous l'indication... Nous devons annoncer notre mariage, quoi qu'il en puisse arriver... J'aurais tant voulu prolonger ce mystère ! C'est si délicieux, notre aventure ! Moi, je suis un romanesque avant tout, un homme de la vieille école, un troubadour... La voir, l'adorer, » il montrait Andriana qui rougissait de plaisir à ces protestations, « et sans autres complices de notre bonheur que des amis comme vous, » il se tournait vers Ely, « comme Pierre, comme miss Marsh, c'était l'idéal réalisé... Ce sera un autre idéal, mais tout de même un idéal, que de dire fièrement à tous : c'est moi qu'elle a choisi... Mais, » et il prit un temps pour souligner l'importance de son conseil, « si Corancez est un troubadour, c'est un troubadour qui se pique d'avoir du doigté. Sauf avis contraire, je ne crois pas très sage qu'Andriana et moi allions annoncer notre mariage au prince... Vous me permettez de vous parler franchement, baronne ? D'ailleurs, je n'ai jamais su flatter... Le prince... Comment exprimer cela ?... Enfin le prince... est très prince. Il n'aime pas beaucoup être contrarié, et le sentiment de Verdier pour miss Marsh ne lui plaît guère. Il n'est pas sans connaître leur brouille. Peut-être même a-t-il jugé sévèrement la jeune fille devant son préparateur. Il voudrait le garder au laboratoire, ce garçon. C'est bien naturel : Verdier, paraît-il, a tant de talent ! Bref, tout cela ne peut pas lui rendre très agréable que de braves gens viennent lui dire : « Vous savez, on a calomnié miss Marsh.

« Elle a été la confidente de la plus honnête, de la plus loyale
« des femmes, dans la plus honnête, la plus légitime des
« unions... » Et puis, reconnaître une erreur de ce genre devant des témoins étrangers!... Bref, il me paraît plus simple et plus utile, pour la réconciliation finale, que Monseigneur apprenne tout par vous, chère baronne, et par vous seule... Andriana va vous écrire une lettre ici même, je la lui dicterai, pour vous prier d'être son interprète, notre interprète auprès de Son Altesse, et de lui annoncer notre mariage. Le reste ira de soi, pendant que nous nous arrangerons, nous, comme nous pourrons, avec ce brave Alvise... »

Ainsi les influences les plus diverses aboutissaient à mettre Mme de Carlsberg dans un conflit nouveau avec son mari, au moment où elle traversait une crise si douloureuse qu'elle était incapable de prévoyance, de défense, ou, simplement, d'observation. Elle devait souvent, plus tard, se rappeler cette matinée et quel tourbillon de circonstances, où il semblait que ni Pierre, ni Olivier, ni elle-même ne dussent jamais être mêlés, l'avait emportée, elle d'abord, pour atteindre ensuite les deux jeunes gens. Que Chésy se fût sottement ruiné à la Bourse et que Brion voulût profiter de cette ruine pour séduire la pauvre Yvonne, — que celle-ci ressemblât trait pour trait à la fille morte de Marsh et que cette identité de physionomie intéressât le nabab de Marionville au point de le déterminer à la plus romanesque et à la plus pratique des charités, — que Verdier eût fait une découverte d'une immense valeur industrielle, et que le même Marsh essayât de se procurer le bénéfice de cette invention par le plus sûr moyen, en donnant sa nièce pour femme au jeune physicien, — qu'Andriana et Corancez fussent à l'aguet d'une occasion pour rendre public leur invraisemblable mariage secret, — c'étaient là autant d'histoires différentes de la sienne et qui paraissaient ne devoir jamais lui importer qu'indirectement. Chacune de ces histoires entraînait cependant pour quelque chose, comme par un concours prémédité, dans la démarche qu'elle se prépa-

rait à faire sur le conseil de Corancez ; et cette démarche elle-même allait préparer un dénouement inattendu et terrible à la tragédie morale où elle était engagée sans y voir d'issue. Ce jeu des événements les plus disparates les uns sur les autres qui donne au croyant la pacifiante évidence d'une justice supérieure, nous inflige, au contraire, une impression de vertige lorsque, ne croyant pas, nous constatons seulement le singulier imprévu de ces rencontres. Que de fois Ely s'est demandé quel eût été l'avenir de sa passion, même après l'entretien d'Olivier avec Pierre, si elle n'était pas allée sur la *Jenny*, ce jour-là, pour rendre service à Yvonne, si Marsh ne lui avait pas demandé de réconcilier Verdier avec Florence, enfin si le mariage d'Andriana et de Corancez n'avait pas été annoncé à l'archiduc dans des conditions de bravade qui achèverent d'exaspérer sa rancune ? Stériles hypothèses et qui font sentir plus durement, à ceux qui se livrent à cet enfantin travail de recommencer leur vie en pensée, la marche irrésistible du sort ! En se dirigeant vers la villa Helmholtz, avec la lettre d'Andriana roulée dans son gant, Ely ne soupçonnait guère ce redoutable et tout proche avenir. Elle n'était certes pas joyeuse, — il n'y avait plus de joie pour elle, séparée de Pierre et si brutalement, — mais elle éprouvait une amère satisfaction de vengeance qu'elle devait payer trop cher. A peine rentrée, elle fit demander au prince, qui ne déjeunait plus jamais avec elle, s'il pouvait lui accorder un entretien, et elle fut introduite dans le laboratoire où elle n'était pas entrée trois fois. Là, dans ce décor d'usine scientifique, le corps enveloppé du grand tablier, la petite calotte sur le haut de la tête, l'héritier des Habsbourg se tenait debout devant un fourneau de forge, au feu duquel il chauffait lui-même, de ses mains corrodées, une tige de fer. Un peu plus loin, Verdier disposait des piles électriques, vêtu comme son patron ; et ce n'étaient partout dans la nudité de la vaste pièce, que machines compliquées, instruments mystérieux, appareils d'aspect inintelligible pour un ignorant. Les deux physiciens, surpris ainsi dans l'exercice de leur profession, avaient cette

physionomie attentive et lente que la science expérimentale finit par donner à ses fervents. On y reconnaît la soumission à l'objet, la patience qu'impose la durée nécessaire des phénomènes, la certitude dans l'attente, ces hautes vertus intellectuelles que produit la vision constante de *la loi*. Cependant, même à travers la sérénité du travail, visiblement un souci tourmentait le professeur. Le prince, lui, semblait rajeuni à force de gaieté, — mais une gaieté mauvaise et méchante, que la présence de sa femme sembla rendre plus cruelle encore. Il l'accueillit par cette phrase, chargée de haineux sous-entendus :

— « Qui nous vaut l'honneur de votre visite, ma chère amie, dans notre pandémonium ? Ce n'est pas très réjouissant au premier coup d'œil. Pourtant on y est plus heureux qu'ailleurs. Les sciences naturelles nous procurent une sensation que la vie ne donne guère, celle de la vérité. Il ne peut y avoir ni mensonge ni déception dans une expérience bien faite. N'est-ce pas, Verdier ? »

— « Je suis heureuse d'entendre Votre Altesse me parler ainsi, » répliqua la jeune femme, et, rendant à son époux ironie pour ironie : « Puisque vous aimez tant la vérité, vous m'aidez, j'espère, à faire rendre justice à une personne que l'on a calomniée indignement ici, peut-être auprès de vous, monseigneur, et certainement auprès de M. Verdier. »

— « Je ne vous comprends pas, » dit l'archiduc, dont le visage s'était soudain rembruni. « Nous ne sommes pas des gens du monde, nous, et nous ne laissons, M. Verdier et moi, calomnier qui que ce soit devant nous. Lorsque nous croyons quelque chose de quelqu'un, c'est que nous avons des preuves ; n'est-ce pas, Verdier ? » Il s'était retourné vers le préparateur, qui ne répondit pas. La phrase de la baronne Ely avait été aussi claire pour les deux hommes que si elle eût nommé miss Marsh, et le regard de Verdier révéla combien il aimait la jeune Américaine, combien il avait souffert de ne plus l'estimer. Cette constatation nouvelle d'un sentiment détesté fut trop pénible à l'archiduc, et sa voix devint tout à fait

autoritaire, presque brutale, pour conclure : « D'ailleurs, madame, nos instants sont comptés. Les expériences n'attendent pas, et vous m'obligeriez beaucoup de parler autrement que par énigmes. »

— « J'obéis, monseigneur, » répondit Mme de Carlsberg, « et je serai brève ; j'ai su par mon amie, Mlle Marsh... »

— « Si c'est pour nous parler de cette intrigante que vous êtes venue ici, » fit brusquement le prince, « la conversation est inutile... »

— « Monseigneur... »

C'était Verdier qui se rapprochait. L'insulte lancée par l'archiduc à Florence venait de le faire tressaillir jusque dans le plus intime de son être.

— « Hé bien ? » reprit le maître en se retournant vers son préparateur : « oui ou non, avons-nous la preuve que Mme Bonaccorsi a des rendez-vous dans une petite maison du Golfe-Jouan ? Oui ou non, l'y avons-nous vue entrer ? Oui ou non, savons-nous par qui la maison est louée, et l'amant avec qui elle s'y retrouve ? Oui ou non, miss Marsh l'accompagne-t-elle ? Oui ou non, si vous aviez un frère, un ami, lui laisseriez-vous épouser une fille dont vous sauriez qu'elle est la complice d'une aventure de cette espèce?... »

— « Elle n'est la complice d'aucune aventure, » interrompit Ely avec une indignation qu'elle ne dissimulait pas : « Mme Bonaccorsi n'a pas d'amant. » Elle répéta : « Non, Mme Bonaccorsi n'a pas d'amant... Puisque vous m'y avez autorisée, laissez-moi mettre les points sur les *i*, monseigneur... Le 14 de ce mois, vous entendez ? à Gênes, moi qui vous parle, j'ai assisté à son mariage avec M. de Corancez dans la chapelle du palais Fregoso, et miss Marsh y assistait comme moi. A tort ou à raison, ils ont voulu que la cérémonie fût secrète. Ils avaient leurs motifs. Ils ne les ont plus, et voici la lettre par laquelle Andriana me prie d'annoncer officiellement son mariage à Votre Altesse... Vous voyez bien, » elle s'adressait à Verdier, « que Florence n'a jamais cessé d'être la plus honnête, la plus droite, la plus pure des jeunes filles, et combien

j'avais raison de dire qu'elle a été calomniée, cruellement, indignement... »

L'archiduc avait pris le billet d'Andriana. Il le lut, puis il le rendit à sa femme, sans commentaires. Il la regarda bien en face, du regard aigu et altier qu'ont si aisément les princes et dont l'impérieuse inquisition lit jusqu'au fond d'une conscience. Il vit qu'elle ne mentait pas. Il regarda Verdier ensuite, avec des yeux où la colère se fondait en une profonde tristesse; et, sans prêter plus d'attention à Ely que si elle n'était pas là, il interpella le jeune homme, avec le tutoiement qu'avaient autorisé la différence de leurs âges et de leurs positions, mais que, devant témoins, il épargnait d'ordinaire à son aide :

— « Ami, » lui dit-il, et sa voix si âpre, si métallique d'ordinaire, s'attendrissait, « avoue-moi la vérité : tu regrettes ta résolution? »

— « Je regrette d'avoir été injuste, » répondit Verdier avec un accent aussi ému que celui de son maître, « c'est vrai, monseigneur; et je voudrais pouvoir demander pardon à la personne que j'ai méconnue... »

— « Tu auras tout le temps de te faire pardonner, » reprit l'archiduc. « Sois-en bien sûr. C'est de sa part que l'on est venu... Est-ce exact, madame? » demanda-t-il à Ely.

— « C'est exact, » dit la jeune femme.

— « Tu vois, » fit le prince. « Allons, » continua-t-il, avec un singulier mélange de pitié et de brusquerie, « descends dans ton cœur; tu as eu huit jours pour y voir clair : tu l'aimes toujours? »

— « Je l'aime, » répondit Verdier après un silence.

— « Encore un homme au rancart, » dit le prince en haussant les épaules, mais il accompagna la trivialité brutale de son expression d'un profond soupir qui en sauvait le cynisme. « Ainsi, malheureux, » continua-t-il, « cette vie que nous menions ensemble, si pleine, si haute, si libre, ne te suffit plus; cette joie virile, cette fière exaltation de la découverte, que nous avons goûtée à nous deux dans ce laboratoire, pleine-

nement, longuement, royalement, tu en as assez? Tu veux rentrer dans cette infâme société que je t'avais appris à juger pour ce qu'elle vaut, te marier, quitter cet asile, quitter la Science, quitter ton maître, ton ami?... »

— « Mais, monseigneur, » interrompit Verdier, « ne puis-je pas être marié et continuer à travailler auprès de vous? »

— « Avec cette femme-là!... Jamais, » répondit l'archiduc, sur un ton d'énergie passionnée; et, la colère le gagnant : « Jamais!... » insista-t-il. « Séparons-nous, puisqu'il le faut, mais sans hypocrisie, sans mensonges, d'une manière vraiment digne de ce que nous avons été l'un pour l'autre. Tu le sais bien, que la première condition à ton mariage avec cette fille, c'est que tu livres à son brigand d'oncle ce secret-ci, » et il frappa de la main un des accumulateurs rangés sur la table. « Ne me dis pas que tu refuseras, parce que l'invention est à nous deux : je t'en donne ma part, entends-tu, je te la donne. Tu arriverais à me trahir par faiblesse, par ce lâche amour que je te vois au cœur. Tu n'auras pas ce remords-là. Épouse cette femme. Vends notre invention à ce brasseur d'affaires. Vends-lui la Science. Je t'y autorise. Mais je ne te verrai plus. Car c'est cela que tu vas lui vendre, entends-tu : *la Science* ! Fais-le, mais sache que tu le fais, et sache aussi qu'en le faisant tu participes à toute l'ignominie de l'époque, à ce vaste crime collectif que les niais appellent la civilisation. De ta découverte, de tes découvertes, car tu continueras de travailler et d'avoir du talent, ton nouveau maître fera des millions et encore des millions, ce qui signifie un luxe abject et des vices immondes en haut, en bas un fumier de misère et d'esclavage humain... Ah! cette fille, que je l'avais bien jugée au premier jour! Voilà son œuvre. Elle est apparue et tu n'as pu tenir... Contre quoi? Contre des sourires et des regards qui auraient été à d'autres si tu ne t'étais pas trouvé là, au premier imbécile venu avec du torse et des moustaches! Contre des toilettes surtout et contre du luxe!... Laisse-moi continuer. Dans une heure tu seras près d'elle et tu riras de ton vieux maître, de ton ami, tant que tu voudras, avec

elle... Un ami comme moi, et qui t'aime comme je t'aimais, tu ne sais pas ce que c'est! Tu le comprendras un jour, quand tu auras mesuré la différence entre ce que tu quittes, cette mâle communion d'idées, cette haute intimité de pensées, et ce que tu préfères : cette vie où tu vas entrer, étio-lante, dégradante, empoisonnée... Adieu, Verdier, » et l'étrange personnage eut pour dire ce mot : « Adieu, » un accent d'une amertume et d'une tristesse infinies. « Tu épou-seras cette fille, je le lis dans tes yeux. Puisqu'il en est ainsi, décide-toi tout de suite. Va-t'en, je préfère ne plus jamais te revoir. Fais ta fortune avec ce que tu as appris chez moi. Tu l'aurais appris ailleurs, et nous sommes quittes. Je t'ai dû les meilleures heures de ma vie depuis des années. A cause de cela, je te pardonne. Mais je te répète, que je ne te revoie plus. Tout est fini, de toi à moi... Et vous, madame, » conti-nua-t-il en enveloppant Ely d'un véritable jet de haine, « vous, je vous promets que je vous retrouverai... »

XII

LE DÉNOUEMENT

Cette menace, prononcée pourtant d'une voix qui révélait une résolution bien déterminée, n'avait pas fait baisser les yeux à la jeune femme. De cette scène, si redoutable pour elle, puisqu'elle s'y était attiré définitivement la haine du plus vindicatif des hommes et du plus injuste, elle ne rete-nait, rentrée dans sa chambre, qu'une impression, et bien étrangère à sa sécurité personnelle. En écoutant l'archiduc jeter ce cri passionné d'amitié blessée, elle s'était représenté trop nettement ce qu'avait dû être l'entretien des deux autres amis, d'Olivier et de Pierre. Elle venait de saisir sur le vif le sentiment qui les unissait contre elle : cette révolte de

l'Homme malheureux, contre la Femme, contre l'Amour, et cet élan pour se réfugier dans la fraternité virile, comme dans la seule forteresse où la funeste compagne ne puisse plus l'atteindre. Elle avait vu l'amour en conflit avec l'amitié. Dans le cœur de Verdier, l'amour l'avait emporté : il n'avait pour le prince qu'une affection de discipline à maître, d'obligé à protecteur, toute en déférence et en reconnaissance. Et puis Verdier estimait la femme qu'il aimait. Que son attitude eût été différente, s'il eût rendu à son patron amitié pour amitié, comme Pierre à Olivier, et surtout s'il eût jugé Florence Marsh comme Pierre jugeait sa maîtresse ! Cette analogie et ce contraste s'imposèrent à Ely, au sortir du laboratoire, avec une intensité qui finit d'user ce qui lui restait d'énergie physique. La nécessité d'agir pour les autres ne la soutenait plus. Elle était seule en face d'elle-même, et, comme il arrive après des émotions trop violentes suivies d'efforts trop énergiques, l'organisme en elle défailait. Elle fut, à peine revenue chez elle, terrassée par une migraine pareille à une agonie ; et de telles crises sont une agonie, en effet, celle du système nerveux, auquel la volonté a emprunté trop de forces, et qui crie grâce. Ely n'essaya pas de lutter ; elle se coucha comme une malade, à une heure, après avoir envoyé une dépêche à la seule personne dont elle attendit un appui, la fidèle Louise Brion, la confidente bien négligée pendant ces dernières semaines :

— « C'est mon amie à moi, » se disait-elle. « Et cette amitié vaut mieux que la leur, qui n'est faite que de haine. »

Dans cette extrémité de détresse, elle s'adressait donc, elle aussi, à l'amitié. Elle avait tort de croire que Louise lui fût plus dévouée que ne l'était Olivier à Pierre, ou l'archiduc à Verdier. Elle ne se trompait pas en pensant que ce dévouement était autre. En effet, l'amitié féminine et l'amitié masculine diffèrent d'abord en ceci : que la seconde est presque toujours la mortelle ennemie de l'amour, et que l'autre en est le plus souvent la complaisante alliée. Il est rare qu'un

ami voie d'un œil indulgent la maîtresse de son ami, au lieu que l'amie, même la plus honnête, garde une naturelle sympathie à l'amant de son amie, pourvu que cet amant rende cette amie heureuse. C'est que la plupart des femmes sont amoureuses de l'amour, de tout amour, de celui des autres comme du leur propre. L'homme, au contraire, par un instinct où se retrouve le farouche despotisme du mâle primitif, ne s'attendrit guère que sur une seule sorte d'amour, celui qu'il ressent ou celui qu'il inspire. On l'a vu, Louise Brion était déjà toute bienveillance, toute pitié pour Hautefeuille, au moment même où, recevant la confession d'Ely dans le jardin de sa villa, elle la suppliait de renoncer à ce dangereux amour. Dès cette soirée elle s'intéressait au jeune homme, à ses émotions, à ses délicatesses, alors qu'elle employait toute l'éloquence d'une tendresse inquiète à demander que son amie ne le revît jamais. Plus tard, quand Ely s'était abandonnée à cet amour, Louise s'était retirée, effacée, — par scrupule et pour ne pas assister à une aventure où sa conscience lui montrait une grande faute, — par discrétion et pour ne pas imposer aux amoureux une importune intimité, — par pudeur aussi, par cet effarouchement un peu troublé de l'honnête femme devant des ivresses interdites. — Mais pas une minute, dans cette retraite et dans cet effacement, elle n'avait éprouvé la moindre hostilité contre Pierre. Sa tendre imagination de femme n'avait pas cessé de s'associer au roman passionné de son amie. Le singulier déplacement de personnalité qui l'avait toujours fait vivre en pensée la vie d'Ely plus que la sienne propre avait continué de s'accomplir en elle, presque malgré elle. Mais surtout depuis le retour d'Olivier, cette identification de son cœur avec le cœur de sa chère amie était devenue complète. Ce dîner à Monte-Carlo, avec les Du Prat tout à côté, l'avait bouleversée à lui donner la fièvre; et depuis lors, elle attendait cet appel de sœur, cette invitation à partager les épouvantes, les combats, les souffrances d'un amour dont elle avait vainement voulu ignorer les bonheurs. Aussi ne fut-elle ni surprise ni trompée par la

dépêche d'Ely qui parlait seulement d'un peu de malaise. Du coup, elle devina la catastrophe, et avant la fin de l'après-midi, elle était au chevet de la malheureuse, recevant, acceptant, provoquant ses confidences, n'ayant plus en elle de quoi juger cette douleur. Et pour sécher les larmes qui mouillaient ce cher visage, pour calmer l'ardeur de cette petite main qui brûlait la sienne, elle était prête à toutes les faiblesses, à toutes les indulgences, à toutes les complicités !

De ces complicités, la première, la plus innocente lui fut demandée par Ely le surlendemain : — car pendant trente-six heures la migraine fut la plus forte. Comme tous les êtres d'une physiologie vigoureuse, Ely n'était jamais ni souffrante, ni bien portante à demi. Quand elle eut enfin pu dormir du sommeil accablé qui suit de pareilles secousses, elle se retrouva aussi énergique, aussi volontaire qu'à la veille du coup qui l'avait foudroyée en plein bonheur, mais sans savoir comment employer cette énergie reconquise ; et de nouveau, elle se posa cette question dont la réponse lui dicterait sa conduite : « Pierre est-il encore à Cannes ? » Elle espéra que, dans l'après-midi, elle recevrait quelque visite qui la renseignerait. Mais aucune des personnes qui vinrent la voir ne prononça même le nom d'Hautefeuille, et elle-même ne se sentit pas le courage de nommer le jeune homme. Il lui semblait que sa voix ne pourrait pas articuler ces syllabes sans que son visage s'empourprât de sang et que son émotion éclatât immédiatement à tous les yeux. Pourtant elle n'eut chez elle, cet après-midi, que des amies sincères. Ce fut d'abord Florence Marsh, les yeux rayonnants d'une joie profonde et calme, son clair sourire sur sa bouche aux belles dents blanches :

— « Je viens vous remercier, chère baronne : je suis engagée avec M. Verdier. Je sais ce que nous vous devons et je ne l'oublierai pas... Mon oncle m'a priée de l'excuser. Il a tant à faire pour que nous puissions partir demain sur la *Jenny* !... Mon fiancé vient avec nous... »

Ely pouvait-elle mêler à cette joie, dont l'innocence lui

faisait mal, un seul des soupirs qui gonflaient son pauvre cœur? Pouvait-elle davantage laisser soupçonner sa peine à la bonne Andriana, qui arrivait tout heureuse de ce que le valet de pied l'eût introduite en annonçant : « Madame la vicomtesse de Corancez » ?...

— « Hé bien ! » avait dit la Vénitienne, « Alvisé a été très gentil. Comme on est enfant d'avoir peur ! Nous nous serions épargné tant de tracas, si je lui avais parlé dès le premier jour... Mais, » ajouta-elle, « je ne regrette pas cette folie. Ce sera un si doux souvenir... Et j'avais tant monté la tête à Marius qu'il n'est pas rassuré. Qu'est-ce qu'on peut nous faire, à présent, je vous le demande?... »

Et ce fut ensuite le tour des Chésy, elle toute frémissante de gaieté retrouvée, lui déjà étonnant d'impertinence aristocratique dans son rôle de futur éleveur de l'Ouest :

— « Quand il s'agit de chevaux, ce pauvre Marsh a des idées d'enfant, » disait-il ; « mais il a tant de veine ! Au moment où il entreprend cette spéculation d'élevage, il me trouve... »

— « Enfin, je vais voir les Américaines chez elles, » disait Yvonne. « Je ne suis pas fâchée de leur donner quelques leçons de vrai *chic*... »

Comment Ely n'eût-elle pas laissé ce ménage de gentils oiselets Parisiens continuer ce désarmant babillage, en se félicitant qu'ils n'effleurassent même pas le sujet qui lui tenait tant à cœur?... Elle les écoutait raconter leur future expédition d'Amérique avec une légèreté qui donnait l'impression une fois de plus qu'ils *jouaient à la vie* ; et ils venaient de traverser, sans y rien apprendre, une si redoutable épreuve ! Ely leur envoyait ces facultés d'oubli, de recommencement, d'illusion. Mais toutes ces destinées, et celles aussi de Marsh, de Verdier, de Corancez, n'étaient-elles pas semblables ? N'avaient-elles pas, devant elles, de l'air, de l'éendue, l'indéfini de l'avenir, — telles des barques lancées sur un grand fleuve qui va les porter là-bas, vers un libre océan ? Sa destinée, à elle, au contraire, c'était le bateau engagé

dans un bras étroit de rivière et qui s'arrête, emprisonné contre un barrage au delà duquel l'attendent les tourbillons, la cataracte, le précipice. Un mot prononcé par Yvonne — sur sa joie d'aller voir le Niagara — avait fait naître dans l'esprit d'Ely cette image. Elle se complut à ce symbole trop vrai de son isolement sentimental, et sans cesse, durant ces visites, ses regards se tournaient vers Louise, comme si elle avait voulu se bien convaincre qu'elle avait pourtant un témoin de ses émotions, un cœur capable de la comprendre, de la plaindre, de la servir. De la servir surtout ! A travers les phrases qu'elle écoutait et auxquelles elle répondait, sa pensée continuait de suivre son idée : comment savoir si Pierre était parti ? Et ce fut la question qui lui vint naturellement aux lèvres, aussitôt en tête à tête avec Mme Brion :

— « Tu as entendu, » lui dit-elle, « tout ce qu'ils ont raconté ?... Je n'en sais pas plus qu'avant... Pierre est-il encore ici ? Et s'il y est, quand part-il ?... Ah ! Louise... »

Elle n'acheva pas. Le service qu'elle voulait demander à son amie était d'un ordre si délicat qu'elle avait honte elle-même de formuler son propre désir. Mais que la tendre créature à qui elle s'adressait la comprit et lui fut reconnaissante de cette hésitation :

— « Pourquoi ne me confies-tu pas toute ta pensée ? » dit-elle. « Tu voudrais que j'essaie de le savoir pour toi. »

— « Mais comment feras-tu ? » reprit Ely, sans s'étonner de la facilité avec laquelle sa faible amie semblait prête à exécuter une mission trop opposée à son caractère, à ses principes, à sa raison aussi. Quel résultat pouvait donner cette enquête sur la présence de Pierre et son plus ou moins de durée probable ? N'était-ce pas l'occasion pour Louise de reprendre, avec plus de force encore, ses conseils de la première confidence ? Entre Mme de Carlsberg et Hautefeuille, désormais, il ne pouvait plus y avoir que le silence et l'oubli : se revoir, c'était pour tous deux se condamner à la plus vaine des explications et à la plus douloureuse. Se reprendre, c'était l'enfer. Tout cela, Louise Brion le savait bien ; mais elle

savait en même temps que si elle obéissait au désir d'Ely, ces chères prunelles tristes s'éclaireraient d'un peu de joie, et, pour toute réponse à la question que l'autre lui posait, elle se leva en disant :

— « Comment je ferai ? Mais c'est bien simple. Dans une demi-heure, je te rapporterai ce que tu veux savoir... As-tu la liste des étrangers ici ? »

— « Elle doit être à la quatrième page d'un de ces journaux, » fit Ely. « Pourquoi veux-tu la voir ? »

— « Pour y chercher le nom d'une personne que je connaisse et qui habite à l'hôtel des Palmes... Bon ! j'ai trouvé... Mme Nieul... Attends-moi sans trop d'impatience. »

— « Hé bien ! » disait-elle en rentrant dans le salon une demi-heure plus tard, comme elle l'avait annoncé, « ils sont ici tous les deux, et ils ne partiront pas de quelques jours. Mme Du Prat est malade... Ça m'a coûté un peu, » ajouta-t-elle avec un sourire encore ému. « Je suis arrivé là-bas. J'ai demandé si Mme Nieul était là, et je lui ai mis une carte. Puis, j'ai regardé le tableau des voyageurs et j'ai interrogé le secrétaire d'un air indifférent. Je lui ai dit : « Je croyais M. et Mme Du Prat déjà partis ? Est-ce qu'ils sont ici pour longtemps encore ? » Avec cette petite phrases j'ai tout su... »

— « Et tu as fait cela pour moi ! » lui répondit Ely en lui prenant la main et la lui caressant : « Comme je t'aime !... Regarde. Je me sens revivre... Je le reverrai. Tu m'aideras à le revoir... Tu me le promets... Ah ! il faut que je lui parle, une fois encore, une seule fois ! Je veux lui avoir dit la vérité, qu'il apprenne du moins que je l'ai aimé, sincèrement, passionnément, profondément aimé. C'est si dur de ne même pas savoir ce qu'il pense de moi ! »

Oui. Que pensait Pierre Hautefeuille de la maîtresse idolâtrée quelques jours auparavant, si haut placée dans son estime, et soudain flétrie à ses yeux d'une telle souillure ?...

Hélas ! le malheureux le savait-il lui-même ? Était-il capable de s'y reconnaître parmi tant d'idées et d'impressions contradictoires qui se pressaient, se heurtaient, se succédaient dans son âme ? Peut-être, s'il avait pu quitter Cannes aussitôt, ce tumulte intérieur aurait-il été moins fort. C'était le seul plan de conduite à suivre après le serment qu'Olivier et lui avaient échangé : s'en aller, mettre de l'espace, du temps, des événements entre eux et cette femme qu'ils aimaient tous les deux et qu'ils s'étaient juré d'immoler à leur amitié. La volonté a beau être forte : que peut-elle sur l'imagination, sur le cœur, sur l'abîme trouble des sens ? Nous ne sommes les maîtres que de nos actes. Nous ne le sommes pas de nos regrets, de nos désirs. Ils s'éveillent, ils frémissent, ils grandissent en nous. Ils nous rendent présents, jusqu'à l'obsession, des regards, des sourires, un visage, l'éclat d'une épaule, le contour d'un sein, et voici que l'ancienne fièvre court dans nos veines. La maîtresse abandonnée est là qui nous appelle, qui nous veut, qui va nous reprendre. Et si nous sommes dans la même villa qu'elle, si, pour la revoir, il nous suffit d'un quart d'heure de marche, qu'il faut de courage pour ne pas succomber !... Ce départ sauveur, Pierre et Olivier en avaient bien senti la nécessité, ils en avaient pris la résolution. Puis un contre-temps imprévu les avait immobilisés dans cet hôtel. Comme le secrétaire l'avait dit à Louise Brion, Mme Du Prat était vraiment malade. Elle avait subi une commotion trop violente dont elle ne se remettrait pas. Il lui en restait une nervosité du cœur telle qu'aussitôt sortie de son lit et debout, au moindre mouvement, des palpitations la reprenaient, à croire qu'elle allait mourir là, étouffée. Le médecin l'avait mise en observation, et il défendait qu'elle voyageât d'ici à quelques jours. Dans ces circonstances, la sagesse eût voulu que Pierre Hautefeuille, du moins, partit. Il ne l'avait point fait. Il lui avait été impossible de laisser Du Prat seul à Cannes. Il s'était donné comme prétexte le devoir de ne pas abandonner son ami dans un moment difficile. S'il fût descendu tout au

fond dans sa conscience, jusqu'à cette place où se dissimulent les pensées dont nous avons honte, les calculs inavoués, les égoïsmes obscurs, il eût découvert d'autres motifs et moins nobles à cette prolongation de séjour. Bien qu'il eût dans la parole d'Olivier la confiance la plus entière, il détestait cette idée que son ami demeurât seul dans la même ville qu'Ely de Carlsberg. Malgré leur effort héroïque pour préserver cette amitié si chère, malgré l'estime, la tendresse, la pitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, malgré tant de souvenirs, malgré l'honneur, *la femme* était entre eux, et, avec la femme, tout ce que sa fatale influence insinue si vite en nous : les instinctives jalousies, les susceptibilités frémisantes, les taciturnes malaises. Ils n'allaient pas tarder à le sentir tous les deux et combien profondément le mortel poison était entré dans leur chair. Ils allaient constater aussi cette chose étrange, monstrueuse en apparence, en réalité si naturelle, que cet amour dont ils avaient juré la mort au nom de leur amitié, était maintenant lié à cette amitié du plus étroit lien. Ni l'un ni l'autre ne pouvait penser à son ami, le regarder, l'écouter, sans revoir aussitôt l'image d'Ely, de cette maîtresse qui leur avait appartenu à l'un et à l'autre. C'étaient eux qui lui appartenaient maintenant, et cette solidarité d'obsession fit de ces quelques jours de tête-à-tête une véritable crise de « folie à deux », d'autant plus torturante que, fidèles à leur promesse, ils évitaient également de prononcer ce nom de femme. Qu'avaient-ils besoin de s'en parler pour savoir qu'ils y pensaient ?

Qu'elles furent pénibles, ces journées, et quoiqu'elles n'aient pas été nombreuses, comme elles leur semblèrent durer longtemps, durer toujours !... Ils se retrouvaient, le matin, vers les dix heures, dans le salon d'Olivier. Qui les eût entendus se dire bonjour, Pierre demander des nouvelles de Berthe, Olivier en donner, puis tous les deux parler du journal qu'ils venaient de lire, du temps qu'il faisait, de l'emploi possible de leurs heures, ne se fût jamais douté que cette première rencontre leur était un saisissement. Pierre sentait

que son ami l'étudiait, tandis que lui-même étudiait son ami. Chacun avait comme faim et comme soif de savoir si l'autre avait eu les mêmes pensées que lui-même, la même pensée plutôt, durant les heures de séparation. Cette pensée, ils la lisaient dans les yeux l'un de l'autre, aussi distinctement que si elle eût été écrite avec des mots sur du papier, comme l'affreuse phrase qui avait à jamais éclairé Pierre. L'invisible fantôme passait entre eux, et ils se taisaient... Cependant ils pouvaient voir par la fenêtre ouverte que le radieux printemps méridional continuait à remplir le ciel d'azur, les chemins de fleurs, l'air de parfums. L'un d'eux proposait une promenade à l'autre, dans la vaine espérance qu'un peu de la sérénité lumineuse de cette admirable nature passerait dans leur âme. Ils avaient tant aimé à marcher ensemble autrefois, pensant tout haut, mettant leurs esprits, comme leurs corps, au même pas ! Ils sortaient, et, après dix minutes, la conversation entre eux tombait. D'instinct, et sans s'être concertés, ils fuyaient les quartiers de Cannes où ils risquaient de rencontrer soit Ely, soit quelqu'un de sa société : la rue d'Antibes, la Croisette, le quai des Yachts. Ils évitaient de même le bois de pins près de Vallauris, où ils avaient parlé d'elle le jour de l'arrivée d'Olivier. Ils n'allaient pas du côté d'Urie, pour ne pas voir la silhouette de la villa Helmholtz blanchir parmi les touffes de ses palmiers. Ils avaient trouvé, derrière une des collines qui servent de contreforts à la Californie, un ravin sauvage, abandonné à cause de son exposition au nord, et, dans ce ravin, une espèce de parc inculte, à vendre par lots depuis des années. C'était là, dans ce fourré sans horizon, qu'ils avaient fini par venir, presque uniquement, comme deux bêtes blessées qui se terrent au même gîte. L'étroitesse des sentiers ne leur permettant plus de passer de front, ils avaient un prétexte pour interrompre toute causerie. Les branches leur fouettaient le visage, leurs mains se déchiraient aux buissons, et ils arrivaient à un ruisseau encaissé au fond de la gorge. Là, ils s'asseyaient sur quelque roche, parmi les hautes fougères. Et le délaissement de ce coin du monde, si

solitaire aux portes de la ville élégante, apaisait leur mal commun pour quelques minutes. L'humide fraîcheur de cette végétation poussée à l'ombre leur rappelait des ravines pareilles, dans les bois de Chaméane, et ils pouvaient de nouveau parler, évoquer leur enfance et leurs plus lointains souvenirs d'intimité. On eût dit que, sentant leur amitié tarir, ils fouillaient désespérément la place d'où elle avait jailli pour en raviver la source. De leur enfance, ils passaient à leur première jeunesse, à leurs années de collège, à leurs impressions de guerre. Mais il y avait, dans ces retours vers autrefois, quelque chose de forcé, de convenu, de voulu, qui arrêtait en eux l'effusion. Ils se rendaient trop compte, par comparaison avec leurs anciennes causeries du même genre, que la plénitude leur manquait maintenant, et cet abandon sans arrière-pensée, cette spontanéité, qui faisait le charme de leurs moindres entretiens, jadis. S'aimaient-ils moins qu'alors ? et leur affection ne serait-elle plus jamais heureuse, jamais délivrée de cet horrible relent d'amertume ?...

Encore, dans ces promenades du matin, comme dans celles de l'après-midi, n'avaient-ils qu'eux-mêmes comme témoins de leur émotion. S'ils ne se communiquaient pas toujours leurs pensées, du moins ils n'avaient pas à se tromper, à jouer la comédie l'un pour l'autre. Il en allait autrement à l'heure des repas. Ils les prenaient dans le salon pour que Berthe pût y assister. Ces immédiats recommencements de la familiarité quotidienne, après des scènes comme celles qui s'étaient déroulées entre les deux amis et la jeune femme, semblent d'abord impossibles. Dans la réalité ils sont tout simples, tout aisés. La vie de famille n'est faite que de cela. Par délicatesse envers leur compagne, Olivier et Pierre s'efforçaient de causer gaiement et beaucoup. Cet effort déjà leur était bien pénible. Et puis, les conversations, même les plus surveillées, ont leurs hasards. Une phrase, un mot suffisait, et voici que chacun d'eux se reprenait à penser à la liaison de l'autre avec Ely. Olivier faisait-il quelque allusion à une chose

d'Italie? L'imagination de Pierre s'en allait vers Rome. Il voyait Ely, son Ely de la terrasse fleurie de camélias blancs et rouges, son Ely du jardin Ellen-Rock, son Ely de la nuit en mer. Mais au lieu de venir à lui, elle allait vers Olivier. Au lieu de le prendre sur son cœur, elle y prenait Olivier. Elle embrassait Olivier. Elle se donnait à lui, et cette vision de jalousie rétrospective le suppliciait... Lui-même faisait-il, en causant, l'allusion la plus inoffensive à la beauté des promenades autour de Cannes? Il pouvait voir les prunelles de son ami se ternir d'une souffrance où il reconnaissait sa propre souffrance. Olivier le voyait en pensée marchant vers Ely, la prenant entre ses bras, lui baisant la bouche. Cette communion dans la même sorte de douleur, en même temps qu'elle leur faisait horriblement mal, les attirait d'un attrait morbide. Qu'ils eussent voulu, dans ces moments-là, s'interroger l'un l'autre sur les plus intimes secrets de leur roman réciproque, tout en savoir, tout en comprendre, se martyriser à tous les épisodes! En tête à tête, un dernier reste de dignité les empêchait de s'abandonner à ces honteuses confidences, et, à table, quand Berthe était là, ils détournaient la conversation aussitôt, pour ne pas donner une émotion de plus à la jeune femme. Ils l'entendaient respirer de ce souffle inégal, trop bref tour à tour et trop profond, trop prolongé, qui révèle un désordre au cœur; et cette sensation d'une souffrance physique, si près d'eux, achevait de les remuer, Olivier d'un remords, Pierre d'une pitié, qui diminuaient encore leur pouvoir de réagir.

Ainsi passaient les matins, ainsi les après-midi, ainsi les soirées, et l'un comme l'autre ils attendaient avec crainte et avec impatience à la fois le moment de se retirer : — avec impatience, car la solitude, c'était la liberté de s'abandonner tout entiers à leur sentiment, — avec crainte, car ils éprouvaient aussitôt que le serment échangé n'avait pas résolu le conflit de leur amour et de leur amitié. « Tu ne commettras « pas l'adultère, » est-il écrit, et le Livre ajoute : « *Celui qui*

a regardé la femme d'un autre pour la désirer a déjà commis cet adultère... » Parole admirable de profondeur et qui définit d'un mot l'identité morale de la pensée et de l'acte, de la concupiscence et de la possession ! Les deux amis avaient la conscience trop délicate pour ne pas le constater avec honte : toute leur pensée, une fois seuls, n'était qu'une longue, une passionnée infidélité à leur serment... A peine Pierre l'avait-il quitté, Olivier commençait d'aller et venir de sa chambre à celle de sa femme, causant avec elle, essayant de lui dire des phrases affectueuses, luttant déjà contre la hantise dont il serait tout à l'heure la victime. Puis, rentré dans sa chambre, ce qu'il appelait lui-même « sa tentation » le saisissait, l'enlaçait, le dominait. Ses souvenirs romains réapparaissaient. Il revoyait Ely, non pas l'Ely orgueilleuse et coquette d'alors, celle qu'il avait brutalisée en la désirant, haïe en l'aimant, par désespoir de la posséder jamais jusqu'au cœur, — mais l'Ely d'à présent, celle qu'il avait vue si tendre, si passionnée, si sincère, avec une âme à la ressemblance de sa beauté ; et son être s'en allait vers cette femme, dans un élan de désir et d'amour. Il lui parlait tout haut, en l'implorant comme un insensé. Le son de sa propre voix le réveillait de cette espèce de songe. Il sentait avec horreur la folie de cet enfantillage et ce qu'il y avait de criminel dans ce lâche désir. Il se représentait son ami, et il se disait : « S'il savait cela!... » Il aurait voulu lui demander pardon de ne pouvoir cesser d'aimer Ely, et pardon aussi d'avoir accepté cette parole d'honneur qu'il n'aurait jamais dû accepter. Il le savait : à la même minute, Pierre souffrait du même mal que lui : et cela, c'était trop injuste ! Toujours, à ce moment de son martyre, une idée assaillait l'esprit et le cœur d'Olivier, s'il allait pourtant trouver Pierre, s'il lui disait : « Tu l'aimes, elle t'aime... Reste auprès d'elle et oublie-moi... » Hélas ! devant ce projet d'une magnanimité suprême, il sentait avec une égale force et que Pierre lui répondrait non, et que lui-même ne serait pas sincère ; et il le comprenait, avec un mélange d'épouvante et de honte, c'était, malgré tout, une

joie pour lui, une sauvage, une hideuse joie, mais une joie, de penser que si Ely n'était plus sa maîtresse, elle ne serait plus jamais celle de son ami.

Cruelles heures ! Celles que Pierre traversait de son côté n'étaient pas moins misérables. Lui aussi, à peine seul, il se défendait de penser à Ely, et, en se le défendant, il y pensait déjà. Il opposait à cette image, afin de la chasser, l'image de son ami, et c'était là le principe même de sa crise : il se prenait à se dire qu'Olivier avait été l'amant de cette femme, et ce fait, qu'il savait vrai, de la plus entière, de la plus indiscutable vérité, s'emparait de son cerveau, comme une main qui lui aurait saisi la tête pour ne la plus lâcher. Tandis qu'Olivier revoyait sa maîtresse de Rome, attendrie, ennoblie, transformée par l'amour que lui avait inspiré Pierre, celui-ci apercevait, par delà cette douce et tendre Ely de cet hiver, la femme qu'Olivier lui avait décrite sans la nommer. Il se la figurait coquette et perverse, avec le même beau visage auquel il avait tant cru ! Il se disait qu'elle avait eu d'autres amants : un à l'époque où elle était la maîtresse d'Olivier, et un auparavant. Olivier, Pierre, ces deux hommes, cela faisait quatre, et il y en avait eu d'autres, sans doute, qu'il ne connaissait pas. L'idée que cette femme, dont il avait cru posséder la virginité d'âme, avait ainsi passé d'un adultère à un autre adultère, qu'elle lui était arrivée souillée par tant d'aventures, l'affolait réellement de douleur. Tous les épisodes de son délicieux roman, de son amoureuse et fraîche idylle, se flétrissaient, s'avalissaient à ses yeux. Il n'y reconnaissait plus que l'impur calcul d'une grande dame blasée qui l'avait attiré de piège en piège. Il ouvrait alors le tiroir où il conservait les reliques de ce qui avait été son cher bonheur, il y prenait l'étui à cigarettes acheté à Monte-Carlo avec tant d'émotion. La vue de ce bijou slave lui déchirait l'âme en lui rappelant la phrase prononcée par son ami, dans le bois de Vallauris : « Elle avait eu des amants avant moi, un au moins, un Russe tué sous Plewna... » Cet amant sans doute avait donné à Ely cet objet si vulgaire, si digne d'une fille,

autour duquel lui, le pauvre Pierre, avait eu des attendrissements de dévot, des scrupules d'une si niaise piété ! Cette ironie était si humiliante que le jeune homme en frémissait d'indignation. Puis il voyait dans un autre coin du tiroir le paquet de lettres de sa maîtresse, qu'il n'avait pas eu la force de détruire. D'autres phrases d'Olivier revenaient à sa mémoire, affirmant, jurant que pour lui, Pierre, elle avait été vraie, qu'elle l'aimait sincèrement ; et le détail de leur délicieuse intimité ne démontrait-il pas qu'Olivier avait raison ? Était-ce possible qu'elle eût tout à fait menti sur le yacht, à Gênes, à tant d'autres adorables heures ?... Un besoin passionné de la revoir s'emparait de Pierre. Il lui semblait que s'il pouvait lui parler, l'interroger, la comprendre, un apaisement se ferait en lui. Il imaginait les questions qu'il lui poserait et ses réponses, il entendait sa voix... Toute son énergie se résolvait dans la mortelle défaillance du désir, — un désir dégradé dont la sensualité s'aiguissait de mépris... Alors le jeune homme se révoltait contre lui-même. Il se rappelait son serment, ce qu'il devait à sa propre estime, ce qu'il devait à son ami. Ce qu'il avait dit au moment du sacrifice était si vrai : — Il le sentait si vrai ! — s'il revoyait sa maîtresse, il ne pourrait plus revoir Olivier. Déjà il avait l'impression confuse qu'il les haïssait tous les deux. Il souffrait tant, de lui à cause d'elle, et d'elle à cause de lui ! L'honneur enfin l'emportait, et il se tendait, il se raidissait dans sa résolution de renoncement, et il se disait : « C'est une grande épreuve. Elle n'aura qu'un temps... Loin d'ici, je guérirai... »

Il y avait cinq jours que duraient ces rapports singuliers, lorsque deux incidents survinrent coup sur coup, provoqués l'un par l'autre, et qui devaient avoir une influence décisive sur le tragique dénouement de cette tragique situation. Le premier fut la visite, à laquelle Pierre aurait dû s'attendre, du jovial et fin Corancez. Pour couper court à une tentative quelconque de rapprochement, le jeune homme avait condamné sa porte une fois pour toutes. Mais Corancez était de

ces personnages qui ont le don de déjouer les plus sévères consignes, et dans la matinée du sixième jour, — une matinée aussi radieuse que celle où ils avaient visité ensemble la *Jenny*, — Hautefeuille le vit de nouveau entrer dans sa chambre, son éternel bouquet d'œillets à la boutonnière, le sourire aux lèvres, la santé aux joues, la gaieté aux yeux. Une large plaque de collodion, posée sur sa tempe, témoignait qu'il avait, la veille ou l'avant-veille, subi une forte contusion. L'enflure violette en était encore visible. Mais ce signe d'un fâcheux accident ne diminuait en rien la belle humeur de sa physionomie.

— « Ce petit bobo ? » dit-il à Hautefeuille, après s'être allégrement excusé de son insistance, « tu voudrais savoir ce que c'est que ce petit bobo?... Eh bien ! c'est une preuve, après vingt autres, de la chance des Corancez. Voilà!... Et aussi qu'en dépit des homélies de monseigneur Lagumina, le Provençal a roulé le Vénitien. Voilà encore!... C'est un petit assassinat essayé sur ma modeste personne par monsieur mon beau-frère, tout simplement, » ajouta-t-il avec son rire gouailleur.

— « Tu n'es pas sérieux?... » dit Hautefeuille.

— « Tout ce qu'il y a de plus sérieux ! » répondit Corancez ; « mais il était écrit que j'aurais l'assassinat gai. Je suis réfractaire au drame, paraît-il... Et d'abord, tu sauras que mon mariage est déclaré depuis cinq jours. C'est même ce qui t'explique pourquoi tu ne m'as pas vu. J'ai dû faire mes visites de noces à tout ce que Cannes renferme d'altesses et de lords... Sympathie partout et succès d'étonnement : « Un mariage secret ! Mais pourquoi?... » Sur mon conseil, Andriana a prétexté un ancien vœu... « Mais c'est original ! « Mais c'est charmant ! » Trop de succès même, surtout auprès d'Alvise. Il ne nous faisait qu'un reproche, celui de nous être cachés de lui et d'avoir pu croire qu'il eût jamais empêché le bonheur de sa sœur!... « Mon frère », par ci ; « mon frère », par là : on n'entendait que ce mot dans la maison. Mais nous autres gens du Midi, nous nous y connaissons en vengeance,

quand il s'agit des Corses, des Sardes ou des Italiens, et je me disais : « A quelle heure le coup de couteau?... »

— « C'était bien imprudent à lui d'aller si vite en besogne, » interrompt Pierre.

— « Tu ne connais donc pas, » reprit Corancez, « le mot célèbre, de je ne sais plus qui, d'ailleurs, voyant passer un pauvre diable qu'on menait pendre : « Voilà un homme qui a mal calculé... » Tous les meurtriers en sont là, et, après tout, non. Ce n'était pas si mal calculé. Il appréhendait que je ne me fisse faire quelque donation entre vifs, dès à présent. Et puis quel danger courait-il? Qui aurait jamais soupçonné le comte Alvise Navagero d'avoir supprimé le mari de sa sœur, son ami intime?... Je t'ai déjà raconté que c'est un homme du temps de Machiavel, très modernisé... Oh! tu vas en juger. — Donc, j'ouvrais l'œil, le bon, sans en avoir l'air... Il y a deux jours, vers cette heure-ci, mon homme me propose une promenade en bicyclette... Tu ne vois pas Borgia pédalant de compagnie avec sa future victime, n'est-ce pas, sur une grande route? Il m'était réservé d'avoir ce rare spectacle... Nous allions donc, vites comme un coup de vent, le long de la crête de Vallauris, sur une espèce de falaise, carrément coupée à pic, quand tout d'un coup je sens la machine manquer sous moi, et me voici lancé à vingt mètres, du bon côté heureusement, pas celui de l'abîme... *Indè* ce bobo... Je n'étais pas mort. Je l'étais même si peu que j'aperçus distinctement sur le visage de mon compagnon quelque chose qui me donna à penser que mon accident pouvait bien être un peu trop seizième siècle, malgré le prosaïsme du procédé... Navagero va chercher une voiture pour me rapporter. Resté seul, moi, je me traîne jusqu'aux morceaux de la bicyclette, qui gisaient sur la route, et je constate qu'une lime savante avait soigneusement aminci deux des pièces, — je te montrerai lesquelles, c'est très bien compris, — de façon qu'après une demi-heure de violent exercice, le tout sautât et moi avec... »

— « Et tu n'as pas fait arrêter ce brigand? » demanda Hautefeuille.

— « Je ne suis pas pour les scandales dans les familles, » reprit Corancez, qui « filait » son effet. « Et puis, mon homme m'aurait soutenu qu'il n'y était pour rien... Et la preuve?... Seulement, j'ouvris l'autre œil, le meilleur, pensant bien qu'il n'attendrait pas longtemps pour recommencer. Or, hier au soir, avant dîner, j'entre chez ma femme. J'y trouve mon gaillard avec des prunelles si brillantes, un tel air de contentement!... Je me dis : « Serait-ce pour ce soir?... » Comment me suis-je mis à penser au pape Alexandre VI et au vin empoisonné dont il mourut? Je ne t'explique pas cela : c'est le nez, comme pour les chiens à la chasse... Tu sais ou tu ne sais pas qu'Andriana ne boit que de l'eau, mon anglo-mane de beau-frère que du soda et du whisky... « Ma foi, » lui dis-je, une fois à table et lorsqu'on m'offrit du vin, « je « ferai comme vous, Alvisé... Donnez-moi donc de votre « whisky. » — « *All right!* » me répondit-il. Être empoisonné en anglais, par un Vénitien, ce n'est pas banal, non plus! Je crois en le voyant si calme, devant mon refus de boire du vin, m'être trompé... Mais l'éloge d'un certain porto qu'il avait reçu de lord Herbert me donne l'idée que c'était là justement le liquide auquel il fallait ne pas toucher... Il insiste. Je m'en laisse verser un verre. Je le respire. « Quelle singulière « odeur, » lui dis-je tranquillement, « je suis sûr que ce vin « a quelque chose... — Ce sera une mauvaise bouteille, » fait Navagero : « il faut la jeter. » Sa voix, sa mine, son regard!... La voix, le regard du maître d'hôtel italien qui m'avait servi, son âme damnée, — j'y étais... Je ne réponds pas. Mais, au moment où le susdit maître d'hôtel allait enlever mon verre, je pose la main dessus et je lui demande une petite bouteille. « Je veux soumettre ce vin au pharmacien, » dis-je tout naturellement. « On prétend que le porto fait pour les « Anglais ne contient pas un atome de raisin. Je suis curieux « de le savoir. » L'homme m'apporte la petite bouteille d'une main qui tremblait, tremblait... comme ceci... Moi, avec le plus beau sang-froid, je transvase mon vin. Je bouche le tout. Je mets le flacon dans ma poche, j'aurais voulu que tu visses

la tête des deux complices. Nous avons eu une petite explication dans la soirée, Alvisé et moi, à la suite de laquelle il a été décidé entre nous, à l'amiable, que je ne le dénoncerai pas, mais qu'il partait pour Venise aujourd'hui même en compagnie de son confident. Il aura la jouissance d'un palais, une pension décente, et je te garantis qu'il ne recommencera plus... Je l'ai averti, à tout hasard, que je ferais analyser le vin, — entre parenthèses, il y avait versé une forte dose de strychnine, — et que le résultat de cette analyse serait consigné en lieu sûr. J'en ai deux exemplaires. Je confie l'un à Mme de Carlsberg, et voici l'autre : veux-tu le garder ? »

— « Je le veux bien, » répondit Pierre en prenant le papier que le Méridional lui tendait. Tel est l'égoïsme de la passion que dans la prodigieuse aventure dont il recevait la confidence, le nom d'Ely prononcé en passant l'avait plus ému que tout le reste du récit. Il lui avait semblé qu'en parlant de Mme de Carlsberg l'autre l'avait regardé d'un regard inquiet. Il s'était dit : « Aurait-il un message pour moi?... » Un message ? Non. Ely n'était pas femme à choisir un Corancez pour ambassadeur. Mais Corancez était fort bien homme à se charger lui-même d'une mission conciliatrice. Il était allé chez Ely la veille au soir, lui servir toute chaude la même confidence, et lui demander le même service. Là, il avait naturellement parlé d'Hautefeuille, et flairé la brouille. L'étrange personnage avait une vraie affection, qui tenait du culte, pour Pierre ; il gardait à la baronne une reconnaissance attendrie. Oubliant sa propre histoire, dont il était pourtant très fier, — il y avait de quoi, rendons-lui cet hommage, — il s'était mis en tête, aussitôt, de raccommoder les amoureux. Avec toute sa finesse, il ne pouvait pas deviner la vérité du drame qui se jouait entre ces deux êtres. Il les avait vus si épris, si heureux ! Il pensait que de savoir Ely attristée suffirait pour ramener Pierre.

— « Y a-t-il longtemps que tu n'as vu Mme de Carlsberg ? » lui demanda-t-il donc, après avoir commenté son récit, mais modestement ; il avait le triomphe aimable, et à force de belle

humeur il arrivait au bon goût, dans une circonstance qui, pour tout autre homme du Midi, voire du Nord, aurait été une occasion trop tentante de déclamer. On eût dit qu'il n'avait pas encore réalisé le caractère fantastique du drame qu'il venait de traverser si gaiement, presque si cocassement !

— « Quelques jours, » lui répondit Hautefeuille, à qui cette question avait fait trembler le cœur. Pour tenir sa parole scrupuleusement, il aurait dû ne pas permettre à son insinuant camarade d'aller plus loin. Au contraire, il ne put se retenir d'ajouter : « Pourquoi?... »

— « Pour rien, » fit Corancez. « J'aurais voulu avoir ton avis sur elle. Je ne suis pas content de sa santé. Je l'ai trouvée charmante, comme toujours, mais nerveuse, triste. J'ai peur que son ménage n'aille de mal en pis, et que cette brute d'archiduc ne la martyrise, d'autant plus qu'elle a décidé Verdier à épouser miss Marsh... Tu ne sais donc rien ? Dickie, notre ami de la *Jenny*, est parti pour l'Orient avec les Chésy à son bord, sa nièce et le Verdier déjà nommé. Juge un peu de la fureur du prince. »

— « Alors tu penses qu'il est de nouveau dur pour elle ? » interrogea Pierre.

— « Je ne le pense pas, j'en suis sûr. Va la voir : tu lui feras du bien. Elle a une réelle affection pour toi, je te le garantis, et elle pensait à toi, j'en suis certain, en me disant que ses amis l'abandonnaient... »

Ainsi Ely était malheureuse ! A travers les phrases de Corancez, Pierre avait entendu l'écho du soupir poussé vers lui par cette bouche qu'il avait tant aimée. Il avait aperçu le nostalgique et triste regard de la maîtresse condamnée. Et ce contact avec elle, même indirect, même passager, l'avait remué plus profondément encore, si profondément qu'Olivier remarqua cette recrudescence de trouble ; et, soupçonnant quelque chose :

— « J'ai rencontré Corancez, » dit-il, « qui sortait de l'hôtel. Est-ce que tu l'as vu ? »

— « Il m'a fait une assez longue visite, » répondit Pierre.

Et il raconta en détail les deux fabuleuses tentatives de meurtre dont le mari d'Andriana venait d'être la victime.

— « Il n'aurait eu que ce qu'il méritait, » fit Olivier durement ; « tu sais mon opinion sur lui et sur son mariage... Et il ne t'a rien dit d'autre ? » Puis, après un silence : « Il ne t'a pas parlé de qui tu sais ? »

— « Il m'en a parlé, » répondit Pierre.

— « Et cela t'a fait du mal ? » demanda Olivier.

— « Et cela m'a fait du mal. »

Les deux amis se regardèrent. Pour la première fois depuis six jours, ils faisaient une allusion précise à l'objet constant de leurs pensées. Olivier parut hésiter, comme si les paroles qu'il allait dire dépassaient ses forces. Puis, d'une voix sourde :

— « Écoute, mon Pierre, » commença-t-il, « tu es trop malheureux. Cela ne peut pas durer. Je pars après-demain. Berthe est presque bien. Le docteur autorise, il conseille même le retour à Paris. Supporte encore cela quarante-huit heures. Quand je ne serai plus là, retourne chez elle. Je te rends ta parole. Je ne le verrai pas, je ne le saurai pas. Le passé est le passé. Tu l'aimes plus que tu ne m'aimes. Va jusqu'au bout de ce sentiment... »

— « Tu te trompes, Olivier, » répondit Pierre. « Je souffre, c'est vrai. Je ne le nie pas. Ce n'est pas de ma résolution : je ne l'ai pas regrettée une seconde. Non... Je souffre de ce que je sais. Mais je le sais, et pour toujours... Retourner auprès d'elle dans ces conditions, ce serait trop bas, trop vil. Je m'en mépriserais trop. Non. Je t'ai donné ma parole : je la tiendrai. Et quant à dire que je l'aime plus que je ne t'aime... Mais regarde-moi donc !... »

Il avait des larmes dans les yeux en parlant, de grosses et lourdes larmes qui roulaient sur ses joues. Des larmes pareilles jaillirent du cœur et des yeux d'Olivier à ce spectacle. Ils demeurèrent quelques minutes ainsi, et cette communion de douleur après tant de silence faisait de nouveau se toucher, se pénétrer leurs âmes. Un même élan de pitié venait de les

pousser, Olivier à rendre sa parole à Pierre, Pierre à refuser de la reprendre, et c'était encore la pitié qui leur tirait ces larmes. Chacun d'eux plaignait l'autre et il sentait qu'il en était plaint. Ils s'étaient retrouvés tout entiers, et l'amitié les remplissait d'une telle émotion qu'une fois encore l'amour était vaincu. Pierre fut le premier à essuyer ses pleurs, et, du même accent résolu dont il avait prononcé le serment :

— « Je pars avec toi après-demain, » dit-il, « et je n'aurai pas besoin d'un effort. Rester me serait impossible. Je ne te ferai pas, je ne nous ferai pas cela... »

— « Ah ! mon ami, » répondit Olivier, « tu me rends la vie !... Je t'aurais laissé ici sans un reproche, sans une plainte. J'étais bien sincère dans ce que je t'ai proposé. Mais c'était trop dur... Je crois que j'en serais mort... »

A la suite de cette nouvelle conversation, ils passèrent une après-midi et une soirée étrangement douces, presque heureuses. Les maladies de l'âme ont de ces heures de convalescence comme les maladies du corps, — heures de détente alanguie, où il semble que nous renaissions à la vie, faibles encore, presque infirmes, froissés de meurtrissures. — Cette sensation d'un renouveau, fragile, endolori, mais d'un renouveau, était encore accrue pour les deux amis par une autre convalescence, toute physique, celle de Berthe. Grâce à quels mensonges charitables Olivier l'avait-il abusée et guérie ? Toujours est-il que la jeune femme allait et venait, vaquant aux menus préparatifs du prochain départ, si visiblement heureuse de s'en aller que son rien de raideur disparaissait dans ce plaisir. Et puis, elle avait souffert, elle aussi, et ces quelques jours avaient suffi pour que son génie féminin, endormi si longtemps, commençât de s'éveiller. Elle avait pris une résolution : se faire aimer de son mari, mériter d'en être aimée. — De tels efforts sont si touchants pour l'homme qui sait les comprendre : ils supposent tant d'humilité, tant de dévouement !... C'est si dur pour une jeune femme, si contraire à sa dignité instinctive, de mendier un sentiment, de le provoquer, de le conquérir, si dur d'être aimée parce qu'elle

aime et non parce qu'elle est aimée ! — Olivier avait trop de délicatesse pour ne pas sentir cette nuance. Il s'abandonnait à l'impression si particulière qu'éprouve un homme, quand il souffre d'une femme, à recevoir d'une autre ces caresses de l'âme dont l'amour malheureux lui enseigne le prix. Il souriait à Berthe comme il ne lui avait jamais souri, et Pierre se laissait gagner lui-même à cette demi-gaieté de son ami. N'était-elle pas son œuvre, la rançon du sacrifice dont il avait renouvelé le vœu ? Enfin, c'était un de ces moments, comme il s'en rencontre à la veille des crises suprêmes, dont la sérénité mensongère nous revient plus tard à l'esprit, pour nous étonner et nous faire frémir. Rien n'atteste davantage que toute vie humaine est un songe, le jeu à travers nous d'un pouvoir supérieur, qui nous pousse où nous devons aller, sans que jamais le jour d'aujourd'hui puisse prévoir le lendemain. Le danger approche, il est là. Les ouvriers de notre destinée sont à côté de nous, qui vivent, eux aussi, qui respirent, qui ne se doutent pas de la besogne à laquelle les réserve... le hasard, la fatalité, la Providence ? Quel est ton mot, inévitable énigme du sort ?

La visite de Corancez avait eu lieu un vendredi. Le départ de Cannes était fixé au dimanche. Le samedi matin, vers les onze heures, comme Hautefeuille était seul dans sa chambre, à ranger quelques vêtements, un coup frappé à la porte le fit tressaillir. Quoique profondément ancré dans sa résolution de tenir sa parole, il ne pouvait s'empêcher d'attendre. Attendre ? quoi ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Mais une intuition, inconsciente et irrésistible, l'avertissait qu'Ely ne le laisserait pas s'en aller sans avoir essayé de le revoir. Elle ne lui avait pourtant, depuis la lettre refusée, donné aucun signe de vie. Elle ne lui avait envoyé personne, et Corancez était venu de lui-même. Cependant le jeune homme était dans cette anxiété nerveuse qui pressent, qui devine l'événement en marche vers nous, et quand il répondit : « Entrez ! » au visiteur inconnu qui frappait à sa porte, sa voix tremblait. Il *savait* que ce visi-

teur, quel qu'il fût, venait de la part d'Ély. C'était simplement un domestique de l'hôtel qui tenait une lettre sans timbre, apportée elle-même par un commissionnaire. On n'attendait pas de réponse. Hautefeuille regarda l'enveloppe sans l'ouvrir. Allait-il lire cette lettre dont il savait aussi qu'elle lui était envoyée par Mme de Carlsberg?... L'adresse, pourtant, n'était pas de sa main. Pierre cherchait : où donc avait-il vu cette écriture nerveuse, inégale, comme effarouchée?... Il se rappela soudain le billet anonyme reçu après la soirée de Monte-Carlo. Il l'avait montré depuis à Ely, qui lui avait dit : « C'est de Louise... » La lettre qu'il avait là était de Mme Brion. Cette découverte ne lui permettait plus le doute : ouvrir cette enveloppe, c'était rentrer en rapport avec Ely, chercher de ses nouvelles, manquer à la parole donnée, trahir son ami. Pierre sentit tout cela, et, repoussant la lettre tentatrice, il demeura de longues minutes le front dans ses mains. Il faut, du moins, lui rendre cette justice qu'il n'essaya pas de s'excuser à ses propres yeux par des sophismes. Il se dit : « Je ne dois pas lire cette lettre, je ne dois pas !... » Et puis, à un moment, après avoir fermé la porte au verrou, comme un voleur qui médite une louche besogne, les joues pourpres de honte, les mains tremblantes, il déchira brusquement le papier de l'enveloppe. Il s'en échappa une lettre d'abord, puis une seconde enveloppe, fermée et toute blanche... Si Pierre avait eu le moindre doute sur le contenu de cette seconde enveloppe, le billet de Mme Brion l'aurait éclairé aussitôt. Il était conçu en ces termes :

« Monsieur,

« *Il y a quelques semaines, vous receviez une lettre où l'on vous suppliait de quitter Cannes, et d'épargner un malheur certain à une personne bien éprouvée et qui méritait d'être ménagée. Vous n'avez pas écouté le conseil que cette lettre d'une amie inconnue vous apportait. Aujourd'hui que ce malheur est arrivé, la même amie vient vous supplier de ne pas repousser ce second appel*

comme vous avez repoussé le premier. La personne dans la vie de laquelle vous êtes entré pour y prendre une telle place n'espère pas retrouver le bonheur qui lui a été enlevé. Elle vous demande seulement, et, si vous descendez dans votre conscience, vous reconnaîtrez qu'elle en a le droit, de ne pas la condamner sans l'avoir entendue. Elle vous a écrit une lettre que vous trouverez jointe à celle-ci. Ne la lui renvoyez pas, comme vous avez fait de l'autre, avec une dureté qui n'est pas de vous. Si vous ne devez pas lire cette lettre, détruisez-la. Mais dites-vous que vous avez été cruel, bien cruel, pour un cœur qui vous a donné tout ce qu'il a gardé de plus sincère, de plus noble, de plus délicat, de plus vrai. »

Pierre lut et relut ces phrases si naïves, si gauches, pour lui si éloquentes. Il devinait par derrière elles la tendresse passionnée de Louise Brion pour Ely, et il en était touché, comme tous les amants malheureux sont touchés par les preuves de dévouement prodiguées à leur maîtresse. Ils ont tant besoin de la savoir aimée, gâtée, protégée, au moment même où ils la maudissent avec la plus implacable colère, où ils se préparent à la brutaliser avec la pire folie de leur rancune... Et quel dévouement, en effet, que celui de cette honnête, de cette pieuse Louise en arrivant, de faiblesse en faiblesse, à se charger d'une lettre d'Ely à Hautefeuille ! Elle avait voulu venir elle-même à l'hôtel des Palmes, demander Pierre, lui parler, lui remettre l'enveloppe en mains propres : elle n'avait pas osé. Peut-être, par une démarche directe, eût-elle échoué, au lieu que ce moyen eut raison des scrupules du jeune homme. L'émotion que lui avait causée ce simple billet le laissait désarmé contre de trop tendres souvenirs ; il ouvrit la seconde enveloppe et lut :

« Pierre,

« *Je ne sais même pas si vous lirez jamais ces mots, et s'ils ne seront pas écrits en vain, — comme tant de larmes que j'ai versées*

en pensant à vous depuis l'affreux jour ont été versées en vain. Je ne sais pas si vous consentirez à me laisser vous dire encore une fois que je vous aime, que je n'ai jamais aimé au monde que vous. Mais il faut que je vous le dise, avec l'espérance que ma plainte arrivera pourtant jusqu'à vous, une humble plainte, d'un cœur qui souffre moins de son mal que de celui qu'il vous a causé. Quand j'ai reçu l'autre lettre, celle que vous n'avez pas voulu ouvrir, ce cœur s'est déchiré à cette pensée : comme il doit souffrir, pour m'être si dur ! Et je n'ai plus senti que votre peine...

« Non, mon aimé, je ne peux pas te parler autrement que je ne t'ai parlé depuis cette heure où je t'avais fait venir pour te demander de t'en aller et où je t'ai pris dans mes bras. Je viens d'essayer de me dominer. Cela me fait trop de mal de ne pas te montrer tout mon cœur. Si tu ne dois pas lire ces lignes, tu ne m'en voudras pas des mots d'amour que je t'aurai dits : tu ne les auras pas entendus. Et si tu les lis !... Ah ! si tu les lis, tu te rappelleras nos heures, ces heures qui ont passé si vite, au bord de la mer, sous les beaux pins paisibles du cap d'Antibes, puis sur le pont du bateau, puis à Gênes, quand tu n'avais pas été frappé du coup terrible, quand je pouvais te voir heureux... Mon doux, tu ne te connais pas, tu ne peux pas savoir ce que c'est pour une femme que de te donner le bonheur !... Si je ne t'ai pas dit aussitôt ce que tu sais aujourd'hui, toute ma faute est venue de là, de cette certitude où j'étais que plus jamais je ne verrais tes yeux comme je les ai tant vus, tant adorés, avec cette claire lumière qui rayonnait de ta belle âme ravie.

« Comprends-moi, mon aimé, et ne pense pas que je veuille excuser ce mensonge qui était un crime envers toi. C'est vrai, je ne te méritais pas. Tu étais la beauté, la jeunesse, la pureté, tout ce qu'il y a de bon, de tendre, d'adorable en ce monde. J'avais perdu le droit d'être aimée d'un être tel que toi. J'aurais dû te le dire dès le premier jour ; et puis, si tu avais voulu de moi, tu m'aurais prise et quittée comme un être à toi, un pauvre être, fait pour te plaire un moment, te distraire et t'en dire merci... J'y ai pensé, sache-le bien, mon pauvre aimé, et j'ai payé très cher ce mouvement non pas d'orgueil, mais d'amour, qui m'a fait recu-

ler : j'ai eu l'horreur d'être méprisée par toi... Et puis, la femme que tu avais créée en moi ressemblait si peu à ce que j'avais été avant de te connaître ! Je me disais : « Je ne lui mens pas. » Et je ne te mentais pas, en t'aimant avec un cœur si changé... Ah ! Que je t'ai aimé ! Que je t'ai aimé ! Cela, tu ne le sauras jamais, ni toi, ni, je crois, moi-même : c'était quelque chose en moi de plus profond que mon cœur, et de si triste quand je pensais à ce qui aurait pu être, si je t'avais attendu !...

« Pierre, tu vois que je parle de moi-même au passé, comme on parle d'une morte. N'aie pas peur, cependant. Je n'ai pas l'idée d'en finir avec la vie. Je t'ai causé un chagrin trop grand pour y joindre un remords. Je vis et je vivrai, si c'est vivre que de t'avoir connu, de t'avoir aimé, d'avoir été aimée de toi et de t'avoir perdu. Je sais que tu t'en vas de Cannes, que tu pars demain. Il me semble que tu ne voudras pas me quitter pour toujours sans que j'aie pu te parler. Ma main tremble en t'écrivant. Je ne trouve pas les mots pour te dire mes pensées. Il y a pourtant quelque chose de trop cruel à m'abandonner sans que je t'aie fait comprendre quelles excuses je peux avoir eues autrefois pour avoir agi d'une certaine manière. Si je t'avais auprès de moi, une heure, une seule heure encore, tu l'en irais ensuite, mais tu me jugerais autrement. Ce qui a été ne peut plus être. Mais je voudrais, dans ma solitude, emporter avec moi cette consolation que tu me vois telle que je suis, que tu ne me crois pas capable de ce que je n'ai pas commis. Mon aimé, les heures sont comptées. Tu pars demain. Quand tu liras cette lettre, si tu la lis, nous n'aurons même plus un jour entier à être dans la même ville. Si tu la lis pourtant, ma pauvre lettre, et si elle t'a touché, si tu as trouvé que je t'adressais une juste demande, viens à l'heure où tu venais, chez moi. Après onze heures je t'attendrai dans la serre. Si tu m'as condamnée sans appel, si tu refuses de m'accorder cette dernière entrevue, adieu, alors, adieu, adieu, et pas un reproche contre toi ne s'échappera de mes lèvres ni de mon cœur et je ne t'en dirai pas moins toujours et toujours : merci, mon aimé, pour m'avoir fait t'aimer. »

— « Je n'irai pas, » se dit le jeune homme, quand il eut achevé la lecture de ces pages d'où émanait une si passionnée suggestion d'amour. Il se répéta : « Je n'irai pas. » Mais il savait qu'il n'était plus de bonne foi avec lui-même et qu'il ne résisterait plus, qu'il se rendrait à ce douloureux appel, qu'il obéirait à cette voix de femme dont la musique avait passé dans tous les mots de cette lettre, l'implorant, l'adorant, lui caressant le cœur d'une caresse triste, douce à en mourir. La conscience de la lâcheté probable, certaine, était si nette en lui que le regard de son ami, quand ils se retrouvèrent à déjeuner, lui sembla insoutenable, — insoutenable de causer avec lui, d'entendre sa voix, d'être dans la même chambre. — Vers la fin de l'après-midi, déjà il n'osait plus se dire ce mensonge : « Je n'irai pas. » L'espèce de brûlante frénésie que la certitude du rendez-vous donne aux amoureux l'enveloppait, l'envahissait, l'entraînait tout entier, et, à onze heures du soir, le chapeau baissé sur les yeux, rasant les murs comme un criminel, la gorge séchée d'émotion, fou de honte et de désir, il sortait, il s'engageait sur la route qui menait à la villa Helmholtz. La femme avait été la plus forte. La trahison était consommée...

Il faisait une de ces nuits du printemps provençal, où toute la nature n'est qu'ivresse et volupté. Des arômes de fleurs arrivaient à Pierre par-dessus les haies des jardins. Une brise alanguie remuait les feuillages obscurs des arbres, juste assez pour donner au paysage une sorte de vie extatique et sommeillante, et le firmament palpait d'étoiles. Le frêle croissant de la lune montrait les ténèbres sans avoir la force de les éclairer, et un immense mystère flottait dans le silencieux paysage. Quelle nuit à marcher vers sa maîtresse avec toutes les extases dans le cœur, tous les baisers au bord des lèvres, et, dans les veines, toutes les fièvres de la volupté pressentie ! Pierre, cependant, à mesure qu'il approchait du rendez-vous, éprouvait une inexprimable tristesse. En se réalisant, son action lui apparaissait comme si coupable qu'il en était accablé.

Il l'accomplissait pourtant. Il allait. Le philtre insinué dans ses veines par les phrases de la lettre continuait à dominer sa volonté défaillante. Il allait, mais le contraste entre cette course clandestine et scélérate vers une femme qu'il méprisait, qu'il se méprisait de désirer, ressemblait si peu à ses arrivées d'autrefois à cette même villa, par ce même chemin, ferventes comme un pèlerinage !... Et Olivier ?... Dieu ! si Olivier l'apercevait à présent, cet Olivier qu'il trahissait si cruellement ! Telle était la tension de tout son être, secoué par le double frisson de l'amour et du remords, que les moindres bruits le bouleversaient maintenant. Autour de lui, les formes des choses prenaient des aspects menaçants et fantastiques. Son cœur battait, ses nerfs tressaillaient, il avait peur. Il lui semblait qu'un pas le suivait dans la nuit, et il s'arrêtait pour écouter. A un moment, et comme il se préparait à franchir le talus par lequel il avait l'habitude d'entrer dans le jardin d'Ely, cette sensation qu'il était suivi fut si forte qu'il revint en arrière, explorant la route, les buissons, les tas de pierres, et, comme un voleur, il évitait la grande traînée lumineuse que projetait une lampe électrique placée sur un des montants de la grille. Son enquête ne lui révéla rien de suspect. Mais le saisissement avait été si violent qu'il appréhenda de se glisser par ce même endroit, trop facile d'accès, trop découvert. Il se prit à courir, comme s'il était réellement poursuivi, autour du petit parc qui prolongeait le jardin de la villa vers la hauteur. Un mur assez élevé en fermait toute une partie. Il l'escalada, en s'aidant des branches d'un chêne vert poussé au pied. Un instant, couché sur le revêtement de briques qui terminait la crête, il écouta de nouveau. Il n'entendit que le bruit de la faible brise, le frisson des feuillages tout proches, le vaste silence de la nuit, et au loin, très au loin, les aboiements d'un chien dans quelque maison isolée. Il se dit : « J'ai rêvé, » et il se laissa glisser en se retenant par les mains, puis tomber. La profondeur était de plus de trois mètres. Il eut la chance que la terre, meuble à cet endroit, amortît sa chute, et il se dirigea vers la maison. Quelques minutes encore et il était à

la porte de la serre, qu'il poussait doucement, et la main d'Ely prenait sa main... Son émotion était bien grande. Qu'eût-elle été s'il avait pu savoir que sa panique ne l'avait point trompé, que réellement des pas avaient suivi ses pas depuis qu'il avait quitté l'hôtel, et que le témoin dont il avait senti la présence dans l'ombre, si près de lui, jusqu'au moment où il avait commencé de courir, n'était autre qu'Olivier?...

... La maison continuait de se dresser toute close, toute silencieuse, avec le mystère de sa masse, noire par endroits, blanche à d'autres, où frappait la lumière électrique. Ce même vaste silence de la nuit que Pierre avait écouté du haut de la muraille, coupé d'aboiements lointains, continuait d'envelopper la campagne, et les arbres de frémir, et les fleurs d'exhaler leur parfum, et les étoiles de palpiter, et Olivier restait immobile sur le bord du jardin, à la place où il s'était re-jeté pour n'être pas vu de son ami. Sa douleur, en ce moment, n'était plus de celles qui agissent et qui se débattent. — Dès qu'il s'était retrouvé en face de Pierre, à la table du déjeuner, ce visage bouleversé, ces yeux brillants, cette bouche frémissante lui avaient révélé qu'il se passait de nouveau quelque chose. Il était si las de tant de lutttes, si las de toujours se heurter dans son propre cœur ou dans le cœur de son ami contre d'autres misères et encore d'autres misères ! Et puis, après leur conversation de la veille, que lui demander ? Et il s'était tu... A quoi bon se faire encore du mal l'un à l'autre ?... Puis, devant l'agitation croissante d'Hautefeuille, sa défiance s'était éveillée. Il s'était dit : « Elle lui a écrit pour lui donner un rendez-vous... » Mais non ! Au point où ils en étaient vis-à-vis l'un de l'autre, recevoir une lettre d'Ely, la lire et n'en point parler, c'était de la part de Pierre un crime d'amitié qu'il ne commettrait jamais. Olivier s'était raidi à se démontrer la folie de ce soupçon. Puis la visible fièvre de son ami l'avait gagné lui-même. Il avait senti, à sa poignée de main, quand ils s'étaient séparés pour la nuit, la trahison toute voisine, toute certaine, accomplie déjà. Pourquoi ne lui avait-il

rien dit à cette minute suprême ? Les grandes déceptions du cœur ont de ces renoncements. Devant certains coups trop inattendus, on ne lutte pas, on ne se plaint pas. Si Pierre avait vraiment conçu et accepté cette idée de manquer au pacte conclu entre eux, quel reproche lui en faire, et à quoi bon ? A quoi bon ?... Et, accoudé à la fenêtre ouverte, faisant appel à sa dignité d'homme pour ne pas aller frapper chez son ami, Olivier était demeuré longtemps à se répéter : « C'est impossible, » jusqu'à une seconde où il avait cru voir la silhouette de Pierre qui traversait le jardin de l'hôtel. Cette fois, il ne s'était plus dominé. Il lui avait fallu descendre, interroger le concierge. Il avait su que Pierre venait en effet de sortir. Quelques instants plus tard, il s'élançait lui-même dans la direction de la villa Helmholtz. Il avait reconnu son ami. Il l'avait suivi. Il l'avait vu se retourner, écouter, reprendre sa route... Quand Pierre avait été sur le point d'entrer dans le jardin, Olivier n'avait pu se retenir de faire un pas en avant : c'était le moment où Pierre l'avait entendu. Olivier s'était rejeté dans l'ombre : l'autre avait passé tout près de lui, l'avait presque frôlé et s'était mis à courir, sans doute vers une autre entrée qu'il connaissait. Olivier avait cessé de le suivre.

Il s'était assis sur le talus, et là, il s'abandonnait à un désespoir où se résumaient, où se ramassaient toutes les tristesses éprouvées durant ces deux semaines. Il savait qu'à cette même minute, dans cette maison muette, si près de lui, Ely et Pierre étaient ensemble. Il savait qu'ils se pardonnaient, qu'ils s'aimaient, et cette idée lui causait une peine si aiguë qu'elle le paralysait à cette place. Un amour passionné pour cette femme, le sentiment que son ami, cet ami si cher, avait marché sur lui pour aller vers elle, le mortel frisson de la jalousie et l'amertume de la trahison, tant d'inexprimables émotions le faisaient défaillir. Il finit par se coucher tout de son long sur la terre froide, cette terre qui nous recouvrira tous un jour et dont le poids, en nous écrasant, écrasera aussi l'insupportable révolte du cœur. Et il gisait, les bras étendus,

le visage dans l'herbe, comme un cadavre, et souhaitant de mourir en effet, de s'en aller, de ne plus aimer cette femme, de ne plus revoir son ami, de ne plus se sentir exister, de dormir enfin du sommeil sans rêves, sans souvenirs, un sommeil où Ely et Pierre et lui-même seraient comme s'ils n'avaient jamais été !

Combien de temps demeura-t-il ainsi, la face contre terre, en proie à ce chagrin total, irrémédiable, qui finit par nous pacifier l'âme à force de l'épuiser ? Un bruit de voix entendu derrière la haie qui le séparait du jardin le réveilla brusquement de cette extase de douleur où il était tombé. Des hommes marchaient sans lumière, mesurant leur pas, étouffant leurs paroles. Ils arrivèrent si près d'Olivier que celui-ci les aurait touchés s'il se fût mis debout.

— « C'est par là qu'il est entré et sorti les autres nuits, monseigneur, » disait une des voix, chuchotante, insinuante, presque imperceptible : « c'est par là qu'il sortira, nous sommes sûrs de ne pas le manquer... »

— « Et vous êtes certain que pas un de vos hommes ne soupçonne la vérité ? » répondit une autre voix, celle-ci à peine dissimulée.

— « Pas un, monseigneur, ils croiront tous tirer sur un voleur. »

— « Monsieur de Laubach, » reprit une troisième voix, « le jardinier vient de dire que la porte de la serre est ouverte... »

— « Je vais y voir, » répondit la première voix, tandis que la voix impérieuse lançait un « *Verfluchter Esel !* » Ce juron disait assez combien ce détail de surveillance mécontentait l'ordonnateur de ce guet-apens... Dirigé contre qui ? Sachant ce qu'il savait, Olivier n'eut pas une minute de doute : l'archiduc avait appris qu'un homme était chez sa femme, et il préparait cette vengeance anonyme, comme l'attestait la question qu'il avait posée à son aide de camp, puis sa colère contre le « maudit âne » qui avait mentionné la porte de la serre. Il fallait que l'amant fût tué comme un vulgaire bandit, « afin

d'épargner l'honneur d'Ely », songea Olivier, qui se redressait maintenant, et, la tête penchée, il écoutait les voix s'éloigner. L'archiduc et son lieutenant achevaient, sans doute, de faire cerner le jardin. Pierre était perdu...

Pierre était perdu!... Olivier se releva tout à fait. La possibilité de sauver cet ami qu'il avait tant aimé venait de lui apparaître. S'il entrait dans le jardin lui-même sans être vu, s'il se glissait jusqu'à cette porte de la serre dont un des guetteurs avait parlé et par où devait évidemment sortir celui qu'on voulait tuer?... S'il se précipitait ensuite de façon à faire croire qu'il s'échappait de la villa?... L'idée de cette substitution et de ce dévouement s'empara avec une force irrésistible de cet homme malheureux qui venait de tant désirer la mort. Il se mit à ramper dans l'ombre, d'abord du talus, puis du mur, qu'il franchit à son tour presque à la même place par où l'autre avait passé, et il commença d'aller droit devant lui, vers la villa... Elle se dressait, toujours muette, toujours endormie, sans qu'un rais de lumière apparût dans l'interstice des fenêtres fermées. Olivier la regardait de ses yeux fixes avec une étrange ardeur. Qu'il aurait voulu pouvoir en percer les murs, y entrer lui-même en esprit, y *apparaître* à celui pour lequel il risquait sa vie!... Hélas! Aurait-il conservé le courage de son martyre s'il avait réellement vu la chambre d'Ely telle qu'elle était à ce moment même, et, à la lueur voilée d'un globe rose, sa tête auprès de la tête de Pierre, sur le même oreiller? Le beau bras nu de la jeune femme s'enroulait au cou du jeune homme, et, elle lui disait :

— « Si tu n'étais pas venu, vois-tu, je crois que je serais morte, cette nuit, de douleur et d'amour... Mais je t'ai senti venir, et j'ai senti que tu me pardonnerais... Quand j'ai touché ta main, sans te voir, toute ma peine a été oubliée... Et pourtant comme ta voix était dure, d'abord! Quelles cruelles paroles tu as pu prononcer! Que tu m'as fait mal!... Mais tout est oublié! Dis-le que tout est oublié, puisque tu m'as reprise dans tes bras, puisque tu sais que je t'aime, et que tu me

laisses t'aimer... Dis-moi que tu m'aimes... Ah! redis-le, que tu m'aimes comme sur le bateau, quand nous entendions soupirer la mer? Te le rappelles-tu?... »

Et ses yeux cherchaient les yeux de son amant pour y retrouver ce dont elle avait parlé dans sa lettre, cette clarté de l'absolu bonheur, qui n'y brillait pas. Une pensée fixe de tristesse et de remords était au fond. Elle allait se changer en une pensée d'épouvante. Au moment même où plus tendre, plus caressante, plus amoureuse, la bouche d'Ely pressait les paupières du jeune homme pour en chasser la mélancolie, une détonation éclata dans le jardin, puis deux, puis trois, coup sur coup, et un cri déchira l'air... Puis rien. Un silence effrayant avait succédé. Les deux amants se regardèrent. Une même idée venait de traverser leur esprit.

— « Cache-toi, » dit Ely, « je vais savoir... » Elle jeta un peignoir sur ses épaules et rabattit sur le jeune homme un des rideaux du lit; puis, la lampe à la main, elle marcha vers la croisée, elle l'ouvrit, et d'une voix forte, elle cria : « Qui est là? Que se passe-t-il? »

— « Ne vous inquiétez pas, ma chère amie, » répondit une voix, celle de l'archiduc, dont l'affreuse ironie la fit frissonner; « c'est un voleur qui voulait s'introduire dans la villa... Il doit avoir deux ou trois balles dans le corps. Nous sommes en train de le chercher. Soyez tranquille. *Il ne reviendra pas.* Laubach a tiré à bout portant... »

Ely referma la fenêtre. Quand elle se retourna, elle vit que Pierre s'était déjà plus qu'à moitié vêtu. Il était très pâle et ses mains tremblaient :

— « Tu ne vas pas t'en aller! » lui dit-elle. « Le jardin est plein de monde. »

— « Il faut que je parte, » répondit-il. « C'est sur Olivier qu'ils ont tiré... »

— « Sur lui? » dit-elle, « mais tu es fou!... »

— « C'est sur lui, » répéta-t-il avec une énergie singulière, « sur lui qu'ils ont pris pour moi... Il m'a vu sortir. Il m'a suivi. C'est lui dont j'ai entendu les pas... »

— « Non, je ne veux pas que tu partes, » dit-elle, et elle se mit en travers de la porte : « Je t'en conjure, attends. Ce n'est pas lui qui était là, ce ne peut pas être lui... Ils te tueront. Je t'en supplie, mon amour, ne sors pas, ne me quitte pas... »

Il avait achevé de s'habiller. Il l'écarta presque brutalement, et répéta : « Laissez-moi aller, laissez-moi aller, » sans un regard, sans un mot d'adieu. Il était déjà au bas de l'escalier, dans la serre, dans le jardin, qu'elle n'avait pas trouvé la force de bouger. Elle restait appuyée au mur contre lequel il l'avait poussée, la tête penchée, écoutant avec une angoisse qui touchait à la folie... Mais aucune détonation nouvelle ne retentit. Pierre n'avait rencontré ni le prince ni ses hommes, occupés à chercher la trace du premier fugitif.

— « Ah ! » gémit-elle, « il est sauvé !... Pourvu que l'autre le soit aussi !... »

Comme on le voit, la terreur de Pierre l'avait gagnée. Oui, l'inconnu sur lequel on avait tiré pouvait bien être Olivier. Elle n'avait pu se méprendre à l'accent du prince. Il ne s'agissait pas d'un voleur. Son mari avait su qu'elle recevait un amant. Il avait tendu un piège. Qui donc s'y était pris au lieu de Pierre ? Pour la première fois depuis des années, cette femme si libre d'esprit, si pénétrée de fatalisme et de nihilisme, eut un élan vers un secours d'en haut. Son épouvante de ce qu'elle entrevoyait, si réellement elle et Pierre avaient causé l'assassinat de cet homme dont elle avait été la maîtresse, dont il était, lui, l'unique ami, — la bouleversait d'une telle façon qu'elle tomba sur les genoux, et elle pria pour que ce châtiment leur fût épargné à tous les trois... Vaine prière, aussi vaine que la course folle de son complice qui se précipitait le long de la route, s'arrêtant par places pour crier : « Olivier !... » Rien ne répondait à son cri. Enfin il arriva devant l'hôtel. Il allait savoir s'il n'était pas le jouet d'un mauvais rêve. Le portier de nuit répondit à sa demande :

— « M. Du Prat ? mais il est sorti presque aussitôt après monsieur. »

— « Et il a demandé si j'étais sorti ? »

— « Oui, monsieur. Je m'étonne que monsieur ne l'ait pas rencontré... Il est parti exactement derrière monsieur dans la même direction... »

Ainsi aucun de ses pressentiments ne l'avait trompé. C'était bien Olivier qui l'avait suivi, c'était Olivier qui avait été surpris dans le jardin. Était-il mort ? Avait-il été blessé ? Où gisait-il ? Toute la nuit, Hautefeuille erra le long de la route, interrogeant les fossés, les haies, les pierres, tâtant de ses mains les arbres, le sol, puis retournant à l'hôtel et recommençant. Au matin, comme il revenait littéralement fou de cette inutile recherche, il rencontra, dans un carrefour, se dirigeant vers Cannes par une autre route, deux jardiniers qui conduisaient une charrette ; et, dans cette charrette, une forme humaine était couchée. Il s'approcha et il reconnut son ami. Deux balles avaient traversé la poitrine d'Olivier. Sur son visage souillé de sable se lisait une infinie tristesse. A en juger d'après l'endroit où les jardiniers l'avaient trouvé, il avait marché une demi-heure encore après sa blessure. Puis les forces lui avaient manqué, il s'était évanoui, et il avait dû mourir sans reprendre connaissance, d'une hémorragie provoquée par cette blessure et par cette marche.

.

Où vont les morts, nos morts ? Ceux qui nous ont aimés et que nous avons aimés, ceux envers qui nous avons été tendres, secourables, bons, — et ceux envers qui nous avons commis d'inexpiables fautes, ceux qui sont partis sans que nous sachions s'ils nous ont pardonné ? Sont-ils à jamais séparés de nous ? Ou bien revivent-ils autour de nous, d'une vie qui échappe à nos sens infirmes, de cette vie confuse, mystérieuse et redoutable que la piété antique attribuait aux mânes ? Y a-t-il des morts indulgents et protecteurs auprès de notre faiblesse ? Des morts irrités et vengeurs qui ne nous permettent plus jamais d'être heureux ? Entre ce monde-ci et l'autre, nous ne pouvons ni comprendre qu'il y ait un lien, ni admettre une définitive rupture. Que cette présence des morts, invisible autour de notre vie terrestre, soit un rêve ou une réalité, il est

certain que jamais, depuis cette nuit terrible, Ely n'a pu revoir Pierre ni lui écrire. Toujours, quand elle a voulu prendre la plume pour se rapprocher de lui encore une fois, *quelque chose* l'en a empêchée ; et *quelque chose* a toujours arrêté Pierre, quand il a voulu lui donner seulement un signe de son existence. Un mort est entre ces deux vivants, qui, jamais, jamais, ne s'en ira.

Cannes, avril 1895. — Hyères, février 1896

LA DUCHESSE BLEUE

(RÉCIT D'UN PEINTRE)

A MADAME MATHILDE SERAO

MADAME ET AMIE,

J'aurais voulu écrire votre nom en tête d'une œuvre plus digne d'être offerte au romancier génial à qui nous devons le Pays de Cocagne. Quand on sort des livres tels que celui-là, où l'âme d'un peuple a passé tout entière, des études de sensibilité individuelle du genre de la Duchesse bleue paraissent bien minces, bien grêles. C'est un tableau de genre, placé en regard d'une de ces colossales fresques où excellent les maîtres italiens du quinzième siècle. Vous tenez d'eux, madame, cette largeur de touche, cette spontanéité créatrice qui met sur pied les personnages par centaines avec une aisance que n'ont surpassée de nos jours ni l'auteur de l'Assommoir, ni celui de Bel-Ami, ces deux admirables peintres de foules. En vous étudiant, vous et eux, je ne dirai pas que j'aie jamais douté de la forme littéraire à laquelle j'ai voué mon constant effort : le roman d'analyse ; mais j'ai toujours senti la limitation d'un genre auquel manque presque fatalement ce prestige qui est le vôtre et le leur, après avoir été celui de Scott et de Balzac, de Tolstoï et de tous les conteurs qui procèdent par vastes ensembles : le coloris de la vie en mouvement.

Si pourtant j'avais exécuté ce livre-ci tel que je l'ai conçu, il aurait eu, à défaut de cette large humanité propre au roman de mœurs, ce mérite de poser un très intéressant problème de psychologie. Quand j'ai commencé de l'écrire, voici quelques années déjà, j'avais l'idée de reprendre, à ma manière, la question traitée par Diderot dans son célèbre Paradoxe sur le Comédien. Cette ambition s'est même traduite par le titre sous lequel ce roman a paru dans un des grands périodiques parisiens, le Journal, à la place réservée aux feuilletons : Trois Ames d'Artistes. Ce problème

n'est rien moins que celui des rapports de l'expression et de l'impression. L'artiste, à prendre ce mot dans le sens le plus large, c'est-à-dire l'être capable de traduire les sentiments humains, sculpteur et peintre par des formes, acteur par la voix et la mimique, musicien par des accords, écrivain par des mots, — doit-il éprouver réellement ces émotions dont il est l'interprète, ou bien s'accomplit-il en lui un de ces dédoublements de personnalité, admis aujourd'hui comme quotidiens par la science de l'esprit, et le moi du talent peut-il être absolument distinct du moi de la vie? En d'autres termes, un grand artiste doit-il être de toute nécessité l'homme de son œuvre? Il n'est pas besoin d'aller chercher parmi les anecdotes plus ou moins controuvées de l'histoire littéraire des preuves pour ou contre cette théorie. Il suffit de rappeler que Shakespeare et Molière ont pu reproduire l'un les sentiments d'un Yago, l'autre ceux d'un Tartuffe, sans les avoir jamais partagés. Le fait inverse ne pourrait-il pas se rencontrer, et la peinture des sentiments les plus délicats et les plus sublimes n'a-t-elle pas dû souvent être exécutée par des écrivains qui les concevaient dans leur seule imagination? Balzac le croyait. C'est l'idée maîtresse qui circule d'un bout à l'autre des Illusions perdues et de Modeste Mignon. Rubempré et Canalis sont deux exemplaires, anatomisés avec une merveilleuse lucidité, du poète chez lequel cette imagination des sentiments élevés fonctionne à part, comme un organe indépendant, si bien qu'il y a chez eux non seulement un divorce total, mais une contradiction absolue, entre l'homme qui écrit et l'homme qui agit, entre le cerveau qui compose et le cœur qui sent.

Poussé à ce degré, ce phénomène de dédoublement devient une déformation morale presque monstrueuse, à laquelle il faut maintenir, et Balzac n'y a point manqué, son caractère d'exception. Il y a certes un point normal, qui est pour l'artiste l'état de santé, où le pouvoir d'expression et celui d'impression s'équilibrent, où le talent se développe sans contredire la vie, bien plus en la complétant et la couronnant. Ce fut toute l'éthique de Gœthe de rechercher ce point de santé et de s'y tenir. On peut affirmer, à l'honneur de la nature-artiste, que, presque toujours, elle s'y place d'instinct. Mais ce n'est qu'un point et il est aisé, en étudiant la suite des

œuvres des hommes les plus sincères, de distinguer celles où cet équilibre entre l'expression et l'impression a été faussé, presque rompu; celles aussi où il s'est brisé tout à fait. Pour ne citer qu'un nom, et lointain, que j'emprunterai aux gloires de votre pays, Pérugin vieillissant aura donné un des plus significatifs exemples d'une rupture de cet ordre, lui qui continuait à peindre ses mystiques madones, avec les mêmes têtes lourdes d'extase, les mêmes yeux levés vers le ciel, les mêmes gaucheries de ferveur naïve, alors qu'il avait cessé de croire en Dieu... Quel chemin ce grand homme avait-il suivi pour en descendre là? Quel chemin suivent tous ceux qui, moins illustres que lui, subissent une déchéance analogue, et arrivent à ne plus raccorder leur art à leur cœur? J'ai toujours pensé qu'il y avait matière à une étude singulièrement pathétique dans cette histoire d'un beau génie devenant, sous des influences dépravautes, incapable de sentir ce qu'il reste capable d'exprimer. C'est cette étude que j'avais eu l'intention d'essayer dans *Trois Ames d'Artistes*. Je voulais montrer trois types d'artistes à côté l'un de l'autre : l'un d'abord, dégradé par ce divorce définitif de l'art et de la vie, et systématisant cette dualité avec le plus brutal utilitarisme; — un second, au contraire, portant dans son cœur toutes les émotions dont le premier a toutes les éloquences, mais incapable de s'exprimer tout entier et paralysant sa sensibilité imaginative par l'excès de sa sensibilité réelle; — un troisième enfin, placé à ce point d'équilibre dont je parlais tout à l'heure et à la veille d'en sortir. Pour que les diverses formes d'art fussent représentées dans cette étude, j'avais fait du premier de ces types d'artistes un écrivain à la mode, mi-romancier, mi-auteur dramatique, du second un peintre, du troisième une comédienne, et j'avais rêvé de faire sortir tout un drame des contrastes entre ces trois âmes, confrontées dans une crise de passion tragique.

Vous retrouverez, madame et amie, les débris de ce premier roman dans *la Duchesse bleue*, et vous vous rendrez compte, vous qui connaissez par expérience les involontaires détours de la composition littéraire, des raisons pour lesquelles ce premier sujet a dérivé dans un autre. J'avais projeté une étude de la vie intellectuelle, puis, en route, l'anecdote sentimentale m'a pris tout entier,

et ce qui devait n'être que l'accessoire a peu à peu passé pour moi au premier plan. Je n'ai plus vu, dans mon sujet, qu'une aventure d'amour à conter, et ce livre est devenu le simple récit de la passion malheureuse d'une comédienne à ses débuts et naïve encore pour un auteur célèbre, corrompu par la dangereuse épreuve du succès. Il m'a paru que le titre ambitieux qui convenait au premier projet ne convenait guère à ce que j'en avais réalisé, et j'ai cru devoir le changer. Je souhaite qu'un romancier plus puissant reprenne quelque jour ce problème de psychologie artistique, que je m'obstine à croire bien riche et bien significatif, comme tout ce qui touche au domaine presque inexploré de la sensibilité intellectuelle. Je ne connais, parmi nos contemporains, que M. Henry James qui ait donné quelques analyses de cet ordre, dans son remarquable recueil de nouvelles : Terminations. Pensant à lui, dans cette minute où je vous écris cette dédicace, je ne peux m'empêcher de songer avec une joie profonde combien, dans notre âge trop durement traité par les théoriciens de la dégénérescence, cet art du roman, si vaste, si souple, si complètement adapté à l'âme moderne, compte à cette heure, dans tous les pays, de vigoureux représentants. Cet admirable genre n'a pas été épuisé par l'étonnante suite de génies qui depuis Scott jusqu'à Maupassant et Daudet, pour ne parler que des morts, y ont dépensé le meilleur d'eux-mêmes. Parmi ceux qui restent, il n'en est point dont nous attendions davantage que de Mathilde Serao, de l'auteur de Cœur malade et de la Conquête de Rome, à qui je suis heureux d'envoyer ici ce témoignage de ma sincère admiration.

P. B.

6 juillet 1898.

LA DUCHESSE BLEUE

(RÉCIT D'UN PEINTRE)

J'ai assisté, ces jours derniers, à l'inattendu dénouement d'une aventure qui s'est achevée de façon presque bouffonne, après avoir failli tourner au tragique. Bien que j'y fusse engagé pour une très faible part, et comme simple témoin, j'y avais mêlé trop de mon cœur pour que je n'éprouve pas aujourd'hui, devant une pareille issue, cette âcre sensation de l'ironie des choses, — cruelle ou bienfaisante, qui le dira? C'est le froid du fer qui vous charcute, mais vous guérit. L'idée m'est venue d'essayer un récit de toute cette histoire. Évidemment, il serait plus raisonnable de continuer un de mes tableaux commencés, par exemple cette *Psyché pardonnée*, que j'ai là, sur un chevalet, depuis des années, ou bien une de ces natures mortes : meubles usés, vieilles argenteries, livres souvent maniés, qui feront la série des *Humbles Amis*. « Un peintre, » répétait toujours mon maître Miraut, « ne doit penser que le pinceau à la main... » Je crois même, d'après d'illustres exemples, et Miraut lui-même, qu'il doit ne pas penser du tout. Mais, et je le sais trop, je ne suis qu'un demi-peintre, un artiste d'intention plus que de tempérament, l'ébauche d'un Fromentin de deuxième ordre. La singulière tristesse encore que celle-là : sentir que l'on représente le double d'un autre, et inférieur, — une épreuve, dégradée et diminuée, d'une planche déjà tirée, — un échantillon d'humanité à la ressemblance d'un modèle qui a déjà vécu, et

dans la destinée de ce modèle on peut lire à l'avance toute sa propre destinée ! Toute ? Non. Car je me rends trop compte que je dois subir les insuffisances de Fromentin, sans en posséder jamais les excellences. A lui non plus, à ce maître complexe et tourmenté, son pinceau ne suffisait pas. Il voulait, de cette nerveuse main qui venait de jeter des couleurs sur la toile, jeter de l'encre sur du papier, — et quel résultat ? Nous autres peintres, nous lui reprochons sa peinture trop littéraire, et les littérateurs, eux, sa littérature trop technique, trop picturale, trop peu intellectuelle... Moi-même, à chaque exposition, depuis des années, toutes les réserves de mes confrères, leurs louanges surtout, ne signifient-elles pas qu'il me manque une vraie nature d'artiste, originale et visionnaire ? Hé ! Qu'ai-je besoin de mes confrères pour me juger ? Que me dit ma conscience ? Si je m'exprimais réellement tout entier avec mon pinceau, aurais-je rapporté d'Espagne, du Maroc, d'Italie, d'Égypte, autant de pages de notes que de croquis ? Amateur, dilettante, critique, — me suis-je assez répété ces mots, les synonymes élégants de l'affreuse et brutale formule : *un raté* ? Tout au plus ai-je le droit de corriger ces mots en ajoutant : un raté supérieur, et je me démontre quelles raisons firent de moi un être trop cultivé pour sa puissance, trop affiné pour sa force créatrice. Oui. J'aurai flotté, quinze ans durant, entre des formes d'art et d'esprit innombrables et contradictoires. Mais quoi ? Il ne fallait pas commencer au lycée Bonaparte ces études, trop prolongées, trop complètes, trop poussées dans le sens des livres et de la réflexion. Il ne fallait pas ensuite, parce que j'avais, au rebours de cet autre, un joli brin de crayon à ma plume, entrer à l'École des Beaux-Arts, étudier sous Miraut, partir pour Rome et m'acharner à cette incomplète vocation. Quoi encore ? Il ne fallait pas non plus avoir quarante mille francs de rente à ma majorité, du loisir, des nerfs de femme, pas ou peu de tempérament, pas ou peu de santé, le goût de la flânerie amusée à l'idée et à l'objet, la passion de la volupté cérébrale, l'amour, presque la manie de la sensation

délicate et subtile. C'est le fond du fond, cela : quelques globules de plus dans mon sang, des muscles plus robustes sous ma peau, un estomac plus solide, et j'eusse été un viveur vulgaire et heureux ! Au lieu de cela, j'aurai vagabondé, de pays en pays, à la recherche du soleil et de la santé, de musée en musée, à la recherche de la révélation esthétique, et, plus tard, de cénacle en cénacle, à la recherche d'un *credo* d'art, — et de rêve en rêve, à la recherche d'un amour. J'aurai été l'homme de tous les commencements et de tous les avortements dans la vie du cœur, comme dans celle de l'esprit, pour la même cause, physique peut-être : cette irrémédiable incapacité à me fixer, à m'affirmer, où je reconnais aujourd'hui l'étrange originalité de mon caractère. Quand on aperçoit avec cette implacable netteté les infrangibles conditions où vous emprisonna la nature, le mieux n'est-il pas de s'accepter ? Songeant à cette grande loi des maturités raisonnables, j'ai pris mon parti, du moins, sur un point essentiel : celui de mon travail. C'est déjà quelque chose. Je me suis donné ma parole de ne plus me ronger d'ambitions vaines. Je serai un peintre médiocre ; voilà tout. S'il en est ainsi, pourquoi me refuserais-je le plaisir d'écrire, que je m'interdisais, autrefois, par discipline ? Puisqu'il m'est bien évident que le nom de M. Vincent La Croix ne brillera jamais au ciel de la gloire entre ceux de Gustave Moreau, de Puvis de Chavannes et de Burne Jones, pour quel motif M. Vincent La Croix se priverait-il de cette compensation : perdre son temps à sa guise, comme un amateur riche, qu'il est, comme un dilettante qu'il restera, comme un critique, — comme un « raté » ?... C'est la raison pourquoi, venant de revivre en pensée les épisodes d'un véritable petit roman auquel m'a initié le hasard, j'ai préparé du papier, une plume, de l'encre. Et, nouvelle preuve que la génialité spontanée et jaillissante me manquera toujours, je m'exténue à m'expliquer mes motifs de commencer ce récit, au lieu de le commencer, bravement, simplement. J'en vois si bien les moindres détails devant moi, et quel besoin ai-je d'excuser à mes propres yeux un travail

qui me tente? J'en serai quitte pour le détruire, une fois terminé, si j'en suis trop honteux. J'ai tant gratté de toiles que je jugeais mauvaises! Cette fois-ci, deux bûches dans la cheminée et une allumette suffiront. C'est une des indiscutables supériorités de la littérature sur la peinture.

I

J'ai un point de repère particulier pour me rappeler avec netteté la date précise où commença l'aventure que je veux conter. C'était exactement le jour où j'ai eu mes trente-six ans. Il y a déjà vingt-neuf mois. J'avais passé cet anniversaire sous un poids de mélancolie plus opprimant que d'habitude. La raison? La même toujours : ce sentiment de mes facultés à la fois inemployées et limitées, cette borne de mon talent touchée et retouchée sans cesse. Le prétexte? Je souris du prétexte. Pourtant quel homme d'imagination n'a pas eu, dans sa jeunesse, d'enfantins et héroïques partis pris avec soi-même? Quel artiste ne s'est fixé des étapes par avance dans la carrière de la gloire, en se comparant mentalement à quelque personnage illustre? César, qui en valait bien un autre, disait en frémissant : « A mon âge, Alexandre avait déjà conquis le monde. » Cri héroïque, lorsque l'orgueil d'une puissance encore inconnue y palpète, navrant lorsque la conviction d'une impuissance définitive exhale cet inutile soupir vers le triomphe. Je ne suis pas César, mais tous mes journaux intimes — et en ai-je tenu, mon Dieu! en ai-je tenu! — abondent en dates qui furent pour moi des rendez-vous donnés à la Renommée, auxquels la perfide n'est pas venue. Je les avais feuilletés, ces pauvres cahiers, témoins de mes naïvetés, comme cela m'arrive invinciblement à de certains tournants du temps : au 1^{er} janvier, au jour anniversaire de ma naissance. J'étais tombé sur de vieux vers écrits presque

à la sortie du collège, alors que je rimais autant que je peignais. Là, du moins, je me suis jugé tôt, et bien jugé, témoin ces deux stances :

En ouvrant mon Byron, j'y lus ces vers sublimes,
Les derniers que la main du poète ait écrits :
« Il est temps que ce cœur s'arrête... » Quels grands cris
Cet aigle aura jetés, en mourant, sur les cimes !

En tête, il ajouta cette phrase : « Aujourd'hui
J'ai mes trente-six ans... » Comme il a vécu vite !
Mais donne-moi, Destin, et je te tiendrai quitte,
De mourir aussi tôt pour vivre comme lui...

A la suite j'avais tracé deux chiffres : celui de l'année où je composais ces vers, et celui de l'année où j'aurais cet âge dont gémissait le plus théâtral des grands poètes : 1874-1890. Cette dernière année, je l'avais atteinte. Ces trente-six ans, c'était mon âge ; et j'étais aussi inconnu que dans ma première jeunesse, aussi pauvre d'œuvres glorieuses, de grandes actions, de passions magnifiques, — avec l'espérance en moins. De retrouver, toute vive, la trace de mes lointaines ambitions, si peu justifiées, m'avait soudain percé le cœur. D'autant plus que le matin même une agence, à laquelle j'ai la sottise d'être abonné, m'avait expédié deux méchants articles de journaux qui mentionnaient mon nom à propos d'une récente exposition du Cercle, avec un commentaire peu aimable. Un accès nouveau m'avait saisi de ce découragement, chronique chez moi, qui paralyse les énergies créatrices de l'âme et jusqu'au courage de constater lucidement sa propre déchéance, dernier et amer réconfort. Le tête-à-tête avec ma pensée, par cette morne fin de l'après-midi d'automne, sous la tombée du jour, m'avait fait peur, et je m'étais avisé d'un moyen de distraction banal, mais il me réussit d'ordinaire : il consiste à pousser jusqu'à la salle d'armes du Cercle de la rue Boissy-d'Anglas. Là je me brise les nerfs par une série d'assauts, soutenus avec toute la vigueur dont je suis capable. Une douche froide et une friction par là-dessus, et pour peu que je trouve à la table du dîner des compagnons

avec qui causer et jouer ensuite un rubicon ou un poker dans mes prix, la soirée passe. Vers les onze heures, je rentre sans trop risquer l'insomnie. J'avais assez exactement rempli la partie sportive de ce programme, ce soir-là, — ce premier soir de ma trente-septième année ! Le reste eût suivi, si je ne me fusse heurté, au moment d'entrer dans la salle à manger, au plus ancien, peut-être, de mes camarades parisiens, — nous étions déjà ensemble au lycée Henri IV, — le célèbre romancier et auteur dramatique Jacques Molan :

— « Tu viens dîner?... » me dit-il. « Alors je te prends avec moi, j'ai une table. »

Dans toute autre circonstance, et malgré nos souvenirs communs du collège et du Quartier Latin, j'eusse imaginé un *alibi* immédiat. Peu de personnalités me lassent autant et aussi vite que celle de Jacques. Je constate trop en lui, unie à des défauts que je déteste, la qualité qui me manque le plus : cette puissance de s'imposer, cette audace d'esprit, cet animalisme de verve, cette virilité productrice, cette confiance en soi sans laquelle il n'est pas de grand artiste. Ces belles vertus de génialité entraînent-elles donc nécessairement avec elles un abus du « moi », pareil à celui dont cet écrivain offrait un exemplaire étonnant ? Dieu sait, pourtant, si Julien Dorsenne et Claude Larcher, les deux autres hommes de lettres que j'ai le mieux connus, étaient infestés d'égotisme. C'étaient des violettes de modestie, de saintes et timides violettes, toutes petites, toutes chétives dans l'humble gazon, à côté de Jacques. *Ses livres, ses pièces, ses ennemis, ses projets, ses gains, ses maîtresses, sa santé*, lui seul existe pour lui, et il ne parle que de lui. C'est ce qui faisait dire à mon pauvre Claude, précisément : « Comment voulez-vous que Molan soit jamais triste ? Chaque matin il se regarde dans la glace et il songe : Suis-je heureux d'habiller le premier écrivain de l'époque !... » Mais Claude était un peu envieux de Jacques, et voilà une des supériorités de ce dernier : à force de fatuité il ne connaît pas l'envie. Il ne se préfère pas aux autres, il les ignore. Expli-

quez ce mystère maintenant : avec cette vanité presque malade et qui n'a d'égale que son insensibilité, ce garçon n'a qu'à s'asseoir devant son papier, et, sous sa plume, vont et viennent, parlent et agissent, jouissent et souffrent des êtres de passion et d'éloquence, des créatures de chair et de sang, d'amour et de haine, de vrais hommes en un mot et de vraies femmes. Tout un monde s'évoque, si réel, si intense, si amusant tour à tour ou si attendrissant, que l'admiration m'empoigne moi-même chaque fois que je le lis. Je sais pourtant que ce n'est là qu'un prestige, qu'une magie, qu'un jeu de passe-passe, et que le père spirituel de ces héros et de ces héroïnes est un parfait monstre littéraire, avec une bouteille d'encre à la place du cœur. Je me trompe. Il y porte encore l'amour passionné du succès. Et quel tact merveilleux, quel doigté dans le maniement de cet orgue à mille surprises, le goût public ! Jacques est le type accompli de ce que nous appelions, en argot d'atelier, un *profiteur*, l'artiste qui excelle à s'approprier l'effort d'un autre, mais en le mettant au point. Exemples. A l'époque de ses débuts, le naturalisme triomphait. C'était le temps où l'admirable *Assommoir* de Zola venait de paraître et presque aussitôt les étonnantes études de paysans et de filles, qui révélèrent au monde des lettrés le nom du malheureux Maupassant. Jacques comprit qu'en dehors de cette formule, aucun grand succès n'était possible, et en même temps il devina qu'après ces deux maîtres il ne fallait plus toucher aux milieux triviaux et populaires. Le lecteur en était comme sursaturé. Molan eut alors cette idée de génie d'appliquer à la haute vie les procédés d'observation dure et de réalisme brutal, chers à l'école. Ses quatre premiers volumes de romans et de nouvelles furent ainsi, comme on le disait méchamment lors de leur apparition, du Zola pommadé, du Maupassant parfumé. Les épigrammes sont des épigrammes, et le succès est le succès. Celui de Molan fut très vif, on se le rappelle. Aussitôt des signes indiscutables lui firent comprendre que le goût du lecteur changeait de nouveau, qu'il virait du côté de l'analyse et de l'étude

psychologique. C'est alors qu'il changea brusquement sa manière, lui aussi, et nous eûmes les trois livres qui ont le plus fait pour sa fortune : *Martyre intime*, *Cœur brisé* et *Anciennes amours*. Là encore, il sut se préserver des défauts habituels aux initiateurs du genre : le tarabiscotage sentimental, les longues dissertations, l'appareil philosophique à propos de petites aventures d'alcôve, et surtout l'abus du décor mondain. Il avait fait du naturalisme de haute vie. Il fit de l'analyse humble, bourgeoise, de milieu moyen. Ensuite, la vertu ayant paru soudain à l'ordre du jour, nous eûmes de lui le seul roman de cette époque qui ait rivalisé en succès honnête avec l'*Abbé Constantin* : *Blanche comme un lys*. Sur quoi les préoccupations sociales étant devenues le poncif de la haute et basse critique, Molan a encore changé son fusil d'épaule, et il a écrit ce roman sur une famille d'ouvriers, — *Une Épopée de ce temps*, — un ouvrage d'imagination en deux volumes, qui s'est vendu, c'est une date en librairie, à soixante-quinze mille exemplaires ! Et voyez la vanité des théories esthétiques. Tous ces livres sont conçus dans un principe d'art différent. On pourrait suivre à travers eux l'histoire des variations de la mode. Aucun n'est sincère, au sens profond du mot, et tous ont à un égal degré cette couleur de la vérité humaine, qui semble, chez cet écrivain si volontaire, un don inconscient. Ce même don, il l'a déployé, quand appréhendant de lasser ses lecteurs par un abus du roman, il s'est mis à faire du théâtre. Il a donné *Adèle*, aux Français, qui fut un triomphe, *la Vaincue*, à l'Odéon, qui en fut un autre, et les journaux m'avaient appris sa nouvelle victoire au Vaudeville, avec une comédie au titre énigmatique : *la Duchesse bleue*. Or nous étions en rhétorique ensemble, ce qui prouve que cette énorme production, quelque dix volumes de roman, deux de nouvelles, un recueil de vers, trois œuvres de théâtre, a été fournie en moins de seize années. Et Jacques a trouvé le moyen de vivre en même temps qu'il travaillait de la sorte. Il a eu des maîtresses, fait les voyages indispensables qui lui permettent d'écrire sans mensonge dans ses préfaces

de ces phrases à chateaubrianesques attitudes : « Quand je cueillais des anémones dans les gazons de la villa Pamphili?... » Ou bien : « Moi aussi j'ai prononcé ma prière sur l'Acropole... » Ou encore : « Comme ce taureau que j'ai vu plier les genoux pour mourir dans le cirque de Séville... » — Je cite de mémoire. — Et l'animal a nourri ses relations, arrangé sa fortune ! Et il est resté gai, il a conservé son appétit, celui de la pension où nous avons grandi ensemble. J'en eus la preuve, ce soir-là encore, où j'acceptai de dîner à sa table, malgré ma secrète antipathie, machinalement, dominé par cette suggestion de vitalité qui émane de chacun de ses gestes. Nous ne fûmes pas plus tôt assis qu'il me demanda :

— « Quel vin préfères-tu, du champagne ou du bourgogne?... Ils sont bons ici, l'un et l'autre... »

— « Je crois que l'eau de Vals me suffira, » répliquai-je.

— « Tu n'as donc pas bel estomac ? » interrompit-il en riant ; « moi, je ne sais pas où est le mien... Alors du champagne pour moi, de l'*extra dry*, et de l'eau de Vals pour monsieur... » continua-t-il en s'adressant au maître d'hôtel. Son égoïsme a cela de commode qu'il ne discute jamais les caprices des autres, pas plus qu'il n'admet qu'on discute les siens. Puis, examinant le menu : « Tout me va, » dit-il, « et à toi ? » Et, sans attendre ma réponse : « As-tu vu ma pièce du Vaudeville ? Qu'en penses-tu ? N'est-ce pas que je n'ai rien écrit de mieux?... »

— « Tu sais, » fis-je un peu embarrassé, « je ne vais guère au théâtre. »

— « Quelle chance ! » reprit-il avec son geste de bonne humeur. « Je t'emmène ce soir. J'aurai ta première impression. Tu seras franc?... Tu verras, ça n'a pas l'amertume d'*Adèle*, ni les deux ou trois couplets de haute éloquence de *la Vaincue*... Mais c'est un principe quand on veut réussir : toujours dérouter l'attente. Ne jamais, jamais se répéter... Ceux qui me reprochaient de n'avoir pas d'esprit et d'ignorer mon métier, hé ! hé ! il leur a fallu mettre les pouces... Tu me connais. Je dis tout haut ce que je pense. Quand j'ai

publié *Tendres Nuances*, l'année dernière, tu te rappelles; je t'ai dit : « Ça ne vaut pas la peine de lire ce volume... » *la Duchesse bleue*, c'est autre chose... D'ailleurs, le public est de mon avis : cinq mille deux hier, et nous en sommes à la soixante-septième... »

— « Mais où vas-tu chercher tes titres? » demandai-je.

— « Comment! » s'écria-t-il, « c'est toi, un peintre, qui me poses cette question? Tu ne connais donc pas le *Blue Boy*, *l'Enfant bleu*, de Gainsborough, qui est à Londres, dans la galerie de Grosvenor-House? Ma pièce a tout simplement pour héroïne une femme qu'un de tes confrères, plus instruit que toi des choses anglaises, a peinte dans une harmonie de tons bleus, comme le jeune garçon de Gainsborough. Cette femme étant une duchesse, le surnom lui est resté dans son monde de petite Duchesse Bleue, — à cause du portrait. Voilà... N'est-ce pas que ça vous a un air Watteau, Pompadour et fête galante? *La Duchesse Bleue!*... »

— « Il y a des gens qui se blanchissent à Londres. Tu vas y prendre tes mots, maintenant? » l'interrompis-je.

— « Tu parles comme une chronique de confrère, » reprit-il en riant. Encore un trait de sa vanité, cette joie devant l'épigramme, lorsqu'il en est l'objet, et que l'épigramme n'est pas très cruelle... « Et ce que j'en ai eu des chroniques rosses!... On avait bien envie de me faire payer *Adèle* et *La Vaincue*. J'étais tranquille. Avec mon dialogue et la petite Favier!... »

— « Qui est la petite Favier? » demandai-je.

— « Comment? » s'écria-t-il, « tu ne connais pas la petite Favier?... Et ça prétend vivre à Paris!... Ce n'est pas que je te blâme de ne pas fréquenter les théâtres. Pour ce que l'on y donne... Il était grand temps que nous nous y missions un peu, nous autres les jeunes... »

— « Cela ne m'apprend pas qui est la petite Favier? » insistai-je.

— « Hé bien! la petite Favier, Camille Favier, c'est la Duchesse Bleue... Et elle joue avec un talent, une fantaisie,

une grâce !... C'est moi qui l'ai découverte. Elle était encore au Conservatoire, il y a un an. Je l'avais vue à son concours et jugée. Quand j'ai porté ma pièce aux gens du Vaudeville, je leur ai dit : « Je veux cette petite. » Ils me l'ont engagée, et elle est célèbre... J'ai la chance contagieuse. Tiens, il faudra que tu me fasses son portrait, le portrait dont il est question dans la pièce, la symphonie en bleu majeur ! Ça te sera une jolie réclame, d'abord, au prochain Salon. Je porte la veine, je te répète. Et puis, c'est une tête pour toi : vingt-deux ans, un teint de rose-thé, une bouche triste au repos et tendre au sourire, des yeux bleus, pour finir la symphonie, d'un bleu pâle, pâle, pâle, avec un point noir au milieu, qui grandit quelquefois jusqu'à envahir la prunelle, des cheveux couleur de tabac d'Orient, et mince et souple, et jeune, jeune... Çavit avec la maman à un troisième étage de la rue de la Barouillère, dans ton quartier. Hein ! Est-ce bon, comme document humain, ce détail ? On parle de la corruption du théâtre : neuf cents francs de loyer, une bonne à tout faire et la vue d'un jardin de couvent... Et ça croit à son art, et ça croit aux auteurs... Elle y croit trop !... »

Il avait laissé tomber ces derniers mots avec un sourire sur lequel je ne me mépris guère. Tout son discours, d'ailleurs, avait été accompagné d'un regard insolent et sensuel, luisant et satisfait. C'est comme le *ça*, dont il ponctuait ses phrases, je lui ai toujours connu ce petit tic de langage, et toujours connu aussi, ce regard, quand il se vantait autrefois de ses bonnes fortunes. C'en était assez pour que je ne pusse pas douter des sentiments qu'il inspirait à la jolie actrice. — Qu'il inspirait... Quant à ceux qu'il éprouvait lui-même en retour, ses coups de fourchette, en parlant, et les rasades de champagne qu'il se versait à même un verre rempli de morceaux de glace, me renseignaient suffisamment. Il racontait ses affaires intimes à très haute voix, avec cet apparent abandon des faux indiscrets qui fait croire à de l'étourderie, et masque si bien le calcul. Leur bavardage a toujours sa

limite de prudence. D'ailleurs les convives qui mangeaient à la table voisine étaient trois généraux retraités, en train de causer de l'Annuaire. Il eût fallu un coup de canon pour les faire se retourner. Le brouhaha du service — nous devons bien être trente ou quarante à dîner dans les deux salles à manger — achevait de couvrir les éclats trop vifs des phrases de Jacques. Aussi y avait-il quelque ridicule à parler bas, comme je faisais, pour questionner mon compagnon. Quel symbole pourtant de nos deux destinées ! J'avais d'instinct, avant même de connaître Mlle Favier, toutes les pudeurs timides du sentiment dont Jacques avait toutes les joies :

— « Tu lui fais la cour, voilà ce que signifie cet : elle y croit trop ? » lui demandai-je.

— « C'est elle qui me la fait, » dit-il en riant, « ou plutôt qui me l'a faite... Mais, » continua-t-il, « pourquoi ne te mettrais-je pas au courant, d'autant plus que la petite te racontera tout dans les cinq minutes, si je te présente?... Enfin, elle est ma maîtresse... Je crois bien que j'ai commis là une nouvelle gaffe. Avec ma réputation, l'argent que j'ai placé, celui de mes livres, mes relations, ma tournure, j'épouserais qui je voudrais, et il est temps. La poire est mûre... Mais si nous étions toujours raisonnables, nous ne serions que des bourgeois, pas vrai?... Et puis, elle a commencé... Si tu l'avais vue, pendant les répétitions, comme elle me dévorait des yeux, à la dérobée ? Et j'avais mon grand air de n'y prendre pas garde. A coquette coquette et demie. Un auteur qui a une maîtresse au théâtre, quand il n'en a pas besoin pour se faire jouer, ça représente une grosse faute d'orthographe. Tu connais le proverbe : l'architecte ne trinque pas avec le maçon. Pourtant, après la première, et une fois la bataille gagnée, je me suis laissé aller... Et voilà encore un document humain : la petite Favier avait traversé le Conservatoire et les coulisses, et elle était sage, mon cher, *parfaitement sage*... Tu m'entends?... »

— « Pauvre fille ! » m'écriai-je involontairement.

— « Mais non ! mais non !... » répliqua Jacques en haus-

sant les épaules. « Il faut toujours bien qu'il y ait un premier amant, et un Jacques Molan vaut bien un apprenti cabot du Conservatoire ou l'un des professeurs, comme c'est l'habitude, que diable?... Mais je suis sa poésie, à cette petite, son roman vécu, de quoi dire à ses amies, plus tard, qui trouveront sur la table de son cabinet de toilette un de mes livres, avec dédicace, comme par hasard : « Jacques Molan ? Ce qu'il en a pincé pour moi !... » C'est le style de leurs souvenirs, à ces jeunes grues... Aussi j'ai été gentil, gentil. Elle a voulu que nous nous cachions de la mère, nous nous cachons de la mère. Elle a voulu des rendez-vous dans des cimetières, sur des tombeaux de grands hommes, et j'y suis allé... Non, là, me vois-tu, à mon âge, un bouquet de violettes à la main, attendant ma bonne amie, le coude sentimentalement appuyé à la grille et devant le saule d'Alfred de Musset, moi qui ne peux pas souffrir ce mauvais poète?... Enfin, une véritable idylle d'étudiants. Je te répète, c'est une bêtise. Seulement j'ai trouvé ça si aimable, si frais, les premiers temps. Ça me reposait de ce Paris où tout n'est que vanité. »

— « Et maintenant ? » interrogeai-je en pensant à part moi : « Comme ils se connaissent tout de même, ces observateurs attitrés du cœur humain ! Celui-ci ose prononcer le mot de vanité !... »

— « Maintenant ?... » répéta-t-il, et il eut de nouveau dans ses yeux l'insolente et sensuelle expression de la fatuité gouailleuse. « Tu veux me confesser, scélérat ? Maintenant, il y a deux mois que cela dure, et une idylle de deux mois, c'est un peu moins frais, un peu moins aimable, un peu moins reposant. Mais l'amour est comme la cuisine, il faut y pratiquer l'art d'accommoder les restes... » Un temps, — puis, sans transition, avec un autre registre dans la voix, devenue soudain moins impertinente et abaissée au diapason d'une confidence discrète : — « Connais-tu la jolie Mme Pierre de Bonnivet ? »

— « Tu oublies toujours que je ne suis pas un peintre à la mode, » répliquai-je, « que je n'ai pas de petit hôtel dans la

plaine Monceau, que je ne vais pas au Bois à cheval, le matin, et que je ne fréquente pas dans le noble faubourg, quoique j'y habite... »

— « Ne confondons pas autour avec alentour, » répondit-il avec son assurance ordinaire. « La plaine Monceau, le Bois, ça n'a rien de commun avec le Faubourg et la noblesse, d'abord, et la charmante personne dont il s'agit n'a rien de commun non plus, si ce n'est le nom, avec les vrais Bonnivet, ceux qui descendent du connétable ou de l'amiral, je ne sais plus trop, ami de François I^{er}... »

— « Ça lui fait un imbécile de moins parmi ses ancêtres, » interrompis-je. « C'est un des avantages que la fausse noblesse a quelquefois sur la vraie. Ce pauvre homme était d'ailleurs amiral, un élève des écoles primaires sait cela. »

— « Bon, » fit Jacques en haussant les épaules à cette boutade où j'avais assez sottement soulagé ma mauvaise humeur contre ses prétentions. « Tu me rappelles Giboyer : Vous êtes pédant, monsieur. — Mon éducation me le permet, monsieur.... Ce qui n'est pas permis en revanche, c'est de donner dans le *godant* radical, révolutionnaire et café de province, *tu quoque, mi fili!* Ça ne te ressemble pas. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui défendrai contre toi ce que tu appelles le noble faubourg. J'en ai vu assez pour n'y mettre plus jamais les pieds. On y a trop bon ton pour mon goût. Les salons à principes et à grande tenue, ne sont pas mon genre. Je ne travaille pas dans les grandes dames, mais dans ce que j'appelle les demi-castors du monde. En l'espèce, j'ai l'originalité de préférer la variété qui passe pour la plus ennuyeuse : le demicastor pour hommes célèbres... Il y a une vingtaine de femmes à Paris qui tiennent le rôle, les unes titrées, les autres non, les unes jeunes, les autres moins, et toutes ayant la prétention d'être les unes des littéraires, les autres des politiques, les autres des esthètes, mais toutes des cérébrales, des intellectuelles, et de ne pas *marcher*. Hé bien! mon plaisir à moi c'est de les faire *marcher*, quand elles en valent la peine. Et si jamais je te montre Bonnivette, tu conviendras qu'elle

en vaut la peine. D'abord sa maison a la conversation gaie et l'on y mange bien. Ne prends pas cet air dégoûté. Après dix ans de Paris, même avec mon estomac, le dîner en ville devient la corvée des corvées, à cause de ce qui s'entend là et de ce qui s'y sert. Chez celle-ci la corvée est une fête, la table exquise, la cave merveilleuse. Le père Bonnivet, sans aucun *de*, a gagné des millions dans les farines, on m'a dit le chiffre, dix ou douze... Oublions-le, pour croire qu'il avait caché son blason pendant ce temps-là, comme les cadets du *peerage* Anglais qui font du commerce. Toujours est-il que cette bru d'un farinier a autant d'aristocratie dans son petit doigt qu'une authentique duchesse dans toute sa personne, et elle est jolie, et spirituelle, et rouée, et coquette! Il ne lui suffit pas, à celle-là, que les hommes célèbres dont elle a la curiosité honorent son salon de leur présence, ou s'honorent de son salon, comme tu voudras. Il faut qu'ils soient amoureux d'elle, et ils l'ont tous été, je crois bien, — jusqu'ici...

— « Allons, » lui dis-je comme il s'arrêtait, « un bon mouvement, et raconte-moi cette autre aventure... »

J'avais bien deviné que ce « jusqu'ici », et cette conférence passablement cynique sur un cas de vanité nobiliaire et mondaine aussi banal, cachait un nouveau mystère, et, — toujours la même incroyable suggestion de cette vibrante vitalité, — ce cynisme me froissait, la faconde de Jacques m'exaspérait, j'avais horreur de sa façon de sentir, si brutalement plébéienne sous des allures de dilettante, mais j'étais très intéressé par sa confidence, qu'il continua sans plus se faire prier. Il s'ouvre à moi, comme je l'écoute, avec délices, bien qu'il ne m'aime au fond pas plus que je ne l'aime. Il sent d'instinct sa fascination sur moi et il s'y complait. Nous en étions là dès le collège, et cet étrange lien nous unira, jusqu'à la mort, à travers et malgré tout. Il reprenait donc :

— « Il n'y a rien à te raconter, sinon que depuis je ne sais combien de temps la reine Anne — comme l'appellent ses intimes en jouant sur son prénom — refusait absolument de

me connaître. Entre parenthèses, est-il choisi ce prénom d'Anne, et coquettement héraldique?... Je dîne quelquefois chez Mme Ethorel, sa cousine, qu'elle déteste. Je l'y rencontrais, et affectais, moi aussi, de ne jamais me faire présenter. Elle racontait à qui voulait l'entendre que je n'avais aucun talent, que mes livres l'ennuyaient tour à tour ou lui répugnaient, enfin le jeu classique d'une femme à la mode qui veut piquer un homme connu, en ayant l'air de ne pas se joindre au cortège de ses admiratrices. On a toujours des amis ou des amies pour vous rapporter ces amabilités-là... *La Duchesse Bleue* est jouée, avec quel succès, je viens de te le dire, et, là-dessus, pourquoi? comment? changement à vue sur toute la ligne. Un de ses rabatteurs, — elle en a comme à la chasse, qu'elle recrute parmi ses soupirants plus ou moins domptés, — Senneterre, tu le connais bien? le grand blond qui tient quelquefois la banque, ici, me court après dans les salons du Cercle. D'habitude, nous nous disons : bonjour, bonsoir, et c'est tout. Au lieu de cela, des compliments à n'en plus finir, et une invitation à dîner au petit Club, dans le salon réservé aux femmes du monde. Il y a juste cinq semaines de cela... « A qui va-t-on me servir? » pensais-je en montant l'escalier. Et quelle est la première personne que je rencontre dans l'antichambre qui précède la salle à manger, — un des coins les plus jolis de Paris et les plus élégants, je te donne ce *tuyau* en passant, pour une aquarelle mondaine, — Mme Pierre de Bonnivet... »

— « Et ce fut comme avec la petite Favier, » interrompis-je. « A coquette, coquette et demie. Depuis que je te connais, tes histoires sont toujours les mêmes : elles consistent à jouer avec les femmes à qui aura le moins de cœur, et tu gagnes dix fois sur dix... »

— « Ce n'est pas précisément aussi simple, » reprit-il sans se fâcher ; « je me suis amusé, en effet, à lier partie avec la reine Anne, mais pas comme tu penses. Le rabatteur nous avait mis l'un à côté de l'autre, à table. Ma parole d'honneur, j'aurais voulu que tu fusses là, caché, pour nous entendre. Ça

été une causerie d'une douceur, d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un fondant... la rencontre de deux belles âmes. Elle m'a dit du bien de toutes les femmes que nous connaissons, elle et moi, et je lui ai dit du bien de tous mes confrères. Nous avons déclaré d'un commun accord que cette grande bringue de Mme de Sauve n'a jamais eu d'amant, et que les romans du sieur Dorsenne sont des chefs-d'œuvre, que ce démon de Mme Moraines est un ange de désintéressement, et ce benêt de René Vincy un grand poète. Juge du degré de nos sincérités... C'était à croire que jamais ni elle ni moi n'avions soupçonné qu'un écrivain pût médire d'un autre, ni une femme du monde se faire courtiser hors du mariage... Nous avons pris notre revanche depuis, et nous en sommes, en ce moment-ci, à cet état de guerre aiguë que l'on déguise sous le joli nom de flirt. Je t'épargne le détail des étapes. Tant il y a qu'elle sait que la petite Favier est ma maîtresse, qu'elle m'en croit amoureux fou et qu'elle n'a qu'une idée : me voler à elle. Rompue, comme elle est, à bien des ruses masculines, elle s'est laissé prendre au piège qui a toujours réussi depuis que la terre tourne autour du soleil : chiper un amant à une autre femme, il n'y a pas de vertu qui tienne à cette sensation... Et le plus curieux, c'est que la reine Anne pourrait bien être une vertu. Oh ! très faisandée. Mais enfin je ne serais pas étonné qu'elle n'eût jamais eu d'amant, tu m'entends encore, ce qui s'appelle un amant... D'ailleurs, elle en aurait eu vingt-cinq, le procédé aurait réussi encore. Je gagerais que dans le paradis terrestre, le serpent a tout uniment raconté à notre mère Ève qu'il se préparait à cueillir la pomme pour le compte de sa propre femelle... »

— « Et Camille Favier?... » interrogeai-je.

— « Naturellement, elle a tout deviné, ou je lui ai tout dit, — je ne sais pas mentir, moi, — en sorte qu'elle n'est pas moins jalouse de Bonnivette que Bonnivette n'est jalouse d'elle... Je ne me suis pas ennuyé depuis ces quelques semaines, je te jure. Car ç'a été vite, vite. L'époque est aux rapides, en galanterie comme dans le reste... »

Nous en étions au dessert, et il pelait délicatement un quartier de poire au bout de sa fourchette de dessert, en donnant à sa confidence cette conclusion dont la brutalité cruelle me fit lui dire :

— « Te voilà de nouveau entre deux femmes ? C'est un jeu dangereux que tu joues là... »

— « Dangereux ? » interrompit-il avec sa jovialité confiante. « Et pour qui?... Pour moi ? Heureusement ou malheureusement, je suis assuré contre ces incendies. Pour Mme de Bonnivet ? Si elle ne m'aime pas, que risque-t-elle ? Et si elle m'aime, hé bien ! elle me devra de la reconnaissance. Souffrir, c'est sentir, et, pour les femmes de cette espèce, tout est là. Pense donc : *sentir* !... Mais je la crois aussi assurée que moi... Pour Camille ? Hé bien ! Camille, ça lui fera du talent... »

— « Si une des admiratrices d'un de tes romans seconde manière, *Anciennes Amours*, ou *Martyre intime*, t'entendait pourtant ? » lui dis-je encore, comme on nous apportait les bols. « Car, enfin, c'est à peu près le contraire de tout ce que tu as mis dans ces deux livres, ce que tu viens de me raconter là... »

— « Hé ! » fit-il. « Si l'on vivait ses livres, ce ne serait pas la peine de les écrire... Allons. Descendons vite pour prendre le café... Je tiens à ce que tu voies le commencement du premier acte. Je n'ai qu'une qualité, mais je l'ai ferme. Je compose. Une pièce ou un roman de moi, ça se tient, c'est serré, rien d'inutile. Et puis, le premier acte et le troisième, c'est ce qu'il y a de mieux dans la pièce. Mme de Bonnivet préfère le second et Camille le quatrième. Il y en a pour tous les goûts... Valet de pied, vite deux tasses de café et des cigares... Le temps de jeter un coup d'œil sur la Bourse d'aujourd'hui, et je suis à toi... Bon, mes mines d'or sont en hausse... Je gagne plus de trois mille francs, sans copie. Entends-tu, sans copie ? Et toi, comment places-tu ton argent ? »

— « Je ne le place pas, » dis-je avec mélancolie, « il reste

où il est, en actions de père de famille, — je les tiens du mien, — qui rapportent le trois et le deux et demi. »

— « Mais c'est absurde ! » reprit Jacques, en allumant son cigare. « Je te conseillerai. J'ai de bons amis, un des Mosé entre autres, qui me renseignent. J'en sais d'ailleurs autant qu'eux... Si je n'étais homme de lettres, je voudrais être financier... C'est comme à la chasse, et un peu en tout, j'ai le coup d'œil... Dépêchons... La reine Anne est capable d'être revenue voir la pièce ce soir. Elle l'a déjà vue quatre fois... Si elle est là, ça te fera deux comédies au lieu d'une... C'est égal, je suis content de t'avoir retrouvé. En avons-nous dit, des bêtises, ce soir?... Les camarades sont comme le vin, il leur faut beaucoup d'années de bouteille. Et puis, des marques comme toi, on n'en fait plus... »

II

Ce singulier éloge en était un dans sa bouche, car cet écrivain qui fut, à son heure et quand il l'a voulu, le peintre de toutes les subtilités, n'aurait aucun titre à présider une société de tempérance. Ce soir encore, tandis qu'au sortir de dîner nous gagnions en voiture le coquet théâtre où triomphait *la Duchesse Bleue*, il était un peu plus gai que ne le soupçonnaient les belles dames qui roulaient dans leurs coupés vers la même salle de spectacle, des divers coins du Paris fashionable. Quant à moi, je continuais d'éprouver, de subir plutôt, l'inexplicable attrait, mélangé d'antipathie et d'admiration, dont j'ai déjà parlé. J'écoutais Jacques maintenant me raconter ses projets de nouveaux ouvrages, et j'oubliais ses horribles défauts de cœur et de caractère, pour admirer la richesse de cette imagination dont je voyais jaillir les idées, comme du sommet du Vésuve, penché sur le bord du cratère, j'ai vu bouillonner la masse sombre de la lave, tandis que des

pierres de feu, de la grosseur d'un homme, sautaient en l'air avec un bruit de canon. C'est une atmosphère de puanteur et de suffocation. Le soufre fume sous vos pieds et les brûle. Vos yeux pleurent. L'haleine vous manque. C'est insupportable... Et ce déchainement brutal d'une force de la nature vous tient là, malgré vous, hypnotisé. Jacques aussi est à sa manière une force de la nature. Sa vitalité d'artiste m'accablait toujours et m'accablait, ce soir-là, d'un hypnotisme pareil. — Toutes proportions gardées. — Car entre le formidable monstre exterminateur qui tord son panache de fumée au-dessus de Pompéi dévasté, et l'inoffensif volcan cérébral dont les fumeuses éruptions s'épanchent en des volumes jaunes à deux francs soixante et quinze centimes, ou bien se cristallisent en des trois, des quatre, des cinq actes de pièces, la différence est vraiment trop forte. Sans atténuation d'ironie, une telle comparaison serait un peu comique. Justifiée ou non, je m'abandonnais à cette sensation sans la discuter, et nous continuions, nous aussi, de rouler vers le théâtre. C'était vrai, comme il l'avait dit dans son jargon de pseudo-clubman, qu'il portait la veine. Fatigué jusqu'à la courbature par ma journée de lassitude morale, n'était-ce pas un bonheur inattendu, que cet emploi de ma soirée ? La comédie avait la chance de m'intéresser. Il a tant de talent, ce fat égoïste. La comédienne avait la chance d'être jolie, quoique cette fatuité de Jacques eût sans doute transformé pour mon étonnement une simple grue du Conservatoire en un oiseau de paradis. J'ai trop souvent accompagné Claude Larcher dans la loge de Colette Rigaud pour n'être pas renseigné sur ces amoureuses de la rampe et leur fond de vulgarité. Il y a des exceptions partout, et Mme Pierre de Bonnivet, elle aussi, pouvait être une exception dans son espèce, quoiqu'une femme riche, qui se pare d'un titre équivoque et collectionne des célébrités, ne soit guère faite pour me plaire. En tout cas, il valait la peine d'accompagner Molan jusqu'au Vaudeville, rien que pour le plaisir de le voir entrer dans le théâtre.

— « Nous allons passer par la porte des artistes, » m'avait-

il dit, « rue de la Chaussée d'Antin. Il y a quelque chose de charmant ici, les deux petites baignoires d'avant-scène, et sur la scène même, au delà du rideau. On y accède par la coulisse. Pourvu qu'une des deux soit libre... »

Il était descendu de voiture le premier, en m'annonçant ce détour ; il avait salué le concierge, et il s'était engagé d'abord sous une voûte, puis dans un escalier de service, avec cette démarche, unique au monde, celle de l'auteur en vogue qui entre dans son journal, chez son éditeur, dans son théâtre. « C'est moi la maison... » semble-t-il dire avec tous ses gestes, et le pied se fait plus léger, la canne tressaille dans la main, les épaules roulent involontairement. Ce sont des riens : une manière de dire bonjour aux employés, un pli de bouche protecteur, une pose crâne du chapeau, un clignement d'yeux indulgent. Nous autres peintres et qui avons étudié l'art du portrait, c'est notre métier de saisir ces riens... Et ces employés, depuis le plus humble jusqu'au plus haut, depuis l'habilleuse jusqu'au régisseur, toute leur personne traduit un inexprimable et inconscient respect à voir passer « leur auteur », quelque chose comme l'émotion d'un rentier qui verrait marcher un de ses coupons. Chez quel marchand de tableaux connaîtrais-je jamais la joie d'inspirer un respect de cette sorte ? Quand aurai-je, pour introduire un ami dans une exposition de mes toiles, l'orgueil, paisible et innocemment puéril, que Jacques déploya pour me faire ouvrir la porte de la petite loge, heureusement inoccupée, où nous nous assîmes, tandis qu'il me disait à voix basse :

— « Le premier acte a commencé depuis cinq minutes. Tu comprendras tout de suite... C'est une ancienne maîtresse du duc qui essaie de rendre jalouse la duchesse... T'avais-je menti en te disant que la petite Favier est jolie, jolie?... Tiens, elle m'a vu... Par bonheur, c'est à un moment où l'autre lui débite un petit discours un peu long. Je lui aurais fait manquer sa réplique... Elle te regarde. Tu l'intrigues. Elle connaît les trois ou quatre camarades avec lesquels j'ai l'habitude

de venir. Maintenant, écoute-la parler. Rien que le timbre, que la musique de sa voix, n'est-ce pas exquis?... Écoute... Écoute aussi un peu ce qu'elle dit. C'est du Jacques Molan de derrière les fagots... »

J'ai entendu, bien des fois depuis, *la Duchesse bleue*, jusqu'à en savoir par cœur chaque phrase. J'en marquerais chaque temps, — ces temps que prennent les acteurs pour mieux souligner leurs effets. C'est une pièce très délicate et très fine, malgré la préciosité du titre. Elle enferme l'étude, extrêmement tenue et trop juste, d'une jalousie rare, et pourtant très humaine. C'est l'histoire d'un ami amoureux de la femme de son ami et qui reste fidèle à cette amitié dans cet amour. Jamais il n'a dit son sentiment à cette femme. Il ne se l'est jamais avoué à lui-même, et il ne peut pas supporter qu'un autre fasse la cour à cette jeune femme. Il finit par la sauver d'une chute irréparable, sans qu'elle sache que c'est lui, ni pourquoi. Et cette première scène où l'enfantine duchesse se confie à l'ancienne maîtresse de son mari, sans soupçonner quels souvenirs elle atteint dans ce cœur par l'évocation de ses propres joies, quelle merveille d'analyse émue, vibrante, tendrement cruelle, si l'on peut dire ! Enfin, cette pièce est un petit chef-d'œuvre, du Marivaux à la date d'aujourd'hui, — un Marivaux à qui son esprit ferait mal et dont la gaieté légère serait de la dentelle sur une blessure. Mais la haute valeur de cette comédie, je ne l'aperçus pas dès ce premier soir, quoique Molan fût là pour m'en commenter les moindres détails. Le peintre en moi fut trop vivement saisi par l'extraordinaire apparition de cette Camille Favier dont mon ami m'avait dit avec tant de légèreté qu'elle était sa maîtresse. La baignoire, située presque à même la scène, me permettait de suivre les moindres mouvements de sa physionomie, ses plus furtifs clignements d'yeux, ses plus rapides froncements de sourcils. Je distinguais jusqu'aux couches de crème et de fard inégalement posées sur ses joues, jusqu'aux traînées de kohl sous ses paupières, jusqu'au prolongement de ses sourcils par

le crayon rouge. Et, maquillée ainsi, jouant la comédie à deux pas, avec des acteurs dont les faces grimées ricanaient auprès de la sienne, elle réalisait d'une manière saisissante le type idéal retrouvé par les plus raffinés des artistes anglais : Rossetti, Burne Jones, Morris, à travers les panneaux ronds — les *tondi* — des Florentins d'avant Raphaël. Ses traits fins étaient presque trop menus pour l'optique de la scène. Son front large, un peu bombé, semblait chargé de rêves. L'ovale allongé de son visage faisait flotter son sourire dans ses joues. Son nez droit, coupé un peu court, ennoblissait son profil. Ses lèvres renflées, abaissées aux coins, étaient tristes à la fois et sensuelles, voluptueuses et amères. Même ce maquillage donnait à cette beauté un charme particulier, et pour moi étrangement attendrissant, par le mélange du naturel et du factice. On devinait le rose de la joue sous le rose du fard, la frange épaisse des longs cils sous le crayon, la pourpre fraîche des lèvres sous le carmin, comme dans sa manière de jouer le personnage qu'elle représentait, une femme vraie, sincère et tendre transparaissait, — ou semblait transparaître. Enfin, mon impression fut si vive que Jacques s'en aperçut, et, se mettant à rire :

— « C'est le coup de foudre, » dit-il, « tu viens de recevoir le coup de foudre ! Vous pouvez vous entendre, d'ailleurs, » continua-t-il, « elle a aussi peu de jugeotte que toi... Vos sublimes s'amalgameront, comme disait Saint-Simon de je ne sais plus qui?... Si. De Fénélon et de Mme Guyon... Et maintenant, retourne-toi, et regarde, — sans regarder, — avec ta lorgnette, dans la quatrième loge du premier rang, à gauche... Tu vois une femme tout en blanc qui s'évente avec un éventail garni de volants de mousseline de soie, blanche aussi, une invention à elle?... C'est Mme Pierre de Bonnivet. Comment la trouves-tu ? C'est amusant, n'est-ce pas, de jouer au jeu de l'amour et du hasard avec ces deux jolies créatures pour partenaires?... »

Je regardai du côté que m'indiquait Jacques avec les pré-

cautions requises, et j'eus bientôt dans le champ de ma jumelle cette rivale mondaine de la bohémienne Camille Favier. L'insolence de fatuité où se carrait mon camarade me parut alors justifiée, et au delà, par la beauté de cette élégante femme qui coquetait avec lui, comme il me l'avait raconté, davantage sans doute. Je le connaissais trop hardi compagnon pour qu'il ne fût pas allé très vite de privauté en privauté. Si Camille rappelait, même sous son rouge et ses mouches, les Psychés et les Galatées des plus suaves d'entre les P. R. B. — *Preraphaelite Brothers*, — Mme Pierre de Bonnivet, elle, avec son nez un peu busqué, son menton volontaire, la ligne mince de sa joue, la finesse de sa bouche hautaine, avait une beauté à justifier des prétentions plus aristocratiques encore que l'hérédité du célèbre amiral. Comment, issue d'une famille bourgeoise, — j'ai su depuis qu'elle était, de son chef, une Taraval, — évoquait-elle inévitablement le souvenir d'une des princesses chères à Van Dyck, ce maître incomplet, qu'aucun autre n'a pourtant égalé, dans l'art de noter la race, les atavismes d'indomptable orgueil et d'héroïque énergie cachés sous les fragilités de la grâce féminine? L'habitude de la richesse pendant deux ou trois générations produit de ces mirages. Il est certain que le peintre de la divine marquise Paola Brignole du palais Rouge, à Gênes, n'a jamais trouvé de modèle plus conforme à son génie. Seul, son pinceau aurait bien reproduit l'éclat particulier de ce teint dont la blancheur mate n'était pas de l'anémie, — les lèvres rouges le disaient assez, — avec la nuance des cheveux, très blonds, qui pâlissaient aux lumières. Rien qu'à voir saillir les épais rouleaux de ces cheveux d'or cendré au-dessus de sa nuque, quand elle se tournait de profil, on reconnaissait la vitalité physiologique d'une de ces fausses maigres qui cachent sous des svelteness de sirène des estomacs de capitaine de dragons. Les brides du chapeau mauve qui la coiffait n'empêchaient pas de deviner le cou mince, un peu long, mais bien musclé, de même que les gants révélaient une main nerveuse, aux doigts un peu longs

aussi; et le buste se dessinait à chaque mouvement, dans les blancheurs souples du corsage en crêpe de Chine, si jeune, si élégant, si plein. Mais ce que cette créature de luxe eut aussitôt pour moi de significatif jusqu'à l'obsession, ce furent ses yeux, des yeux bleus comme ceux de l'autre, avec cette différence que le bleu des prunelles chez Camille Favier rappelait invinciblement le bleu des pétales d'une fleur, de quelque délicate et vivante pervenche, au lieu que les prunelles de Mme de Bonnavet avaient dans leur azur l'éclat du métal ou de la pierre précieuse. Ils donnaient dès leur premier regard l'idée de quelque chose d'implacable malgré le charme, de dur, de froidement dangereux dans le magnétisme. C'étaient des yeux comme on en imagine aux nixes et aux ondines, en lisant les légendes du Nord, des yeux à ne pas croire possible que de vraies, de douloureuses et chaudes larmes les eussent jamais mouillés. Et pour achever cette sensation singulière de cruauté dans la grâce, quand la jeune femme riait, ses lèvres se relevaient un peu trop dans les coins, découvrant des dents aiguës, serrées, très blanches, presque trop petites, comme celles d'une bête de chasse et de morsure.

En essayant aujourd'hui de retrouver exactement les impressions qui me saisirent devant les deux complices de Jacques Molan dans son jeu favori de l'amour sans cœur, je me rends compte que ma connaissance actuelle de leurs caractères influe sur mon souvenir de cette première rencontre. Je ne crois cependant pas donner à ce souvenir une retouche trop forte. Je m'entends encore, tandis que des applaudissements montaient de l'orchestre, sombre d'habits noirs, et descendaient des loges rayonnantes de toilettes, vers la petite Favier, oui, je m'entends disant à Jacques :

— « Tu choisis bien, quand tu t'y mets. »

— « On fait ce qu'on peut, » dit-il en hochant la tête.

— « Je me demande, » continuai-je, « avec des maîtresses de cette beauté-là... »

— « Une maîtresse, » rectifia-t-il. « Mme de Bonnivet n'est pas ma maîtresse. »

— « Pour ce que je veux dire, » repris-je, « cela revient au même. Je me demande donc comment tu t'arranges pour échapper à la chronique, au roman à clef, enfin à tous les jolis procédés de polémique habituels à tes confrères?... »

— « Je suis comme Proudhon, » répondit-il en riant, « de qui Hugo prétendait qu'il avait de la peau de crapaud dans sa poche. Il paraît que ce talisman sauve de tous les dangers... »

— « Et tu crois que cette chance-là durera toujours?... Et puis, il n'y a pas que les confrères, il y a ces femmes elles-mêmes... »

— « Elles? » fit-il. « Axiome, comme eût dit ce badaud de Larcher : une femme est le meilleur antidote contre une autre femme. C'est pour cela... »

Et le pommeau d'or de sa canne de jonc me montra la salle d'abord, puis la scène.

— « Et les vengeances de dépit ? Et le vitriol et le revolver ? Et le reste?... A ta place, il y a une de ces deux créatures à laquelle je ne me ferais pas. »

J'avais moi-même imperceptiblement tourné le haut de ma canne du côté de la salle en disant ces mots, pour lui expliquer que je voulais parler de Mme de Bonnivet.

— « Vraiment ! la belle reine Anne te donne l'impression, à toi aussi, d'un coquet oiseau de proie, d'un petit faucon rageur avec lequel il ne faudrait pas trop badiner... Hé bien ! si tu veux, » continua-t-il en se levant, « l'acte est fini, je vais te présenter à l'une et à l'autre. C'est très drôle. Croirais-tu que, dans mes histoires, j'ai toujours plus ou moins besoin d'un *regardeur*. Quand on pense qu'il y a eu des sots pour blâmer, dans les tragédies classiques, l'emploi des confidents ? A mon avis, il n'est pas de personnage plus naturel... »

Il me prit le bras, en prononçant cette phrase d'une si naïve outrecuidance, par laquelle il m'assignait ce rôle de témoin, de satellite emporté dans l'orbite de son soleil. Chose

étrange, je suis si réellement créé pour ces rôles de second, d'un Pylade auprès d'un Oreste, d'un Horatio auprès d'un Hamlet, que ce sans-gêne ne me blessa point. Hélas ! Il était écrit que je serais un raté, toujours et partout, même comme Horatio. Quelle ironie que d'avoir pour Hamlet l'implacable égotiste qui me guidait vers la loge de la petite Favier ; et je le suivais docilement, d'abord à travers les décors que les rudes mains des machinistes déplaçaient en hâte, puis par un escalier rempli d'un peuple d'habilleuses et de figurants, enfin par des couloirs percés de portes derrière lesquelles s'entendaient des rires, des chansons, des discussions, des bruits d'eaux vidées précipitamment, et jusqu'à des termes de parties de cartes. De ces coulisses, dont le nom fait rêver les bourgeois jeunes et vieux, je n'avais jusqu'ici connu que celles de la *Comédie française*, où j'ai si souvent accompagné ce malheureux Claude. Elles ont cette correcte, mais un peu conventionnelle, respectabilité qui gâte trop souvent le jeu des sociétaires et des pensionnaires de la célèbre maison. Mon horreur de la prétention me les a toujours fait peu aimer, ces couloirs de la Comédie, si élégants d'aspect avec leurs portraits séculaires, leurs bustes vénérables, la tenue de leur foyer-salon. J'y ai subi plus qu'ailleurs le désenchantement du contraste entre le spectacle et son revers, entre le prestige théâtral et sa cuisine. Au contraire, dans les coulisses des théâtres plus simples, où des amis m'ont entraîné, aux *Variétés*, au *Gymnase*, au *Vaudeville* ce soir-là, j'ai senti ce que comporte de pittoresques antithèses, de souple improvisation, d'énergie animale, le bizarre métier de comédien. Le hasard voulait que cette fois je prisse, en compagnie de Jacques Molan, après m'être rongé d'impuissance la journée entière, une cure complète de vitalité. N'entendîmes-nous pas, au moment où nous frappions à la porte sur laquelle se voyait écrit le nom de Mlle Favier, le dialogue suivant échangé entre deux messieurs en redingote et en chapeau de ville, mais leur face rasée et leurs joues bleuâtres révélaient deux acteurs, de cette troupe ou d'une autre :

— « Je n'ai pas été bon, l'autre soir, dans mon nouveau rôle?... » interrogeait l'un; « dis-moi la vérité... »

— « Mais si. Mais si, si tu as été bon, » répondait l'autre, « il n'y a qu'une chose qui te manque... »

— « Laquelle? »

— « C'est de te camper là, planté sur tes deux pieds, et de regarder le public, bien dans l'œil, en lui disant : *Vous savez, tas de mufles, je me f... de vous...* »

— « Sais-tu que cet animal vient de formuler d'un mot peu académique le secret du succès dans les arts?... » me dit Jacques Molan, qui se mit à rire : « Entre nous, et puisque nous sommes en amitié ce soir, cet aplomb-là te manque un peu, à toi aussi. Si je te voyais plus souvent, je te le donnerais... »

Il ne se doutait pas, en disant ces phrases, à quelle place malade de ma conscience d'artiste il touchait, si gaiement, si durement aussi, et je ne lui répondis pas ce que j'avais sur les lèvres : « Cela prouve la bassesse et la brutalité du succès, voilà tout, et que l'artiste qui réussit cache trop souvent un charlatan... » Il venait de heurter à la porte de la loge. Une voix avait répondu : « Qui est là? » Puis, sans qu'on attendît la réponse, la porte s'était ouverte d'elle-même, et Camille Favier était apparue avec un sourire de bonheur sur son joli visage, qui se changea en une expression contrainte, lorsqu'elle vit que son amant n'était pas seul.

— « Ah! » dit-elle, presque confuse, « je ne croyais pas que vous amèneriez quelqu'un, et ma loge est en désordre. »

— « Cela ne fait rien, » dit Jacques, en la repoussant doucement d'une main vers le fond de cette loge et m'introduisant de l'autre. « Monsieur n'est pas quelqu'un, comme vous semblez le croire, petite Duchesse bleue... Monsieur est un ami, un très vieil ami, et c'est aussi un peintre, un très grand peintre, entendez-vous. Tous nos amis sont de grands hommes. Saluez... Il est habitué au désordre de son propre atelier. Soyez donc tranquille... Il m'a demandé la permission de vous être présenté, parce qu'il a depuis très longtemps l'idée

de faire votre portrait... » Il me poussa du coude, pour que je ne démentisse pas ce coup de pouce donné à la vérité. « J'allais oublier de vous le nommer : Monsieur Vincent La Croix... Ne lui dites pas que vous avez vu de ses œuvres. Il expose peu. Il est de l'école des timides. Vous êtes avertie... Maintenant que la glace est rompue, nous pouvons nous asseoir... »

— « Vous pouvez vous asseoir, » dit la jeune femme en riant. Le boniment blagueur de mon compagnon, peu obligeant pour moi dans sa familiarité gouailleuse, — mais comment s'en fâcher? — l'avait déjà transformée. « Vous me permettrez bien, pourtant, de faire un peu le ménage?... » continua-t-elle, et, avec une adresse presque incroyable de rapidité, elle étend une serviette propre sur une cuvette pleine d'eau savonneuse où elle venait de se laver les mains. Elle roule et jette sous la table à toilette d'autres serviettes tachées de rouge ou de blanc. Elle rebouche trois ou quatre boîtes de pommade, drape un peignoir rose sur une chaise où j'avais pu voir un corset de coutil passablement fatigué, celui qu'elle mettait à la ville, par économie. Elle avait pour vaquer à ces petits soins un de ces sourires d'enfant qui donneraient de la grâce à un épluchage de légumes dans une cuisine empestée par l'oignon, et comme elle nous disait : « Voilà... » elle poussa un petit cri. Elle venait d'apercevoir une paire de bas d'un vert pâle à baguettes d'argent, ceux qu'elle portait à l'acte, en train de s'étaler sur le bord de la fenêtre fermée. Elle les saisit, avec une brusquerie effarouchée où je me plus à discerner un petit frisson de pudeur. C'était un peu de sa nudité, ces bas de soie où se dessinait encore la forme de sa fine jambe et de son pied menu. Elle les cache dans le premier objet qu'elle trouve sous sa main et qui était un carton à chapeau. « Cette fois, ça y est, » conclut-elle, et se tournant vers Jacques : « Pensez que je prévoyais votre visite et que j'ai changé de costume en dix minutes, montre en main. Vous n'aurez pas à subir l'habilleuse, puisque cette pauvre femme vous déplaît... » Et, caressante à la fois et intimidée : « Vous avez été contente de moi, ce soir? J'ai bien joué ma grande scène?... »

Si elle m'avait séduit, dès le moment où je l'avais vue apparaître sur les planches, par un charme de finesse native et de grâce ingénue, combien ce charme opérait avec une plus puissante magie dans ce cadre grossier et plus indigne d'elle encore ! Cette si simple loge, si désordonnée, si dépourvue d'étoffes et de bibelots, où tout sentait l'improvisation, l'à peu près et l'économie, me rappelait, par le contraste, les somptuosités et les raffinements de la loge où trônait aux Français cette coquine de Colette Rigaud. — Ah ! si Colette avait eu pour Claude, quand j'accompagnais chez elle ce malheureux garçon, l'évident amour que la Duchesse bleue montrait à Jacques Molan par l'accent de ses moindres mots, l'ardeur de ses moindres regards, la fièvre de ses moindres gestes ! Enfant délicieuse, et comme elle aimait, comme elle se donnait, par tout son être, avec quel naturel et quelle spontanéité ! Divine tendresse dont mon camarade de ce soir ne jouissait que par vanité ! Je sentais si bien qu'il se complaisait, en causant avec cette adorable maîtresse, à diriger une simple *performance* ! Ses yeux s'étaient faits plus brillants au lieu de se faire tendres. Je le voyais qui m'étudiait dans une glace suspendue en face de nous, au lieu de regarder la pauvre amoureuse à laquelle il répondait cependant :

— « Vous avez été exquise, comme toujours. Demandez à Vincent si je ne le lui ai pas dit?... »

— « Vrai, monsieur ? » demanda-t-elle.

— « Très vrai, » répondis-je.

— « Et il y a eu de l'écho chez lui, je vous assure, » continua Jacques.

— « Alors, j'ai réellement bien joué ma scène, » fit-elle avec un naïf éclair de contentement dans ses prunelles, puis ses sourcils se froncèrent, et, hochant sa jolie tête : « hé bien ! cela m'étonne... »

— « Pourquoi ? interrogeai-je à mon tour.

— « Voilà ce qu'il ne fallait pas lui demander, » fit Jacques en riant. « Je sais d'avance ce qu'elle va te répondre. »

— « Non, » dit-elle vivement, et sa bouche frémissante re-

tomba tout à coup au pli amer qu'elle avait si naturellement au repos. « Ne l'écoutez pas, monsieur. Il va me plaisanter, et c'est mal à lui, c'est très mal, sur une de ces impressions nerveuses comme nous en avons tous, et lui aussi, et vous, monsieur, j'en suis sûre... N'est-ce pas, que vous connaissez ce frisson d'antipathie devant certaines personnes, dont la seule présence vous glace à vous enlever du coup vos moyens, votre mémoire, tout votre esprit?... Enfin, c'est comme si on ne pouvait pas respirer le même air qu'elles, sans étouffer... »

— « Si je les connais, ces antipathies!... » m'écriai-je. Mais je les ai pour des gens que je rencontre par hasard, que je n'ai jamais vus, qui ne me sont de rien, et leur simple approche m'est intolérable, comme si c'étaient mes ennemis déclarés... Autrefois je résistais à ces instinctives répulsions. J'ai trouvé à l'expérience que j'avais toujours eu tort de n'y pas céder, et, j'en suis sûr aujourd'hui, une antipathie de cette espèce, ou forte, ou légère, est une seconde vue de la nature, un avertissement infaillible qu'un danger nous menace et qu'il nous viendra par l'être dont l'existence nous gêne ainsi... »

— « Vous voyez, » dit Camille en se tournant vers Molan, « que je ne suis pas si ridicule... »

J'avais deviné aussitôt le nom de la personne dont la présence dans la salle déconcertait de la sorte la frêle nymphe de Burne Jones, transformée, de par la mauvaise fée qui présidait à son destin, en une pauvre diablesse d'actrice, amoureuse de l'écrivain de Paris le moins capable d'aimer. Je n'eusse pas deviné ce nom, d'ailleurs, que Jacques ne m'eût pas laissé longtemps dans cette ignorance. Il n'est cependant pas plus mauvais qu'un autre. Je lui ai même connu de bons mouvements, voire de la générosité. A ma connaissance, il a obligé de sa bourse des confrères qui l'avaient plus ou moins diffamé. Comment concilier cela avec des duretés, doublées d'indélicatesse, celle par exemple qui lui fit me nommer la

rivale de sa maîtresse, à la minute même où il voyait la gentille enfant si troublée? — C'est tout simple. Il n'y a pour lui ni bien ni mal, ni dureté ni générosité. *Il y a la galerie*, et un seul témoin suffit pour la lui composer, cette galerie qui suscite à son amour-propre maladif les meilleures actions tour à tour et les pires, des magnanimités et des vilénies. En faisant le « regardeur » auprès de lui, comme il disait, j'ai vraiment compris combien ont raison les casuistes qui prétendent que nos actions ne sont rien et nos mobiles tout. Ses mobiles, à lui, je pouvais les voir aussi distinctement que des rouages de montre à travers une boîte de cristal.

— « Elle te parle par énigmes, » dit-il en s'adressant à moi, avec un éclair dans ses prunelles qui signifiait : « Tu vas voir si j'ai diagnostiqué juste et si elle m'aime. » Deux vanités à satisfaire à la fois : celle de l'observateur et celle du séducteur, comment ce Trissotin-Don-Juan y eût-il résisté? et il continuait : « Je vais t'amuser en te révélant le nom de la spectatrice qui la trouble ainsi ce soir... Elle n'est pas si compliquée que toi, et c'est une femme tout simplement qui lui donne cette impression de *jettatura*... »

— « Jacques!... » s'écria l'actrice d'une voix suppliante, sans prendre garde que l'emploi de ce prénom trahissait leur secret plus encore que l'odieuse taquinerie de son amant.

— « Je vous avertis que Vincent est un de *ses* admirateurs, » insista celui-ci, malgré cet appel.

— « Ah! » fit Camille, en me regardant avec une soudaine défiance, « il la connaît?... »

— « Il veut vous taquiner, mademoiselle, » répondis-je, « je n'ai vu dans la salle absolument aucun visage sur qui je pusse mettre un nom... »

— « Alors, c'est moi qui suis un menteur, » reprit Molan, « et tu ne m'as pas dit tout à l'heure que Mme Pierre de Bonivet était un Van Dyck descendu de la cimaise, comme la Duchesse bleue est, toujours d'après toi, un Burne Jones qui marche... Il ne faut pas vous étonner, Camille. C'est leur manie, à ces peintres, ces comparaisons avec des tableaux.

Pour eux, une femme ou un paysage est un morceau de toile auquel il ne manque plus qu'un cadre. Cette petite infirmité est à leur esprit ce que la tache d'encre est à nous autres, » et il montra qu'en effet, malgré son élégance trop piochée d'homme de lettres qui fait l'homme du monde, une légère trace noire maculait le doigt du milieu de sa main droite, celui qui tient la plume. « C'est comme le fard à vos joues, à vous comédiennes, la petite marque professionnelle... Oui ou non, m'as-tu dit cela de Mme de Bonnivet?... »

— « C'est vrai, je t'ai dit cela, » répondis-je vivement, « mais ajoute que c'est toi qui m'as montré cette femme et que je ne lui ai jamais été présenté. Et je t'ai dit encore que je lui trouvais des yeux d'une dureté affreuse et l'air mauvais. Malgré toute sa beauté, toute son élégance, toute sa finesse, pour moi elle est presque laide, plus que laide, repoussante... Et je comprends absolument l'impression de Mlle Favier... »

Le regard de reconnaissance que me jeta l'actrice équivalait à un nouvel aveu de sa liaison avec mon ami. D'ailleurs, elle ne pensait pas plus à se cacher de cette aventure que lui-même. Avec une différence toutefois. Elle ne pouvait se retenir de sentir tout haut parce qu'elle était trop émue, et lui, il n'étalait leur intrigue que parce qu'il n'était pas ému du tout. Il le surprit, ce regard, et, reprenant son ton de plaisanterie :

— « Et leurs sublimes s'amalgamèrent aussitôt. *Amen*, » dit-il en bouffonnant. « Hé bien ! Camille, vous voyez si je suis gentil. Je vous ai amené quelqu'un avec qui vous pourrez parler. Il vous comprend déjà. Jugez quand il aura fait votre portrait !... Car il le fera, et pour moi encore, j'y tiens... Est-ce convenu?... »

— « Vous ne savez pas si monsieur votre ami a le temps en ce moment?... » fit-elle. « Vous allez... Vous allez... »

— « Puisque je vous dis que nous ne sommes venus que pour cela, » répondit-il, en répétant son mensonge, que je continuai à ne pas relever. J'eusse plutôt tremblé que ce projet de portrait si gratuitement improvisé ne se réalisât point.

« Mais le temps passe, il faut que vous soyez en scène au commencement de l'acte. A tout à l'heure... » Et comme je disais : « Adieu, mademoiselle. » — « Mais non, » continua-t-il, « pour toi aussi, c'est à tout à l'heure. N'est-ce pas, Camille?... »

— « Certainement, » fit-elle en riant. Je voyais à ses yeux qu'elle subissait le passage d'une petite émotion : « Vous me permettez de dire un mot à votre ami ? » ajouta-t-elle en s'adressant à moi.

— « Bon ! » pensai-je. « Elle va lui faire quelque reproche, et elle aura raison. — L'adorable créature, et qu'il la mérite peu !... » Et je tombai dans une mélancolique rêverie qui contrastait avec l'endroit où je me trouvais au moins autant que la délicate sensibilité révélée par chaque geste, par chaque parole de la jeune actrice. Nous n'étions pas restés un quart d'heure avec elle, et ces quinze minutes avaient suffi pour que l'aspect du corridor changeât. Une fébrile hâte annonçait maintenant le prochain lever du rideau et la peur d'arriver trop tard. L'avertisseur allait, frappant aux portes ici et là. De petits cris lui répondaient. Les visiteurs prenaient congé rapidement. La partie de bésigue continuait dans une loge voisine, celle d'une comédienne qui ne jouait qu'au dernier acte, et le prononcé monotone des formules consacrées rendait cette hâte plus sensible encore par la lenteur de la numération : « Quarante... Deux *singes* cinquante (pour deux cent cinquante !) ... Quatre-vingts de monarques... »

— « Me voici, » dit Jacques, qui interrompit ma méditation en me touchant l'épaule, « regagnons vite notre baignoire... Si Camille ne m'y voit pas dès sa rentrée en scène, elle me cherchera dans la loge de Mme de Bonnavet, et elle n'aura pas tous ses moyens... »

— « Pourquoi, aussi, t'amuses-tu à exciter sa jalousie ? » répondis-je. « Comme tu peux être dur !... Tu lui as fait de la peine, tout à l'heure. Elle était fâchée... »

— « Fâchée ? » s'écria-t-il, et il répéta : « Fâchée ?... Et la preuve : elle vient de me demander de la reconduire jusque

chez elle, ce soir. Sa mère ne vient pas la prendre... Fâchée? Mais les femmes adorent ces taquineries. Ça les occupe d'abord, et puis elles sont comme toutes les méchantes bêtes, — ne tique pas, — on ne les dompte qu'en leur faisant mal... Je tiens à ce que tu connaisses vraiment la rivale, maintenant. Vers le milieu de l'acte, Favier sort du théâtre, je monte dans la loge de Mme de Bonnavet, je lui demande la permission de te présenter... C'est une autre femme, tu verras... »

III

Aujourd'hui que je repasse le détail de ces souvenirs, — à l'encre, comme on fait pour un crayon à demi effacé sur un album de route, — je comprends nettement une vérité qui m'échappa sur la minute même. Molan avait eu trop raison quand il m'avait plaisanté sur le coup de foudre. J'étais devenu amoureux de Camille Favier, dès le moment où je l'avais vue apparaître sur la scène, avec ce visage d'une beauté si fine, si souffrante, si pareille au type d'art d'un maître que j'ai beaucoup étudié. Amoureux?... Coup de foudre?... Ces mots bien graves, bien tragiques, conviennent mal à une émotion qui en est restée presque au rêve. Pourtant cette petite actrice, dont je ne savais rien, sinon qu'elle disait très juste et qu'elle était la maîtresse d'un auteur à la mode, avait touché aussitôt une des fibres les plus vibrantes de mon cœur. Malgré les vantardises de Molan, malgré la grâce enfantine de son accueil, ce pouvait être une rouée ou une intrigante. A coup sûr, c'était une ingénue très déniaisée, puisque, de l'aveu de mon camarade, le siège de sa vertu n'avait eu rien de commun, ni comme longueur, ni comme difficulté, avec le siège de Troie ou seulement celui de Paris. On ne pense pas à tant réfléchir quand le cœur est pris, et le mien l'était. Oui, cette enfant occupait déjà une place si à part dans ma sensibilité, que l'idée de son

départ du théâtre avec Molan, le soir même, m'infligea une étrange tristesse. Encore une fois, c'est à distance que je m'explique ces impressions; alors, je me contentai de les subir. Assis dans la baignoire et ma lorgnette de nouveau en main, je crus de bonne foi que cette tristesse provenait de constater après tant d'autres cette banale et toujours décourageante évidence : les hommes les plus aimés sont ceux qui aiment le moins. Et puis, l'habitude ne m'a pas blasé, ni l'âge, sur la déloyauté en amour. Je n'ai jamais pu mentir à une maîtresse, même à celles que l'on prend, comme une cuisinière d'extra, pour huit jours. A vrai dire, je n'ai pas beaucoup connu cette espèce. Mes caprices à moi ont duré des huit années, et j'y ai connu des déceptions qui devraient me rendre indulgent pour les ruses des hommes à l'égard des femmes. Les roués à la Jacques Molan, c'est notre revanche, à nous autres cocquebins qui n'avons jamais su nous faire aimer, simplement parce que nous aimions. Peut-être aurais-je éprouvé, dans cette baignoire du *Vaudeville*, et par cette étrange soirée, ce sentiment peu délicat mais trop naturel : la joie de la corporation vengée, si la victime de cette vengeance n'avait pas été cette pauvre petite duchesse bleue. Quand elle revint en scène, la pitié me prit, à observer l'éclat plus heureux de ses prunelles, la verve plus joyeuse de son jeu, le visible frémissement, dans sa souple et nerveuse personne, d'une amante qui se croit aimée. Lorsqu'elle eut disparu dans les coulisses, cette pitié grandit jusqu'à se changer en indignation : mon ami se levait avec une malicieuse physionomie de gamin qui joue un bon tour à une surveillance gênante. En le regardant, de loin, entrer dans la loge de Mme de Bonnivet, je monologuais avec moi-même, non sans amertume :

— « Pourquoi faut-il, » me disais-je, « que l'on ne plaise aux femmes qu'en étant aussi femme qu'elles, au pire sens du mot?... Cette charmante Camille est heureuse en ce moment. Elle se déshabille et se rhabille avec la gaieté d'une brave créature qui vient d'aller au feu et de gagner une bataille pour celui qu'elle aime. Elle lui a si joliment joué tout cet acte...

Elle n'a pas les épaules tournées qu'il la trahit... Et cette trahison double le plaisir qu'il goûte à manœuvrer auprès de l'autre. La coquine la plus coquine a-t-elle jamais eu les yeux allumés par le désir de plaire comme cet écrivain notoire les a en ce moment?... Et il donne la main aux deux hommes qui sont auprès de la dame, avec une cordialité!... Il y en a bien un qui est le mari, et l'autre sera sans doute un rival... Bon! le voici qui parle de moi, car les mauvais yeux bleus me lorgnent. Suivons la pièce. Ce sera plus digne et aussi plus agréable. Il y a belle lurette que je le sais : les poètes, les romanciers et les auteurs dramatiques n'ont de cœur qu'en littérature. Ce serait si doux cependant d'estimer la sensibilité de quelqu'un dont on admire le talent... Au lieu de cela, neuf fois sur dix, plus un artiste est tendre sous son œuvre, moins il est tendre dans sa vie... Quelle misère!... »

Me parlais-je à moi-même en toute franchise? Non, hélas! Je le sentais dès lors vaguement. La perfidie de Molan, par elle seule, ne m'aurait pas révolté ainsi. Appliquée à une autre personne qu'au petit Burne Jones du *Vaudeville*, je l'eusse plutôt trouvée assez « farce, » comme nous disions à l'atelier. Surtout je me fusse diverti de sa mine un peu penaude, quand il revint dans notre commune baignoire :

— « Tu n'as pas tout à fait l'air triomphant que conseillait le truculent personnage de tout à l'heure : *en face du public, là, bien dans l'œil, vous savez, tas de mufles...* et le reste... », lui dis-je. « Tes affaires semblaient pourtant bien marcher, à distance... »

— « Trop bien, » fit-il en haussant les épaules, « Mme de Bonnivet m'a invité à souper chez elle, après le spectacle... »

— « Et la petite Favier? » demandai-je.

— « Tu as mis le doigt sur la plaie, » répondit-il. « Je lui ai promis de la reconduire. Je ne peux pourtant pas la lâcher au dernier moment, je mériterais trop moi-même d'être mis dans le tas dont parlait cet inimitable professeur d'énergie... »

Et si je me dégage à présent, va te promener, elle me savate la fin de ma pièce. »

— « Tu penses à tout, » lui dis-je, avec une ironie à laquelle il ne prit pas garde. « Hé bien ! lâche Mme de Bonnivet. Celle-là ne te joue pas de pièce, et c'est assez dans la ligne de conduite que tu m'as confessée tout à l'heure : à coquette coquette et demie... Elle t'invitera une autre fois... »

— « En attendant, j'ai accepté, » interrompit-il, « et la coquetterie, cette fois, c'était d'accepter... Ce serait trop simple de jouer au plus fin avec les femmes, si ce jeu consistait à toujours feindre la froideur. Il y a des moments où il faut leur tenir la timbale haute, et elles grimpent à la perche avec d'autant plus d'ardeur. Il y en a d'autres où il faut être à la merci de leur plus léger caprice... Enfin, je te repète que j'ai accepté... Il s'agit de trouver le moyen de me dégager de Camille... — Bon, » dit-il après un moment de silence, « je crois que j'y suis... L'amalgame de vos deux sublimes m'y aidera. Mais il faut que tu veuilles bien. Tu veux bien?... Alors je vais te présenter à Mme de Bonnivet. Elle t'invitera à souper aussi. C'est une femme comme ça... Tu refuseras... »

— « J'aurais toujours refusé, » fis-je, « sans te demander ton avis. Mais je ne comprends pas le rapport... »

— « Tu comprendras plus tard, » dit-il, et ses prunelles exprimaient de nouveau la joie de la *performance* exécutée devant un témoin complaisant ; « laisse-moi le plaisir de t'intriguer, et promets-moi aussi de te prêter à une autre chose que je te demanderai. Hé ! Rien de mal, belle âme. Voici l'entr'acte. Avant de monter chez la reine Anne, allons de nouveau saluer Camille. C'est dans le plan... Hein ! quelle bonne salle ce soir, comme tout porte !... »

La toile était tombée en effet, parmi des applaudissements de plus en plus nourris et des rappels enthousiastes, tandis que Jacques m'associait de la sorte, en me consultant à peine, à son énigmatique projet de rouerie. Je pensai bien, une minute, à refuser cette complicité. Elle ne s'accordait guère avec mon indignation de tout à l'heure. Ce scrupule ne tint pas contre

la curiosité de savoir par quel détour ce Monsieur Célimène de la littérature s'échapperait du piège où il s'était pris lui-même. Du moins je me donnai ce prétexte, sur le moment. Aujourd'hui je crois bien que je cédaï surtout, et simplement, à l'attrait qui me portait vers la jolie actrice. L'on ne devrait jamais être trop sévère pour les trahisons d'un autre. Les plus scrupuleux sont prêts à les accepter, à les aider, quand elles s'accordent avec leur secret désir. La vérité cynique, la vraie, c'est que je n'avais plus la moindre idée de blâmer Molan lorsque nous nous engageâmes de nouveau dans les coulisses pour gagner le réduit où le pseudo-Burne-Jones nous attendait — comme les actrices attendent. — Celle-ci avait beau aimer son amant du plus sincère amour, elle n'en restait pas moins la comédienne en vogue qui doit ménager ses admirateurs, et elle ne pouvait même pas garder intact l'asile de sa modeste loge. Des voix s'en échappaient, quand nous en approchâmes. Jacques les écouta un instant, avec une nervosité de sa physionomie qui me fit lui pardonner bien des choses. S'il était contrarié, c'est qu'il était jaloux. Par conséquent sa moquerie indifférente était feinte. Je devais apprendre par son exemple, une fois de plus, qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la jalousie et l'amour.

— « Camille n'est pas seule... » fit-il.

— « Alors nous reviendrons, » répondis-je. « Elle préférera causer avec toi plus en tête à tête, et c'est mieux aussi, étant donné ce que tu as à lui dire... »

— « Au contraire, » répliqua-t-il avec une gaieté soudaine dans son sourire, et d'un accent très bas, « je viens de distinguer les deux voix, c'est le gros Tournade et c'est Figon. Tu ne les connais pas ? Figon est étonnant, tu verras. C'est le snob de la grande espèce, un ilote de vanité à dégoûter des titres M. Jourdain lui-même... Quant à Tournade, c'est le fils du gros marchand de bougies, — les bougies Tournade, tu ne brûles que cela. — Des millions, naturellement... Et je le soupçonne d'être très disposé à en mettre un morceau aux pieds de Camille... Ah ! » continua-t-il avec plus de malice encore, « tu

vas perdre la fleur de ta première impression... La petite a du cœur et plus de délicatesse que n'en comporte son métier, mais on n'est pas au théâtre pour rien, et elle n'a pas toujours le ton qu'elle a eu tout à l'heure avec nous... Allons, du courage !... »

Et il frappa contre la porte avec sa canne d'une façon qui démentait un peu ses paroles. Il y avait une autorité et de nouveau une nervosité dans ce petit coup sec. « Décidément il y tient plus qu'il ne veut l'avouer et se l'avouer, » me répétai-je, tandis que cette porte s'ouvrait. Deux lampes et plusieurs bougies allumées maintenant rendaient étouffante l'atmosphère de l'étroit local où se tenaient, outre l'actrice et son habilleuse, les personnages dont Jacques m'avait annoncé la présence. Je reconnus aussitôt les deux types du bas viveur actuel, si merveilleusement dessinés par Forain. L'un, que je devinai à son encolure être le Tournade, montrait une grosse face, plaquée de rouge, d'un cocher trop bien nourri, avec une de ces lourdes et ignobles bouches qui appellent le noir cigare congestionnant, des yeux à la fois finauds, brutaux et assouvis, une calvitie menaçante, de courts favoris roux, la carrure d'un boxeur... Et quelle main, aux larges doigts gras, boudinant autour de larges bagues à larges pierres ! Quelque âpre paysan, acheteur de biens nationaux, revit dans les gens de cette espèce, et ils apportent à la crapule élégante une âme ignoblement positive de fils d'usurier, nourrie par un tempéramment de portefaix. L'autre, le Figon, maigre et veule, avait un nez infini sur une bouche dont chaque dent était un pari d'aurification. Ses yeux verts et bordés de jambon, — abominable mais irremplaçable métaphore de l'argot du peuple, — clignotaient dans un teint pourri de remèdes secrets, un de ces teints où roule une lymphe gâtée qui corrompt la chair qu'elle devrait nourrir. Le poil rare, les épaules étroites, l'épine déjà cassée, quel exemplaire de cet épuisement sans race qui justifierait les colères des ouvriers contre la bourgeoisie, si eux-mêmes, basse canaille nourrie

et rongée des mêmes vices, ne valaient pas moins encore ! Et tous deux, l'obèse Tournade et l'évidé Figon, avaient cette façon de porter l'habit de soirée, ces larges boutons d'or au plastron, ce bouquet à la boutonnière, ce chapeau en arrière sur la tête, uniforme de sottise ou d'infamie, depuis que le caricaturisme génial de *Doux Pays* — ce Goya du macabre et gouailleur sabbat Parisien — a illustré de ses légendes cette tenue du « fêtard » où la correction fait mieux saillir l'abjection. Éclairés par le jour cru de la petite loge, ces deux visiteurs, debout, appuyés contre le mur, tetaient leurs cannes avec un air d'abrutissement, et ils regardaient la petite actrice assise à sa toilette, un peignoir sur ses épaules. Elle faisait sa figure pour le prochain acte, où elle devait paraître soi-disant déguisée — avec le costume même du portrait qui lui valait son surnom dans la pièce, toute en bleu, du satin de ses souliers au ruban de sa chevelure. L'unique chaise longue et l'unique fauteuil montraient une robe étalée et un manteau. Évidemment les personnages s'imposaient à elle sans qu'elle leur eût même dit de s'asseoir, et elle allait les congédier. Ce signe de son indépendance me causa un vif plaisir. J'avais conçu pour ces jeunes gens, à première vue, une antipathie violente, — après cela comment douter des pressentiments ? — surtout pour l'héritier de la bougie Tournade, qui avait échangé avec Jacques un bonjour assez sec. Le sire de Figon, lui, servait à l'auteur en vogue tous les « cher maître » de rigueur et des éloges sur la pièce, imbéciles de platitude. Jacques les accueillait la bouche en cœur. L'encens est toujours bon, si grossier soit-il, et quand la cassolette serait la plus vulgaire des blagues à tabac. Il dodelinait de la tête, indulgemment, jusqu'à ce que le sire de Figon conclût :

— « Enfin, vous êtes mes deux auteurs préférés, vous et... »

Je ne répéterai pas ici le nom du littérateur obscène et outrageusement médiocre auquel le nigaud associait ainsi le pauvre Jacques. Celui-ci eut un demi-haut-le-corps qui faillit me donner le fou rire, tandis que l'actrice interrompait :

— « Allez-vous fermer la boîte à gaffes ?... » fit-elle. « Je vous ai déjà dit que je voulais bien vous supporter, à condition que vous ne parleriez jamais ni de livres ni de théâtre. » Elle avait eu pour apostropher le jeune homme, qui la regarda en ricanant avec stupidité, un coup de gueule dans sa voix d'ordinaire si fine, et elle continua : « Si Molan vous rate dans sa prochaine pièce, il aura de la bonté. Je lui donnerai mes tuyaux sur vous. Savez-vous ce qu'il vient de me conter, Jacques ? Gladys, son ancienne, vous la connaissez, celle que vous appeliez la Gothon du Gotha à cause de ses amours avec les gens *chic* ?... Elle l'avait lâché pour un calicot. Elle vient de lâcher le calicot pour se remettre avec un lord... — On peut de nouveau le saluer, enfin !... nous a dit M. de Figon... Est-ce coquet ?... »

— « Allons, » interjeta Tournade de l'air d'autorité d'un homme de cercle qui ne veut pas laisser manquer de respect à un autre homme de cercle devant de simples gens de lettres ou d'atelier : « vous savez bien que Louis plaisantait, et ce n'est pas gentil à vous de le blaguer... Vous seriez la première à vous désoler, si vous voyiez son nom et son mot dans quelque écho de journal... »

— « A l'autre, » répondit-elle en se tournant vers lui. « D'abord ces messieurs ne sont pas des journalistes ; apprenez à qui vous parlez vous-même, mon petit. Pour un jour que vous n'avez pas bu, vous manquez une riche occasion de vous taire... Et puis si vous n'êtes pas content, vous savez, je suis chez moi ici. »

Elle avait dans les yeux un si mauvais regard en prononçant, avec un accent de plus en plus aigre, ces divers discours d'insolence sans esprit, elle y mettait une si outrageante intention de faire vider la place aux deux jeunes gens que j'en eus un sentiment de honte pour eux et presque de pitié, pour Tournade surtout qui avait un aspect d'homme brutal et grossier, mais d'un homme quand même, avec du sang et de l'orgueil. Il se contenta de hausser les épaules, et de rire, d'un rire aussi gros que lui, sans répondre, tandis que Jacques disait :

— « Nous étions venus vous faire notre compliment, petite Duchesse, mais il paraît que ce n'est pas la soirée aux douceurs... »

— « Pour vous et pour votre ami toujours, » répondit-elle, en tournant vers nous son visage redevenu tendre, et ses jolis yeux brillants disaient, proclamaient, criaient cette autre phrase : « Voilà l'amant que j'aime, et j'en suis fière, et je veux que vous le sachiez, que vous le répétiez, que le monde entier le sache... »

— « Merci, » dit Jacques. Sans doute sa fatuité avait eu sa pâture suffisante. Et il lui déplaisait de triompher trop ouvertement d'un Tournade ou d'un Figon, car il continua : « Vous me permettez, pourtant, une petite critique?... » Camille coula vers lui un nouveau regard maintenant, un peu inquiet, en continuant à mettre du rouge à ses joues avec la patte de lièvre, et il commença de lui formuler deux remarques insignifiantes que je lui avais faites sur le soulignement excessif de deux répliques du rôle... L'une portait sur une façon que l'actrice avait eue de dire à une amie un « je ne lui en veux pas... » en parlant du mari qu'elle aimait ; l'autre, sur un geste devant une écriture reconnue dans l'adresse d'une lettre... Je ne pus m'empêcher d'admirer leur changement de regard et de voix, à tous les deux, au cours de cette petite discussion. Le sérieux soudain de leurs visages montrait combien, malgré sa vanité à lui, malgré sa passion à elle, le réel de leur personne était là, dans la technique de leur art. Ils avaient aboli notre existence à nous trois, Tournade, Figon et moi-même. De leur côté les deux viveurs affectèrent de parler de choses qui les intéressaient, et que nous ne pouvions comprendre. J'entendais des noms de chevaux sans doute célèbres à cette époque : Farfadet, Shannon, Little Duck, Fichue-Rosse, alterner avec les phrases professionnelles de l'écrivain et de l'actrice. Ah ! comme cet avisé de Molan s'était vite approprié les deux pauvres idées que je lui avais données, sans raconter de qui il les tenait ! Son seul ménagement pour mon amour-propre fut de m'appeler à l'appui de sa thèse :

— « Demandez plutôt à Vincent, lui qui a étudié les physiologies... »

— « Hé bien ! » me disait-il en sortant quelques minutes plus tard et sans que les Tournade et les Figon eussent vidé la place, « nous la laissons en proie aux bêtes, comme une martyre chrétienne, quoiqu'elle ne soit ni chrétienne, ni martyre, ni le reste... Tu as vu qu'elle cache un petit voyou, elle aussi, sous son profil Préraphaélite, comme un certain nombre de ses collègues... Maintenant que nous n'y sommes plus, ces deux grotesques vont la gober de nouveau... Passe-moi le mot, il est dans le style de leur conversation à tous trois, sois-en sûr. Quelle singulière machine qu'une femme, pourtant ! On dirait qu'une cloison-étanche sépare l'amoureuse et l'autre... »

— « Elle a souvent ce mauvais ton ? » lui demandai-je, « et eux, pourquoi supportent-ils d'être traités ainsi ?... »

— « Bah !... » répondit-il avec sa modestie habituelle, « elle leur en aurait dit bien d'autres pour me prouver qu'elle n'aime que moi. Car, entre nous, je sais que ce Tournade lui fait la cour. Quant à eux, comptes-tu pour rien le plaisir de dire à leur *bar*, sur le coup de minuit, tout en suçant la paille d'un *drink* : Nous étions chez la petite Favier tout à l'heure, ce qu'elle a été drôle ?... » Puis, comme nous nous trouvions devant la porte de notre baignoire et que je faisais le geste d'entrer : « Mais non ! Mais non ! Tu oublies que nous devons d'abord rendre visite à Mme de Bonnavet... »

— « Où je refuserai l'invitation. C'est entendu. »

— « Où tu refuseras l'invitation... » Il m'avait pris le bras. Un employé nous avait ouvert, avec force salamalecs, la porte de communication entre la scène et la salle, et mon ami continuait, tandis que nous montions ce nouvel escalier : « Pour te récompenser, je vais t'initier au détail du plan qui me dégagera ce soir vis-à-vis de Camille... Tu verras que c'est joliment manœuvré. Avec les femmes, surtout de théâtre, je suis pour les mensonges énormes et simplistes. Retiens la

recette. Ce sont les seuls qui réussissent, parce qu'elles ne croient pas qu'on aurait l'audace de les inventer... Tout à l'heure, au dernier acte, juste au moment où Camille est en scène, on m'apporte une lettre que je fais semblant de lire... Tu y es? Je montre un étonnement, et, vite, je griffonne quelque chose sur ma carte, que je te laisse. Puis je sors... Camille aura tout vu, elle sera inquiète. Elle me jouera sa grande scène avec nervosité. C'est ce qu'il faut. Tu iras ensuite lui porter mon carton, où je lui expliquerai que Fomberteau... tu le connais bien? Non. C'est un des rares critiques qui ne m'ont pas chipoté sur la *Duchesse*, et à cause de cela, Camille l'aime... Bref, que Fomberteau a eu une altercation ce soir avec un confrère et qu'il veut absolument me parler pour que je sois son témoin. Je n'aurai pas pu refuser. Tu lui confirmes cette histoire. Elle te croit, toujours à cause de l'amalgame... Et le tour est joué... Mais Mme de Bonnivet, c'est la loge 32... Nous l'avons dépassée... Bon, la voici. »

Il avait frappé, en disant ces mots, avec la même petite pomme d'or qui lui avait servi tout à l'heure à se faire ouvrir une autre loge, et il avait mis à ce geste autant de discrète déférence cette fois que d'autorité l'autre. Le respect de la fortune, avec ou sans titre, n'est pas la faiblesse des seuls Figon. Un homme en habit noir nous avait ouvert avec un sourire, un léger salut et tout de suite un effacement. C'était Bonnivet, à qui Jacques me présenta, puis à Mme de Bonnivet, puis au vicomte de Senneterre, le rabatteur; et déjà j'étais assis sur la chaise du devant laissée libre par un de ces messieurs. La jeune femme prenait des grains de raisin glacé, dans une boîte, à l'aide d'une petite pince dorée. Elle les mangeait en montrant ses dents si blanches et si minces, avec une espèce de sensualité cruelle. J'entendais le grain candi craquer entre ses lèvres, tandis qu'elle me demandait :

— « Vous allez faire le portrait de la petite Favier, monsieur La Croix? m'a dit Molan. C'est une jolie fille... J'espère que vous lui donnerez une autre expression, par exemple...

Si le cher Maître n'était pas là, je dirais que, lorsqu'elle ne parle pas, c'est vraiment la vache classique qui regarde passer un train... »

Elle avait regardé elle-même, tout en causant, l'homme de lettres à qui elle donnait du « cher maître », comme Figon, mais avec quelle souveraine impertinence. Le sachant l'amant de celle à qui elle appliquait cette vulgaire épigramme, quelle impertinence encore et soulignée par un rire si dur ! Avait-elle assez le rire, la voix de ses yeux, une jolie voix de métal, clairement timbrée, mais implacable, un rire gai, mais pour moi affreusement brutal !... Si l'on ne pouvait — je me répète, car ce fut pour moi la frappante impression de cette première rencontre, — imaginer que de vraies et chaudes larmes germassent dans ces prunelles d'un bleu de pierrerie, on ne pouvait pas davantage imaginer l'étouffement d'un soupir ou la musique d'une tendresse dans cette voix-là, ni une indulgence dans cette gaieté. Pourtant ce qui, à la minute même, acheva de me la rendre antipathique à en souffrir, ce ne fut pas ce qu'elle disait, — une mesquinerie de femme jalouse justifiait sa méchanceté, — ce fut un trait saisissant de toute sa personnalité. Comment trouver des mots pour rendre quelques indéfinissables nuances de physionomie que trois lignes tracées au crayon et deux touches de couleur reproduiraient avec une autre netteté ? Comment dire ce quelque chose d'insensible à la fois et d'énervé, de glacial et de détraqué, si reconnaissable au contraste entre ses paroles persifleuses et son profil mince, presque idéal d'aristocratie native, entre son rire gouailleur et sa bouche fine, entre son port de cou dédaigneux et ses manières volontairement familières ? Cette jolie et délicate tête, d'une grâce hautaine et fragile, qui m'avait, aussitôt, évoqué l'image d'une reine des Elfes, avec le blond cendré de ses cheveux et son teint de fleur, était, je l'ai compris depuis, la victime de l'ennui le plus terrible qui soit au monde, celui qui nous inflige l'insensibilité absolue au milieu de tous les biens du monde, l'incapacité radicale de jouir de quoi que ce soit, quand on possède

tout ce qui fait envie. Depuis, j'ai pensé que le « cher maître » s'était fort sottement trompé sur son compte, et que cet ennui, si analogue à celui d'un viveur vieillissant, venait peut-être de bien des abus, et qu'il y avait une blasée derrière cette ennuyée. J'ai deviné qu'elle avait osé bien des expériences, avec une audace singulière. Mais il n'était pas besoin de ces hypothèses sur les secrets de sa vie pour que le malaise me gagnât. Rien que la directe manière qu'elle eut aussitôt de m'interroger aurait suffi à me donner, à moi qui ne peux pas supporter les questions, un frisson d'insécurité :

— « Il y a longtemps que vous connaissez Molan ? » me demanda-t-elle sans transition.

— « Mais quelque quinze ans, » répondis-je.

— « Est-ce que vous l'aviez jamais vu amoureux autrement que dans ses livres ?... »

— « Vous allez tout de suite l'intimider, madame, » répondit pour moi mon camarade. « Il n'est pas habitué au connétablisme... » Il avait imaginé ce petit mot pour définir le tour d'esprit volontiers blagueur de la jeune femme. J'eus là l'explication de l'erreur d'histoire assez extraordinaire chez Jacques que j'avais redressée. Amiral, connétable, — Mme de Bonnavet confondait tout. Chez tout autre cette confusion eût été de l'ignorance, comme un ton pareil eût été de la mauvaise éducation, simplement. Chez elle, c'était le privilège de la femme supérieure qui porte un nom historique, et a tant d'ancêtres qu'elle ne sait plus leurs titres. Cette prétention à la grande noblesse était sans doute le point faible de cette jolie plébéienne promue à l'aristocratie de par les millions du farinier, son beau-père, et de son père Taraval, le boursier. Car elle sourit à cette flatterie que je jugeai à part moi une platitude. Elle continua, en s'adressant toujours à moi de la bouche, tandis que ses yeux ne quittaient pas Molan.

— « D'ailleurs, je n'ai pas besoin de votre réponse pour savoir que, cette fois, ça y est, et dans les grands prix... Est-ce qu'elle a de l'esprit, cette petite Favier ?... » insista-t-elle.

— « Beaucoup, » ripostai-je vivement. J'étais de bonne foi. Je ne l'eusse pas été que j'aurais répondu de même pour déplaire à cette créature dont le seul accent m'irritait à une étrange profondeur. Je commençai donc un éloge enthousiaste de la pauvre fille que je connaissais à peine et qui venait elle-même de tant me décevoir par ses soudaines vulgarités. Jacques m'écoutait célébrer les louanges de sa maîtresse sur le mode dithyrambique, avec une stupeur que Mme de Bonnivet interpréta dans un sens d'ombrage. Elle n'était pas femme à manquer cette occasion de semer la zizanie entre deux amis. C'est ma pierre de touche pour toutes les natures féminines ou masculines : cet instinctif frémissement de sympathie ou d'antipathie devant les sentiments des autres. Il suffisait que Mme de Bonnivet nous crût unis par une sincère camaraderie, Jacques et moi, pour que cet accord lui donnât la tentation de le fausser :

— « Tiens ! » dit-elle, « le portraitiste serait-il aussi amoureux de son modèle?... Et aujourd'hui nous ne peignons pas plus avant!... » Elle rit de son mauvais rire. Puis, tout d'un coup, ayant tourné la tête pendant qu'elle prononçait cette parodie du beau vers de Dante, elle dit à son mari : « Décidément, Pierre, vous ne faites plus assez d'exercice, vous engraissez... Ça vous donne dix ans de plus que votre âge. Vous devriez prendre exemple sur Senneterre. » Il convient d'ajouter que le rabatteur était, ce soir-là, ciré et raccordé comme un vieux meuble, en sorte que cet éloge de son apparente jeunesse devenait une affreuse ironie. « Allons, » conclut-elle, « ne vous fâchez pas, et en attendant, prenez tous du raisin, il est exquis... »

— « L'aimable enfant ! » me disais-je, tandis qu'elle nous tendait la boîte de fruits avec une mutinerie plus minaudière que gracieuse. « A quelle heure la couche-t-on ? » J'observai qu'au moment où elle avait lancé cette épigramme à son mari, elle m'avait regardé. Ce caractère, sans vérité intérieure, était dominé sans cesse par un double besoin où se manifestaient ses deux misères morales : l'appétit maladif de l'effet à

produire développé en elle par l'abus du succès mondain, l'appétit plus maladif encore de l'émotion à tout prix, résultat des secrets désordres où elle s'était blasée, et de son manque de cœur. Ai-je dit qu'elle était mère et qu'elle n'aimait pas son enfant, interné chez les Pères, pour de longues années? Elle ne pouvait se passer d'étonner, et, elle avait ce goût étrange de la peur, ce singulier plaisir à provoquer la colère de l'homme, cette joie à se sentir frôlée par une menace de brutalité qui est le grand signe de la Nature-Fille. C'est tout l'amour des créatures pour les souteneurs. A défaut de sérieuses occasions, les plus petits enfantillages lui étaient bons pour se procurer ces deux émotions : comme d'esbrouffer un pauvre diable de peintre par des façons si contraires à ses prétentions sociales, et comme d'allumer dans les yeux de son mari, à propos d'un rien, l'éclair de mécontentement que j'y vis passer. Senneterre et Bonnivet se mirent pourtant à rire du même rire que Tournade et Figon dans la loge de la petite Favier. La comparaison s'était imposée à moi aussitôt, comme dans toutes les circonstances où j'ai cotoyé ce que l'argot actuel appelle la Haute. L'actrice et la femme du monde avaient exactement le même mauvais ton. Seulement, ce mauvais ton du délicat Burne Jones trahissait un fond d'âme passionnée, une extraordinaire facilité d'entraînement, au lieu que chez Mme de Bonnivet c'était bien l'intolérable et fantasque caprice de l'enfant gâtée, — mais très fine; car aucune nuance ne lui échappait, pas même l'antipathie d'un indifférent comme moi, ni la mauvaise humeur de son mari déguisée sous ce rire à la Tournade :

— « Mon cher Senneterre, » avait dit simplement Bonnivet, « nous sommes servis. Mais un vieux mari et un vieil ami sont des parapluies sur lesquels il a tant plu!... »

Il y avait, dans ces quelques mots, un singulier mélange d'ironie à l'égard des deux artistes, très nouveaux venus dans leur monde, avec qui causait la jeune femme, et une sourde irritation qui lui procura sans doute à elle ce petit frisson de crainte qu'elle aimait à ressentir. Elle eut pour l'époux, si

gaminement bravé, une œillade de coquetterie presque tendre, et une œillade aussi, pour moi indigne, plus excitante que provocante. J'avais l'heur d'irriter sa curiosité parce qu'elle me sentait réfractaire à sa séduction. Et voici que, changeant de propos et presque d'accent, avec une soudaineté prodigieuse, elle me posa le plus simplement du monde une question sur l'école de peinture à laquelle j'appartenais. Ce lui fut un point de départ pour m'entretenir de mon art, sans grande instruction, mais, chose étrange, avec autant d'intelligence et de bon sens qu'elle avait montré de gouaillerie blagueuse. Elle parla du danger qu'il y a pour nous autres à beaucoup aller dans le monde, et elle en parla comme je pense, avec une vision parfaitement juste des défauts de vanité et de charlatanisme qu'entraîne la fréquentation des oisifs. C'était à croire qu'une autre personne avait remplacé la première. Les deux se ressemblaient sur un point : c'était encore un effet à produire au nouveau venu. Seulement elle avait deviné cette fois les paroles précises qu'il fallait prononcer. Les coquettes froides ont de ces intuitions qui simulent l'intelligence au regard de leurs adorateurs. J'étais trop prévenu déjà pour être la dupe de cette manœuvre et ne pas en discerner l'artifice. Comment ne pas en admirer la souplesse ?

— « N'est-ce pas qu'elle a de la saveur, ma petite Bonnivette ? » fit Jacques Molan lorsque nous eûmes pris congé, « elle est fine et elle comprend tout avant qu'on ait parlé... Mais pourquoi ne t'a-t-elle pas invité à souper ? Car elle s'est mise en frais pour toi... Tu aurais pu voir ça à la mauvaise humeur de Senneterre. A peine s'il t'a rendu ton salut. Le gibier qu'il n'a pas rapporté ne lui convient pas, — ni celui qu'il a rapporté, d'ailleurs... Oui, » continua-t-il avec le ton d'un homme qui soutient une partie très serrée et qui surveille les moindres détails du jeu de son adversaire, « pourquoi ne t'a-t-elle pas invité à souper ? »

— « Et pourquoi m'aurait-elle invité ? » répondis-je.

— « Pour te faire causer sur Camille et moi, donc, » fit-il.
« C'était indiqué. »

— « Après l'éloge que je lui ai servi de la petite Favier, » répliquai-je, « elle n'avait pas grand'chose à me demander. Cet éloge ne lui a pas plu. C'est un excellent signe pour toi, et une raison suffisante de n'avoir pas tenu à le réentendre... »

— « Possible, » dit-il. « Et le mari, comment le trouves-tu ? »

— « Faible de s'être laissé parler comme cela, ce qui m'a étonné, d'ailleurs, avec sa carrure. Il a bien répondu un essai de mot, avec un mauvais regard... Mais faible, je te répète, très faible... »

— « Oui, » reprit Jacques, « ce sont d'étranges rapports, plus étranges que tu ne les imaginerais jamais... Bonnivet, vois-tu, c'est un mari parisien, comme il y en a beaucoup, qui, par lui-même, ne serait d'aucun grand *club*, d'aucun salon, et qui doit toute sa situation de monde aux coquetteries de sa femme. Les maris de cette espèce n'ont pas toujours prémédité cet *alphonsisme* d'un nouveau genre. Mais ils en profitent, et ils se divisent en trois groupes : les nigauds, qui sont persuadés que ces coquetteries demeurent innocentes contre l'évidence, les philosophes qui sont bien décidés à ne jamais vérifier jusqu'où vont ces coquetteries, et les jaloux qui veulent bien profiter de ces coquetteries pour avoir un salon rempli, des diners élégants. Avec cela, ils ont la sueur froide à la seule idée que leur femme prendrait un amant. C'est le cas de Bonnivet... Tous les flirts de la reine Anne, il les accepte. Il leur fait bonne mine. Tu as vu comme il m'a serré la main ? Il assiste, silencieux comme le plus complaisant des hommes, aux petits manèges de sa moitié... Hé bien ! j'ai la conviction que s'il soupçonnait cette femme de la moindre familiarité physique par delà cette familiarité morale, il la tuerait, là, sur place, comme un simple lapin... Elle le sait, et elle en a peur, et c'est pour cela qu'elle le préfère au fond à nous tous et qu'à mon humble avis elle ne l'a sans doute pas trompé encore. Tout arrive, même le bien. Pourtant elle aime à le braver dans ses moments de nerfs. Elle en

avait un tout à l'heure. Camille avait été trop jolie. Entre nous, c'est la vraie raison du souper : elle n'a pas voulu que la petite duchesse bleue fût à ton serviteur ce soir. Et j'y pense : voilà aussi pourquoi elle ne t'a pas invité. Elle a espéré que tu profiterais de mon absence. C'est de la bonne comédie. Molière, où sont tes pinceaux?... »

— « Mais, » lui dis-je, en rêvant à celui des deux personnages à demi muets dont il venait de me tracer ce portrait plutôt tragique, « si telle est ton opinion sur M. de Bonnivet, tu ne dois pas être rassuré pour le jour où tu serais l'amant de sa femme. »

— « Moi? » répondit-il en haussant les épaules. « Mon cher, j'ai fait le calcul... Prendre pour maîtresse une femme quelconque, tu entends, quelconque, c'est toujours courir le même nombre de chances de se rencontrer face à face avec quelqu'un qui tue... Hé! Oui. Réfléchis. Si cette femme est galante, elle a eu des amants qu'elle te sacrifie. Donc... Si elle ne l'est pas, c'est celui qu'elle aura éconduit qui voudra se venger. Donc... C'est à peu près comme de monter en voiture et en chemin de fer, ou comme de boire un de ces verres d'eau fraîche que les chimistes déclarent des bouillons de microbes. Je brave les chevaux emballés, les déraillements, les fièvres typhoïdes et les jaloux, parce que j'aime à aller vite, à me rafraîchir et à m'amuser... Et puis, Mme de Bonnivet connaît son tyran, son Pierre, — il s'appelle Pierre-Amédée-Placide, des noms bien idylliques cependant! — Elle sait ce dont il est capable. Elle s'amuse à l'exciter, savamment, juste de quoi se procurer ce petit frisson de demi-danger. Quand elle voudra sauter le pas, elle s'y prendra comme une toquée raisonnable, — qu'elle est. Les maris ombrageux ressemblent aux bêtes vicieuses. Ce sont celles que l'on monte le plus sûrement quand on les a bien étudiées et que l'on connaît leur tic... Et maintenant as-tu un crayon? — Bon. — Je griffonnerai sur une carte dans la loge. En attendant, laisse-moi arranger avec l'ouvreuse l'affaire du billet à me remettre... »

Nous étions à la porte de notre baignoire. Il s'arrêta, ainsi qu'il venait de le dire, pour échanger quelques mots avec la femme préposée à la porte. Je le vis du coin de l'œil, qui remettait à cette complaisante personne, une lettre quelconque qu'il tira de son portefeuille. Il était rendu en ce moment à sa vraie physionomie de bête de proie, féline et souple, et sa réelle élégance de joli garçon en devenait presque répugnante.

— « Ça y est, » dit-il, « et nous allons applaudir notre amie comme si nous n'étions pas, moi l'auteur et toi le camarade de l'auteur. Nous lui devons bien cela... Pauvre petite ! Elle va être si désappointée ! Tu m'écriras un mot demain, ou tu viendras me voir, pour me renseigner sur sa façon de prendre notre mensonge. Je n'ai pas d'inquiétude sur le résultat. Une femme qui aime ne doute jamais de la vérité. Elle avale l'in vraisemblable comme une carpe avale l'hameçon, jusqu'au bout et un mètre de ficelle avec... »

— « Et si elle devine que je lui mens?... » interrompis-je... J'avais sur le cœur ce *notre mensonge* qui faisait de moi son complice, et j'étais sur le point de lui refuser mon aide. Mais le lui refuser, c'était ne pas revoir Camille le soir même.

— « Elle ne devinera pas... » répondit-il.

— « Enfin, si elle insiste, si elle me demande ma parole d'honneur?... »

— « Tu la lui donneras. Avec les femmes, les faux serments sont permis. Et puis elle ne te la demandera pas... Chut... La voici. N'ayons pas l'air de deux conspirateurs. Dieu ! qu'elle est jolie !... Et dire que j'aurais pu !... Si je faisais la farce à l'autre de lui fausser compagnie?... Mais non, il y a une vieille chanson française là-dessus, et délicieuse :

C'est que la femme qu'on adore
N'est pas celle qu'on a déjà,
Mais celle qu'on n'a pas encore
Et qu'on n'aime plus quand on l'a...

« Avoue que ces quatre vers renferment plus de vérité que

tous les romans d'analyse des coupeurs de cheveux en quatre, tes amis, Claude Larcher et Julien Dorsenne?... »

Il me récitait cette strophe légère d'une voix chantante, avec des larmes presque au bord des yeux, comme s'il eût senti l'infinie mélancolie qu'il y a dans l'inconstance inévitable du cœur, dans la fuite irrésistible des choses. Oh ! ces attendrissements de littérature, qui saura jamais s'ils ne sont pas la plus vraie sincérité des littérateurs ? Camille Favier cependant était rentrée en scène. Elle avait recommencé de jouer, avec une grâce heureuse qui se transforma en nervosité, lorsque l'ouvreuse fut venue, selon le programme du complot, apporter dans notre baignoire le faux billet de Fomberteau. L'actrice faillit n'être pas à sa réplique, lorsqu'elle vit Jacques tirer un crayon de sa poche, griffonner sur sa carte un mot qu'il me remit, puis sortir de la loge. Mais le fourbe avait eu raison. Le trouble profond de la femme ne fit que profiter au jeu de la comédienne. Elle cessa soudain de regarder du côté de la baignoire où son amant n'était plus. Les forces entières de son être parurent concentrées sur son rôle, et, dans la grande scène finale, fort ingénieusement démarquée, de *la Princesse Georges*, elle déploya une puissance de pathétique qui enleva le public dans un délire d'enthousiasme. Alors seulement et comme, rappelée par une salle transportée, elle revenait saluer au bord de la scène, ses yeux se tournèrent vers la loge où j'étais seul. Il y avait, dans ce regard, le joli regret de ne pouvoir offrir ce triomphe à son maître et seigneur. Il y avait un orgueil d'artiste à artiste vis-à-vis de moi. Il y avait surtout une supplication que je ne m'en allasse pas sans avoir causé avec elle, — et, le rideau tombé définitivement, elle s'avança, sans souci d'être observée par ses camarades :

— « Que se passe-t-il ? » me demanda-t-elle. « Où est allé Jacques ? »

— « Il m'a laissé cette carte pour vous, » lui répondis-je évasivement.

— « Montez dans ma loge, » dit-elle, après avoir regardé les quelques mots écrits au crayon, « je veux vous parler. »

Son impatience était si vive que je la trouvai sur la première marche de l'escalier. Elle me saisit le bras aussitôt avec sa main.

— « C'est vrai ? » me demanda-t-elle à brûle-pourpoint, « Fomberteau se bat ? Et avec qui ? Et pourquoi ? »

— « On ne m'a rien dit de plus qu'à vous, » répliquai-je, toujours avec le même vague.

— « Il savait donc que Jacques était au théâtre ce soir ? Ils avaient donc rendez-vous ensemble ? Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? Il n'ignore pas comme je m'intéresse à ses amis et à celui-là entre tous les autres... C'est un si loyal camarade et qui a si bravement défendu *Adèle* et *la Duchesse* ! Vous ne voulez pas que j'é trouve cela étrange ?... »

— « Mais Jacques a paru aussi surpris que vous, » balbutiai-je.

— « Ah ! » me dit-elle, en me serrant le bras plus fort, « vous êtes encore un honnête homme, vous. Vous ne savez pas bien mentir... » Puis, avec un accent profond : « Mais vous ne me vendriez pas non plus votre ami, je le sais aussi, » et, après un silence : « Vous habitez le même quartier que moi, m'a dit Jacques, — attendez-moi, vous me reconduirez... »

Elle avait disparu derrière la porte fermée de sa loge, et je n'avais pas trouvé de mots pour lui répondre, — pas plus à elle que tout à l'heure à Molan. Mon Dieu ! Étais-je assez mécontent de moi-même ? Éprouvais-je des sentiments assez contradictoires dans ce couloir de théâtre, rempli maintenant de cette déroute qui achève les représentations ? C'est auquel, parmi les artistes, s'empaquettera le plus vite pour aller gagner qui un souper, qui sa famille, qui son amant ou sa maîtresse, qui le sommeil. Ce dernier cas est le plus général. Il faut avoir vingt-trois ans et l'âme romanesquement tourmentée que disaient les yeux de Camille, pour ajouter aux émotions si épuisantes de la scène celles de l'entretien qu'elle se préparait à avoir avec moi... Que je la redoutais, cette causerie !

Que je regrettais de ne pas l'avoir esquivée par un prétexte quelconque ! Comme j'étais sûr que, malgré son mot sur mes devoirs d'amitié, cette enfant passionnée essaierait de me faire dire ce que je ne voulais pas, ce que je ne devais pas dire !... Il eût mieux valu peut-être que cette crainte se trouvât vérifiée et que la rouée apparût tout de suite en elle par-dessous l'amoureuse. Pourtant, les regretté-je sincèrement, les minutes singulières de cette nuit-là ? Regretté-je cette promenade à deux, par ce ciel étoilé et froid de janvier, — si inattendue, puisque je ne connaissais pas cette jeune femme, même de nom, à sept heures du soir ; — si innocente, presque niaise, puisque j'étais la diversion improvisée de sa tendresse pour un autre ; — si courte, puisque le trajet du Vaudeville à la rue de la Barouillère n'est pas de plus de trois quarts d'heure. — Et ces trois quarts d'heure comptent pour moi parmi les rares qui fassent lumière sur le fond noir et morne de ma vie. Rien que d'en évoquer le charme disparu vaudrait la peine d'avoir commencé le récit de cette longue et monotone souffrance...

Quoique je fusse bien assuré que Camille ne m'avait pas fait rester pour jouer avec moi la scène de la Camargo avec l'abbé dans *les Marrons du feu*, de ce merveilleux Musset qualifié si sottement de mauvais poète par Molan, mon cœur battait d'un battement plus vif que d'habitude, lorsque la porte de la loge s'ouvrit. Je la vis reparaitre, enveloppée d'une grande mante noire achevée en larges collets souples qui lui élargissaient les épaules. Une grosse fraise de soie noire s'épaississait autour de son cou, et sa tête, coiffée d'une capote d'un bleu sombre, émergeait, presque trop petite. Elle me parut plus grande, plus jeune aussi. Tout de suite, je vis à ses paupières qu'elle avait pleuré, de même que je sentis combien elle était nerveuse, rien qu'à la manière dont elle dit adieu à l'habilleuse. Puis, comme elle s'appuyait sur mon bras pour descendre l'escalier, je lui demandai, croyant l'égayer par cette bénigne plaisanterie :

— « Vous n'avez pas peur de faire causer, en vous en allant ainsi avec un monsieur?... »

— « Faire causer ? » dit-elle en haussant ses fines épaules. « Voilà qui m'est égal. Tout le monde au théâtre sait que je suis la maîtresse de Jacques... Je ne m'en cache pas, vous voyez, et, d'ailleurs, lui non plus... Il ne vous l'a pas dit?... Avouez... »

— « Il m'a dit qu'il vous aimait, » répondis-je.

— « Non, » fit-elle avec son joli sourire triste, qui relevait sa fine bouche un peu à droite et creusait une fossette dans sa joue pâle, « je le connais trop pour croire cela. Il vous a dit que je l'aimais, et il a eu raison. Tout de même c'est gentil à vous de vouloir que je pense qu'il parle de moi tendrement. Je vous répète d'être bien tranquille. Je n'essaierai pas de vous faire causer... Après tout, cette histoire de Fomberteau n'est pas impossible... C'eût été si simple pourtant de ne pas s'en aller sans m'avoir dit adieu. Je m'étais promis une telle joie de cette conduite, ce soir... »

Nous étions sur le trottoir de la rue de la Chaussée-d'Antin, comme elle prononçait cette phrase, suivie d'un long silence. Les femmes qui aiment ont de ces cruautés inconscientes. Mais comment en vouloir à celle-ci de regretter son amant auprès de moi et de me le dire, quand tout son charme était dans cette spontanéité, cette ingénuité intactes de sa nature ? Et puis, je commençais d'être amoureux d'elle, et ce tête-à-tête, même pour me parler d'un autre, m'enlaçait, m'enivrait de cet enchantement de la présence aimée, qui est à elle seule une volupté. La chaleur de son bras faisait affluer mon sang à mon cœur. De quelle pose discrète ce joli bras s'appuyait sur le mien, pourtant, avec une réserve si différente de l'abandon de l'amour ! Mais son pas s'était mis instinctivement en harmonie avec mon pas. Nous marchions d'accord, et cette fusion de nos mouvements, en me faisant sentir le rythme léger de son corps, me révélait aussi qu'elle était, quoique me connaissant bien peu, en pleine confiance. J'éprouvais une

extrême douceur à cette intimité si subite, si complète, si dépourvue de coquetterie. Mon amour-propre n'avait pas plus l'idée de s'en humilier que le sien n'avait eu l'idée de feindre avec moi sur ses relations avec mon camarade. Par la magie mystérieuse de quelle double vue avait-elle deviné, au premier coup d'œil, que je lui serais, auprès de Molan, précisément l'avocat dont elle avait besoin, et aussi qu'elle pouvait sentir, devant moi, en libre sincérité ? Toujours est-il que, dès cette première promenade faite ensemble, d'abord à travers la foule dont s'encombraient le boulevard, puis dans les rues de plus en plus paisibles, jusqu'aux avenues désertes des Invalides et du Montparnasse, notre conversation fut celle de deux êtres profondément, définitivement, absolument sûrs l'un de l'autre. Je n'essaierai pas d'expliquer cette première étrangeté, — prélude et présage de relations où tout devait être anomalie. Moi qui répugne à recevoir des confidences autant qu'à en faire, j'écoutais cette femme de théâtre avec une passionnée, une insatiable avidité de connaître tout de sa vie. Si singuliers que fussent ses aveux, adressés à un étranger, presque à un inconnu, je ne pensais ni à les mettre en doute ni à les taxer d'impudence ou de cabotinage... Et voici que le temps recule, et les mois qui nous séparent de cette heure s'abolissent. Le ciel de la nuit d'hiver palpite à nouveau de fourmillantes étoiles. Nos pas associés, presque conjugués, sonnent sur les trottoirs vides. Sa voix s'élève et s'étouffe tour à tour, avec son timbre si doux. C'est comme une musique que rend son âme en épanchant les paroles où elle s'abandonne. Cette musique, je l'entends encore. Je retrouve ce trouble, à la fois délicieux et douloureux, dont me remplissait chacun de ses mots : ils me paraissaient si touchants, alors que la chère voix les prononçait. Ils me paraissent aujourd'hui si cruellement ironiques. En me les rappelant, je songe à ces jardins de Provence trop tôt fleuris, trop tôt parés de la frêle grâce des corolles — et puis une nuit de gelée brûle les roses, les anthémis et les mimosas, et les massifs qui déployaient au soleil de janvier la fête de leurs couleurs et de

leurs parfums ne montrent plus que des tiges flétries, des bâtons morts, à l'extrémité desquels jaunissent et se recroquevillent des pétales brûlés et des feuilles séchées. Dieu ! Que la vie, la cruelle vie, a tôt glacé de même les fraîches et douces fleurs de sentiment qui s'ouvraient dans ce cœur jeune, et comme mon cœur à moi défaille, lorsque je me rappelle et ses yeux, et ses gestes, et son sourire, et le joli hochement de tête qu'elle avait pour me dire :

— « Oui, quand je peux rentrer avec lui de cette façon, le soir, il sait que je suis heureuse... Et il sait aussi ce que cela me coûte de me procurer cette liberté... D'habitude, maman vient me prendre... Pauvre maman ! Si elle soupçonnait tout !... Jacques n'ignore pas comme il m'est pénible de mentir pour les petites choses, plus peut-être que de mentir pour les grandes. La mesquinerie de certaines ruses vous fait mieux sentir combien c'est vilain et misérable de tromper. Il faut que je raconte que ma cousine vient me chercher et que j'avertisse cette cousine aussi... Non. Je n'étais pas née pour ces roueries... J'aime à dire ce que je pense, moi, et ce que je sens. Et d'abord je ne rougis pas de ma vie. Sans Jacques, j'aurais déjà tout raconté à ma mère. »

— « Et elle ne soupçonne vraiment rien ? » lui demandai-je.

— « Non, » dit-elle avec une amertume profonde, « elle croit en moi. Je suis la revanche de sa vie, voyez-vous. Nous n'avons pas été toujours ce que nous sommes. J'ai le souvenir d'un temps où, petite fille, nous avions un hôtel, des voitures, des chevaux. Mon père était dans les affaires, un des grands coulissiers de Paris. Vous savez mieux que moi ce que c'est : un coup de bourse malheureux et ces fortunes-là s'effondrent... Ce n'est pas son nom que je porte, c'est celui de ma mère quand elle était jeune fille... »

— « Mais Jacques ne m'a rien raconté de tout cela, » dis-je avec un étonnement qui la fit hausser de nouveau ses minces épaules. Quelle désillusion déjà dans ce gentil et triste geste qui disait qu'elle jugeait clairement celui qu'elle continuait de tant aimer !

— « Cette histoire ne l'a sans doute pas assez intéressé pour qu'il s'en souvienne. Elle est si banale, y compris la mort de ce malheureux homme qui s'est tué de désespoir. Ce qui l'est tout de même un peu moins, c'est que maman a sacrifié sa fortune pour que l'honneur de mon père fût sauf. Il est vrai que c'était une fortune qu'il lui avait reconnue par contrat et qui venait de lui. C'est égal. Il n'y a pas beaucoup de femmes, dans ce monde riche que Jacques aime tant, qui feraient cela, pas vrai ? Tout a été payé, et nous sommes restées avec sept mille francs de rente dont nous vivions encore l'an dernier, avant que je n'entrasse au Vaudeville... »

— « Et comment vous est venue l'idée du théâtre dans un pareil milieu ? » lui demandai-je.

— « C'est une confession que vous voulez, » dit-elle, « vous l'aurez. Sait-on jamais pourquoi l'existence tourne comme ceci ou comme cela ? On ne sortirait pas dans la rue si l'on pensait à tous les événements que peut produire une rencontre... » Et elle souriait en disant cette phrase qui éveillait en moi un trop vivant écho. N'était-ce pas une de ces rencontres de hasard qui venait de me la faire connaître, pour le bouleversement de ma paix intérieure, je le pressentais trop ? Et elle continuait :

— « Si je crois à quelque chose, voyez-vous, c'est à la destinée. — Parmi les quelques personnes que nous continuions à voir se trouvait un ami de mon père, grand amateur de théâtre. Il est mort depuis. Il m'entendit, un jour que je ne le savais pas là, réciter un morceau de poésie que j'avais appris par cœur, pour moi seul. C'étaient les vers de *l'Expiation* :

« Waterloo! Waterloo! Waterloo! Morne plaine...

« Tenez, la voilà bien, la destinée. Notre vieil ami m'avait parlé de sa mémoire qui baissait. Il m'avait conseillé de travailler la mienne. Ce petit hasard aura aiguillé ma vie... Il trouva que j'avais déclamé avec justesse ces quelques vers. Comme par jeu, il m'en donna d'autres à apprendre. J'avais quinze ans, et il me traitait comme il eût traité une grande nièce, sans plus de façons... S'il vivait encore, serait-il heu-

reux ou malheureux de ses conseils? Que je me suis demandé cela souvent!... Enfin!... A la suite de cette seconde expérience, il eut une longue conversation avec maman... Nous étions pauvres. Nous pouvions le devenir davantage. Nous n'avions rien à espérer de notre famille, qui a été si dure pour mon pauvre père... Un talent, c'est un gagne-pain, et, aujourd'hui, le théâtre, c'est une carrière, comme la peinture, la littérature... Les temps des préjugés sont passés... — Vous entendez d'ici ces raisonnements de vieux garçon parisien? Vous entendez les objections de maman? Elles ne tinrent pas contre l'autorité que notre ami avait prise chez nous en nous demeurant fidèle. On nous a tant abandonnées, — peut-être un peu par notre faute? Maman a été si fière! Ce qui acheva de la décider, ce fut la joie que je montrai quand on me consulta. Voilà comment je suis entrée d'abord chez un professeur, puis au Conservatoire, d'où je sortais, il y a trois ans tantôt, avec les deux premiers prix... Un stage à l'Odéon, puis le Vaudeville tout de suite... Et vous en savez autant que moi sur Camille Favier... »

— « Sur Mlle Favier, » rectifiai-je, « mais pas sur Camille. »

— « Ah! Camille! » répondit-elle en quittant mon bras, comme si au moment de m'en dire plus long, trop long sur son être intime, un irrésistible instinct de reprise la faisait se reculer. « Camille est une personne qui n'a jamais eu beaucoup de bon sens, et elle en a moins encore aujourd'hui qu'autrefois, » ajouta-t-elle avec ce hochement de tête, mutin et mélancolique à la fois, que je lui ai toujours vu, dans les heures émues. « C'est sans doute que je ressemble à mon cher papa, qui, lui, n'avait pas de bon sens du tout, m'a-t-on raconté, car il avait épousé ma mère par amour, et c'est bien ce que ses frères et sœurs, cousins et cousines, ne nous ont jamais pardonné... Pauvre père et pauvre Camille!... Mais vous le voyez bien, » et cette fois elle sourit, « que je n'en ai pas du tout de bon sens, puisque je vous raconte de pareilles choses après deux heures de connaissance... Et pourtant, j'ai une

théorie, voyez-vous. L'ainitié, c'est comme l'amour : ça y est ou ça n'y est pas, et du premier coup... »

— « Et, de ma part, vous avez deviné que ça y est?... » lui dis-je.

— « Oui, » fit-elle avec une simplicité presque grave, en me reprenant le bras, qu'elle serra contre le sien, et elle continua : « Vous voudriez m'interroger sur mon sentiment pour Jacques? Je l'ai bien deviné, allez, et vous n'osez pas. Et moi, de mon côté, je voudrais vous l'expliquer et je ne saurais pas. Puisque j'ai commencé à tout vous dire, j'essayerai. Il me semble que vous me jugerez moins mal après, et j'ai besoin que vous ne me jugiez pas mal... Il faut reprendre les choses par le commencement... Je vous ai dit pourquoi et comment j'étais entrée au Conservatoire... C'est un curieux endroit, allez, et pas bien connu, où il y a de tout, du très bon et du très mauvais, de la corruption et de la naïveté, de l'intrigue et de la jeunesse, de la vanité exaspérée et de la folie d'art... Durant les années que j'y ai passées, ce fut mon roman à moi, cette folie d'art. Oui, j'ai eu la frénésie, la fièvre d'être un jour une grande artiste... Et j'ai travaillé! Ce que j'ai travaillé!... Et puis, comme on n'a pas dix-huit ans impunément pour rêvasser, ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour regarder, le jour où je suis sortie de là, vous comprenez que si j'étais sage, ce n'était pas de la sagesse d'une ignorante... J'avais vu, je crois, autant de vilaines histoires que j'en verrai dans ma vie. On ne me fera pas la cour plus brutalement que n'avaient essayé certains camarades, ni plus hypocritement que certains professeurs. Je ne recevrai pas de conseils plus dépravés que ne m'en ont donné certaines de mes amies d'alors, ni des confidences plus désenchantantes... Mais le milieu, sur moi, n'a jamais eu beaucoup d'influence. Ce que l'on me dit entre par une oreille et sort par l'autre. Ce que j'écoute, c'est ce que me chuchote la petite voix intérieure, celle qui me parle quand je suis seule. C'est la petite voix intérieure qui m'avait murmuré : — comme c'est beau! — quand je lisais à quinze ans les fameux vers : — *Waterloo! Waterloo!*... —

alors que ma pauvre maman s'extasiait, elle, sur de mauvais bouquins du cabinet de lecture de la place Saint-Sulpice. C'est la petite voix intérieure qui m'avait soufflé de répondre : oui, tout de suite, quand notre vieil ami m'avait parlé de théâtre. C'est la petite voix qui me défendit de succomber aux tentations dont j'étais entourée alors... Ne vous imaginez pas que ce fussent des conseils bien raisonnables, ces conseils de la petite voix. Pensez, quel métier pour une fille de l'âge que j'avais alors : répéter sans cesse ces paroles d'amour, donner à sa voix des accents d'amour, à son visage, à ses gestes des expressions d'amour ! On finit, à ce jeu, par gagner la fièvre des rôles que l'on s'assimile. On veut les avoir éprouvés pour son propre compte, ces sentiments dont on a tant essayé la copie... Enfin, je ne peux pas bien vous expliquer cela, c'est sans doute que j'étais née pour le théâtre, mais je ne peux pas jouer un personnage, sans le devenir ou presque, et quand on sort de dire pour le compte d'un autre :

« Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime !... »

si vous saviez comme on a quelquefois envie de dire la même douce phrase caressante pour son propre compte ? »

— « Hélas ! » lui répondis-je, comme elle se taisait de nouveau, « c'est notre histoire à tous, que vous me racontez là... On a lu dans les livres que cela fait si mal de sentir, et l'on n'a de cesse que l'on ne se soit donné à soi-même ce mal que ces livres dépeignaient comme si douloureux... Il y a une contagion dans les souffrances des poètes. On les imite malgré soi, et l'on est sincère dans cette imitation. Ce qui prouve une fois de plus que le cœur est une machine bien compliquée... »

— « Plus compliquée encore que vous ne le croyez, » fit-elle avec un demi-sourire d'intelligence, « quand il s'agit d'une fille qui vit comme je vivais... Je vous ai dit que j'avais la folie de mon art. Pourquoi avais-je décidé, à part ma pauvre tête, que cet art n'était pas compatible avec la tranquillité bourgeoise d'une existence régulière, et que la prosaïque et monotone vertu est l'ennemie du talent ? Je ne saurais vous l'expli-

quer. Mais c'est ainsi... J'étais convaincue que sans la passion il n'y a pas de grande artiste. Encore maintenant, je ne crois pas que j'aie eu tort... Tenez, ce soir, j'ai joué ma dernière scène comme jamais je ne l'avais jouée. J'avais mal aux nerfs dans tous mes gestes, dans tous mes mots. Et je me donnais par mon rôle. Je me donnais, ah ! follement !... Pourquoi ? Parce que j'avais vu Jacques s'en aller de votre baignoire et que je ne comprenais pas. Si vous saviez ce que j'ai souffert d'angoisse en regardant à ce moment-là la loge de cette affreuse Mme de Bonnivet ! Dieu ! que je la hais, cette femme ! C'est mon mauvais génie et le mauvais génie de Jacques. Vous verrez... Si elle était sortie avant la fin, avec son imbécile de mari, j'aurais pensé qu'elle et Jacques s'en allaient ensemble. Je serais tombée, là, sur la scène... Pardonnez-moi. Je reviens à mon histoire, puisqu'elle ne vous ennuie pas trop... Tous ces sentiments romanesques, indécis, confus, qui remuaient en moi tandis que je piochais ferme mes concours de sortie du Conservatoire, se résumèrent dans un rêve dont je vous supplie de ne pas trop rire... Oui, toutes ces douleurs et toutes ces joies d'amour, toutes ces émotions qui devaient exalter l'artiste et faire de moi la rivale des Rachel, des Desclée, des Sarah Bernhardt, des Julia Bartet, je souhaitais de les éprouver pour quelqu'un qu'elles exalteraient en m'exaltant, pour un homme de génie que j'inspirerais en m'inspirant, et qui écrirait des pièces sublimes que je jouerais ensuite avec un génie égal au sien... Seigneur ! Que c'est difficile de dire ce que l'on sent pourtant avec tant de netteté !... Je cherche un nom dans l'histoire du théâtre, qui vous expliquerait ces chimères mieux que mon pauvre bavardage... »

— « Vous auriez voulu être la Champmeslé, rencontrer Racine, et lui créer *Phèdre* après la lui avoir posée, » l'interrompis-je.

— « C'est cela, » fit-elle vivement. « C'est cela... Oui, la Champmeslé et Racine ; ou bien Rachel avec Alfred de Musset, la Rachel du souper, si elle l'avait aimé... Oui. Rencontrer un écrivain, un poète, qui eût besoin de sentir pour écrire, le faire

sentir, sentir avec lui, incarner les créations de son talent sur la scène, et traverser ainsi le monde à deux, pour aller ensemble à la gloire dans une légende d'amour!... Croyez-vous qu'il en peut tenir du bleu — de quoi faire tous les fonds de ciel de tous vos tableaux — dans la cervelle d'un petit trottin d'apprentie actrice, qui répète son morceau d'examen, au fond d'une vieille rue du faubourg Saint-Germain, à côté de sa vieille mère, en imaginant, pour ses robes, des combinaisons et des arrangements?... C'est une absurdité, une chimère, une folie, qu'un pareil désir. Pourtant cette chimère, j'ai tant cru l'étreindre, cette folie, j'ai tant cru la réaliser, quand le hasard m'a mise sur le chemin de Jacques. Je la réaliserais, — s'il m'aimait seulement, » et, avec un accent profond, elle répéta, elle soupira : « s'il m'aimait? »

— « Mais il vous aime, » lui répondis-je. « Si vous l'aviez entendu me parler de vous, ce soir... »

— « N'espérez pas m'abuser, » fit-elle sérieusement et tristement, « je sais à quoi m'en tenir, allez... Il ne m'aime pas. Il aime l'amour que j'ai pour lui... Et pour combien de temps?... »

IV

Comme les moindres mots de cette conversation sont demeurés présents et distincts dans ma mémoire, avec leur intonation tour à tour gaie ou triste, sentimentale ou persifleuse, désabusée ou attendrie ! Je pourrais continuer d'en noter le détail pendant des pages et des pages, sans me lasser. Il me semble, en les transcrivant ici, sur ce froid et muet papier, que le temps recule, et je me retrouve à la minute où cette causerie prit fin — trop tôt pour mon désir — par notre arrivée devant la maison de la rue de la Barouillère. Je me revois, prenant congé de Camille devant la porte massive,

que le cordon d'un concierge endormi avait tardé à faire tourner sur ses gonds, malgré un carillonnage répété. Je crois entendre ce tintement de la sonnette, comme je crois sentir la chaleur de sa petite main fiévreuse dans les miennes, tandis que je lui disais adieu, et elle m'apparaît, à la lueur du clair de lune, comme un adorable fantôme à jamais évanoui. Elle cligne ses yeux fins que le sommeil va fermer, elle incline sa tête avec un sourire, elle met son doigt sur sa bouche avec un geste de malice, pour me recommander la discrétion sur les confidences qu'elle m'a faites. La petite tête, les hauts collets et la longue mante s'engouffrent dans l'ombre de l'allée. Le battant de la porte retombe avec un bruit sourd. Malgré moi, j'écoute un instant encore. J'entends une main tâtonner, la sienne, et prendre un objet de métal, — le bougeoir qui doit l'attendre chaque soir. — Une allumette craque ; un pas se hâte, son pas ; une autre porte se referme, celle de l'escalier intérieur... Puis rien, et je reprends moi-même le chemin de ma maison, sous le radieux et pâle clair de lune, par les trottoirs déserts de ce coin du faubourg Saint-Germain, rempli, à cette heure, d'un peuple de chats furtifs et de chiens errants. Des sergents de ville en train de faire leur ronde, un fiacre attardé qui rejoint Grenelle, un groupe de rapins qui reviennent de quelque brasserie du boulevard Saint-Michel, — voilà tout ce qui atteste la persistance de la vie parmi les grands hôtels endormis et les couvents éteints, les petites maisons bourgeoises éclairées d'un dernier bec de gaz et les hôpitaux sinistrement noirs. C'est vraiment une des provinces de Paris que ce quartier, si voisin pourtant des populeux boulevards, — comme l'existence paisible de Camille auprès de sa mère était voisine de l'existence passionnée de la petite Favier du Vaudeville. Nous n'avions mis que trois quarts d'heure à revenir du théâtre, de ce pas inégal dont le rythme s'accommode aux lenteurs tour à tour et aux hâtes des confidences. Je ne mis pas moins de temps, l'horloge de l'église Saint-François-Xavier me le révéla par sa sonnerie, à gagner le petit hôtel du boulevard des Invalides où j'habite, quoique

par la rue Rousselet et la rue de Monsieur, il soit lui-même autrement proche. Il est vrai que j'avais erré tout seul indéfiniment dans ce quartier désert, envahi par un trouble sur lequel je ne pouvais guère m'abuser. Cette brûlure soudaine de l'être intime, cette prise et cette reprise interminable des phrases que l'on vient d'entendre, cette obsession à la fois ravie et épouvantée de la pensée, occupée comme de force par une créature à laquelle l'on était, la veille encore, le jour même, parfaitement étranger, — qui a commencé d'aimer sans connaître ces prodromes de la grande folie? C'est le frisson qui annonce la funeste fièvre, cette *malaria* de l'âme, plus longue à guérir que l'autre et plus dangereuse. Les médecins cherchent encore la quinine qui en coupera les accès. Et puis on ne croit pas que la maladie sera si grave. On se persuade que l'on sera plus fort qu'elle, et l'on se tient des raisonnements comme celui que je me tenais en réintégrant le gîte, vers les deux heures du matin :

— « Une nuit de bon sommeil, et demain, ces folles idées seront passées... D'ailleurs, cette enfant est la maîtresse d'un camarade. Je me connais, la seule pensée de leurs caresses m'empêcherait d'en devenir amoureux, si j'en avais l'envie. Et, cette envie, je ne l'aurai pas. Elle m'a ému, ce soir, dans sa vie réelle, comme elle m'avait ému au théâtre, comme elle m'aurait ému dans un roman!... Pure imagination. Demain, je n'y penserai plus, et si j'y pense encore, je ne la reverrai pas, ni elle, ni Molan. Voilà tout. »

Pure imagination? C'est bientôt dit. Mais n'y a-t-il pas un point profond et trop sensible, par quoi cette imagination touche à notre cœur, est notre cœur même? Et quand la grâce d'une femme a blessé ce petit point-là, nous trouvons toujours des motifs pour ne pas rester fidèles au prudent programme du non-revoir. Le fait est que je commençai par n'avoir pas cette nuit de bon sommeil que je m'étais promise, et quand je me réveillai de l'inquiet assoupissement venu avec le matin, je pensais à Camille Favier avec autant d'intérêt troublé que

la veille. « Si j'y pense encore, je ne la reverrai pas, ni elle, ni Molan... » Oh ! la sage résolution, et, tout de suite, je trouvai un prétexte pour y manquer. N'avais-je pas promis à Jacques de le renseigner sur la réussite ou l'insuccès de son mensonge ? Ce ne fut pas, toutefois, sans remords que je me mis en route, dès les dix heures, pour accomplir cette étrange mission. J'avais oublié, durant ma soirée de la veille, qu'à dix heures, précisément, j'avais modèle. Une fille, nommée Malvina, venait me poser mon infinissable *Psyché pardonnée*. Quand je la renvoyai, j'entendis la petite voix intérieure dont, la veille, Camille avait joliment parlé, me chuchoter : « Lâche ! Lâche ! » Et, même sans la petite voix, la seule présence de cette créature ne me démontrait-elle l'absurdité de mon sentiment commençant ? Malvina avait, elle aussi, comme Camille, une tête idéale de madone primitive, et c'était la noce faite fille. Sa bouche au sourire si fin dans le silence ne s'ouvrait que pour débiter de crapuleuses gueulées. Quel conseil de ne jamais croire au charme ensorceleur d'un visage ! Le sort a de ces avertissements que nous repoussons avec la sensation obscure de l'irréparable. Malvina partie, je regardai mon atelier, la toile commencée, ma boîte à couleur, ma palette de travail, — et je sortis, poursuivi par le muet reproche de ces choses. Que ne l'ai-je écouté alors !

J'avais heureusement à traverser, pour gagner la rue Delaborde, où Jacques Molan habite, — derrière Saint-Augustin et la caserne de la Pépinière, — un joli quartier de Paris et qui eut tôt fait de me distraire. Je le connais si bien pour en avoir essayé de nombreuses études, quand j'étais préoccupé, comme disent les critiques d'art qui cherchent dans nos toiles une occasion de théories, d'être « moderne ». Cette sottise-là est finie pour moi, grâce à Dieu. Elle m'a profité tout de même, car si je ne crois plus que la peinture doive reproduire des jeux de lumière sans signification, ni des cadres de vie humaine sans valeur essentielle, j'ai gardé de ces études un goût plus vif, un sens plus affiné de certains paysages, ceux de la Seine, par exemple, des Tuileries et de la place de la

Concorde. J'en aime surtout la couleur d'avant midi, qui leur donne une fraîcheur tendre, des transparences claires d'aquarelle dans un frisson d'éveil actif. Ce matin-là, et les nerfs fouettés par la griserie de la passion naissante, l'eau du fleuve me parut plus fraîche encore; le ton gris-bleu du ciel plus délicat sur les massifs dépouillés; l'eau des fontaines plus jaillissante, avec une plus blanche et plus sonore écume. Mon être surexcité percevait mieux le charme de papillotement et d'intimité que dégage cet horizon d'arbres grêles, de coquettes maisons et d'eaux vivantes. Involontairement, j'oubliais mon ferme propos de sagesse, et mes remords du travail quitté, pour me figurer le renouveau d'âme qui m'eût insufflé une liaison comme celle dont cet assouvi de Jacques Molan faisait si peu de cas. Puis le démon de l'ironie s'emparait de moi, irrésistible :

— « Oui, » me disais-je, ou à peu près, « être aimé d'une femme comme Camille, quel rêve!... Juste assez libre pour donner à son amant de longues heures, celles-ci, par exemple, et pas assez pour absorber son temps; assez artiste pour comprendre les plus délicates nuances d'impression et les plus subtiles; assez naturelle pour s'amuser à ces caprices d'un rien de bohème, si savoureux, quand ils ne sont pas doublés de misère; assez enthousiaste pour qu'il émane d'elle un constant encouragement au travail; et trop spontanée, trop sincère pour vous pousser jamais à cet esclavage du succès, la fatale influence de tant de maîtresses et d'épouses... Et puis quelle adorable amoureuse! Était-il d'une rare nuance d'âme le roman qu'elle m'a raconté hier, et différent de celui qui hante la cervelle de ses petites camarades? Un riche entre-teneur et une forte réclame, voilà l'idéal ordinaire de ces demoiselles... Et il faut que la seule comédienne qui pense autrement tombe du coup sur ce Molan, sur cette froide machine à fructueuse « copie »... Et moi, que me sert-il de la deviner, de l'apprécier ainsi, quand je vais, de ce pas, faire une démarche qui ne peut que contribuer à les rapprocher l'un de l'autre?... Quel absurde hasard m'a fait dîner au

cercle, hier soir, et rencontrer Jacques? Cela devait m'arriver : c'est le symbole de toute notre vie, à lui et à moi... C'est moi qui suis l'amoureux, ou tout près de l'être; il est l'amant. C'est moi qui ai la sensibilité d'un véritable artiste; il en fait les œuvres, et il en a la gloire... En attendant, voici une matinée bien claire que je perdrai, et mon tableau qui n'avance plus... Bah! Je rentrerai tôt, j'enverrai chercher Malvina. Je travaillerai tout l'après-midi. Je réparerai ce temps perdu. Ma commission à peine faite, je me sauve... Je suis assez curieux, d'ailleurs, de voir comment l'animal est installé... Il doit rouler en ce moment-ci sur quatre-vingt à cent mille francs par an... Ça le change d'autrefois, de l'époque où il mangeait chez Polydore à dix sous la portion. »

Il y avait des jours et des jours, en effet, que je n'étais allé chez mon ancien camarade. Tandis que l'ascenseur me hissait jusqu'au second étage, où il habite, d'une grande maison neuve à *bow-windows* garnis de verres de couleurs, je me remémorais les divers gîtes où j'ai connu cet écrivain, aussi habile administrateur de sa représentation officielle que de sa fortune et de son talent, et je refaisais en pensée ses rapides étapes sur le grand chemin de la gloire parisienne. — Ce fut d'abord, au sortir du collège, la petite chambre d'un hôtel meublé, rue Monsieur-le-Prince. Un portrait de Baudelaire, par Félicien Rops, et quelques mauvais médaillons de David, en plâtre, patinés à l'huile, constituaient tout l'ameublement personnel de ce réduit. L'ordre méticuleux des livres, des papiers et des plumes sur la table attestait déjà la volonté ferme du travailleur. Jacques n'avait alors comme ressource qu'une maigre pension de cent cinquante francs par mois, servie par sa seule parente, une vieille grand'mère, qui vivait en province et pour laquelle il se conduisit du moins en petit-fils reconnaissant. Je l'ai vu pleurer de vraies larmes quand elle est morte, — et puis il l'a mise en livre. Chose étrange, c'est le seul de ses ouvrages qui soit franchement mauvais. Serait-ce que le talent d'écrire se nourrit seulement de la sensibilité imaginative, laquelle, pour se réaliser, a besoin de l'expression,

au lieu que la sensibilité réelle s'épuise et s'achève par sa réalité même? Heureusement pour lui, dans ces années de début, il ne peignait que les sentiments qu'il n'avait pas. Son premier volume, d'une facture si élégante et si brutale à la fois, fut, chose invraisemblable, griffonné dans ce logis du quartier Latin. Ce fut ensuite l'entrée dans un journal du boulevard, et aussitôt un changement de domicile montra que l'écrivain entendait bien ne pas végéter dans le même cercle d'étroites habitudes. Il prit un appartement dans un entresol de la rue de Bellechasse, encore sur la rive gauche, mais tout près déjà de la rive droite. Le portrait de Baudelaire y était toujours, pour proclamer la fidélité aux convictions d'art du début, mais encadré de velours et détaché sur des tentures d'andrinople rouge, lesquelles donnaient à ce réduit un air d'asile capitonné. Elles sauvaient le manque de caractère artiste des meubles achetés à tant par mois chez un tapissier complaisant, et tous solides, tous bourgeois, sans aucune autre prétention que la qualité de leur vieux chêne. Le notable commerçant en denrées littéraires que devait être Molan s'annonçait par cette recherche du fauteuil durable, du bureau bien conditionné que l'on ne devra jamais réparer. — Ce fut aussi l'époque d'un vaste divan à coussin, — propice aux crises d'analyse, — du cabinet de toilette plus raffiné et de la tenue plus élégante qui décèle l'homme aimé. — Les visiteuses voilées que l'on rencontrait parfois dans l'escalier expliquaient la raison de cette métamorphose. Le succès augmentant encore, arriva l'époque du petit hôtel de Passy, jugé tout de suite inconfortable. Jacques n'y était pas demeuré un an et demi, que déjà l'opulente et définitive demeure de l'homme établi avait succédé. Je pus m'en convaincre dès l'antichambre où je fus reçu par un petit groom en demi-livrée. Un commissionnaire attendait, que je crus reconnaître pour l'avoir vu stationner dans mon quartier. Le groom m'introduisit dans un vaste fumoir attenant au très petit cabinet de travail, et qui montrait une vitrine remplie de bibelots, tous authentiques : vieilles laques chinoises,

bronzes admirablement patinés du seizième siècle, boîtes en vernis martin, figurines de Saxe, bonbonnières anciennes. Le disparate des objets traduisait l'éternel utilitarisme de Molan. Il pioche sa vente possible, en cas de malheur. Quelques tableaux décoraient les murs, tous modernes, de la modernité la plus outrancière et la plus exaspérée. Encore un placement à deux cents pour cent, la peinture d'un contemporain obscur, et demain il sera peut-être Millet ou Corot. C'est un billet à la loterie, ces tableaux, et à si bon marché ! Molan les avait achetés, pour quelques louis, à de jeunes peintres en détresse, ou reçus en récompense d'un peu de réclame. Et puis, il a toujours eu le secret de se mettre avec l'extrême-gauche littéraire et artistique pour se faire pardonner ses succès. Mais il fallait le connaître comme je le connaissais pour déchiffrer la face de ce fumoir-bibliothèque, destiné à la montre, aux *interviews*, aux après-déjeuners et après-dîners de l'écrivain à la mode. Le trait significatif, c'était l'ordre, toujours implacable, surveillé, méticuleux. Tout le révélait, cet ordre, et d'abord le rangement des livres cartonnés sur les rayons, — et quels livres ! Rien que des œuvres de jeunes confrères, de quoi donner à ceux d'entre eux qui « venaient voir l'arrivé » la flatteuse sensation d'avoir été reliés, chacun dans une couleur appropriée à son talent, — les coloristes en vieux rouge, les élégiaques en mauve, les raffinés en papier japonais. L'éclat battant neuf des menus objets d'argent, destinés à fumer et à prendre du soda et du brandy, à l'anglaise, et admirablement tenus, — la fraîcheur du tapis havane, évidemment enlevé chaque été, — la propreté flamande des vitraux mobiles, des merveilles du plus pur quatorzième, avec de grandes figures sur un fond bleu, réticulé et fleurdelisé, — tout attestait l'œil d'un maître difficile et dont la volonté va du grand au petit détail, sans jamais désarmer. Les propos que l'écrivain m'avait tenus la veille sur son talent de boursier me revinrent à la mémoire, et je pensai qu'étant donné le positivisme de sa nature, il m'avait dit la vérité. D'ailleurs, il entraît lui-même, manicuré,

tubé, rasé, coiffé, sentant bon par tout son corps, l'œil éveillé, la joue fraîche, la lèvre épanouie, vêtu du plus délicieux veston du matin que jamais chemisier de génie ait coupé et soutaché pour un viveur professionnel. Seulement, ce viveur-ci était d'une espèce très particulière, car il tenait à la main une plume d'oie trempée d'encre qu'il me montra en la jetant dans le feu, allumé à tout hasard. Et gaiement :

— « Je t'ai fait attendre?... » demanda-t-il. « J'avais ma troisième page à finir... Encore une, d'ici à midi et demi, et j'aurai gagné ma journée. Tous les jours ces quatre pages, qu'il s'agisse d'un roman ou d'une pièce — voilà ma méthode, » et m'indiquant sur un rayon, dans la petite bibliothèque basse, une large rangée de dos de livres moins coquettement reliés que les autres : « Et voici le résultat... »

— « Et tu peux quitter et reprendre ta besogne comme tu veux? » lui demandai-je.

— « Comme je veux. Affaire de régime, vois-tu. J'ai réglé mon cerveau comme on règle un compteur à gaz. La comparaison te scandalise? Tu n'as pas médité comme moi cette profonde parole d'un maître : — *La patience est ce qui, chez l'homme, ressemble le plus aux procédés que la nature emploie dans ses créations...* Jamais d'à-coup et une régularité presque automatique, c'est le secret du talent. Mais parlons de ton ambassade auprès de Camille, hier au soir... Il y a eu des pleurs et des grincements de dents, n'est-ce pas?... »

— « En aucune façon, » lui répondis-je, non sans éprouver un plaisir à déconcerter sa fatuité, « elle n'a pas même voulu m'interroger, pour ne pas me faire mentir... »

— « Oui, » dit-il en haussant les épaules, « c'est son genre. Toutes les délicatesses, toujours... Nous vivons dans une amusante époque. Tu rencontres chez une femme des sentiments exquis, de la nuance, un cœur délicieusement fin, de la grâce d'esprit? C'est une petite actrice de quatre sous... Une autre a deux cent mille francs de rente, une famille, un nom, de la beauté, une situation de monde, va te promener, c'est une infâme cabotine... Mais si la petite est une roma-

nesque, c'est une romanesque futée. Elle a eu le scrupule de ne pas te faire causer, toi, pour ne pas te demander de trahir un ami. Puis elle s'est adressée au bon endroit pour savoir la vérité. Elle a dépêché à Fomberteau un exprès dès ce matin... »

— « Tu ne l'avais donc pas prévenu ?... »

— « Je comptais passer chez lui en sortant d'ici... Elle a pris les devants. Et Fomberteau qui ne savait rien lui a répondu le billet que voici, » et il tira de sa poche un papier. « Figure-toi la Camille que tu connais en train de lire ce poulet : — *« Chère amie, la peste soit des mystifications et des mystificateurs, pour employer une tournure chère à votre Molière, puisqu'ils ont donné à la duchesse, et à mon sujet, des diables bleus comme son blason. Je n'ai jamais dû me battre en duel. Votre Jacques n'a jamais dû me servir de témoin. Sauf cela, tout le reste est vrai. Rassurez-vous donc sur lui et sur moi, et comme c'est jour de chronique, pardonnez-moi de ne pas aller vous remercier moi-même de votre gentille inquiétude... »* — A quoi Camille a, de sa main, ajouté ce *post-scriptum* : « — *Puisque vous m'avez donné hier une explication qui n'était pas la vraie, j'ai droit à une autre, la vraie, et je l'attends... »*

— « Et à quelle heure as-tu reçu cette lettre ? » lui demandai-je.

— « Il y a quelque vingt-cinq minutes... Le commissionnaire est dans l'antichambre... J'ai voulu t'avoir vu et savoir ce qu'elle t'avait dit. J'aurais dû penser que c'était bien inutile et qu'elle serait avec toi aussi « belle âme » que toi-même... Toujours les sublimes et toujours l'amalgame ! Elle n'aura rien perdu pour attendre. Je vais lui répondre, et de ma meilleure encre... »

— « Je serais curieux, » interrogeai-je, « d'apprendre par quel mensonge nouveau tu te tireras d'affaire... »

— « Moi ? » répliqua-t-il en s'asseyant à une petite table, et sa plume commençait de courir sur le papier, « par aucun... Je lui dis que je n'ai pas la moindre explication à lui donner

et que je ne veux pas qu'elle se permette, une autre fois, des tours comme celui qu'elle m'a joué en s'adressant à Fomberteau. »

— « Tu ne feras pas cela,... » l'interrompis-je vivement. « Cette pauvre fille t'aime de tout son cœur. Elle n'a pas pu supporter le doute. Elle a pensé que tu lui mentais, et elle a voulu savoir la vérité. Voyons, n'est-ce pas naturel?... N'en avait-elle pas le droit, sois juste?... C'est si simple de trouver un autre prétexte... Mais dis-la-lui plutôt, cette vérité, puisqu'elle te la demande, cela lui ferait moins de peine... »

— « Il n'y a qu'une petite objection, » répondit Jacques, et, fermant le billet qu'il venait d'écrire, il pressa le bouton de la sonnette électrique pour appeler le gamin en veste bleue à boutons dorés, auquel il remit la lettre, « c'est que je serais parfaitement heureux si Camille se brouillait avec moi sur ce petit mot... C'est un autre principe, cela, aussi absolu que celui de la régularité du travail. Quand on doit rompre avec une maîtresse, plus le motif de la rupture est insignifiant, plus il est sage... Et mes affaires vont si bien de l'autre côté que je n'ai vraiment plus besoin d'elle pour faire marcher sa rivale... Puisque tu es mon *regardeur*, et que je te sais muet comme un tombeau, j'ai bien envie de te raconter tout, malgré les grandes phrases sur la discrétion, d'autant plus que cette confidence ne compromet que moi, — jusqu'ici.. Il y a précisément du tombeau dans cette affaire, et du tombeau de grand homme — encore !... Enfin, j'ai arraché à Mme de Bonnivet, hier soir, une promesse de rendez-vous... Et dans quel endroit?... Je te le donne en mille. Au Père-Lachaise, devant la tombe de Musset, comme avec l'autre.... Tu ne trouves pas ça de premier ordre?... Du cimetière au fiacre, c'est comme du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas, et du fiacre à certaine garçonnière de ma connaissance, comme avec l'autre, puisque c'est le programme, un second pas... Car tu sais, jamais de femme à domicile. Troisième principe... Dans ces conditions, que Camille se brouille avec moi aujourd'hui, mais tant mieux, tant mieux !... Enfin, ne me fais pas une figure

qui me dise : Mon cher Molan, vous êtes un monstre, et laisse-moi te mettre à la porte — à cause de la quatrième page... »

Si j'avais douté encore du sentiment trop vif que m'inspirait déjà cette charmante Camille, ce doute aurait cessé là, sur place, tant mon émotion fut cruelle devant ce cynique discours. J'aperçus avec trop d'évidence la vérité du drame où je me trouvais soudain engagé comme spectateur, — mais, dans certains duels, de voir menacée une vie très chère rend le témoin plus pâle que le duelliste lui-même. L'amour passionné de la petite Favier servait à Jacques de moyen d'action sur l'amour-propre de la mondaine blasée, coquette et froidement perverse, sans doute, mais élégante, enviée et riche, vers laquelle l'attiraient sa vanité et sa curiosité. Ce cœur de la pauvre comédienne, resté naïf et romanesque malgré la plus désenchantante existence, ce cœur si vrai, — que j'avais senti si vrai, qui s'était ouvert à moi, avec une telle spontanéité, dans une heure de souffrance intime, — allait être brisé, déchiqueté, broyé, entre deux orgueils en train de se battre l'un contre l'autre — et quels orgueils ! Les plus féroces, les plus implacables de tous, celui d'une demi-grande dame et d'un demi-grand écrivain, tous deux gangrenés d'égoïsme par la parade habituelle, desséchés par la constante et détestable étude de l'effet produit, sans laquelle on ne garde pas le prestige incertain de la mode. Par une intuition d'une certitude affreuse, je mesurai du coup la profondeur de l'abîme où roulait, à son insu, mon amie improvisée de la veille. L'extrême acuité de cette vision m'empêcha de répondre à Jacques comme il s'y attendait sans doute, pour se divertir de ma naïveté, en m'indignant. Il m'eût raillé, et sa raillerie m'eût fait mal. Il m'eût dit tout haut le conseil que son énigmatique sourire me donnait tout bas : « Si elle te plaît tant, il y a une place de consolateur à occuper, et tout de suite... » Je peux me rendre cette justice : je ne me la dis pas à moi-même, cette vilaine parole. Je n'y eus pas de mérite, d'ailleurs. A-t-on du mérite à ne pas profaner en soi une image qui ne vous

plait qu'attendrissante et pure ? Et si étrange que puisse paraître ce mot appliqué à une fille dont je savais qu'elle était la maîtresse d'un de mes camarades, je respectais dans Camille cette folie d'illusion par laquelle ses vingt-deux ans jouaient sur une seule carte leur précieux trésor de rêves délicats, de tendresses naïves, de nobles chimères. Je respectais en elle le songe qu'elle m'avait déjà fait songer. Durant cet entretien de la veille au soir, le fond le plus intime de mes mélancolies avait tressailli, à me dire que j'eusse pu la rencontrer un peu plus tôt, au temps où elle ne s'était pas donnée à Jacques Molan, la deviner, lui plaire ; et peut-être la déraisonnable et touchante enfant aurait-elle tourné vers moi ce besoin de tenir, vis-à-vis d'un autre artiste, ce rôle si moqué, si vieux-jeu, de muse et d'inspiratrice. Quel ouvrier de Beauté pourtant n'a pas soupiré vers la présence auprès de lui d'un charmant esprit de femme, d'un cher et dévoué visage où boire du courage aux heures de lassitude, de deux faibles mains, mais sûres, à serrer dans ses mains fatiguées, d'une épaule fidèle où reposer son front tourmenté ?... C'était assez d'avoir associé ce soupir quelques minutes au nom de la maîtresse de Jacques pour que l'espoir d'une banale aventure de dépit avec cette pauvre fille n'eût même pas besoin d'être écartée. Mais de ne pas nourrir un malpropre projet de galanterie n'empêchait pas que ma sympathie à son endroit, déjà malade, n'eût grandi dans cet entretien avec mon camarade. Voilà pourquoi, au lieu d'écrire à Malvina, le modèle, d'après le sage propos formé quelques heures auparavant, je continuai ma visite illogique de la matinée par une visite plus illogique de l'après-midi, et cette imprudente journée s'acheva par une troisième visite, aussi folle. Une crise de déraison commençait. Elle n'est pas finie, puisque ma plume tremblait dans ma main à rapporter les phrases brutales de Jacques Molan. Et sur le point de fixer le détail de ces deux autres épisodes qui achevèrent le prologue de cette tragédie intime, j'ai dû la poser, cette plume. J'avais mal à mes souvenirs, comme on a mal à des blessures mal fermées. Pourtant, par une contra-

diction que je subis sans l'expliquer, — un attrait s'exhale de ces souvenirs douloureux, une magie, un charme. Mon âme a chaud rien que d'y penser.

Cette seconde visite, on le devine, fut pour la pauvre Duchesse bleue elle-même, comme je commençais d'appeler Camille dans les monologues de mon cœur, et j'oubliais la pédante réminiscence qui avait inspiré à Jacques Molan ce sobriquet, pour y faire tenir la grâce tendre, la fantaisiste mélancolie d'un rêve à la Watteau, chimérique et caressant, idéal et voluptueux dans sa pitié. Il n'y avait certes pas plus de différence entre le sentimentalisme que cette jolie enfant m'avait ingénuement confessé la veille et le matérialisme pratique de son amant, qu'entre la somptueuse maison neuve de la place Delaborde, et le très modeste troisième étage de la très modeste rue de la Barouillère où je sonnai vers les deux heures. Les teintes délavées de la façade mal recrépie s'harmonisaient avec la sordidité de la loge, avec la glaciale froideur de l'escalier de bois sans tapis, dont les marches, cirées de plusieurs jours, s'affaissaient vers le mur. Un air de médiocrité minable était comme épandu sur cette vieille bâtisse, et les cartes de visite bourgeoisement clouées aux portes, que j'eus la curiosité de regarder, révélaient trop quelle sorte de locataires abritaient là leur pauvre existence. Elles abondent, dans ces antiques rues du faubourg Saint-Germain, ces pauvres maisons où le loyer le plus haut est de douze cents francs, dernier havre ouvert à toutes les épaves de l'humble vertu bourgeoise. Là, vous croisez sur un palier un vieux général en redingote râpée, dont la rosette résume quarante ans d'abdication quotidienne et de discipline à la Catinat. Ou bien c'est un professeur qui se dirige vers son cours, la serviette gonflée de livres, et qui se tue de répétitions pour doter des filles et soutenir une mère infirme. C'est quelque prêtre âgé, quelque ancien magistrat, qui portent sur leur visage les traces d'une vie tout entière consacrée à des pensées graves. Il était trop naturel que la veuve du coulissier suicidé et ruiné cachât

sa déchéance dans un de ces asiles de gêne décente que je ne visite jamais sans avoir le cœur serré. Ne sont-ils pas un peu mes frères, les hôtes habituels de ces maisons démodées ? Comment ne les saluerais-je pas, d'un regard de sympathie, ces pauvres dupes sociales, — dupes d'une naïveté inguérissable qui leur a fait prendre au sérieux les phrases officielles de cet infâme monde, lequel n'a jamais respecté que l'argent bien ou mal acquis, — dupes d'une sensibilité timide qui les a empêchés de violenter, de brutaliser la fortune ? N'ai-je pas vécu, ne mourrai-je pas dupe moi-même de cet excès de conscience, de ce tremblement craintif qui m'a toujours saisi devant l'action ? Moi aussi, j'ai trop naïvement cru aux menteuses formules des charlatans de l'art. J'ai hésité devant l'œuvre, par scrupule de diminuer, de profaner ma vision intérieure, par désespoir de l'égaliser. Amant passionné de la gloire, j'ai reculé devant les impudeurs de la réclame, et j'aurai traversé la vie en vaincu et en inconnu, — vaincu par mes meilleures qualités, inconnu à cause de mes plus nobles délicatesses. Et Camille, elle aussi, n'était-elle pas ma sœur en sensibilité souffrante ? Chère Camille ! Tandis que j'écoutais la sonnette retentir et s'approcher des pas, toutes mes impressions se résumaient dans cette évidence d'une analogie sentimentale qui m'attendrissaient davantage encore. Je voulais voir dans ce fait que l'actrice déjà connue continuât d'habiter ici, la preuve qu'elle ne m'avait pas menti en me parlant, la veille, de leur vie paisible, à elle et à sa mère, le signe évident d'une absence totale de vanité, un indiscutable témoignage de sa fierté ? Si elle avait cessé d'être sage, du moins elle ne s'était pas vendue à du luxe. Elle s'était donnée à un amour et à une admiration. Hélas ! J'allais bien vite apprendre que cette tentation des grandes élégances parisiennes, trop naturelle à une créature fine et jeune, quand elle les a connues et perdues, faisait encore un des éléments du drame moral qui se jouait en elle !

A travers ces pensées, le pène avait glissé dans la porte, qui s'était ouverte. Une servante, âgée et très simplement vêtue, visiblement une bonne à tout faire, me devisageait. Après

avoir hésité, elle finit par me dire qu'elle allait voir si « ces dames » étaient là, et elle m'introduisit dans un petit salon. Des meubles l'encombraient, trop nombreux pour la pièce. Si j'avais soulevé leurs housses, j'aurais vu que le damas de l'étoffe et la dorure des bois dénonçaient l'opulence ancienne. Une tapisserie assez belle couvrait un des murs. On avait dû en replier les personnages par le bas, pour les adapter à l'exiguïté de cette pièce, dont je touchais le plafond avec la pointe de ma canne. Le piano à queue, la grande pendule de bronze, les candélabres trop hauts avaient, eux aussi, figuré dans l'hôtel du financier. Ces muets témoins de splendeurs évanouies racontaient par leur seule présence la mélancolie de la ruine avec plus d'éloquence que n'auraient fait toutes les phrases. D'ailleurs, je n'eus guère le loisir de méditer sur ce que mon pauvre Claude Larcher, dans ses mauvais jours de pédantisme, eût appelé la psychologie de cet ameublement. Une femme de cinquante ans entra dans ce salon. Je reconnus, au premier coup d'œil, la mère de Camille. Mme Favier ressemblait à son enfant, à la distance d'un quart de siècle, avec une identité des traits dans le vieillissement et la déformation, presque douloureuse. Il y a quelque chose de si triste à se trouver face à face avec le sceptre anticipé d'une jeune et fine beauté que l'on admire, que l'on commence à aimer ! Toutefois, le regard de la mère et celui de la fille avaient une expression si différente qu'elle corrigeait aussitôt cette ressemblance. Autant les yeux bleus de Camille, avec leur prunelle tour à tour trop claire ou trop sombre, trop vive ou trop languissante, révélaient une inégalité passionnée d'âme, des troubles profonds, un déséquilibre intime, — autant le paisible et lent azur des yeux de Mme Favier disait la sérénité passive, l'acceptation résignée, et, malgré tout, heureuse. Oui, c'était l'image de la paix intérieure, que cette veuve d'un boursier tragique. A la voir, comme je la voyais, un peu grasse avec de bonnes couleurs de santé à ses joues pleines, et, sinon élégante, du moins très correcte dans une robe à peu près à la mode, il était impossible de s'imaginer, d'abord que cette

femme eût traversé les épreuves d'un drame de ruine et de suicide, puis que cette irréprochable et tranquille douairière fût une simple mère d'actrice. Nous avons changé tout cela, comme dit l'autre. Avais-je moi-même la tenue d'un peintre de l'ancienne tradition? Et mes camarades l'ont-ils? L'aspirant-clubman, habillé comme une gravure de tailleur, qu'est Jacques Molan, ressemble-t-il davantage aux bousingots de 1810 ou aux bohémiens d'Henry Murger? Mais ne vivons-nous pas dans un temps où une pièce de théâtre qui réussit rapporte, des années durant, le capital et les revenus d'une ferme en Beauce, où un portrait d'Américain se paie des quinze, des vingt, des trente mille francs, où un sociétaire de la Comédie-Française touche des traitements d'ambassadeur, avant de se retirer la boutonnière fleurie du ruban rouge, tandis que les actrices en tournée sont accueillies en terre étrangère par des réceptions de souveraines. La barrière de préjugés — ou de principes, — qui séparait la vie artistique du monde social est abattue. Là-dessus, les progressistes et les démocrates applaudissent. L'exemple de Jacques précisément et mes lectures avaient fini par me convaincre que c'est là au contraire une des pires erreurs de l'époque. L'artiste a toujours gagné à être traité comme un demi-paria. Son goût naturel pour ce qui brille, inévitable rançon de ses pouvoirs d'imagination, a sitôt fait de se tourner en vanité, quand il est la dupe du décor, du luxe, des éloges, de la femme élégante surtout, cette flatterie irrésistible à son amour-propre et à ses sens! Et lorsqu'il ne succombe pas à la tentation, il donne dans l'autre excès, non moins naturel à cette race irritable, et non moins dangereux, celui de l'orgueil révolté et misanthropique... Mais je verse moi-même dans mon défaut à moi, celui de la rêverie indéterminée et indéfinie. Revenons à ce qui reste le vrai correctif de tous les vices, intellectuels et autres : *la Réalité*. J'étais donc assis en face de la respectable Mme Favier, dans le salon aux meubles houssés, la mine penaude de me trouver en tête à tête avec la mère, quand j'étais venu rendre visite à la fille. La veuve me rassura bientôt, en

me tenant une suite de pratiques et bourgeois discours qui convenaient à sa physionomie et à son origine. — J'ai su depuis qu'elle était la fille d'un petit commerçant du nord, épousée pour sa beauté par le romanesque père de la romanesque Camille, à la suite d'une rencontre en voyage. Il y avait chez elle de la Flamande et aussi de la boutiquière. Elle avait assisté à sa vie comme une femme, assise au comptoir dans un magasin, assiste à la vente. Je rends mal une chose humaine que je vois si bien, et qui est si fréquente chez les créatures voisines du peuple : leur sort leur demeure extérieur et impersonnel. Aux jours médiocres de sa jeunesse, Mme Favier avait dû regarder, parler, sentir avec le même calme, — avec le même calme traverser sa période de luxe, — et avec le même calme, elle subissait cette nouvelle et non moins invraisemblable aventure de sa maternité entraînée dans l'orbite de révolution d'une étoile parisienne.

— « Camille va venir, » me disait-elle. « La couturière est là qui lui essaye un corsage... La pauvre enfant ne se sent pas très bien, aujourd'hui. C'est un métier fatigant que le sien, monsieur, et elle a déjà besoin de repos. Nous avons eu tort de ne pas aller aux bains de mer, cette année. Connaissez-vous Yport, monsieur? C'est très joli, très tranquille, nous y avons nos habitudes depuis six étés. J'aime, quand je vais à la campagne, revenir dans les mêmes endroits. Les gens vous accueillent bien. On se sent chez soi... Quand mon cher mari vivait, nous passions tous les ans nos deux mois en Suisse. C'était réglé. Nous partions le 15 juillet. Nous revenions le 15 septembre... Je n'y suis plus retournée depuis. Ce serait pour moi un trop triste souvenir... Vous venez pour causer avec Camille de son portrait... ? »

— « Elle vous en a parlé? Elle ne l'a donc pas oublié? » fis-je.

— « Non, certainement, » répondit la mère, « et j'ai été très étonnée quand elle m'a dit cela, — elle qui est si rebelle à poser, — très étonnée et très contente. Elle m'a dit aussi que vous êtes du cercle des Champs-Élysées, dont était mon

mari. Il a fusionné avec celui de la place Vendôme, je sais. J'ai vu dans le journal que l'on y fait une exposition chaque année. Est-ce que vous avez l'intention d'y mettre le portrait de Camille? Je crois que ce serait excellent pour vous et ce ne serait pas mauvais pour elle... Nous y avons des amis que nous verrons un peu quand nous serons dans notre ancien quartier... Nous attendons que Camille ait signé un engagement définitif. On lui a proposé le Théâtre-Français. Mais comme ces messieurs l'ont laissée aller quand elle venait d'avoir ses deux prix, on lui conseille de leur tenir la dragée un peu haute, maintenant qu'elle est célèbre. Moi, je veux bien. Je ne m'y entends pas. Mais je lui dis toujours : souviens-toi que la maison de Molière est aux autres théâtres ce qu'un grand magasin comme le Louvre et le Bon Marché est à une boutique de détaillants... »

Je ne suis pas sûr de reproduire exactement l'ordre de ces phrases. En revanche, je suis très sûr de leur teneur, et plus encore de l'esprit qui les inspirait, ainsi que les phrases qui suivirent. — Elle était simple jusqu'à en être parfois commune, et confiante jusqu'à en être bavarde, la pauvre Mme Favier. Je l'ai trop éprouvé depuis : c'était le plus sage et le plus solide esprit de carrière, celui d'une femme qui garde du bon sens à travers sa ruine. Ce phénomène est plus rare encore qu'un sentimentalisme de comédienne. D'habitude, ces chutes subites hors de l'Olympe de l'opulence ont pour résultat un effarement moral qui dure le reste de la vie. Les gens ruinés semblent perdre, avec leur argent, toute faculté d'adaptation au cercle étroit d'activité où leur déchéance sociale les emprisonne. Chose étrange! C'est surtout quand leur richesse n'a été qu'un épisode entre deux pauvretés que ce désarroi se produit. Cette alternance de situations est comme une fantasmagorie où le jugement se fausse. Pour avoir résisté à une telle secousse, il fallait que Mme Favier fût profondément, absolument, ce que disaient son sourire jeune, ses joues reposées, les lignes harmonieuses de son visage, une créature

simple et d'un positivisme tranquille, tout le contraire de cette fille dont elle entrevoyait l'avenir comme elle eût entrevu l'avenir d'un fils entré dans l'armée : — sous-lieutenant, puis lieutenant, puis capitaine, puis colonel, enfin général. Conservatoire, Odéon, Vaudeville, Comédie-Française, Pensionnat, Sociétariat, — ces étapes étaient distribuées dans cet esprit de brave bourgeoise, avec une régularité d'autant plus étonnante que son éducation avait dû la façonner à concevoir sur un autre type une destinée de femme. Comment une pareille révolution s'était-elle accomplie dans cette intelligence ? Mais y a-t-il besoin d'explication pour certaines natures dont l'instinct primordial est de se modeler sur les circonstances comme d'autres ont pour instinct de se débattre là contre et de se rebeller ? Le dernier cas était celui de la pauvre Duchesse bleue. Cette différence essentielle entre leurs caractères avait supprimé de tout temps l'intimité réelle entre les deux femmes. Elle n'avaient pas entre elles, elles ne pouvaient pas avoir de rapports vrais. Je m'en rendis trop compte en voyant, après dix minutes de conversation avec la mère, Camille entrer, et son teint si pâle, ses yeux brouillés d'avoir pleuré, le trouble si visible de tout son être que cette mère ne soupçonnait même pas !

— « C'est ton tour maintenant, d'essayer, » dit-elle. « Va, maman... Nous t'attendrons. M. La Croix a bien quelques minutes à nous donner... » Puis, quand la bonne dame eut fermé la porte : « Est-ce que vous avez vu Jacques ? » me demanda-t-elle brusquement.

— « Je suis allé chez lui ce matin », répondis-je.

— « Alors, vous savez que je sais tout ? »

— « Je sais que vous avez écrit à Fomberteau », répliquai-je évasivement.

— « Vous savez sans doute aussi ce que votre ami m'a répondu, quand je lui ai demandé l'explication de son mensonge?... Il vous aura envoyé pour que vous lui rapportiez l'impression que son infâme billet m'aura produite?... Allons, avouez, ce sera plus franc... »

— « Pourquoi me jugez-vous ainsi, mademoiselle? » fis-je avec une douleur qu'elle sentit sincère, car elle me regarda avec étonnement, tandis que je continuais, surpris moi-même des paroles que je m'entendais prononcer : « Vous aviez été plus juste pour moi... Vous aviez compris que certains silences ne sont ni une approbation ni une complicité. C'est vrai que Jacques ne m'a caché ni sa triste ruse d'hier, ni son billet d'aujourd'hui. Je ne lui ai pas caché, moi non plus, ce que je pensais de sa dureté, et, si je viens ici, c'est de moi-même, sous l'impulsion d'une sympathie, que je n'ai pas le droit d'avoir, j'en conviens... Nous ne sommes même pas des amis de vingt-quatre heures. Je l'ai cependant, cette sympathie... Vous m'avez parlé avec une trop noble ouverture de cœur, avec une trop touchante confiance pour que vous me soyez désormais une étrangère... J'ai pensé... Ah! Je ne sais pas ce que j'ai pensé. Je vous ai sentie malheureuse, et je suis accouru vers vous, tout naturellement, tout simplement. Si c'était une indiscretion, vous venez de m'en bien punir... »

— « Pardonnez-moi », me dit-elle avec une autre voix et un autre regard, en me tendant sa petite main brûlante. « Je souffre, et cela rend injuste... Moi aussi, quoique je vous connaisse à peine, je vous porte une sympathie trop vive pour douter de la vôtre... Mais ce billet de Jacques m'a trop blessée. Et trop, c'est quelquefois vraiment trop... Je l'aime, il le sait, et il croit qu'il peut tout se permettre avec moi. Il a tort. Il ne sait pas où il me jette en jouant comme il fait avec mon cœur!... »

— « Ne lui en voulez pas tant de ce qui n'est qu'un accès de colère, » dis-je, épouvanté d'une appréhension où j'ai reconnu depuis une seconde vue : « Vous vous étiez adressée à Fomberteau. Sur le moment, Jacques a été froissé. Il vous a mal écrit. Je suis sûr qu'il le regrette déjà. »

— « Lui? » s'écria-t-elle avec un mauvais rire. « Si vous dites ce que vous pensez, vous ne le connaissez guère... Ce qui me cause le plus de peine, comprenez-moi, ce n'est pas ce qu'il me fait, quoique j'en souffre cruellement. C'est ce qu'il

se fait à lui-même dans l'idée que j'avais de lui... Je le mettais si haut, si haut!... Je voyais en lui un être à part des autres, quelqu'un de rare, d'aussi rare que son talent! Et il faut que je le trouve pareil aux amants de toutes mes camarades de théâtre, aux pires de ces amants, à ceux qui n'ont même pas le courage de leurs infidélités et qui les cachent avec des mensonges de filles, à ceux pour qui l'amour qu'on leur porte n'est qu'une vanité, de quoi se mettre à la boutonnière un sentiment de femme, comme une fleur... Allez, ma passion ne m'aveugle plus, maintenant. Et cela me déchire et il ne soupçonne même pas, lui, si intelligent, la nature de ma souffrance. Est-ce que vous croyez que je ne devine pas que cette coquine de Mme de Bonnavet l'a invité à souper hier au soir ou à la reconduire, ou pire encore?... Les femmes du monde, nous savons ce qu'elles valent, quand elles s'y mettent. Nous avons autour de nous les mêmes hommes qu'elles et ils nous racontent leurs histoires... Ce sont de fières gueuses, quelquefois, allez!... Et Jacques a dit : oui, parce qu'elle a un hôtel, des chevaux, des voitures, des robes de chez Worth, des rivières de cinquante mille francs, des fourrures de trente mille et un *de* devant son nom, qui n'est seulement pas à elle... Vrai! On est trop, trop bête d'avoir du cœur... Mais moi aussi, le jour où je voudrais, j'en aurais, du luxe, puisque c'est ça qui lui plaît à cet écrivain qui a une âme de parvenu. Je n'ai qu'à prendre Tournade, le gros garçon à figure de cocher que vous avez vu dans ma loge, et je l'aurai, l'hôtel, et aussi beau que la baraque à la Bonnavet, et les diamants, et les robes de chez Worth, et le coupé, et les chevaux... Je les aurai, je les aurai... Et il le saura, et ce sera lui qui aura fait de moi une femme entretenue, une fille, et je le lui dirai, et je le lui crierai... Vous croyez que je n'oserai pas?... »

— « Non, vous n'oserez pas, » répondis-je « rien que de le dire vous soulève de dégoût... »

— « Non, » répliqua-t-elle d'une voix sourde, « il ne faut pas me voir meilleure que je ne suis. Il y a des jours où cette

vie brillante me tente. J'ai été riche, voyez-vous. Jusqu'à douze ou treize ans, j'ai eu autour de moi toutes les gâteries que peut donner, à une fille unique, un père qui gagne des cent mille francs par an à la Bourse. Hé bien ! à de certains moments, ce luxe, que j'ai connu me manque. La médiocrité de cette existence si grise, si veule, si vulgaire, m'écœure et m'opprime. Quand on est dans un bureau de tramway à attendre son tour, avec un waterproof sur les épaules et des caoutchoucs aux pieds, pour s'économiser les trente-cinq sous d'un fiacre, on s'impatiente quelquefois, et l'on se dit les mots tentateurs : « Si tu voulais?... » Ah ! quand j'ai du bonheur plein mon âme, quand je peux penser que j'aime et que je suis aimée, que je réalise, que j'étreins mon roman de jeunesse, que Jacques tient à moi comme je tiens à lui, que je resterai mêlée à sa vie et à son œuvre, alors c'est une ivresse de me répondre à moi-même : « Si je voulais?... Hé bien ! je ne veux pas... » Et je souris à ma chère pauvreté, parce qu'elle est aussi ma chère chimère. Mais quand j'ai l'affreuse évidence, comme aujourd'hui, que je suis la dupe d'un mirage, que cet homme n'a pas plus de cœur que le bois de ce meuble, » et elle frappa de son poing fermé sur la petite table où elle s'était accoudée pour me parler, « alors... oh ! alors c'est une autre réponse que je fais à la tentation. « Si je voulais?... » me répétai-je, et je réponds : « C'est vrai, et je suis trop sotte, de ne pas vouloir !... Je ne le serai pas toujours... »

— « Vous le serez toujours, » dis-je en lui reprenant la main, « parce que cette sottise-là consiste simplement à avoir ce que vous croyez que Jacques n'a pas, c'est-à-dire du cœur. Et puis, il en a à sa façon, » ajoutai-je, « vous serez de cet avis, ce soir ou demain matin... »

— « Vous ne me connaissez pas... » répliqua-t-elle, avec un froncement de son joli front et un tremblement de rancune autour de sa fine bouche, redevenue amère. « Il faudra qu'il s'humilie, lui aussi, et qu'il mette des jours et des jours à obtenir son pardon... Vous n'avez vu de moi, hier, que la femme faible et amoureuse. Il y a l'autre, la mauvaise. Vous

venez de la connaître. Et il y a l'autre encore, la fière... N'en soyez pas moins mon ami, » continua-t-elle avec un subit passage de mélancolie dans sa colère. La grâce de cette soudaine volte-face fit flotter l'ombre d'un triste sourire sur ses joues. Elle essuya de son mouchoir deux grosses larmes, et elle ajouta en haussant ses épaules, avec un ton d'enfantillage qui contrastait gracieusement aussi avec son tragique discours de tout à l'heure : « J'entends maman qui revient... Il ne faut pas qu'elle voie que j'ai pleuré... Puisque j'ai la honte de lui mentir, mentons-lui bien... »

Quelle conversation à écouter pour un homme soudain envahi, comme je l'étais depuis la veille, par le plus passionné des intérêts, par un attendrissement si vif, que c'était bien — pourquoi le nier aujourd'hui ? — du véritable amour ! Oui, de l'amour ! Durant les heures de cet après-midi qui suivirent cette nouvelle confidence, si différente de celle de la veille, je ne pus rien faire que d'en reprendre chaque terme en me demandant : « Était-elle sincère?... Serait-il possible que le désespoir la jetât à cet horrible parti?... » Je revoyais le gros Tournade, et le luisant des yeux vairons de cet horrible être, comme détachés en clair sur sa face rouge. J'y discernais maintenant, à la réflexion, une volonté que je n'avais pas su lire la veille, celle du débauché riche et patient qui se pique au jeu et qui s'acharne à une certaine femme. En même temps, je revoyais Jacques Molan tel que je l'avais laissé ce matin, — et son regard à lui, quand il avait parlé de son projet de rupture. Il était impossible cependant qu'il se doutât du degré de responsabilité qu'il encourait. J'essayai de me démontrer qu'il y avait plus d'affectation que de perversité réelle dans sa nature, au demeurant inoffensive, de cabotin littéraire. C'est toujours un enfantillage pour un homme de se montrer, de s'étaler à ce degré, fût-ce, comme celui-là, par calcul et diplomatie. Ne valait-il pas mieux que ses attitudes, mieux que ses paradoxes. Qui sait ? En lui disant simplement, franchement, mon impression sur le mal qu'il pou-

vait faire à cette pauvre fille, ne remuerais-je pas en lui une corde de remords ? Il y a pourtant un honneur sentimental, une propreté, pour tout exprimer d'un mot, trivial mais strictement vrai, dans les choses du cœur, comme il y a un honneur professionnel et une propreté dans les choses d'argent. Que d'anarchistes en théorie reconnaissent en pratique cette propreté pécuniaire ! Ils prêchent la suppression de l'héritage, et ils ne vous feraient pas tort d'un centime quand ils vous rendent votre monnaie. Pourquoi Jacques n'aurait-il pas, lui aussi, un fonds de scrupule et de probité en présence d'une évidente mauvaise action à commettre ou à ne pas commettre ? Ces raisonnements eurent pour résultat qu'après avoir pesé le pour et le contre, avoir résolu de lui parler, puis m'être démontré que cela était ridicule, je passai de nouveau, vers les six heures, le seuil de la place Delaborde. — Molan n'était pas là. J'allai jusqu'au cercle, espérant qu'il y dînerait comme la veille. — Il n'y dinait pas. Devant cette impossibilité de le rencontrer, je voulus du moins causer de nouveau avec celle qui avait été le principe de mes infructueuses démarches, avec cette séduisante Camille Favier dont la frêle silhouette, les yeux bleus, le sourire ému, me poursuivaient d'une obsession d'autant plus irrésistible que je la justifiais par ma pitié. Ce fut le prétexte que je me donnai pour m'acheminer vers le Vaudeville. Et j'arrivai devant le théâtre avant même que le premier acte fût fini. Ma faiblesse me donna un sursaut de honte qui me fit hésiter à entrer. Je me vois encore, contournant la façade en rotonde du théâtre, et tour à tour regardant l'escalier sur le boulevard qui mène à la salle et la porte dans la rue de la Chaussée-d'Antin qui sert d'entrée aux artistes. Enfin, je me décide à franchir le seuil de cette dernière porte, en voyant le public sortir en foule, pour l'entr'acte. — O lâcheté de ces concessions secrètes ! — Et je me heurte, à qui ? à Jacques lui-même.

— « Tu montes chez Camille ? » me demanda-t-il avec une bonhomie où je discernai de la malice, et je crois bien que je rougis pour lui répondre :

— « Non, c'est après toi que je cours depuis la place Delaborde, avec un ricochet du côté du cercle. »

— « Tu venais me plaider sa cause, j'en suis sûr, » dit-il en me prenant le bras. « Je sais que vous avez causé ensemble cet après-midi, et que même tu m'as défendu. Je t'en remercie... Il eût été si légitime que tu essayasses de profiter de la situation ! Mais oui, mais oui. Seulement, tu es un honnête homme, toi... Elle est toute gagnée, cette cause, et nous sommes si réconciliés, ton amie et moi, que demain c'est elle qui viendra dans ma garçonnière, dans mon *aimoir*, comme disait ton ami Larcher. C'est le seul joli mot de ce pauvre diable... »

— « Et Mme de Bonnavet ? » lui demandai-je, ahuri de cette volte-face inattendue.

— « Mme de Bonnavet ! » répondit-il brutalement, « c'est une grue, une simple grue, — *grus officinalis*, — la femme du monde dans toute son horreur. Voilà ce que c'est que Mme de Bonnavet... C'est vrai, je t'avais annoncé notre rendez-vous au Père-Lachaise... Elle y est venue, avec l'idée de me faire grimper au plus haut des ifs entre lesquels nous nous promenions ensemble... Enfin, elle a joué à la coquette, plus froidement dans ce tête-à-tête que si nous avions été à marivauder dans son salon... Comme je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi, nous nous sommes quittés brouillés, ou presque... »

— « Et alors Camille bénéficie du désir dont l'autre n'a pas voulu ? » interrompis-je. « On appelle cela un virement, je crois, en termes de finances. »

— « Tu n'y es pas, » fit-il en secouant la tête. « C'est plus compliqué que cela, un cœur d'homme. Après avoir mis Mme de Bonnavet dans sa voiture, car elle avait eu l'audace — ou la précaution, comme tu le voudras — de venir à ce rendez-vous avec son coupé officiel, je lui ai dit en anglais le mot étonnant de lord Herbert Bohun à Mme Ethorel, quand il eut l'audace de lui faire une déclaration, à la seconde visite : — tu ne le connais pas ? oh ! c'est de premier ordre,

comme insolence et fatuité : *You know, I sha'nt give you another chance...* Vous savez, je ne vous donnerai pas une autre chance... — Et je lui tirai mon chapeau avec trop de tranquillité pour que la sotte pût me croire sincère. Je l'étais bien pourtant. J'allumai un cigare, en regagnant le boulevard à pied, avec une allégresse qui me confondait moi-même. Je venais de découvrir que non seulement je n'aimais pas cette femme, mais qu'elle me déplaisait souverainement. Avec elle, la visite au petit entresol, théâtre habituel de mes plaisirs, aurait été un sport flatteur pour mon amour-propre, sans doute, mais au demeurant une vraie corvée. C'est maigre. C'est sec. C'est prétentieux. Os et chipisme, — mauvaise emplette !... En regard, l'image de l'autre se présenta, et cette demi-infidélité que je venais de lui faire me la rendit adorable par comparaison, si adorable, que je suis entré dans un café pour écrire à ma jolie Camille, et tout de suite, un billet de réconciliation. J'aurais donné mes droits d'auteur de la soirée pour que la Reine Anne me vît, elle qui me croyait sans doute en train de pleurer dans quelque coin les larmes de l'amour blessé et de la vanité humiliée ? C'est ça qui me ressemblerait !... »

— « Et Mlle Favier a répondu à ton billet ? » interrogeai-je.

— « Six pages qui sont un chef-d'œuvre, comme tout ce qu'elle m'écrit, du reste... » fit-il, avec un attendrissement à peine moqueur, « oui, six pages, dont cinq et demie pour me dire qu'elle ne me pardonnerait jamais, et la dernière moitié pour me pardonner à cœur que veux-tu... C'est classique. Mais où vas-tu ? Je croyais que tu montais chez elle... »

— « C'est toi que je cherchais, je te répète, » lui répondis-je. « Je t'ai trouvé. Ce que j'avais à te dire, tu te l'es dit à toi-même. Tu lui rends justice, et tu rends justice à l'autre. Votre dispute est finie. Vous êtes réconciliés et heureux. Il ne me reste qu'à vous bénir... »

V

Je quittai Jacques sur cette plaisanterie lancée avec une gaieté assez bien jouée pour que la peine étrange dont j'étouffais soudain échappât du moins à son ironie. O lâcheté encore ! O inconséquence douloureuse du cœur, toujours la même, malgré l'expérience, malgré le parti pris, malgré l'âge ! J'avais couru après mon camarade, tout l'après-midi, pour le supplier de ne pas trop méconnaître sa pauvre amie en l'abandonnant si brutalement. J'étais venu au théâtre pour exhorter Camille, de son côté, à ne pas juger son amant comme elle le jugeait, tant sa vengeance possible m'avait ému d'anxiété jusqu'au plus intime de mon être. Je devais donc me réjouir de leur réconciliation. Tant mieux si la coquetterie de Mme de Bonnivet avait produit naturellement un résultat que n'auraient sans doute pas obtenu mes conseils... Hé bien ! non ! Que l'actrice eût pardonné à Jacques avec cette facilité de vraie amoureuse me faisait mal à une place encore insoupçonnée, et plus mal encore l'idée de leur rendez-vous du lendemain. Je les voyais dans les bras l'un de l'autre, avec cette imagination affreusement précise que le métier de peintre développe à l'excès chez nous. Cette vision insupportable me contraignait à m'avouer la triste vérité : j'étais jaloux, jaloux sans espérance et sans droits, d'une jalousie enfantine, grotesque, inacceptable. J'allais entrer, j'étais entré dans cet enfer des sentiments faux où l'on éprouve les pires douleurs de la passion sans goûter aucune de ses joies. Que je la connaissais bien, la route maudite ! Au cours de mon existence de cœur, aussi incomplète et incohérente que l'autre, j'avais déjà traversé cette situation dangereuse : j'avais été plus d'une fois l'ami trop tendre d'une femme éprise d'un autre, jamais avec cette soudaineté d'émotion, avec cette ardeur trouble

dans la sympathie que m'inspirait Camille Favier. Il m'était trop aisé de conclure que cette amitié-ci serait aux autres ce que l'empoisonnement d'un alcool chargé d'ivresse est à la griserie d'un joli vin léger qui n'entête pas. Cette évidence me fit si peur que je conclus avec moi-même un pacte solennel. Je me souviens. Je venais de me coucher et je ne pouvais dormir. Je me mis sur mon séant, et là, dans l'ombre, me prenant la main, je me dis tout haut : « Je me donne ma parole d'honneur de condamner ma porte toute la semaine et de n'aller ni chez Jacques, ni au théâtre, ni rue de la Barouillère. — Je travaillerai, et je me guérirai... »

Chacun a dans son caractère des parties fortes qui correspondent exactement à des parties faibles. Celles-ci sont la rançon de celles-là. Mon manque d'énergie dans l'action positive se compense par une rare puissance d'énergie passive, si je peux dire. Incapable d'aller de l'avant avec une certaine vigueur, même lorsque mon plus vif désir m'y pousse, je suis capable d'une endurance singulière dans l'abstention, dans le renoncement, dans l'absence. Dire à une femme que je l'aime, alors que je l'aime, m'étouffe de timidité à croire que j'en mourrai. J'ai pu fuir avec une sauvage énergie des maîtresses passionnément idolâtrées et demeurer sans même répondre à leurs lettres, alors que j'agonisais de douleur, parce que je m'étais juré de ne pas les revoir. Tenir mon serment à propos de Camille était plus aisé. De fait, ces huit jours que j'avais jugés suffisants pour ma guérison s'écoulèrent sans que je lui donnasse, non plus qu'à Jacques, aucun signe d'existence. Les deux amants ne m'en donnèrent aucun non plus. Cette partie du programme fut du moins remplie, mais non la seconde, et la guérison ne vint pas. Il faut dire que cette sagesse dans les actes ne s'accompagna point d'une sagesse égale dans la pensée. Je travaillai bien, mais à quel travail ! J'essayai d'abord, pendant quarante-huit heures, de reprendre ma *Psyché pardonnée*. Je n'arrivai pas à m'y absorber. Le sourire et les yeux de la maîtresse de mon camarade s'interposaient sans cesse entre mon tableau et moi. Je posais mon

pinceau. Je disais à Malvina Ducros, mon stupide modèle à la voix si canaille, aux prunelles si tristes, de prendre un peu de repos, et tandis que cette fille fumait des cigarettes en feuilletant un mauvais roman, mon esprit s'en allait loin, bien loin de l'atelier, et je revoyais Camille. Et puis, ce n'est pas un mythe qu'il faille caresser en imagination, quand on s'efforce de lutter contre un envahissement d'amour, que celui de Psyché. J'avais trop lu de livres, suivant mon habitude, autour de cette fable, pour qu'elle ne remuât pas en moi un incurable fonds de peu vaillantes rêveries. L'idée représentée par cette histoire, cette cruelle affirmation que l'âme ne peut aimer que dans l'inconscience, m'a toujours paru un thème d'inexprimable mélancolie. Hélas ! Ce n'est pas pour les choses de l'amour seulement que la Psyché, emprisonnée et palpitante en chacun de nous, subit cette loi de l'instinct ignorant et obscur. Cette dure loi domine les choses de la religion. Elle gouverne aussi celles de l'art. Croire, c'est renoncer à comprendre. Créer, c'est renoncer à réfléchir. Lorsqu'un artiste, comme moi, souffre d'une hypertrophie de l'intelligence, quand il se sent intoxiqué de critique, paralysé de théories, ce symbole de la Nymphe maudite et vagabonde qui expie dans la détresse le crime d'avoir voulu savoir devient trop vrai, trop vivant. Il ébranle trop puissamment des cordes trop profondes. Je me suis toujours senti attiré par ce sujet, à cause de cela sans doute, et je n'ai jamais pu mener à bien la série des toiles où j'ai commencé de le traiter. Camille Favier est loin, et la *Psyché pardonnée* n'est toujours pas finie. Je voudrais envelopper dans ce tableau trop de nuances. Et alors le moindre prétexte m'a toujours été, me sera toujours bon pour me distraire. La vive impression que je gardais de Camille fut, de tous ces prétextes, le plus doux, celui qui s'éloigna le moins de mon métier de peintre, grâce à l'étrange compromis de conscience dont je m'avisai et que je vais raconter :

— « Puisque je ne puis me retenir de penser à elle tout le long du jour, » me dis-je enfin, « si j'essayais de faire son por-

trait de mémoire ? Goethe prétendait que, pour se délivrer d'un chagrin, il lui suffisait d'en composer un poème. Pourquoi un poème peint n'aurait-il pas la même vertu qu'un poème écrit?... » N'était-ce pas œuvre de poète, en effet, que cette paradoxale et folle entreprise : le portrait, sans modèle, d'une femme aperçue deux fois ? Paradoxale ? Oui. Mais folle ? Non. J'avais, pour fixer sur la toile cette frêle silhouette dont ma rêverie était hantée, mon souvenir d'abord, si précis qu'en fermant les yeux je la voyais devant moi telle qu'elle m'était apparue, — sur la scène, finement, féeriquement touchante de jeunesse et de génie sous son fard, ses mouches, son kohl et sa poudre, avec la toilette bleue de son joli sobriquet ; — puis dans sa loge, tendre et gouailleuse tour à tour, avec le pittoresque autour d'elle du vivant désordre où se devinaient les mille petites misères de la besogne ; — puis le long du mur des Invalides et sous les étoiles de la nuit de décembre, appuyée à mon bras, pâlie, grandie, comme transfigurée par la tristesse de ses confidences ; — chez elle enfin, et tragique de déception frémissante ?... Toutes ces Camilles se fondaient devant le regard intérieur en une image, à peine moins nette que la présence même. Je congédiai Malvina. Je reléguai la *Psyché* dans un coin de l'atelier, et j'esquissai de l'obsédant fantôme un grand crayon à la sanguine. La ressemblance de ce portrait, ainsi ébauché dans la fièvre d'une pitié passionnée, était saisissante. Camille me souriait sur ce fond de papier bleuâtre. Ce n'était qu'une esquisse, à ce point vivante que j'en restai moi-même étonné. Comme toujours, je doutai de mon propre talent, et pour vérifier si ce portrait d'après un souvenir était vraiment réussi à ce degré, j'allai jusqu'à une boutique de la rue de Rivoli où se vendent des photographies de personnages célèbres. Je demandai celle de l'actrice à la mode. Il y en avait six dans la collection. Je les achetai, avec la pourpre à mes joues — je le sentais — d'une timidité ridicule, étant donnés mon âge, mon métier et l'innocence de cette emplette. J'attendis, pour les regarder en détail, que je fusse seul sous les marronniers dépouillés des Tuileries, par

un après-midi voilé de fin d'automne qui s'accordait singulièrement à la nostalgie dont je fus accablé devant ces portraits. Le plus charmant d'entre eux représentait Camille en toilette de ville. Il devait dater de deux ans au moins, d'une époque à coup sûr où elle n'était pas encore la maîtresse de Jacques. Il avait dans les yeux et autour des lèvres, ce portrait de toute jeune fille, une expression virginale, un peu farouche, la réserve pudique et nerveuse d'une âme qui ne s'est pas donnée, — âme d'enfant qui pressent son destin, qui en redoute, qui en désire tout ensemble le mystérieux inconnu. Deux autres de ces portraits représentaient la débutante dans deux rôles tenus à l'Odéon. C'était la même enfant, toujours innocente, mais la volonté de parvenir creusait un pli entre les sourcils, allumait dans les prunelles une lueur de bataille ; et le pli fermé, presque tendu, de la bouche révélait l'anxiété d'une ambition qui doute d'elle-même. Les trois derniers portraits montraient, dans les costumes de *la Duchesse bleue*, la femme enfin née de l'enfant. La révélation de l'amour se devinait aux narines qui respiraient la vie, aux yeux où la flamme du plaisir flottait, légère et brûlante ; et la bouche avait comme la trace, sur ses lèvres plus épanouies, des baisers donnés et reçus. Viendrait-il un jour où d'autres portraits raconteraient, non plus le roman de l'artiste et de l'amoureuse, mais celui de la fille vénale et galante, entretenue par un Tournade, par plusieurs Tournades, à jamais flétrie par l'immonde et vénale luxure?... Et toujours je revenais à la plus ancienne de ces images, à celle dont j'aurais voulu, dont j'aurais pu rencontrer le modèle vivant dans ce même jardin des Tuileries. Toute jeune, pour aller au Conservatoire, qu'elle avait dû, venant de notre commun quartier, le traverser de fois ! Et je ne pouvais plus maintenant que l'imaginer telle qu'elle avait été avant la première souillure, telle qu'elle ne serait plus jamais !

« Poésie, c'est délivrance... » Oui, pour un Goethe, peut-être, ou pour un Léonard, pour un de ces créateurs souverains qui

projettaient, qui incarnent tout leur être intime dans une œuvre écrite ou peinte. Il est une autre race d'artistes, faibles et tourmentés, pour qui l'œuvre n'est qu'une exaltation d'un certain état intérieur. Ils ne se débarrassent pas d'une souffrance en l'exprimant, ils la développent, ils l'enveniment, peut-être, parce qu'ils ne savent pas l'exprimer, en effet, la sortir d'eux tout entière. Ce fut mon cas cette fois encore. Devant ces photographies, mon projet de portrait s'était précisé. Je n'en retins qu'une, la première. C'était la Camille de la dix-huitième année que je voulais évoquer et peindre. C'était son fantôme, le fantôme de celle que j'aurais pu connaître pure et vierge, aimer, épouser peut-être. Portrait de fantôme, — portrait de morte ! Et il se dégagea bien pour moi de ce travail, pendant cette semaine de reclusion et de labeur ininterrompu, cette vague et apaisante douceur qui flotte autour d'une forme de femme à jamais disparue. En analysant, comme à la loupe, les petits détails de ce visage sur cette mauvaise épreuve déjà presque passée, je goûtai des heures d'une volupté d'âme indiciblement attendrissante. Il n'était pas un trait de cette tête ingénue où je ne découvrisse la preuve, évidente pour moi et comme physiologique, d'une exquise délicatesse de nature chez la personne intime dont ç'avait été là, une seconde, la fugitive apparence. La petitesse de l'oreille, joliment lobée et ourlée, disait la race. La soie des cheveux et leur couleur pâle se devinaient à des nuances dans les boucles, comme effacées, comme évaporées, comme fanées. La construction du bas de ce visage se dessinait sous la minceur des joues, fine et robuste. Un rien de sensualité se reconnaissait dans la lèvre d'en bas, légèrement aplatie, et fendue de ce pli qui annonce la grande bonté. Il y avait de l'esprit et de la gaieté dans le nez, très droit, et coupé un peu court par rapport au menton. — Et les yeux ! Ah ! les grands yeux profonds et clairs, innocents et tendres, curieux et songeurs ! A force de les regarder, ils s'animaient, pour mon imagination à demi hallucinée. La petite tête tournait sur son cou, dont l'attache gracile révélait une sveltesse de

statuette dans le reste du corps. Je n'ai jamais mieux compris que dans cette période d'exaltation contemplative combien a raison cette jalousie des Orientaux qui défend les femmes contre cette caresse du regard, aussi passionnée, aussi enveloppante, presque aussi déflorante que les autres. Contempler, c'est posséder. Que je l'ai senti durant ces longues séances passées à fixer sur la toile un si réel, un si trompeur mirage, — le sourire et les prunelles de Camille, son sourire de jadis, ses prunelles aujourd'hui éclairées d'autres feux ! Et que j'ai senti aussi combien le talent chez moi n'est pas à la hauteur de l'âme, puisque l'ivresse de cette possession spirituelle ne s'est pas achevée en une création définitive ! Je n'ai tiré de ces journées qu'une ébauche, quand j'ai vécu les sensations d'un chef-d'œuvre. Du moins j'ai respecté en moi cet accès de la fièvre sacrée, et je n'ai plus retouché, pour le finir, le portrait esquissé pendant cette semaine. Pourquoi ne s'est-elle pas prolongée?...

Pourquoi ? La faute n'en est pas seulement à ma faiblesse. Un incident très simple se produisit, qui ne dépendait pas de ma volonté. Il suffit pour me rejeter au plus fort du drame de coquetterie compliquée et d'amour sincère que je voulais fuir, afin de ne pas y être le confident des tragédies antiques, vanté par Jacques, — un confident blessé pour son propre compte et saignant. A travers les troubles de la journée qui suivit ma présentation aux Bonnivet, j'avais négligé de déposer ma carte chez eux, et négligé de l'y porter, durant ma crise de travail solitaire. Je pouvais donc me croire à l'abri, quant à la Reine Anne. C'est précisément de son côté que m'arriva le prétexte à rompre cette solitude et ce travail, sous la forme vulgaire d'un billet très parfumé, blasonné et griffonné de la plus coquette et de la plus impersonnelle des écritures anglaises, par Mme de Bonnivet elle-même. C'était une invitation à dîner en petit comité, avec quelques amis communs. Que ce billet me fût adressé après l'incorrection de mon attitude, cela prouvait assez que la brouille avec

Jacques n'avait pas duré. La brièveté du délai — le dîner était pour le surlendemain — dénonçait, d'autre part, une invitation improvisée. Un troisième fait ajoutait un caractère d'énigme à cet envoi d'un petit mot, par lui-même aussi banal que l'écriture : comment ne m'était-il pas arrivé ou par Jacques, ou avec quelques lignes de Jacques ? Mon premier instinct fut de refuser. Dîner en ville m'apparaît, depuis des années, comme une corvée aussi insupportable qu'inutile. Les trop nombreux repas de famille auxquels je demeure astreint, — pourquoi ? — les agapes mensuelles des confrères que j'ai la faiblesse de fréquenter, — pourquoi encore ? — deux ou trois amis à la table de qui m'asseoir de temps à autre, — parce que je les aime, — la salle à manger du cercle pour les soirs de trop intense ennui, c'est de quoi suffire, dans une large mesure, au sens social qui s'atrophie en moi avec l'âge. Je finirai, je crois bien, par ne plus me faire faire d'habit qu'une fois tous les trois ans. Dans l'espèce, le dîner auquel me priait la belle et dangereuse Reine Anne valait d'autant plus d'être évité qu'il me replongeait dans le courant d'émotions remonté si résolument, si péniblement. Je m'assis donc à ma table pour écrire un billet de refus, que je cachetai, sur l'enveloppe duquel je posai un timbre. Puis, au lieu d'envoyer cette lettre à la poste, je la mis dans ma poche pour la porter moi-même. Une voiture passait que je hélai, et je jetai au cocher, non pas l'adresse du prochain bureau, mais l'adresse de la maison de Molan, place Delaborde, — cette maison dont je m'étais juré de ne plus passer le seuil. Ne serait-il pas toujours temps d'expédier mon mot de refus après avoir su de Jacques quelle raison avait déterminé cette amabilité de Mme de Bonnavet, dont j'aurais pu dire comme Ségur des promotions d'officiers après la bataille de la Moskova : « Ces faveurs menaçaient ? »

Ce fut dans le cabinet de travail du « jeune et déjà illustre Maître » que le groom à veste galonnée m'introduisit, cette fois. Molan était assis à sa table, un grand bureau de chêne massif, avec de nombreux tiroirs. Une bibliothèque courait

tout autour de cette petite pièce, et le seul aspect des volumes révélait des outils de travail souvent maniés, mais toujours bien remis en place. Pas de poussière. Pas une trace de ce désordre où se retrouve l'écrivain-né, que la poursuite de sa fantaisie interrompt sans cesse dans sa besogne. Un pupitre d'architecte dressé sur deux grands pieds invitait aux hygiéniques séances de composition debout. Une autre bibliothèque, très haute et tournante celle-là, chargée de dictionnaires, d'atlas, de livres de références, de cartons verts à documents, était posée à l'angle du bureau; et l'ordre de ce dernier meuble, avec ses feuillets de papier coupés également, sa garniture d'objets commodes, un classeur pour les lettres répondues et un autre pour les lettres à répondre, finissait de proclamer les habitudes méthodiques d'une besogne quotidiennement mesurée et exécutée. Ces détails de pratique installation étaient trop dans le caractère du bonhomme pour qu'un seul m'échappât, même à ce moment. Aucune œuvre d'art, pas même, sur la cheminée, la pendule-bibelot de rigueur. Celle qui marquait l'heure aux séances de copie était un bon instrument de précision, métallique et net, avec sa boîte de cristal cerclée de cuivre. Quel autre portrait à faire, dans son cadre vivant, dans ce décor secrété par lui, que celui de cet écrivain, absolument étranger à tout ce qui n'est pas son affaire, méthodique comme s'il n'était point un homme à la mode, régulier comme s'il n'était point, et de par son art même, le peintre de tous les troubles, de tous les désordres de l'âme humaine, — assis à cette table de géomètre, avec son masque froid et réfléchi, et sa façon de tenir sa plume, d'un geste volontaire, régulier, mesuré. Afin que ce portrait fût tout à fait typique, il faudrait peindre Molan comme je le surpris, ce matin-là, en train de relire les quatre pages composées, rabotées plutôt, depuis son réveil, par ce charpentier de copie, — quatre petites feuilles couvertes de lignes bien égales et d'une écriture dont toutes les lettres sont formées, tous les T barrés, tous les points posés sur tous les I. Étais-je un envieux, moi

l'homme de tous les à peu près, en notant ces détails avec une irritation en apparence peu justifiée? C'est son droit, après tout, à ce garçon, de ménager sa fortune littéraire, comme il administrerait une maison de rapport. Pourtant, n'y a-t-il pas quelque chose, presque un sens qui se froisse en nous à constater cet indéfinissable mensonge : cette mise en œuvre d'un beau talent, avec un tel égoïsme, tant de calcul à la base, si peu d'unité morale entre la pensée écrite et la pensée vécue? Une autre façon d'être de Jacques me crispait les nerfs. Il me tendait la main avec cette cordialité indifférente qui est la sienne. Il était resté des mois sans me voir avant notre rencontre au cercle, et il m'avait parlé aussi amicalement que si nous nous fussions quittés la veille. Il m'avait raconté les deux aventures qu'il menait d'affilée en ce moment-là, comme à son meilleur, à son plus sûr ami. Et sitôt les talons tournés, ni vu ni connu. Je n'avais plus existé pour lui. Je revenais. Sa poignée de main était la même. Combien je préfère à ces souriants et à ces faciles, les ombrageux, les susceptibles, les irritables, avec qui l'on se brouille, qui vous en veulent et à qui l'on en veut, qui se fâchent contre vous, à tort souvent, de la plus involontaire négligence, mais pour qui l'on existe, pour qui l'on se sent réel, d'une réalité humaine et vivante. Pour les vrais égoïstes, au contraire, on est un objet, une chose, l'égal, à leurs yeux, du fauteuil qu'ils vous offrent d'ailleurs avec le plus bienveillant et le plus vide sourire. On n'a pour eux de réalité que la présence, que l'agrément ou le désagrément qu'ils en éprouvent. Soyons entièrement franc, peut-être n'en aurais-je pas voulu à l'amant de Camille de m'accueillir comme il a toujours fait, avec sa gracieuseté impersonnelle, si je ne l'avais pas trouvé un peu pâle, les yeux un peu battus; et il me fallait bien attribuer cette légère fatigue à ses amours avec la charmante fille dont je venais, durant une semaine, d'évoquer la grâce virginale d'antan, soutenu par le plus passionné des hypnotismes rétrospectifs. Cette impression fut aussi pénible que si j'avais eu sur Camille d'autres droits que ceux du rêve et de la sym-

pathie. J'étais venu pour parler d'elle, au fond, et j'aurais voulu m'en aller sans que même son nom fût prononcé. Ce silence était d'autant plus impossible que, déjà, et les premiers mots de politesse échangés entre nous, j'avais tendu à Jacques l'invitation de Mme de Bonnivet.

— « C'est toi qui m'as fait envoyer ce carton?... » lui demandai-je. « Mais qui y aura-t-il à ce dîner? Que faut-il répondre?... »

— « Moi? » fit-il, après avoir lu la petite lettre et sans me cacher son étonnement. « Non. Je n'y suis pour rien... Il faut accepter, pour deux raisons : d'abord, cela t'amusera, et puis, tu me rendras un vrai service... »

— « A toi?... »

— « Oui. C'est bien simple, » répliqua-t-il avec un peu d'impatience devant ma lenteur d'intellect : « tu ne devines donc pas que Mme de Bonnivet te prie de venir parce qu'elle espère savoir au juste, par toi, mes relations actuelles avec Favier?... J'ai envie de t'appeler *Daisy*, ma pâquerette, comme le jeune homme naïf du *Neveu de ma Tante*. Voyons. Un peu de jugeotte, que diable! C'est vrai, tu m'as lâché de nouveau ces huit derniers jours, et tu n'es plus au courant. Tu me connais assez pour croire que je n'ai pas laissé passer cette semaine sans manœuvrer savamment, dans la petite guerre que nous nous faisons, la Reine Anne et moi?... Quand je dis savamment?... C'est une manœuvre qui ne varie guère dans son fond. La mienne a continué telle que je te l'ai dite : persuader de plus en plus à la dame que j'ai pour cette pauvre Camille une profonde passion.... Je te passe le récit de mes divers stratagèmes, dont le plus simple a été de me conduire, en effet, avec la petite, comme si je l'aimais... Mais la Reine Anne a oublié d'être une bête, et elle est fine, fine, fine... Elle étudie mon jeu... Une faute, une seule, et mon moyen ne prendra plus. Je ne la ferai grimper à l'arbre que si cet arbre n'a pas trop l'air d'un arbre de comédie. »

— « Allons. Je continue à ne pas comprendre. Tu fais la cour à Mme de Bonnivet, voilà un fait. Tu lui parles de ta

passion pour la petite Favier, voilà un second fait. Comment arranges-tu cela? Car faire la cour à l'une, c'est n'avoir pas de passion pour l'autre. »

— « Et le remords, *my dear Daisy*, » interrompit-il, « que tu oublies? Et la tentation? D'abord, rétablissons les *tours*, comme on dit quelquefois dans les journaux. Je ne fais pas la cour à la Reine Anne, je m'arrange pour me la faire faire... As-tu jamais eu un caniche dans ta vie? Oui. Alors, tu l'auras vu, à table, quand tu chipotais une côtelette, te regarder et regarder l'os avec des yeux où l'honnête sentiment du devoir et le glouton appétit du carnassier se disputaient à qui mieux mieux? Hé bien! j'ai ces yeux-là pour la Reine Anne, à chaque nouvelle ruse qu'elle emploie pour me frôler du désir de sa beauté. Puis, l'homme étant supérieur au chien par la vertu, monsieur, — par l'effort sur soi-même, monsieur, — le devoir l'emporte. Je la quitte brusquement, comme quelqu'un qui ne veut pas succomber... Tiens, veux-tu que je te donne un échantillon? Imagine, pas plus tard qu'hier, un coupé qui roule, par le brouillard qu'il faisait, ce que j'appelle un joli petit brouillard d'adultère... Nous nous sommes rencontrés, Mme de Bonnivet et moi, dans un magasin de bric-à-brac où elle allait voir des tapisseries... moi aussi... quel hasard!... les mêmes... quel autre hasard!... Et elle m'a offert de me reconduire... »

— « Dans sa voiture?... » fis-je, interloqué.

— « Tu aurais mieux aimé que ce fût en fiacre? » interrogea-t-il. « Moi pas... Apprenez, *Daisy*, que ces promenades en voiture sont très à la mode chez le demi-castor du monde que j'essayais de vous définir l'autre jour. Il y en a d'innocentes. Il y en a de coupables. Que le public aille donc se reconnaître dans le tas... Tu n'es plus indigné? Je reprends... Nous vois-tu donc dans cet étroit coupé rempli d'un parfum de femme, d'un de ces vagues et pénétrants arômes où se mélangent vingt senteurs : celle des sachets qui ont embaumé dans ses armoires la batiste et la soie molle de sa toilette intime, celle de la poudre dont elle s'est

enveloppée comme d'un fin nuage au sortir de son bain... »

— « Si jamais je fonde une boutique de parfumerie, » l'interrompis-je, « et si je confie à un autre la rédaction de la réclame!... »

Il m'agaçait par ses ironies, et ses indiscretions me semblaient d'un goût si détestable que je voulais y couper court. Sous cette mauvaise épigramme, il me regarda une seconde avec un éclair de fâcherie. Sa bonne humeur fut la plus forte. Il haussa les épaules, et il continua sans relever ma remarque, mais en m'épargnant les dix-huit autres « bouquets ».

— « Nous voilà donc dans cette douce et tiède atmosphère, la Reine Anne et moi... Le brouillard embue les carreaux. Je lui prends la main. Elle ne la retire pas. Je serre cette petite main, qui me rend ma pression. Je passe mon bras autour de sa taille. Ses reins se cambrent comme pour me fuir, en réalité pour me faire sentir leur souplesse. Elle se tourne vers moi, pour s'indigner, en réalité pour m'envelopper de ses yeux fixes et m'affoler. Je l'attire à moi. Mes lèvres cherchent ses lèvres... Elle se débat, et tout d'un coup, au lieu d'insister, c'est moi qui la repousse, moi qui lui dis les : « Non, non, non... » les : « Ce serait trop infâme... » les : « Je ne peux pas *lui* faire cela... » coutumiers à son sexe ; moi qui fais arrêter la voiture, moi qui me sauve !... Avec une maîtresse, dans un autre coin de Paris, qui vous aime, qui vous plaît, à qui apporter le désir éveillé par sa rivale, ce jeu-là est vraiment le plus délicieux des sports... Et que la Reine Anne s'y soit laissé prendre, c'est très naturel. Se sentir désirée passionnément et fuir de même, c'est de quoi provoquer les pires folies chez une femme un peu corrompue et un peu froide, un peu vaniteuse et un peu curieuse... »

— « Alors, si je t'ai bien compris, mon rôle, dans le dîner de demain, consisterait à mentir dans le même sens que toi, quand Mme de Bonnavet me parlera de Camille ? Dans ce cas, il est inutile que j'accepte cette invitation. Je ne commettrai pas cette vilénie. »

— « Vilénie est dur. Et pourquoi, miss Pâquerette ? » demanda Jacques en riant.

— « Parce que je me ferais un remords de contribuer au succès de cette malpropre intrigue, » répondis-je en me fâchant tout de bon, tant ce nouveau rire m'énervait. « Que Mme de Bonnivet trompe ou ne trompe pas son mari, cela m'est profondément égal, et profondément égal aussi qu'elle ou toi vous vous piquiez aux scélératesses du jeu que vous jouez. Mais quand je rencontre un sentiment vrai, je lui tire mon chapeau, et je ne lui marche pas dessus. Ce sentiment vrai, Camille Favier l'a pour toi. Je l'ai entendue me parler de son amour, quand je l'ai reconduite le soir où tu es allé souper avec ta coquine. Je l'ai vue, le lendemain, quand elle eut reçu ta cruelle réponse. Elle est sincère comme de l'or, cette fille. Elle t'aime avec tout son cœur. Non, non, et non, je ne t'aiderai pas à la trahir, d'autant plus que la crise est plus grave que tu ne l'imagines... »

J'étais lancé. Je continuai, racontant, avec tout ce que je pouvais trouver en moi d'éloquence, ce que je lui avais tu huit jours auparavant : les troubles devinés chez la jolie actrice, ce qu'il avait été, ce qu'il était pour elle, l'idéal de passion et d'art qu'elle avait cru réaliser dans leur liaison, les tentations de luxe qui l'entouraient, le crime que c'est de provoquer la première grande déception d'un être humain. Enfin je dépensai à défendre la petite Duchesse bleue dans le cœur de son amant toute la chaleur de l'amour malheureux que je sentais moi-même pour elle. Et j'en étais si jaloux ! — Douloureuse anomalie sentimentale que Jacques ne discerna point, malgré sa finesse. Il ne vit dans ma protestation que la déplorable naïveté dont il me croyait à jamais contaminé, et il me répondit avec un sourire, plus indulgent encore qu'ironique :

— « L'avais-je prédit que vos sublimes s'amalgameraient ? T'en a-t-elle conté, dans les deux heures peut-être ou trois que vous vous êtes vus ? Ce n'est pas un bateau qu'elle t'a monté, c'est une escadre, une flotte, une Armada ! Hé ! mon ami, crois-tu que je ne l'ai pas regardée sentir, moi aussi, notre petite Duchesse bleue ? C'est parfaitement vrai qu'elle était sage avant de me rencontrer. Mais, comme elle s'est

jetée à ma tête la première et qu'elle savait parfaitement où elle allait, toute sage qu'elle fût, tu me permettras de n'avoir pas de remords, d'autant plus que je ne lui ai jamais caché que je ne lui offrais qu'une fantaisie et que je ne l'aimais pas d'amour. J'ai ma loyauté, moi aussi, avec les femmes, quoi que tu en penses. Seulement je la place à ne pas les tromper sur la qualité de la petite combinaison à laquelle je les convie en les courtisant. C'est à elles de l'accepter avec ses conséquences. Et d'un... Aujourd'hui, si Camille éprouve la tentation du luxe, cette tentation — que je trouve toute naturelle, entre parenthèses — n'a rien à faire avec son idéal déçu. Elle se donne à elle-même ce joli prétexte, et je trouve cela très naturel encore. Elle est à peu près aussi sincère que les jeunes filles qui font un solide mariage d'argent en s'excusant sur un premier amour trahi. Et de deux... Hé! qu'elle le prenne, son amant riche, tu peux lui en donner la permission de ma part, et qu'il lui paie les robes de chez Worth, les chevaux et les voitures, le petit hôtel et les bijoux! Qu'elle le prenne, cet après-midi, demain, et, je te le jure, je n'aurai pas plus de remords que d'allumer cette cigarette. Ça m'amusera même, quand elle se sera *entournadée* ou *enfigonnée*, d'avoir un renouveau d'histoire avec elle. Et de trois... En attendant, accepte l'invitation de Mme de Bonnivet. Tu dîneras bien, ce qui n'est jamais à dédaigner, et puis tu contrecarreras ma malpropre intrigue, comme tu dis, tant que tu voudras. En amour, c'est comme aux échecs. Rien ne m'amuse comme de jouer la difficulté... D'ailleurs, je suis un sot de supposer, même un instant, que tu puisses ne pas aller chez la Reine Anne. Tu iras, entends-tu, tu iras. Je le vois dans tes yeux... »

— « Et à quoi? » lui demandai-je un peu confus de sa perspicacité. C'était vrai que je sentais ma résolution de refus déjà détruite par sa seule présence.

— « A quoi? Mais à ton regard pendant que tu m'écoutes... Est-ce que tu aurais cette attention si cette histoire ne t'intéressait déjà passionnément? C'est-à-dire que tu nous inven-

terais plutôt tous les trois, Camille, Bonnivette et moi, que de te passer de nous connaître... Je te l'ai dit l'autre jour, moi : tu es né regardeur et confident. Tu as été le mien. Tu es devenu, du coup, celui de Camille. Il faut que tu deviennes celui de Bonnivette. C'est écrit. Tu les recevras, les confidences de la femme du monde. Tu les re-ce-vras, et tu y croi-ras!... » insista-t-il en détachant les syllabes, et il conclut : « Ce qui sera la punition de tes blasphèmes. Mais, j'y pense. Le portrait de la Duchesse bleue, quand le commençons-nous?... »

Il faut croire que ce diable d'homme n'avait pas tort dans cette nouvelle fatuité de « regardé », et qu'en effet son aventure m'hypnotisait d'un irrésistible magnétisme. Car je sortis de chez lui ayant écrit, à son bureau, avec sa plume et sur son papier, une lettre d'acceptation pour Mme de Bonnivet. Et d'un!... comme il disait en agitant son index dressé, où brillait une grosse émeraude, avec un certain geste si à lui. J'avais fait pire. Malgré le spasme d'irraisonnée et morbide jalousie qui me serrait le cœur, chaque fois que je pensais aux rapports de Jacques et de sa maîtresse, je venais de prendre rendez-vous pour commencer ce portrait promis, non plus celui de la Camille idéale et rêvée, mais de la vraie, de celle qui appartenait à cet homme, qui lui donnait sa bouche, sa gorge, qui se donnait à lui tout entière, et ce rendez-vous de pose, nous l'avions fixé dans mon atelier pour le lendemain même du jour où j'aurais dîné chez les Bonnivet!

Ces deux faiblesses, je m'en repentai déjà dans l'escalier de la maison de la place Delaborde, pas assez, hélas ! pour remonter chez Jacques et lui reprendre mon billet, qu'il s'était chargé de faire tenir à la Reine Anne. Mon remords augmenta lorsque aussitôt franchie la porte de mon atelier, j'aperçus la tête de Camille ébauchée sur mon chevalet. Délicieuse de vie fantômatique et inachevée, elle me souriait du fond de la toile sans cadre. « Non, tu ne m'achèveras jamais... » me disait-elle avec ces yeux tristes, cet ovale amaigri, cette bouche plissée d'un sourire de mélancolie. Et c'est positif que

ni ce soir-là ni durant les heures qui suivirent je n'eus le courage d'y toucher, à cette pauvre tête, — ni depuis. L'enchantement était brisé. Je les passai d'ailleurs dans une agitation singulière, ces heures qui suivirent. J'étais repris par la fièvre de la passion naissante, et, cette fois, je n'avais plus ni l'espoir ni la volonté de lutter. Je sentais que cette semaine de renoncement et de reclusion en tête à tête avec la Camille idéale m'avait donné les seules joies que cette passion, si fausse, si condamnée d'avance, dût jamais me donner. Ces joies auxquelles je renonçais m'étaient symbolisées par ce portrait chimérique. Je me rappelle, je passai à le contempler la journée qui précéda le diner chez Mme de Bonnivet. Puis, lorsque l'instant de partir fut arrivé, je voulus dire un adieu à ce tableau, lui demander pardon plutôt. J'éprouvais devant ce cher portrait de rêve, avec qui j'avais passé une douce et romanesque semaine, le même intime remords que s'il eût été l'image, non pas d'une chimère, mais d'une fiancée réellement trahie. Je me vois encore tel que je m'apparus à moi-même dans la grande glace de l'atelier, l'habit ouvert sous la fourrure, et marchant comme un coupable vers cette toile que j'allai cacher, après l'avoir contemplée une dernière fois, dans une soupente attenante et en la tournant contre le mur. Cette Camille Favier de ma fantaisie ne disparaissait-elle pas pour céder la place à une autre, aussi jolie, aussi touchante peut-être, mais qui n'était plus *ma* Camille ? Allons, encore un soupir, mon doux fantôme, encore un regard, et rentrons dans la réalité !... La réalité, c'était un fiacre qui m'attendait à la porte, pour me conduire, par une pluie battante, vers la rue des Écuries-d'Artois, où habitait la rivale mondaine de la jolie actrice. Que dirait celle-ci quand Jacques lui apprendrait que j'avais dîné là ? Car il le lui apprendrait, ne fût-ce que pour s'amuser de mon embarras. Et puis, qu'allait en dire Mme de Bonnivet elle-même ? Pourquoi m'avait-elle invité ? Qu'en savais-je au fond ? Que savais-je d'elle, sinon que sa vue m'avait donné un vif mouvement d'antipathie et que Jacques m'avait raconté à son propos d'assez vilaines choses ?

Mais mon antipathie pouvait se tromper, et quant à Jacques, se méprenant, comme il faisait, sur Camille Favier, peut-être se méprenait-il également sur l'autre. « Si pourtant, » me disais-je, « cette coquette s'était laissé engluier au piège? C'est bien peu probable, » me répondais-je, « étant donné le bleu si dur de ses yeux, la minceur de ses lèvres, l'acuité de son profil, la sécheresse orgueilleuse de sa physionomie... Et cependant !... »

C'était moins probable encore, étant donnée l'existence de frivolité vaine et affairée que supposait la maison devant laquelle mon modeste fiacre m'arrêta sans entrer sous la voûte, au cours de ce monologue. Je ne me crois pas plus sottement plébéien qu'un autre, mais cette sensation d'arriver dans un hôtel de six cent mille francs pour prendre part à un diner de cinquante louis, avec un véhicule à trente-cinq sous la course, suffira toujours pour me dégoûter du monde élégant, n'y eût-il pas le reste. Mais le reste, mais ces constructions, comme était cet hôtel Bonnivet, d'une architecture de parodie, où l'on a trouvé le moyen de mélanger vingt-cinq styles et de placer un escalier de bois, à l'anglaise, dans une cage de la Renaissance ; — mais les figures patibulaires des valets de pied en livrée, qui font au visiteur une galerie de muette insolence, — comment supporter ce décor de choses et de gens sans en percevoir l'odieuse facticité ? Comment ne pas détester l'impression de ces ameublements qui sentent le pillage et le brocantage, car rien n'y est à sa place : les tapisseries du dix-huitième siècle y alternent avec des tableaux du seizième, des meubles du temps de Louis XV avec des cathèdres d'église, des rideaux coulissés au goût du jour avec des morceaux d'anciennes étoles qui finissent chaise longue, dos de fauteuil, coussin de divan !... Bref, lorsque je fus introduit dans le salon-boudoir où Mme de Bonnivet tenait ses assises, j'étais plus *Camilliste* que jamais, plus partisan de la brave petite actrice, telle qu'elle m'était apparue dans le modeste appartement de la rue de la Barouillère. La rivale

millionnaire de la pauvre fille était couchée plutôt qu'assise sur une espèce de lit de repos du plus pur style Empire, dans le goût de celui où David a immobilisé la grâce cruelle de Mme Récamier, l'illustre patronne des coquettes du genre sirène. Elle portait une de ces robes d'apparence très simple, qui marquent, en réalité, la limite entre l'élégance supérieure et l'autre. Les plus grands faiseurs seuls peuvent les réussir. C'était un fourreau d'une grosse soie noire très mate, qui absorbait la lumière au lieu de la renvoyer. Une cuirasse, une cotte de mailles en jais, appliquée sur cette étoffe, moulait étroitement le buste et laissait transparaître la blancheur de la chair à la place nue des épaules et des bras. Une ceinture de jais encore, sur le modèle de celles que l'on voit aux reines du moyen âge dans les vieilles statues des tombeaux, suivait la ligne sinueuse des hanches et s'achevait en deux pendants croisés très bas. D'énormes turquoises entourées de diamants brillaient aux oreilles de la jolie femme. Ces turquoises et un serpent d'or à chacun de ses bras — deux merveilleuses copies des serpents d'or du musée de Naples — étaient les seuls bijoux dont s'éclairât cette toilette, ce costume plutôt, qui lui allongeait, qui lui amincissait encore sa taille longue, souple et mince. Sa pâleur de blonde, rehaussée par le contraste de cette sombre harmonie en noir et en or, prenait des délicatesses d'ivoire vivant. Pas une pierre ne luisait dans ses cheveux d'un or si clair, et l'on eût dit qu'elle avait assorti le bleu de ses turquoises au bleu de ses prunelles, tant la nuance en était pareille, — sauf que le bleu de ces pierres, dont on prétend qu'elles pâlissent quand celui qui les porte est en danger, revêtait des nuances tendres, presque aimantes, à côté de l'azur implacable et métallique des yeux. Elle s'éventait avec un large éventail de plumes, noires comme sa toilette, où apparaissait une couronne de comtesse, incrustée en roses. C'était, sans doute, un petit recommencement d'effort vers une parenté définitive avec les vrais Bonnivet. J'ai su depuis qu'on avait essayé mieux. Mais le duc de Bonnivet actuel, à l'occasion d'une fête de charité où la Reine

Anne s'était hasardée à se titrer, avait arrêté ce pseudo-blasonnage par une lettre d'une raideur toute seigneuriale, et il ne restait, de cette prétention avortée, que cette couronne, brodée un peu partout, sans écusson. Auprès de cette svelte et dangereuse créature, si blonde et si blanche dans la gaine noire de son corsage pailleté et de sa jupe mate, se tenait, assis sur une chaise très basse, presque un tabouret, Senneterre, — le rabatteur, — tandis que Pierre de Bonnivet chauffait au feu alternativement les semelles de ses escarpins en causant avec mon maître Miraut. Ce dernier parut un peu étonné de me voir là, et un peu mécontent. Pauvre cher et vieux maître, s'il savait comme il a tort de craindre en moi un rival dans la course au portrait de vingt mille francs ! Mais ce négociant en pastels est de la race des bons géants. Avec sa taille de six pieds, restée souple à force d'exercice ; avec ses épaules de portefaix, élargies encore par la séance de boxe quotidienne ; avec son profil à la François I^{er}, gourmand, sensuel et fin, il a gardé, par-dessous ses roueries de métier, une grosse générosité de tempérament. Aussi m'accueillit-il d'un mot réchauffant, quoique un peu trop protecteur :

— « Ah ! vous connaissez mon élève ? » dit-il à Mme de Bonnivet, « vous savez qu'il a beaucoup, mais beaucoup de dispositions... Seulement, pas assez de confiance en lui, manque d'aplomb... »

— « Il y en a tant qui en ont trop ! » interrompit la jeune femme, en lançant un mauvais regard au pastelliste, qui en demeura interloqué, « cela compense. »

— « Bon ! » pensai-je à part moi, « elle n'est pas de bonne humeur, ni même polie... Miraut est un peu trop content de lui, c'est vrai. Mais c'est un homme d'un rare talent, et qui lui fait beaucoup d'honneur en venant chez elle... A-t-elle l'air méchant, ce soir ? Et Bonnivet est-il préoccupé, malgré le masque de sa gaieté?... J'en tiens pour ce que j'ai dit à Jacques l'autre jour. Je ne me ferais ni à la femme ni au mari... Ces blondes au regard froid sont capables de tout, et de tout aussi ces sanguins musclés, comme est celui-ci... »

Enfin, nous allons voir manœuvrer Jacques. Et dire qu'il pourrait être heureux avec sa petite amie, tout simplement !... La vie est vraiment bien mal arrangée... »

Ce nouveau monologue intérieur se prononçait en moi presque aussi distinctement que je viens de le transcrire. Ce dédoublement prouvait l'extrême surexcitation de mes facultés. Car cette pensée si nette, si réfléchie, ne m'empêchait pas d'être des yeux et des oreilles à la conversation, que renforçèrent de leur présence le comte et la comtesse Abel Mosé, d'abord. Il est, lui, un type accompli du grand financier moderne, chez qui l'homme de Bourse gagne tout l'après-midi le luxe de l'homme du monde le soir. Chose étrange ! cette figure qui se rencontre surtout parmi les israélites, comme Mosé, ne m'est pas déplaisante. J'y trouve la mise en œuvre d'une passion vraie. — Pour les gens de cette espèce, la vanité des occupations de cercle et de salon a du moins son réalisme. En jouant au grand seigneur, ils se prouvent qu'ils ont monté d'un degré sur l'échelle sociale. La vie élégante est pour eux un second métier qui se juxtapose à l'autre et qui le continue. C'est un grade acquis, et quelle physiologie, pour suffire à l'usure accumulée de ces deux existences, aux poignants soucis alternant avec les épuisants plaisirs, aux séances à la Bourse suivies de dîners en ville, pendant des années ! — Et puis, comme Mme Mosé est belle, de la grande beauté orientale, celle qui n'a rien du poncif, du chiffonné ! C'est la Judith biblique, la créature aux yeux brûlants comme les sables du désert, que voyaient passer les soldats d'Holopherne... « Qui pourrait haïr le peuple des Hébreux, quand ils ont de telles femmes?... » dirais-je volontiers avec eux. Les Mosé n'étaient pas là depuis cinq minutes que la jolie Mme Éthorel entrait, et son mari, puis — « naturellement », comme dit Miraut entre ses dents, pour bien me faire entendre qu'il connaissait les vrais dessous de cette société — Crucé le collectionneur ; puis Machault, un athlète professionnel, que j'ai vu tirer à la salle d'armes ; puis un certain baron Des-

forges, un homme de soixante ans, dont l'œil me frappa aussitôt par sa finesse presque trop aiguë dans un teint trop rouge de viveur vieilli. Et les propos commençaient de bourdonner, mélangeant les questions obligatoires sur le temps et la santé à quelques médisances préalables et à des rappels d'emplois de journée, le plus souvent mortels d'ennui, rien qu'à les ouïr. J'entends encore quelques-unes de ces phrases :

— « Vous ne marchez pas assez, » disait Desforges à Mosé, qui avait déclaré se sentir un peu pesant après ses repas, « on digère avec ses jambes, voilà ce que le docteur Noirod me répète sans cesse... »

— « Et le temps ? » répondait le financier.

— « Faites-vous masser, alors, » reprenait Desforges. « Je vous enverrai Noirod. Le massage, c'est du *liebig* d'exercice. »

— « Et vous n'avez pas acheté ces deux candélabres ? » disait Crucé à Éthorel. « Pour trois mille francs, mon cher, mais c'était donné... »

— « Le jeu de San Giobbe, » disait Machault à Bonnivet, « j'entre là dedans comme dans du beurre. »

— « Vous n'étiez pas au patinage, ce matin, ma chère Anne, » disait Mme Mosé à Mme de Bonnivet, « c'est pourtant l'occasion de profiter de cette étonnante entrée d'hiver... Avant le premier janvier ! Pensez donc !... Ça ne se retrouve pas deux fois en un siècle... Je vous ai cherchée !... »

— « Et moi aussi, » disait Mme Éthorel, « tu te serais amusée à voir cette vieille folle de Mme Hurtrel courir sur la glace après le petit Liauran. Et elle était rouge, et elle suait, et elle déteignait, et elle coulait, tandis que l'autre filait avec Mabel Adrahan... »

— « Cela vous fait rire, madame. Et si je vous disais que moi, je la plains?... » fit Senneterre.

— « Respect à l'amour ! Nous la connaissons, cette guitare, » interrompit Mme de Bonnivet, qui accompagna ce persiflage de ce rire aigu que j'avais déjà remarqué au théâtre. Elle était visiblement dans un état de nervosité que je m'expliquai

lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit sans que Jacques fût arrivé. Je devais bientôt apprendre et le faux prétexte et la vraie raison de cette absence. Dès le premier service et à propos des fleurs et de l'argenterie qui décoraient la table, on parla du goût d'aujourd'hui, puis du goût au théâtre et de la mise en scène. Tous les convives se mirent d'accord pour célébrer l'habileté de feu M. Perrin à installer le décor mondain des comédies modernes. Le discours ricocha sur les pièces actuelles, et une allusion ayant été faite à *la Duchesse bleue*, un des convives, Machault, je crois, se prit à dire :

— « Est-ce qu'elle a fini déjà ? J'ai vu en passant sur le boulevard qu'il y a changement d'affiche, ce soir, au Vaudeville ? Savez-vous pourquoi ? »

— « Parce que Bressoré a un gros rhume et qu'il s'est trouvé trop malade pour jouer. J'ai entendu raconter cela par hasard au cercle de la rue Royale, » dit Mosé, qui ne négligeait jamais une occasion de rappeler son accointance avec ce club élégant, « et comme la pièce porte tout entière sur lui... Il y a du talent, et il est le seul... » continua-t-il, ce qui prouvait que l'antipathie de Mme de Bonnivet pour Camille Favier n'avait pas échappé aux yeux observateurs de l'homme d'affaires, ces yeux si noirs sur son teint presque exsangue... »

— « C'est contagieux, paraît-il, dans la maison, » dit Bonnivet... « Molan devait venir. Il s'est excusé au dernier moment. Il est lui-même un peu souffrant... »

En prononçant ces mots, il avait regardé sa femme, qui ne daigna même pas avoir écouté. Elle causait avec un de ses deux voisins, qui était Miraut. Ni sa voix métallique ni ses prunelles dures et claires ne trahirent le plus léger signe de trouble, mais le cruel retroussis qu'elle avait par instants au coin de sa bouche se fit plus cruel, et un petit battement de ses narines, imperceptible, sinon pour un homme de mon métier, — ou pour un jaloux, — me révéla que cette absence de Jacques était la cause de sa nervosité. Presque en même temps, je sentis que Bonnivet scrutait ma physionomie du même regard dont il venait d'envelopper sa femme, et trois choses me

devinrent évidentes, très distinctement, à savoir : — l'une, et la plus redoutable, que le mari n'était en aucune façon la dupe des coquetteries de la Reine Anne avec mon camarade ; — la seconde, que ce camarade avait lui-même saisi cette occasion du changement d'affiche pour provoquer chez la coquette une crise de jalousie dépitée en passant ou feignant de passer cette soirée avec Camille Favier ; — la troisième, que cette ruse si simple piquait au vif de son amour-propre féminin la rivale de la jolie actrice. Ces trois remarques, faites d'instinct et dont deux au moins emportaient de si graves conséquences, suffirent à me rendre ce banal dîner passionnément intéressant. Je ne pouvais me retenir d'appliquer à Pierre de Bonnivert et à sa femme toute ma force d'attention. D'autre part, j'appréhendais qu'aussitôt sortis de table ils n'essayassent de me faire causer, et je ne voulais trahir Molan ni auprès d'elle ni auprès de lui. Au près de lui surtout. La veine si facilement enflée de son front sanguin, ses yeux verdâtres que l'on devinait si prompts à s'injecter de colère, le poil roux et rude qui de son bras descendait jusqu'aux phalanges de ses doigts, tous ces signes de brutalité continuaient à me donner l'impression d'un redoutable personnage. L'action tragique devait lui être aussi naturelle qu'à moi les timidités douloureuses ou que la fatuité insolente à Jacques. La soirée ne devait pas finir sans me fournir la preuve que mes diverses intuitions ne me trompaient pas. Nous avions à peine quitté la table pour le fumoir que Machault me disait, en me prenant le bras :

— « Vous fréquentez beaucoup Jacques Molan, n'est-ce pas, vous, La Croix?... »

— « Nous sommes camarades de collège et je le vois quelquefois, » répondis-je évasivement.

— « Hé bien ! si vous le voyez ces jours-ci, prévenez-le donc que Senneterre l'a rencontré en venant ici... Par conséquent, *on* saura que sa migraine et son rhume n'étaient qu'un prétexte. Ça n'a pas d'autre importance, mais avec Anne il vaut toujours mieux être renseigné... »

Je n'eus pas le temps d'interroger davantage le brave escri-

meur, qui avait eu, pour prononcer cet *on* énigmatique et sa plus énigmatique dernière phrase, un indéfinissable sourire. Pierre de Bonnivet venait à nous, tenant d'une main une boîte de cigares et de l'autre une boîte de cigarettes. Je pris un simple papyros russe, une pincée de tabac jaune et roulée dans du papier paille, tandis que le robuste gladiateur s'introduisait dans la bouche un véritable tronc d'arbre rugueux et noir. Puis, avant le café, avisant sur la table à liqueurs une bouteille de fine champagne parmi d'autres, il remplit un petit verre, qu'il alla déguster sur un fauteuil, en nous disant :

— « Ça, c'est un excellent premier apéritif de la soirée... »

— « Et vous, monsieur La Croix, une tasse de café? Non. Un peu de kummel, ou de chartreuse? » me demanda Bonnivet. « Pas même un doigt de cherry-brandy? »

— « Jamais de liqueur ni de café le soir... » lui dis-je, et j'ajoutai en souriant : « Je n'ai pas un estomac et des nerfs d'hercule... »

— « Il n'y a pas besoin d'être de la force de Machault pour aimer l'alcool. Voyez notre ami Molan, » fit le mari, qui me regarda l'écouter prononcer ce nom. Puis, après un silence : « Est-ce que vous savez au juste ce qu'il a?... »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Il se surmène. Il travaille encore plus qu'il ne boit... »

— « Et il aime encore plus la petite Favier? » insista mon interlocuteur en me regardant à nouveau de son regard aigu.

— « Et il aime encore plus la petite Favier, » répliquai-je sur le même ton d'indifférence.

— « Ça dure depuis longtemps; cette histoire? » demanda le mari après une seconde d'hésitation.

— « Depuis *la Duchesse bleue*. Enfin, c'est une lune de miel au premier quartier... »

— « Et alors, sa maladie de ce soir, où justement elle ne joue pas?... » interrogea-t-il sans formuler toute sa question. que je complétais dans ma réponse, en lui donnant une forme cynique où se soulageait mon malaise :

— « Serait un prétexte pour passer toute une soirée avec

elle et la nuit ensuite?... Ma foi, je n'en sais rien; mais c'est bien probable... »

Je pus voir, à ces paroles, — que Camille Favier, si elle lit jamais ces pages, me les pardonne! — le front du jaloux s'éclaircir. Évidemment le billet d'excuse envoyé par Molan à la dernière minute ne lui avait point semblé catholique. Il avait constaté que Mme de Bonnivet s'en énervait, et il s'était demandé pourquoi? Avait-il cru à la survenue entre sa femme et Jacques d'une de ces brouilles momentanées qui dénoncent, plus que des assiduités trop continues, une intrigue d'amour? Il m'avait soupçonné d'être le confident de mon camarade. Il avait pensé que je savais, moi, le vrai motif de cette absence, et sa défiance s'exerçait à trouver dans mon accent une sincérité. Et comme les jaloux, étant tout imagination, se défient et se rassurent de même, celui-ci avait repris son humeur la plus charmante pour dire au baron Desforges, qui entrait, ayant tardé un peu à nous rejoindre :

— « Hé bien! Frédéric, avez-vous été content du dîner? »

— « Je viens de me permettre d'appeler Aimé pour le féliciter des petites timbales et pour lui faire une observation sur le foie gras... » répliqua le baron. « Je ne vous dis pas laquelle, vous jugerez à l'épreuve... C'est un chef, je vous l'ai toujours dit, ce que j'appelle un chef. Mais c'est encore jeune... »

— « Il se formera, » dit Bonnivet, en me jetant un regard d'intelligence, cette fois, « avec un maître comme vous... »

— « C'est le septième qui me passe par les mains, » fit Desforges, en haussant les épaules et du plus grand sérieux, « pas un de plus, depuis que je sais ce que c'est que manger... Le septième, entendez-vous?... Et puis je vous les donne et vous me les gâtez par vos éloges à côté... Les cuisiniers ressemblent aux autres artistes. Ils ne résistent pas aux compliments des demi-connaisseurs. »

Je m'éclipsai du fumoir sur le philosophique axiome de cet épicurien qui a la sagesse de placer des docteurs ès sciences culinaires dans les maisons où il dîne, afin d'assurer les menus

de son hiver. Je comptais prendre mon chapeau dans le salon, y faire une courte séance de conversation polie et générale, puis partir à l'anglaise en profitant du retour des fumeurs ou de l'arrivée d'invités nouveaux. Il n'y avait dans ledit salon, quand j'y rentrai, que les deux femmes qui avaient diné et Senneterre. De si petits comités étant peu favorables au tête-à-tête, j'avais lieu d'espérer que Mme de Bonnivet n'aurait pas l'occasion de me chambrer et de me confesser. Je connaissais mal cette capricieuse et cette autoritaire, qui, elle, connaissait très bien son mari. Elle avait deviné qu'il ne fallait pas me parler devant Bonnivet. A peine avais-je reparu, qu'elle se leva du divan où elle se tenait à côté de Mme Éthorel et en face de Mme Mosé, avec Senneterre à ses pieds sur une chaise basse, qui lui gardait son éventail. Elle vint à moi, et m'entraînant dans un second salon, attendant au premier, elle me força de me mettre sur un canapé auprès d'elle.

— « Nous serons plus tranquilles pour causer, » commença-t-elle. Puis, avec brusquerie : « Est-ce que vous avez beaucoup avancé votre portrait de Mlle Favier ? » Elle avait cette manière d'interroger où se trahit le despotisme de la femme jolie et riche pour qui son interlocuteur n'est qu'un domestique d'amusement ou de renseignement. Chaque fois que je rencontre chez une poupée de la mode cette inconsciente insolence, une irrésistible envie me saisit de répondre à coups de mots désagréables. Jacques avait sans doute spéculé sur ce trait de mon caractère pour me faire jouer ce rôle d'excitateur, refusé pourtant avec une si loyale énergie.

— « Le portrait de Mlle Favier ? Mais je ne l'ai même pas commencé, » répliquai-je.

— « Ah ! » dit-elle avec un sourire, « Molan a déjà changé d'idée. Il le lui aura défendu... Vous êtes amoureux de cette jolie petite femme-là, monsieur La Croix, avouez-le ? »

— « Moi, » répondis-je, « amoureux d'elle ?... Pas le moins du monde. »

— « Ça en avait bien l'air, pourtant, l'autre jour, » dit-elle, « et Jacques Molan me faisait l'effet d'être un peu jaloux de vous ?... »

— « Tous les amants sont plus ou moins jaloux, » repartis-je, et, cédant au besoin grandissant de lui être pénible, j'ajoutai : « Il aurait bien tort. Camille Favier l'aime de tout son cœur, et elle en a beaucoup... »

— « C'est un grand malheur pour son talent, » dit Mme de Bonnavet en fronçant ses sourcils blonds, juste assez pour me faire comprendre que j'avais touché juste.

— « Je ne peux pas être de votre avis, madame... » répliquai-je, avec conviction cette fois. « La petite Favier n'a pas seulement une adorable beauté, c'est une espèce de génie, et un charmant cœur et un charmant esprit... »

— « On ne s'en douterait pas à la voir jouer, » répondit-elle, « à mon avis, du moins. Mais si c'est vrai, c'est pire encore... Jamais le bonheur n'a inspiré aucun écrivain. Je suis tranquille, d'ailleurs... Ça ne trainera pas, cette histoire. Molan apprendra qu'elle l'a trompé derrière un portant du théâtre avec un des cabots de la troupe, et alors... »

— « On vous a mal renseignée sur cette pauvre fille, madame, » repris-je plus vivement que la politesse ne l'autorisait. « Elle est toute noblesse, toute fierté, et parfaitement incapable d'une vilénie... »

— « Ce qui ne l'empêche pas d'être entretenue par Molan, » interrompit-elle, « si on m'a bien renseignée, et de lui manger ses droits d'auteur jusqu'au dernier sou... »

— « Entretienue ?... » m'écriai-je. « Non, madame, on ne vous a pas bien renseignée. Si elle voulait du luxe, elle en aurait. Elle a refusé hôtel, chevaux, toilette, bijoux, tout ce qui tente ses pareilles, pour se donner tout simplement, selon son cœur. Elle aime Jacques du plus beau, du plus sincère attachement... »

— « Je la plains, si vous avez raison, » dit-elle en ricanant ; « car il ne vaut pas cher, votre ami. »

— « C'est mon ami, » répondis-je avec une sécheresse agressive, « et j'ai cette originalité de défendre mes amis... »

— « Ça les fait toujours attaquer un peu davantage. » Le fin visage de cette jolie femme exprimait, en jetant cette parole

d'une observation banale, une méchanceté si détestable, cet entretien trahissait de sa part une si odieuse mesquinerie de rancune, que mon antipathie pour elle s'exalta jusqu'à la haine, et que je relevai son insolence par une autre :

— « Dans le monde où vous vivez, peut-être, madame, mais pas chez nous autres, qui sommes de braves gens... »

Elle me regarda, comme je lui lançais bien en face cette impertinence peu spirituelle. Je lus dans ses prunelles bleues moins de colère que de surprise. Un des traits particuliers à ces caractères de coquettes rosses — risquons le mot — est d'estimer ceux qui leur tiennent tête, à quelque degré et en quelque manière que ce soit. Elle sourit d'un sourire presque aimable :

— « Molan m'avait bien dit que vous étiez un original, » reprit-elle. « Mais vous savez, je suis un peu originale aussi, et j'ai l'idée que ça *bichera* entre nous... »

Et voici qu'une volte-face s'accomplit soudain dans ses discours, et j'assistai de nouveau à ce miracle de flair féminin qui lui avait déjà, dans la loge, fait trouver juste les mots qu'il fallait pour me plaire. Elle m'interrogeait sur mes voyages, maintenant. Elle-même avait visité l'Italie. Sans doute elle avait rencontré là quelque artiste distingué qui lui avait servi de guide, car elle m'énonça des idées qui contrastaient étrangement avec la médiocrité de ses propos de tout à l'heure. Assurément, ces idées n'étaient pas d'elle, mais elle avait su les retenir, et elle se rendait compte que c'était le cas de les placer. Elle me servit ainsi deux ou trois remarques ingénieuses sur le Pérugin et sur Raphaël, notamment sur l'illogisme de ce dernier, qui a éliminé de ses madones tout sentiment chrétien pour leur avoir donné trop de beauté, un paganisme de santé inconciliable avec l'au-delà mystique et son rêve. Elle avait un tel air de comprendre ce qu'elle disait que je ne trouvai pas trop ridicule l'admiration avec laquelle ce dadais de Senneterre, qui était venu nous rejoindre, l'écoutait parler. Cet autre jaloux n'avait pu se retenir d'interrompre notre aparté, et comme Mme de Bonnivet, par

extraordinaire, ne le rudoya point, le patito professionnel se prit à me montrer presque de la bienveillance. Il avait, d'ailleurs, son projet, dont le machiavélisme naïf termina par une scène de vaudeville cette soirée où j'avais senti à un moment passer sur nos têtes un petit frisson de drame. Il s'obstina, en effet, lorsque je pris congé, avant les onze heures, à me reconduire, et il commença de me chanter les louanges de la Reine Anne sur le trottoir des Champs-Élysées. Puis, comme nous passions avenue d'Antin, devant Gastinne, il me demanda négligemment :

— « Vous tirez quelquefois le pistolet ? »

— « Jamais, » lui répondis-je.

— « Bonnivet est de première force, » reprit-il, « oui, de première force... Entrez donc un jour voir de ses cartons, c'est une curiosité... Il a mis dix balles au commandement dans un espace grand comme une pièce de vingt francs... Je vous affirme, c'est une curiosité... »

Et il me quitta, sur ce sinistre avertissement, pour s'engager dans la rue François-I^{er}, où il habite.

VI

— « Ah ! il t'a servi aussi le coup de l'infailible pistolet, » me dit Jacques, en éclatant de son rire le plus gai, lorsque nous nous revîmes le lendemain. « C'est excellent... Et il t'a regardé dans les yeux pour te faire bien entendre que, si tu te permets de courtiser Mme de Bonnivet, tu risques de recevoir dans la tête une des balles dont le mari gratifie par douzaines, chaque jour, le monsieur en tôle du tir. Il a fait mieux avec moi. Il m'a mené voir les cartons. — Tu lis cette inscription : Dix balles au commandement par M. Pierre de Bonnivet. — Neuf balles au visé par le même. — Et puis, tu aperçois sous le verre un carton déchiqueté qui ressemble à une gravure de

ces livres de médecine consacrés aux maladies secrètes... Elle est délicieuse, d'ailleurs, à examiner, la suite de ces cartons de chez Gastinne. Sur dix, il y en a bien sept derrière lesquels un Parisien peut mettre l'histoire d'une jalousie conjugale, comme pour Bonnivet, — d'une coquette série d'adultères, comme pour Casal... Ou bien c'est des gaillards suspectés, comme Crucé, de vivre aux dépens d'une Mme Éthorel, à laquelle ils font acheter tous les rossignols de la brocante... C'est des maris dont la femme dépense cent mille francs par an, avec trente mille francs de revenu; des députés sur qui pèse le soupçon de vendre couramment leur vote. Et puis, quand ces héros du un, deux, trois... feu... ont une affaire, régulièrement, ils manquent leur homme... »

Il me tenait ce discours, où il continuait de jouer vis-à-vis de moi son rôle de docteur en haute vie parisienne, tandis que nous achevions de déjeuner en tête à tête. Il était venu chez moi, lui qui n'y vient jamais, sitôt les quatre pages finies, pour me demander l'œuf et la côtelette classiques. Cet empressement de curiosité avait achevé de me prouver combien il s'intéressait au succès de sa manœuvre de diplomatie galante. Je l'avais assez mal reçu. « On n'attire pas les gens dans de pareils guets-apens, » lui avais-je dit; « tu me forces d'accepter une invitation à dîner qui m'est odieuse, pour nous trouver ensemble, et tu y manques. »

— « Avoue pourtant que c'est gai ! » m'avait-il dit avec tant de gaminerie que je n'avais plus le cœur de me fâcher. Après quoi, il m'avait très minutieusement interrogé sur les diverses attitudes des divers personnages, pour conclure par cette boutade à propos du ridicule avertissement du jaloux Senneterre. Puis, sérieux :

— « Et tu n'as rien remarqué de particulier, toi qui sais voir ? Oui. Vous autres, peintres, vous ne comprenez pas, mais vous savez voir... Dans les rapports de Machault et de la Reine Anne, par exemple ? »

— « Attends, » répondis-je, « c'est vrai qu'en me préve-

nant que Senneterre t'avait rencontré Machault a eu un singulier regard... Pourquoi me demandes-tu cela ? Est-ce qu'il lui ferait aussi la cour ?... »

— « Plus maintenant. Mais je crois bien que si elle a déjà hasardé le *falso passo*, comme disent tes amis les Italiens, c'est avec Machault. »

— « Avec Machault ? » m'écriai-je. Et je répétais : « Machault, ce colosse toujours ivre, ce gladiateur en habit noir, cette machine à dégagés et à contres de quarte, et elle, cette femme si fine, un peu pointue, à mon goût, mais si aristocratique quand même ?... Ce n'est pas possible... Et toi-même, l'autre jour, tu me déclarais que tu la croyais sage... »

— « Ah ! Daisy, Daisy ! » fit-il en hochant la tête, « vous ignorez que, lorsqu'on veut chercher de qui une femme idéale, une Sirène, une Madone, un Ange, — avec un tas de majuscules, — est la maîtresse, il faut en général penser d'abord à la personne la plus grossière de l'honorable société... Tant il y a qu'on l'a beaucoup dit, et elle sait que je sais qu'on l'a dit. Je ne le lui ai pas caché... Par conséquent, la présence de Machault, hier soir, était destinée à produire sur moi exactement le même effet que je lui ai produit par mon absence. J'ai pris les devants, et j'ai bien fait... D'ailleurs, » ajouta-t-il avec une âcreté presque haineuse dans sa voix, « de deux choses l'une, ou bien elle a déjà eu des amants, et c'est une coquine. Alors je serais le dernier des imbéciles si je ne l'avais pas à mon tour. Ou bien elle n'en a pas eu, et c'est une coquette qui ne me fera pas passer par le même défilé que les autres. »

— « Si tu ne perds pas ton temps, » lui répondis-je, « j'en serais fort étonné... Je l'ai étudiée hier, et puisque tu me reconnais le coup d'œil de la profession, laisse-moi te le dire, j'ai diagnostiqué chez elle les signes de la plus complète absence de tempérament : la gorge petite, peu de hanches, la peau sans duvet, des lèvres minces, celle d'en bas un peu plus rentrée, des narines sèches et dures, la voix métallique. Je parierais qu'elle n'a pas de palais, qu'elle ne sait ni ce qu'elle

mange ni ce qu'elle boit. C'est un être tout cerveau, sans une ombre d'ombre de sensualité... »

— « Avec ça que les femmes froides n'ont pas autant d'histoires que les autres!... » interrompit-il. « Tu ne connais donc pas l'espèce? Celles-là se donnent, non pas pour se donner, mais pour prendre. Quand il s'agit pour elles d'agripper fortement un amoureux à qui elles tiennent, elles y vont de leur personne, et avec d'autant plus de facilité que la douce affaire leur est complètement indifférente. Elles savent que la possession détache certains hommes et en attache d'autres. Toute la question avec elles est de leur persuader qu'on est de ceux qui s'attachent ainsi, — et de ne pas en être. Et puis, il y a des femmes froides qui sont des chercheuses, et alors!... Tantôt je range Mme de Bonnivet dans le premier groupe, tantôt dans le second. Je ne prétends pas avoir le mot de ce sphinx, ou de cette *sphynge*, comme disent ceux de nos camarades qui veulent bien prouver qu'ils ne savent ni le français, ni le grec. Mais, à défaut du mot, j'aurai la sphynge en personne ou je ne serai plus Jacques Molan. Et puis, comme tu m'y auras aidé et que je suis juste, tu recevras une récompense. Et tu ne me reprocheras plus ce dîner rue des Écuries-d'Artois. Donnant, donnant. Tu vas être payé de ta corvée. Quelle heure est-il?... Une heure et demie... Prépare-toi à voir entrer ici, dans une dizaine de minutes, Mlle Camille Favier elle-même, qui viendra, avec sa respectable mère, s'entendre avec toi pour le portrait... Suis-je gentil? Et je ne lui ai même pas dit où tu as diné hier. C'est encore plus gentil, cela... »

Il venait à peine de m'annoncer en plaisantant cette visite, pour moi bouleversante, et déjà le domestique m'avertissait que deux dames attendaient dans l'atelier. Dieu! Que le cœur me battait au moment où j'allai rejoindre celle que je m'étais juré d'éviter! Que le cœur me bat, même aujourd'hui, au souvenir si précis, si lointain, de cette nouvelle rencontre! Je crois les revoir, la mère et la fille, sous la lumière crue du jour clair

de janvier, dans cet atelier dont la grande baie vitrée s'emplissait d'un froid et pâle azur. — Mme Favier, plus placide et plus souriante que jamais, promène de toile en toile ses grands yeux toujours souriants. Elle me demandera tout à l'heure à combien me revient un tableau, et combien je le vends, avec autant de simplicité que s'il s'agissait d'une robe ou d'un bibelot. Camille est assise en face d'une copie de l'*Allégorie du Printemps*, que j'ai faite à Florence autrefois, si amoureusement. Dans les longues et fragiles danseuses du divin Sandro, qui hochent avec une grâce tendre leur blond visage au regard songeur, à la bouche amère, la petite Duchesse bleue pourrait reconnaître des sœurs. Elle ne les voit pas, absorbée dans un souvenir dont je devine trop la nature, étant donné qu'elle n'a pas joué la veille et qu'elle a trouvé le moyen de passer cette soirée libre avec Jacques, grâce à la cousine complaisante. Cela me fait mal de surprendre autour de ses paupières attendries, presque meurtries, un halo nacré de lassitude, et sur sa bouche des frémissements qui disent le bonheur. Et cela me fait plus mal que, sitôt entré, Jacques ait avisé les photographies d'elle dont je me suis servi pour faire le portrait rêvé, — ce chimérique portrait de ma semaine de folie qu'heureusement j'ai mis de côté et bien caché, — et, à la minute même où Camille me dit bonjour avec un sourire un peu gêné, le voici qui apporte ces cartons révélateurs, et, malicieusement :

— « Vous voyez, mademoiselle, que si Vincent n'est plus revenu vous voir jouer comme il vous l'avait promis, il ne vous a pas oubliée... »

— « C'était pour mieux préparer les études du tableau futur... » balbutiai-je. « Le grand Lenbach fait ainsi... »

— « Et qui te dit le contraire ? » reprit Molan, avec plus de malice encore.

— « Ah ! vous ne les avez pas bien choisies, » interrompit la mère, et, montrant à sa fille la photographie que j'avais le plus aimée : « Tu vois, » dit-elle, « que les marchands continuent, malgré notre défense, à vendre ce portrait qui

est si peu toi... Voyons, est-ce qu'il lui ressemble?... Je vous en prie, jugez, monsieur La Croix. »

— « J'avais trois ans de moins, » dit Camille, « et il ne m'a pas connue alors. » Et prenant la photographie à son tour, elle la regarda. Puis la mettant à côté de son visage, de manière à ce que je pusse voir à la fois le modèle et le portrait, elle m'interrogea : « Est-ce que j'ai beaucoup changé?... »

Pauvre petite Duchesse bleue, sincère amoureuse du moins aimant de mes amis, romanesque enfant échouée par un ironique caprice du sort dans le métier le plus funeste au mystère, au silence, à la solitude, quand il aurait fallu une tiède atmosphère d'intimité protectrice aux jolies et délicates fleurs de votre âme de femme, dites, soupçonnerez-vous mon émotion à regarder votre visage pâli par les voluptés de la veille me sourire ainsi, à côté d'un autre visage, le visage de l'enfant innocente, que vous aviez été, que j'aurais pu aimer comme on aime une fiancée?... Non, certes. Car vous étiez bonne, et si vous aviez deviné ce que je souffrais, vous ne m'eussiez pas imposé cette inutile épreuve. Vous n'auriez pas, dès cette visite, arrêté avec moi le plan de cette série de séances de pose qui commencèrent dès le lendemain et qui me furent un étrange, un douloureux calvaire!... Oui, pourtant, car il y avait dans votre sourire un rien de tristesse et de pitié, — de tristesse pour vous-même, de pitié pour moi. Vous sentiez si bien que, dès ce moment, je vous portais une affection trop vite éveillée pour qu'elle fût la raisonnable et simple amitié d'un camarade! Vous le sentiez, mais sans vouloir vous l'avouer, parce que l'amour est égoïste. Le vôtre avait besoin de se raconter, pour être encouragé dans ses espérances, réconforté dans ses doutes, plaint dans ses douleurs. Et ce service de se prêter comme un écho complaisant à votre passion, qui vous l'eût rendu comme moi? Si cela m'a coûté mon repos, pendant des semaines et des semaines; — si, vous partie de l'atelier, je suis resté, après

chacune des séances, comme après cette première visite, des heures à me débattre contre des amertumes dont mon cœur n'est pas vidé, vous n'avez pas voulu le savoir, et moi, je ne trouve pas la force de vous en condamner. Après tout, *vous m'avez fait sentir*, et il viendra une époque, peut-être, où, passant la revue de mes souvenirs, je vous bénirai des larmes que j'ai versées quelquefois, comme si j'avais eu dix-huit ans, à cause de vous qui ne voyiez pas ces vaines larmes ! Vous les auriez vues que vous vous seriez refusée à y croire pour garder le droit de m'initier à la tragédie intérieure que vous viviez alors et dont pas un contre-coup, hélas ! ne me fut épargné...

Si je me laisse aller à ces impressions, j'en ai pour des pages à gémir de la sorte, et jamais je n'arriverai à raconter cette tragédie elle-même, — cette tragi-comédie plutôt, où je jouais le rôle du chœur antique, inefficace témoin des catastrophes et qui les déplore sans les empêcher. Employons le seul remède à l'inutile élégie. Notons des petits faits, sèchement... Je l'ai dit : cette visite de la mère et de la fille avait pour objet d'organiser la série des séances de pose. Je l'ai dit encore : la première de ces séances fut fixée pour le lendemain. Dès ce lendemain, Camille m'arriva, non plus accompagnée de sa mère, mais seule. Ce fut ainsi presque toujours durant les quatre semaines que dura ce travail, auquel l'artiste en moi ne réussit pas à s'intéresser, — tant mon attention fut prise aussitôt par les confidences de l'adorable enfant, confidences sans cesse interrompues, sans cesse répétées, et prolongées avec ces prises et reprises où les détails se multiplient et se compliquent à l'infini. Des petits faits ? Il m'en revient trop, et de trop pareils, en essayant d'évoquer ces tête-à-tête qui m'étaient toujours un peu amers. Cette liberté me prouvait trop combien son intrigue avec Jacques avait eu d'occasions propices. Trop de menues scènes se représentent, trop d'impressions multipliées et superposées, que ma mémoire est tout près de confondre. C'est comme un écheveau d'indémêlables fils que j'essaierais en vain de dévider. Voyons

si je n'y mettrai pas un peu d'ordre en les classant. Ces souvenirs, si nombreux et si pareils qu'ils se confondent les uns avec les autres, se distribuent, lorsque j'y réfléchis, en trois groupes très nets; et ces groupes marquent les étapes que mit le drame purement moral, où se trouvaient engagés Camille, Jacques et Mme de Bonnivet, à s'acheminer vers un drame réel et terrible... Et quand je réfléchis encore, c'est la différence entre ces trois groupes d'émotion qui me justifie de n'avoir pas mené à bien ce portrait. J'aurais été un artiste d'une imperturbable maîtrise d'exécution, au lieu d'être ce que je suis, un demi-amateur, toujours incertain, une espèce d'*Adolphe* du pinceau, tout en intentions et en retouches, tout en grattages et en surcharges, je n'aurais pas pu exécuter une toile unique dans des conditions pareilles. Ce n'est pas une femme que j'ai eue devant moi, au cours de ces trop longues et trop courtes séances, c'est trois femmes. — L'une après l'autre, ces trois femmes, je les ressuscite, je les fais poser devant mon regard, au gré de ma mémoire, comme si l'irréparable n'était pas entre nous, et quel irréparable ! L'une après l'autre, elles reviennent s'asseoir dans cet atelier, le même où j'écris ces lignes. L'une après l'autre, je les écoute me raconter, la première sa joie, l'autre sa tristesse, la troisième la fureur de sa jalousie et sa fièvre d'indignation; — et encore aujourd'hui je ne sais pas devant laquelle de ces trois femmes, et durant laquelle de ces trois périodes, j'ai souffert davantage, d'autant plus que j'étais obligé de me taire; et derrière chacune des confidences que me faisait la petite Favier, heureuse, mélancolique, irritée, j'apercevais la dure silhouette de la rivale élégante, aux caprices de laquelle cette joie, cette douleur, cette colère, étaient subordonnées... Dieu ! le supplice des sentiments hybrides, de ces sentiments qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout dans la logique du sacrifice ou de l'assouvissement, l'ai-je assez connu durant ces séances ! Et, pourtant, que je voudrais les recommencer ! Encore des élégies, — quelle misère !... Aux faits ! Aux faits ! Aux faits !...

La première période, celle de la joie, ne fut pas d'une longue durée. La scène qui en marqua le point culminant date exactement de la quatrième de ces séances. La scène?... Ce grand mot convient-il à une conversation sans autre incident que l'entrée de Camille dans l'atelier, une gerbe de roses entre les mains, de grosses et lourdes roses de toutes nuances, — les unes pâles de la pâleur rosée de son visage, d'autres blondes et presque du même or parfumé que ses beaux cheveux, les autres rouges comme sa jolie bouche, à la lèvre inférieure si finement roulée; d'autres noires, et qui, par le contraste, paraissaient éclairer son teint, trop vide de sang, ce matin-là... Il s'agissait de savoir laquelle de ces fleurs je choisirais pour la lui mettre à la main. Je voulais la peindre dans une unité absolue de gamme, comme l'enfant bleu de Gainsborough. Elle devait être debout, dans une robe de gaze bleue, celle de son rôle, avec des mitaines de soie bleue, un velours bleu au cou, des rubans bleus aux manches, ses pieds dans des souliers de satin bleu, sans autres bijoux que des saphirs et des turquoises, sur un fond d'une étoffe de velvétine bleue, toute frappée de paons, et elle devait être coiffée seulement du nuage blond de ses fins cheveux, le revers d'une de ses mains posé sur sa hanche souple, de l'autre offrant une rose.

— « C'est ma jeunesse que j'offrirai à Jacques, » me dit-elle, ce matin-là, tandis que nous cherchions cette pose ensemble, « mes vingt-deux ans et mon bonheur... Je suis si heureuse en ce moment !... »

— « Vous n'avez plus vos mauvaises tentations, alors ? » lui demandai-je.

— « Vous vous souvenez ? » répondit-elle en riant et rougissant à la fois. « Non, je ne les ai plus... J'ai mis Tournade à la porte de ma loge, et un peu lestement, je vous jure... Et savez-vous ce qui me rend le plus contente ? Je ne vois plus jamais cette vilaine femme, vous vous rappelez, cette Mme de Bonnivet. Elle ne vient plus au théâtre, et je sais que, l'autre jour, Jacques devait dîner chez elle. Il n'y est pas

allé... De cela, je suis bien sûre. Il a écrit la lettre pour se dégager devant moi... Bressoré ne pouvait pas jouer. On a dû faire relâche. Ma soirée était libre. J'avais tant envie de lui demander de la passer ensemble ! Je n'osais pas. Il me l'a offert le premier... Et depuis, c'est tous les jours une nouvelle preuve de sa tendresse. Il va venir me prendre tout à l'heure, pour que nous allions déjeuner... Ah ! que je l'aime ! que je l'aime ! Et que je suis fière de l'aimer !... »

Que répondre à des phrases pareilles, et que faire, sinon la laisser s'enivrer de cette illusion comme elle s'enivrait de l'arome des roses qu'elle respirait en clignant ses yeux d'un azur si clair, — une autre note de bleu dans l'harmonie que je cherchais ? Que faire, sinon souffrir en silence à l'idée que cette recrudescence de tendresse chez le sensuel et compliqué Molan était sans doute un simple effet en retour. Quelques duretés de l'autre en étaient la cause certaine. Camille prenait pour des marques de fougue passionnée la fièvre de l'excitation où Mme de Bonnavet avait jeté Jacques, sans l'assouvir. Quand une femme a, comme la jolie actrice le disait si gentiment, ses vingt-deux ans à offrir et sa jeunesse, elle ne devine pas, elle ne peut pas deviner qu'entre ses bras son amant pense à une autre femme et s'exalte les sens à cette image !... Et je me tus de tout ce que je savais, ce matin-là. Et pour la faire rire, et ne pas pleurer, je lui racontai l'histoire d'une vraie duchesse, du dix-huitième siècle celle-là, qui voulait donner sa miniature à son amant avant son départ pour l'armée. Elle arrivait chez le peintre les yeux si battus par la tendre folie des adieux, que celui-ci finit par lui déclarer qu'il ne continuerait pas le portrait si elle ne devenait pas plus sage, tant sa beauté était altérée.

— « Ah ! » dit la duchesse en sautant au cou de son amant devant le peintre, « s'il en est ainsi, la vie est trop courte pour se faire peindre. »

— « Ah ! que c'est vrai, mon Jacques, ce qu'il vient de me dire, » s'écria Camille en s'élançant vers Jacques, qui entrait à ce moment même... Je la vois toujours, appuyant sa tête

amoureuse sur l'épaule du fourbe, et celui-ci condescendant, indulgent, presque attendri, parce que j'étais là pour assister à cette folle explosion de tendresse. C'est l'image où se résume la première période qui pourrait s'intituler : — Camille heureuse !...

Camille triste !... — C'est la devise de la seconde période, qui commença presque aussitôt, et qui dura plus longtemps. La scène où elle se résume, pour ma mémoire, ne ressemblait guère à celle des roses respirées avec une si confiante extase, ni du baiser à Jacques donné avec une si charmante impudeur. C'était, cette fois, vers la onzième ou la douzième séance. J'avais observé que depuis quelques jours l'expression de mon modèle changeait. Je n'avais pas osé la questionner, tremblant également d'apprendre que Jacques la traitait bien et qu'il la traitait mal. Ce matin-là, elle devait venir à dix heures et demie, — et il n'en était pas dix. J'étais occupé à feuilleter un carton de crayons d'après les vieux maîtres florentins, rapporté d'Italie, sans parvenir, d'ailleurs, à m'observer dans cette étude. C'est pourtant mon grand opium dans mes mauvais instants. D'ordinaire, rien qu'à regarder ces croquis et à me rappeler les fresques du Ghirlandajo, de Benozzo, de Fra Filippo Lippi, de Signorelli, de tant d'autres, je retrouve intacte en moi cette ferveur d'Idéal qui me rendit comme fou durant ma première jeunesse, lorsque j'allais de petite ville en petite ville, d'église en église, de cloître en cloître... En ces temps-là, une silhouette de Madone à demi effacée, à peine visible, sur un pan de mur mangé de soleil, suffisait à me rendre heureux pour un après-midi. Les profils des vierges rêvés par les vieux Toscans, les torses cambrés de leurs jeunes seigneurs dans leurs pourpoints à crevés, les minutieux horizons de leurs vastes paysages, avec des créneaux et des campaniles sur les hauteurs, des routes bordées de cyprès et des vallées éclairées d'eau courante, tout ce sortilège de l'art primitif était bien là, emprisonné dans ce carton d'esquisses et prêt à en sortir pour charmer ma fantaisie. Mais mon imagination était ailleurs, occupée autour de ce problème bien

étranger à l'esthétique, aux fresques du *quattrocento* et aux couvents de Pise ou de Sienne : « Camille était de nouveau si triste, hier... Cet absurde Jacques aurait-il renoué ouvertement avec cette absurde Mme de Bonnavet?... » Voilà ce que je me demandais, au lieu de revoir l'Italie par delà mes des-sins, la divine et chère Italie, la terre de Beauté, que je n'ai jamais laissée sans me répéter l'adorable vers du poète Cino :

J'ai passé l'Alpe avec un appel de douleur!...

L'Alpe passai con voce di dolore!...

La réponse à cette question sur les causes de la tristesse de Camille allait m'être donnée par Molan lui-même. Je ne l'avais pas vu une seule fois en tête à tête depuis notre déjeuner improvisé, la veille de la première des séances de pose. Pas plus ce matin-là que l'autre, je ne m'attendais à le voir entrer dans l'atelier, — sachant trop le principe des quatre pages à écrire avant midi, et avec quelle rigueur ce méthodique entrepreneur de littérature s'y conforme. Aussi, eus-je une minute d'une véritable appréhension, lorsque sa voix m'interpella tout à coup. Le domestique lui avait ouvert la porte sans que je l'entendisse, couché que j'étais sur le divan, où je feuilletais ce carton d'études, comme anesthésié par l'excès du souci. Les hypothèses n'eurent par le temps de naître dans mon esprit. Mon visiteur inattendu avait deviné mon étonnement à ma physionomie, et déjà il avançait mes demandes en me disant :

— « Mais oui, c'est moi ! Tu ne m'attendais pas, n'est-il pas vrai ? Tranquillise-toi, je ne viens pas t'annoncer que Camille s'est asphyxiée avec un poêle Choubersky dernier modèle, ni qu'elle s'est jetée dans la Seine à cause de mes mauvais procédés... A propos, tu sais qu'il ne vient pas mal du tout, le portrait. Tu as fait des progrès, beaucoup de progrès... Il ne s'agit pas de cela, d'ailleurs... Il s'agit que tu vas avoir Camille ici tout à l'heure, et tu lui raconteras que j'ai diné avec toi, hier soir, chez toi, et que nous nous sommes quittés seulement à une heure du matin... »

— « Tu as encore eu la belle idée de me mêler à tes mensonges, » lui répondis-je avec irritation, « je croyais t'avoir dit que ce rôle ne me convenait pas... »

— « Je le sais, » fit-il avec un ton de demi-excuse destiné visiblement à m'amadouer, « et je comprends si bien tes scrupules que je t'ai laissé tranquille tous ces temps-ci... *E pur si muove!* Et pourtant ça marche, ça roule, ça ronfle, et ferme, de l'autre côté, et si tu avais pu m'aider, Bonnivet ne passerait plus sous l'Arc-de-Triomphe. Excuse cette plaisanterie digne de feu Paul de Kock. J'en conviens et je donne un gage... Mais, cette fois-ci, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de Camille, à laquelle il faut épargner un chagrin inutile. Tu as remarqué qu'elle était triste ces jours-ci?... »

— « Et j'ai pensé que c'était une tristesse de ta façon... »

— « Tu tournes au psychologue, » répliqua-t-il, non sans ironie. « C'est très démodé, je t'en avertis... Mais n'échangeons pas d'épigrammes, » continua-t-il sérieusement. « La petite vient poser à dix heures, et, si je la rencontrais, tout serait perdu. Je vais donc te mettre au courant en cinq minutes. Il faut que je dise d'abord qu'elle est de nouveau sur la piste de mon flirt avec la Reine Anne, — à qui tu n'as pas mis de cartes, entre parenthèses. Tiens, donne-les-moi, je les poserai, à ma prochaine visite. — Et comme ce flirt est en ce moment très, très accentué, Camille est très, très jalouse et très défiante... Bref, hier, ç'a été l'inverse de la comédie de l'autre jour. Tu te rappelles, le coup du diner... Je reçois, vers les quatre heures, deux mots à la fois, l'un de Mme de B... signifiant que... Mais ce que ce billet contenait te ferait bondir, si je te le racontais. Au fond, tu es un grand naïf, et tu crois encore à la pudeur des femmes... Borne-toi à savoir qu'en l'absence de son époux, appelé en province auprès d'un parent malade, la Reine Anne s'était arrangée pour diner et passer la soirée avec moi. L'autre billet était de Camille, qui me disait, elle, tout simplement, qu'en l'absence de sa mère, appelée elle aussi en province auprès d'un parent malade, et sachant que je ne faisais rien, ce soir, elle s'était arrangée

pour dîner et rentrer ensemble après *la Duchesse*... Tableau ! »

— « Et tu as préféré Mme de B..., naturellement, et raconté à Camille que tu dînais chez moi ?... »

— « Je n'ai rien raconté du tout, » fit-il. « J'ai pensé qu'il valait mieux avoir reçu le billet trop tard. Car, enfin, je pouvais être sorti, à quatre heures, et ne pas être rentré pour dîner ? Elle va venir. Tu te gardes bien de lui parler de ma visite de ce matin. Mais tu lui dis incidemment, sans avoir l'air d'y toucher, que tu as eu, hier, des amis, dont moi... Elle te croit. Elle rentre chez elle. Là elle trouve une petite dépêche bleue signée de ton ami, qui lui confirme ton histoire, et le tour est joué. A moins que cet animal de Senneterre... Je lui réserve un chien de ma chienne, à celui-là, et une meute à l'occasion... »

— « Qu'est-ce que Senneterre peut bien avoir à faire dans tout cela ?... » demandai-je.

— « Lui ? Je t'ai raconté qu'il était l'amoureux platonique de la Reine Anne, — et tu l'as bien vu toi-même, — platonique et jaloux comme s'il avait des droits. A ce titre, il me déteste. Il fait mieux. Il m'espionne... Il a donc imaginé de se lier avec Camille. Il a eu l'audace de me demander de le présenter, comme si de rien n'était, et voilà quatre ou cinq fois de suite que je le retrouve dans sa loge. Elle ne t'en a pas parlé ? Non... Il est parfaitement capable de lui avoir dit, avant-hier soir, comme par hasard, que Bonnivet devait quitter Paris, à cette seule fin de la lâcher sur moi et de mettre des bâtons dans les roues du fiacre où la Reine Anne a enfin consenti à monter... Nous n'en sommes encore qu'au fiacre, ne te scandalise pas trop. Et il ne s'agit pas entre nous de ce que certaines femmes du monde appellent si drôlement *le petit crime*... Dix heures un quart !... Je me sauve. Tu m'écriras un mot, cet après-midi... »

— « Et les quatre pages du marin ? » lui demandai-je en le reconduisant.

— « Je me suis donné congé, » me répondit-il, « ma comédie en un acte est finie, et, dans ce cas-là, je m'accorde dix

jours pleins. Que dis-tu de ma chance ? Que cette aventure avec la Reine Anne tombe juste, ce mois-ci, entre deux époques de travail ?... »

C'était vrai pourtant que l'audacieux personnage avait raison de parler de sa chance. Un instant de plus, et il se croisait dans mon escalier avec sa pauvre maîtresse. Camille, qui arrivait d'habitude à dix heures et demie plutôt passées, était ce matin-là en avance. La vieille horloge bretonne dont j'avais tant écouté la monotone voix remplir le silence de l'atelier — comme un conseil constant et jamais suivi de ne pas perdre en rêveries le temps de l'œuvre — marquait dix heures et vingt-deux minutes. Quand la charmante fille parut sur le seuil, je reconnus, au premier regard, que, cette fois, elle traversait de nouveau une crise aiguë de douleur. L'insomnie avait cerné ses yeux d'un cercle bleuâtre. La fièvre avait comme gercé, comme séché ses lèvres, d'ordinaire si fraîches, si jeunes, si pleines. Un feu sombre brûlait dans le fond de ses prunelles. L'insomnie avait plombé ses joues, et ses doigts roulaient machinalement un petit mouchoir de batiste imprimé de fleurs roses, dont ses dents avait déchiqueté tout le dessin. J'avais devant moi la vivante image de la jalousie au désespoir. Quel contraste avec le sourire vainqueur que je venais de voir flotter sur la bouche et dans les yeux de celui qui causait cette peine et s'en souciait à peu près comme de son premier article ! J'ai compris ce matin-là, une fois de plus, combien aisément la pitié mène au mensonge. La malheureuse créature avait à peine enlevé son chapeau et son manteau que je commençais de la gronder, sur notre ton habituel d'amicale plaisanterie :

— « Je crois que nous ne travaillerons pas aujourd'hui, » lui dis-je, « petite Duchesse bleue, et j'ai bien peur que ce ne soit pas pour le motif qui faisait dire à l'autre Duchesse, celle d'il y a cent ans, que la vie est trop courte pour se faire peindre, et moi, je dirais qu'elle est trop courte pour se faire les chagrins que vous vous êtes faits. Vous avez pleuré, avouez-le ? »

— « Non, » répondit-elle évasivement. « Mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... Je ne me suis pas même couchée... »

— « Voilà qui va vous faire gronder par Jacques, quand je lui rapporterai cette jolie conduite, et je vous avertis que je la lui rapporterai... »

— « Jacques, » fit-elle en fronçant la barre blonde de ses jolis sourcils. « Il s'occupe bien de moi, Jacques !... » Et elle haussa ses épaules en répétant : « Il s'occupe bien de moi !... »

— « Vous êtes de nouveau injuste, » dis-je, et le cœur percé moi-même par le remords de ma tendre hypocrisie ; « si vous l'aviez entendu parler de vous, après dîner, hier au soir !... »

— « Hier au soir ? » répondit-elle, en relevant sa tête et ses épaules affaissées d'un mouvement qui me fit honte. Il trahissait une reconnaissance si passionnée ! « Vous avez vu Jacques, hier au soir ?... »

— « Il est resté à dîner, » dis-je, « et nous nous sommes quittés à une heure impossible, après minuit ! »

— « C'est vrai ? » demanda-t-elle d'une voix presque rauque, et, suppliante : « Répétez-moi que c'est vrai, et je vous croirai. Mais ne me mentez pas. De vous ce serait trop horrible... » Elle saisit ma main dans les siennes, et elle dit : « Ne vous offensez pas... Je sais que vous ne vous prêteriez pas à me tromper et que vous êtes mon ami. Je vous expliquerai cela tout à l'heure, et comment l'on m'a dit que Bonnivet, vous savez, le mari de cette horrible femme, était absent. Alors... Alors... je me suis mis dans la tête qu'ils allaient profiter de cette absence, Jacques et elle, pour passer la soirée ensemble ; je me suis rendue libre en mentant à ma mère, et pour la première fois je lui ai menti, à lui aussi, je lui ai écrit pour dîner avec lui. — J'ai été bien punie de mes deux mensonges. Il ne m'a pas répondu. Répétez-moi que j'ai été folle, qu'il était chez vous, hier soir, qu'il n'était pas avec elle... Mon Dieu ! laissez-moi pleurer... Cela me fait tant de bien !... Ah ! mon Dieu ! Merci ! il n'était pas avec elle... pas avec elle ! »

En me tenant ces discours dont chaque mot m'entraînait dans

la conscience comme le plus cruel des reproches, elle éclata en sanglots. Les larmes coulaient sur ses joues amaigries, de longues et abondantes larmes qu'elle essuyait de son pauvre petit mouchoir où la pointe de ses dents avait laissé les traces de sa nervosité et de son angoisse. J'éprouvais, en regardant tomber ces larmes sincères, un poignant remords de ma fausseté. Il ne m'était plus possible de revenir sur ce que j'avais dit, et quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent auraient cru bien faire en agissant comme j'avais agi. Je sentais, moi, avec une trop complète évidence, que ce passage de la pitié au mensonge, qui m'avait été si naturel, constitue un véritable crime en présence d'une passion profonde. Il y a un droit du cœur qui aime et qui souffre à savoir la vérité entière, quelle qu'elle soit. Les sourires de remerciements que Camille me jetait à travers ses pleurs m'étaient presque physiquement intolérables. D'ailleurs, on ne trompe jamais longtemps la lucidité d'une jalousie justifiée? La trompe-t-on même une minute? On l'endort en l'abusant sur les faits. Que sont les faits? Quand on se croit aimé, les plus probants ne prouvent rien. Quand on sent, comme Camille la sentait, la trahison éparse autour de soi dans l'air, l'illusion ne s'est pas plus tôt produite sur un point que la lucidité s'éveille sur un autre. Et l'on va, cherchant comme à tâtons une preuve que l'on trouve toujours, le plus souvent par un hasard d'autant plus douloureux qu'il ne s'accompagne plus de ménagements. Non. Si c'était à recommencer, et au risque de jouer à mes propres yeux le rôle apparent de bourreau, je ne me prêterais plus à cette lâche charité de mensonge à laquelle je me suis prêté, ce matin-là. A quoi a-t-elle abouti, sinon à rendre plus cruelle la scène au récit de laquelle j'arrive maintenant et qui marque l'entrée définitive dans la troisième période, celle de la certitude furieuse et du désespoir exaspéré?

VII

Trois nouvelles semaines s'étaient écoulées, et l'infinitesimable portrait avait subi tant de retouches, qu'il était un peu moins avancé. C'est le signe assuré qu'une création d'art ne doit pas aboutir : le travail la détruit au lieu de l'améliorer, et c'est la preuve aussi que nous ne faisons pas les œuvres dignes de ce nom, *elles se font en nous*, sans effort, sans volonté, presque à notre insu. Les séances de pose, d'ailleurs, devenaient de plus en plus irrégulières. Camille commençait de répéter la pièce qui devait succéder à *la Duchesse bleue*, et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, aujourd'hui parce qu'elle se sentait fatiguée, demain parce qu'elle étudiait son rôle, elle trouvait le moyen de remettre une sur deux de ses visites à l'atelier. Quand elle posait, c'était dans des conditions très différentes de celles du début. Le tête-à-tête avec moi lui avait été un besoin à l'époque de ses douces confidences et même à l'époque de ses plaintes tendrement inquiètes. Il lui devenait une épouvante, maintenant que sa jalousie envers sa rivale revêtait un caractère aigu d'enquête soupçonneuse. Pas une fois, durant les trois semaines dont je résume ici l'anxieuse attente, elle ne vint seule à l'atelier. Tantôt sa mère, tantôt sa cousine, tantôt une camarade l'accompagnait. Je n'aurais plus rien su d'elle, si je n'avais deviné son trouble intime à l'altération plus prononcée de sa physionomie et à sa nervosité grandissante, d'une part, et si, d'autre part, je n'avais eu avec Jacques trois conversations très brèves mais bien faites pour m'édifier sur les causes de ce farouche chagrin de la pauvre Duchesse.

— « ...Ne me parle pas d'elle, » m'avait-il dit une première fois, avec une sécheresse irritée, « je serais injuste, car elle

m'aime, après tout. Mais quel caractère !... quel caractère !...»

— « ... Ah ! Elle continue à te jouer sa comédie de la belle âme méconnue, » m'avait-il ricané une seconde fois. « Allons, amalgamez vos sublimes et qu'on n'en parle plus... »

... Et en dernier lieu, violemment :

— « Puisque tu t'intéresses tant à elle, je vais te charger d'une commission... Si elle veut arriver à ce que je ne la salue même plus, quand je la rencontrerai, tu peux l'avertir qu'elle en prend le chemin... Si je n'avais pas besoin d'elle pour ma prochaine comédie, ce que je l'aurais déjà balancée !... »

Ni l'une ni l'autre de ces trois fois je n'avais insisté pour en savoir davantage. Sécheresse, ironie, violence, je n'avais rien relevé, en proie à une crainte bien étrange. J'appréhendais avec une véritable angoisse le moment où il me dirait en propres termes : « C'est fait. Mme de Bonnivet est ma maîtresse... » En toute circonstance, de pareilles confidences sont attristantes à recevoir. Du moins j'ai toujours senti de la sorte. C'est chez moi une répugnance qui va jusqu'à la douleur. Est-ce un effet de la pruderie que me reprochait Jacques ? Est-ce un préjugé persistant, le reste d'une conventionnelle duperie devant les pudeurs de la femme, comme il prétendait encore ? Je ne me crois ni prude ni dupe. Je vois plutôt, dans cette aversion pour certains aveux qui ne permettent plus le doute sur certaines fautes, un sursaut de délicatesse d'abord, — pourquoi pas ? — et puis ce rejet en arrière devant la réalité brutale, qui tient chez moi de la maladie. Enfin, c'est sans doute un reste d'une adolescence bourgeoise et pieuse, l'évidence qu'une femme qui a été bien élevée, qui est mariée, qui est mère, qui tient un rang, s'est dégradée aux malpropretés physiques d'une aventure de galanterie m'est intolérable. Dans l'espèce, cette appréhension était d'autant plus illogique et plus sotte que les indiscretions de mon camarade m'avaient

édifié sur les coquetteries et les légèretés dont Mme de Bonnivet — ce demi-castor du monde, pour prendre son mot — était capable. Entre la coquetterie, même follement légère, et la précision du dernier détail, il y a un abîme. Et pour conclure, si jamais Jacques en arrivait à m'avoir prononcé la phrase irréparable, ce cruel : « C'est fait... Mme de Bonnivet est ma maîtresse... » il me faudrait revoir Camille avec cette phrase dans le souvenir, et alors la réponse à ses questions me deviendrait un supplice. Ne rien savoir, au contraire, c'était garder le droit de répondre à la pauvre actrice sans lui mentir. Cette ignorance volontaire ne m'empêchait pas de comprendre que tout le drame de sentiment de Camille se jouait sur ce seul point : du degré de l'intimité établie entre Molan et la Reine Anne dépendait le triste reste de bonheur, la dernière aumône d'amour dont jouissait encore la malheureuse enfant. Aussi, quoique je m'entêtas à ne rien apprendre de positif sur l'issue de l'intrigue engagée entre Jacques et Mme de Bonnivet, je ne faisais qu'y penser, que multiplier les hypothèses pour ou contre la chute définitive de la dame. Hélas ! elles étaient presque toutes pour. Comment m'attendre pourtant à la révélation qui mit fin à cette incertitude, d'une manière impossible à même imaginer et foudroyante ?...

C'était vers la fin d'un après-midi de février. Camille avait manqué trois rendez-vous d'affilée sans m'envoyer un mot d'excuse. J'avais passé plusieurs heures, non point dans mon atelier, mais dans une petite pièce attenante et décorée du titre de bibliothèque. J'y garde quantité de livres qu'un peintre, uniquement soucieux de son art, ne devrait pas avoir. Qu'est-ce qu'un poète et qu'est-ce qu'un romancier, même les plus plastiques, peuvent bien enseigner à un artiste qui doit vivre par les yeux et reproduire des formes ? Il est vrai que j'étais occupé non pas à lire, mais à rêver, les pincettes en main, devant les tisons à moitié écroulés. La lampe, apportée par le domestique, éclairait une moitié de la chambre. Je

m'abandonnais à cette langueur nerveuse qui se résout, à une pareille heure, à une pareille saison, dans une pareille lumière, en un demi-enivrement presque dépourvu de conscience. Ce qu'il y a d'accidentel en nous s'abolit dans ces instants-là. Il semble que nous touchions le fond du fond de notre sensibilité, le nerf même de l'organe intérieur par où nous souffrons et jouissons, la pulpe de ce qui fait notre être. Je me sentais, dans ce crépuscule, aimer Camille comme j'imagine que l'on doit aimer après la mort, si quelque chose survit de notre pauvre cœur dans les grandes et muettes ténèbres. Je me disais que j'aurais dû aller la voir, qu'il y avait dans l'excès de ma discrétion une apparente indifférence. Et je l'évoquais, et je lui parlais, je lui disais ce que je ne lui ai jamais dit, ce que je n'oserai jamais lui dire... Et voilà qu'au moment même où cet opium de passion rêvée m'engourdissait le plus profondément, je fus, comme en sursaut, arraché à ce songe par la soudaine arrivée... de qui ? De celle même qui en était le principe... Mon domestique, à qui j'avais donné l'ordre de défendre strictement ma porte, entra dans la pièce pour me dire, d'un air embarrassé, que Mlle Favier me demandait, qu'il lui avait répondu d'après mes ordres et qu'elle s'était assise dans l'antichambre, en déclarant qu'elle ne s'en irait pas sans m'avoir vu.

— « Elle est seule ? » interrogeai-je.

— « Seule, » me répondit-il, et, avec la familiarité d'un valet de célibataire attaché au même service depuis tantôt vingt ans, — il a vu mourir mon père et je le tutoie : — « Il faut que je dise à monsieur Vincent qu'elle a l'air d'avoir bien du chagrin. Elle est blanche comme du linge, et sa voix est changée, cassée, étouffée... Enfin, on croirait qu'elle ne peut pas parler. Si ce n'est pas une pitié, jeune et jolie comme elle est !... »

— « Hé bien, fais-la entrer, » dis-je, « mais personne d'autre, entends-tu... »

— « Même si M. Molan vient aussi voir monsieur ? » interrompit-il.

— « Même si M. Molan vient me demander, » répliquai-je.

Le brave garçon sourit, d'un sourire de complice, et qu'en toute autre occasion j'aurais interprété comme une preuve qu'il avait deviné le secret, si mal caché, de mes sentiments. Je ne pris pas le temps de réfléchir sur le plus ou moins de pénétration du pauvre homme. Camille était déjà dans l'atelier, et j'avais devant moi l'image du désespoir, — un désespoir voisin de la folie. Je lui avais dit, en la forçant à s'asseoir : « Mais, qu'avez-vous?... » et moi-même je m'assis avec affolement. Elle me fit signe de ne rien lui demander, qu'il lui était impossible de répondre. Elle mit la main sur sa poitrine et ferma ses yeux, comme si un déchirement intérieur, là, dans son sein, lui infligeait une douleur au-dessus de ses forces. Je crus une seconde qu'elle allait passer, tant la pâleur convulsive de son visage était effrayante. Quand ses paupières se relevèrent, je vis que pas une larme ne mouillait ses prunelles bleues, en ce moment toutes sombres. La flamme de la passion la plus sauvage y brûlait. Puis, d'une voix rauque, presque basse, comme si une main eût serré sa gorge, elle me dit, en pressant ses doigts sur son front avec égarement :

— « Il y a un Dieu, puisque je vous ai trouvé. Si vous n'aviez pas été chez vous, je crois que j'aurais perdu ma raison... Donnez-moi votre main, j'ai besoin de la serrer, de sentir que je ne rêve pas, que vous êtes là, vous, un ami, vous... Je souffre trop... »

— « Oui, un ami, » répondis-je, en essayant de la calmer, « un véritable ami, prêt à vous aider, à vous écouter, à vous conseiller, à vous empêcher aussi de vous laisser aller à vos chimères... »

— « Ne me parlez pas ainsi, » interrompit-elle en dégageant sa main, et elle reculait avec une aversion presque haineuse, « ou bien je croirai que vous êtes d'accord avec eux pour me mentir... Mais non. Cet homme vous trompe comme il m'a trompée. Vous croyez en lui comme j'y ai cru. Il aurait honte de se montrer tel qu'il est, devant l'honnête homme

que vous êtes... Écoutez, » elle m'avait saisi le bras de nouveau, et elle se rapprochait jusqu'à me faire sentir la chaleur fiévreuse de son souffle court, « savez-vous d'où je viens, moi, Camille Favier; moi, la maîtresse attitrée de Jacques?... Je viens d'une chambre où cette gueuse de Mme de Bonnavet s'est donnée à lui, où le lit est encore défait et chaud de leurs deux corps... Ah! la hideuse, la hideuse chose!... »

— « C'est impossible! » balbutiai-je, bouleversé jusqu'à l'épouvante par les mots que je venais d'écouter et par l'accent avec lequel ils avaient été prononcés : « Vous avez été la dupe de quelque lettre anonyme, de quelque ressemblance... »

— « Écoutez encore, » reprit-elle presque tragiquement, et ses ongles s'enfonçaient dans ma chair, tant l'étreinte de ses doigts se faisait furieuse, « il y a huit jours que je n'ai plus de doute sur les rapports de Jacques avec cette femme... Il était redevenu tendre pour moi, tout d'un coup, d'une de ces tendresses auxquelles une maîtresse ne se méprend pas, allez. Il me ménageait. Il avait dans les yeux, pour me regarder, une certaine expression... J'aurais voulu le lui arracher, ce regard, pour lire par derrière... Et puis, je retrouvais autour de ses paupières ce creux de volupté que je lui connaissais trop. Je reconnaissais dans tout son être cette langueur brisée qu'il avait autrefois, quand nous nous aimions passionnément, et il fuyait nos rendez-vous, cependant. Il invoquait toujours un prétexte pour les reculer et les déplacer... Vous voyez, je vous parle comme je sens. C'est brutal, mais c'est vrai, ce que je vous dis, vrai comme je l'ai toujours été avec lui et avec vous. C'était moi, vous entendez, moi qui les lui demandais ces rendez-vous, moi qui faisais la bête qui chasse, lui qui me refusait, qui me fuyait. Y a-t-il besoin d'une autre preuve pour être sûre qu'un amant vous trompe?... Et pourtant, cette semaine, j'avais recommencé de douter. J'avais reçu la visite du mari de cette femme. Elle avait eu cette audace de me l'envoyer!... Il était venu, avec Senneterre, me prier de jouer chez eux à une grande soirée qu'ils donnent lundi prochain... »

— « J'y suis même invité, » interrompis-je en me rappelant tout d'un coup que j'avais, en effet, reçu le carton auquel je n'avais pas pris seulement garde. « J'aurais dû m'en étonner... Je comprends. C'était à cause de vous... »

— « Hé bien ! vous ne m'y verrez pas, » répondit-elle, avec un ton qui me glaça le cœur, tant il est féroce, « et j'ai quelque idée qu'elle ne sera pas donnée, cette soirée... » Puis, avec une colère montante : « Et voyez comme je suis innocente encore !... Quand cet imbécile de mari m'eut demandé cela, et quand, ayant répondu oui, je vis Jacques ne pas s'en émouvoir, il me fut impossible de croire que cette femme était vraiment sa maîtresse. Je ne le crus pas d'elle, et je ne crus pas de lui qu'il fût son amant. Je la savais une fameuse coquine, et lui, je l'avais jugé, vous vous en souvenez?... Mais il y avait là, de sa part à elle, une si insolente audace, de sa part à lui une si honteuse lâcheté !... Non. Vous seriez venu me dire cela, vous, ce matin encore, qu'elle était sa maîtresse, je n'y aurais pas cru... »

Elle était si angoissée de ce qu'elle se préparait à raconter qu'il lui fallut s'arrêter encore. Ses mains, qui m'avaient lâché encore une fois, tremblaient, et ses yeux se fermaient par l'excès de la souffrance.

— « Et maintenant ? » lui dis-je.

— « Maintenant ? » Et elle éclata d'un rire nerveux : « Maintenant, je sais ce dont ils sont capables tous les deux, lui surtout. Car elle, c'est une femme du monde qui a des amants. On compte les autres. Mais lui ! lui ! m'avoir fait ce qu'il m'a fait ! Ah ! le malheureux ! Ah ! l'infâme !... Je deviens folle à vous parler. Mais écoutez, écoutez donc... » répétait-elle avec frénésie, et comme si elle craignait que je n'interrompisse son récit... « Aujourd'hui, à deux heures, il devait y avoir, au théâtre, répétition de la nouvelle pièce, la comédie de Dorsenne. Il en remanie un acte, et nous avons eu contre-ordre. Je ne l'ai appris qu'au théâtre. Je me trouvais donc, vers les deux heures, rue de la Chaussée-d'Antin, avec mon après-midi devant moi. J'avais quelques courses à faire dans

le quartier. Je me mets en chemin, et voici qu'un maladroit marche sur ma jupe, dont le volant se déchire presque tout entier. Tenez... » Elle me montra, en effet, qu'un grand morceau du bas de sa robe était déchiré. « C'était dans la hauteur de la rue de Clichy, et tout près de la rue Nouvelle... »

Elle m'avait regardé, en prononçant des derniers mots d'une voix soulignée, comme s'ils devaient éveiller en moi une association d'idées. Elle vit que je ne bronchais pas. Un étonnement passa sur sa physionomie tendue et elle continua :

— « Ce nom ne vous dit rien ? Je croyais que Jacques, qui vous raconte tout, vous aurait raconté cela aussi... Enfin... » et sa voix se fit plus basse encore, « c'est là que nous avons notre appartement de rendez-vous... Quand il est devenu mon amant, j'aurais tant voulu lui appartenir chez lui, parmi les objets au milieu desquels il vit, pour qu'à chaque minute, à chaque seconde, ces muets témoins de notre bonheur lui rappelassent mon souvenir !... Il n'a pas voulu. Je comprends pourquoi aujourd'hui, et que déjà il pensait à la rupture. A ce moment-là, je croyais tout ce qu'il me disait, comme je faisais tout ce qu'il me demandait. Il m'assura que le petit entresol de la rue Nouvelle où il me conduisit avait été arrangé par lui pour moi seule, qu'il y avait mis les anciens meubles de l'appartement où il avait écrit ses premiers livres : celui qu'il habitait avant de s'installer place Delaborde. Ai-je été bête ! Ai-je été bête ! Mais que c'est abominable de mentir à une pauvre fille qui n'a que son cœur, qui vous le donne tout entier, qui vous donne toute sa personne, qui se mépriserait, comme d'un crime, de se défier ! Ah ! c'est trop facile de tromper quelqu'un qui se livre tant... »

— « Mais, êtes-vous sûre qu'il vous trompait ? » interrogeai-je.

— « Si j'en suis sûre ?... Et vous aussi... » répondit-elle avec un accent d'ironie passionnée. « D'ailleurs, je vous défie bien de le défendre encore, quand vous saurez tout... Je me

trouvais donc, comme je viens de vous le dire, près de cette rue Nouvelle, avec ma robe déchirée... Il faut ajouter que, toujours dans ma bêtise, j'avais mis là toutes sortes de petites choses à moi. J'y avais même de la soie et des aiguilles... C'avait été un de mes rêves encore que cet endroit devint un cher asile à nous deux, où Jacques travaillerait à quelque beau drame d'amour, écrit auprès de moi et pour moi, tandis que je serais là à m'occuper, — comme sa femme!... L'idée me vint d'aller recoudre moi-même ce volant déchiré dans le petit appartement... J'ai besoin que vous me croyiez, si je vous jure qu'il ne se mélangeait à cette idée aucun projet d'un espionnage quelconque... »

— « Je le sais, » lui répondis-je, et, pour lui éparquer le détail d'une confidence dont je la voyais physiquement souffrir, je lui demandai : « Et vous avez trouvé l'appartement défait comme vous me l'avez dit?... »

— « C'est plus affreux, » fit-elle, et elle dut se taire une seconde pour reprendre la force de continuer : « Rien que la manière dont cet entresol a été choisi aurait depuis longtemps dû m'apprendre que Jacques s'en servait pour d'autres. C'est une grande maison double, et l'appartement se trouve dans le corps de construction sur la rue, avec une loge de concierge placée assez loin de l'escalier pour que l'on puisse monter sans être dévisagé par un témoin. A quoi bon de telles précautions, s'il ne s'était agi que de moi? Ne suis-je pas libre? Ai-je à craindre que quelqu'un me voie entrer, pourvu que ce quelqu'un ne soit pas ma mère? Et puis, les coups d'œil de ce concierge, son indéfinissable expression de politesse et d'ironie, sa servilité vis-à-vis de Jacques, tout aurait démontré à n'importe quelle autre que c'était là un appartement installé depuis des années. Je le conceis si nettement, à mesure que je vous parle! Et je ne me rends plus même compte que j'aie pu m'y tromper... Mais je me perds, mes idées vont, elles vont... J'en étais à mon arrivée rue Nouvelle, avec ma robe déchirée... Je n'avais pas la clef. Jacques n'avait jamais voulu me la donner, malgré mes demandes. Quel signe

encore ! Je savais qu'il en restait une dans la loge du concierge, pour que cet homme et sa femme fissent le ménage. Un verrou intérieur permettait, une fois dans l'appartement, de se clore contre toute venue du dehors, en sorte que, le plus souvent, Jacques ne se donnait pas la peine de prendre cette seconde clef, qui se trouvait d'habitude dans un des casiers, et moi, vous devez penser que j'y allais, dans cette loge, le moins possible. Je préférais, quand j'arrivais après Jacques, monter tout droit et sonner... Sans ces détails, ce qui m'est arrivé vous serait inintelligible, et c'est si simple... Cette fois, je vais pour prendre cette clef dans la loge. Il n'y avait personne. Le mari et la femme étaient occupés, sans doute, l'un à quelque course, l'autre à quelque commission dans la maison, et le dernier sorti avait négligé de fermer la porte. J'avise notre clef à sa place habituelle et je la décroche sans le moindre scrupule, avec un petit mouvement de joie d'avoir pu échapper à une rencontre avec le concierge. J'ai besoin de vous le répéter, de vous le jurer : j'ignorais absolument vers quelle scène je marchais, absolument, vous entendez... J'entre dans l'appartement, avec quelle mélancolie, vous le devinez ! Depuis quinze jours déjà, nous ne nous y étions plus retrouvés, Jacques et moi. Les fenêtres en étaient closes. Le petit salon, avec ses meubles de tapisserie bien rangés, était toujours le même ; toujours la même, la chambre à coucher tendue d'une cretonne rouge. Je constatai, en cherchant dans un tiroir de la commode où je plaçais mon panier à ouvrage avec mes petits objets, qu'ils n'étaient plus là, ce qui m'étonna un peu. Mais il y avait encore un cabinet de toilette et une autre chambre en arrière, très petite, qui nous servait quelquefois de salle à manger. Je pensai que le concierge avait, en nettoyant les meubles à fond, transporté les objets dans cette dernière pièce, puis oublié de les rapporter. J'y allai, et je vis, en effet, le panier à ouvrage sur un des rayons d'un buffet d'acajou garni d'une vaisselle très sommaire, la vaisselle de nos dinettes à deux. Je m'installai donc dans ce réduit, et je com-

mençai de recoudre ma jupe. Je l'avais ôtée pour aller plus vite. Tout d'un coup il me sembla entendre ouvrir des portes. J'avais bien retiré la clef, mais sans pousser le verrou. Ma première idée fut que ce visiteur inattendu était Jacques. Ne m'avait-il pas dit autrefois, et je l'avais cru comme toujours, qu'il venait quelquefois travailler dans notre appartement, par souvenir de moi et pour assurer à sa réflexion plus de solitude? Je n'eus pas le temps de me livrer à la douceur d'émotion que cette pensée éveilla dans mon cœur. Je venais de reconnaître deux voix, la sienne... et l'autre... »

— « La voix de Mme de Bonnivet ? » lui demandai-je, comme elle se taisait, après ce dernier mot à peine prononcé. J'étais aussi remué par ce récit qu'elle l'était elle-même. Elle inclina la tête pour me répondre oui, et elle continua de se taire sans que j'osasse insister. Le tragique de la situation dont elle venait de me poser si simplement les données me terrassait. Elle reprit :

— « Je ne peux pas vous décrire ce qui s'est passé en moi, quand j'ai entendu cette femme, qui, se croyant seule avec son amant, riait très haut et lui disait : tu... Ce fut une douleur aiguë, aiguë, comme si une pointe de couteau m'avait blessée à la place la plus profonde de mon être, et je me mis à trembler de tout mon corps sur la chaise où j'étais assise. Maintenant encore, en y pensant, voyez mes mains... Je voulus me lever, aller à eux, les chasser, elle comme une drôlesse ; l'insulter, lui, comme un drôle... Je ne pus pas. Je ne pus même pas crier. Il me semblait que ma vie était arrêtée en moi... Et j'entendais et j'écoutais. C'était une douleur plus forte que la mort, et je crus que j'allais mourir en effet, là sur place!... Me voici pourtant. Savez-vous pourquoi? Dans cette étroite chambre où je restais ainsi, sans bouger, et le premier moment d'épouvantable douleur passé, je me sentis envahie par un dégoût, par une répugnance inexprimables, une horreur qui allait jusqu'à la nausée. Sans doute si les paroles de cet homme et de cette femme m'étaient arrivées toutes, distinctement, le besoin de la vengeance immédiate

eût été le plus fort; mais ce murmure assourdi et confus, mélangé de mots que je n'entendais pas et de mots que j'entendais, joint à l'image de ce que je devinais derrière cette muraille, me causait, par-dessus cette indicible souffrance, une impression de quelque chose de trop malpropre, de trop ignoble, de trop dégoûtant, de trop abject! Il y eut surtout une phrase... Ah! quelle phrase!... Je sentis que je méprisais Jacques plus encore que je ne l'aimais, et, en même temps, — comme le cœur est étrange! — je ne pouvais accepter l'idée que si j'entrais dans la chambre il croirait que j'étais venue l'espionner. Cette fierté de mon sentiment pour lui finit par dominer le reste... Et je suis restée immobile, je vous le répète, dans cette chambre, une heure peut-être... Et ils sont partis, et je suis rentrée dans la chambre, vide à présent... Et j'ai vu le lit défait, et les oreillers, les mêmes oreillers; et les draps, les mêmes draps... Ah! » gémit-elle, en jetant un cri qui me déchira le cœur, et pressant ses yeux de ses doigts comme pour en écraser les globes et avec eux une vision horrible d'autres infâmes détails qu'elle ne voulait pas, qu'elle ne pouvait pas dire, elle criait : « Sauvez-moi de moi-même, Vincent... Mon ami, mon seul ami, ne me quittez pas, je crois que ma tête va éclater et que je deviens folle!... Oh! ce lit! ce lit! notre lit!... »

Elle s'était levée en prononçant ces mots, et elle s'était jetée sur moi, la tête blottie contre mon épaule, les mains accrochées à moi dans une crise de douleur suprême. Son visage se contracta, se retourna, dans un spasme d'agonie, et je n'eus que le temps de la soutenir. Elle tomba dans mes bras, évanouie.

Cet évanouissement, sans doute, la sauva, et aussi la crise de larmes où s'épancha sa misère, lorsqu'elle revint à elle-même. Je la vis se réveiller à la vie et réapprendre cette misère. Sa confiance et la perte de connaissance qui l'avait suivie venaient de me secouer trop profondément pour que je trouvasse rien à lui dire, sinon les paroles banales dont on

réconforte un être que l'on voit souffrir; et on a tant de peine à les trouver, quand on se rend un compte trop exact des légitimes raisons que cet être a de souffrir. Camille ne me laissa pas m'épuiser longtemps à ces inutiles consolations.

— « Je sais que vous m'aimez bien, » dit-elle, avec un essai de sourire navré qui me fait mal après tant de jours, « et je sais aussi que vous me plaignez sincèrement... Mais il faut me laisser pleurer, voyez-vous. Avec ces larmes, il me semble, ma folie s'en va... Je voudrais seulement de vous une promesse, une vraie promesse d'homme, votre parole d'honneur que vous répondrez oui à la demande que je vais vous faire... »

— « Vous croyez à mon amitié, » lui dis-je, « vous savez bien que j'obéirai à toutes vos intentions, quelles qu'elles soient... »

— « Cela ne me suffit pas, » fit-elle devant cette réplique évasive derrière laquelle j'avais, la voyant si exaltée, abrité un dernier reste de prudence; — qu'allait-elle me demander ? — Et elle insista : « C'est votre parole d'honneur que je veux... »

— « Vous l'avez, » lui dis-je, vaincu par la supplication douloureuse de ses chers yeux bleus, où roulaient toujours des larmes.

— « Merci, » fit-elle en me pressant la main, et elle ajouta : « Je veux être sûre que vous ne direz rien à Jacques de ce que je vous ai raconté... »

— « Je vous en donne ma parole, » répondis-je, « mais c'est vous-même qui ne pourrez pas ne pas le lui dire... »

— « Moi ? » répliqua-t-elle en secouant la tête avec une farouche fierté : « Je ne lui dirai rien... Je ne veux pas qu'il me soupçonne de l'avoir espionné. Je me brouillerai avec lui sans lui donner de raisons. J'aurai du courage contre mon amour, maintenant, à force de dégoût. Je n'aurai qu'à me rappeler ce que j'ai entendu et vu... » Et un dernier frémissement secoua tout son corps, tandis qu'elle jetait, avec un accent que Desclée même n'a jamais trouvé, le mot où Dumas

a résumé la révolte de la femelle devant la turpitude du mâle, dans sa célèbre comédie : « Pouah ! Pouah !... »

Ce n'est qu'aujourd'hui, et en songeant à l'issue bien singulière de cette aventure, que l'idée me vient de cette comparaison entre le jeu de la grande artiste du Gymnase et le cri de nature arraché à Camille par la plus sincère passion. Sur le moment, je n'eus pour elle qu'une pitié navrée, qui se changea, elle partie, en une inquiétude sans cesse grandissante. Le résultat fut une crise de scrupule, horriblement douloureuse. Allais-je tenir la parole que la pauvre fille m'avait extorquée de ne pas avertir Molan ? Je savais trop ce que valent les serments des amoureux et des amoureuses pour croire qu'après avoir assisté cachée à ce rendez-vous entre son amant et sa rivale, elle s'en tiendrait à cette résolution d'une rupture silencieuse et sans vengeance. Une femme a beau porter dans son cœur cet orgueil de ses sentiments, dont celle-ci avait fait preuve d'une façon presque invraisemblable en ne sortant pas de sa cachette, elle est femme, et, tôt ou tard, la poussée de l'instinct doit l'emporter en elle sur le raisonnement et la dignité. Qu'une nouvelle crise de douleur aiguë s'emparât de l'amante outragée, et qu'en proie au délire de la jalousie elle s'avisât d'écrire la vérité au mari de sa rivale ? La mémoire me revint du regard dont Bonnivet avait enveloppé, à sa table, celle qui portait son nom et qui était maintenant la maîtresse de Jacques. Comment cette coquette, si évidemment sèche, si profondément ironique, si peu impulsive, s'était-elle donnée de la sorte, et pourquoi ? La curiosité d'apprendre le détail de cette coupable aventure n'entraîna-t-elle pas pour une part dans la tentation qui me saisit, à peine Camille partie, de courir chez mon camarade ? Du moins, je lui crierais casse-cou, et je le préviendrais contre une surprise qui pouvait être tragique. Je résistai pourtant à ce désir, presque à ce besoin de le prévenir, par un point d'honneur auquel je n'ai jamais manqué depuis que je me connais. Ce que c'est que d'être le

fil d'un puritain. Un mot de mon père me revient toujours dans des moments comme celui-là : « On n'interprète pas une promesse : on la tient... » J'ai ce principe dans le sang, dans les moelles. Je ne me rappelle pas une circonstance où d'observer un engagement m'ait coûté un tel effort.

Pour rester fidèle à mon serment, je m'étais interdit d'aller chez Jacques. Ce fut lui qui vint chez moi, le surlendemain même du jour où j'avais reçu de sa maîtresse cette confiance, si difficile à garder sans en étouffer. Il avait, la veille, passé au théâtre pour saluer Camille. Il n'avait pas pu lui parler, à cause de la présence de la mère. Cette présence même, visiblement voulue par la fille, l'avait un peu étonné; puis, il lui avait semblé remarquer dans les yeux et aussi dans le jeu de celle-ci quelque chose d'étrange, une excitation malade. Comme il arrive lorsqu'on n'a pas très bonne conscience, ce quelque chose avait suffi pour l'inquiéter. Il avait donc poussé jusqu'à l'atelier, avec la vague espérance de rencontrer peut-être Camille et le projet très certain de me faire causer. Ses épigrammes sur mon rôle de confident éternel se trouvaient-elles assez justifiées? Il est vrai qu'un prétexte très simple lui permettait d'expliquer cette visite.

— « Je t'ai fait envoyer une invitation pour la soirée de Mme de Bonnivet, » me demanda-t-il après les premiers mots, « tu viendras, n'est-ce pas? Veux-tu que nous dînions ensemble au cabaret, ce jour-là? Puis nous ferons la corvée de compagnie. Camille t'a raconté qu'elle y disait quelque chose?... »

— « Oui, » répondis-je, « et j'ai même trouvé cette idée d'un goût douteux... »

— « Elle n'est pas de moi, » fit-il en riant; « j'ai beau ne pas avoir peur des complications, j'évite les inutiles, le plus que je peux. C'est déjà trop des indispensables... Non. C'est Senneterre et c'est Bonnivet qui ont organisé cette soirée, l'un conseillant l'autre. Ils auront voulu savoir à quoi s'en tenir sur la nuance de ma cour à la Reine Anne. Étant donné que Camille est ma maîtresse, ils ont pensé que si Mme de Bonnivet est vraiment sa rivale, les deux femmes se détestent. Tu

suis leur raisonnement : Mme de Bonnivet dirait non pour ne pas avoir Camille chez elle. Camille dirait non pour ne pas aller chez Mme de Bonnivet. Je dirais non pour éviter toute rencontre entre les deux femmes. Et j'ai dit oui. Camille a dit oui. Mme de Bonnivet a dit oui... J'aurais voulu que tu visses la stupeur, puis la joie de Senneterre d'abord, de Bonnivet ensuite. Ah ! ce sont des observateurs, des analystes, des psychologues, comme Larcher ou Dorsenne... » Et après cette ironie de l'éternel Trissotin à l'égard de l'éternel Vadius, il ajouta négligemment : « A propos de Camille, il y a quelques jours que je ne l'ai pas vue. Le portrait avance?... »

— « Tu peux en juger toi-même, » m'empressai-je de dire, trop heureux de saisir ce prétexte pour tromper son interrogatoire, et je retournai, pour la lui montrer, la haute toile sur laquelle se dessinait la svelte silhouette de la *Duchesse bleue* offrant la fleur, — lui offrant sa fleur, à lui, qui la regarda à peine. A-t-il jamais donné cinq minutes d'attention à l'effort d'art d'un camarade ? Ce jour-là, du moins, il avait pour excuse cette petite enquête à poursuivre, que rendait urgente sa situation critique entre ses deux maîtresses. Je ne m'offensai pas qu'il continuât, sans que le moindre éclair d'intérêt eût animé son regard, plutôt errant que posé sur la peinture :

— « Vos sublimes continuent à s'amalgamer?... Oui?... Allons... Tant mieux... Et, dis-moi. Elle est toujours jalouse de Mme de Bonnivet ? »

— « Nous en avons peu parlé, » répondis-je, le feu à la joue de cet impudent mensonge.

— « Allons. Tant mieux encore... » reprit-il. Puis, sans insister : « Elle choisirait bien mal son moment. Je dois te dire qu'en fin de compte nous avons reconnu, la Reine Anne et moi, qu'il y avait maldonne, et nous avons renoncé à continuer la partie. Oui... Nous en sommes à une paix armée... Nous avons mesuré nos griffes et, nous trouvant de force, conclu l'armistice. Il était écrit que je ne la séduirais pas et qu'elle ne me séduirait pas. Nous en sommes à la bonne

camaraderie, maintenant, et je crois que nous y resterons. J'aime mieux cela. C'est plus confortable... »

Il m'avait regardé en me débitant ce discours, un peu hésitant, avec une perspicacité aiguë devant laquelle je ne bronchai pas trop. Si mon visage exprimait de l'étonnement, c'était de constater son aplomb dans la comédie. Il l'attribua sans doute à ma surprise devant ses nouveaux rapports avec celle qu'il continuait d'appeler la Reine Anne, et dont je savais, moi, qu'elle méritait d'être brutalement appelée la Fille Anne. Je comprends aujourd'hui qu'en observant cette étrange discrétion sur son triomphe il ne cédait pas seulement à un simple calcul de prudence. Il y avait de cela, sans doute. Je le croirais sincère, il y comptait bien, et que je mettrais plus d'énergie à détruire les soupçons sans cesse renaissants de mon modèle. Il y avait aussi, dans cette discrétion succédant au cynisme de ses premières confidences, je m'en rends mieux compte à distance, un singulier détour d'amour-propre. J'ai noté souvent, chez le personnage que les femmes appellent, dans l'argot de leur franc-maçonnerie, « l'homme qui parle, » cette anomalie. Elle n'est qu'apparente. Il vous raconte, un par un, en les enjolivant au besoin, les moindres préliminaires d'une aventure avec une femme, dont les plus légères imprudences devraient lui être sacrées. Puis, quand il vous voit très convaincu qu'il va être l'amant de cette femme, il se défend, sur ce dernier point, d'une défense qui d'ailleurs la compromet comme un aveu positif. Ce suprême silence l'empêche, lui, de se juger trop sévèrement. La même vanité qui l'avait rendu bavard auparavant le rend silencieux après. Vanité ou remords, calcul ou dernier reste d'honneur, — quelle que fût la cause de cette subite interruption dans les confidences de Jacques, — il est certain qu'il ne se départit pas, ce jour-là, de cette discrétion enfin correcte. J'y gagnai d'avoir moins de mérite à être discret moi-même. Et, tout de suite, les événements se précipitèrent avec cette effrayante rapidité des catastrophes où les discussions, les sous-entendus, les demi-confidences n'ont plus de place. Je voudrais les

raconter, ces suprêmes péripéties, non pas telles que je les ai vues, mais telles qu'elles me furent dites. Dieu ! Si je retrouvais, pour ce récit, la naturelle et violente éloquence que la petite Favier eut pour me retracer ces scènes tragiques, ce maladroit récit s'animerait, se teinterait d'une chaude couleur de passion. Pourquoi n'ai-je pas jeté aussitôt sur le papier, sous forme de notes, ces brûlants aveux qui m'ont poursuivi si longtemps ?

VIII

Il y a toujours un coin de silence dans les plus sincères confessions des femmes. Il y en avait un dans celle de Camille. En m'initiant, avec les halètements d'une jalousie affolée par la certitude, à la dramatique découverte de l'appartement de la rue Nouvelle, elle ne m'avait pas révélé la vérité tout entière. Elle était déjà résolue à un projet d'une audace vengeresse, dans la minute même où elle affirmait qu'elle ne se vengerait pas. Elle me l'a avoué plus tard et qu'elle avait appréhendé mes conseils et mes reproches. Parmi les phrases entendues à travers la mince cloison qui la séparait du lit où sa rivale se donnait à leur commun amant, elle avait saisi quelques mots plus importants pour elle que les autres. Ce n'était rien moins que le jour et que l'heure du prochain rendez-vous. Cette petite Mme de Bonnivet, chez laquelle j'avais diagnostiqué les signes de la froideur la plus inévitable, — détail qu'entre parenthèses Molan devait plus tard me confirmer brutalement, — était, comme la plupart des femmes de ce genre, une coureuse de sensations. A chaque nouvelle intrigue, ces dépravées sans tempérament s'acharment à l'espérance qu'elles naîtront, cette fois, à cette extase de l'amour toujours désirée, toujours fuyante. J'ai su depuis que c'était elle qui, malgré le danger, — ou plutôt à cause du

danger, — avait multiplié ces rendez-vous dont chacun risquait de se terminer tragiquement. Camille avait surpris le secret des vraies relations entre les deux amants un mardi, et le vendredi, trois jours après, ils devaient se retrouver dans le petit appartement. Ainsi renseignée sur le moment exact de ce rendez-vous, une résolution folle avait envahi l'esprit malade de la pauvre Duchesse bleue : attendre sa rivale devant la porte de la maison, l'aborder à la minute même où elle descendrait de fiacre et lui cracher au visage, là, dans la rue, sur le trottoir, toute sa haine et tout son mépris. A la pensée que l'arrogante Mme de Bonnivet tremblerait devant elle, comme une voleuse prise la main sur un couvert d'argent, l'actrice outragée éprouvait un frémissement de rancune assouvie. Sa vengeance serait plus complète encore. L'infâme piège où Jacques et Mme de Bonnivet l'avaient attirée, cette abominable invitation à figurer dans une soirée chez sa rivale, pour rassurer le mari, allait lui servir. Par prudence et pour ne pas se compromettre vis-à-vis de ce mari, Mme de Bonnivet devrait la donner, cette soirée, malgré tout. Et elle, Camille, y paraîtrait ! Elle verrait celle qui lui avait volé son amant trembler devant ses regards, cet amant lui-même pâlir de la terreur qu'elle ne fit quelque éclat, et cette épouvante des deux coupables lui était à l'avance une de ces voluptés atroces comme s'en forge en pensée la haine. Les trois jours qui la séparaient de ce vendredi s'écoulèrent pour elle dans une attente grandissante. Je ne la vis pas dans cette crise, car elle mit un soin jaloux à m'éviter, de peur que je ne dérangeasse son projet. Mais elle m'a raconté ensuite que, jamais, depuis le commencement de sa liaison avec Jacques, elle n'avait éprouvé une telle fièvre d'impatience. Elle passa la nuit du jeudi au vendredi littéralement comme folle, et, quand elle partit de la rue de la Barouillère pour gagner la rue Nouvelle, il y avait trente-six heures qu'elle ne dormait ni ne mangeait. Elle avait entendu Mme de Bonnivet et Jacques fixer le rendez-vous pour quatre heures. A trois heures et demie, elle était sur le trottoir, en face des fenêtres du petit appartement, occupée à

faire les cent pas, enveloppée de sa mante, méconnaissable sous le double voile roulé autour de sa figure, et ne perdant pas de vue la porte par où sa rivale devait passer. Il y avait alors, à l'angle de la rue de Clichy, une station de fiacres qui devint aussitôt le terme de sa promenade. Car, à chaque fois que sa marche la ramenait du côté de l'horloge de cette station, elle pouvait voir que l'aiguille marchait, comme elle-même, et rapprochait l'instant où elle allait enfin étreindre sa vengeance. Trois heures quarante... Plus que vingt minutes à attendre, moins peut-être. Trois heures cinquante, encore dix minutes. Quatre heures... Ils sont en retard... Quatre heures dix... Personne... L'aiguille est maintenant sur le chiffre vingt, et ni Jacques ni Mme de Bonnivet n'ont paru !... Que se passe-t-il?... Devant ce retard d'autant plus inexplicable que, pour une femme du rang de celle que sa rancune guettait ainsi, les minutes de liberté sont comptées, une évidence saisit le cerveau de Camille et acheva de l'affoler : les deux amants avaient changé le jour ou l'heure du rendez-vous. Ils avaient eu si souvent le loisir de se revoir depuis qu'elle les avait écoutés se prodiguer le tutoiement et les mots de libertinage, à deux pas d'elle ! Qui sait ? Le concierge l'avait sans doute remarquée, quand elle était partie, l'autre jour, quoiqu'elle eût profité, pour remettre la clef, d'un moment où cet homme était de nouveau hors de sa loge, occupé à causer dans la cour. Sans doute il avait prévenu Jacques de cette visite ? — Quatre heures et demie... Toujours personne... Camille finit par se convaincre que de rester plus longtemps sur ce coin de trottoir était inutile, d'autant plus que, par cette fin d'un jour froid de février, un brouillard tombait, âcre et mêlé de grésil, qui la faisait grelotter. Elle lança donc un regard désespéré vers les fenêtres de l'appartement, toujours impénétrables, avec leurs volets fermés et qu'aucun filet de lumière n'éclairait encore, et elle se préparait à s'en aller, lorsqu'en fouillant de ses yeux une dernière fois cette courte rue elle aperçut, arrêté de l'autre côté, en face de la station, un fiacre qu'elle n'avait pas encore remar-

qué, et, penchée hors de la portière, une figure qui lui donna un de ces accès de terreur où se dissolvent les forces du corps et de l'âme : elle venait de reconnaître, sous le rideau à demi baissé du coupé immobile, Pierre de Bonnavet en personne !

Oui, c'était bien le mari de la maîtresse de Molan, non plus dans sa fonction risible d'époux, ombrageux et intimidé, d'une femme à la mode et qui souffre des coquetteries de celle qui porte son nom, en les subissant pour en profiter. C'était l'assassin à l'affût chez qui la jalousie a soudain éveillé le mâle primitif, la brute meurtrière, et dont les yeux, les narines, la bouche, annoncent la volonté de tuer, *quoi qu'il doive arriver*. Il était là, fouillant la rue, lui aussi, de ce fauve regard. Le collet de loutre de son pardessus à demi relevé donnait à son poil roux et à son teint sanguin un reflet plus sinistre, et sa main qui levait le rideau pour lui permettre de mieux voir, dégantée et nue, semblait prête à saisir l'arme qui allait venger son honneur, là sur ce coin de trottoir, — sans plus de souci du monde et du scandale que si Paris était encore la forêt d'il y a trois mille ans où des demi-gorilles se disputaient à coups de hache de pierre une femelle vêtue de peaux de bêtes. Par quel moyen le mari jaloux avait-il découvert la retraite où la Reine Anne et Jacques abritaient leur si récente intrigue ? Ni Camille, ni moi, ni Jacques lui-même, ne l'avons jamais su. Une lettre anonyme l'avait-elle averti, mais écrite par qui ? Molan traînait derrière ses talons une meute d'envieux, Mme de Bonnavet une meute d'envieuses, sans compter les soupirants plus ou moins éconduits. Peut-être Bonnavet avait-il eu simplement recours au vulgaire, mais sûr, moyen du filage ? Il est certain que le concierge avait été questionné, et si cet homme ne s'était trouvé, par fortune, un brave garçon à jamais acquis par les billets de théâtre que lui donnait son locataire et par le prestige du nom de l'écrivain, l'appartement qui avait vu la pauvre Duchesse bleue si heureuse tour à tour et si malheureuse aurait sans doute servi de théâtre à quelque sanglant dénouement. Et c'était bien la

volonté d'une tragique vengeance que Camille Favier distinguait sur le front et dans les narines, autour de la bouche et dans le battement des paupières de ce visage d'homme aperçu à cette portière de voiture, sous la clarté mêlée d'un bec de gaz et du crépuscule, guettant une preuve de son déshonneur et décidé à une justice immédiate. Il est bien probable qu'il avait remarqué, lui aussi, la jeune femme. Il ne l'avait rencontrée qu'une fois hors de la scène, et les hauts collets d'une mante sans taille, un boa de fourrure, enroulé plusieurs fois autour du menton, un chapeau avancé et un double voile, faisaient de Camille une forme indécise, une vague et indistincte silhouette. Bonnivet vit sans doute en elle, si l'idée fixe lui permit un raisonnement quelconque, une errante de la prostitution, en train d'exercer son misérable métier de racrocheuse dès la tombée du jour. Puis il n'y prit même plus garde. Quant à elle, — ah ! la charmante et noble enfant, et quelle pitié que cette créature, si naturellement magnanime, ait été soumise à de trop dépravantes, à de trop dégradantes épreuves ! — elle n'eut pas plus tôt reconnu Bonnivet que ses justes rancunes, ses jalousies furieuses, la légitime douleur de sa passion meurtrie, son appétit de représailles, se fondirent en un seul sentiment. Ce fut un bouleversement de son être aussi foudroyant qu'un miracle. Elle n'aperçut plus devant elle que le danger de Jacques et que la nécessité de lui crier : « gare ! » non pas demain, non pas ce soir même, mais tout de suite. Quelques instants auparavant, elle s'était dit que les deux amants avaient remis leur rendez-vous jusqu'à un autre jour. Une idée lui traversa soudain le cœur comme un fer rouge : s'ils avaient seulement reculé ce rendez-vous jusqu'à cinq heures ? S'ils se préparaient à cet instant même à s'acheminer vers cette rue, à l'entrée de laquelle attendait le sinistre guetteur ?... La pensée que cela était, après tout, possible se transforma aussitôt, comme il arrive quand l'imagination travaille autour du danger d'un être aimé, en une certitude. Elle vit distinctement Jacques marcher vers le guet-apens. La résolution de l'arrêter aussitôt, sans tar-

der une seconde, s'empara d'elle en même temps avec une force irrésistible. Que faire, sinon courir là où elle avait une dernière chance de rencontrer Molan, c'est-à-dire place Delaborde ? Elle eut peur de se faire remarquer par Bonnivet en prenant un des fiacres de la station et qu'il n'entendit sa voix, et elle se mit à descendre la rue de Clichy comme une insensée, hélant les voitures après les voitures, pour subir, à l'instant où elle s'assit dans un coupé enfin vide, l'horrible assaut d'une nouvelle hypothèse qui faillit la faire évanouir. Si les deux amants avaient, au contraire, devancé l'heure du rendez-vous, et s'ils étaient là, dans l'appartement, tandis que le mari, prévenu par un espion gratuit ou payé, les attendait ? Camille les vit de nouveau en imagination, avec une même incapacité de distinguer le possible du réel. Oui, elle les vit, se croyant bien sûrs de leur isolement, profitant de l'heure du crépuscule pour sortir au bras l'un de l'autre, Bonnivet s'élançant, — et puis... Et puis c'était l'inconnu qui allait du meurtre immédiat au plus redoutable duel... La malheureuse créature eut à peine conçu cette seconde hypothèse qu'un frisson la secoua jusque dans les moelles. Son fiacre était déjà parti, au grand trot du cheval, dans la direction de la place Delaborde. Que faire encore ? Dans ces instants où l'on peut dire que non pas même les secondes, mais les moitiés, les quarts de seconde sont comptés, les sentiments vrais possèdent-ils une mystérieuse double vue qui les détermine avec plus de sûreté que ne ferait le plus calculé des raisonnements ? Ou bien y a-t-il, comme Jacques Molan aimait à le dire, des destinées protégées par une singulière faveur des circonstances et qui ont le hasard constamment heureux comme d'autres l'ont constamment malheureux ? Toujours est-il que Camille, entre les deux possibilités, choisit d'instinct celle qui se trouvait être la vraie. Au moment précis où le cocher tournait la place de la Trinité, elle lui donna l'ordre de remonter du côté de la rue Nouvelle. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Elle l'arrêta et le paya avant l'entrée de cette rue. Son plan était fait, qu'elle exécuta avec cette décision

courageuse qu'inspire le danger aux âmes comme la sienne, sans résistance parfois pour elles-mêmes, et, pour leur amour, toute flamme et toute énergie. Elle avait pu voir que le coupé de Bonnivet attendait toujours à la même place. Son parapluie déployé contre cette bruine propice, et sûre de cacher ainsi son visage, elle traversa la rue bravement devant cette voiture, et elle arriva jusqu'à la maison dont le mari jaloux surveillait la sortie. Plus de doute... Un filet de lumière apparu par l'interstice des volets dénonçait la présence de quelqu'un dans l'appartement... Elle entra sans hésiter, et elle marcha droit au concierge, qui la salua d'un air embarrassé.

— « Mais je vous affirme, mademoiselle, que M. Molan n'est pas venu, » répondit cet homme, quand elle eut insisté, malgré une première dénégation.

— « Et moi, je vous dis qu'il est là avec une dame, » répliqua-t-elle. « J'ai vu la lumière aux fenêtres. » Puis, brusquement, avec l'inexprimable autorité qui émane d'un être réellement au désespoir : « Malheureux, vous vous repentirez toute votre vie de ne pas m'avoir répondu franchement à cette minute... Tenez, » ajouta-t-elle en prenant le bras de l'individu stupéfait et le tirant du côté de la porte cochère. « Regardez dans la voiture qui est à l'angle de la rue, à droite, en prenant bien garde de ne pas vous montrer. Vous y verrez quelqu'un qui surveille la maison. C'est le mari de cette femme... Si vous voulez qu'il y ait du sang ici, tout à l'heure, quand elle sortira, vous n'avez qu'à m'empêcher de monter pour les prévenir... Mon Dieu ! Mon Dieu ! de quoi avez-vous peur ? Fouillez-moi si vous voulez être sûr que je n'ai pas d'armes, que ce n'est pas moi qui leur ferai du mal... Mon amant me trompe, c'est vrai, je le sais... Mais je l'aime, entendez-vous, je l'aime, et je veux le sauver... Est-ce que vous ne sentez pas que je ne vous mens point?... »

Dominé, quoi qu'il en eût, par ce magnétisme d'une volonté tendue tout entière à son but, l'homme s'était laissé entraîner jusqu'au seuil. Le hasard — cet aveugle et inexplicable hasard, qui nous perd et qui nous sauve dans de

pareilles crises, par la plus insignifiante parfois des coïncidences, ce hasard, dont je mentionnais la constante faveur pour cet audacieux Jacques — voulut qu'au moment où le concierge regardait du côté de la voiture, Bonnivet se penchât, lui aussi, un peu en dehors. L'homme se retourna vers Camille Favier, le visage décomposé.

— « Je le reconnais, » s'écria-t-il, « c'est le monsieur qui est venu me questionner, avant-hier, sur les locataires de la maison. Il m'a demandé si je n'avais pas chez moi un M. Molan, et comme je lui ai répondu non, d'après la consigne, il a tiré de sa poche un portefeuille. « Pour qui prenez-vous le père Cohendy ? » lui ai-je dit... Ah ! ça n'a pas trainé. Je l'aurais assommé, cette canaille-là !... Attendez un peu que j'aille lui demander s'il a sa carte de la préfecture pour faire le mou-chard devant les maisons... »

— « Et il vous répondra que la rue est à tout le monde, ce qui est vrai, » dit Camille, à qui le danger avait rendu son sang-froid. Fut-ce l'inspiration de l'amour ? Fut-ce un vague ressouvenir des procédés habituels au théâtre ? Car le métier agit en nous à la manière d'un mécanisme automatique sous le branle de la nécessité. Un projet se dessinait devant son imagination, auquel l'honnête Cohendy allait se prêter, elle le comprit, et que Molan avait su s'en faire aimer. « Vous n'empêcherez pas cet homme de rester là, » continua-t-elle ; « seulement, vous lui aurez bien fait comprendre qu'on veut lui cacher quelque chose. Et ce quelque chose, il ne s'y trompera pas... S'il est venu ici, c'est qu'il a été averti d'une façon positive, allez. Vous voulez m'aider à sauver votre maître, n'est-ce pas ? Obéissez-moi. »

— « Mademoiselle a raison, » répondit le concierge, en changeant de ton ; « si on va lui faire une scène, il devinera tout, et si c'est sa femme, c'est son droit tout de même de ne pas vouloir être ce qu'il est... J'ai bien pensé à prévenir M. Jacques quand il est monté que l'on était venu questionner, en bas... Mais il est arrivé avec cette dame... »

— « C'est moi qui le préviendrai, » dit Camille, je m'en

charge. Allez seulement chercher un fiacre que vous ne ferez pas entrer sous la voûte, et laissez-moi agir. Je vous jure que je le sauverai... »

Elle s'élança dans l'escalier, tandis que le concierge appelait une voiture, comme elle le lui avait ordonné. La seule perspective, s'il devait y avoir un drame, de tout faire pour que du moins ce drame n'éclatât pas dans son immeuble l'avait rendu docile comme si Camille eût été le propriétaire lui-même, cette incarnation de l'omnipotence pour le portier parisien. Quand la courageuse fille arriva sur le palier de l'entresol, devant cette porte, ouverte tant de fois avec une émotion si douce, elle eut, malgré l'imminence du danger, un instant de défaillance. La femme en elle se révolta, l'éclair d'un instant, contre le dévouement que l'amour lui avait suggéré d'une manière si rapide, presque animale, comme de se jeter à l'eau pour sauver Jacques, si elle l'avait vu se noyer. Hélas ! Elle n'allait pas sauver que lui ! L'image de sa rivale s'offrit à elle, dans cette netteté de vision presque insupportable, dont s'accompagnent les crises aiguës de la jalousie qui n'a plus de doutes. La vengeance était là, cependant, si assurée, si complète, si immédiate, si impersonnelle ! Il suffisait de laisser les événements rouler le long de la pente sur laquelle ils étaient lancés. Quand la malheureuse enfant me raconta, plus tard, le détail de ce jour terrible, elle ne se fit pas meilleure qu'elle n'avait été. Elle me l'avoua : la tentation fut si forte, qu'il lui fallut agir, et avec vertige, avec fureur, pour mettre quelque chose d'irréparable entre elle et ce moment ; et elle commença de sonner à la porte close, une fois d'abord, puis deux, puis trois, puis dix, de cette sonnerie prolongée qui donne au timbre l'accent d'une insistance affolée. Elle voyait en esprit, comme si elle eût été dans la chambre, les deux amants saisis par ce carillon, leur rire d'abord à l'idée que c'était une méprise d'un visiteur, leur silence subit, et leur regard, Mme de Bonnivet épouvantée, Jacques la rassurant, puis se levant. Ah ! comme elle aurait voulu lui crier « vite, vite !... ». Et elle se mit à frapper contre

le battant, de son poing fermé, à coups répétés. Ensuite, elle écouta. Il lui sembla, car la surexcitation de son angoisse doublait la force de ses sens, qu'elle distinguait un bruit, un craquement du parquet, sous une démarche prudemment hasardée derrière la porte, toujours muette et fermée, et appliquant sa bouche à la fente des deux battants pour être plus sûre d'être entendue;

— « C'est moi, Jacques, » dit-elle; « c'est moi, Camille... Ouvre-moi. Je t'en supplie, il y va de ta vie. Ouvre-moi... Pierre de Bonnivet est dans la rue... »

Aucune réponse. Elle se tut, et elle écouta de nouveau, se demandant si elle s'était trompée en croyant reconnaître un bruit de pas. Puis, affolée davantage, elle recommença de sonner, au risque d'éveiller l'attention de quelque voisin; et elle frappait, et elle appelait : « Jacques, Jacques, ouvre-moi!... » et elle répétait : « Pierre de Bonnivet est en bas!... » Toujours pas de réponse. Elle eut alors, dans ce paroxysme d'épouvante, une nouvelle idée. Elle descendit chez le concierge, qui venait de revenir avec le fiacre, et qui, éperdu maintenant, lui aussi, gémissait avec un naïf égoïsme :

— « Voilà ce que c'est que d'être trop bons... S'il arrive quelque chose, on nous met à la porte... Et où nous placerons-nous ensuite? Où nous placerons-nous?... »

— « Donnez-moi du papier et un crayon, » dit-elle, « et regardez si l'espion est là... »

— « Il est toujours là, » répondit le concierge, et, voyant Camille plier le papier, sur lequel elle avait, d'une main fiévreuse, griffonné quelques lignes : « Je comprends, » dit-il, « vous allez glisser le billet sous la porte... Ça ne fera toujours pas sortir la dame... Si j'allais m'empoigner avec le particulier, on nous conduirait tous deux au poste, et, pendant le temps qu'on s'expliquerait, elle s'échapperait, et il n'y aurait pas de scandale dans la maison... »

— « Ce serait un moyen, » répondit Camille, qui ne put, malgré la gravité du péril, s'empêcher de sourire à l'idée de ce colletage entre l'homme du peuple et l'élégant sportsman

qu'était Pierre de Bonnivet; « mais je crois que le mien vaut mieux... »

Déjà elle s'élançait de nouveau dans l'escalier, puis, après avoir carillonné avec la même force que tout à l'heure, elle glissait sous la porte, comme avait deviné le concierge, le morceau de papier sur lequel elle avait écrit : *Mon Jacques, je veux te sauver. Crois, du moins, à cet amour que tu as trahi. Je veux te sauver. Que te dire de plus? Ouvre-moi. Je te le jure, B*** est au coin de la rue qui vous guette. Tu n'as qu'à regarder à droite, tu verras sa voiture. Je te jure aussi que je vous sauverai...* Ah! quel billet et que je garde, l'ayant depuis obtenu de Jacques lui-même, comme un monument d'une si navrante tendresse! Il m'est impossible de le transcrire sans des larmes! La sublime amoureuse avait calculé qu'il faudrait bien que Jacques vint à la porte pour sortir, ou maintenant ou plus tard. Elle s'était dit qu'elle attendrait debout contre le mur de l'escalier jusqu'au moment où, ayant lu cette supplication, il lui ouvrirait. Avec quel battement de cœur elle vit presque aussitôt la feuille blanche disparaître! Une main venait de la tirer. Elle entendit le froissement du papier que cette même main déplaçait, et le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait. Jacques regardait dans la rue, comme elle lui avait dit, pour vérifier par lui-même, malgré l'ombre grandissante, l'exactitude du renseignement contenu dans cette étrange missive. Pour la pauvre Duchesse, et quoiqu'elle eût indiqué elle-même ce moyen de contrôle, cette preuve de défiance, à cette minute, fut vraiment ce qu'est une piqure dans une blessure, — une pointe de douleur plus aiguë dans une grande plaie si douloureuse! Elle n'eut pas le loisir de s'attarder à cette nouvelle humiliation. La porte s'était enfin ouverte, et les deux amants étaient dans l'antichambre, en face l'un de l'autre : Camille, en proie à cette exaltation de sacrifice et de martyre si étrangement mêlée de mépris, presque de haine; lui, pâle, les yeux hagards, dans le désordre d'un rhabillage hâtif, et tout de suite :

— « Voyons, » commença-t-il à voix basse, « que se passe-

t-il? Tu sais, si tu m'as menti et si tu viens ici pour me faire une scène... »

— « Tais-toi ! malheureux, » répondit-elle sans daigner, elle, assourdir la voix ; « si j'étais une femme à te faire des scènes, est-ce que je vous aurais manqués, elle et toi, l'autre jour, mardi, à trois heures, quand vous êtes venus ici?... Oui, j'étais dans l'appartement, là, dans le cabinet derrière votre alcôve, et j'ai tout entendu, *tout*, m'as-tu comprise? Et je ne suis pas sortie, et je vous ai laissés partir... Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit que le mari de cette femme est au coin de la rue, qu'il vous guette... Tu as regardé par la fenêtre, tu as vu le fiacre... Je ne veux pas qu'il te tue, malgré ce que tu m'as fait. Je t'aime trop... Voilà pourquoi je suis ici... »

Molan avait dévisagé l'étrange fille, tandis qu'elle parlait. Tout soupçonneux qu'il fût, — c'est le châtiment des hommes qui ont trop menti aux femmes, — il sentit que Camille lui disait la vérité. Il eut alors un mouvement généreux, le premier. S'il est égoïste, comédien et fourbe, il ne manque pas de courage. Il s'est battu, à plusieurs reprises, pour des articles injurieux, très gratuitement et très bravement. Peut-être aussi, car l'idée de la galerie n'est jamais absente de certaines âmes, même dans des minutes aussi solennelles, peut-être pensa-t-il au compte rendu du drame, si drame il y avait, dont retentiraient les journaux. Un mot qu'il me dit plus tard m'autoriserait à le supposer : « Avoue que j'ai manqué là une magnifique réclame!... » Mais qui peut savoir sa pensée de derrière la tête, et si ce n'est pas là une de ces paroles d'après coup qui servent aux gens de son espèce à dissimuler leurs rares élans de nature? Toujours est-il que, rajustant sa jaquette et avisant son chapeau pendu à une patère de l'anti-chambre, il répondit à voix haute, lui aussi :

— « Je vous crois, et je vous remercie. Il suffit. Je sais maintenant ce que j'ai à faire... »

— « Tu veux descendre? » fit-elle, continuant à le tutoyer, quoiqu'en lui disant « vous » il lui eût indiqué que Mme de Bon-

nivet les entendait, « tu veux courir au-devant du danger ? Est-ce que cela vous sauvera, réponds, quand tu seras allé demander à cet homme... quoi?... Ce qu'il fait là?... Mais ce serait perdre cette femme, et tu n'en as pas le droit. Si Bonnivet vous a suivis lui-même, il a vu une femme entrer. S'il vous a fait suivre par quelque agent, il sait encore qu'une femme est ici. Il faut qu'il voie une femme en sortir avec toi, en fiacre, et se cachant... Il faut qu'il suive le fiacre et qu'il laisse cette rue libre, pour que celle-ci s'échappe, pendant ce temps... Hé bien ! tu vas sortir avec moi. Il y a une voiture en bas. Je l'ai fait chercher. Nous allons y monter... Ne me dis pas non. Ne discute pas... Bonnivet nous verra y entrer. Son fiacre nous suivra. Il croira te surprendre avec celle-ci, il te surprendra avec moi, et tu seras sauvé... Tu seras sauvé!... » Et elle le prit, malgré elle, dans ses bras, puis, le repoussant avec violence, et tout bas maintenant : « Nous sommes de la même taille à peu près, elle et moi, va lui demander son manteau. Elle prendra le mien, et elle partira cinq minutes après nous, quand elle aura vu s'en aller le coupé de son mari... Dis-lui adieu, et surtout qu'elle ne vienne pas me remercier... Si je la voyais, je ne serais pas sûre d'avoir la force... »

Elle avait ôté sa longue cape noire, qu'elle tendit à Jacques. Ce dernier prit cette mante sans répondre. Certains sacrifices de femme ont une magnificence de simplicité qui anéantit l'homme qui les reçoit. Il ne peut plus qu'accepter et avoir honte. D'ailleurs, l'hésitation n'était pas permise. La nécessité était là, implacable et inévitable. Jacques passa dans le salon sur lequel donnait l'antichambre, tandis que Camille demeurerait debout dans cette première pièce, appuyée au mur... « J'avais dans le cœur un couteau, » m'a-t-elle dit plus tard, « et cependant comme une joie sauvage à l'idée que je l'écrasais, elle, par ce que je faisais, — une joie de douleur... Et je l'aimais de nouveau, lui, je l'aimais ! Je ne l'ai jamais aimé comme à ce moment-là... Ah ! j'ai compris comme c'est doux de mourir pour quelqu'un !... Et en même temps, j'étais obligée de me dominer pour ne pas entrer insulter cette

gueuse, lui déchirer sa chemise, la battre de mes mains... Dieu ! quelles minutes !... »

Tandis que ce miracle d'amour s'accomplissait ainsi dans le banal décor de cet appartement de débauche, la nuit avait fini de tomber. La rumeur de la rue arrivait jusqu'à cette antichambre, avec une espèce de lointain sinistre, et la pauvre actrice pouvait entendre un chuchotement à quelques pas d'elle, — celui de la discussion engagée dans l'autre pièce entre le traître pour qui elle se dévouait et la complice de cette trahison. Enfin, la porte se rouvrit et Jacques reparut. Il avait son chapeau sur la tête. Son collet de fourrure relevé lui cachait à moitié le visage. Il tenait à la main une jaquette d'astrakan, celle de Mme Bonnivet, que Camille passa avec un frisson d'horreur. Ce vêtement se trouvait un peu trop large pour elle à la place de la poitrine. « J'ai compris qu'elle devait être plus belle que moi, malgré ses apparences si maigres, » me disait-elle en me racontant cette impression toute féminine, et ce fut de nouveau la piqûre dans la blessure.

— « Allons, » reprit Jacques après un nouveau silence. Il l'avait regardée passer la jaquette avec une expression où brillait une dernière lueur de cette défiance dont le premier signe avait été l'ouverture de la fenêtre, après le billet, pour vérifier si Bonnivet était vraiment là. Ils descendirent l'escalier sans échanger un mot. Devant la loge, et tandis que Jacques recommandait au concierge d'aller chercher une autre voiture, sitôt la première partie, Camille renoua son double voile sur son visage, et elle se glissa dans le fiacre en cachant son visage avec un manchon qu'elle montra à Jacques, une fois la portière fermée.

— « C'est de la pauvre peluche », dit-elle en plaisantant, afin de lui rendre du courage par cette preuve de sang-froid. « Ça ne va guère avec cette jaquette de millionnaire. Mais, à cette distance et à cette heure, il n'y verra rien... Regarde maintenant par la petite glace de derrière la voiture si le coupé qui attendait au coin de la rue ne nous suit pas .. »

— « Il nous suit, » dit Jacques.

« Alors, tu es sauvé, » répondit-elle. Elle lui serra la main d'une pression passionnée où se soulageait l'anxiété des cruelles minutes qu'elle venait de traverser, et elle éclata en sanglots. Il continuait à ne pas trouver de mots pour la remercier, et, afin de se tirer d'embarras, il voulut, comme il avait fait souvent lorsqu'ils étaient en voiture ensemble et qu'ils avaient une discussion, passer son bras derrière la taille de la jeune femme et l'attirer à lui pour lui prendre un baiser. Ce geste lui rendit soudain sa fureur de rancune et de jalousie, et, le repoussant avec haine :

— « Non, » dit-elle, « jamais, jamais plus... »

— « Ma pauvre Mi-Ca... » fit-il en lui donnant un petit nom à eux deux qu'il lui disait dans des heures tendres.

— « Ne m'appellez pas ainsi, » interrompit-elle, « la femme dont vous parlez est morte, vous l'avez tuée... »

— « Tu m'aimes pourtant... » insista-t-il. « Ah ! Comme tu m'aimes pour avoir fait ce que tu as fait tout à l'heure !... »

Ce fut à son tour, à elle, de ne pas répondre. Le fiacre avait, sur les indications de Jacques, traversé le boulevard pour se diriger du côté du faubourg Saint-Germain, vers l'angle de la rue Oudinot et du boulevard des Invalides. Il arriva ainsi jusqu'à la hauteur de la rue de Babylone sans que les deux amants échangeassent maintenant d'autres mots que cette question, posée de temps à autre par Camille : « On nous suit toujours ? » et cette réponse de Jacques : « Toujours. »

Il y avait, dans cette acharnée poursuite du mari jaloux, une si évidente résolution de vengeance que l'actrice et son compagnon se sentaient de nouveau angoissés comme ils l'avaient été, — elle, lorsqu'elle avait reconnu le visage du guetteur sous le rideau mi-baissé du coupé immobile, — lui, quand la sonnerie à la porte de son appartement était venue le surprendre dans les bras de sa maîtresse. Bonnivet allait-il être la dupe de la ruse imaginée par Camille ? Le fait qu'il attendait pour aborder les deux fugitifs que leur fiacre s'arrêtât témoignait-il chez lui d'une incertitude encore, ou bien, sûr de ne plus

perdre le fiacre de vue, préférerait-il avoir une explication avec celui qu'il croyait l'amant de sa femme dans l'endroit plus écarté où celui-ci descendrait? Enfin, Camille reconnut l'église Saint-François-Xavier, qui dressait dans la brume maintenant ses deux grêles tours.

— « Voilà une bonne place pour nous arrêter, » dit-elle en tapant du poing contre la vitre. « Tu vas voir l'autre voiture s'arrêter aussi et Bonnivet en descendre... Il courra sur nous... C'est maintenant qu'il faut du sang-froid... Laisse-moi passer la première, et, s'il te demande pourquoi nous nous cachons ainsi, parle de maman. »

Ce fut une de ces scènes rapides dont les acteurs eux-mêmes croient rêver quand ils se les rappellent plus tard, — et ils ne sauraient dire s'ils en ont éprouvé une sensation de tragédie ou de comédie. La vie est ainsi, oscillant de l'un à l'autre de ces deux pôles, avec une instantanéité qui n'a jamais été bien rendue, je crois, par les écrivains et qui ne peut pas l'être. Le passage est trop subit. Au moment où Camille s'élançait sur le trottoir au pied du perron de l'église, elle vit surgir devant elle Pierre de Bonnivet, qui lui prit le bras et soudain la reconnut.

— « Mademoiselle Favier?... » s'écria-t-il. Puis il s'arrêta de son mouvement, tout décontenancé, tandis que Camille, épouvantée, se tapissait contre Molan, sorti à son tour de la voiture et celui-ci, comme stupéfié de reconnaître l'homme qui venait de se précipiter au-devant de sa maîtresse, s'écriait d'une voix où passait pourtant un tremblement :

— « Mais c'est M. de Bonnivet!... »

— « Mon Dieu ! mademoiselle, » balbutia le mari de la Reine Anne après une minute d'un de ces silences qui semblent imbrisables, « j'ai dû vous paraître très étrange tout à l'heure... J'avais cru reconnaître en vous une autre femme ; » et dans son hésitation frémissait une joie subite, inespérée, immense. Le jaloux tenait une preuve que ses soupçons étaient faux. « Oui, j'ai cru reconnaître l'amie d'un de mes

amis... et cet ami lui-même dans Molan... Vous m'excuserez. Ce qui n'aurait été avec elle qu'une plaisanterie devient, avec une personne comme vous, que j'admire tant et que je connais si peu, une familiarité impardonnable... »

— « Et toute pardonnée, » dit en riant Camille, qui ajouta, avec autant de présence d'esprit que si elle eût prononcé cette phrase sur les planches du Vaudeville, au cours d'une crise imaginaire, au lieu de se trouver en face d'un vrai danger : « J'habite tout près d'ici. J'avais demandé au grand auteur de me reconduire après la répétition, et je me faisais un scrupule de le laisser retourner seul et à pied dans les pays civilisés... Je reprends mon fiacre, et je vous laisse mon cavalier servant, pour que vous le rameniez, monsieur de Bonnivet... Molan vous expliquera que l'on peut être une comédienne et une simple bourgeoise à la fois, très simple et très bourgeoise, et qui rend le pain bénit à sa paroisse... Adieu, Molan, et adieu, monsieur... »

Elle inclina coquettement sa jolie tête en enveloppant les deux hommes d'un même sourire fin, et elle se dirigea vers le côté gauche de l'église, où se trouve l'entrée de la sacristie, tandis que Jacques disait à Bonnivet en mettant le doigt sur sa bouche :

— « A cause de la mère, vous savez... »

— « Compris, compris, affreux mauvais sujet, » répondit l'autre, avec un gros rire. Il continuait d'éprouver cette gaieté de délivrance, si douce, presque enivrante, au sortir d'une torturante crise comme celle qu'il avait subie. Il eût embrassé sur la place cet amant de sa femme qu'il avait toute la journée projeté de tuer, et il le poussa dans son coupé, crotté jusqu'à la caisse par la boue de cette acharnée poursuite à travers Paris, en lui disant : « Où voulez-vous que je vous jette?... Vous savez qu'elle est charmante, votre Mlle Favier, tout à fait charmante, et d'une distinction de manières ! En a-t-elle eu une façon de justifier sa promenade avec vous ? Je ne vous demande rien, remarquez... Je lui referai mes excuses quand elle viendra jouer chez nous... Répétez-les-

lui, n'est-ce pas?... Une ressemblance, vous savez, à cette heure-ci, ça trompe si vite !... »

IX

Les émotions éprouvées par Camille durant cette aventure dramatique, soudain résolue, grâce à sa présence d'esprit, en une péripétie de vaudeville, avaient été si fortes qu'aussitôt hors de la vue des deux hommes elle se sentit défaillir. Elle ne put que remonter dans le fiacre et se faire conduire rue de la Barouillère. Là, un véritable accès de fièvre nerveuse la terrassa, qui la contraignit de prendre le lit. Aussi ne fut-ce point par elle que je connus cet épisode, où elle avait joué un rôle si naturellement, si spontanément magnanime et généreux. Noble rôle et qui convenait au noble cœur révélé par ses beaux yeux bleus, par sa bouche fière, par toute la race de sa fine et charmante personne ! D'ailleurs, elle aurait été assez bien portante pour aller et venir, dès le lendemain de ce terrible jour, serait-elle accourue auprès de moi pour compléter sa douloureuse confiance de la première surprise par cette seconde confiance de son héroïque sacrifice au plus indigne des amants ? Les êtres capables d'agir comme elle avait agi ne s'en vantent pas. Ce fut Molan lui-même qui me raconta le premier les détails de ces scènes presque invraisemblables, — du moins ceux qu'il se trouvait savoir et que j'ai complétés depuis par Camille elle-même. Le subtil et félin personnage avait deux raisons pour m'initier à cette aventure où il jouait, lui, le rôle toujours flatteur — étant donnée la morale courante — d'un homme aimé jusqu'à la faute par une des femmes les plus élégantes, les plus courtisées de Paris, et jusqu'au martyre par une des plus jolies actrices, non seulement de ce Paris, mais de l'Europe. La première de ces deux raisons était sa fatuité naturelle, la

seconde, son intérêt. Il avait peur qu'après une pareille épreuve le dévouement de la Duchesse bleue ne reculât devant cet autre : aller jouer la comédie chez la rivale qu'elle avait sauvée. Or, il considérait, non sans bon sens, cette présence de Camille à la soirée de Mme de Bonnavet comme le complément indispensable de la scène de la place Saint-François-Xavier. Les soupçons du mari avaient dû être éveillés très fortement pour qu'il en arrivât à cette extrémité d'espionnage, et il n'y avait pas moyen de répondre à cette phrase, par laquelle Molan acheva sa confidence :

— « Tant que Bonnavet n'aura pas vu ces deux femmes en face l'une de l'autre, ce soupçon pourra renaître, et le soupçon, c'est comme l'apoplexie : on guérit d'une première attaque ; à la seconde, plus de remèdes... »

Il avait raison dans sa théorie. Mais, tandis qu'il me la débitait par forme de conclusion, je n'avais, moi, de pensée que pour le drame réel qu'il venait de m'apprendre. Je m'entends encore m'écriant : « Ah ! les malheureuses !... » quand il me décrivait Camille dans l'antichambre de l'appartement, tandis que Mme de Bonnavet entendait les coups de sonnette répétés et pâlisait de terreur. Je me rends bien compte aujourd'hui que ce récit de Jacques était de sa part une terrible indécatesse, car il lui avait fallu le commencer par cette phrase : « Et d'abord, je vais te dire toute la vérité : je suis l'amant de Mme de Bonnavet... » Je n'en étais plus à m'étonner du cynisme de mon camarade. Quand il eut fini, la misère de cette aventure m'accabla de tristesse, et j'avais des larmes dans la voix pour lui demander :

— « Et tu voudrais qu'après cela Camille aille jouer chez cette femme?... »

— « Il le faut, » me répliqua-t-il, « et je compte sur toi pour le lui demander... »

— « Sur moi, » m'écriai-je, « mais tu es fou... »

— « Pas le moins du monde, » reprit-il. « C'est pourtant bien simple. En t'écoutant, elle ne pensera qu'au danger que j'ai couru, elle te répondra : oui. Si j'y allais moi-même, en

me voyant, elle penserait à mon infidélité, et elle me répondrait : non... C'est l'*a b c* de la jalousie, cela... »

— « Mais si elle me répond : non?... Tu sembles croire qu'elle ne te garde pas rancune... »

— « Pas la moindre, » fit-il, en souriant cette fois de son affreux sourire, « ou bien je ne connais rien au cœur humain, — et c'est ma partie, pourtant, — ou bien elle ne m'a jamais tant aimé, puisque je ne lui ai jamais fait si mal... »

— « Et si elle ne me raconte pas toute l'histoire que tu viens de me dire, comment engagerai-je la conversation ? »

— « Elle te la racontera. Et puis commence le premier. Avoue-lui que je te l'ai, moi, racontée, dans l'affolement de l'émotion et du remords... Ce ne sera pas mentir, car c'est vrai que dans le fiacre, hier, tandis que je regardais Camille dans son coin, les yeux fixes, la figure exaltée, j'aurais tout donné pour l'aimer à cette minute comme elle m'aimait. Et explique cela, je ne pensais qu'à l'autre. J'y suis allé aujourd'hui, chez celle-ci. Quelle femme, mon cher ami, et comme le coup de fouet du danger la fait vibrer!... Je l'ai trouvée avec son mari, après le déjeuner, et il nous a laissés seuls, après un quart d'heure de causerie très affectueuse, ce qui prouve que sa méfiance est quand même un peu endormie. Il ne sait pas dissimuler, cet homme. Ces derniers jours, à peine s'il me donnait la main. Nous n'avons pas abusé de sa complaisance, d'ailleurs, et nous avons eu raison, car je l'ai rencontré qui rentrait, comme je m'en allais, vingt minutes plus tard, pour constater combien de temps avait duré ma visite. — Le temps, mon Dieu, pour Anne de me donner les deux ou trois petits renseignements les plus indispensables. — Tu admires le courage de Camille ? Que vas-tu dire de la présence d'esprit de cette grande dame, qui risquait bien quelque chose : sa vie peut-être, son honneur sans doute, sa position, ce qui constitue toutes ses raisons d'exister... Sais-tu où elle s'est fait conduire, quand elle a pu s'échapper ? Chez un fourreur, tout simplement, où elle a acheté une jaquette d'astrakan aussi pareille à l'autre que possible. Elle

n'avait pas de quoi la payer, et elle ne voulait pas donner son nom. Elle a eu l'idée alors d'aller chez son bijoutier. Là, elle a emprunté de l'argent, comme si elle avait oublié sa bourse, ce qui lui a permis de retourner chez le fourreur, de payer sa jaquette comptant, de regagner la voiture officielle, qu'elle avait quittée chez une amie et commandée à l'entrée des Magasins du Louvre, — classiquement, — et de reparaitre chez elle, vêtue comme elle en était partie. Voilà des détails vrais, de ceux qui puent la réalité à plein nez... Le croirais-tu? Cette course chez le fourreur et chez le bijoutier, ça m'a remué jusqu'au fond. Ce qu'elle a dû avoir peur, en les osant. Maintenant, ce n'est plus qu'un mensonge à faire à sa femme de chambre pour expliquer la différence des deux jaquettes. Une erreur dans une visite ou un essayage... Ça n'a pas d'autre importance... Mais à chaque nouveau petit mensonge, nouveau jalon, si le mari pousse son enquête... Cet homme recule devant les questions aux domestiques. C'est ce qui nous a sauvés cette première fois. Il m'aura fait filer et pas sa femme, que j'avais eu pourtant l'imprudence d'accompagner à l'appartement... Ma chance me fait peur... » ajouta-t-il sérieusement, après un silence : « La découverte d'hier n'a tout de même pas encore détruit la jalousie de Bonnivet, je te répète, puisqu'il est revenu, pendant ma visite, et si Camille manque à sa promesse, cette jalousie est capable de se réveiller... »

— « Mais avec cette défiance et la connaissance qu'il a de l'adresse exacte de ton faux appartement, » lui demandai-je, « vos rendez-vous ne vont pas être faciles. »

— « C'est bien pour cela que Mme de Bonnivet n'en manquera pas un maintenant. C'est une curieuse et une ennuyée, et sa banale histoire avec moi lui a enfin donné le frisson, » ajouta-t-il en riant. « Hé! Hé! Elle est un peu de l'école du divin marquis. Mais tu n'entends rien à ces choses-là, *Daisy*, c'est comme si je te parlais algonquin. Passons... Quant à l'adresse de l'appartement, Bonnivet la sait. Ce sera comme s'il ne savait rien. M'ayant vu sortir avec Camille, jamais

il ne me croira capable de mener l'autre rue Nouvelle... »

— « Tu continues alors à ne pas avoir peur?... »

— « Si. J'ai eu peur, hier, quand j'ai entendu sonner et frapper à la porte... Et, je te répète, j'ai peur de ma chance, quelquefois... C'est bête comme de croire au mauvais œil, et c'est plus fort que moi... »

— « Il n'est pas douteux, » répondis-je, « que tu as rencontré dans Camille la seule femme, à Paris, capable d'une pareille action. Si tu avais un peu de cœur, tu passerais ta vie à te faire pardonner ton infamie. »

— « *Daisy, Daisy*, » interrompit-il, « vous ne comprendrez donc jamais qu'elle ne m'aime comme cela que parce qu'elle sent que je ne l'aime pas... Et puis, » ajouta-t-il en haussant les épaules, « c'est une question de peau, sans doute, j'ai envie de l'autre et je n'ai pas envie de Camille. Elle n'est pas brillante, cette explication de l'amour, et si les abstraicteurs de quintessence qui subtilisent sur le sentiment, comme ton ami Dorsenne, la donnaient dans un de leurs livres, ils perdraient toute leur clientèle féminine, leurs vingt-cinq mille de jupons, comme je dis. Moi, je ne suis ni un analyste ni un psychologue, et je dis que cette explication est la vraie. »

— « Ah! il vous a tout raconté! » dit ironiquement Camille, lorsque je la revis, au lendemain de cette conversation. Je lui avais écrit pour être plus sûr de ne pas la manquer. Je la trouvai pâlie encore, avec des yeux brûlés d'insomnie. Elle se tenait dans ce petit salon de la rue de la Barouillère, toujours si médiocre, si pauvre, si gris, auquel l'encombrement de ses meubles housés de toile bise donnait un aspect de pièce préparée pour le déménageur. « Est-ce qu'il s'est vanté aussi de la délicatesse avec laquelle sa coquine de maîtresse m'a remerciée?... Tenez, » — et elle me tendit un écrin de cuir, à son chiffre : — C. F. — que je la voyais rouler nerveusement, entre ses doigts, depuis ces cinq minutes. J'ouvris cette boîte, qui contenait, brillant sur le velours sombre, un bracelet d'or

massif, incrusté de diamants. C'était un de ces bijoux où le travail de l'orfèvre est réduit au minimum et d'une brutalité de richesse qui fait d'un cadeau pareil l'équivalent d'un chèque ou d'un rouleau de louis. Je regardai le bracelet, puis je regardai Camille, d'un regard où elle put lire une stupeur du procédé employé par Mme de Bonnavet pour lui payer son dévouement, — donnant donnant.

— « Oui, » reprit l'actrice, et avec un accent de dégoût, qui me fit mal, elle répéta : « Oui, oui... Voilà l'objet qui m'est arrivé, le soir même, avec ma mante. C'est mon cachet d'héroïsme, » ricana-t-elle. « Ah! ma première sortie sera pour lui donner une leçon de délicatesse, à cette gueuse!... »

— « Contentez-vous de lui faire rendre le bijou par Jacques, » insinuai-je. « Une scène serait par trop indigne de vous. Quand on a le beau rôle, et certes vous l'avez, il faut le garder jusqu'à la fin. »

— « Non, » dit-elle fièrement, « il n'y aura pas de scène entre nous... C'est moi qui n'en voudrais pas... J'irai chez un joaillier quelconque vendre le bracelet, puis je passerai à l'église en verser le prix à quelque œuvre de charité, et Mme de Bonnavet recevra, en même temps que sa fourrure, ces deux petits papiers : la quittance du marchand et un billet du prêtre ainsi libellé : — *Reçu tant pour les pauvres, de la part de Mme de Bonnavet...* Cette infâme histoire aura du moins servi à mettre une bûche dans un foyer éteint et une niche de pain sur une table vide... »

— « Et si le mari est là quand le commissionnaire arrivera? » demandai-je.

— « Elle se débrouillera comme elle pourra, » fit Camille, et un éclair de cruauté passa dans ses yeux bleus, qui se foncèrent jusqu'au noir. « Croyez-vous que j'aurais remué le petit doigt pour la tirer d'affaire, avant-hier, s'il n'avait pas fallu la sauver pour sauver Jacques?... Ah! ce Jacques! Il n'est seulement pas venu demander comment j'allais, ce matin... Il a su pourtant que je n'avais pas pu jouer deux soirs de suite... Il me connaît, et qu'une émotion me rend

malade... Vincent! » ajouta-t-elle en me prenant la main dans sa main fiévreuse, « n'aimez jamais... C'est trop fou d'avoir du cœur dans ce monde si cruel... Pas même un billet, pas même deux mots sur sa carte, le petit signe de politesse qu'on doit à une amie souffrante... »

— « Vous n'êtes pas juste, » lui dis-je, « il appréhende de se retrouver en face de vous. C'est très naturel. Il a trop conscience de ses torts, et vous voyez bien qu'il m'a envoyé, moi, savoir comment vous allez... »

— « Non, » fit-elle en secouant sa tête douloureusement, « il est allé vous voir, parce qu'il avait besoin de vous pour quelque chose... Avouez-moi quoi?... Dès le premier jour, je vous l'ai dit : vous ne savez pas mentir, ni ruser. Dieu! qu'il ferait bon aimer quelqu'un comme vous, pas d'amitié, comme je vous aime, mais autrement!... Allons, avouez que vous avez une commission de Jacques pour moi... »

— « Hé bien! oui, » répondis-je après une seconde d'hésitation. Il y avait tant de droiture dans cette étrange enfant, une si rare noblesse de sentiment émanait de tout son être! Finasser avec elle me parut une véritable honte. Je lui rapportai donc simplement, tristement aussi, le message que Jacques m'avait imposé : simplement, car j'estimais, et avec raison, que le plus sûr moyen d'agir sur elle était l'exposé des faits, sans phrase aucune; — tristement, car je sentais la dureté de cette nouvelle exigence de Molan. J'en sentais aussi la nécessité. Quand j'eus fini, des larmes roulaient dans ses prunelles bleues.

— « Ainsi, » dit-elle avec une expression plus amère et un sourire désenchanté où il y avait encore tant d'amour, mais à jamais empoisonné de mépris : « c'est à cela qu'il a pensé, à sauver de nouveau cette femme! Il trouve que je ne me suis pas assez sacrifié. C'est logique, d'ailleurs. Quand on a commencé comme j'ai commencé, on doit aller jusqu'au bout... J'irai... » Et le front barré d'un pli de résolution, les yeux durs, la bouche mauvaise, elle continua : « C'est bien, Vincent... Vous m'avez répété ses paroles et je vous en remercie.

Cela a dû tant vous coûter ! Vous me deviez cette franchise. Vous me promettez de lui répéter exactement les miennes, n'est-ce pas ?... — Dites donc à M. Molan que je jouerai chez Mme de Bonnivet comme il avait été convenu. — Oui, j'y jouerai, et personne, vous m'entendez, personne ne pourra soupçonner avec quels sentiments... Mais c'est à une condition, dites-la-lui bien aussi, et que, s'il y manque, je casse tout : je lui défends, entendez-vous, je lui défends de m'écrire ou de me parler d'ici là ni ensuite. Il me saluera chez cette femme juste assez pour ne pas nous faire remarquer. Et ce sera tout. Je ne le connais plus, vous entendez... Après ce dernier trait, il est mort pour moi... J'en mourrai peut-être vraiment moi-même, » ajouta-t-elle d'une voix étouffée, « mais c'est coupé... »

Elle fit avec ses mains le signe de déchirer un invisible contrat. Ses yeux se fermèrent une minute. Ses traits se contractèrent dans un spasme de douleur, puis cette créature, si féminine par la grâce et la mobilité, eut un regard de tendresse et un sourire de douceur pour se lever en me disant :

— « Laissez-moi maintenant, mon ami. Vous non plus, ne revenez pas me voir avant que je vous fasse signe... Nous finirons le portrait plus tard... Je vous aime beaucoup... Je vous estime beaucoup... J'ai pour vous une vraie, vraie sympathie... Mais, » et sa voix s'étouffa de nouveau pour cette conclusion, « mais il faut que j'oublie pour essayer de vivre tout de même. » Puis, avec un joli mouvement fier de sa tête blonde et un haussement courageux de ses minces épaules : « Je ne suis pas si à plaindre. Mon art me reste. »

Je savais Camille incapable de manquer à une promesse faite avec ce sérieux, presque cette solennité. Elle avait ce trait commun à tous les êtres, hommes ou femmes, qui attachent une grande importance à leurs sentiments : un scrupule méticuleux à tenir ces contrats non écrits, les engagements réciproques. Aussi insistai-je auprès de Jacques avec la der-

nière énergie pour qu'il se conformât strictement à la condition qu'avait posée la comédienne, et moi-même, quoiqu'il m'en coûtât, j'eus le courage d'observer jusqu'à la dernière rigueur ce programme d'absence et de silence dont je comprenais la sagesse. Autour de certaines fièvres morales, comme autour de certaines fièvres physiques, il faut la nuit, la suppression du mouvement, de l'événement, une totale suspension de la vie. Malgré ma foi absolue dans la parole de Camille, je n'étais pas sans inquiétude en me rendant, quelques jours plus tard, à la soirée de Mme de Bonnivet. Je savais que la pauvre Duchesse bleue était, sinon remise tout à fait, au moins assez rétablie pour avoir pu reparaitre au théâtre. Quand je dis que j'avais observé le programme imposé par elle avec la dernière rigueur, je dois pourtant ajouter que je m'étais permis d'aller une fois la voir jouer, sans croire manquer à nos conventions, puisqu'elle ne me voyait pas, caché dans une baignoire grillée, et j'avais eu une sensation de soulagement à le constater : il n'y avait pas de différence entre son jeu d'après la crise et celui d'avant. J'en avais conclu qu'elle s'était reprise à son art, comme elle me l'avait dit, à ce culte du théâtre, naïf enthousiasme de sa rêveuse jeunesse. J'espérais que cet amour-là, qui ne trompe pas, guérirait la blessure de l'autre. Mais, dans la voiture qui nous emportait, Jacques et moi, du cercle, où nous avions de nouveau diné en tête à tête, vers la rue des Écuries-d'Artois, cette confiance cédait la place à l'appréhension, malgré l'optimisme de mon camarade, redevenu ce personnage d'un imperturbable aplomb qui semble né pour manœuvrer dans les situations fausses :

— « Je suis curieux, » me disait-il, « de savoir ce qu'elle aura préparé pour son public de gommeux et de gommeuses. Elle a promis la grande scène de *la Duchesse bleue* avec Bresoré, puis quelques monologues et des imitations... Tu ne la connais pas sous ce jour-là?... Il y a en elle, comme chez tous les acteurs, un côté singe... »

— « Des imitations!... » répétai-je. « Les gens du monde

sont admirables. Ils n'ont pas plus tôt entre les mains un ou une artiste de talent, les voilà possédés d'une seule idée : dégrader ce talent en forçant celui ou celle qui le possède à en faire joujou devant eux... Si c'est un peintre comme Miraut, ils lui commandent des portraits d'une écœurante fadeur, à mettre sur des boîtes de bonbons!... Si c'est un homme de lettres comme toi, vite des pièces à la guimauve, de la prose détrem-pée comme un bouillon de veau, de la poésie au bain-marie!... Si c'est un musicien, vite quelque romance pour le piano!... Et si c'est une actrice avec de la flamme, du tempérament, de la passion, comme Camille, allons-y de la grimace et de la parade!... Quelle sottise! bon Dieu! Quelle sottise! Et qu'al-lons-nous faire chez ces gaillards-là?... »

— « Aimerais-tu mieux, ricana l'auteur dramatique, « entendre les plaintes d'Iphigénie ou d'Esther débitées à dix pas d'un buffet chargé de foie gras et de sandwiches, de punch et d'orangeade, de chocolat et de champagne frappé? C'est toi qui me parais admirable, ma parole d'honneur!... Mais si tu avais la plus légère teinte de l'ironie transcendante sans laquelle la vie n'offre pas la moindre saveur, tu trouverais cela exquis, que ma jolie Duchesse bleue ait sauvé l'honneur et peut-être la vie à mon adorable Reine Anne, et qu'elles se retrouvent toutes les deux en face l'une de l'autre, — l'une tenant son rôle de Parisienne à la mode, adulée et respectée; l'autre débitant des pitreries devant un parterre d'oisifs et d'oisives, — et moi en tiers! Je n'ai qu'un regret pour la beauté de la situation, c'est de ne pas avoir eu un rendez-vous avec toutes deux dans la journée. Le croirais-tu? Depuis ces histoires, je désire Camille de nouveau, et je la reprendrais si je ne craignais pas de gâter son chef-d'œuvre... Mais oui, le chef-d'œuvre de la rupture!... Car elle l'a trouvé, il n'y a pas à dire mon bel ami. Et si André Mareuil n'avait pas posé sa plume d'humoriste pour revêtir l'habit de préfet, s'il écrivait encore son *Art de rompre* au lieu de libeller des arrêts de voirie, je lui soumettrais le cas. As-tu jamais imaginé un plus divin procédé de maîtresse pour vous débar-

rasser d'elle en vous laissant un exquis souvenir?... C'est l'idéal des fins d'amour, cela... »

— « Tâche d'avoir au moins la pudeur de ton égoïsme, » interrompis-je. Il s'amusait à faire poser ma naïveté, je le comprenais bien, et qu'il plaisantait. Mais, justement, qu'il pût plaisanter à cette occasion m'indignait, et je continuai en lui touchant la poitrine : « Tu n'as donc rien là, absolument rien, qu'une rame de papier et qu'une bouteille d'encre, pour que la seule idée de cet amour, de ce dévouement, de cette douleur, ne t'inspire qu'un paradoxe de plus au lieu de te tirer des larmes?... »

— « Il ne faut jamais juger ce que sent un autre, » me répondit-il avec un sérieux soudain qui contrastait étrangement avec son persiflage. Cachait-il, dans un intime repli de son cœur, empoisonné de vanités sociales, de calculs commerciaux et d'ambitions littéraires, un coin de tendresse trop étroit pour jamais s'exalter jusqu'à la passion complète, assez vivant pour saigner quelquefois, et venais-je de toucher à la secrète blessure ? Ou bien était-il un de ces compliqués qui gardent juste assez de sensibilité pour souffrir de ne pas sentir davantage ? Ces deux dernières hypothèses ne sont pas inconciliables dans une nature aussi composite. Elles expliqueraient du moins cette anomalie qu'un talent de cette justesse de notation humaine soit associé à de si implacables duretés d'âme, à une dépravation d'esprit si systématique et si utilitaire. Il faut pourtant bien que ses pages d'émotion soient faites d'après un modèle, et, « pour des écrivains, » me disait autrefois le pauvre Claude, mon cher ami qui a si mal dirigé sa fortune et sa vie, « le modèle, c'est toujours leur cœur... » Jamais cet insoluble problème moral : — l'étonnant contraste entre la personne de Jacques et son œuvre, — ne m'avait saisi comme dans cette voiture rapide et durant les minutes de silence qui suivirent cette phrase, très différente des autres. Il le rompit le premier, ce silence, en me disant, — il répondait à une pensée que mes reproches lui avaient sans doute suggérée :

— « D'ailleurs, si c'était à recommencer, j'aurais empêché cette soirée .. Elle est inutile... Je ne sais pas quels nouveaux renseignements ont été fournis à Bonnivet. Mais il est charmant pour moi et pour sa femme. Je les ai trouvés tous deux, l'autre jour, après déjeuner, qui examinaient deux parures que leur joaillier venait d'apporter... Que dis-tu de cette scène conjugale, entre parenthèses ? Elle, se mettant au cou un collier de perles et se regardant devant la glace, tandis que le mari me disait, — à moi ! — en m'en montrant un autre : « Quel est celui que vous préférez?... » Et elle goûtait un plaisir aigu et pimenté à cette scène de haute comédie. Je le voyais à ses yeux, qui brillaient comme les pierres du fermoir de ce collier... A quel prix avait-elle acheté ce renouveau de confiance?... » et, ricanant de nouveau, cette fois avec une âpreté singulière, il conclut :

... Je ne sais si Mardoche

En cette occasion crut son bien sans reproche.

— « *Mais il en profita...* » fis-je en continuant la citation. « Puisque nous sommes en veine de franchise, comment une scène de ce genre et la conclusion que tu en tires ne te font-elles pas prendre ta canne et ton chapeau pour ne plus revenir?... »

— « Vous n'êtes et ne serez jamais un intellectuel, aimable Daisy... » me répondit-il... « Sachez donc qu'il y a une espèce de joie, âcre et féroce, à mépriser 'ce que l'on désire, comme à jouir de ce que l'on hait... C'est par ce sadisme moral que la Reine Anne me tient, peut-être pour longtemps, comme je la tiens, moi, par l'attrait du danger... Nous nous sommes déjà revus, depuis cette alerte, dans le petit appartement de la rue Nouvelle, le croirais-tu ? Décidément, il n'y a pas de teinture de cantharides qui vaille la peur... »

— « C'est de la folie, » m'écriai-je, « c'est tenter le sort !... »

— « Je crois bien que oui, » dit-il en haussant les épaules, « mais il faut vivre pour écrire... Il y a une pièce dans cette histoire et je ne la raterai pas... »

Nous arrivions à l'hôtel de Mme de Bonnavet sur ce mot où le professionnel et le Trissotin réapparaissaient par-dessous le roué et le clubman un peu trop pioché, avec des boutons de perles un peu trop gros, un plastron de chemise trop plissé, trop brodé, un satin trop brillant aux revers de son frac de gala. Une longue file de voitures stationnait déjà dans la rue. J'allais trouver quelque différence entre la réception presque intime de l'autre soir et celle de maintenant. On eût dit que Jacques eût tenu à me donner dans ces quelques minutes une représentation complète des diverses faces de son caractère, — ce véritable phare à feu tournant. Tandis que nous montions les marches de l'escalier de bois sculpté, avec sa prodigalité de tableaux et de bustes, de tapisseries et d'étoffes anciennes, il me chuchota cette dernière phrase où il n'y avait ni trissotinisme, ni rouerie, ni dandysme, mais simplement la plus enfantine vanité de bourgeois-gentilhomme en galante aventure :

— « Avoue que ma bonne amie n'est pas trop mal logée?... »

Et c'est positif qu'à cette minute la haute laine des tapis sur lesquels posait son escarpin lui faisait chaud à une place secrète de son cœur. C'est positif que le lustre pendu dans cette cage d'escalier illuminait les fonds ténébreux de son amour-propre de parvenu. C'est positif qu'un orgueil de conquête lui enflait la poitrine à se dire : « C'est moi l'amant !... » dans ce décor de haute vie. Il m'était devenu, dans ces dernières semaines, trop transparent pour que cette nuance de sa sensibilité m'échappât. Chacune de ses paroles était comme la sonnerie d'une pendule dont le mécanisme joue dans une boîte en cristal. En même temps que le son frappe l'oreille, on voit les petites roues mordre les grandes, le marteau se lever, puis s'abaisser, — l'intime et compliqué détail de l'appareil. Devant un engrenage ajusté avec une précision si ténue, comment ne pas comprendre la connexité nécessaire de toutes les pièces les unes avec les autres ? Cette fatuité puérile tenait étroitement, chez mon camarade, je le voyais distinctement, à cette puissante affirmation de soi, à cette force

de poussée en avant qui fait de lui, par certains côtés, un fécond artiste, toujours en mal d'œuvre, et, par d'autres, un plébéien en transfert de classe. Ah ! si je n'avais eu contre sa nature que le grief de cette vanité un peu sotte et désarmante !... D'ailleurs je n'eus même pas le loisir de lui répondre. Les portes du hall s'étaient ouvertes et, Jacques et moi, nous étions déjà séparés. Le coup d'œil que présentait cette pièce voûtée en chapelle, que je ne connaissais pas, et les deux salons attenants empoigna aussitôt en moi le peintre, l'homme habitué à vibrer beaucoup par le regard. Dans un coin de ce hall, une petite estrade était dressée, vide à ce moment, et dans le reste c'était, sous la lumière électrique, atténuée par des verres d'une teinte irisée, un chatoiement et un étincellement. Cinquante femmes peut-être se trouvaient là, assises sur les chaises et mêlées à un nombre égal d'hommes, toutes décolletées, avec l'étincellement de leurs bijoux dans leurs cheveux blonds ou noirs et sur leurs épaules nues. La gamme entière des couleurs chantait dans les étoffes de ces toilettes, avivées par le contraste des habits noirs, et les détails qui m'avaient, lors de ma première visite dans ce même hôtel, si étrangement déplu, les caractères trop composés de ce décor truqué, bibeloté, se fondaient, s'harmonisaient dans cette lumière, et grâce au grouillement de cette foule. Les éventails battaient, les yeux brillaient, les physionomies s'animaient pour des demandes et des réponses, et la Reine Anne, vers laquelle je marchais pour la saluer, avait vraiment, dans sa toilette de ce soir, toute blanche, un air majestueux de princesse fêtée par sa cour. En m'approchant d'elle, je pensais au mortel péril qu'elle avait couru, l'autre semaine. Il n'avait pas laissé plus de trace dans l'azur pâli de ses prunelles que la jalousie ne semblait en avoir laissé sur le visage épanoui de Bonnavet. Pour la première et sans doute la dernière fois de ma vie, j'arrivais dans un salon avec une donnée positive, indiscutable, sur une intrigue du monde. D'ordinaire, on ne sait les histoires de ces beaux messieurs et de ces belles dames que par de vagues « on dit ». Telle femme est soupçonnée

d'avoir tel amant, tel homme d'avoir telle maîtresse. Ce soupçon, qui équivaut, pour les gens de leur société, à une certitude, ne se concrète pas en images exactes. On ne connaît pas la rue et le numéro de la maison où ils se retrouvent. On ne sait pas dans quelles circonstances ils s'acheminent vers ces rendez-vous. Une porte demeure ouverte au doute, et, sinon ouverte, entre-bâillée. Moi, en m'inclinant devant Mme de Bonnivet, et tandis qu'elle m'accueillait avec une phrase banale d'amabilité, je voyais *avec certitude* cette tête orgueilleuse, couchée sur l'oreiller de la chambre adultère, et la terreur de ses traits décomposés, quand les tintements répétés de la sonnette, puis les coups frappés dans la porte, lui avaient annoncé le danger. Le contraste était si poignant que, pour la première fois aussi, je compris le malsain attrait qu'exerce sur certaines imaginations cette existence en partie double, et pourquoi les femmes ou les hommes qui ont goûté à ces sensations-là ne trouvent plus de saveur aux autres. De semblables mensonges, si profonds et si périlleux, procurent comme une ivresse scélérate, la volupté d'une hypocrisie vraiment supérieure, presque démoniaque, à celui et à celle qui mentent de la sorte. A coup sûr c'est bien à cette espèce des mensonges infernaux qu'appartenait la petite phrase que prononça Mme de Bonnivet pour clore notre rapide et peu intéressant entretien :

— « Il y a quelqu'un qui ne me pardonnerait pas de vous retenir davantage, » dit-elle, et la pointe de son éventail m'indiqua une direction que mon regard suivit. J'aperçus Camille Favier, dont Jacques s'approchait en ce moment même. « Allez la saluer, » continua-t-elle, « et dites à votre ami Molan que j'ai une petite commission à lui faire, pendant que j'y pense... »

J'étais préparé, en arrivant dans cette soirée, à rencontrer bien de l'aplomb chez cette femme, dépravée par froideur, coquette par égoïsme, curieuse jusqu'au vice par désœuvrement. — Je n'avais pas même conçu comme possible l'audace d'une pareille phrase dite par elle, à moi, qui savais tout.

Malgré ma ferme volonté de ne pas laisser transparaître mes impressions intimes, elle devina mon étonnement à ma physionomie. Ses paupières fermées à demi me dardèrent le regard le plus incisif qui ait jamais sondé l'âme d'un homme dans son fonds et son tréfonds. Elle pensa sans doute que je n'avais, sur sa liaison avec Molan, qu'une de ces hypothèses invérifiables, comme il en foisonne autour de ces soi-disant mystères qui sont les amours parisiennes, et que je ne savais pas très bien cacher mes divinations. L'acuité de ses prunelles s'émoussa en une indulgente ironie, et je la quittai, pour me conformer à l'ordre qu'elle m'avait donné, mais en partie seulement. Elle avait évidemment calculé, avec son habitude de tabler sur les mauvais sentiments de ses interlocuteurs, que je serais trop heureux de transmettre son message à Jacques devant Camille pour les brouiller davantage, et mettre mon ami dans une situation un peu fausse. Elle allait en être quitte pour constater qu'un brave homme de peintre ne se prête pas à ces plaisanteries. J'abordai donc les deux amants comme si la belle ennemie de la jolie comédienne ne m'avait chargé d'aucune commission. Ils n'échangeaient, suivant le pacte conclu, que des paroles de la plus indispensable politesse, et à très haute voix :

— « Tu viens te mêler au coin de la bohème ? » dit Molan, à qui ma présence avait rendu son aisance habituelle, « c'est tout naturel... »

— « Ne te vante pas, » lui répondis-je, sur ce même ton de persiflage à base de vérité qu'il affectionne, « il y a beau temps que tu es passé homme du monde. »

— « Des gros mots ! » fit-il toujours aussi gaiement. « Je me sauve. Ne dites pas trop de mal de votre ami Jacques, et ne l'accapare pas trop, » ajouta-t-il en se tournant vers moi, « il faut qu'elle soit un peu coquette pour avoir son succès du côté des hommes. Car, du côté des femmes, c'est réglé comme des petits pâtés, étant donné qu'elle ne peut changer ni ces yeux-là, ni cette bouche, et n'être plus le Burne Jones vivant qu'elle est... Ce serait trop dommage... »

Il s'éloigna à travers les groupes, après avoir débité cette petite phrase qui n'était pas un madrigal. Le renouveau de désir dont il m'avait parlé luisait dans ses yeux, et il avait saisi cette occasion de manquer aux conditions imposées par Camille, sans que celle-ci pût se fâcher. Elle avait incliné sa blonde tête sans répondre, dans un sourire où je devinai, moi qui la connaissais si bien, tant de souffrance et tant de dégoût. Elle s'éventa nerveusement tandis que je la regardais avec une émotion que je ne dissimulais pas. Nous nous tenions en effet, dans notre angle isolé, comme deux parias, — douloureux tête-à-tête et qui fut bien court ! Car déjà Senneterre se dirigeait vers nous de l'autre extrémité du hall avec un jeune homme qui lui avait demandé d'être présenté à Camille. Ces deux minutes nous suffirent pour échanger quelques phrases qui redoublèrent jusqu'à l'angoisse mon impression du danger. Elle ne faisait qu'augmenter depuis le moment où j'étais entré dans la maison.

— « Ah ! vous êtes venu, » dit l'actrice, « merci, » et, d'un accent suppliant : « Ne me quittez pas de ce soir, si vous m'aimez un peu... »

— « Vous ne vous sentez pas bien ? » lui demandai-je.

— « J'ai trop présumé de mes forces, » répondit-elle. « J'ai été bien jusqu'à la minute où j'ai été présentée à cette femme et où j'ai entendu sa voix. Ah ! Cette voix !... Et puis, Jacques est entré. Et maintenant j'ai trop mal... Regardez... Il va vers elle... Ils causent ensemble... On les laisse seuls... Allez lui dire qu'il ne faut pas qu'il me marche trop sur le cœur... Je suis à bout et je n'en peux plus... »

Elle avait prononcé ces derniers mots, en haletant et se forçant tout ensemble à sourire, d'un sourire convulsif comme un tremblement nerveux. Je ne crois pas que je l'aie jamais vue aussi belle. L'absence de bijoux au milieu de ces femmes si parées et la simplicité de sa toilette dans ce décor de luxe lui donnaient je ne sais quel caractère tragique. Je n'eus pas le temps de lui répondre, car le rabatteur professionnel était déjà là, qui lui tenait le discours de rigueur :

— « Mademoiselle, me permettez-vous de vous présenter mon jeune ami Roland de Brèves, un de vos admirateurs passionnés... »

— « Et dans quels morceaux allez-vous nous charmer ce soir, mademoiselle ? » demanda de son côté, le jeune nigaud à Camille encore vibrante d'émotion. « C'est une rare bonne fortune que de vous entendre dans le monde. Mme de Bonnivet fera bien des jalouses. »

— « Il n'y a pas de quoi, vraiment, monsieur, » répondit Camille, et, pour corriger son impertinence, elle ajouta : « Je dirai une scène de *la Duchesse bleue* avec Bressoré, et puis trois ou quatre petits fragments. D'ailleurs, votre curiosité ne va pas tarder à être satisfaite, car j'aperçois Bressoré qui entre. Il jouait ce soir dans la pièce nouvelle. Il s'est échappé plus tôt. Quel bonheur !... »

— « Quel bonheur pour nous, » fit son interlocuteur, « qui vous entendrons plus tôt !... »

— « Non, » fit-elle brutalement, « pour moi, qui m'en irai me coucher plus vite... »

Et elle tourna le dos au jeune homme, décontenancé par la dureté de cette étrange réponse, pour avoir quelque dialogue de la même amabilité avec le sire de Figon, qui la saluait à son tour. L'insolence des phrases qui lui échappaient, à elle, si avenante d'habitude et d'un si gracieux accueil, prouvait trop qu'elle se possédait à peine. De quel éclat ne serait-elle pas capable si Mme de Bonnivet, comme son attitude avec Jacques, à cette même minute, me le faisait craindre, se livrait à un trop hardi manège de coquetterie. Mon anxiété fut soudain portée à son comble. Je compris qu'en s'obstinant à faire figurer Camille à cette soirée la cruelle femme ne s'était pas proposé seulement d'endormir à jamais les soupçons de son mari. Elle comptait, pour cela, sur d'autres armes. Non. Le trait dominant de son implacable nature était la vanité, et cette vanité voulait avoir l'actrice à sa merci, afin de venger sur elle ces deux inoubliables humiliations : — l'insultant héroïsme de l'appartement et le renvoi de la facture du bra-

celet, avec le reçu du prêtre de Saint-François-Xavier. Blessée dans ses plus intimes susceptibilités féminines, elle s'était promis de tenir sa rivale deux ou trois heures durant, chez elle, payée par elle, pour la brûler et la rebrûler au feu de la plus cuisante et de la plus impuissante jalousie, quitte à lui pardonner après le supplice, — à lui pardonner, à l'oublier, et, avec elle, l'homme de lettres qu'elle avait pris à la comédienne. Il ne l'intéressait déjà plus, maintenant qu'il ne lui représentait plus d'autre femme à qui voler son bonheur. Elle devait en donner bientôt la preuve, et que le fat se vantait en croyant l'avoir éveillée à la volupté d'aimer. Malgré tant d'émotions, et de si âcrement troublantes, elle était sortie de ses bras aussi insensible, aussi étrangère à ce ravissement total de l'être qui métamorphose une coquette en esclave et l'asservit à l'homme qui l'a initiée à la complète ivresse. Elle agit pourtant, au cours de cette soirée, comme si elle avait aimé Jacques. Le désir de torturer celle par qui elle avait été si étrangement sauvée et blessée était assez fort dans ce cœur, blasé avant d'avoir senti, pour équivaloir à une volupté physique. Ces évidences, je les eus sur place, rien qu'à la regarder causer de loin, et tandis que je me faufilais du côté où elle se tenait rieuse avec Jacques, — arrêtée ici par Machault, plus loin par Miraut, plus loin par Bonnivet.

— « On ne vous voit plus à la salle d'armes du cercle ; vous avez manqué San Giobbe, le tireur italien. J'avais tort. Il est étonnant, vous savez... » me dit le premier.

— « Vous ne m'aviez pas raconté l'autre jour que vous faisiez le portrait de Camille Favier, » dit le second, « espèce de sournois?... Est-ce qu'on joue au cachotier, comme cela, avec son vieux maître ? »

— « Hé bien, monsieur La Croix, » demanda le troisième, « allez-vous nous donner quelque chose prochainement à l'exposition du cercle ? »

J'avais envie de répondre à l'incorrigible escrimeur : « Il ne s'agit pas d'assauts, de parade et de combats pour rire ; ne voyez-vous pas qu'il y va d'un vrai duel possible, de vrais

coups d'épée, de la vie de quelqu'un peut-être?... » Et à mon cher maître : « Je ne vous ferai pas vendre un tableau de plus, n'est-ce pas ? Pourquoi jouez-vous avec moi au protecteur qui s'intéresse au travail d'un de ses élèves ? Épargnez-moi cette comédie et laissez-moi essayer d'empêcher une catastrophe... » Et au mari : « Si vous aviez mieux surveillé votre femme dès le commencement, elle ne serait pas ce qu'elle est, et il ne se passerait pas, dans votre salon, le drame que voici... » Au lieu de cela, ce furent, chaque fois, de vaines et menteuses paroles que je débitai, assourdi par le brouhaha des causeries, énervé, étouffé par l'atmosphère, ébloui par la lumière, enfiévré par le désir d'arriver auprès de Jacques assez tôt pour empêcher du moins qu'il ne se trouvât dans le voisinage de Mme de Bonnavet pendant la petite représentation. J'allais peut-être y réussir, car je n'étais plus qu'à deux pas de lui, quand la Reine Anne, comme si elle eût deviné que j'étais, cette fois, chargé d'un message de sa rivale, et que, celui-là, je l'accomplirais, s'avisa de m'interpeller, et sur un ton d'imperceptible raillerie :

— « Laissez-moi vous présenter, mon cher monsieur, à la femme de Paris qui connaît le mieux ces primitifs italiens dont vous m'avez si bien parlé l'autre soir... »

— « Vraiment, monsieur, » disait déjà la personne à qui je venais d'être enchaîné ainsi, insupportable bas bleu qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Mme de Sermoise, « vous admirez ces maîtres idéalistes, si peu appréciés dans notre époque de réalisme grossier ? Mais on y revient, et avec eux à un art noble et élevé... Vous êtes allé à Pise, sans doute, à Sienne, à San-Gemignano, à Pérouse?... »

O douces petites villes rousses et dorées de la douce et verte Toscane, qui crénez de vos tours les hauteurs des coteaux plantés de vignes et d'oliviers ! O généreux artistes avec qui j'ai tant vécu et dont les visions me sont encore le pain quotidien de l'âme que demande la sainte prière ? Pardonnez-moi si j'ai blasphémé votre souvenir et le culte que je vous garde, en répondant comme je le fis à l'odieuse pédante,

plus réparée qu'une des fresques du Campo-Santo ! Et je lui déclarai que notre hôtesse s'était moquée d'elle. Je lui servis la profession de foi la plus grotesquement moderniste. Je lui répétais, en la prenant à mon compte, l'imbécile histoire de ce sot de génie qui fut Courbet, et qui disait à l'auteur d'un *Ecce Homo* : « Tu l'as connu, toi, Jésus-Christ?... » et à un autre : « Alors, ce sont des anges, ces messieurs tout nus qui se promènent avec des plumes dans le dos?... » C'est que je ne me contenais plus d'indignation, maintenant. Mme de Bonnivet venait d'aller demander à Camille Favier et à Bressoré de commencer. Elle donnait le signal de s'asseoir devant l'espace réservé aux deux acteurs qui devaient jouer avec elle ; et elle venait de faire asseoir Jacques Molan à côté d'elle, en disant assez haut pour que je l'entendisse :

— « A tout auteur, tout honneur!... »

Ce qui suivit, les quelques minutes d'universel dérangement des fauteuils et des chaises, l'installation des femmes assises et celle des hommes presque tous debout, l'établissement graduel du silence, — puis, au milieu du dernier reste de chuchotement, l'éclat soudain de la voix de deux acteurs, l'allée et venue des répliques du dialogue, les applaudissements discrets de ce public d'oisifs, tout cela, cette mise en train habituelle d'une saynète de salon, à peine si j'en ressaisis le détail, tant le cœur me bat, encore aujourd'hui, à revivre par le souvenir cette heure déjà lointaine. Moi qui connaissais les moindres expressions du mobile visage de Camille, les plus légères nuances de ses gestes, les inflexions les plus ténues de sa voix, j'avais discerné, dès les premiers mots de la scène, qu'elle ne se possédait plus. Mme de Bonnivet l'avait discerné aussi. Elle affectait, en inclinant sa tête aux bons endroits et en applaudissant la première, de se pencher un peu trop du côté de Jacques, de lui parler à mi-voix, de lui rendre enfin un hommage public, simple politesse d'admiratrice à l'égard d'un écrivain en vogue ! Mais pour Camille, pour l'amoureuse égoïste et désespérée, l'insolence de cette

attitude était trop atroce, et il était impossible que la comédienne la supportât sans se venger. Je crus d'abord qu'elle essaierait d'humilier sa détestable rivale à force de succès, tant elle déploya de passion et d'éloquence dans la courte scène qu'elle avait à jouer. Puis, quand, cette scène finie, on la pria de dire quelques morceaux pour son propre compte, je pensai qu'elle bornerait sa vengeance à faire rejaillir un peu de ce succès sur deux confrères de Jacques dont ce dernier est volontiers jaloux, à moins qu'elle n'eût choisi ces deux poèmes parce qu'elle soulageait, en les récitant, son pauvre cœur d'abandonnée. Elle dit ainsi, avec une grâce divine, un lied inédit de René Vincy :

...Un papillon couleur de flamme,
Ailes ouvertes, s'est posé
Sur le frais calice rosé
D'une fleur dont il suce l'âme.

Puis l'oublieux reprend son vol...
Et la pauvre fleur délaissée
Se penche et va mourir, bercée
Par la chanson du rossignol...

Et ensuite, de Claude Larcher, un sonnet inédit aussi et que je lui avais copié. Cher Claude ! Eût-il jamais soupçonné que ce soupir exhalé de son âme malade servirait un jour à traduire un désespoir causé par un des confrères qui l'ont décidément fait oublier ? Et que Camille était belle, tandis qu'elle récitait cette élégie où tenaient pour moi tant d'émouvants souvenirs de la douleur de mon ami mort, — cette douleur mystérieuse dont j'aurai été le seul et vrai confident :

Que de vers je t'ai faits, que tu n'as jamais lus !
Que de fleurs j'ai pour toi tendrement moissonnées,
Fraîches fleurs qui se sont entre mes doigts fanées
Sans que je t'aie offert ces beaux bouquets perdus !

Que d'intimes chagrins tu ne vis pas non plus !
Pensant à toi, combien j'ai pleuré de journées !
Ces larmes, les as-tu seulement soupçonnées ?...
Vers brûlés ! Parfums morts ! Sanglots inentendus !

Sans doute j'aurais dû te révéler le drame
 Que ce mortel amour déchainait dans mon âme.
 Je le voulais. Et puis je me disais : « Pourquoi ? »

Pour flatter son orgueil en lui montrant ma plaie?... »
 Tu le vois. C'est toujours ce doute affreux sur toi.
 Je n'ai même pas cru que ta pitié fût vraie.

Elle dit encore quelques autres morceaux. Puis, brusquement, avec une gaminerie qui pour une seconde me rassura, elle commença de faire ces *imitations* toujours ignobles comme la vulgarité. La divine Julia Bartet, ce Tanagra souffrant et si finement vibrant d'*Antigone*, la souple et poignante Réjane de *Germinie Lacerteux*, la pathétique Jane Hading de *Sapho*, la mutine Jeanne Granier et la tragique Marthe Brandès furent tour à tour, pour elle, le prétexte d'une mimique qui attestait une étude du jeu de ces rares artistes, profonde jusqu'à la science, et cette espièglerie de singe dont m'avait parlé Molan, jusqu'à ce qu'ayant annoncé Sarah Bernhardt dans *Phèdre*, un frisson me courut par tout le corps. Elle commençait :

« ... Juste ciel, qu'ai-je fait aujourd'hui ?
 Mon époux va paraître et mon fils avec lui... »

Tout d'un coup, je me rappelai *Adrienne Lecouvreur*, et cette scène où la comédienne, voyant Maurice de Saxe, qu'elle aime, coqueter avec la duchesse de Bouillon, durant une représentation de salon, récite les mêmes vers de Racine et finit par insulter sa rivale en lui appliquant tout haut l'impré-
 cation de la reine incestueuse du poète... Camille, comédienne comme Adrienne, amoureuse comme elle, trahie comme elle et dans les conditions dont je discernai soudain l'étrange similitude, avait-elle de sang-froid prémédité la même vengeance ? Ou bien l'excès de son chagrin lui inspirait-il, sur place, ce moyen d'outrager son indigne amant et sa maîtresse, emprunté aux réminiscences de son métier ? Je lisais distinctement sur son visage maintenant une terrible intention, et je l'écoutais pousser en regardant Jacques le cri admirable :

« Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés... »

Et déjà son émotion trop forte l'empêchait d'imiter l'accent chanté de l'admirable Sarah. Elle les prononçait à sa manière et pour son propre compte, les vers du poète, et elle s'avancait au bord de la petite scène, avec le geste dénonciateur qui est dans *Adrienne*. Son bras se dirigeait vers Mme de Bonnivet. Elle dardait sur son ennemie un regard d'où jaillissait l'éclair d'une jalousie affolée, et elle jetait les mots irréparables :

« ... Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis pas de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais... »

X

J'ai bien souvent vu représenter *Adrienne Lecouvreur* depuis cette soirée dont je viens d'évoquer les péripéties, avec un tremblement de tout mon cœur au seul ressouvenir de l'angoisse qui m'étreignait pendant que Camille accomplissait cette action de folie. J'ai toujours constaté que le public était saisi aux entrailles par cette scène. Moi-même, avant comme après l'esclandre de Camille sur les tréteaux improvisés du hall de l'hôtel Bonnivet, elle m'a toujours ému assez pour que j'aie trouvé naturel le mouvement indiqué par le livret, — je viens d'avoir la curiosité de le consulter. — *Adrienne a continué de s'avancer vers la princesse, qu'elle désigne du doigt, et reste quelque temps dans cette attitude, pendant que les dames et seigneurs, qui ont suivi tous ces mouvements, se lèvent comme effrayés...* C'était, sans aucun doute, ce même effet, sur l'assistance, d'une terreur, à jamais déshonorante pour sa rivale que l'amante dédaignée avait, dans un éclair d'aveugle affolement, résolu de produire, au risque des pires consé-

quences. Moi aussi, je l'attendais, ce formidable effet, avec une aussi affreuse certitude que si j'eusse vu aux mains de Camille une arme chargée et qu'elle en eût dirigé le canon contre Mme de Bonnavet. Aujourd'hui que je me reporte à ces minutes où mon cœur sautait d'appréhension dans ma poitrine, je ne puis m'empêcher de sourire. Toutes les personnes qui étaient dans le salon connaissaient sans doute *Adrienne Lecouvreur*, sinon comme moi, au moins suffisamment pour se rappeler la situation, d'un dramatique d'ailleurs très facilement intelligible. Toutes avaient tremblé au Théâtre-Français en voyant Sarah Bernhardt ou Bartet s'avancer vers la princesse de Bouillon, comme Camille venait de s'avancer vers Mme de Bonnavet. Hé bien ! excepté celles qui se trouvaient directement intéressées dans cette scène, pas une d'entre ces personnes ne parut comprendre la sinistre intention de la jeune actrice. Pas une, j'en ai la certitude, n'établit, entre la scène qui se jouait devant elle à ce moment et celle qu'elle avait vu jouer dix fois, vingt fois, au théâtre, une comparaison qui eût été une révélation. Elle-même, la comédienne, stupéfiée et de ce qu'elle avait osé et du résultat, continuait mécaniquement la tirade que sa voix balbutiait comme dans un rêve :

« Mourons. De tant d'horreurs ce trépas me délivre !
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?... »

Et, mécaniquement aussi, les intonations de Sarah lui revenaient pour achever :

« Je tremble qu'opprimé de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux... »

Elle avait fini, et c'était de toutes parts le plus flatteur murmure, de discrets braves d'amateurs mondains devant la perfection d'un tour de force remarquablement exécuté, des : « C'est étonnant de vérité !... En fermant les yeux, on croirait entendre Sarah !... Comme cette petite est douée !... Ce n'est pas permis d'avoir du talent comme cela !... » Mme de

Bonnivet, qui avait été la première à battre des mains, s'était levée, et elle s'avancait vers Camille, à qui elle disait avec un sourire dont l'amabilité faisait la souveraine insolence :

— « Exquis, mademoiselle, c'est exquis... Et je vous suis bien, bien reconnaissante... N'est-ce pas, Molan, que c'est exquis ? Voulez-vous donner le bras à Mlle Favier pour la conduire au buffet?... »

Certes, je ne suis pas suspect de sympathie pour l'audacieuse femme dont l'abominable coquetterie avait exaspéré la pauvre actrice jusqu'à cette étonnante algarade. Mais je dois lui rendre la justice qu'elle eut vraiment grand air pour réduire ainsi à néant la vengeance de Camille. J'entendis distinctement sa voix prononcer cette phrase, malgré le brouhaha des conversations reprises de toutes parts et à travers le bruit des chaises et des fauteils subitement déplacés, et je vis Camille la regarder d'un regard de somnambule, et donner, en effet, son bras à Jacques avec une passivité domptée. Son étonnement d'avoir osé ce qu'elle avait osé et de se retrouver ainsi, *sans qu'il se fût rien passé*, la laissait incapable de répondre, de sentir, de penser. Elle était comme un meurtrier qui, ayant tiré à bout portant un coup de pistolet sur son ennemi, aurait vu la balle s'aplatir contre ce front détesté et retomber sans même y laisser une trace de rougeur. Elle n'avait pas, je n'avais pas non plus, l'esprit assez libre pour apercevoir, dans ce qui se passait, une preuve entre mille qu'une irréductible différence sépare la vie représentée sur les planches de la vie réellement vécue. Elle était en proie à une crise nerveuse qui se manifesta d'abord par cet étonnement, par cet ahurissement plutôt, et, presque tout de suite, par des accès d'un rire à demi convulsif qui me firent trop de mal. Je m'éloignai volontairement de l'endroit où elle se trouvait avec Jacques, entourée des hommes qui la connaissaient et qui lui faisaient des compliments. Ce fut pour toper droit sur Bonnivet. Le front de celui-ci, rouge, avec sa veine gonflée, ses yeux flamboyants et clairs à la fois, le frémisse-

ment de tout son être, me rendirent du coup la peur que j'avais eue quelques minutes plus tôt. Si, pour le reste des spectateurs, l'insulte jetée en face à la femme du monde par la comédienne avait passé inaperçue, — faute des quelques données sur le rôle de Jacques entre ses deux maîtresses qui la rendaient intelligible, — le mari, lui, l'avait sentie, cette insulte, et il lui fallait toute sa force de domination pour dévorer l'affront comme il faisait. Il écoutait ou feignait d'écouter Senneterre, dont la volubilité démontrait que, lui aussi, avait deviné la signification vraie de la scène jouée par Camille et qu'il suait d'épouvante à la pensée que Bonnivet la devinait aussi. Ce dernier caressait sa moustache de sa main droite avec un geste automatique, tandis qu'avec sa gauche, passée dans son gilet, il s'enfonçait, j'en eus l'impression, les ongles jusqu'au sang dans la poitrine. Je ne fus pas le seul à sentir que cet homme était en fureur, ni à remarquer son front, ses yeux, son geste, ces signes, trop évidents pour un portraitiste, d'une formidable tempête morale. Je vis le groupe d'habits noirs auprès duquel je me trouvais s'écarter pour laisser la place à Mme de Bonnivet, qui s'approcha de son mari. De même qu'elle avait trouvé un sourire de suprême mépris, tout à l'heure, pour féliciter la petite Favier et répondre à l'insulte d'une atroce allusion par l'insulte d'une implacable indifférence, elle trouvait un sourire, à ce moment-là, de tendresse et d'intimité pour répondre aux soupçons soudain exaspérés chez son mari. Elle lui apportait, dans cet affectueux et gracieux sourire, une preuve indiscutable de sa bonne conscience. Il fallait à cet homme, et à cette seconde même, la sensation de sa présence, elle l'avait compris, et que la réalité physique de sa voix, de son regard, de son souffle, l'évidence aussi de sa tranquillité, imposerait au jaloux une suggestion de calme. Et radieuse de sérénité dans sa somptueuse toilette blanche, les yeux clairs, d'une clarté gaie, un demi-sourire sur sa jolie bouche, éventant son visage fin d'un petit mouvement doux avec un éventail qui soulevait à peine l'or de ses cheveux sur son front insou-

cieux, elle marchait vers lui, en l'hypnotisant du regard. Je pus voir à cette approche la physionomie du malheureux se détendre, tandis que Bressoré, qui me connaît depuis Claude, me prenait le bras pour me souffler à l'oreille :

— « Est-elle chic, hein ? Est-elle chic?... Dites donc, La Croix, vous qui êtes l'ami de Favier, j'espère que vous lui ferez comprendre que c'est une vraie crasse pour moi et pour nous tous, que sa façon de se conduire ce soir?... Comment ! voilà une maison où l'on nous reçoit comme des gens du monde, et, parce qu'elle est jalouse de la patronne à cause de Molan, elle va se comporter comme la dernière des grues et lui servir le coup d'Adrienne Lecouvreur!... Mais oui, mais oui ! Je l'ai vu venir, allez, et j'en ai eu la chemise mouillée... Ça n'a pas porté, c'est vrai, mais ça aurait pu porter. Et alors, quelle tête est-ce que j'aurais eue, moi, je vous en fais juge?... Et puis, si le public n'y a vu que du feu, le mari et la femme ont très bien compris... Je vous le répète, voilà une maison fermée pour nous. Ils en ont soupé, maintenant, des petites représentations à domicile. Franchement, mettez-vous à leur place... Non. Ça ne se fait pas, mais pas du tout... Je ne suis pas plus bourgeois qu'un autre et j'ai eu mes toquades, moi aussi, mais pas en cabot, en *gentleman*... »

La plainte comique du vieux comédien — en train de trembler pour sa situation mondaine — mettait une note bouffonne dans cette aventure. J'en ris encore après tant de jours. Je rassurai de mon mieux l'excellent homme en lui affirmant qu'il se trompait, sans espérer, d'ailleurs, convaincre un personnage de cette finesse. — Serait-il beau à peindre, avec son œil bleu, mobile et perçant dans son masque glabre, sur lequel semble coller et flotter à la fois une innarrachable grimace ! Il a eu tant de bonnes fortunes et de si étonnantes, que son coup d'œil, sur les dessous vrais de la vie, égale celui d'un grand diplomate. Ses innombrables maîtresses l'ont si bien renseigné sur les tenants et les aboutissants de tout le haut et demi-monde parisien qu'il n'est plus jamais la dupe de rien ni de personne. Il hocha sa tête incrédule à mes protestations,

et il me répondit, avec la familiarité inhérente à sa profession, malgré les principes de tenue qu'il venait de professer avec une espèce de solennité :

— « Vous savez, mon petit La Croix, je suis très bon garçon, et je veux bien avoir l'air de croire ce que l'on me dit pour faire plaisir, mais quant à gober celle-là !... Vous vous payeriez ma fiole et vous auriez fichtrement raison !... »

Ce petit aparté nous avait entraînés, l'acteur et moi, dans un coin du salon, près de la porte du hall, en ce moment ouverte. Je jugeai que cette pauvre Camille ne tarderait pas à sortir, et que le mieux était de l'attendre au dehors, afin de lui parler sans que le regard de Bonnivet tombât sur nous durant cet entretien. Si aucun événement ne surgissait à la traverse, j'étais bien sûr que la Reine Anne s'arrangerait pour se tirer définitivement d'affaire. Cet événement, j'étais bien sûr aussi qu'il ne viendrait pas de Jacques. Je connaissais son empire sur lui-même. Il ne se trahirait point. Je savais que les éclats comme celui qu'avait osé Camille sont immédiatement suivis d'une crise de prostration, et je ne doutais pas qu'elle ne se fût laissé conduire au buffet maintenant, comme une bête assommée. Senneterre et Bressoré, les deux autres témoins qui avaient compris tous les dessous de cette scène, n'étaient pas non plus hommes à laisser deviner leur perspicacité. L'un, à travers ses ridicules, aimait trop sincèrement Mme de Bonnivet ; l'autre était trop préoccupé de tenir son rôle d'artiste correct. Moi seul, mon énervement pouvait trahir que j'en savais trop long. Je me glissai donc du côté de l'escalier entre deux groupes, lorsque je me sentis saisi par la main. C'était Molan, qui me dit d'une voix saccadée :

— « Nous allons partir ensemble. J'ai à te parler... »

— « Je m'en vais tout de suite, » répondis-je.

— « Moi aussi, tiens, voilà un coin libre, filons... »

Nous avions descendu l'escalier sans échanger une parole. Nous passâmes nos manteaux sans en échanger davantage, sous le regard impersonnel des valets de pied. Ce fut seule-

ment sur le trottoir que Jacques me dit, en me serrant le bras avec une force qui me prouvait sa colère :

— « Tu as assisté à cette scène?... Tu as vu ce qu'a osé me faire cette infâme cabotine?... »

— « J'ai vu qu'elle s'était vengée, » lui dis-je. « Franchement, vous l'aviez bien mérité, Mme de Bonnavet et toi. Mais puisque ça n'a pas eu de conséquences et que personne ne s'est aperçu de ses intentions!... »

— « Personne ? Et Mme de Bonnavet, tu la prends pour une dinde ? Et son mari ? Tu crois qu'il n'a pas tout compris?... Et après ce que Camille savait des jalousies de cet homme, après le danger qu'elle m'avait vu courir, c'est une infamie, te dis-je, une abomination. Mais je lui apprendrai que l'on ne se moque pas de moi ainsi... » continua-t-il avec une violence croissante. En proférant cette menace, je vis qu'il se tournait du côté de l'hôtel d'où nous sortions, et je le retins par le bras à mon tour en lui demandant :

— « Tu ne vas pas rentrer là dedans pour lui faire une scène?... »

— « Non, » fit-il, « mais je connais son cocher, celui qu'elle prend pour ses sorties du soir... C'est moi qui ai fait les prix avec lui, une fois pour toutes. J'ai toujours été si bon pour elle!... J'arrêterai sa voiture... Je veux qu'elle ait son paquet, là, sur ce trottoir. C'est sa vraie place. Et je le lui dirai. »

— « Tu ne feras pas cela, » l'interrompis-je en me mettant devant lui, et lui parlant bas cependant. J'appréhendais maintenant la curiosité de tous ces grands diables de cochers, assis sur leurs sièges, dans la longue file des véhicules.

— « Je le ferai, » me répondit-il, hors de lui, et, juste à ce moment, le concierge de l'hôtel jetait dans la rue un nom qui arracha un éclat de rire à Molan, celui de Camille elle-même.

— « Je t'en supplie, » dis-je au forcené, « si tu n'as pas le moindre égard pour Camille, pense à Mme de Bonnavet!... »

— « Tu as raison, » répondit-il, après un silence, « je me dominerai. Mais il faut que je lui parle, il le faut... Je monterai dans la voiture avec elle, voilà tout... »

— « Et si elle ne veut pas?... »

— « Elle ! » fit-il en haussant les épaule : « Tu vas voir... »

Un coupé s'était détaché de la file pendant que nous parlions, — mesquine roulotte de remise prise au rabais chez un loueur de quartier. Sa médiocrité contrastait singulièrement avec les autres équipages, dont les chevaux piaffaient dans la longue rue. Le temps que cette voiture mit à entrer sous la voûte et à en sortir me parut interminable. Si mon camarade se permettait de manquer à Camille, maintenant, j'étais décidé à tout... Enfin, je vois la voiture qui reparait, et, derrière la vitre, une forme de femme, enveloppée d'une mante à haut collet, que je reconnais trop bien. C'était Camille. Jacques héla le cocher, qui le reconnut, lui aussi. Il arrêta déjà son cheval quand la vitre s'abaissa, et nous pûmes entendre l'actrice qui criait, le buste penché hors de la portière : « Rue Lincoln, 23, vous m'entendez ? Est-ce à monsieur que vous obéissez ? » Et s'adressant à moi : « Vincent, » dit-elle, « si vous n'empêchez pas cet individu, » et elle montrait Jacques, « d'essayer de monter dans ma voiture, j'appelle les agents... » Les silhouettes de deux sergents de ville se dessinaient toutes noires sous une des lanternes de la porte, et quoique ce petit dialogue eût été bien court, déjà l'éclat des voix faisait se pencher quelques-uns des hommes assis sur les sièges des autres coupés. Devant cette menace, Jacques n'osa pas tourner la poignée de la portière sur laquelle il avait déjà mis la main. Il recula d'un pas, et le coupé partit, tandis que la voix de Camille répétait — oublierai-je jamais de quel accent?...

— « Rue Lincoln, 23, et vite. »

— « Hé bien ? » dis-je à Jacques après un silence, et comme il demeurait immobile sur le trottoir.

— « Hé bien ? Elle a deviné ce qui l'attendait, » répondit-il brusquement, « et elle s'est sauvée... Sois tranquille. Ce qui est différé n'est pas perdu. Rue Lincoln ? Où peut-elle bien être allée, rue Lincoln ? 23 ? 23 ?... »

— « C'est une adresse qu'elle aura donnée au hasard, » lui

dis-je, « pour te rendre jaloux et te faire croire qu'elle courait à quelque rendez-vous... Elle aura crié un autre ordre au cocher, sitôt arrivée au coin de la rue... »

— « Nous pouvons toujours y aller et voir par nous-mêmes, » répondit-il. « Si elle déjà pris un amant et qu'elle se soit permis de me jouer le tour qu'elle vient de me jouer, tu conviendras que c'est une grande coquine... »

— « Non, » répliquai-je, « mais une malheureuse enfant que tu as trop maltraitée et rendue folle... Quand elle aurait pris un amant, qu'est-ce que cela prouverait, sinon un de ces désespoirs comme les femmes en ont, où tout sombre?... C'est un suicide quelquefois qu'une action pareille, mais elle ne l'a pas faite, j'en réponds... C'est une fille trop fière... »

Nous étions montés, en échangeant ces quelques phrases, nous aussi, dans un fiacre qui passait, et nous roulions à notre tour dans la direction de la rue Lincoln. Je n'avais plus maintenant qu'une préoccupation, celle de savoir si réellement les duretés dont Camille avait été la victime ne l'avaient pas précipitée à quelque horrible parti. Les phrases qu'elle m'avait dites, lors de ma première visite au modeste logis de la rue de la Barouillère, sur ses tentations de luxe, me revenaient à la mémoire, et j'écoutais, avec stupeur, Jacques philosopher à son habitude, soit que l'incompressible Trissotin fût réellement le plus fort en lui, soit qu'il ne voulût pas me montrer sa propre inquiétude. Les libertins de son espèce n'acceptent jamais, sans la plus sincère indignation, d'être remplacés auprès de la maîtresse qu'ils ont le plus froidement trahie. Ils admettent encore moins que l'on devine en eux cette rancune humiliée. Celui-ci avait donc cessé de se plaindre, pour causer idées, et il le faisait avec sa lucidité usuelle. C'est le don de ces intelligences dressées à spéculer, qu'elles fonctionnent d'une façon quasi mécanique à travers toutes les secousses. Molan, je crois, dictera de la copie, et de la bonne, dans son agonie!...

— « Nous lui devons tout de même un curieux document, à cette drôlesse de Camille... Tu te moques, toi aussi, de la

prétention des écrivains au dédoublement ? Sais-tu à quoi je pensais dans la minute même où elle s'avancait sur nous avec le fameux vers :

« Osent se faire un front?... »

« Je me rendais compte que cela ne portait pas, comme elle dirait dans son jargon. L'effet ratait, là, sur place. Au théâtre, il réussit toujours... Pourquoi ? J'en ai trouvé la raison tout à l'heure même dans la grande loi du raccourci qui domine les planches. Tu me suis bien?... Pour que dans la vie une allusion de cette sorte produisît son plein résultat, il faudrait que tous les assistants fussent initiés à tous les dessous du drame dont c'est là un épisode. Au théâtre, nous admettons qu'ils le sont, — voilà ce que j'appelle un raccourci. — Le spectateur suppose toujours que les personnages en scène savent de la situation ce qu'il en sait lui-même... Tu me suis toujours?... Voilà le point exact qui marque la limite entre la réalité brute et la réalité transposée. Et heureusement, » ajouta-t-il, en riant gai. Il était content de sa théorie. « Heureusement que cette sotte de Duchesse bleue n'a pas suivi de cours d'esthétique. Elle s'est comportée comme les gens de la Commune quand ils ont voulu faire sauter le Panthéon. J'étais dans le quartier. Je me rappelle si bien notre peur ! Il y avait de la poudre plein les caveaux. Les scélérats ont fait partir l'étincelle électrique. Ils avaient oublié d'isoler le fil !... Toute cette électricité a fait comme nous ferons tous, elle est retournée dans la terre, — *et in pulverem reverteris...* Mais que ce soit le plus tard possible et pas de la main de Pierre de Bonnivet !... »

Ce mélange de subtilité métaphysique et d'humour forcé disparut lorsque notre fiacre eut quitté l'avenue des Champs-Élysées et enfilé la rue Lincoln. Jacques se pencha hors de la portière avec une nervosité plus passionnée qu'il ne convenait à son dandysme, pour vérifier si aucune voiture ne stationnait dans cette rue très courte. Il aperçut deux lanternes allumées. Notre fiacre approcha encore, et nous vîmes le coupé

de Camille arrêté devant un petit hôtel étiqueté de ce fatal numéro 23. Le coupé était vide, et le cocher, descendu du siège, allumait sa pipe à une de ses lanternes.

— « Madame m'a dit de rentrer sans l'attendre, » répondit-il à la question que lui posa Jacques en lui mettant un louis dans la main, — ni plus ni moins qu'un héros des romans de l'ancienne école. La fébrilité de mon camarade à cette réponse était bien grande, moins cependant que la mienne. Nous restâmes une minute à nous regarder.

— « Nous allons savoir, » dit-il le premier, et il cria à notre cocher, à nous, qu'il nous arrêta au prochain café ; « nous consulterons le *Bottin*, tout simplement, et, s'il nous manque, nous irons au cercle regarder le *Tout-Paris*. Nous saurons alors à qui Mlle Favier demande des consolations, que tu m'avoueras rapides, et que je soupçonne antérieures à ses infortunes... Mais oui, mais oui... Ce n'est pas flatteur pour l'amour masculin, mais chaque fois qu'on a des remords d'avoir trompé une femme, on peut s'affirmer qu'on est une dupe, et qu'elle avait déjà commencé... »

Il avait sauté, en prononçant ces mots, sur le trottoir de la rue François-I^{er}, où nous nous trouvions engagés, et, avant même que la voiture fût tout à fait arrêtée, il entra dans un estaminet parfaitement vide, que gardait un seul garçon endormi sur une banquette de moleskine rouge. Sans le réveiller, Molan avisa le *Bottin* sur le comptoir, d'où la caissière s'était absentée, et il le feuilleta d'une main qui tremblait un peu, pour me montrer, quand il les eut trouvées, les deux lignes suivantes : *Lincoln (rue de)* et les désignations de rigueur, puis dans la colonne : « 23. — *Tournade (Louis-Ernest), rentier.* »

— « Avais-je raison ? » fit-il en ricanant. Il referma le *Bot-tin*, qu'il repoussa sur le comptoir, du bout de sa canne, en ajoutant : « Avoue que je méritais mieux... »

— « Je n'avouerai rien avant d'être sûr, » répondis-je, si profondément troublé par ce nouvel événement que je tremblais tout entier.

— « Sûr ? » s'écria Molan, avec une espèce d'insolente âcreté. « Sûr ? Et que te faut-il donc ? Tu voudrais les voir couchés dans le même lit, peut-être ? Et tu douterais encore !... Mais moi, qui ne suis pas de la corporation des belles âmes, je crois que Mlle Favier est la maîtresse de M. Tournade, et je te répète que, dans ce cas, la scène qu'elle s'est permis de faire ce soir devient une des plus misérables actions dont j'aie jamais ouï parler... Et je m'en vengerai. Allons, adieu... »

Il me quitta sur ces mots de haine sans que j'essayasse ni de le retenir ni de le calmer. Je me sentais accablé d'un poids énorme de tristesse. Je n'ai jamais, dans ma vie sentimentale, connu la jalousie telle que la plupart des livres la décrivent, cette angoissante et fiévreuse inquiétude autour d'une perfidie que l'on soupçonne sans en être certain. Je n'ai jamais aimé sans confiance. Il semble que les femmes devraient se faire un scrupule de trahir les hommes qui les chérissent de la sorte. J'ai éprouvé qu'il n'en était pas ainsi. Je recommencerais cependant d'aimer que je me comporterais de même, pour la simple raison qui fait que l'on n'y voit pas quand on a les yeux pleins de larmes. En revanche, si je n'ai jamais été jaloux de cette inquiète et ombrageuse façon, j'ai connu cette autre douleur qui consiste à porter dans son cœur, comme une plaie ouverte et qui saigne toujours, l'évidence d'avoir été trompé. J'ai su ce que c'était que de souffrir, des nuits entières, à l'idée d'un corps de femme livré en proie à la luxure d'un autre homme. Cette horrible oppression, cet arrêt de notre être intime, ce frisson de mort devant la *certitude*, c'est, je crois, la pire forme du malheur sentimental, et cette souffrance, je venais de la subir à nouveau, avec quelle intensité, en lisant les syllabes du nom de Tournade sur le gros livre d'adresses ! Dieu ! Ai-je été misérable dès ce premier moment, tandis que je regagnais à pied, pour briser mes nerfs par la marche, ma maison du boulevard des Invalides ! J'avais eu beau dire à Molan que je n'étais pas sûr que Camille fût la maîtresse du goujat dont la face immonde m'avait répugné si vivement dans la loge du Vaudeville, il n'y avait place, en

moi, pour aucun doute. C'était si simple ! La malheureuse enfant avait perdu la tête. L'excès du dépit et de la douleur l'avait égarée, et elle avait exécuté, dans un moment de délire, ce projet de vengeance qui devait la dégrader à jamais. Que dis-je : elle *avait exécuté* ce projet ? Elle *l'exécutait* en ce moment même, par cette nuit dont je voyais les étoiles briller au-dessus de ma tête entre les murs des maisons. Cette heure, ces minutes, ces secondes, dont je sentais la durée, dont je mesurais la fuite, elle les vivait, elle aussi, elle les employait aussi ! Comment ? Les sensations dont cette idée me brûlait doivent être, j'imagine, celles des condamnés à mort et de ceux qui les aiment, dans l'espace de temps qui sépare le réveil et l'exécution. On voudrait arrêter l'heure qui va, bouleverser le monde, que la terre s'ouvrit, que les maisons croulassent, qu'un miracle s'accomplît ! Avec quelle anxiété on sent alors que la vie fonctionne en nous et autour de nous, dans une implacable rigueur de machine ! Toutes nos agonies morales et physiques, nos révoltes et nos soumissions ne comptent pas plus pour la nature que les palpitations d'un insecte pris dans un foyer de locomotive.

— « C'est fini, fini ! Elle est la maîtresse de Tournade !... »

Ces mots affreux, et *que je savais réels*, je me les prononçais avec désespoir tandis que je descendais, d'abord la rue François-I^{er}, puis le pont des Invalides, puis l'avenue de La Tour-Maubourg, puis l'autre avenue. Ils me font encore du mal à les transcrire aujourd'hui, après tant de jours, mais c'est un mal sourd, une mélancolie presque douce, tant elle est tendre. Il s'y mélange une pitié songeuse, semblable à celle que j'éprouverais devant la pierre sous laquelle Camille reposerait, au lieu que dans cette première invasion de la certitude, une âcre nausée de colère et d'amertume me secouait tout entier. Fallait-il que je l'eusse aimée sans le savoir, — sans savoir du moins combien, — pour que, de penser à elle comme j'y pensais, me fût un tel supplice !

Une fois rentré, et avant de me coucher, je voulus revoir

ces deux portraits que j'avais esquissés d'elle : le premier, celui d'avant Jacques et que je cachais si soigneusement ; le second, celui du mois dernier, avec un sourire inachevé. Ces deux images me la rendirent si présente, et si présente aussi la souillure qui la salissait à ce même moment, que je me rappelle avoir, dans la solitude de cet atelier, poussé de véritables gémissements de bête qui râle. Ma douleur se soulageait en de tels éclats, que mon domestique en fut réveillé. Je vis avec stupeur ce brave garçon entrer dans la pièce pour me demander si j'étais malade et si j'avais besoin de ses services. — Grotesque incident qui eut du moins un avantage : il mit fin à ce passage de demi-folie. Je sourirais de cet accès d'enfantillage après tant de mois, si je n'y trouvais, hélas ! une preuve de plus de la fatalité personnelle, un signe de ce destin qui m'a toujours refusé le pouvoir de façonner les événements d'après mon âme. Idôlatrant Camille de cette tendresse, n'aurais-je pas dû le lui dire déjà ? N'aurais-je pas dû tout disposer pour que son premier mouvement, si elle voulait mettre quelque chose d'ineffaçable entre Jacques et elle, fût de m'y mettre, moi ? Qui sait ? J'eusse réalisé, alors, avec elle, ce roman qu'elle avait rêvé et manqué avec Molan ! J'eusse mis, à panser sa blessure, tant de finesse, un tact si passionné, tant d'adoration caressante, qu'elle m'eût aimé peut-être un jour ! Ah ! tristesse de ce qui aurait pu être !

... Look in my face, my name is : — Might have been!
I am also called : — No more, Too late, Fare thee well!...

— « Regarde-moi, je suis *Ce qui aurait pu être* !... On m'appelle aussi *Jamais plus, Trop tard, Adieu*. » Qu'ils seraient vrais à mettre sur ma tombe, ces deux vers du peintre-poète Rossetti ! — Ce qui pouvait être ! Jamais plus ! Trop tard ! Adieu !...

Je passai cette nuit presque sans dormir, sinon, au matin, d'un sommeil fiévreux où j'eus un étrange rêve. Il me sembla

que j'étais assis à la table d'un grand dîner. J'avais en face de moi Camille vêtue de rouge avec l'or de ses cheveux épars sur ses épaules nues. Il y avait auprès d'elle mon malheureux ami, Claude Larcher, dont je sais cependant qu'il est mort, et je savais qu'il était mort, à cette minute même où je le voyais vivant. Quoique nous fussions à table, Claude était occupé à écrire. C'était une angoisse infinie, pour moi, de le voir qui traçait ses lignes, en crispant sa main sur son porte-plume, par un geste que je lui ai trop connu. Je me rendais compte que, si malade, un tel effort lui était irréparablement funeste. Je voulais lui crier de s'arrêter, je ne le pouvais pas, menacé du doigt par Camille, dans les yeux de laquelle je discernais un ordre absolu de ne pas dire un mot. Je comprenais en même temps que la lettre ainsi écrite par Claude m'était destinée. Elle contenait un conseil relatif à Camille, et je savais ce conseil d'un intérêt si pressant que d'attendre m'était un supplice qui s'augmenta encore quand tout le monde se leva de table et que je vis Larcher s'en aller avec le papier sans me le donner. Je me mis à le poursuivre à travers un dédale infini d'escaliers tournants. Pour les descendre plus vite, je m'élançais, posant mon pied à vide et rebondissant comme si des ailes m'eussent soulevé, jusqu'à ce que je me trouvai dans un jardin que je reconnus pour être celui de Nohant, quoique je n'y sois jamais allé. J'observai avec étonnement la belle ordonnance des parterres, où des semis de fleurs éclatantes traçaient des caractères sur le gazon, et j'y lus, avec stupeur, la phrase que Jacques m'avait prononcée : *Elle avait déjà commencé...* Au même moment, un éclat de rire me fit me retourner. J'aperçus Camille, les cheveux toujours défaits sur ses fines épaules, et si pâle dans sa robe rouge ! Elle apportait à Tournade un billet que je savais être celui de Claude. Le gros homme était couché, la face encore plus rougeaude que d'habitude, et il faisait claquer ses lèvres l'une contre l'autre avec la sensualité d'un goinfre d'auberge en présence d'un bon plat. C'est alors, au moment où Camille commençait de défaire sa robe pour se glisser dans le lit, que

la douleur devint aiguë à ne pas la supporter. Je comprenais qu'elle allait se donner à lui pour la première fois. Je voulus courir vers elle, et, de nouveau, cette même immobilité invincible me paralysa tout entier, et je me réveillai, baigné de sueur...

En y réfléchissant aujourd'hui, je démêle avec une parfaite lucidité les divers éléments combinés dans ce cauchemar. Il n'est pas jusqu'à cette vision singulière de Nohant qui ne s'explique par ce fait que le héros d'*Adrienne Lecouvreur*, la pièce utilisée par Camille en vue de sa vengeance, est Maurice de Saxe, le propre aïeul de George Sand. Mais quand on traverse des périodes d'un trouble moral très intense, on oublie qu'endormi ou éveillé des lois aussi exactes que celles de la chimie gouvernent ces précipités intérieurs, nos pensées. Le fonds superstitieux qui dort en chacun de nous s'agite obscurément, et l'on veut apercevoir, dans le désordre des visions nocturnes, des pressentiments, des conseils, une révélation. Je ne fus pas plus tôt sorti de ce pénible sommeil qu'une idée s'empara de moi : si, cependant, cette visite chez Tournade, la veille, n'avait pas été suivie d'une chute irréparable ? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'une femme accepte un rendez-vous, qu'elle s'y rend, et puis, au dernier moment, elle se révolte, elle défend sa personne physique avec acharnement, et elle s'en va, s'étant refusée avec une énergie aussi folle que son inconséquente démarche. Pourquoi n'avais-je pas admis cette hypothèse la veille et pourquoi l'admettais-je maintenant ? Je n'en avais pas d'autre raison que ce songe. C'en fut assez pour que je me levasse hâtivement, — il était huit heures, — et je courus jusqu'à la maison de la rue de la Barouillère. Par bonheur ou par malheur, car un peu d'incertitude dans certains moments, c'est encore un peu d'espérance, — au moment même où je frappais au carreau de la loge pour demander, malgré l'heure matinale, si Mlle Favier était chez elle, je reconnus, dans cette loge, une servante qui avait accompagné Camille chez moi à plusieurs reprises. Cette

vieille fille était la même qui m'avait ouvert la porte, lors de ma première visite. Elle avait vu naître la petite, je le savais, et la tutoyait. A ma vue, elle se précipita hors de la loge avec une hâte qui redoubla mes tristes appréhensions.

— « Ah ! monsieur La Croix, » me dit-elle, après m'avoir entraîné dans la cage de l'escalier de peur que l'on ne nous entendit, « vous venez voir mademoiselle?... »

— « Elle est rentrée ? » m'écriai-je. Et tout de suite je compris, à regarder le visage anxieux de la servante, que sa demande avait été un pieux mensonge. Camille n'était pas rentrée. Mon exclamation révélait trop à mon interlocutrice que je savais quelque chose, et, tout de suite, elle m'interrogea. Me questionner, c'était tout m'apprendre.

— « Écoutez, monsieur La Croix, » me dit-elle fébrilement, et elle joignait ses mains déformées et crevassées de bonne à tout faire, qui tremblaient un peu. « Si vous savez où elle est, je vous le demande, au nom de votre mère à vous, allez la quérir... Depuis que le cocher, hier soir, a apporté un mot d'elle, disant qu'elle ne rentrerait pas, madame est comme folle de douleur... Je ne l'ai pas vue ainsi, même quand nous avons trouvé monsieur avec sa balle dans le front... Elle ne fait que pleurer en me disant : « Je ne veux plus la voir jamais, jamais. Je la chasserai, si elle revient... » Elle dit cela, mais si Camille rentre, je suis sûre qu'elle lui pardonnera quand même. Comprenez-vous cela, monsieur La Croix ? Une enfant comme elle, et sage, et douce, qui jamais ne se laissait approcher de personne ? Et nous nous disions, madame et moi, qu'elle se marierait si bien, comme cette chanteuse qui est devenue une marquise !... Non ! Je ne peux pas croire qu'elle a fauté !... Monsieur La Croix, vous qui êtes si bon, dites-moi ce que vous savez. Je ne suis pas comme une autre... Je l'ai élevée toute petite... C'est à cause d'elle que je n'ai pas quitté madame, quand tout a croulé... Mais, que cette concierge ne me voie pas causer avec vous si longtemps. J'ai déjà eu tant de peine à expliquer comment la petite a découché... Si elle revient, ça ira de soi... »

— « Hélas ! » lui répondis-je sans obéir à son injonction de monter jusqu'à l'appartement, tant je redoutais la douleur de la mère, « je ne sais rien de plus que vous, et la preuve, c'est que je venais demander des nouvelles de Mlle Favier, qui m'avait paru souffrante hier soir... »

— « Ce n'est pas chez vous qu'elle est ? » demanda la vieille fille, que mon embarras avait trop frappée. Elle l'expliquait à sa manière, et ce soupçon révélait trop quelle affection passionnée elle portait à la petite, — comme elle appelait tendrement Camille. — Ce désespoir de la mère, cet affolement de la servante, achevèrent de me navrer le cœur. Une fois de plus je sentais dans quelle atmosphère de tendresse naïve et simple la pauvre Duchesse bleue avait grandi. Elle avait été, elle aussi, une de ces petites filles dont la venue au monde est saluée comme une fête, dont toutes les étapes vers leur existence de femme sont des fêtes encore : baptême, anniversaires de naissance, première communion, première robe longue, — et tout cela pour que l'objet de tant de sollicitude émue finisse dans les souillures de la galanterie ! Et la fidèle servante continuait, naïf écho de mon amère pensée : « Non, ce n'est pas possible que ce soit chez vous, ni chez M. Molan, ni chez M. Fomberteau, vous êtes de trop honnêtes garçons pour faire, d'une demoiselle comme elle, une fille entretenue... Elle va être cela maintenant... Elle, Camille, Camille, Camille !... »

Et oubliant ses propres recommandations sur la nécessité d'échapper aux racontars de la loge, la brave créature éclata en sanglots. Je la calmai du mieux qu'il me fut possible, en lui jurant que je ferais tout au monde pour voir Camille dans la journée et pour lui dire l'état où son départ du logis jetait sa mère.

— « Qu'elle revienne ! » fut la seule réponse que j'obtins à travers des larmes, et aussi ce mot, sublime d'impudeur dans le dévouement : « Si elle veut avoir des histoires, je l'y aiderai tant qu'elle voudra... Dites-le-lui, mais qu'elle reste à vivre avec nous !... »

C'en était donc fait. Le drame de passion et de perfidie auquel j'assistais depuis ces dernières semaines se résolvait par son dénouement logique. Mon songe de cette nuit avait menti. Il était trop tard pour empêcher que cette adorable enfant, née avec les délicatesses du romanesque le plus rare dans la tête et dans le cœur, ne devînt une fille, — tout court. Sa fierté même — cette jolie et vibrante fierté pour laquelle je l'avais tant chérie — hâterait sa dégradation. — Au sortir de la crise de fureur qui l'avait jetée au lit d'un Tournade, le mépris où elle se tiendrait elle-même l'avilirait trop à ses propres yeux, et cette nausée intime n'aboutirait qu'à deux résultats également affreux à imaginer : ou bien elle ne se supporterait pas un jour de plus, et elle se tuerait, ou bien elle trouverait un douloureux orgueil à incarner en elle ce type de luxe outrageant et d'impudeur triomphante que devient une grande actrice doublée d'une grande courtisane. Laquelle de ces deux solutions devait préférer un homme qui l'aimait comme je l'aimais, de ce sentiment d'abord si obscur, aujourd'hui si misérable et si saignant? L'une et l'autre perspective me furent si horribles qu'en dépit de la promesse faite à la vieille servante je pris la ferme résolution de ne pas revoir la malheureuse enfant, et celle plus sage encore d'exécuter un projet vaguement caressé, depuis que je commençais de trop bien comprendre mon pauvre cœur : partir, retourner soit en Espagne, soit en Italie, dans un de ces pays de soleil où une âme, blessée jusque dans son fond, enveloppe du moins sa plaie intime de solitude, de lumière et de beauté. J'ordonnai à mon domestique ahuri de préparer immédiatement mes malles pour une longue absence, et je me mis à classer des études, puis à feuilleter des guides en me contraignant à m'absorber dans la bousculade de ce départ précipité. Le fait nouveau et monstrueux : cette chute de Camille aux bras de Tournade, avait suspendu en moi toute autre préoccupation. J'avais oublié et Mme de Bonnivet, et la scène de la veille, et Molan lui-même. Aussi fut-ce comme un déplacement subit d'atmosphère, un rappel à une réalité abolie,

lorsque je vis celui-ci, vers deux heures et demie, entrer dans l'atelier. C'était lui, pourtant, la cause du sinistre naufrage moral à propos duquel je souffrais. C'était lui que j'aurais dû maudire et haïr. Je le sentis, rien qu'à reconnaître son visage, à entendre sa voix, à toucher sa main. Il avait sa mauvaise figure, celle de ses heures de féroce dureté, et son extrême excitation se traduisait, pour moi qu'il l'ai tant pratiqué, par une façon de mordre sa lèvre inférieure avec ses dents, qui allonge encore imperceptiblement son profil, déjà un peu aigu, et la bête cachée en chacun de nous, qui chez lui est le renard, transparait alors si cruellement que l'ami, le plus hypnotisé d'affection, discernerait son vrai caractère dans ces minutes-là. Pour ma part, j'éprouvai, à retrouver sur sa physionomie les traces des pires traits de sa véritable nature, un sursaut d'antipathie qui m'inonda de fiel. Toutes mes souffrances des dernières heures s'y déchargeaient, et je l'accueillis avec une véritable explosion d'outrages :

— « Tu viens te renseigner, n'est-ce pas ? Tu t'es si mal-proprement conduit, que voilà cette pauvre Camille bien perdue maintenant. Je suis allé chez elle, ce matin, et j'ai su qu'elle avait passé la nuit dehors. Nous savons où. Voilà l'œuvre de ton égoïsme. Mais cette infamie te sera comptée, s'il y a quelque part une justice. C'est un crime, entends-tu, un crime de jouer avec un cœur sincère, et de le conduire où tu as conduit celui-là... »

— « Laisse-moi donc tranquille, » interrompit-il vivement en haussant les épaules. « Quand une jeune fille prend un amant, c'est qu'elle en prendra et deux, et trois, et quatre, et le reste... Si Camille avait été une honnête créature, elle m'aurait dit, quand je lui ai fait la cour : « Voulez-vous m'épouser ? Non ? Alors, bonsoir... » Elle ne me l'a pas dit. Tant pis pour elle !... D'ailleurs, si je lui ai fait du mal, il me semble que nous sommes quittes, et, vilénie pour vilénie, son histoire d'hier au soir vaut toutes les miennes... »

— « Ah ! la scène d'*Adrienne* ! » m'écriai-je. « C'est à cela que tu penses pour essayer d'endormir tes remords, au lieu de

pleurer toutes les larmes de ton corps sur l'assassinat moral que tu as commis... Parlons-en, de cette soirée ! Quelles conséquences pénibles a-t-elle donc eues, que tu puisses la mettre en balance avec tout un avenir brisé, avec une pauvre âme souillée à jamais?... Bonnivet a-t-il mis sa femme à la porte ? T'a-t-il envoyé ses témoins ? Non, te dirai-je moi aussi, et je te dispense de comparer cinq mauvaises minutes que tu as passées, et méritées, à ce vertige qui vient de prendre et de perdre cette pauvre fille pour toute sa vie, je te le répète, et tu l'entendras, pour toute sa vie... »

— « Quelle chaleur ! » répliqua-t-il avec un sourire ironique. « Quelle éloquence ! Nous sommes en train de nous dire nos vérités. Allons-y... Tu m'en veux de ce que tu n'as pas eu le courage de te proposer au lieu et place de Tournade, c'est ça, le vrai... Pas de dénégations. Je sais à quoi m'en tenir, mon pauvre La Croix, moi aussi... Les mots amers sont inutiles entre nous, tu sais, et, changeons de propos, veux-tu ? » Puis, après un silence : « Je ne t'en veux pas d'ailleurs, et je vais te le prouver en te demandant un service... Devine d'où je viens, de ce pas?... »

— « De chez cette coquine de Mme de Bonnivet, naturellement... » répondis-je. J'étais bien déterminé à clore cet entretien sur une brouille, et j'avais cherché la phrase que je pensais devoir le plus vivement l'atteindre. Ma colère se changea en stupeur, à l'entendre me répondre en ricanant :

— « De chez cette coquine de Mme de Bonnivet, en effet. Tu la détestes ferme, n'est-ce pas ? Tu trouves que j'ai été bien infâme de lui sacrifier Camille?... Hé bien ! » continua-t-il avec un accent singulièrement âpre, qui acheva de me faire comprendre que, de ce côté-là encore, il se passait quelque chose de très nouveau et de très inattendu, « je suis venu te demander de m'aider à m'en venger... Cela t'étonne?... »

— « Avoue qu'il y a de quoi, » lui répondis-je. « Je te quitte à onze heures du soir, ne pensant qu'à elle, indigné contre Camille à cause d'elle. Tout à l'heure tu traitais de violence la folle incartade de cette pauvre enfant, parce qu'elle... »

— « Et je maintiens le mot, » interrompit-il plus vivement encore. Il y eut un nouveau silence. Je pus voir qu'un combat entre des sentiments très contradictoires se livrait en lui. Ce qu'il avait à me dire faisait trop saigner sa vanité. D'autre part, cette même vanité avait besoin d'exercer sur Mme de Bonnivet la vengeance immédiate dont il m'avait parlé, et j'étais seul à pouvoir l'y aider efficacement. Mais cet homme, d'habitude si maître de lui, venait d'être trop complètement bouleversé par un affront, d'autant plus dur à recevoir qu'il y était moins préparé. La rancune fut la plus forte, et il reprit d'une voix sifflante où vibrait une absolue sincérité : « Oui, une vilénie, je maintiens le mot, et je suis presque heureux d'avoir à le maintenir ; car cela me constitue un droit auprès d'elle... Écoute, » continua-t-il en posant sa main sur mon bras et me le serrant à mesure qu'il parlait : « ...Je suis donc allé chez Mme de Bonnivet aujourd'hui et aussitôt après le déjeuner. J'étais inquiet. On a beau savoir, des femmes, qu'elles sont comme les chattes, qui retombent toujours sur leurs pattes, et qu'elles gardent à leur disposition de quoi rouler un mari qui les aime, tant qu'elles veulent et comme elles veulent, — tu m'entends ? — on a de ces grotesques sollicitudes !... Je tremblais que Bonnivet n'eût fait une scène à sa femme à la suite de l'histoire de Camille, hier au soir... Tu vas admirer ma bêtise, cette fois, et tu ne me reprocheras plus mon manque de cœur. Pour une fois que je lui obéis, à ce pauvre cœur, ça me réussit !... J'arrive donc, et je suis reçu, dans le petit salon que tu connais, par une femme couchée sur une chaise longue, en robe de chambre vaporeuse. Tu vois cela d'ici : une dentelle autour de ses cheveux, juste ce qu'il faut de lumière pour lui donner un charme d'ombre, de fantôme, tout ce que tu voudras d'idéal et de capable d'ensorceler un amant que l'on va congédier... Écoute encore : — « Vous avez la migraine ? » lui demandai-je. — « On l'aurait à moins, » me répondit-elle, et, me regardant avec des yeux que je ne peux pas te rendre, des yeux où il y avait de la haine et de la fureur, mais froides, mais venimeuses : — « Vous en

avez, de l'audace, » continua-t-elle, « de revenir ici après ce qui s'est passé hier... » Je fus si interloqué de cet accueil, que je ne trouvai pas de réponse. C'était moi qu'elle rendait responsable de l'insulte que lui avait faite Camille!... »

— « C'est un peu fort de café, comme nous disions à l'atelier, » fis-je en riant malgré moi de cette prodigieuse volte-face, et de la mine penaude du pseudo-don-Juan devant cet étonnant détour de méchanceté féminine. « Entre nous, tu ne l'avais pas volé... »

— « Mais écoute donc, » reprit-il avec plus de violence, « tu me blagueras plus tard, et tu auras raison... J'ai cru que j'avais touché cette âme glacée à une place un peu sensible... Je m'étais mis dedans, voilà tout... Ce qu'elle a pu me dire, dans ce quart d'heure d'infirmité dur et cruel, tu ne te l'imagines pas, et que j'avais très bien su à quoi je l'exposais en permettant à Camille de venir jouer chez elle, et que cela m'avait flatté, naturellement, de mettre mes deux maîtresses en face l'une de l'autre, et qu'elle nous avait reçus, Camille comme une dame, moi comme un homme du monde, et que nous nous étions conduits, elle en cabotine, moi en homme de lettres, — elle a osé se servir de ces mots! — et que c'était un coup combiné entre nous, que nous lui paierions, moi ma vanité, elle son insolence; que, d'abord, c'était la dernière fois que sa porte m'était ouverte, qu'elle avait parlé avec son mari, — elle a osé me dire cela encore, — oui, qu'elle lui avait parlé, qu'elle lui avait expliqué l'ignoble procédé de cette fille par des vantardises de ma part, tout aussi infâmes!... Et si tu l'avais entendue, et de quelle voix elle insistait : — « Et ce sera ma première vengeance, puisqu'il paraît qu'elle vous aime, je vais vous renvoyer à elle, et elle vous verra malheureux, et malheureux par moi; car vous le serez, vous le serez!... » Et elle riait du rire aigu que tu sais, et je l'écoutais, moi, le Jacques Molan que tu connais, si épouvanté devant la noirceur d'âme dont ces phrases faisaient preuve, que je ne l'arrêtais pas... Je pourrais te dire, si je posais devant toi, que je m'amusais à l'étudier... Hé bien! non!

En ce moment-là, j'étais paralysé, je ne comprends pas bien par quoi, par exemple. Mais je l'étais... Et, vois-tu Pierre de Bonnivet entrant au milieu de cette scène, et entends-tu le silence du 'petit salon, entre nous trois? Je te le jure, j'ai eu l'idée ce crier à cet imbécile de mari, en ce moment-là : — « Vous savez, j'ai été l'amant de votre femme... » Je crois que cela m'aurait soulagé! Il en aurait suivi, quoi? Un duel. On en réchappe, et j'eusse été vengé par le déshonneur de cette drôlesse... Et puis le préjugé qui veut qu'on supporte tout plutôt que de vendre une femme qui s'est donnée à vous, même quand elle le mérite, m'en a empêché... Et me voici... »

— « Mais, enfin, à quel mobile a-t-elle bien pu obéir?... » m'écriai-je, tellement abasourdi par ce récit que je ne pensais plus à me moquer du contraste entre l'attitude triomphante du Jacques de la veille et la piteuse confession qu'il venait de me faire, haletant, furieux, si bouleversé qu'il avait tout dit pêle-mêle, sans calcul, cette fois, et sans attitudes. C'était l'animal blessé qui crie. « Oui, » répétais-je, « à quel mobile? Elle a été ta maîtresse. Par conséquent elle tenait un peu à toi, que diable!... »

— « Elle tenait à me prendre à Camille, » interrompit-il. « Cela, je l'ai toujours su... Maintenant qu'elle a réussi, je ne l'intéresse plus, c'est encore très naturel... La rancune de l'amour-propre outragé a fait le reste... Je lui ai représenté Camille un instant, et elle m'a détesté de la haine qu'elle lui porte. C'est encore très naturel... Elle a trouvé le moyen de tout concilier à la fois : le ménagement envers la défiance de son mari, trop averti maintenant; cette féroce rancune et, sans doute, son fonds naturel de roserie, par cette invraisemblable rupture... Mais on ne me met pas à la porte comme cela. J'ai une revanche à prendre, et je la prendrai... Tu vas m'y aider, et tout de suite... »

— « Moi? » répondis-je, « comment? »

— « En allant de ce pas chez Camille, » me dit-il, et, comme je faisais un geste, il insista : « Oui, chez Camille...

Il y a ce soir une première au Théâtre-Français, et j'ai une baignoire... Je veux assister à cette représentation avec elle, en tête à tête, as-tu compris? Mme de Bonnivet doit y être. Je veux que la gueuse me voie avec la petite Favier, qu'elle constate que nous sommes remis ensemble et heureux, et cela lui fera mal dans son amour-propre. C'est le seul point où je peux l'atteindre. Ah! elle est convaincue que je suis parti de chez elle en pleurant, que j'ai le cœur déchiré, que je suis misérable!... Elle aura devant ses yeux de pintade riche la preuve qu'elle n'aura pas plus compté dans notre vie, à Camille et à moi, que ceci, » et il jeta par terre une allumette avec laquelle il venait d'allumer sa cigarette; « et il faudra bien qu'elle se dise : « Cet homme m'a eue, tout de même. » Car je l'ai eue, elle ne peut pas empêcher cela, qu'elle n'ait été à moi, la coquine, que je l'aie tenue là, dans un lit... Comme cela venge de penser qu'une femme ne peut tout de même jamais, jamais effacer cela!... »

Cette atroce explosion de mauvais sentiments avait rendu sinistre le visage de ce garçon, qui passe, non sans raison, pour un joli homme, et qui peut se faire si félin, si doux, si caressant. Il était hideux à cette minute, où il justifiait d'une manière saisissante les théories habituelles à mon pauvre Claude sur la haine sauvage qui fait le fond des rapports simplement sexuels. Ce soi-disant amour à base de cruauté m'a toujours répugné si profondément, qu'il me fut impossible de plaindre Jacques, quoique je le sentisse aussi malheureux qu'il est capable de l'être. D'ailleurs, je voyais nettement l'inutilité absolue de la démarche que me demandait l'amant congédié. Le caractère de Mme de Bonnivet s'éclairait pour moi tout entier. Je comprenais qu'avec ses subtiles prétentions à la rouerie mon camarade avait été, vis-à-vis de cette femme, ce que sera toujours le plus corrompu des écrivains devant une créature vraiment scélérate et qui ne fait pas de dilettantisme avec la dépravation : un enfant, un pauvre diabolin de fanfaron de vice, aussitôt démasqué et ligoté. L'implacable coquette s'était amusée à saccager le bonheur

de la petite Favier avec la joie que ces êtres qui ne peuvent pas sentir éprouvent à martyriser les sentiments des autres. Elle avait vu clair dans le cœur de Molan. Elle avait manœuvré de manière à y enfoncer le couteau juste au point vulnérable, et, au moment voulu, elle le mettait à la porte, cette besogne faite, avec la seule volupté qu'elle pût éprouver, celle de faire souffrir. Et lui, le théoricien de toutes les dépravations parisiennes, s'était laissé acculer à cette petite exécution sans rien deviner. Maintenant, il écumait de rage impuissante contre cette maîtresse qui avait joué avec lui tant que ce jeu avait convenu à son despotisme et à son ennui, à son sadisme moral aussi, — car son mot était juste, et il y a de cette perversité dans toutes les femmes froides qui ont des amants. Et elle ne lui laissait pas en main une ligne de son écriture, pas un portrait, rien qui pût prouver leur liaison. Non. Molan n'était pas de force, et n'eussé-je pas eu d'autres motifs, je lui aurais refusé la démarche qu'il me demandait. Le seul service à lui rendre était de l'arracher à tout rapport avec cette redoutable femme. D'ailleurs, faire servir de nouveau la malheureuse actrice à cette besogne m'eût paru la misère des misères, et je le lui dis, en prenant texte de son outrageant rappel de possession physique :

— « Contente-toi de cette satisfaction d'amour-propre, car, pour l'autre, tu oublies où en sont tes rapports avec Camille... »

— « Comment? » dit-il, et il eut ce mot, le plus étonnant que son égoïsme eût jamais proféré en ma présence : « Mais puisque je lui pardonne le Tournade de cette nuit!... »

— « Mais elle? » lui répondis-je; « elle ne te le pardonne peut-être pas... »

— « Allons donc! » répliqua-t-il, « tu n'as qu'à y aller et à lui demander pour moi dix minutes d'entretien ici. Tu verras si elle te les refuse. — Fais cela pour moi... et pour elle!... »

— « Non, et non, » finis-je par lui répondre avec la brutalité d'une véritable indignation qui lui fit hausser de nouveau les épaules et prendre son chapeau en me disant :

— « Hé bien, j'irai moi-même la chercher... »

— « Mais où cela ? » lui demandai-je.

— « Où elle est, » me répondit-il.

— « Chez Tournade?... »

— « Chez Tournade... Après tout, une affaire avec ce drôle, ça me détendrait les nerfs. Et puis la Bonnivet le saurait, et ce serait une preuve de plus que j'aime toujours Camille... Mais je vais trouver une lettre d'elle chez moi, me suppliant de la revoir... C'est déjà étonnant qu'elle n'ait pas reparu ce matin... »

Il était redevenu le Jacques Molan des grands jours, l'arriviste de tant d'aplomb, d'une si imperturbable affirmation personnelle, et dont il émane une étrange autorité. J'y étais désormais réfractaire, pour mon compte. En était-il de même pour Camille ? N'allait-il pas réussir et reprendre son empire sur la pauvre amante qu'il avait martyrisée jusqu'à l'avilir ? Et alors quelle dégradation pire encore ! Cette question que je me posai quand Jacques m'eut enfin quitté acheva de me noyer d'une telle amertume que ma volonté devint irrésistible de m'en aller, de ne plus les revoir, ni elle ni lui, de n'en plus rien savoir jamais. Je décidai de partir tout droit pour Marseille, et le soir même. Là je prendrais un parti définitif. J'employai ce qui restait de jour à quelques courses indispensables chez le banquier, chez le marchand de couleurs, au bureau des wagons-lits, chez les deux ou trois parents éloignés avec qui j'ai conservé des relations. De temps à autre, je regardais ma montre, et à la pensée que le temps avançait, une main me serrait physiquement le cœur. J'avais froid d'avance de la solitude où j'allais entrer en quittant la ville où vivait, où respirait mon unique amour. Quel fut mon trouble lorsque à six heures, et au moment où je me mettais à ma table pour faire honneur à un demi-dîner, dans la salle à manger située au rez-de-chaussée du petit hôtel, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte. Le timbre de l'entrée retentit, puis une voix, celle de la personne que j'avais à la fois le

plus d'envie et de peur de revoir en ce moment, la voix de Camille Favier !

— « Vous partez ? » me demanda-t-elle, quand je vins la rejoindre dans l'atelier, où j'avais dit au domestique de l'introduire, « j'ai vu vos malles prêtes dans l'antichambre... »

— « Oui, » lui dis-je, « je vais faire un tour en Italie... » Elle n'avait pas levé son voile, comme si elle avait voulu que je ne pusse pas voir son visage. Ce signe de la honte qu'elle éprouvait au fond d'elle me fut pourtant une douceur. C'était une preuve, après tant d'autres, de cette délicatesse native qui me rendait plus navrante sa chute dans la prostitution, qui me la rendait, elle, plus douloureusement, plus follement chère.

— « Et quand ? » me demanda-t-elle de nouveau.

— « Dans une heure vingt-cinq, si le train n'a pas de retard, » dis-je sur un ton de plaisanterie en regardant la pendule, qui remplissait de son battement la vaste pièce vide. Nous restâmes tous deux silencieux à écouter ce bruit du temps, ce pas invincible de la vie qui nous avait conduits à cette minute, qui allait nous conduire vers quelles autres minutes, que nous prévoyions si déshonorantes pour elle, si mélancoliques pour moi ? Quoique nous n'eussions échangé que ces paroles presque insignifiantes, elle savait que je savais tout. Elle s'était assise, le front dans ses mains, et elle reprit :

— « Tant pis. Je voulais vous charger d'une commission pour Jacques... »

— « Laquelle ? » fis-je tout tremblant ; je prévoyais trop l'horrible confidence. J'ajoutai pourtant : « Si je peux vous être utile en reculant mon départ... »

— « Non, » dit-elle avec une énergie singulière. « Ce n'est pas la peine. Il vaut mieux que je ne vous revoie pas, vous non plus. C'était pour lui retourner cette lettre qu'il m'a adressée aujourd'hui, voyez à quelle adresse, » et elle me tendit l'enveloppe, sur laquelle je pus lire le nom de la rue Lincoln et celui de Tournade, et elle ajouta, d'une voix

déjà moins ferme : « Je voulais le prier de ne plus m'écrire, de ne plus me chercher ni là ni ailleurs, puisque je ne suis plus libre... »

Il y eut un nouveau silence entre nous. Elle s'était levée et me tendit la main en me disant :

— « Je lui renverrai la lettre moi-même et par la poste. Ce sera mieux... Allons, Vincent, adieu, et bon voyage. Vous vous souviendrez de moi, n'est-ce pas ? Et vous ne me jugerez pas mal... Allons, embrassons-nous, puisque nous nous reverrons Dieu sait quand !... »

Et comme j'appuyais mes lèvres sur sa joue, je sentis, à travers son voile, que cette joue était mouillée de larmes. Il ne se prononça pas une parole de plus entre nous. Je ne trouvais pas une question à lui poser. Elle ne trouva pas une plainte à gémir. Même à des lits de mort bien chers, je n'ai jamais dit un adieu qui m'ait fait plus de mal.

XI

... Oui ! le déchirant, le triste adieu ! Et faut-il que j'en aie été pénétré de mélancolie jusque dans l'arrière-fond le plus intime de mon cœur pour qu'en en traçant le récit j'aie trempé mon papier de mes larmes ; et voici que je me sens à peine la force de reprendre ma plume pour ajouter à ce roman réel le sinistre épilogue dont l'ironie suggestive — comme on dit dans le style d'aujourd'hui — m'a seule décidé à écrire ces pages ! Vingt-cinq mois et une si longue absence n'ont pas guéri la secrète blessure. Elle se rouvre, elle saigne encore, à ce seul souvenir de la joue de Camille tout humide de ces vaines larmes sous mon baiser d'ami, le premier et le dernier que j'aie posé sur ce charmant visage à jamais profané. Et, cependant, si l'absence et le silence sont les deux grands remèdes à ces passions sans espoir et sans désir, comme était

mon étrange sentiment pour cette pauvre fille, je peux me rendre la justice que je les ai bien sincèrement pratiqués. Et ces vingt-cinq mois m'apparaissent si courts, si courts, en regard de ces quelques semaines passées à suivre, heure par heure, la marche fatale de l'amoureuse déçue vers le désespoir et le reste, — sans essayer de l'empêcher. Récapitulons-les, pourtant, ces deux années, pour mémoire, et aussi pour me prouver que je n'ai pas trop à en regretter l'emploi. Ce fut d'abord, et le soir même, la fuite précipitée vers Marseille, puis, dès le lendemain, le départ pour la Toscane, par mer, sur un des bateaux qui touchent à Bastia en dix-huit heures, et de là vont à Livourne. J'ai toujours préféré cette façon d'entrer dans la chère Italie, sans étapes et d'un trait, outre que, dans la circonstance, ce voyage coupait court à une possibilité quelconque de télégrammes ou de lettres, au moins pendant une demi-semaine, — du dimanche au jeudi. Camille Favier allait-elle quitter Tournade et reprendre son joug de maîtresse de Jacques, ou bien non? Ce dernier allait-il donner suite à cet absurde projet d'un duel avec son nouveau rival? Ne pousserait-il pas la folie de l'amour-propre humilié jusqu'à s'arranger pour avoir, au contraire, une affaire avec Pierre de Bonnivet? Autant de problèmes que je voulais ne plus me poser, tant j'étais las. Dieu, que j'étais las! Entre parenthèses, j'eusse eu grand tort de me les poser, car, pour parler comme mon ami Claude, qui citait avec tant de délice une phrase de Beyle sur l'exécution capitale d'un de ses héros : *Tout se passa simplement, convenablement...* J'ai su ce détail depuis, mais beaucoup plus tard. Sur le moment, je demeurai dans une incertitude que j'eus la sagesse de prolonger. Seulement quatre mois après, ouvrant par hasard un journal français, dans un hôtel de Pérouse, j'y lus que Mlle Camille Favier allait être doublée par Mlle Berthe Vigneau dans le principal rôle de la comédie de Dorsenne; et d'un, comme disait encore Molan; — que ledit Molan lui-même publiait un recueil de ses pièces de théâtre avec une préface inédite; et de deux; — qu'un cheval de M. Tournade, Butterfly,

avait gagné je ne sais quel prix de course; et de trois; — enfin, que l'on remarquait, à un *five o'clock* très réussi chez M. de Senneterre : Mmes X..., Y..., Z... et de Bonnivet : et de quatre, — toutes nouvelles piquées dans cet unique numéro du journal comme des grains de raisin dans un pudding. Elles suffisaient pour me prouver que ce coin de monde, comme tous les coins de monde, était toujours pareil à lui-même et la rassurante lacune de gros événements. Mais, de mon côté, ne venais-je pas de m'imiter moi-même en copiant d'abord à Pise un morceau de la fresque de Spinello Aretino sur Saint-Éphèse, puis à Prato la Salomé de Fra Filippo Lippi, pour continuer par une étude d'après le Piero della Francesca d'Arezzo, cette extraordinaire *Invention de la Sainte-Croix*? Et maintenant je me préparais à gagner Ancône par Foligno, puis Brindisi, pour m'en aller à Athènes et à Olympie repaître de nouvelles visions le plus insatiable et le plus stérile des dilettantismes. Quand je songe à cet acharné travail de vaine culture, je me redis toujours une autre phrase que Dorsenne citait toujours, celle-là, cette exclamation de Bolivar mourant, si poignante de lassitude : « Ceux qui ont servi la Révolution ont labouré la mer ! » Et ceux qui ont servi l'art, comme je l'ai servi, ont-ils accompli une besogne plus utile? Alors, quoi?...

Alors quoi? J'imagine que Bonaparte, Talleyrand, Bernadotte et tant d'autres auraient eu un sourire d'un profond mépris pour le révolutionnaire agonisant qui n'avait su pêcher aucun trésor dans la grande eau trouble de la politique, et moi, je n'ai qu'à penser aux deux petites scènes qui ont déterminé cette crise aiguë de ma mémoire pour que je me jette à moi-même un sourire non moins méprisant. Pourtant, ai-je été dupe de m'enivrer de beauté antique, comme j'ai fait en Grèce, et de lumière? Ai-je été dupe, une fois revenu, de tout préparer pour un séjour plus long en Orient et de reprendre le chemin de l'Égypte et de l'Asie Mineure au mois d'octobre, afin d'y commencer cette suite de tableaux sur Notre-Seigneur évoqué dans son vrai milieu de nature, qui serait l'œuvre dé-

finitive de ma maturité, si un autre ne m'eût devancé? Le hasard avait empêché qu'entre ces deux voyages je rencontrasse Jacques et Camille. J'avais su seulement que cette dernière était de plus en plus célèbre, et quant à lui, il s'était marié. Il s'était décidé à cueillir enfin la poire mûre, comme il m'avait dit au cercle, dans notre lointain dîner, et il l'avait cueillie dans de très sages conditions. Il avait épousé une veuve d'à peu près son âge, extrêmement riche et sans enfants, de quoi faire à sa maturité un intérieur de luxe cossu et « sans copie ». De quel accent il disait ces mots autrefois! Mais comme il n'avait pas daigné ajouter un mot d'amitié à la lettre de faire-part qui m'annonçait son mariage, moi non plus, je ne lui avais pas écrit. Cette suppression absolue de rapports entre nous ne me permettait guère de m'attendre à le voir entrer, comme il fit l'autre jour, dans mon atelier, un peu marqué, mais à peine, l'œil aussi fin, la bouche railleuse, toujours charmant de tournure et de façon. Il m'eût quitté la veille qu'il ne m'eût pas tendu la main avec plus de cordialité gaie, et tout de suite, sans attendre de mes nouvelles :

— « Tu ne te doutes pas du plaisir que j'ai à te revoir... Quand viendras-tu dîner à la maison, que je te présente à Mme Molan? Tu verras. J'ai encore eu de la chance à cette loterie du mariage... Je suis sûr qu'elle te plaira beaucoup. Et quant à toi, elle sait combien je t'aime. Mais oui. Mais oui. On ne se rencontre plus. Ce n'est pas une raison pour s'oublier... Et qu'es-tu devenu depuis que nous n'avons bavardé ensemble? Deux ans! Il y a deux ans! Comme ça vous pousse! J'ai su que tu étais allé en Orient. J'ai eu de tes nouvelles par Laurens, le consul du Caire. Tu vois, je t'ai suivi de loin. Et, dis-moi, » reprit-il après que je lui eus répondu avec quelque embarras. Ces subites cordialités, après de telles traces d'indifférence, me déconcertent toujours un peu. « Oui, dis-moi. Est-ce que tu as revu Camille Favier?... »

— « Moi? » m'écriai-je, et je me sentis rougir sous son regard indulgemment ironique, « jamais. Pourquoi me demandes-tu cela?... »

— « Ah ! *Daisy*, » me dit-il, en riant, cette fois, d'un rire gai qui découvrit les blanches palettes de ses dents demeurées intactes et sans un point d'or malgré la quarantaine approchante, « décidément, pâquerette vous êtes née et pâquerette vous mourrez... »

— « Je te comprends de moins en moins, » lui dis-je impatienté.

— « Comment ? Elle te plaisait. Tu lui plaisais. Elle a pris amant sur amant, depuis Tournade : Philippe de Vardes, Machault, Roland de Brèves, tout le monde, pour finir par le petit duc de Lautrec, qui dépense, pour elle, deux cent mille francs par an, et tu n'y es pas retourné !... Il est dit, » continua-t-il avec plus de malice encore dans le fond de ses yeux, « que vous ne vous reverrez jamais que sous mes auspices !... Te rappelles-tu notre dernière conversation et que je t'ai demandé d'aller chez elle en ambassade et que tu as refusé ? Hé bien ! c'est d'une autre ambassade auprès d'elle que je voudrais te charger. Refuses-tu encore cette fois ? »

— « Cela dépend de l'ambassade, » répondis-je sur le même ton de plaisanterie.

— « Hé ! c'est tout littéraire, » reprit-il toujours gaiement. « Ce n'est pas que j'aie à craindre la jalousie de ma femme. Nous ne sommes pas des amoureux, elle et moi. Nous sommes des associés de la vie, et elle est assez intelligente pour comprendre que les infidélités d'un homme tel que moi sont sans conséquences... Mais j'ai horreur en toutes choses des *revenez-y*... et en amour surtout ! Bref, voici ce dont il s'agit. Tu te souviens de Mme de Bonnivet et des jalousies de Camille ?... »

— « La Reine Anne ? » interrompis-je, « est-ce que tu voudrais aussi m'envoyer chez elle ? Ce serait complet... »

— « Non, » fit-il, « celle-là, c'est coupé, et bien coupé. Sais-tu qu'elle est devenue veuve et qu'elle se remarie dans quinze jours avec un des Candale, un vrai. Elle n'aura plus à craindre les rectifications des vrais Bonnivet maintenant, et la voilà dans la crème de la crème... Toujours ma chance : elle va de

plus en plus être d'un monde dont je ne suis pas, et je ne la rencontrerai jamais... Ah ! la coquine ! M'avait-elle mordu ? Ai-je assez eu pour elle ce que les filles appellent si joliment un *grattin*?... Je l'ai tellement eu, et toute cette histoire s'arrangeait si bien : ces jalousies de Camille, la scène de l'appartement, celle du salon, ma foi, la pièce était toute composée et je l'ai écrite... Une espèce d'*Adrienne Lecouvreur*, mais moderne. Je l'ai lue à Fomberteau... Il est de mon avis, c'est ce que j'aurai fait de mieux... Ah ! On verra si ses cent mille francs de rente ont aveuli Jacques Molan... C'est pourtant vrai qu'en me rangeant des voitures je me suis juré de ne plus jamais écrire, et c'est bien la seule exception que je ferai à cette règle. Passé quarante ans, on se répète, quelque génie qu'on ait, et se répéter, c'est se survivre. Quand on ne doit pas se surpasser, il vaut mieux se taire... Je rêve, moi, la fin de Shakespeare et de Rossini. Oh ! d'un très petit Rossini et d'un plus petit Shakespeare. Mais on fait ce qu'on peut, et je veux en rester sur mes vingt volumes... Et puis, ça été plus fort que moi. Ce sujet m'a pris, et la pièce est faite. Je te le répète, c'est la dernière !... »

— « Tu as fait une pièce sur cette histoire?... » interrompis-je. « Malheureux, que va dire Mme de Bonnivet ? »

— « Que je n'ai aucun talent, » dit-il. « Avec les femmes du monde, c'est très simple. Vous figurez dans leurs salons, vous êtes un grand homme. Vous n'y paraissez plus, vous ne valez pas les trois louis d'une première loge... C'est assez te dire le cas que je fais des éloges ou des critiques de Bonnivette. D'ailleurs, il faut croire que l'espèce pullule aujourd'hui. Ma femme a déjà reconnu dans le personnage trois de nos amies... Ainsi... »

— « Et Camille ? Camille, dont cette aventure a été le roman, le triste et vrai roman, est-ce que tu n'as pas pensé à ce que tu lui faisais en transportant son aventure toute chaude de la vie sur la scène?... »

— « Voilà précisément le *hic*, » répondit-il en hochant la tête, « c'est tellement sa vie et sa personne... Il n'y a qu'elle

qui puisse me jouer ce rôle-là... Et je ne sais pas comment rentrer en rapports avec elle. C'est une étrange créature. Rien ne s'efface dans cette fille. Croirais-tu qu'il y a quelques semaines elle a parlé de moi à un de nos amis communs, avec une amertume !... Si je lui écris, elle est capable de ne pas ouvrir ma lettre. Il faudrait que quelqu'un allât lui proposer le rôle, devant qui elle n'eût pas d'amour-propre. J'ai bien pensé à Fomberteau. Mais nous ne sommes plus très bien ensemble depuis mon mariage. Il m'a reproché de m'être vendu. Quelle bêtise !... Camille et lui sont d'ailleurs brouillés depuis je ne sais quel feuilleton. Oh ! elle est devenue très *grande artiste*, maintenant... Alors, je suis venu chez toi tout de go, pour te demander ce service !... »

— « Moi ? » m'écriai-je. « Moi ? — Tu veux que j'aïlle, avec ton manuscrit, demander à cette pauvre fille, non seulement de te pardonner d'avoir écrit cette pièce, mais encore que je la prie, de ta part, d'y jouer elle-même ? Voyons, que je te regarde bien en face ?... Tu n'es pas un fou, cependant. Tu es un homme comme un autre. Et tu ne sens pas que tu me propose là une monstruosité ?... »

— « Hé bien ! » répondit-il avec son sourire de jadis, celui qu'il avait déjà tout petit pour se moquer de mes naïvetés, « veux-tu te charger simplement de lui rapporter notre conversation, jusques et y compris ta sortie indignée de tout à l'heure ? Je t'y autorise. Ça ne te rend le complice d'aucune infamie, cela. Tu vas chez une ancienne amie que tu as un peu négligée. Rien de plus naturel, pas vrai ? Vous parlez de la pluie et du beau temps. Mon nom est prononcé, et tu lui tiens exactement le discours que tu viens de me tenir : — Imaginez-vous ce que Jacques a osé me demander ? Et le reste... Tu verras ce qu'elle te répondra... »

Était-ce la continuation de l'habituel empire que sa vitalité exerçait dès le collège sur mes incertitudes ? Y avait-il, caché, tout au fond de moi, un désir secret de revoir Camille, une curiosité de savoir ce qu'était devenue la Duchesse bleue d'il

y a deux ans ? Une curiosité aussi de connaître sa réponse à l'inouïe proposition de Jacques ? Je l'ai acceptée, cette ambassade, que j'avais trouvée, que je continue de trouver monstrueuse. J'y suis allé, chez Camille, cette Camille « d'après tout le monde », pour prendre un des mots horribles de son ancien amant ! Je l'ai revue, cette tête que j'ai tant aimée, encadrée cette fois dans ce luxe ignoble qui contrastait si cruellement pour moi avec l'humble et fière simplicité de la rue de la Barouillère ! Il n'y avait pas un des meubles de ce vieux logis de cette vieille rue qui ne racontât une noblesse, ou d'elle, qui n'avait pas voulu vendre sa beauté ; ou de sa mère, qui avait sauvé l'honneur de leur nom par un héroïque sacrifice de sa fortune... Il n'y a pas une pièce de l'hôtel somptueux, de l'infâme gynécée qu'elle habite maintenant avenue de Villiers, comme mes confrères en vogue, qui ne raconte une de ses prostitutions. Et elle-même, était-ce bien la femme que j'avais vue pour la dernière fois, n'ôtant pas son voile, comme si j'eusse pu discerner sur ses joues si pâles la trace des baisers de Tournade, oui, était-ce cette même femme qui me recevait, rieuse, insolente de bravade, sans un embarras, toujours belle, adorablement belle, de cette fine et délicate beauté, qu'elle aurait, je crois bien, jusque dans le salon d'un mauvais lieu, mais si provocante, si impudique, maintenant ! Et pas un mot, pas une rougeur, pas un embarras, ne m'attestèrent qu'elle éprouvât une émotion à revoir en moi le témoin de ce qui devait pourtant lui rester un inoubliable souvenir. Elle avait allumé, pour m'écouter, une cigarette de tabac égyptien, un tabac de la couleur de ses cheveux, qu'elle fumait en renvoyant la vapeur bleuâtre par ses délicates narines, les yeux grands ouverts entre ses cils un peu mangés déjà par le crayon, la bouche trop rouge du fard de la veille, les joues plus pleines, la gorge plus forte ; et les hanches plus opulentes se dessinaient dans une robe de chambre qui était un costume d'une étoffe bleue toute lamée et brodée d'argent. J'avais commencé, sur une question de politesse, par lui dire sommairement mes voyages, mes travaux, mon retour ; puis

j'avais abordé le sujet véritable de ma visite, et je lui avais transmis là, brutalement, sans détour, la proposition de Molan.

— « Est-il assez canaille ! » fit-elle en haussant ses souples épaules. « L'est-il assez ! » Et, pendant un moment, je pus espérer qu'une nausée de dégoût me prouverait que l'ancienne Camille n'était pas morte. Mais non, elle reprit après ce silence : « S'il y a vraiment un beau rôle pour moi, dites-lui donc de m'envoyer cette pièce ou de me l'apporter... Il a tant de talent, quand il en a !... L'avez-vous lue, sa pièce ? En est-il content ? Vous savez, j'en ai vraiment besoin, de ce beau rôle. Lui aussi, d'ailleurs. Il se laisse oublier depuis qu'il est riche... A nous deux, je réponds du succès : sa prose est si tendre et je la sens si bien !... »

... Et pas un vestige d'indignation, — de cette indignation que j'avais ressentie à savoir profané ce douloureux roman de son irréparable chute ! A peine un vestige de rancune contre Jacques, de cette rancune à laquelle il s'attendait lui-même !... De ses yeux clairs et qui gardaient la couleur, la pureté transparente des temps de son innocence, je la voyais maintenant sourire au beau rôle, comme j'avais vu les yeux rusés de Jacques sourire à ce beau sujet de pièce. — Et c'est alors que j'ai vraiment compris pourquoi je ne serai jamais un grand artiste. Pour eux, pour les êtres comme je l'ai toujours connu, lui, comme elle est devenue, elle, après la première épreuve, la vie entière, leur cœur y compris, n'est qu'une occasion de produire cet acte spécial qu'ils ont à produire, cette précieuse sécrétion qu'ils élaborent comme l'abeille fait son miel, comme l'araignée fait sa toile, par un instinct, aveugle et féroce à la manière de tous les instincts. — Un amour, une haine, une joie, une douleur, c'est du terreau à faire pousser la fleur de leur talent, fleur de délicatesse et de passion, pour laquelle ils n'hésitent pas une minute à tuer en eux toute délicatesse vraie et toute passion vivante. Pour un mot à dire sur la scène, pour une phrase à écrire

dans un livre, cette femme et cet homme vendraient leur père, leur mère, — Camille ne m'a même pas parlé de la sienne; — ils vendraient leur ami, leur enfant, leur plus doux souvenir! Et moi qui aurai passé ma vie à sentir ce qu'ils expriment si bien, lui avec du noir sur du blanc, elle avec des gestes et des accents émus, n'arriverai-je jamais qu'à me paralyser avec ce qui les exalte, ces natures d'expression; à m'épuiser par ce qui les nourrit, ces âmes de proie? La destinée veut-elle donc que les artistes, petits ou grands, se distribuent nécessairement entre ces deux races : celle qui traduit merveilleusement, sans les sentir, les passions que l'autre race éprouve sans pouvoir les traduire? Jacques avait-il raison de dire que ses cruautés envers Camille, en lui faisant des souvenirs, lui feraient aussi du talent?... Un beau rôle! Une belle pièce!... Décidément, ne nous plaignons pas de demeurer obscur et médiocre, si cette obscurité et cette médiocrité sont la condition pour sentir... — Et, d'ailleurs, on n'a pas le choix.

Cannes, décembre 1893. — Paris, juin 1898.

TABLE DES MATIÈRES

UNE IDYLLE TRAGIQUE.....	1
I. — Le « Tout-Europe »	5
II. — Le Cri d'une âme	36
III. — Autour d'un scrupule	60
IV. — Volontés d'amoureux	87
V. — En mer.....	114
VI. — <i>Il Matrimonio segreto</i>	141
VII. — Olivier Du Prat.....	169
VIII. — L'Ami et la Maîtresse.....	193
IX. — L'Ami et la Maîtresse (<i>suite</i>)	217
X. — Un Serment	248
XI. — Entre deux drames	268
XII. — Le Dénouement	290
LA DUCHESSE BLEUE.....	327
DÉDICACE.....	329

843.89
B666P
Oe.v.7

Bourget
Oeuvres comp-
letes

Call No.

843.89
B 666 P
Oe.v.7

ac.no. 41318

843.89
B 666 P
Oe.v.7

ac.no. 41318

This book may be kept
FOURTEEN DAYS

A fine will be charged for each
day this book is kept overtime.

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY
DUBUQUE, IOWA



